

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

La Belgique artistique et littéraire, tome 31 (n°96 (sic)-102),
Bruxelles, 1^{er} avril 1913-15 juin 1913.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Adolphe Prins	<i>L'Education sociale dans la Démocratie</i>	5
Paul Mélotte	<i>Les deux Extases.</i>	23
J. Varendonck	<i>La poésie traditionnelle des enfants.</i>	27

A travers la Quinzaine :

Aug. Vierset : *Les Faits et les Idées*, 40. — Arthur De Rudder : *Les Peuples et la Vie*, 46. — Maurice Gauchez : *Les Vivants et les Morts*, 52. — Léon Tricot : *Les Gens de Paris*, 55. — Arthur Daxhelet : *La Prose et les Vers*, 63. — Paul André : *Le Drame et l'Opéra*, 68. — Eugène Georges et Jean Neufvilles : *Les Orchestres et les Virtuoses*, 74. — Ray Nyst : *Les Salons et les Ateliers*, 78. — Fernand Germain : *Les Champions et les Records*, 85.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de : Amyb, Anna De Weert, Alfred Ost.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique : 60 centimes | Étranger : 75 centimes

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

R. E. MÉLOT



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr.	9 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles. Téléph. A. 8775

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Bruxelles. Tél. A. 721

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

LA BELGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME TRENTE ET UNIÈME

Avril — Mai — Juin

1913

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE
& LITTÉRAIRE

REVUE ILLUSTRÉE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

TOME TRENTE ET UNIÈME
AVRIL — MAI — JUIN
1913



BRUXELLES
26-28, Rue des Minimes, 26-28

L'ÉDUCATION SOCIALE DANS LA DÉMOCRATIE

Quand dans ma jeunesse, j'ai lu sur le fronton du portail d'un des collèges d'Oxford la devise : *Manners maky the men* je n'ai pas compris aussi bien que je la comprends aujourd'hui la profondeur de la maxime que l'éducation fait l'homme.

Mais aujourd'hui, la disparition du facteur éducatif de la vie corporative et de la vie familiale a éliminé les cadres et les milieux capables d'agir efficacement sur le caractère. Comment, dès lors, ne pas apercevoir les défauts de notre éducation au moment même où l'on reconnaît que l'instruction, à elle seule, ne peut donner à une nation la force morale dont elle a besoin, et qu'il faut y ajouter l'éducation ? Et comment, ne pas les apercevoir surtout dans la démocratie moderne si complexe qui met aux prises les intérêts matériels et intellectuels les plus disparates et soulève les problèmes moraux et sociaux les plus difficiles puisqu'elle doit faire de l'égalité avec des inégalités croissantes et de l'unité morale avec des divergences de croyance toujours plus apparentes.

Un pays ne valant que par la communion des âmes sur les questions essentielles, doit se développer dans une atmosphère favorable à une telle communion.

Cette atmosphère nous manque plus que partout ailleurs. Peut-être cela tient-il à ce que nous avons toujours été particularistes et que nous avons pris l'habitude d'être avant tout de notre village ? Et les libertés dont nous usons avec fierté accentuent nos divisions et rendent plus aigus des conflits dont rien ne tempère la violence.

Toujours est-il qu'il suffit d'avoir séjourné en Amérique ou en Angleterre, en Suisse ou en Allemagne pour être convaincu que l'absence de sentiment national et d'esprit social, le défaut d'un but collectif, le manque de tolérance réciproque est plus marqué chez nous.

Nous nous faisons plus difficilement à l'idée que ceux qui agissent et pensent autrement que nous ont les mêmes

droits que nous et que c'est avec eux que nous avons à travailler au progrès de l'ensemble.

Il en résulte dans tous les domaines un affaiblissement du ressort interne.

Dans le domaine économique, il est vrai, quand il s'agit des rapports entre patrons et ouvriers, la lutte des classes amenant un peu partout les mêmes résultats, les différences sont moins accentuées.

Toutefois notre démocratie est moins bien organisée et moins éclairée que dans d'autres pays ; notre outillage économique n'est pas aussi perfectionné, l'aptitude technique est moindre ; l'on ne comprend pas aussi bien que ce qui est nuisible soit aux ouvriers, soit aux patrons, est nuisibles à tous, et chaque classe poursuit son but propre avec plus d'âpreté.

Mais c'est surtout dans le domaine de la pensée que l'absence de cohésion est frappante.

Nous vivons sous un régime de liberté absolue d'opinions, et dans une société où la floraison exubérante des idées et des théories multiplie les façons de penser, de croire ou de ne pas croire.

Or, chaque opinion estimant avoir les mêmes titres aux égards de l'opinion publique et ayant le même désir de l'emporter sur les autres, les chocs sont plus violents et les déchirements plus manifestes.

Assurément nous avons pris l'habitude de ne considérer les croyances les plus profondes des autres, quand nous ne le partageons pas, que comme des erreurs ou malfaisantes ou absurdes.

Mais puisque les cerveaux diffèrent, puisque notre expérience mentale ne se répète pas nécessairement chez les autres, puisque à mesure que l'humanité vieillit elle multiplie les façons de s'élever à la contemplation des mystères qui nous entourent, pourquoi cette amertume ou cette haine quand d'autres essaient d'expliquer autrement que nous l'impénétrable Pourquoi des choses ?

Est-ce que le seul être peu digne de notre sympathie n'est pas celui qui n'y songe jamais ?

Et surtout pourquoi mettre au premier plan de nos agitations extérieures les seules questions qu'il faudrait précisément en exclure, puisqu'elles intéressent exclusivement le for intérieur, puisqu'elles touchent à ce qu'il y a

en nous de plus intime, de plus inviolable et de plus sacré, et puisque par cela même on ne peut, dans un tel domaine, arriver à se convaincre mutuellement ?

Que de temps perdu ! Que d'efforts stériles ; que de passions et d'énergies gaspillées en pure perte !

Ne vous est-il pas déjà arrivé à la lecture de certains romans de vous substituer aux héros et de ressentir pour eux de la sympathie alors même que vous savez parfaitement que vous n'agiriez pas comme eux ? Eh bien ! Faisons de même ; laissons-nous aller ; et au lieu de prendre à l'égard de ceux qui ne pensent pas comme nous une attitude sarcastique ou méprisante ou agressive, élargissons notre idéal, ne nous détournons pas de nos semblables parce qu'ils ont sur des points qui n'intéressent que leur conscience et dont nous n'avons pas à nous mêler, des opinions qui ne sont pas les nôtres, et la physionomie de la société sera modifiée, et il sera donné à un plus grand nombre d'hommes de bonne foi et de bonne volonté de s'associer pour le bien du pays.

Mais nous sommes loin de cette situation ; et le nombre de ceux qui peuvent travailler en commun est singulièrement réduit. Même dans les circonstances les plus graves, quand les nuages s'amoncellent, quand l'horizon s'assombrit et que la Patrie est menacée, l'on constate encore chez certains, une indifférence et un raidissement de l'intelligence empêchant les âmes de vibrer à l'unisson.

Ce rétrécissement de la mentalité générale, cet esprit public qui fait la joie des êtres bornés, et dont les politiciens vivent mais dont un peuple peut mourir, c'est ce qu'on appelle, l'esprit sectaire.

Et vraiment devant la chevauchée des hypothèses qui se succèdent sous nos yeux ; au milieu de nos crises de conscience, et alors que de grands courants religieux, philosophiques, scientifiques traversent l'atmosphère et font surgir à chaque pas des problèmes troublants et insupportables, peut-on concevoir un type plus bizarre et plus illogique, plus faux et plus pédant que celui du sectaire n'envisageant jamais qu'un seul côté des choses, condamnant et niant tout ce qu'il ne voit pas, et ne voyant rien au delà d'un horizon extrêmement resserré ?

William James définit le sectaire : un *Old Foggy*, un vieil encrouté, qui ne parle plus que de lui-même. Et il ajoute qu'il y a de jeunes et tendres « Fogies » ne le cédant en rien aux vieillards racornis quant à l'inaptitude à écouter ce qui dérange leurs habitudes.

Et le sectaire est surtout nuisible dans une Démocratie qui se gouvernant elle-même ne peut trouver ses conditions de vitalité qu'en elle-même, et où chacun ayant sa part d'action et de liberté a sa part de responsabilité.

Le sentiment national emprunte sa force aux liens innombrables qui rattachent l'homme non seulement aux générations antérieures mais aux hommes de sa génération ; et pour qu'une nation se développe il faut que ses enfants se sentent tenus par ces liens ; il importe qu'ils soient unis par l'idée d'un but commun à atteindre et qu'ils possèdent l'esprit de modération, de dignité, de respect mutuel et de concessions réciproques nécessaire à la conservation du patrimoine collectif.

Seulement toutes ces choses fondamentales qui sont le contraire du sectarisme, doivent être enseignées.

S'il faut apprendre à nager, il faut aussi dans un régime où chacun agit par soi-même, apprendre à agir en citoyen.

On exige avec raison que l'ouvrier moderne comprenne la signification de l'outil dont il se sert ; on ne peut admettre que le citoyen participe au fonctionnement des rouages sociaux sans comprendre le sens de la vie sociale.

Et c'est un formidable illogisme que de confier à chacun de nous un rôle écrasant sans nous mettre à même de le remplir et sans nous adapter à notre mission.

C'est cependant de cet illogisme que nous nous sommes rendus coupables ; et nous n'avons rien fait pour la formation du citoyen et de son caractère ; nous ignorons les fondements de l'éducation civique.

Car je ne parle pas des manuels d'instruction civique dont la prétention naïve est de traduire les devoirs du citoyen en formules rappelant des recettes pharmaceutiques ou culinaires. Le cerveau de l'enfant n'en conserve aucune trace.

Je parlerai encore moins de l'influence des partis politiques. Car celle-ci est nettement et effroyablement déformatrice.

Pour un parti, faire un bon citoyen c'est uniquement faire un bon électeur ; et nous savons quels sinistres imbéciles sont parfois ceux qu'un homme de parti est en droit d'appeler un bon électeur.

Le dressage de la recrue embriguadée dans un parti, c'est le dressage non pour la Patrie mais pour le parti ; non pour la coopération à l'œuvre nationale, mais pour le combat haineux contre des adversaires.

Assurément rien ne serait plus absurde que de rêver la suppression des luttes de parti; les partis ont toujours existé et existeront toujours. Ils doivent exister.

Mais ce que l'on peut déplorer et ce que les chefs des partis doivent être les premiers à déplorer, c'est un esprit de parti desséché par l'esprit sectaire. C'est la manifestation d'une défiance si inquiète, si ombrageuse, si mesquine et si vulgaire qu'elle empoisonne les sources de la vie nationale : elle imprègne le peuple jusqu'à la moelle du venin de la plus basse suspicion et atteint même les rapports sociaux.

Je me représente un Suisse constatant les symptômes de cet état maladif qui paralyse les meilleures intentions, et fait approuver ou condamner les opinions et les actes non d'après leur valeur, mais d'après le parti dont se réclame celui qui professe les opinions ou accomplit les actes.

Je vois ce Suisse lisant des journaux qui attaquent ou passent sous silence des entreprises utiles faites par des adversaires, et glorifient des œuvres nuisibles faites par des amis.

Je le vois, rencontrant des hommes qui par crainte de déplaire à leurs partisans hésitent à s'unir pour le bien avec des hommes d'opinion différente, ou à désavouer ceux qui dans leur parti font le mal.

Le Suisse dont je parle, comparant ses mœurs aux nôtres, estimerait, sans doute, que les nôtres sont peu dignes d'envie; il irait bien vite retrouver l'air pur de ses montagnes et il abandonnerait bien vite ce petit monde spécial où il ne verrait que l'image d'un champ de bataille semé d'embûches, de pièges, de fondrières.

Tout mouvement y est calcul, stratégie, tactique ; chaque accident de terrain y est utilisé pour l'agression ou pour la défensive. Mais personne ne se soucie des habitants du

territoire ne demandant qu'à vivre en paix et à l'abri de toutes ces expériences.

Les forces actives et généreuses qui sont en nous sont ainsi détournées de leur destination; et, au lieu de s'associer pour réaliser le progrès, elles se séparent pour l'entraver. Et dans un régime de liberté qui devrait exercer une force d'attraction sur l'élite, une foule d'éléments jeunes et enthousiastes se détournent de la politique; ils portent ailleurs leurs aspirations et leurs élans; ils laissent la politique aux politiciens et à mesure que ceux-ci sont plus ardents, l'opinion publique semble devenir plus indifférente et plus inerte.

La situation est inquiétante; elle préoccupe également l'étranger. A Berlin, le 12 mars 1912, a été tenue dans la salle de la Chambre des Seigneurs une séance solennelle organisée par le Bureau central de la Société pour la protection de la Jeunesse.

L'ordre du jour portait : *La Lutte des partis autour de la Jeunesse* (1).

L'assemblée très nombreuse comptait des représentants de tous les partis, de toutes les opinions, des corps constitués comme des œuvres privées.

Les discussions ont été courtoises et approfondies; et beaucoup d'orateurs ont été d'avis que les déficiences morales de la Démocratie tiennent aux déficiences de son éducation.

A première vue on pourrait s'étonner d'une pareille conclusion et soutenir qu'il n'y a rien de commun entre l'acrimonie des luttes politiques et la pédagogie.

Si en Belgique, par exemple, les hommes sont souvent dressés les uns contre les autres comme des ennemis ne parlant pas la même langue, c'est peut-être parce que dès l'école on les a mis aux prises avec des mentalités opposées; et puisque la question scolaire est essentiellement politique, on n'aperçoit pas très bien en quoi une méthode pédagogique quelconque pourrait avoir en cette matière une influence apaisante.

(1) *Der Kampf der Parteien um die Jugend*. Berlin. Otto Liebmann. 1912.

Et pourtant cela n'est pas impossible. La question scolaire restera irritante et insoluble aussi longtemps que l'on trouvera des non croyants ne respectant pas le sentiment religieux dont des pédagogues tels que Gustave Lebon ou Fœrster font une des bases de l'éducation ; et aussi longtemps, d'autre part, que chez les croyants il y en aura qui, se cantonnant dans un dogmatisme rigide, n'admettront pas la pensée exprimée le 11 septembre 1912 par le Cardinal Mercier, quand, dans une conférence donnée à Vienne, il disait : « ... Sans doute il y a des honnêtes gens sans confession positive parce qu'il y a des honnêtes gens qui sont religieux sans être croyants... (1) »

Pour trouver un terrain d'entente il faut des façons de penser tolérantes ; mais ces façons tolérantes ne s'apprennent pas par des formules, des conseils, des traités, ou des discours.

Elles résultent non de ce que l'on vous enseigne par des leçons toutes faites, mais de ce que vous voyez et de ce que vous ressentez ; elles sont le produit d'une éducation continue, par une vie formatrice du caractère.

Et puisque la pédagogie contemporaine a la noble et légitime prétention de revenir aux traditions de Pestalozzi et de former le caractère, nous sommes au cœur du sujet en ramenant la crise actuelle à une question de méthode éducative et de pédagogie.

Depuis le XVII^e siècle l'esprit cartésien a pénétré sans partage l'enseignement et n'a envisagé dans la mission du maître que la culture de la pensée et de l'intelligence ; et comme, après tout, l'intelligence n'est qu'un des aspects de l'âme, l'enseignement est incomplet quand il ne se propose que le développement des facultés intellectuelles et l'enrichissement du cerveau par l'accumulation des faits.

J'ajoute, en passant, qu'il devient impraticable ; car si les méthodes restent stationnaires avec des programmes indéfiniment allongés, les cerveaux ne sont pas capables de résister au gavage et au surmenage que nos procédés d'assimilation supposent, et nous assistons à ce phénomène nouveau et épouvantable : des suicides d'enfants à la suite d'échecs scolaires.

(1) *Revue Générale* : janvier 1913, p. 16.

Ce n'est pas sans raison qu'un Américain, visitant des écoles allemandes, a pu dire à M. Kerschensteiner : « Vos » enfants apprennent tant de choses qu'ils n'ont plus le » temps de penser ».

La réaction contre les excès de l'intellectualisme est donc naturelle et explicable, et si en philosophie l'œuvre de William James, de Bergson, de Th. Ribot et de Boutroux rencontre des contradicteurs (1), en pédagogie il est difficile de contester son opportunité.

Pour les adeptes de Dewey, de Lebon, de Förster, de Kerschensteiner, la somme prodigieuse d'intelligence et d'invention qui se dépense dans le monde plonge ses racines bien plus dans les profondeurs de notre être et dans l'intuition, que dans les couches superficielles livrées aux exercices de la mémoire et aux doctrines d'école.

Pour eux il faut pénétrer jusque dans les replis intimes de l'âme humaine, l'entourer d'impressions durables, créer des habitudes et ajouter ainsi, à la culture intellectuelle par l'instruction, l'éducation du caractère par l'action.

Nous ressemblons un peu à un savant grisé de théories, qui, considérant la pensée comme un jeu sans relation avec le réel, a perdu par là même tout contact avec la réalité. Entre ce qu'il espère et ce que la société peut lui donner l'équilibre est rompu; par delà les étoiles les plus lointaines, il cherche encore des étoiles chimériques et il ne lui reste que des déceptions qui le conduisent au pessimisme.

Le remède pour lui c'est d'écouter la leçon des choses et de retrouver ses semblables. Le contact avec la nature lui sera salutaire parce qu'il le pénétrera de la sérénité et de la majesté des lois qui nous dominent; et le contact avec les personnes est à son tour un facteur d'équilibre parce qu'il lui fait comprendre les devoirs de l'homme vivant avec d'autres hommes.

Notre société moderne est un peu comme ce savant atteint de l'hypertrophie du moi; elle aussi, elle a exclusivement penché du côté des constructions logiques de l'esprit alors que la vie s'oriente rarement du côté de la pure logique; elle aussi a abouti à un développement excessif de la personnalité, à une exacerbation du désir et à un désaccord entre des aspirations illimitées et ce qui peut être obtenu.

(1) René Berthelot. *Un Romantisme utilitaire*. Paris Alean 1913. Voir notamment pp. 304 et s.

Et malgré tous les appels à la solidarité et à l'altruisme et au sacrifice, il nous reste un résidu d'égoïsme intellectuel qui est la cause essentielle de la plupart de nos divisions.

Et le remède ici aussi est tout indiqué : nous devons nous rapprocher de la réalité vivante, pénétrer dans le monde de l'expérience, entrer en rapport plus intime avec la vie affective qui est la vraie source de l'idéalisme et, la créatrice du dévouement à un but supérieur à nous-mêmes; et par dessus tout chose, nous devons opposer aux forces dissolvantes le moyen efficace et tout puissant de l'action sociale.

Car s'il est une vérité dont tout concourt aujourd'hui à démontrer l'évidence, c'est que si les théories et les croyances séparent les hommes, l'action les rapproche.

En est-il une preuve plus convaincante que le phénomène dont les Eglises américaines modernes nous fournissent le spectacle suggestif ? Les Eglises du continent n'ont pas entre elles des communications bien suivies. Or les Eglises américaines ont toutes une vie sociale intense ; elles se consacrent à des œuvres sociales ; elles rendent des services sociaux ; elles se manifestent surtout au public par de multiples entreprises sociales ; et le résultat c'est l'apaisement d'abord entre les Eglises elles-mêmes ; ensuite entre les Eglises et les partis.

Les Américains n'ont pas tous la même théologie ou la même croyance ; ils ont cependant une tendance à l'unité morale parce qu'ils ont une tendance à l'action. Ils se rejoignent dans l'action.

En 1910 une conférence religieuse a été tenue dans l'Etat de New-York ; elle comprenait onze Eglises et sectes différentes. Et son secrétaire général était en droit d'écrire : « Les murs qui nous séparent sont déjà si bas que nous » pouvons regarder par dessus le faite et remarquer de » l'autre côté la fertilité des champs (1) ».

D'ailleurs serait-il possible d'organiser autre part qu'aux Etats-Unis un congrès des religions comme celui qui a été tenu à Chicago en 1893 ?

La force conciliatrice de l'action en commun apparaît même en Belgique malgré l'âpreté de nos dissensions.

(1) Voir Bargy : *La religion aux Etats-Unis*. Paris 1910.

Ceux d'entre nous qui ont été amenés à participer avec des hommes d'opinions différentes à des entreprises sociales, ont toujours constaté que le commerce qui s'établit dissipe les préventions et que l'estime, la sympathie, parfois l'amitié succède à la défiance.

C'est ainsi que les nombreuses commissions et les nombreux conseils supérieurs institués dans ces dernières années pour résoudre des problèmes relatifs au Travail, à l'Hygiène, à la Bienfaisance, à l'Agriculture, aux réformes législatives, etc., n'ont pas pour effet unique de remédier aux lacunes d'un Régime parlementaire dont les rouages grincent et qui ne peut plus suffire aux besoins de la société contemporaine.

Ils ont un autre avantage: Ils font appel à la collaboration d'hommes de toutes les opinions ; et ils démontrent combien la tâche devient aisée et combien l'estime réciproque devient possible quand la crainte de l'électeur ayant disparu, le seul sentiment qui subsiste est celui du devoir de s'associer pour assurer le succès de la mission dont on est investi.

Dans ces derniers temps aussi, des œuvres comme la Protection de l'Enfance sont des confirmations éclatantes de telles expériences. Comme elles n'existent et ne peuvent réussir que par l'accord des volontés sur le résultat à obtenir, c'est-à-dire sur le salut de l'enfant, le but social est tellement tangible et important qu'il faudrait une déformation politique ou confessionnelle ou anticonfessionnelle monstrueuse pour faire prédominer des opinions subjectives sur la grandeur du bien social à réaliser ; et le rapprochement se fait.

J'en dirai autant de l'organisation de la charité qui a été conçue en Allemagne sous le nom de système d'Elberfeld et qui fonctionne à Londres, New-York, Boston, etc., etc. Il y a là un colossal effort collectif des classes favorisées réparties dans les différents quartiers des grandes villes et s'occupant sans distinction d'opinion d'aider les classes déshéritées. L'assistance publique ainsi entendue opère comme trait d'union.

Et il suffit d'explorer ensemble un domaine analogue pour se convaincre que la Justice et le Bien sont trop riches d'éléments divers et trop complexes pour pouvoir être envisagés complètement par une personne isolée ; des concours multiples sont nécessaires pour réussir ; et dès

que nous nous rendons compte de la signification du devoir social, nous sentons combien l'esprit social doit l'emporter sur l'esprit politique et combien il est vrai que nous sommes tous les ouvriers d'un même idéal.

C'est ainsi que faire appel à l'action sociale c'est faire appel à l'union ; et c'est en même temps entrevoir dans quel sens il y a moyen de diriger l'éducation de la Démocratie.

Cette méthode pédagogique de l'éducation par l'action qui a pour but de faire passer de la science dans la vie, des cerveaux dans les cœurs une manière de penser et de se comporter favorable au rapprochement des hommes, répond à l'évolution sociale.

Et elle doit être à la fois possible et féconde si un pédagogue aussi éminent que John Dewey a pu écrire (1) « Elle sera aussi décisive pour l'esprit humain que » l'abandon par Copernic de la conception géocentrique », et si un autre pédagogue illustre Georges Kerschensteiner (2) a pu y consacrer de longs efforts et obtenir des résultats marquants.

Elle consiste à ne plus se borner à former une intelligence par l'emmagasinement des connaissances, mais à former ce que le XVII^e siècle appelait « l'honnête homme » et ce que nous appelons le « Bon citoyen » en nous occupant de l'être entier avec son intelligence, son cœur et ses muscles, et en nous adressant à sa sensibilité.

Et incontestablement elle vaut la peine d'un examen, s'il ne suffit pas de répéter sans cesse que l'on doit s'occuper de l'éducation sans rechercher en quoi cette éducation consiste.

La méthode est applicable à toutes les classes sociales et à tous les degrés de l'enseignement et on aperçoit la possibilité de l'adopter dès l'école primaire.

Rappelons-nous seulement les écoles que les hommes de ma génération ont encore connues et dont il ne reste que trop de survivances. A coup sûr on ne formait pas des caractères dans ces salles étroites et obscures où les enfants entassés écoutaient immobiles, passifs, silencieux la parole

(1) John Dewey : *The school and Society*. Chicago University Press. 1904. p. 28 etc.

(2) G. Kerschensteiner : *Grundfragen der schul organisation*. Berlin. reubner. 1912.

Idem. *Staatsbürgerliche Erziehung* Erfurt 1913.

monotone et routinière de l'instituteur. Et où donc est le principe éducatif quand on humilie les médiocres par les punitions, quand on excite le désir d'éclipser les concurrents ; quand on provoque avec la lutte pour les places la jalousie des vaincus et l'orgueil des vainqueurs ?

Est-ce qu'un tel système qui répond à la devise : « chacun pour soi » n'est pas l'antithèse de l'idéal social qui répond à la devise : « chacun pour tous » ; est-ce que ce n'est pas là une vie privée de tout ciment social et ne voit-on pas qu'il faut faire précisément le contraire ?

Et il est d'ailleurs d'autant plus facile d'éveiller chez les enfants des sentiments dont la société profitera plus tard qu'étant restés plus près de la nature ils sont doués d'une fraîcheur d'impression, d'une spontanéité et d'une plasticité remarquables et que leurs précieuses qualités natives n'attendent que l'occasion de s'épanouir.

Ces qualités se révèlent déjà dans les jeux. Les jeux sont de la pédagogie et les Anglo-Saxons les considèrent comme tels.

Qu'on se rappelle ce qu'écrivit Gustave Le Bon à propos des concours de balle entre les jeunes gens Anglais et Français. Les jeunes Français ont le dessous parce que le joueur Anglais préoccupé du succès de son équipe plus que de son succès personnel passe à son voisin la balle qu'il ne peut garder, alors que le jeune Français s'intéressant plus à son succès individuel qu'à celui de son groupe, préfère que la partie soit perdue plutôt que de la voir gagner par un camarade (1).

Le Fair-play est bien manifestement un principe d'aide réciproque ; en même temps qu'il éveille l'esprit d'organisation et de discipline, il fait naître le sentiment du sacrifice et du dévouement, avec l'intuition d'un intérêt collectif qui est supérieur à l'intérêt personnel et auquel l'individu doit se subordonner.

Les Anglo-Saxons profitent du jeu qui répond à l'instinct social de l'enfant pour développer chez l'enfant l'esprit social. Pour eux l'enfant ne doit pas subir l'empreinte uniforme du maître d'école, mais la vie scolaire doit s'adapter à la psychologie et à la nature primesautière de l'enfant. Et c'est le secret du système de Dewey tel qu'il le décrit dans son livre *School and Society* (2).

(1) G. Le Bon *Psychologie de l'éducation*. Paris 1905, p. 209.

(2) Livre cité.

L'école est une petite communauté vivante ; l'enfant est placé dans une société familiale semblable à ce qu'était la famille avant le développement de la grande industrie.

Il agit et il a une responsabilité ; il aide les autres et il est aidé par eux ; il sent l'action constante du milieu où il vit et il a la notion d'un but commun auquel il participe avec ses compagnons.

L'Amérique fait même une expérience plus hardie ; elle a des *City-schools* où l'on applique la pédagogie au Self Government et où l'on fournit à l'enfant une sorte de réduction de la vie publique avec une assemblée, avec des règlements rédigés par l'assemblée, des élus qui remplissent certaines charges (bibliothécaire, trésorier, contrôleur de l'hygiène, de la propreté, de la discipline, etc.) et qui rendent compte de leur mandat à leurs électeurs.

Et si je cite ces tentatives, c'est qu'on y remarque dès le début de l'enseignement la tendance à provoquer l'association des volontés, et leur coordination en vue d'un objectif bien déterminé.

Les promoteurs du mouvement comprennent que des besoins ressentis en commun, des tâches accomplies en commun amènent une circulation d'idées et de sentiments, un courant de vie sociale favorable au progrès de l'ensemble et à la réciprocité des concessions.

Je viens de parler de l'École primaire ; mais c'est après l'enseignement primaire, qu'il s'agisse des professions manuelles ou des professions libérales, que la méthode de l'éducation par l'action est susceptible d'une large application.

Elle a, en ce qui concerne les professions manuelles, trouvé à Munich un terrain propice et un organisateur admirable en la personne de M. Kerschensteiner.

Il institue pour les jeunes gens de la classe ouvrière de 14 à 18 ans un programme gradué d'enseignement professionnel qu'il voudrait rendre obligatoire et qui combine l'enseignement technique et l'enseignement théorique.

De l'enseignement professionnel en lui-même dont nous avons d'ailleurs déjà en Belgique des types remarquables (1) je ne dirai qu'une chose, c'est qu'il est poussé à

(1) Voir dans *La Belgique Artistique et Littéraire*, 15 janvier 1913 l'article de M. Marius Renard sur l'*Enseignement économique en Belgique*.

Munich à un haut degré de perfectionnement. Les élèves qui agissent par eux-mêmes ont à leur disposition des laboratoires pour la chimie et pour la physique, des jardins et des terrasses pour la botanique et la culture ; des ateliers pour l'apprentissage du métier, des volières, des aquariums ; ils soignent des plantes et des animaux ; ils cultivent le sol, etc. Et à côté des résultats pratiques, le régime en vigueur donne immédiatement comme avantage moral, l'habitude pour l'ouvrier d'observer, de juger, de comparer, et de ne pas se laisser aller à des impulsions irréfléchies.

Mais l'essentiel, c'est que le travail personnel est en même temps du travail collectif organisé non seulement pour le développement de l'individu, mais pour le développement d'un groupe d'individus.

Les jeunes gens travaillent par équipes sous la direction d'un camarade ; chacun à son tour est responsable de l'ordre dans l'atelier, de l'usure du matériel, de la qualité de l'ouvrage effectué. Chacun à son tour dirige ses compagnons, donne des indications, vient en aide à ceux qui ont besoin de conseils. Tous sont utiles à tous.

Et si l'on veut apprécier la portée d'un principe qui pourrait sembler secondaire, il suffit de le comparer à celui qui inspire notre enseignement classique, où aider le voisin, lui souffler la leçon, lui passer le devoir est une faute de discipline.

Ici au contraire, comme dans la famille idéale, l'assistance réciproque est la règle.

Quand les élèves ont acquis l'habileté voulue ils sont groupés par la confection d'un ouvrage important. Et dès lors l'essentiel est non le succès d'un seul, mais le succès du groupe ; tout est commun et l'intérêt de chacun se confond avec l'intérêt de tous.

De même les exercices physiques, les exercices littéraires, les excursions se font par groupes et les élèves organisent des soirées récréatives où ils invitent les maîtres et les parents.

Ainsi le jeune homme, par une collaboration continue à une œuvre commune toujours présente à l'esprit, est amené à sentir qu'il dépend d'un tout organique dont il n'est qu'une parcelle ; que ses vues personnelles ne peuvent-être détachées des vues de la communauté entière ; et qu'il doit en exerçant ses droits tenir compte des droits des autres.

Il n'est donc pas douteux que la pédagogie ainsi comprise ne puisse conduire à des résultats d'une inappréciable valeur morale et sociale; et elle ne peut être négligée.

En pénétrant l'élève de la pensée qu'il se doit à une collectivité dont l'intérêt est supérieur au sien, l'on trace une ligne de démarcation entre ceux qui assujettissent l'Univers à leur moi, et ceux qui assujettissent leur moi à l'Univers.

On lui inculque cette notion qui nous manque si complètement en Belgique, la notion de la vie collective, base fondamentale de l'idée de patrie.

La méthode de l'éducation par l'action est tout aussi utile quand il s'agit des bourgeois et des professions libérales.

Ici aussi il y a une foule de moyens de faire toucher du doigt la réalité des intérêts généraux et la nécessité du rapprochement des classes et des opinions. Il y a une foule de moyens de substituer, non en théorie mais dans les faits et par les faits, l'altruisme et la sympathie, à l'égoïsme et à la méfiance.

Si en ce moment des voix s'élèvent partout pour obtenir l'allègement des programmes dans les études moyennes; si des institutions se fondent pour réagir contre la routine, si l'on répète qu'il faut non bourrer les esprits, mais les ouvrir, ce n'est assurément pas dans le but néfaste de les rendre encore plus utilitaires qu'ils ne le sont.

Bien au contraire, c'est pour leur donner le temps de se reprendre; d'observer ce qui se passe; de mieux comprendre le monde qui les entoure et dont ils ont des vues trop fragmentaires et préconçues. C'est en somme moins apprendre, pour mieux penser, sentir et agir; c'est essayer de libérer l'esprit humain des préoccupations qui le rétrécissent, pour lui conserver avec le ressort moral et la conscience de l'intérêt national, la souplesse et la tolérance, la clarté et l'équilibre dont il a besoin dans le désarroi de l'heure présente.

Toute l'histoire fait foi d'une vérité qui jusqu'à présent n'a peut-être pas été suffisamment appréciée: l'essentiel est moins la qualité de l'idée que la qualité du cerveau qui la reçoit. Les idées les plus nobles et les plus grandes quand elles passent dans l'étroit cerveau d'un sectaire, y sont dénaturées, défigurées et deviennent parfois abominables.

Et l'on en revient toujours à la même conclusion : élargir les cerveaux ce n'est pas les écraser sous un amas informe de connaissances. La chambre la plus agréable à habiter n'est pas celle où un parvenu a entassé tant d'objets et de meubles hétéroclites qu'on ne peut plus y respirer et y circuler à l'aise ; c'est la chambre où la simplicité, l'intimité, le confort, l'ordre, l'harmonie et le goût dénotent le désir d'une vie saine et libre.

L'harmonie et l'équilibre ne sont pas les caractères distinctifs de la maison que la société moderne s'est construite et tout ce qui peut, même à partir de l'école, contribuer à favoriser de telles tendances doit être accueilli avec reconnaissance.

A ce point de vue l'enseignement universitaire lui-même peut être mis à même de profiter de la salutaire influence de l'action sociale, et l'honneur d'avoir pour la première fois tenté sur ce terrain une expérience féconde revient à la Belgique.

L'éminent directeur de l'Institut de Sociologie de Bruxelles, M. Waxweiler, a inauguré sous le nom de « Semaine Sociale », une série d'excursions qui ont eu lieu à travers le pays, du 7 au 12 octobre 1912.

Il a réuni 78 étudiants des différentes universités du pays dans le but de visiter des institutions libérales, catholiques et socialistes ; d'étudier en dehors de tout esprit politique ou confessionnel les grandes questions qui se posent chez nous et de montrer leur complexité et la prudence nécessaire pour les résoudre. (1)

L'expérience qui n'a pas frappé le grand public, est dans le domaine des hautes études la transposition des principes de la pédagogie nouvelle.

Il faut que l'observation des faits précède la théorie.

Il faut que le travail personnel de chacun l'emporte sur la leçon du professeur transmettant son savoir à des successions d'étudiants comme l'hôtelier suisse distribue ses menus invariables à des successions de touristes.

Il faut que des hommes d'opinions différentes, échangeant amicalement leurs vues sur les choses observées, travaillent ensemble et soient rapprochés par l'action en commun pour un but commun.

(1) Institut Solvay : *La Semaine sociale*. Misch et Thron. Bruxelles 1912.

Un tel rapprochement est un facteur d'harmonie parce qu'il a pour résultat non de mettre en relief les différences, les désaccords, les inégalités, mais de mettre en commun les ressemblances, les dévouements, les qualités.

Voilà le complément indispensable de l'enseignement supérieur. Leibnitz déjà le réclamait ; et l'on doit y avoir recours si on veut élever le niveau de la démocratie et donner à ceux qui ont l'ambition de diriger les hommes les aptitudes nécessaires pour le faire.

De pareils efforts tentés à tous les degrés de l'échelle sociale ne restent pas improductifs. Ils arment ceux qui en bénéficient d'une incomparable faculté dont l'appoint vaut les qualités les plus brillantes, c'est-à-dire le don d'apporter dans l'appréciation des hommes et des événements une sérénité paisible, le sens de l'objectivité, la dignité et l'esprit de justice. Ils engendrent le respect mutuel et l'impartialité des jugements, qui tempère les excès du sectarisme et empêche un peuple de se disloquer sous la poussée des éléments dissolvants.

La fusion désirable peut d'ailleurs s'opérer en dehors des œuvres d'enseignement par bien des moyens encore.

Je n'ai pas à signaler ce que peut dans un pareil domaine produire le service militaire généralisé et le coude à coude des soldats. Ce que l'on appelle avec mépris le militarisme est de l'éducation civique et sociale par excellence, un foyer ardent d'où l'on peut faire jaillir la flamme du patriotisme le plus pur et le plus élevé.

Je rappelle aussi que pour la jeunesse ouvrière l'Allemagne a institué ce que l'on appelle des *Jugend heime*, et l'Amérique des *Social Centres*. Ce sont dans les grandes agglomérations industrielles des lieux de réunion où, ni parmi ceux qui les organisent, ni parmi ceux qui sont admis à en profiter, on ne fait aucune distinction de parti ou de confession.

Des jeunes gens des deux sexes y trouvent le soir un milieu familial, des soins affectueux ; et arrachés à la fois à l'isolement du foyer désert et à la contamination des rues encombrées, ils peuvent lire ou jouer, faire leurs devoirs ou se livrer à des exercices physiques. Qui donc pourra nier que, plus tard, dans la mêlée de la vie ils ne conserveront le souvenir de ces heures salutaires où ils auront senti pour la première fois avec la puissance du lien social la douce chaleur d'un peu de fraternité.

Enfin ai-je besoin d'ajouter que le dévouement à un idéal supérieur de justice et à l'intérêt supérieur de la Patrie doit avant tout avoir sa source dans la conduite des privilégiés ; et que si les privilégiés ont l'insouciance du lendemain, s'ils ne savent pas refréner leur besoin ardent de jouissances immédiates, s'ils sont agités sans interruption par le frémississement du plaisir, ils ne peuvent exiger que les travailleurs songent de leur côté à autre chose qu'à la satisfaction du moment présent, et au profit individuel le plus rapide.

Pour les classes dirigeantes aussi il y a une éducation par l'action sociale : c'est la multiplication des efforts pour la protection des faibles, pour le soulagement des misères, pour le redressement des abus et pour la connaissance plus complète des conditions d'existence des déshérités. Car multiplier les rapports et les contacts avec les peuples, et les occasions de rapprochement des classes et des partis, c'est multiplier les œuvres d'hygiène sociale et de concorde.

Et à ceux qui pensent que l'idée de la formation du caractère et de l'éducation de la démocratie par l'action sociale est un rêve de théoricien, on peut répondre qu'il est un rêve bien plus fantastique, c'est le rêve d'une démocratie où les masses livrées à elles-mêmes participent à la vie publique sans avoir reçu l'adaptation nécessaire; où les forces concentrées sur les sommets au lieu de s'employer à la réalisation de la justice sont gaspillées dans la recherche de l'avantage immédiat, et où les énergies morales et intellectuelles sur lesquelles souffle le vent des tempêtes, songent plus à se nuire entre elles qu'à travailler ensemble au bien de tous et à édifier un avenir meilleur et une Patrie plus résistante.

Heureusement quand on quitte les chemins étroits et que l'on prend la grande route lumineuse où l'horizon s'élargit, on aperçoit devant soi des espaces illimités baignés de soleil et l'on sent qu'une puissante synthèse s'élabore.

Puisse la jeunesse qui s'avance sur cette royale avenue ne plus entendre les voix stridentes qui ont blessé nos oreilles, se débarrasser des entraves que nous nous sommes nous-mêmes mis aux pieds et aller joyeusement de l'avant en se disant que le but de la vie en commun comme de la vie individuelle c'est non pas de nier et de détruire, mais de construire et d'affirmer!

ADOLPHE PRINS.

LES DEUX EXTASES

En contre-bas d'une route d'Ardenne — corps moite ondulant entre sapins et cornouillers — le ravin peu profond offre, ce soir, sa corbeille d'ombre. Lucien et Jane penchés sur la floraison silencieuse en supputent le mystère, frôlant d'un pas égal et lent le sol imprécis qui le borde.

La lune hâve s'abstient — sait-on par quel caprice ! — de scruter le fond du creuset où des frissons s'élaborent. De ses mains blanches elle heurte uniment l'impalpable essence qui flotte au niveau de la route.

Oh ! cette lune étrange, tracassée, indécise ! Lambeau de soie mate qu'on dirait déchiqueté par les rats ! Verre dépoli derrière quoi brûle une lampe !

Puis par dessus, pressant leur étreinte, des nues rigides et noires enserrant progressivement le rond à la manière d'un diaphragme...

Lucien fut le premier à remarquer ce fantasmagorique processus qui faisait le ciel tellement différent de ce qu'il avait été deux heures plus tôt. L'Occident, alors, s'embrasait de traînées d'or rouge qui se muaient en d'apocalyptiques poissons flottant dans l'atmosphère ardente et immobile à la façon des naïades féeriques perdues dans les jeux de miroirs.

A cet instant-là, les amants avaient découvert dans le ciel le reflet lumineux de leur amour.

C'était la minute exquise où les corps tendus se soulèvent pour le baiser, plus irrésistiblement qu'à tout autre moment. Elle avait sonné, l'heure de la volupté où tous les frissons se rassemblent en gerbes, harmonieusement d'accord avec les naïades ivres pressées vers le Soleil-Amant.

Puis le ciel, soudain, s'était tu ! Les valse langoureuses glissant dans l'air s'étaient résorbées pour s'anéantir dans le repos qui suit l'étreinte. Désormais les nuages agressifs, jaloux des noces somptueuses, escadaient l'infini pour se souder en un velum uniforme et maussade. Parfois quelque coin du voile se repliant, laissait du ciel couler par les interstices.

Las et heureux, les amants, paisiblement, digérèrent leurs chauds et lourds baisers à l'ombre de leur tendresse muette.

Ils côtoyaient une haie inculte où les liserons s'enchevêtraient parmi les ronces artificielles. Un remblai vers l'Orient leur cachait le flambeau de la Nuit. Le sentier qu'ils suivaient les déposa bientôt sur la grand'route.

Alors le remblai et la haie s'évanouirent.

Les bois et les plaines surplombant la route dressaient leurs contreforts de schiste au sommet de quoi s'accrochaient les pins sylvestres et les mélèzes.

C'est à ce moment que Lucien aperçut la plaque malingre de la lune, lune malade, rachitique, morte peut-être sous son suaire. Il toucha du doigt sa compagne : Autre décor, autre attitude. Il n'eut osé renouveler l'étreinte sacrilège devant de la douleur ou du mystère. Jane ne se méprit point sur ses intentions et pas un instant ne songea à s'abandonner vers le bras qui s'avancait. Quelque chose d'impondérable signifiait aux amants qu'ils devaient se recueillir comme au seuil d'un temple. Chez Jane cependant, nul emblème, nul symbole ne motivait la retenue discrète à ses propres yeux. Elle ignorait la raison qui lui faisait partager le silence observé par son ami. Celui-ci, soucieux de discerner la cause de son émotion profonde, s'appliquait à rassembler ses connaissances autour d'une méthode.

Tout à coup, Jane, d'un geste, tenta d'arrêter la course des nues qui empiétaient progressivement sur le disque instable :

— Regarde, fit-elle, on dirait d'une hostie qui se mange !

Bien que l'image littéraire ne fût pas neuve, Lucien apprécia cette parcelle de philosophie que venait d'émettre son amie. Vraiment, la prière paraissait s'infiltrer dans son âme, comme la mer pénètre les sables, immuablement. Mais parce que les impressions qui naissaient à Jane n'entraînaient point à leur suite quelque bribe de sensualité gourmande et facile, la jeune fille se désintéressa vite du frisson supérieur. Giffant de son ombrelle les tiges de genêts qui se dépouillèrent à mesure de leurs clochettes d'or, elle pensa à la collation prochaine qui les réunirait tous deux, égaux devant une banale et impérieuse nécessité.

Cependant Lucien, tout à son rêve, s'exclamait :

— « Vois, l'hostie s'anime. Elle souffre. La voici qui » s'aplatit davantage et s'étend. Les caracoles des nuages » l'étreignent symboliquement et l'empêchent de dresser » pour nous sa glorieuse signification. Notre impureté » l'effraye sans pourtant la mettre en fuite. Sa blancheur

» s'effare de notre audace passée. Elle se voile timidement
» mais reste visible par charité et aussi pour narguer les
» obstacles que le ciel lui envoie. Marchons vers Elle, la
» main dans la main. Par les regards que nous lui donnons,
» elle nous purifie à mesure, aspirant, lorsqu'elles jail-
» lissent de notre rétine avide, les impuretés que notre
» sang charrie.

» Pardon. Je m'exalte en te voulant du bonheur, et déjà
» l'ombre de l'ennui flotte sur tes cils. Mais pourquoi,
» pourquoi as-tu paru saisir ce que mon âme pensait, si
» c'est pour secouer maintenant, d'une attitude dédai-
» gneuse, l'embrun fragile qui nous enveloppe d'extase,
» de l'Extase infinie des choses incomprises après la sua-
» vité corrosive de l'amour que l'on croit comprendre?»

Et Lucien enthousiasmé, illuminé de mysticisme, dépassa Jane dont la jupe s'attardait aux chardons de la route, et courut vers la lune... Vainement hélas, car de guerre lasse l'hostie fondait, fondait comme happée par une force jalouse. Alors le jeune homme eut conscience de l'étrangeté de ses propos envers cette femme qui ne lui donnait que son corps parce que, vraiment, son âme était trop menue pour s'y joindre par surcroît. Il lui parut déraisonnable d'orner à tout prix la passion d'une auréole idéaliste qui tôt ou tard s'effondrerait piteusement. Il suivit du regard les longs doigts des sapins qui lui montraient le ciel, puis baissa les yeux, attendant, silencieux et immobile, que Jane l'eût rejoint.

Une lourde torpeur répondit à son attente.

— Jane ! cria-t-il.

Un accroc dans l'étoffe de la nuit : un rire violent fusa. Lucien tressaillit, et de ses yeux perdus il tenta de percer l'obscurité presque complète.

— Viens !

— Où donc ? railla la voix. Le train va passer ; il est temps de rebrousser chemin... Et puis ce n'est pas gai tout cela... Si encore tu m'embrassais !...

— Oui, il faut retourner !... Il le faut, peut-être.

— Certainement... j'ai faim, moi...

Comme Lucien, revenu auprès de son amie, s'apprêtait à contempler une dernière fois la lunaire clarté, un nuage énorme avala ce qui en restait. Et ce fut le froid, l'insondable froid dans le cœur.

— J'ai peur... fit Jane.

— Ah ! nous sommes abandonnés ! *Elle* ne nous guide plus puisque nous *la* dédaignons. C'est fini.

— Ce n'est pas malheureux ! Serre-moi bien.

Et pour oublier l'écrroulement d'un rêve, Lucien comprit qu'il fallait en revenir à l'extase seconde, de qualité bien inférieure, si inférieure qu'elle lui parut vaine, irrémédiablement.

Il goûta du bout des lèvres, *comme tout le monde*, la poésie restreinte et banale d'un retour des champs, bras dessus bras dessous, interrompant la cohue des baisers machinaux par des chansons de route, grivoises ou triviales, bruyantes certes parce qu'elles naissaient entre les dents, n'ayant pas pu venir du cœur, et qu'elles se précipitaient au dehors, débraillées et amorphes.

Jamais, jamais ils ne se mueraient en prières contemplatives ces ineptes refrains qui rythmaient inutilement les pas, les baisers et qui, donnant le ton aux épanchements matériels, profanaient la cadence souveraine des choses silencieuses dont l'impalpable musique se livre seulement aux purs initiés.

Les amants arrivèrent à la petite gare tapie dans le noir comme un chien aux aguets, les yeux brillants. Lucien énervé dit assez haut :

— Ah ! si je ne t'aimais pas, petite, comme je lui serais exclusivement fidèle...

Et il ajouta tout bas :

— ... A la nature.

Un pâle sous-chef qui avait saisi la première partie de la phrase sourit malicieusement. Jane lui répondit de même, sympathiquement. Il y eut peut-être là deux êtres qui se comprirent un moment.

Le train entra en gare. Jane escalada les marches d'un wagon, non sans avoir lancé son réticule à Lucien qui restait immobile.

— Tiens ! poète, charge-toi !

Quand enfin le jeune homme se fut blotti dans un coin du compartiment, il s'appliqua méthodiquement à compter les rails, à chaque soubresaut des roues. Aux aiguilles, son cœur s'écrasait entre deux lames d'acier...

Et Jane fut radieuse de cette course dans la nuit.

Ils ne se comprendront jamais, jamais plus !

PAUL MÉLOTTE.

LA POÉSIE TRADITIONNELLE DES ENFANTS

(Suite.)

Dans tous les pays européens, les filles s'amuse à danser des rondes et des contredanses, dont l'origine est également des plus lointaines. La plupart des chansons que l'on chante dans ces circonstances sont très connues, parce qu'il s'est trouvé des éditeurs intelligents pour les répandre sous une forme charmante à des milliers d'exemplaires. Que n'a-t-on fait la même chose pour les plus beaux poèmes traditionnels !

Dans la contredanse du *Chevalier de la Marjolaine*, les filles chantent :

*Qui est-ce qui passe ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine?
Qui est-ce qui passe ici si tard?
Gai, gai, gai sur le quai.*

*C'est le chevalier du Roi, compagnons...
Que demande le chevalier.....
Une fille à marier.....
Qu'est-ce que vous lui donnerez? etc.*

Les enfants se mettent en rang, faisant face à une fille qui représente l'amoureux. (Ici c'est son fondé de pouvoirs). Le prétendant, qui regarde la rangée, chante un couplet, tandis que les autres reculent. Au couplet suivant, c'est la rangée qui chante en avançant, tandis que l'amoureux recule, et ainsi de suite. A chaque refus, à chaque nouvelle strophe, il renforce son offre jusqu'à ce qu'on lui permette de prendre par la main la fille de son choix. Le jeu se termine généralement par une ronde.

On assiste ici à un jeu rappelant directement l'antique achat de la fiancée chez les Germains. Cette forme primitive du mariage s'est maintenue jusqu'à une période assez avancée du moyen-âge. Elle succédait à la coutume du ravissement de la future, dont l'enlèvement des Sabines est un épisode connu. Les peines sévères prévues dans l'ancien

droit germain contre les ravisseurs prouvent suffisamment que cette opération n'était pas rare. Faut-il rappeler que la coutume du voyage de noces est un vestige du temps où l'on partait enlever l'épousée ?

Cet enlèvement donna lieu à une autre coutume, lorsque les mœurs s'adoucirent. Le clan auquel on prit ainsi un de ses membres se sentit évidemment lésé dans ses droits naturels. De là surgit l'idée d'une indemnité que l'offenseur payerait à l'offensé, et par suite l'achat de la fiancée.

Dans une variante italienne, il est également question d'un ambassadeur : « Sur ambasciator — Lantanli, ruli-rula, — Sur ambasciator, — Lantanli, — Rulirula. 2 — Cosa voli vui, lantanli, etc. — 3 — I voi una d' vostra fie, etc. ».

Cette particularité des usages matrimoniaux n'a pas encore complètement disparu de nos jours : nos prêtres sont souvent encore chargés par leurs fidèles de négocier des demandes en mariage.

On reconnaît également l'esprit de nos ancêtres germaniques dans les jeux traditionnels de l'enfance à la Saint-Martin, la Saint-Nicolas, les Saints Jean et Pierre, au premier Mai, à la Noël, au Carnaval, etc.

La plupart de ces fêtes ont leur origine dans les coutumes et les croyances de nos pères. Ceux-ci avaient l'habitude de fêter en grande pompe le changement des saisons. Mais lorsque plus tard les progrès de la civilisation avaient enlevé aux populations leur simplicité, lorsque les réjouissances publiques disparurent et que l'on négligea les danses et les chants, alors l'enfance conservatrice sauva de l'oubli assez de vestiges pour permettre aux historiens de se faire une idée de la vie intellectuelle des générations passées.

Ainsi il se fait que l'on peut affirmer sans crainte de se tromper, que les feux de joie, que les jeunes flamands allument encore, surtout le 24 juin (Saint-Jean), le 28 du même mois (Saint-Pierre), et le 11 novembre (Saint-Martin), datent non seulement des Germains, mais d'une époque bien plus reculée encore. C'est ce qui reste avec bien d'autres vestiges que nous a conservés l'Eglise (la lampe d'autel par exemple), de l'ancien culte du soleil.

Les cérémonies de la fête du printemps conservèrent surtout longtemps leur vogue et les temps ne sont pas si loin de nous où les adultes allumèrent encore un feu de joie autour duquel on dansait. Au XVIII^e siècle, ce fut le

cas à travers toute l'Allemagne. En 1731, le roi Frédéric III dansa avec les plus belles dames de la noblesse à Regensburg autour du feu de la Saint-Jean, qu'on avait allumé au marché.

Ce jour-là, on suspendait à travers les rues des couronnes de roses sous lesquelles les couples évoluaient. La couronne écheyait aux meilleurs danseurs ou danseuses. De ces fêtes, nous sont restées des rondes comme celle de Rosa, que chantent encore de nos jours les jeunes Brugeoises :

*Rosa willen wij kiezen
En Rosa en Rosa?
Roos heeft bloemen op haren hoed,
Hebben wij geen geld wij hebben toch goed
Rosa, mijn hondetje.*



(Rose voulons-nous choisir? — Hé Rose, hé Rose? — Rose a le chapeau garni de fleurs. — Si nous n'avons pas d'argent, nous avons cependant des biens. — Rose, mon petit amour.)

Les fêtes du Printemps et de l'Hiver ont actuellement plus le caractère d'une fête de l'enfance; l'une le premier Mai, l'autre à la veillée de Noël, cette dernière ayant conservé davantage son allure de fête familiale.

Le premier Mai, on voit nos jeunes campagnards, un Mai (une branche verte) à la main et une corbeille au bras,

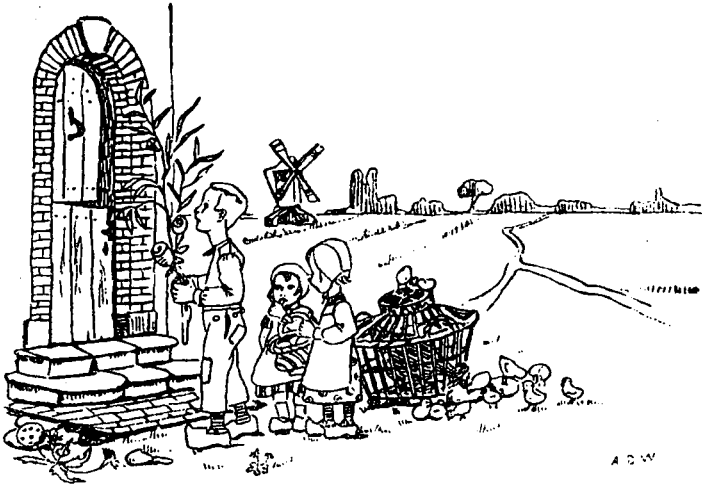
marcher de ferme en ferme, de maison en maison. Devant chaque porte, ils chantent (1) :

« Je plantais mon Mai. — Et je cassais mon œuf. — Et le jaune tomba de la coquille. — Bonne femme, voulez-vous me donner un autre œuf? — Alors je ne prendrai pas votre fillette. — Pip, pip, fait-on dans le nid. — Les poules noires pondent le mieux, — Mais les blanches pas moins. — Donnez-m'en vingt-cinq (œufs). — Femme, à qui appartient le nid, — Donnez-moi des meilleurs. — Je retournerai chez moi, — Et en ferai une omelette dans le poëlon de ma mère. »

Généralement, on ne leur donne pas des œufs, mais une pièce de deux centimes.

Homère avait déjà constaté un pareil usage chez les anciens Grecs. Pour les Germains, l'œuf était le symbole du printemps et nos œufs de Pâques le sont encore.

- (1) *'k Plantte mijne Mei
En ik brak mijn ei
En de dooier viel uit mijn schaleken.
Vrouwken wilde mij een ander eitje geven?
'k Zal uw dochterken niet halen.*



*Piep piep al in den nest,
De zwarte hoenderkens leggen best,
De witte niet te min
Schiet er mij vijf en twintig in.
Vrouwken van den neste,
Geef mij van de beste
'k Zal er mee naar huis toe gaan
En ze in moeders roekepanne slaan.*

Jadis la fête du premier Mai avait beaucoup de vogue et ne se bornait pas aux vestiges que nous en trouvons chez les enfants. Le retour du printemps était représenté par une jeune fille, qui faisait son entrée solennelle dans chaque village, ornée et couverte de fleurs. C'était la rose de Mai. Plus tard, à cause du mauvais temps sans doute, qui troublait la fête de Mai, on la postposa à la Pentecôte et la jeune fille devint une « fleur de Pentecôte » ou « d'épousée de la Pentecôte » (*Pinksterbloem of Pinksterbruid*). Ce jour-là, on dansait également sous la couronne de fleurs.

Grimm nous renseigne que parmi d'autres annonceurs du printemps, on allait aussi chercher triomphalement et en cortège le hanneton dans le bois. C'est à peu près ce que font encore annuellement les sociétés bruxelloises de « chasseurs de princkères (1) ».

Quant à la fête du solstice d'hiver, correspondant aux Saturnales des Romains, elle coïncidait avec les fêtes en l'honneur d'Odin ou Wotan.

Dans nos contrées, l'Eglise a remplacé Wotan par Saint-Nicolas. Comme Wotan, ce saint est le juge des actions (des petits du moins) et chevauche autour de notre sphère sur sa monture blanche, apportant partout des bienfaits, des cadeaux. Dans certaines localités, on ne fête pas la Saint-Nicolas, mais la Saint-Martin, que l'on représente également à cheval. Le manteau de ces saints, dont il est question dans un grand nombre de poésies enfantines, semble bien coupé de la même étoffe que le *héklu de Wotan*, qui, suivant la saga de Hadding, est tantôt noir, tantôt tacheté.

Les pains aux « corinthes », représentant des animaux — on en rencontre encore dans nos campagnes vers le 25 décembre — sont également des souvenirs, croit-on, d'un usage très ancien. On sait que nos ancêtres offraient aux dieux des animaux vivants; mais la tricherie était déjà connue alors, puisque certains en offraient des représentations en pâte de pain. Charlemagne fit même publier un édit défendant d'offrir ainsi des animaux « de comparsa farina ». Sans doute, nos couques de Saint-Nicolas, nos « spéculations » et les pains dont il vient d'être question sont-ils un souvenir de cette antique fraude.

Pendant le cycle qui correspond au « Julafred » des peu-

(1) *Princkhères* = *Predikheeren*, nom local pour hannetons.

ples scandinaves (Noël, Nouvel-An, Jour des Rois), les enfants flamands s'en vont mendier tout comme le premier Mai. Mais cette fois, ils chantent au son du « rommelpot ». Cet instrument se compose d'une vessie de porc séchée, au milieu de laquelle on a attaché un bâtonnet lisse, le tout étant tendu sur un bol ou un pot à fleur. En frottant les doigts mouillés le long du bâtonnet, les enfants obtiennent un bruit sourd, qui rappelle celui du tambour.

Leur chanson favorite est la suivante :

« Op nieuwjaaravond — De bakker sloeg zijn wijf — Al met een heete pole — Zoo heerlijk op heur lijf. — Wat gaan we den bakker geven — Voor zijnen nieuwjaar ? — Een kindjen in de wiege — Met schoon gekroizeld haar. — Hoe gaan we dat kindjen heeten ? — Jaspaard. — Scheer mijnen baard — Scheer hem schoone — Voor een kroone, — Scheer hem net — Voor een plaket, — Scheer hem rond — Voor een grooten paardes... »



(Le soir du jour de l'an — Le boulanger battit sa femme — Avec une chaude pelle — Si terriblement sur son corps. — Que donnerons-nous au boulanger — Pour ses étrennes ? — Un petit enfant au berceau, — Avec de beaux cheveux bouclés. — Comment nommerons-nous cet enfant ? — Gaspard. — Rase ma barbe — Rase-la bien — Pour une couronne, — Rase-la proprement — pour un plaket (1), — Rase-la en rond — Pour un cr... de cheval.)

Les amusements du jour des Rois et du Carnaval sont trop connus pour que nous y insistions ici.

(1) *Plaket*, monnaie de l'époque de Marie-Thérèse et Joseph II, valant 3 sols 6 deniers.

Cette étude tend à établir que la littérature traditionnelle des enfants est d'une richesse insoupçonnée. Il nous reste à examiner s'il ne serait pas sage de la répandre dans tous les milieux, puisqu'elle n'est plus connue à présent que dans les milieux les moins intellectuels.

On s'est demandé avec raison si notre siècle utilitaire et pratique n'a pas sousestimé la valeur sociale de la poésie. Et pour bien apprécier cette valeur, reproduisons l'avis de Grosse. D'après lui, la poésie est l'expression, à l'aide du langage, de phénomènes intérieurs et extérieurs, sous une forme et dans un but esthétiques. Toute poésie procède du sentiment et s'adresse au sentiment.

Mais l'homme est surtout accessible à ses propres sentiments et, pour cette raison, la poésie lyrique est la forme la plus naturelle de l'art poétique. De toutes les manières d'exprimer ce qu'il sent, aucune ne trouve plus facilement la voie de son cœur.

Le langage, la proposition, exprimant un sentiment, n'a qu'à prendre une forme esthétique et à répéter par exemple l'expression choisie, pour qu'aussitôt elle devienne lyrique.

Qu'un bambin trouve un papillon et fasse connaître sa joie par l'exclamation « O quel beau papillon »! ses paroles expriment une émotion, qui est destinée non à être communiquée à d'autres, mais à décharger son cœur. Elles ont donc un but pratique, mais non pas une forme esthétique : donc, elles ne sont pas lyriques. Le papillon procure cependant à l'enfant une telle joie, qu'il se répète constamment, il dit sa phrase à des intervalles réguliers et en même temps avec une certaine cadence. Ses paroles sont devenues un chant.

Les chansons qui expriment la joie et la douleur des primitifs ne sont pour la plupart que des phrases faciles, dont la forme esthétique est des plus simples, mais elles sont constamment répétées en ordre rythmique.

Mais il arrive fréquemment que le sens d'un texte s'est perdu. C'est ce que nous avons constaté également en parlant des chansons enfantines. Ce phénomène doit être attribué au fait que le public primitif tient plus à la forme qu'à la signification du chant. La mesure a plus d'importance que l'idée. Le rythme a un rôle prépondérant.

Il mérite d'être rappelé également combien les sujets de la plupart des chansons des primitifs sont pauvres et grossiers. Mais telles qu'elles sont, elles nous font connaître la mentalité du non-civilisé.

La poésie des tribus de chasseurs dépasse rarement le cycle des satisfactions matérielles. Nous ne médisons pas des poètes du passé en disant que leur lyrisme procède aussi souvent de leur estomac que de leur cœur. Et cependant, les chants qui glorifient les ripailles des primitifs sont l'expression, en langage rythmique, de leurs sentiments. Il n'existe pas de sentiment poétique par lui-même, mais il n'est aucun sentiment qui ne puisse devenir poétique, du moment qu'on l'exprime dans une forme et avec un but esthétiques. Faut-il rappeler que les poètes les plus délicats n'ont pas dédaigné de chanter les plaisirs d'une table bien garnie ?

Ce n'est évidemment pas dans la poésie primitive que nous devons aller chercher la tendresse, qu'un Européen nous communique dans ses stances. Le sauvage ne connaît pas l'amour, il n'a pas d'yeux pour la beauté de la nature, car il ne la connaît que comme l'ennemie, qu'il doit s'efforcer de vaincre chaque jour sous peine de succomber.

En règle générale, la poésie primitive est égoïste. L'artiste ne parle que de ses propres plaisirs, de ses propres peines, rarement de ce qui agite son prochain. Et tous ceux qui vivent hors de son clan sont ses ennemis

Le plus souvent, l'enfant se conduit d'une façon analogue.

La poésie lyrique du lointain passé est pauvre et rude comme la vie primitive elle-même. Mais il serait erroné d'en conclure que l'expression de ces sentiments barbares n'a pas pour le primitif la même valeur qu'a pour nous l'expression de nos sensations raffinées.

Nous pouvons dire exactement la même chose pour ce qui concerne la poésie traditionnelle des enfants. Malheureusement, on l'oublie bien trop souvent.

Ce rapide examen nous autorise à conclure que la lyrique primitive a surtout une valeur musicale et que sa signification poétique reste à l'arrière-plan. Il en résulte qu'un poème ne peut et ne saurait avoir d'influence que sur la sensibilité. La poésie qui poursuit un autre but n'est pas poétique, quelle que soit sa forme. Et ceci condamne sans merci toutes les pièces de vers, que des pédagogues bien intentionnés ont rimées pour inculquer aux enfants des préceptes de morale.

Quel que soit le poème que l'on examine, on y retrouve toujours en premier lieu les sentiments de l'artiste. Dès lors, on peut se demander avec Grosse d'où vient cette in-

fluence puissante que la poésie exerce sur la vie sociale. Ne serait-ce pas parce que le langage du poète éveille chez les lecteurs les sentiments qu'il a exprimés ? « Le grand » poète manie la lyre magique du conte de fées : lorsqu'il » en fait vibrer les cordes, le bourreau laisse tomber son » glaive, le forgeron son marteau, le savant son livre : » tous écoutent, chez tous se réveille le même sentiment, » leurs cœurs battent à l'unisson, poète et public ne forment » plus qu'un.

» La poésie sert de trait d'union entre les hommes, que les » nécessités de la vie tiennent éloignés les uns des autres, » car elle provoque dans leurs cœurs les mêmes sensations. » Et il arrive aussi qu'elle forge entre eux des liens dura- » bles.

» L'histoire est là pour prouver que pareil accord peut » avoir une valeur pratique. La politique avait déchiré » l'Italie, la poésie l'a unifiée. Les Allemands, eux aussi, » ont expérimenté la force associative de cet art. L'empire » romano-germanique de l'Occident se désagrègea et ils » se sentaient Prussiens, Souabes ou Bavares. La haute » poésie seule leur a appris qu'ils étaient Allemands. Dans » ce sens, Goethe a certes fait autant pour la constitution » d'une nouvelle Germanie que Bismarck même.

» La poésie non seulement unit les hommes, elle les » élève en même temps. Il va de soi que le poète ne peut » élever son public qu'à condition d'être lui-même au-des- » sus de lui. Dans ce cas, l'expression de nobles sentiments » provoque aussi chez d'autres l'éclosion d'une vie affec- » tive plus riche, plus raffinée que ne le comporte le terre » à terre de tous les jours. Le grand poète ne peut évidem- » ment pas donner à ses lecteurs des idées qu'ils sont inca- » pables d'éprouver. Il ne peut que réveiller et développer » là où il y a des germes. Mais sans son intervention, ces » germes ne se lèveraient pas, tels les grains de blé dans un » champ que le soleil ne visite jamais. A l'heure où la cha- » leur d'une grande œuvre se communique à notre âme, » nous sentons ce que nous pourrions, ce que nous devrions » être. »

Les sentiments esthétiques que la poésie réveille en nous, ne sont pas de ceux qui n'ont rien à voir avec la vie réelle : l'excitation poétique n'est qu'une forme spéciale des sentiments qui donnent à notre vie sa direction : *vita est dum ludere videmur*. Tels ont été les vrais poètes, les grands.

les éducateurs de l'humanité, et non les incapables rimeurs de sermons plus ou moins réussis. Les peuples ont toujours été plus ou moins conscients de ce qu'ils doivent à leurs grands poètes : Homère, Virgile, Dante, Hugo, Goethe sont des figures surhumaines qui planent au-dessus de l'histoire de l'humanité; nous écoutons leurs voix surnaturelles avec respect et vénération.

L'art qui, dans le lointain passé, a réuni les hommes sans organisation, s'applique aujourd'hui à élever les esprits. Le règne de la danse est passé, comme celui de la sculpture, qui a disparu avec les Grecs, tout comme le règne de l'architecture n'est plus, depuis que le moyen âge, qui réunissait les corps et les âmes sous les hautes voûtes des églises gigantesques du gothique, a fait place aux temps modernes. De même l'âge d'or de la peinture a passé avec la Renaissance, époque à laquelle elle parla à toute l'Europe et fut partout comprise.

Dans le temps présent la poésie apaise le cliquetis des armes et la lutte des classes. La science enrichit notre vie mentale, l'art notre vie affective. La poésie et la science sont actuellement les meilleurs éducateurs de l'humanité. La poésie n'est pas un jeu, mais un facteur social indispensable, une arme excellente dans la lutte pour la vie, et à laquelle nous devons prêter plus d'attention.

Nous devons apprendre à lire à notre peuple et spécialement sur le terrain de la poésie tout est à faire. Il y a vingt-cinq ans M. Pol De Mont constatait déjà dans une revue que nos littérateurs avaient trop peu la connaissance, ou en tout cas tenaient trop peu compte du monde de sentiments, d'idées et d'images, qui dort inconsciemment dans le cœur et dans l'esprit de notre race, héritage d'un long passé. Il se plaignait de ce que nos écrivains ne s'appliquaient pas assez à emprunter leurs formes au cœur du peuple même.

Si on se tourne vers l'Allemagne, où la poésie lyrique — et dans une certaine mesure le genre épique — quelle que soit la perfection de sa forme extérieure, est restée populaire par excellence, ne faut-il pas se demander si la raison et le secret de cette popularité ne doivent pas être attribués au fait, que là plus que partout ailleurs, les trésors du folklore national non seulement ont été répandus parmi toutes les classes de la société, mais font partie intégrante de l'éducation et de l'instruction de la nation entière ?

Et lorsqu'on fait un rapprochement entre ce premier fait et ce second : c'est que Goethe, Uhlan et Heine, et avant eux Burger et Claudius, ont trouvé les sujets de leurs plus belles ballades et chansons dans des poésies traditionnelles, ne finira-t-on pas par comprendre que nous devons ouvrir nos écoles au genre poétique qui fait l'objet de cette étude ?

Que l'on ne nous accuse pas d'exagération, lorsque nous affirmons que la littérature populaire fait partie intégrante de l'enseignement chez nos voisins de l'Est. Que l'on feuillette, pour s'en convaincre, un manuel en usage dans les *Elementarschulen* : Les contes et les chansons populaires y occupent une place très importante. Un coup d'œil sur les catalogues des grands libraires prouvera que les firmes allemandes se font un honneur de mettre de la littérature saine et abondante à la disposition de la jeunesse : on y annonce d'innombrables collections de contes, de sagas, de ballades. Dans toutes les familles allemandes les volumes de contes des frères Grimm sont les livres classiques et indispensables ; ils y ont le rang d'un *Erziehungsbuch*.

Pour apprendre à lire au peuple belge il faudrait s'inspirer de cet exemple. Il faudrait commencer la propagande non pas à partir de l'école élémentaire, mais à partir du jardin d'enfants. Les frœbéliennes devraient faire connaître à nos marmots déjà les créations millénaires et la prosodie naturelle de notre langue ; elles devraient leur raconter tous nos contes populaires, toujours et encore : ce serait une introduction rêvée à la vie mentale de leur adolescence et de leur maturité.

Il n'y a que dans les grandes villes que le mouvement commence à se dessiner, mais a-t-on déjà pensé aux poésies et aux chansons dont nous venons de parler ? La maison Larousse a eu le mérite de mettre à la portée de toutes les bourses une excellente collection de contes. Qui entreprendra de répandre à profusion la poésie traditionnelle des enfants ?

* * *

Outre les motifs que nous venons d'exposer il y a d'autres raisons qui militent en faveur de notre revendication : ce sont celles dictées par une pédagogie rationnelle.

En effet, qui prétendra que la vie enfantine dans nos centres urbains n'est pas sèche et morose en comparaison de celle des jeunes villageois ? L'auteur de ces lignes se

rappelle avec plaisir les délicieuses années de son enfance. En hiver la couche de neige, la glissoire, le champ de glace étaient notre domaine ; au printemps c'étaient les champs ; en été, le canal avec ses barquettes et ses bains ; et en automne les sapinières avec les mûres séduisantes nous appartenait « presque ». Ce qu'on jouait, ce qu'on courait, ce qu'on s'ébattait, ce qu'on jouissait !

Pour un enfant des villes tous ces délices n'existent pas : nul jardin pour y jouer ; la rue offre trop de dangers, et les parents n'aiment pas de voir partir leurs enfants à la campagne s'ils ne peuvent les surveiller.

Notre enfance a été un rêve, de la poésie, au sens figuré comme au sens propre. De notre berceau jusque dans le giron de notre mère, ou sur les genoux de papa ce n'était que chanter et jouer, que fantaisie et fiction. Peu de jeux se passaient sans rimes, ni vers, ni chansons. Les nuages blancs étaient des moutons ou du lait répandu, ils étaient des châteaux enchantés, des géants, des dragons. Dans la sapinière nous allions à la découverte de maisons en pain d'épice ou de nains. Des navets creusés et pourvus de chandelles étaient des sorcières ou des feux follets. Sur ou dans l'eau nous nous attendions à voir apparaître « Pierre au Crochet ».

Les filles chantaient le beau chevalier, pendant que nous nous efforcions de comprendre et d'interpréter le langage des animaux. Le « *rommelpot* » n'avait plus de secrets pour nous.

Et le soir, après notre journée bien remplie, nous nous émerveillions des beaux contes de notre mère, que nous écoutions dans le plus grand silence, agités par les émotions les plus diverses.

Pour l'enfant des villes tout ce monde n'existe pas. La chambre de jeu, quoique pourvue des plus ingénieux jouets parisiens ou des plus belles boîtes de Nurenberg, n'est guère qu'une étroite cage, une prison à l'odeur de relent. Et le père et la mère sont tellement pris dans l'engrenage de la vie moderne qu'il n'est plus question de berceuses, de formulettes des doigts, de contes ni de récits, ni de toutes les choses charmantes et délicieuses qu'a connues notre génération. Hélas, trois fois hélas !

Mais si nous ne pouvons pas rendre à l'enfant sa liberté d'allures, ni sa mère vigilante et pleine de sollicitude, il y a cependant encore moyen d'apporter un peu de poésie dans

la vie de nos pauvres déshérités. Nous devons leur communiquer les chants et leur faire lire les vers et les contes, que nous venons de passer en revue : des centaines de générations d'enfants en ont éprouvé le charme, nous les ont conservés fidèlement ; pendant des siècles ils en ont fait leurs délices.

La logique même nous ordonne de faire de la sorte. Pourquoi condamnerions-nous des moyens pédagogiques que la mère primitive a imaginés pour sa progéniture, que les générations successives ont utilisés et adaptés à leurs besoins, que les intéressés eux-mêmes ont choisis et conservés, avec un instinct aussi sûr que constant, parmi tous ceux qui ont disparu au cours des siècles, parce qu'ils convenaient moins.

Poésies, contes, chansons : ce sont des manifestations de l'art primitif, qui sont complètement adéquates à la mentalité de l'enfance. Les rimes traditionnelles constituent véritablement l'introduction à la poésie contemporaine ; les contes doivent conduire nos enfants à la connaissance de nos prosateurs ; les chansons leur font franchir le seuil du temple d'Euterpe. Seules les danses enfantines ne mènent plus à rien, parce que la danse moderne est une pure dégénérescence.

Sous ce rapport le mérite de Froebel est très grand. Lui au moins a compris l'enfant et créé pour lui *l'école maternelle*. Nous devons cependant après d'autres avouer avec regret qu'il a commis une profonde erreur en mettant au rancart la bonne vieille poésie enfantine, qu'il a voulu remplacer par des jeux modernes et des poésies riches d'idées, mais qui en vérité sont plus puérils qu'enfantins.

La poésie que nous préconisons répond parfaitement à la tendance naturelle de l'enfant et que celui qui croirait que le mot « parfait » est exagéré fasse un petit essai et consulte le principal intéressé : l'enfant.

J. VARENDONCK.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Guerre à la Guerre.

« La guerre est mise en accusation, écrivait Victor Hugo. La civilisation, sur la plainte du genre humain, instruit le procès et dresse le grand dossier criminel des conquérants et des capitaines. Déshonorons la guerre. » Mais on connaît la lenteur des instructions judiciaires ; et la justice claudicante ne boite jamais plus pesamment que quand on lui demande de mettre fin à une iniquité sociale. Hugo ne faisait qu'énoncer sous une forme pittoresque un vœu général, exprimé par les penseurs et les philosophes, d'accord en cela avec la grande majorité du public. Les pacifistes sont venus, avec leurs ligues de propagande, leurs théories humanitaires, leurs articles compassés, dont les bonnes intentions ne rachetaient pas toujours les vertus soporifiques ; on a créé la Cour suprême de la Haye... et l'on a vu la guerre sud-africaine succéder au conflit hispano-américain, les armées russes et japonaises couvrir la Mandchourie de cadavres ; et les sables de la Tripolitaine n'avaient pas fini de boire le sang des Turcs, des Italiens et des Arabes, que les plaines de Thrace et les défilés de Macédoine s'emplissaient de la rumeur des batailles, des plaintes des mourants et des blessés, du tumulte des déroutes et de la clameur des villages pillés et incendiés.

Plus l'on proteste contre ces horreurs, plus la folie des armements s'accroît. L'une après l'autre, les nations sont livrées à ces accès périodiques. Le dernier exemple nous en a été fourni par l'Allemagne, où le public s'arrache en ce moment, soit dit entre parenthèses, un livre inepte, aux intentions grossièrement provocatrices, « Frankreichs Ende » (la Fin de la France) par un certain Sauenerfeld. Les grandes puissances épuisent leurs ressources à augmenter leurs effectifs, à renouveler le vieux matériel qui date d'hier, mais que des progrès ont

démodé, à accroître leurs flottes et à hâter ainsi l'heure d'une effroyable débâcle financière, ou d'une formidable conflagration européenne.

* * *

On a émis des doutes sur la possibilité actuelle d'une guerre générale. On peut faire bon marché des raisons sentimentales, qui n'ont jamais empêché d'infimes minorités belliqueuses, mais détentrices du pouvoir, de lancer deux peuples l'un contre l'autre. Mais il y a d'autres arguments que M. Paul Louis passait précisément en revue il y a quelques semaines.

Il y a l'argument social : la crainte d'une pression ouvrière, d'une révolution intérieure en cas d'échec. L'empire allemand, l'empire austro-hongrois survivraient-ils à un désastre ? Il y a l'argument « diplomatique » : les alliances et les ententes par le fait même qu'elles offrent le risque grave de généraliser tout conflit, en rendent l'explosion plus incertaine et facilitent les initiatives modératrices. Il y a les arguments économiques : les sommes folles que coûterait quotidiennement la mobilisation de millions d'hommes ; les difficultés de manie-ment des gros effectifs ; l'arrêt de la production agricole et industrielle, et la stagnation des affaires commerciales ; l'impossibilité de recourir, en cas de conflit général, aux grands emprunts extérieurs ; la quasi certitude d'une pénurie de subsistances venant s'ajouter à la pénurie d'argent ; la ruine de l'industrie des transports, wagons, tramways, paquebots, autos étant réquisitionnés pour les services des armées ; enfin la panique sur les marchés financiers.

Voilà certes des arguments de valeur. Et, après les avoir exposé, M. Paul Louis terminait ainsi son étude dans *La Revue Bleue* : « C'est lorsqu'on envisage, même succinctement, ces conséquences immédiates d'une déclaration de guerre entre deux des puissances de premier plan, ces effets évidents d'une lutte généralisée sur le champ, qu'on conserve quelque espoir dans le maintien de la paix. Le prolétariat s'oppose de plus en plus énergiquement aux aventures sanglantes ; mais les Etats et les classes possédantes n'ignorent point qu'ils y joueraient leur fortune, leur stabilité et leur vie. »

* * *

Ce ne sont là toutefois que d'optimistes hypothèses, que de récentes inquiétudes et les complications possibles de la guerre des Balkans ne contribuent pas à fortifier. La diplomatie a fait faillite. Les gouvernants ont souvent des raisons que la raison ne connaît pas. Il importe donc que les peuples eux-mêmes se préoccupent d'assurer le triomphe de la paix par l'emploi des moyens les plus efficaces.

La revue italienne *Cænobium* vient précisément de publier sous le titre « Guerre à la Guerre » une série de lettres que lui ont adressées, à sa demande, un grand nombre d'écrivains, de professeurs, de sociologues, d'hommes politiques italiens, français, allemands, anglais, belges, suisses, norvégiens, etc.

Les uns se contentent de flétrir la guerre, estimant sans doute avec une conviction naïve qu'il suffira, pour la faire disparaître, de l'accabler sous le mépris.

« La guerre, dit Amilcare Cipriani, c'est l'assassinat et le vol appris et commandé aux peuples par leurs gouvernements; c'est l'assassinat et le vol acclamés, blasonnés, couronnés; c'est l'assassinat et le vol, moins le châtimement et la honte, plus l'impunité et la gloire; c'est l'assassinat et le vol soustraits à l'échafaud et portés en triomphe. »

D'où l'on est tenté de conclure que la guerre est invincible, puisque l'assassinat et le vol, châtiés et flétris, n'en continuent pas moins à remplir les colonnes des « faits-divers ».

« Je condamne la guerre, dit M. Pierre Couissin, professeur au Collège de Blida, parce que c'est une façon absurde de résoudre les difficultés, parce qu'elle met la force au-dessus du droit, parce que la violence n'est pas un argument, parce qu'elle doit être toujours remplacée par l'organisation. Je la condamne parce qu'elle supprimerait pour longtemps l'essor intellectuel des nations, qu'elle arrêterait toute vie et accumulerait les désastres et les tristesses, parce qu'elle romprait la civilisation et retarderait la marche de l'humanité. Je la condamne encore parce que la menace perpétuelle de guerre entretient les haines de races et de patries et désunit la solidarité prolétarienne; que cette menace fait peser sur les peuples le budget écrasant de la Guerre et de la Marine et qu'elle favorise une domination militaire dangereuse

pour la liberté. Je condamne la guerre parce qu'elle sert les intérêts capitalistes et qu'elle est un moyen employé par les gouvernants pour empêcher l'émancipation de leurs nationaux. »

Il en est toutefois qui dans cette condamnation de la guerre introduisent un « distinguo ». Guerre à la guerre, non, rectifie M. Begey, de Turin, mais guerre à la guerre injuste. « Tant qu'il y a des opprimés, tant qu'il y aura des tyrans, votre cri sera bien dans leurs bouches, mais non sur les lèvres de ceux qui souffrent et qui espèrent, même par la guerre, le triomphe de leur cause. »

M. Ferrière, privat-docent à l'Université de Genève, exprime la même idée en ces termes : « Si vous appelez pacifiste celui qui s'oppose à toute violence, quelle qu'elle soit, ne comptez pas sur moi. Tant que des hommes souffriront de l'injustice imposée par l'arbitraire et la violence du plus fort, même en temps de paix, je dirai : il y a guerre. Or, les forts ne plieront que devant la force. Que les idéalistes conscients des réalités pratiques s'unissent et, par la force de l'opinion, soutiennent la violence au service de la justice, là où aucun autre langage n'est écouté. Hormis ce cas, toute violence est la manifestation de la bête humaine. Elle est vile et mérite le mépris des honnêtes gens. Mais le pacifiste doctrinaire qui laisse écraser injustement le faible et se refuse à protester en fait est un lâche.

Voici le programme du vrai pacifisme : — Que ton Règne arrive !...

Et son mot d'ordre : l'Amour. »

Le député Viazzi, depuis qu'il a vu ses compatriotes, hommes et femmes, se passionner pour la conquête de la Tripolitaine, est profondément découragé. « Che volete che vi dica ?... Io ho perduto la fede » (Que voulez-vous que je vous dise ? J'ai perdu la foi.)

Le professeur Yorga, de l'Université de Bucarest, n'est pas loin de partager son pessimisme. « Sans doute, dit-il, la guerre est terrible. Mais dans l'état actuel de la conscience publique des peuples civilisés, existe-t-il un moyen de la prévenir ? Il faudrait changer complètement les sentiments intimes de l'homme faits d'avidité, d'injustice, de violence, et y substituer le sentiment du respect d'autrui. »

M^{me} Marguerite Gobat est en somme du même avis, avec plus d'optimisme. Elle aussi exècre la guerre.

« Il importe de la montrer telle qu'elle est en réalité ; cruelle, puisque son but est le massacre ; odieuse, puisqu'elle incendie villes et villages, traque les femmes et les enfants, réduit à la misère des populations entières ; stupide, car elle ne profite à personne, pas plus au vainqueur qu'au vaincu ; ridicule, car ceux qui se battent ne savent pour la plupart pas la véritable raison de la querelle ; grotesque, parce qu'on casse des bras et des jambes dans la journée pour les raccommoder le soir ! »

Le remède ? « Il faut avoir foi en la génération à venir qui marchera sur les traces des précurseurs de la paix entre nations. Il faut persévérer dans l'effort, puisque les utopies ne sont autre chose que des vérités prématurées dont nos successeurs verront les bienfaits. Il faut, pour la culture nouvelle, former la jeunesse d'aujourd'hui qui sera le monde de demain. Voilà la grande œuvre des femmes, mères et éducatrices du vingtième siècle. »

C'est aussi l'avis de la grande éducatrice anglaise Ellen Key : « C'est surtout des mères que j'espère la régénération des esprits qui devra précéder la paix. Par l'éducation, les mères peuvent aider à créer la conscience du monde, ennoblir le sentiment politique et raffiner les notions de justice.

« Lorsque l'élite de chaque nation sera éclairée sur la paix, cette élite travaillera à construire la route à suivre pour arriver à une paix véritable et non plus à une paix « armée ». Mais c'est seulement lorsque l'âme des hommes sera changée par une nouvelle conception de la vie que cette paix véritable sera près de nous ! »

Changer l'âme des hommes ! Déjà le professeur Yorga avait exprimé la même idée. N'est-ce pas là une utopie — non pas dans le sens que lui donne M^{me} Marguerite Gobat, mais dans celui qu'on lui attribue généralement ? Chaque jour en effet, nous voyons l'âme primitive réapparaître, et les instincts ancestraux revivre en nous sous l'influence des passions ou de certaines situations particulières. Ce n'est pas l'homme qu'il faut changer, mais les conditions sociales qui régissent sa manière d'être.

C'est ce qu'a fort bien compris M. Paul Gille, professeur à l'Université nouvelle : « Certainement, dit-il, la guerre doit être honnie, doit être maudite, par tout homme

digne de ce nom. Mais si nous ne voulons pas nous perdre en vaines paroles ou nous leurrer de palliatifs momentanés, si nous voulons aller au fond des choses et agir efficacement pour l'élimination radicale de ce fléau, nous ne devons pas perdre de vue cette vérité essentielle : Le problème de la guerre et de la paix, c'est la question sociale elle-même.

« Dès lors une solution unique, synthétique, s'impose. Laquelle ? Je suis, quant à moi, de ceux qui pensent que la barbarie sous tous ses aspects ne cédera enfin la place à une civilisation véritable que par la défaite complète du vieil esprit autoritaire, impérialiste et prédateur et l'avènement du principe fédératif, du groupement affinitaire et de la société communiste, réalisant, par le libre accord naturel et la logique des choses, l'harmonie et la paix.

» C'est dans cette voie que nous devons travailler si nous voulons sincèrement, résolument en finir avec l'état de guerre qui se trouve encore à la base des rapports humains. C'est seulement en supprimant l'organisation antagonique qui nous régit que nous pourrions en abolir les effets nécessaires. »

L'on s'accorde sur le but ; on diffère quant aux moyens. Pour M. Emile Vandervelde, c'est évidemment dans le socialisme que doit s'ancrer l'espoir du monde. «... A défaut d'une Europe officielle, dit-il, il y a une Europe socialiste. Les gouvernements sont et restent divisés. Les puissances donnent le spectacle de leur impuissance. Les diplomates achèvent de perdre tout crédit. L'incohérence de leurs attitudes trahit la divergence irrémédiable des intérêts qu'ils représentent. Et, tandis qu'ils s'épuisent en vains efforts pour s'adapter à des situations qu'ils n'ont su ni créer, ni empêcher, ni même prévoir, les représentants des travailleurs de tous les pays affirment, avec éclat, l'unité de leur politique. Ils ne se bornent pas à formuler des principes, à manifester platoniquement en faveur de la paix. Ils indiquent les moyens à mettre en œuvre pour la maintenir. Ils assignent aux diverses sections de l'Internationale la tâche particulière qu'ils ont à remplir dans la lutte commune contre la guerre. Ils marquent, en traits saisissants, l'accord de tous les socialistes, sans distinction de nationalités, sur les solutions

à apporter aux très graves problèmes de l'heure présente. »

M. Wilfred Monod compte sur la raison pour instaurer le règne de la paix par le droit. M. Pyper, de l'Université de Leyde, croit que la guerre ne sera vaincue que par la défaite du nationalisme, et la société Mulhousienne de la Paix se range à cet avis en recommandant la lutte contre le chauvinisme, dès les bancs de l'école.

Et il semble en effet que de tous les résultats plus ou moins lointains vers lesquels doivent tendre les efforts pacifistes, l'affaiblissement du sentiment nationaliste — je ne dis pas national — est de ceux qu'on peut espérer atteindre dans un délai assez rapproché, grâce aux progrès de la fraternisation démocratique. Et l'accomplissement de cette première étape, qui laisse la voie ouverte à toutes les réformes sociales, rendrait la guerre d'autant plus hypothétique qu'elle ne dépendrait plus que de la volonté clairement exprimée des peuples.

AUGUSTE VIERSET.

LES PEUPLES ET LA VIE

Le Jubilé de Gabriele d'ANNUNZIO.

Le poète Gabriele d'Annunzio vient d'atteindre sa cinquantième année. Son jubilé a été fêté par les lettres dans plusieurs villes d'Italie. Sa cité natale a voulu commémorer à sa manière cet événement. Le conseil municipal de Pescara a organisé une souscription afin d'offrir à l'écrivain une maison, toute meublée et toute prête à le recevoir dans le quartier qui l'a vu naître. N'est-elle pas jolie cette idée de préparer une demeure pour le grand homme qui l'habitera lorsque, lassé du monde, lassé de la gloire, lassé même des paysages sublimes qui l'enfièvreurent, il éprouvera le désir de recueillir ses premières impressions d'enfance, et de fermer les yeux sur la terre où il les ouvrit? On dirait que la petite ville, pas encore oubliée, le fait souvenir qu'elle n'a pas cessé de

le suivre par la pensée, et qu'avec un accent très doux et très fervent elle le rappelle près de lui.

Pescara ! la petite ville ceinte de murailles, aux bords de l'Adriatique, le poète ne l'a pas oubliée. Il s'est souvenu souvent de son pays d'Abruzzes, où les montagnes sont couronnées de neige, où de vastes solitudes rocheuses alternent avec les bois d'oliviers et de cèdres, où vit une population primitive encore attachée à ses mœurs, à ses superstitions farouches. Il s'en est souvenu, au point de le faire connaître au monde blasé des villes dans cette tragédie d'une poésie si prenante qui se nomme *La Fille de Jorio*. L'ami du poète, le peintre Paolo Michetti, le lui rappela un jour, en exposant cette œuvre étrange, *Le Vœu*, qu'on peut voir encore à la Galerie nationale de Rome, et de suite, le poète retrouva ses atavismes ; il se sentit le fils de ces frustes paysans, doué par eux de cette extraordinaire puissance de sensations qui lui permit de s'assimiler si profondément les choses de l'idéal.

S'il est vrai qu'un lien intime attache les hommes aux coins de terre où ils naquirent et où leurs pères vécurent, il devait naître en cet endroit le poète des *Laudes*, des *Terres Vierges* et de la *Nave*, au pied de ces montagnes de la Maiella et du Gran Sasso, aux cimes blanches, et qui inclinent doucement leurs versants de granit vers la mer aux tartanes de pourpre et d'or. Elles sont charmantes, ces petites villes de Pescara, d'Ortona, avec leurs remparts moyenâgeux et leurs rues étroites et tortueuses. Elles sont presque toutes distantes de la mer, comme si, inquiètes de leur sort, elles avaient craint jadis l'approche des barbares, Sarasins et Turcs. Il faut traverser les portes de la citadelle pour accéder à leurs plages solitaires et abandonnées. De loin, la montagne et la mer les protègent et les gardent comme des sentinelles vigilantes.

Aujourd'hui Gabriele d'Annunzio a goûté toutes les aventures et connu toutes les gloires. Il a vu Paris applaudir son *Saint-Sébastien*, écrit par lui en langue française ; il a assisté aussi à ce spectacle inoubliable, de voir les foules acclamant les vers de sa *Nave* et y trouvant le réconfort patriotique, la parole confusément attendue et tout à coup révélée. Peut-être des lettrés délicats pourrout-ils regretter que l'écho de ces clameurs trouble le rêve fervent évoqué pour eux par les *Romans de la Gre-*

nade ou la trilogie des *Victoires Mutilées*. « Ah! bénie soit la vie! pourrait répondre le poète par la bouche de Silvia Settala, ah! bénie soit la vie!... Si je puis bénir la vie, c'est parce que j'ai toujours entretenu la flamme d'une espérance! »

Il semble qu'il y ait toujours existé un lien mystérieux entre la pensée de Gabriele d'Annunzio et les paysages de la terre italienne. Une mystérieuse ambiance de poésie et de songe fut toujours nécessaire pour maintenir son âme dans cet état de bien-être morale où la beauté se révélait à lui. On le vit tantôt à Fiesole, dominant Florence et les deux pays de Toscane; on le vit aussi près de Viareggio, dans sa retraite de Capponcina, en Toscane encore, mais sur les rives de la Méditerranée, en face de ces îles de Caprera et de Gorgona, dont le nom parle aux oreilles italiennes une langue pleine de mystérieux souvenirs.

C'est à la Capponcina qu'il composa ses *Laudi*, et son *Laus Vitæ*, la louange de la vie! Devant lui, la mer, à quelque distance, la montagne et la forêt. Et quelle forêt! Un de ces *pinete* où semble errer encore, comme à Ravenne, l'ombre auguste du Dante. On dirait que les grands arbres aux larges ombelles portent en eux toute la gloire et toute la poésie de l'Italie. Quelle source d'inspiration pour un poète qui s'est donné la tâche de chanter cette terre merveilleuse!

Pénétrons dans la villa florentine, que Gabriele d'Annunzio a choisi pour demeure et dont les murs se tapissent de glycines et de roses. Un ami, un parent du poète, M. Gabriellino d'Annunzio, va nous dire son genre de vie.

« Comme le silence à l'entrée de la grotte du Sommeil dont nous parle l'Arioste, Rocco Pesce, l'incorruptible domestique de d'Annunzio, veillait à la porte de la Capponcina. Il n'endossait ni les bottes de feutre, ni le manteau brun, mais il connaissait, lui aussi, l'attitude — pleine de cette muette éloquence méridionale — qui écarte courtoisement du seuil le visiteur importun.

» A l'heure du repas, Rocco agitait la cloche, pour appeler les hôtes à table. C'était une antique cloche de bronze qui avait peut-être sonné autrefois l'heure de la prière. Quelles que fussent alors mes occupations, à son premier tintement, je me précipitais dans la salle à manger, mais mon hôte, absorbé par son travail, était presque

toujours en retard. Alors, avec d'infinies précautions, Rocco allait se poster à l'entrée du cabinet de travail, pour voir s'il était nécessaire de répéter l'appel. « Il écrit, » disait-il en se tournant vers moi qui suivait avec impatience ses mouvements prudents. Quelques instants après, me sachant capable de transgresser irrespectueusement la règle monastique quand l'appétit me stimulait, il frappait quelque coup timide à la porte, espérant que son maître entendrait enfin. Très souvent, cet appel restait vain, et je finissais par m'impatienter, et je me précipitais vers la corde de la cloche, tandis que le pauvre Rocco, le visage irrité, me suppliait avec de grands gestes de ne pas commettre ce sacrilège...

« Enfin, mon hôte interrompait son travail. Il sortait de sa chambre d'étude, et il semblait s'éveiller d'un songe profond ; sa face était presque voilée, et ses yeux n'avaient pas de regard. Mais à peine s'était-il assis à la table que cette brume dont ses traits semblaient s'altérer, se dissipait, et, lui, qui avait quelque temps auparavant ressuscité à sa table de travail l'époque homérique, la revivait maintenant dans la réalité, en dévorant ses côtelettes de veau avec le même formidable appétit qu'avait Ajax en mangeant des quartiers de chèvre le long de la mer résonnante.

» Quand le dîner était terminé, on passait dans une salle réservée aux auditions musicales. On y conversait quelque temps, étendus sur un ample divan couvert de coussins, et ainsi couchés, d'Annunzio, fatigué de travail, moi du jeu, nous nous endormions peu à peu.

» Nous rouvrons peu à peu les yeux, et nous mettions à rire d'être ainsi assoupis et de nous retrouver l'un à côté de l'autre sur le divan, dans la même position. Puis, mon hôte me donnait congé en m'embrassant et je montais dans ma chambre, pour continuer mon sommeil. Mon hôte rentrait lentement dans son cabinet de travail, pour y veiller jusqu'à l'aube, courbé sur ses papiers. »

Ce petit tableau n'est-il pas charmant ? Ne nous montre-t-il pas un d'Annunzio plus sympathique que celui qu'un bluff souvent excessif fit connaître au monde ?

Mais M. Gabriellino d'Annunzio n'a pas seulement connu le poète vivant dans sa retraite de Capponcina, dans l'enchantement de cette terre où les montagnes de Carrare se pressent les unes contre les autres en face de

la mer bleue, laissant entrevoir parfois comme une large blessure à leurs flancs, le marbre imprescriptiblement blanc qu'elles cachent dans leur sein. Il l'a connu à ses heures de triomphe qui précédèrent et accompagnèrent la représentation de la *Nave*. Certes, Gabriele d'Annunzio put se plaindre parfois d'une ingrate patrie. Certaines de ses œuvres, et non les moins belles, furent accueillies par le dédain de ses compatriotes. Sa tragédie de la *Nave* échappa à ce sort. Les Italiens connaissaient d'avance le sujet de cette pièce. Ils savaient que le poète, pareil à un prophète, prédisaient les gloires futures de la patrie. « Notre avenir est sur la mer », avaient, après Guillaume II, répété les sujets de Victor Emmanuel. Le royaume de la mer que l'écrivain faisait entrevoir aux hommes de la troisième Rome enflammait les esprits. Ce n'étaient pas tant les mérites littéraires de la *Nave* qui allaient enthousiasmer les esprits que le large souffle de patriotisme qui allait enthousiasmer les spectateurs. La *Nave*, le navire que construisaient les premiers Vénitiens sur les ordres de Marco Gratico, c'était le vaisseau portant les destinées de la patrie italienne.

« O Dieu, toi qui fais naître et toi qui renouvelles les races sur les rives de la mer. O Dieu qui les fais se succéder, vivants seront ceux qui te magnifieront sur la mer, ceux qui te glorifieront sur la mer, qui t'offriront la myrrhe et le sang sur l'autel orné de rostres. O Dieu, fais de tous les Océans notre mer ! »

Ainsi s'exprimait le poète dans les quelques vers à l'Adriatique qui précédaient la tragédie. Quels échos devaient éveiller ces accents dans des cœurs italiens, deux ans avant la conquête de la Tripolitaine ! La vaste salle de l'*Argentine* regorgeait d'une foule immense. Les acclamations étaient frénétiques. On applaudissait non seulement dans la salle, mais sur la scène. Au baisser final du rideau, les machinistes et le petit personnel du théâtre se joignirent aux interprètes pour ovationner le poète. M. Gabriellino d'Annunzio qui assistait à cette scène nous dit que l'auteur était seul calme au milieu de cette foule, attendant que ce délire s'apaisât. C'est la première fois, dit-il, qu'il le vit pâlir d'émotion et perdre un peu de son habituelle sérénité.

De jeunes écrivains plus enthousiastes encore parlaient de conduire d'Annunzio au Capitole et là de le couron-

ner comme un triomphateur romain. Le public avait débordé sur la scène; des gens criaient et pleuraient. On eut grand peine à soustraire le poète à ces ovations déliantes.

Et ici donnons encore une fois la parole à M. Gabrielino d'Annunzio pour nous dire cet extraordinaire enthousiasme :

« Ce fut en somme une nuit prodigieuse. L'exaltation semblait s'être répandue du théâtre dans la ville entière; et à travers les rues, cette nuit-là, on entendit des voix prononçant d'étranger paroles : « Arremba! Arremba! » — Donnez le manteau à Marco Gratico! — Armez la proue et cinglez vers le monde! » Etaient-ce là des cris subversifs, se demandaient les paisibles agents de police qui n'y comprenaient rien? »

Un jour, le poète fut pris du désir de visiter le collège où il avait commencé ses études. C'était un humble pensionnat de la petite ville de Prato. D'Annunzio revit les vieux murs et les vieux arbres confidents de sa laborieuse enfance. Il revit aussi les anciens professeurs dont la chevelure était blanchie, dont les pas s'étaient alourdis sous la pesée des années. On fit fête à l'ancien élève, devenu une des gloires de l'Italie. Les jeunes étudiants furent réunis dans la cour de l'établissement, et à l'arrivée de l'auteur de la *Nave*, ils poussèrent des hurrahs frénétiques. Puis on pénétra dans les salles d'étude, d'Annunzio accompagné du directeur de l'école, et suivi du cortège des professeurs et des élèves. Un silence pieux régnait pendant que la théorie défilait dans les classes. Ce fut le poète qui le rompit. Il venait de reconnaître le pupitre sur lequel il s'était si longtemps courbé. « Voici ma place, dit-il. » Mais il eut le malheur d'ajouter cette remarque malencontreuse : « C'est ici que pendant les heures d'études je m'amusais souvent à casser mon verre de montre, et à y faire cuire des jaunes d'œufs à la flamme d'une chandelle. Et je me souviens qu'une fois, je fis sauter la vitre de la bibliothèque, mettant le feu à un paquet de poudre pyrotechnique!... » On dit que le directeur du pensionnat pressa le pas et hâta la visite des classes, tandis que les écoliers riaient sous cape, heureux de trouver dans les actes du grand poète la justification de leurs incartades quotidiennes.

Mais ce n'est pas à faire cuire des œufs à la flamme

d'une bougie que d'Annunzio passa ses années d'études. A part ces espiègleries bien excusables, on vit rarement élève plus assidu et plus appliqué. Les heures réglementaires de classe ne lui suffisaient pas. Un jour, il demanda au proviseur la permission de veiller dans la salle d'étude, pendant que ses condisciples se livraient aux douceurs du sommeil. Cette autorisation lui fut accordée, et il arriva souvent que quelque professeur plus matinal que les autres, surprit le jeune homme encore courbé aux premières lueurs de l'aube sur des textes latins et grecs. C'est à Prato, au collège Cigognini, que d'Annunzio composa ses premiers vers. Il se plut à le rappeler dans son *Canto Nuovo*. « Que ma muse s'arrête près de toi, ô cité de ma solitaire adolescence, où la flamme de la Science me révéla ses premières beautés ! »

Le jeune poète songeait-il déjà à l'immortalité qu'il allait acquérir, cette immortalité dont il aime à plaisanter avec ses intimes. Superstitieux comme tout homme originaire des Abruzzes, il avait écouté les prédictions d'une pythonisse qui lui avait prédit sa mort à une date fixée. D'Annunzio crut certainement que sa fin était proche. Au jour fatal, le lendemain de la représentation de sa *Fedra*, le poète allait monter en automobile lorsqu'une énorme pierre se détacha d'un édifice voisin et vint s'écraser à ses pieds, sans lui causer le moindre mal d'ailleurs. Cette coïncidence frappa l'écrivain qui résolut de tenter le sort. Il monta à cheval, et se livra à un galop effréné, attendant l'accident annoncé. Mais la mort refusa sa proie. D'Annunzio revint chez lui, sans que son cheval l'ait lancé sur les pierres du chemin. « Maintenant que j'ai tenté le sort, ne suis-je pas immortel ? » a coutume de dire le poète à ses amis.

ARTHUR DE RUDDER.

LES VIVANTS ET LES MORTS

H.-J. EVENEPOEL.

La Galerie Georges Giroux ouvrira au début du mois d'avril une exposition rétrospective de l'œuvre de Henri-J. Evenepoel. Cette exposition sera à peu près complète

et des démarches, nous a-t-il été dit, sont entreprises pour promener la collection des œuvres du peintre belge dans quelques grands centres artistiques d'Europe. L'occasion apparaît donc propice pour consacrer à Evenepoel quelques lignes de souvenir ému.

Henri Evenepoel, nous apprend Paul Lambotte dans le livre qu'il lui consacra en 1908 aux éditions de M. Van Oest, Henri Evenepoel est né à Nice, le 3 octobre 1872.

Ses parents étaient belges ; mais sa mère, dont la santé laissait beaucoup à désirer, avait dû, par ordre de la faculté, s'établir sur la Côte d'Azur ; elle y mourut à vingt-huit ans, deux ans après la naissance de Henri. Une grande, forte et belle fille du Piémont qui, du matin au soir, déclamait des vers sonores du Dante, avait servi de nourrice à l'enfant. Après la perte de sa mère, celui-ci fut recueilli par ses grands



parents paternels. Son enfance et son adolescence furent dorlotées par des mains de femmes, mains lénifiantes et douces. Tant de sourires lui furent adressés, tant de tendresse se pencha sur sa gentillesse, que Henri développa tout naturellement le don et le souci de plaire qui étaient en lui. Ce fut, durant toute sa vie, un charmeur.

Il avait l'esprit prompt et l'élocution aisée. Il était aimable par tempérament, aussi connut-il les joies de l'amitié : ses camarades, pour la plupart, furent des jeunes gens épris d'art, de musique, de poésie ou de peinture, sensibles comme lui à toutes les révélations de la beauté. Il conquit aisément la sympathie paternelle de Gustave Moreau, et son biographe a signalé l'attrait irrésistible que sa douce bonté exerçait sur les bébés irréflechis et charmants.

Le père de Henri Evenepoel fut pour lui un ami

constant et prévoyant. Enfin, un sentiment plus absorbant, l'amour, s'empara du cœur du jeune homme, et il connut, avant de mourir à vingt-huit ans — que ce sentiment était partagé.

L'amour de son grand-père pour les tableaux, l'influence de ses parents, le sculpteur Auguste Fraikin et le peintre Charles Hermans, poussèrent Henri Evenepoel, dès son jeune âge, vers des préoccupations esthétiques. La passion du dessin l'absorbait à tel point, que son père lui permit de suivre les cours de E. Blanc Garin, où il acquit une culture technique excellente. Enfin, il fut décidé que Evenepoel émigrerait à Paris pour y achever son éducation. L'autorité du maître décorateur Victor Galland lui faisait entrevoir de profitables leçons.

Mais Victor Galland mourut bientôt, et après quelques semaines d'attente, son ancien élève s'en fut se présenter chez Gustave Moreau, qui, dès lors, devint son guide et son soutien.

Vers la fin de 1897, Evenepoel se laissa persuader de passer, pour rétablir sa santé ébranlée, quelques mois en Algérie. Alger, européenisé, lui déplut, et il se fixa à Blidah d'où il rapporta quantité de croquis. Rentré à Paris, il travailla fermement jusqu'au jour où la maladie l'obligea à entrer dans une clinique. Il y mourut dans la nuit du 26 au 27 décembre 1899 d'une hémorragie typhoïde interne.

Je me suis étendu sur la biographie de cet artiste. J'ai négligé de parler de son œuvre. M. Ray Nyst aura l'occasion de vous signaler bientôt les qualités de ce peintre d'enfants, de ce portraitiste et de cet impressionniste sincère.

JAQUES-DALCROZE.

Jaques-Dalcroze, l'inventeur et l'apôtre de la Gymnastique rythmique, vint faire dernièrement, à Bruxelles, une intéressante démonstration.

On sait que l'Institut des Hautes Etudes Musicales que dirige, à Ixelles, le compositeur Henri Thiébaud, a inauguré depuis un certain temps un cours d'après les théories de Jaques-Dalcroze. Je renvoie ceux de mes lecteurs que la question intéresserait plus particulièrement aux différentes études publiées, depuis quelques années, dans les principaux quotidiens et dans de nombreuses revues spéciales. J'éprouve pour la gymnastique rythmique une sympathie de profane : autant avouer que je n'y

connais rien. J'aurais quelques difficultés à me prononcer dans la discussion qui, depuis longtemps, partage les partisans de la gymnastique suédoise et ceux de la méthode Dalcroze. J'ai lu quelque part un article enthousiaste de François Léonard au sujet de cette dernière, qui, je crois, l'emporte en grâce, en harmonie, en eurythmie et en beauté.

Je n'insiste pas. Le principal mérite de E. Jaques-Dalcroze n'est pas, à mes yeux, d'avoir découvert un moyen nouveau de se développer les muscles et de s'assouplir les articulations. Non ! je préfère au pédagogue de la culture physique mise en musique, le compositeur de mélodies.

Ah ! qui n'a pas entendu de ses petites compositions ? Leur charme exquis et sentimental, tendre et intime, pénètre délicieusement l'âme et enchante le cœur. Lorsqu'une belle voix de femme vous détaille, aux soirs, aux soirs d'été que grisent les parfums des fleurs, ces mélodies, l'instant nous paraît inoubliable. C'est *Le Cœur de ma Mie*, la *Chanson à la Lune*, *Sur l'Alpe Voisine*, *Mein See ist blau*, *Mein Dorf*, *Le Chamois Rouge...* dont les rythmes jolis, frais et tendres résonnent dans notre mémoire. Ce sont toutes les chansons populaires que Dalcroze a recueillies et qui, plus tard, seront peut-être des documents très curieux.

Avouez qu'on peut aisément préférer tout cela à la gymnastique ! La culture physique devient un peu un refrain. Les théoriciens de notre époque vont presque jusqu'à nous apprendre, que quiconque ne sait pas jouer avec des haltères, est un être inutile. Je veux bien qu'on aime les trapèzes, mais quand je vois des colonels Amoros proposer de donner comme « leçons de douceur et de bonté » des cours de gymnastique rythmique aux hospitalisés... des prisons. je dis : « zut ! » — et j'écoute la musique seule.

MAURICE GAUCHEZ.

LES GENS DE PARIS

Je sors du Vernissage des Indépendants. Il faut me pardonner si mon style titube et si les mots que j'emploie ne sont pas à leur place. Je suis en proie à une sorte de démence, à une façon d'excitation, qui ne me permettent

pas d'écrire ainsi qu'il sied, de penser comme il le faudrait. On m'a toujours dit que depuis mil-huit cent et trente, la Belgique est indépendante; à quelle faveur providentielle a-t-elle dû de ne pas éprouver cruellement les effets de cette indépendance-là !... Cela demeurera pour moi un éternel prodige. Les indépendants de Paris ont un tout autre aspect que M. Roland de Marès, lequel incarne l'indépendance belge, à ce qu'il me paraît, le plus complètement. Les œuvres de ce journaliste n'ont aucun rapport avec celles des indépendants de Paris. Pour leur ressembler, il faudrait que, dans son journal, voulant écrire « Le roi de Grèce a été assassiné par un déséquilibré du nom de Schinas », il imprimât : « Grand-cordon, rosette, plaque, habit noir, revolver, votre excellence, Sire » et autres mots dénués de signification précise. Ainsi fait M. Léger, peintre indépendant. J'ai vu de lui, tout à l'heure, *une femme nue*. Ce n'est pas la première femme nue qu'il m'est donné d'apercevoir. Jamais cependant, il ne m'était arrivé d'en rencontrer de semblables, et je ne sais exactement où cet artiste épris d'originalité l'est allée prendre. Elle apparaît entièrement bâtie de figures empruntées à Legendre, et j'imagine qu'un élève de « poésie » la résoudreait, au bout de quelques minutes d'attention. C'est une femme nue géométrique, — et d'ailleurs peu excitante. Quand on se rapproche de la toile, on lui découvre d'autres aspects; c'est ainsi qu'elle invoque impérieusement cet agglomérat de cônes et de décaèdres, de triangles et de rhomboïdes inondés d'azur, d'aurore et d'or, que l'on obtient en soufflant à l'aide d'une pipe d'un sou dans une eau savonneuse, au préalable agitée. Tous les enfants connaissent cela. Les ménagères soucieuses d'économie et qui font elles-mêmes le boudin dont leur époux rafolle ont exécuté également, nombre de fois, une femme nue de cet acabit en malaxant de leur main grasse le hachis rebelle, qui prétend n'entrer, à aucun prix, dans le boyau. Ces comparaisons, d'une exactitude rigoureuse, vous font voir expressivement la Vénus du nommé Léger.

Il n'est point seul d'ailleurs à traduire avec cette verve les sujets apparemment les moins hétéroclites. Trois mille toiles, accrochées à une cimaise de rencontre, au long du quai d'Orsay, racontent des histoires pareilles. Une indépendance inexprimable y triomphe. Laissez-moi vous sortir encore une comparaison, que nul ne repoussera.

Dans notre enfance — ce n'est pas aujourd'hui — nos parents généreux, portant une fois par an la mitre avec la crosse, nous octroyaient un jeu en forme de seringue, au bout duquel ils nous invitaient à mettre l'œil. Ce tube enfermait des fragments mêlés de verre multicolore, et ces fragments, agités, arrivaient à former des semblants de figures ou de paysages, devant lesquels nos auteurs, vraiment faciles à contenter, poussaient des cris de ravissement. En vérité ne distinguait-on rien. Et c'est ce rien que j'ai retrouvé, sans émotion, au quai d'Orsay, pendant deux heures, ce matin.

Au long de dix-sept salles sur quarante-cinq, j'ai vu ce rien se reproduire. Un public compact se pressait devant lui. Des esthètes exagérément pilus bavaient d'aise dans leur barbe épaisse. Chacun trouvait aux barbouillages exposés des qualités nouvelles. Ils admettaient parfaitement qu'un sein de femme ait l'aspect d'une tour gothique, et la tête d'un homme adulte les proportions de celle d'une épingle. Ils béaient devant les champs vermillon, le ciel vert, les eaux violettes... Comme je faisais observer à l'un d'eux que ses tableaux avaient l'air d'images de jeux de cubes, assemblées par un enfant ivre-mort, il me traita grossièrement de Louis Vauxcelles et m'abandonna à la huée ambiante. Je heurtai, en prenant la fuite, une statuette d'Archipenko, représentant, suivant le catalogue, une femme. Il s'agissait en vérité de quelques moellons amorphes l'un sur l'autre posés ; le ventre s'arrondissait entre les deux oreilles, la tête rondouillait sur les cuisses, elles-mêmes semblables à je ne sais quels phallus hypertrophiés...

A travers la cohue de plus en plus dense, dont les éclats de rire secouaient le velum tendu sur ces horreurs, je gagnai les premières des salles, où la pitié des organisateurs a appendu des peintures d'une indépendance moins complète. Mais ces peintures sont peut-être plus abominables encore. Il semble qu'un peuple de jeunes demoiselles se soient exercées à faire imbécile et plat pour le dégoût définitif du critique perdu dans ce mauvais lieu. Et si tu aimes les fleurs, en voilà, et si tu aimes les chats, en voici. Et voici le portrait de grand-maman, et voici celui du cousin Jules ; et je te fais voir par surcroît ma première étude de nu. Tu croyais que c'était un camembert qui a coulé ?... Tu avais tort, tu ne te connais

pas en peinture. Qu'est-ce que tu dis de mon *Intérieur* ?... Que c'est une latrine à l'anglaise ?... Mais non, mais non : c'est la boîte à violon d'Eugène, posée sur le tabouret de piano... Tu es décidément un philistin.

De tout cet assemblage d'avortements, je ne veux retenir ici que le portrait d'André Fontainas par Sonovieff — œuvre sincère, ressemblante, mais de facture brutale, de couleur sale, voulue d'ailleurs, — et quelques paysages tout à fait « Artistes Français » ou « Nationale », dont la sagesse détonne dans ce milieu indépendant. Une nouvelle fumisterie s'ajoute à la folie cubiste : l'orphisme est né. Il ne s'agit plus ici de dessin ni de quoi que ce soit ; ce sont des assemblages de couleurs vives, sans plus. On dirait des projets d'étoffes pour aliénés, des fragments de shalls élaborés par un tisseur alcoolique. Le succès de ces farces a été considérable. On se pressait, pressait devant, ce qui n'était pas toujours désagréable. Si les fidèles de ces vernissages où l'on ne vernit rien sont surtout des absalons sans grâce, ils se relèvent cependant de quelques parisiennes plus aimables.

J'ai rencontré à la sortie l'un des peintres organisateurs du salon, et, entre deux pernods bien tassés, lui ai demandé de me fixer une bonne fois sur la psychologie réelle de ses amis fauves, orphiques et cubistes. Il m'a déclaré sans ambages que ce sont des mystificateurs, qu'il n'en faut pas douter, et qu'ils s'amusent comme des dieux à rouler de la sorte leurs contemporains. Cette parole véridique m'a consolé d'avoir perdu ma matinée. Il n'en reste pas moins que cet amas d'horreurs va demeurer là, au bord de la Seine, un mois durant, pour la stupeur des étrangers qui croient encore à la peinture française. Or il n'y a plus de peinture française. Tous ces exposants, que nous avons rencontrés déjà au Grand Palais lors du Salon d'Automne, sont russes, polonais, valaques, espagnols, malgaches, nègres et anglo-nippons. Leur peinture aussi. Tous professent un mépris égal de cette chose ancienne et inutile qui s'appelle le Dessin ; pour ce qui tient à la nature, ils ne savent ce qu'elle est. Aucun d'eux, assurément, ne vit jamais ni le ciel, ni la terre ; ils peignent les labours pourpres et les citrons violets. Il reste à se demander s'ils ne font pas habituellement l'amour avec le mannequin articulé de leur atelier ; car certainement aucune femme jamais ne leur révéla

ses grâces. Et ceci est à ce point vrai que l'un d'eux, sculpteur, ne songe même pas à sexuer ses œuvres... Toute cette Europe orientale jacasse dans ce Salon qui s'en babélise follement, — et l'on sort, ahuri, dément, sourd, prêt aux folies définitives. O Bouguereau, ô Moreau, ô Besnard, ô Rochegrosse, ô vous-même, Roybet, et toi, vieux Carolus, que faites-vous dans vos tombes, — que faites-vous ! Levez-vous, venez voir, les bons font place aux pires !...

Et me voilà, en plein pont de l'Alma, à parodier le monologue de Ruy Blas. Funeste conséquence d'un si triste spectacle !... Heureusement, un camelot m'arrête. Il vocifère un titre de journal. *L'Action d'Art !... L'Action d'Art !...* Encore de l'Indépendance !... Mais celle-ci est plus sage. Il s'agit de protester contre l'hypocrisie imbécile du Conseil Municipal, qui ne veut pas voir, au Père Lachaise, le mausolée du poète Oscar Wilde par le sculpteur Epstein. Poor Oscar Wilde !... Jusques après sa mort, il aura connu l'outrage.

Le sculpteur Epstein a imaginé d'écraser sa tombe sous un bloc de marbre mal équarri d'où jaillit — pas beaucoup — une façon de génie à l'égyptienne. Ce génie appartient au genre masculin, et cela se voit. M. Delanney, préfet de la Seine, trouve même que cela se voit trop. Il déclare que des familles, errant au cimetière, s'en sont offusquées légitimement. Il prie le sculpteur de concire son génie, faute de quoi il le fera enlever.

L'Action d'Art répond au Delanney. Elle traite la susceptibilité des familles dénoncée par le préfet de « morbidité sexuelle », et déclare que personne, en pleine possession de son équilibre mental, ne peut se froisser devant le symbole de la virilité. Elle renvoie les bourgeois plaignants à la Sixtine, à San Marco de Venise et à la cathédrale d'Orvieto. « La susceptibilité publique, dit-elle, protégée par l'article 16 du décret du 23 prairial an XII, est une chose respectable, mais la liberté dans l'art et dans la vie est une chose intangible. »

Pénétré de ces opinions, j'ai pris le Métro et je suis allé au Père-Lachaise. J'ai salué en passant la tombe d'Abailard, contre lequel M. Delanney n'aurait jamais sévi, et soulevant la bâche qui recouvre le monument d'Epstein, j'ai cherché le corps du délit. Voici mon avis, sans ambages. On fait beaucoup de bruit autour de peu de chose. Le monument n'est pas beau, le génie est quasi

indistinct, et il n'est point tellement viril qu'une boutiquière s'en puisse offusquer. Je crois même, à tout prendre, qu'Oscar Wilde, vivant, n'y eût trouvé rien à redire. M. Delanney, préfet de la Seine, ferait mieux d'instrumenter, me paraît-il, contre les impudicités réelles du Salon des Indépendants que contre les velléités avortées du génie de M. Epstein. Car il est immoral hautement de se f... de la nature, de la beauté et de la vie — sans compter du Dessin. *L'Action d'Art* a raison de souhaiter que l'œuvre du sculpteur anglais soit maintenue sur la sépulture d'Oscar Wilde. Elle n'ajoutera rien à la beauté du champ de repos, encombré de postures ridicules capables de faire prendre la fuite aux pendules, mais elle ne pourra non plus offusquer personne. Nous sommes à Paris...

Or chaque jour, Paris en prend plus à son aise avec la vertu. Le théâtre, reflet des mœurs, nous l'enseigne avec éloquence. Personne ne s'est fâché, au Théâtre Impérial, à voir représenter les *Deux Risques*, comédie doublement risquée, ainsi que son titre l'indique. Je ne vous en dirai point le sujet, à cause de la petite abonée que voilà, et qui attend, de tous ses yeux, que je vous le dise. Je ne vous dirai pas non plus celui du *Minaret*, que M. Jacques Richepin vient de faire jouer à la Renaissance. Je n'ai retenu de cette pièce audacieuse que la grâce grasse de M^{me} Cora Laparcerie, et celle, plus grasse, de M^{lle} Marcelle Yrven. La maternité n'a pas désembelli la savoureuse Xantho. Elle justifie les emballements du superbe Nourreddine qu'est M. Jean Worms.

Mais que diable doit penser d'une littérature aussi croustillante le chaste Richepin pater, Mentor blanchi des Annalettes ? Parbleu ! vous me direz que lui-même a écrit les *Caresses*. Mais il y a de ceci belle lurette. L'amant fougueux s'est mué en un éducateur plein de vertu... Je le vois fort bien rougissant aux écarts littéraires de sa progéniture... Le diable s'est fait ermite, le chemineau a endossé l'Habit vert. Quel cinquième acte !... — « Va, chemineau, chemine ! »... Et il s'arrête au pont des Arts.

C'était pour dire que le Théâtre s'en donne. Ce *Minaret*, après ces *Deux Risques*, après les danses d'Adorée Villany, qui se montra sans voiles aux invités de la Comédie Royale !... Et puis, non, elle en avait, des voiles, et

M. Lépine opéra bien à tort contre cette maigre personne. On n'a pas encore vu, en somme, de danseuse nue. La danseuse nue est toujours un écran sur laquelle un pompier quelconque projette de la couleur. La danseuse est drapée de bleu, de rouge, de vert, de jaune. Ce n'est plus une femme nue. C'est quelque chose comme ces statuettes violemment peinturlurées que des Italiens de Saint-Ouen vendent sur les boulevards. On ne voit pas palpiter la chair. Ce n'est ni indécent ni intéressant. Je le dis froidement : on est volé...

Adorée Villany a vu ses danses interdites. On se demande pourquoi. Elle pourra se consoler en acceptant un engagement au Théâtre Tanagra. Car M. Lépine ne poursuit le nu que grandeur nature ; le nu réduit le laisse indifférent. Pénétré de cette conviction, un manager adroit a imaginé un jeu de glaces grâce auquel un acteur apparaît, sur la scène, haut de dix centimètres. Le Théâtre Tanagra était né. Il joue des pièces libertines interprétées par des actrices nues. Ici l'on ne projette aucune couleur. Mais l'interprète a les dimensions d'une poupée. Elle s'agite sur une scène minuscule, et le spectacle est délicieux. Il est vrai qu'il perd de sa suggestivité. Mais il ne faut pas tout demander. Il faut prendre, en les bénissant, ce que les dieux envoient.

Je relis ces pages, et voilà qu'elles me paraissent bien légères. C'est la faute à Paris, qui n'est jamais sérieux. Oui, le ministère est tombé, le temps des crises est revenu, il paraît que depuis qu'elle existe, la République n'en a pas connu de plus grave... Bah ! cela n'empêche pas Paris de chanter, et les jolies filles de secouer leurs jupons sur la ville. C'est en vain que le *Carillonneur* de M. Xavier Leroux les a invitées à plus de calme et de retenue. Il est vrai que son éloquence n'est peut-être pas extrêmement persuasive. Ce n'est plus le Joris Borluut de Georges Rodenbach ; c'est un Joris arrangé par Jean Richepin, et qui chante sa peine à la façon du chemineau, sur de la musique de Xavier Leroux. Ces deux noms en disent plus qu'il ne faut. Toute la grâce malade du livre s'en est allée. Richepin et Leroux sont deux colosses qui ont cru respecter Godelieve... et qui l'ont étouffée malgré eux. L'œuvre toute en nuances a mis comme un masque de couleur.

Les personnages, irréels, se sont mis à vivre. Il reste, du beau poème nostalgique, un livret d'opéra, un fait-divers. J'imagine que, tel que je l'ai connu, Rodenbach n'aurait pas applaudi à ce *Carillonneur*-là. Il n'eût aimé que la mise en scène dont M. Carré, avec le concours de peintres éminents, l'entoura. Le dernier acte, dans le décor adorable du quai Vert, est tel qu'un tableau de maître, et Flori Van Acker semble l'avoir signé. On sort du théâtre les yeux pleins de cette vision, qui fait oublier tout ce qu'on entendit... O quai Vert, dont Rodenbach me parlait, les yeux perdus, avec une voix de rêve, tandis que, sur la table, entre nous, mouraient des orchydées... O quai Vert allongé sous la tour, comme prosterné !... Quai Vert pareil à une quintessence de Bruges !... C'est sur tes bords que naquit cette *Flandre Littéraire* à laquelle le poète avait applaudi, et qui, deux années durant, rallia tous les adorateurs de Bruges... Que de drames, depuis !... La neige est tombée, l'amour est mort... Un peu plus de tristesse enveloppe tes quais, pèse sur tes eaux dormantes... L'imprimeur de la revue a disparu, son fondateur a disparu, tous les collaborateurs se sont éparpillés, on ne sait où, de par le monde... Il ne reste que Van Acker, fidèle au poste, peintre-poète, maître de l'Académie brugeoise, sur laquelle il veille avec une âme, avec une foi d'ancêtre...

Je revivais tout cela, l'autre soir, en écoutant chanter Borluut, sonner le carillon de Pleyel... Et Borluut chantait faux, et le carillon n'était pas *notre* carillon... Peut-être Debussy eût-il pu animer de musique le *Carillonneur*. Xavier Leroux, ce devait être le compositeur inspiré du *Mâle*...

LÉON TRICOT.

LA PROSE ET LES VERS

Jules DELACRE : CHANT PROVINCIAL (Lamertin). — **Robert SILVERCRUYS** : L'IRONIQUE TENDRESSE (Lamertin). — **L. DUMONT-WILDEN** : LE COFFRE AUX SOUVENIRS (collection *Junior*). — **Louis BANNEUX** : LE MIROIR AUX ALOUETTES (Lebègue). — **Léon HENNEBICQ** : PRO JUVENTUTE (veuve Larcier). — **Léon HENNEBICQ** : LA GENÈSE DE L'IMPÉRIALISME ANGLAIS (veuve Larcier). — **Léon-Maric THYLIENNE** : BEL AMOUR (libr. du *Peuple*). — **Félix BODSON** : TROIS COMÉDIES (impr. de *La Meuse*).

Il y a plus de dix ans déjà, M. Henri de Régnier, entrevoyant le renouveau lyrique qui s'élaborait, écrivait : « Nous avons rêvé : ceux qui viennent à présent, veulent vivre et dire ce qu'ils ont vécu, directement, simplement, intimement, lyriquement... C'est vers la Vie que les poètes de demain ramèneront la Muse, non plus pour qu'elle la rêve, mais pour qu'elle la vive. Au lieu de présenter à ses oreilles les conques sonores où l'on entend le murmure d'une mer idéale, ils l'assoieront au bord des flots mêmes pour qu'elle en écoute la rumeur et qu'elle y mêle sa voix... »

Ainsi ont fait les poètes dont je vais vous parler. Avec des yeux ingénus et un étonnement émerveillé, ils ont regardé le monde qui les entoure immédiatement ; ils ont écouté le rythme de leur vie quotidienne s'accorder au rythme de l'univers. Et ils ont exprimé leurs impressions toutes fraîches, dans leur spontanéité naïve et délicate.

Sans aucun doute, M. Jules Delacre souscrirait à ce principe résumant en quelque sorte l'esthétique de Laforgue : « L'Art n'est point un devoir de rhétorique d'écolier, *c'est toute la vie.* » Oui, il pense que le rôle de la poésie est comme le dit André Beaunier, de « nous faire apercevoir la présence réelle de toutes choses » et de traduire, « avec une émouvante vivacité, notre âme d'aujourd'hui, notre âme passagère », de la laisser parler simplement, sans littérature.

Son *Chant provincial* nous le montre attentif au spectacle varié de la petite ville brabançonne où s'écoulent ses jours, appliqué à noter ses émotions avec une scrupuleuse exactitude, si scrupuleuse que plus d'une fois la personnalité de son accent risque de nous surprendre, de nous choquer un peu. Mais n'est-ce pas là le signe évident de sa parfaite sincérité ?

*Je dirai la petite ville
Si fraîche et neuve, et si banale,
Où j'ai cherché la paix finale
D'un cœur fidèle et indocile...*

Ainsi prélude-t-il.

Cœur indocile, oui, cœur ardent et impatient, que ses aspirations, souvent encore, emportent sur les ailes du rêve vers les lointains prestigieux, mais qui accepte et se résigne et veut voir la beauté qui est en toute chose. Les détails de tout ce qui est, ne se confondent-ils pas, avec leurs qualités différentes, dans la majesté totale de la Vie ?

Celle-ci accepte en elle le grand et le médiocre, le sublime et le ridicule, et de mille contradictions elle compose sa multiple splendeur.

*O départs, ô soleils fougueux !...
J'en ai rêvés, de beaux soirs téméraires,
Dans la brume et la pluie et de moindres misères,
Serrant ma honte en mon cœur besogneux !*

*Et je suis demeuré pourtant
Dans la sécurité des chambres,
Près de mon faible amour, en des soirs palpitants,
A regarder la neige de décembre
Ou bien les primevères du Printemps,
Et les enfants qui sortent de l'école,
Et ce bonheur qui souffre et se console
Avec la pluie et le beau temps.*

Comme je le disais, c'est par leur spontanéité que les descriptions de M. Delacre nous charment, par leur émouvante sincérité. Elles sont toutes chaudes encore des sensations éprouvées par le poète et toutes vibrantes du trouble où l'a jeté la vision des choses vivantes, comme si cette émotion se fût naturellement et d'elle-même délivrée en ces poèmes, sans qu'entre elle et eux se fût interposée quelque préoccupation d'art. L'auteur aime la nature, il en entend les voix, il en respire les parfums. Elle est une fête pour ses sens, il se mêle délicieusement à elle et s'y laisse absorber.

Mais les paysages ne sont qu'un décor où s'agitent les gens occupés à vivre. Son regard aigu les suit, médiocres et résignés, avec leurs travers, leurs ridicules ; mais son cœur compâtit à leur pauvreté morale. Il aime sa petite ville toute neuve, que l'industrialisme moderne fait sortir de terre.

*Ah ! vierge sans passé, tu t'es faite toi-même,
Soudaine, avec le fer, avec la brique,
Le zinc aigu et le ciment tenace
Qui m'enferment, vivant et faible, et véridique
Les yeux ouverts sur mon temps et ma race !...
Ainsi tu es, ainsi je t'aime...*

*Maisons, maisons, douces maisons, mes sœurs,
Autour de moi naissant à la douzaine, en chœur,
O plâtres frais, petite bourgeoisie,
C'est bien ici le plus vrai de mon cœur,
C'est bien ici le plus net de ma vie !
Car quel serment vaut la médiocrité,
Petite ville grise et nue,
Et la douceur sournoise que j'ai eue
Par les beaux soirs de provincial été ?...*

*Ah ! que de fois, avec ma tête, avec mon cœur,
 Mes nerfs tendus, mes sens avides,
 O petite ville en robe d'été,
 J'ai recueilli la fraîcheur la plus lasse,
 Le moindre cri d'oiseau et la plus frêle odeur,
 Qui, du plus humble amour adorant ta disgrâce,
 Ornaient ta pauvreté !...*

Dans la seconde partie du livre, l'image de la Ville s'estompe et s'imprécise. Elle est toujours là, comme un décor nécessaire et suggestif, mais plus immatériel et moins dessiné, n'étant presque plus qu'une atmosphère morale.

La pensée du poète s'est rafraîchie à *La source imprévue*. Tout s'est éclairé pour lui de la lumière d'un bonheur paisible et serein.

*Ici, devant l'Amour entouré de désirs,
 Plus haut que l'espérance et que le repentir,
 Une âme naît, impatiente,
 Et chante, et chante,
 Jusqu'à mourir !*

Elle chante la joie de vivre, de travailler, d'employer sa force et son esprit au labeur qu'on a choisi.

*Et je vous vois, et je vous sens, et je vous touche,
 Beauté des jours, beauté des nuits !...
 Gardez toutes ces fleurs à mon âge qui fuit,
 Gardez cette soif à ma bouche !...
 Faites que ce bonheur, faites que ce désir,
 Au même feu sans cesse me ramène,
 Et quand viendra mon heure, ah ! faites-moi mourir
 Au bord d'une fontaine !...*

Elle chante aussi l'amour.

*Amour, Amour,
 Source des nuits, flamme des jours !...
 Pour toutes ces beautés dont mes yeux et ma bouche,
 Et mon désir soumis, et ma douceur farouche,
 Et ma force et ma ruse aux patients détours
 Ont touché la présence,
 Vois, à tes pieds, ma joie et mon impatience !...*

*Amour, Amour !
 De mes genoux tremblants, de mes mains qui t'adorent,
 De ma voix qui se brise et longuement t'implore,
 Ah ! puissé-je attarder ton ombre sur mes jours !...
 Pour toutes ces beautés, Amour, et plus encore
 Pour cet ardent souci qui me dévore,
 Pour ces jeux bondissants où tu retiens mon cœur
 Insatisfait, sévère, et que la paix ignore,
 Et qui vaincu, s'exalte, et s'afflige vainqueur,
 En un désespéré bonheur !...*

La fraîcheur d'âme qui caractérise M. Delacre, transporte aussi M. Robert Silvercruys. C'est d'ailleurs à ce point de vue seulement qu'il convient de reconnaître une parenté littéraire entre ces deux écrivains. Mais c'est un point de vue important, puisqu'il leur fait les mêmes yeux émerveillés et clairs devant la vie.

Dans les poèmes qui composent son recueil, *L'ironique Tendresse*, que M. Thomas Braun a orné d'une alerte et spirituelle préface, M. Silvercruys conte en vers faciles et chantants les émois de son ardente jeunesse. A cet âge, où c'est à peine si l'adolescence a fini de bouillonner dans l'être tout neuf qui veut connaître toute la volupté, c'est l'amour qui est la grande affaire. Il remplit la pensée de notre jeune poète, naturellement. Son fantôme souriant ou mélancolique se lève à chaque heure qui rythme le temps de ses jours et de ses nuits. Et il se reconnaît à chaque page de son livre.

M. Silvercruys est un impressionniste qui excelle à saisir l'aspect fugitif de l'instant qui passe, à peindre telles intimités ou tels silences où les âmes se parlent.

*J'ai mis des fleurs entre mes livres, sur la table
Et votre lettre, avec des vers, sur mon bureau.
Vous viendrez, les yeux clairs dans l'ombre du chapeau,
Et je croirai relire une très vieille fable...*

*Vous laisserez sur mon fauteuil votre manchon
Et mon jaune rira dans sa jace camuse.
Vous aurez un parfum d'eau de Cologne russe
Dans vos cheveux et la tiédeur de vos jupons.*

*Je vous dirai les cours que je n'ai pas bûchés.
Votre corps languissant sera chaud sous l'étoffe
Et nous entendrons battre, au rythme d'une strophe,
Le tic-tac d'un réveil dans la chambre à coucher...*

N'est-ce pas qu'une pareille poésie restituée aux choses les plus menues, les moins rares, ce qu'elles ont de profond et presque de mystérieux ?

Lisez encore, pour vous en convaincre, ces strophes :

*Quand je suis seul, je pense à vous parfois, le soir.
Ma sœur chante. J'entends sa voix lointaine et douce ;
Et je songe à ma vie étrange et sans secousse
Entre ma folle angoisse et vos deux bras d'espoir...*

*La porte de ma chambre est ouverte. J'écoute
Sans respirer, de peur de troubler le silence.
Un carillon flamand pleure et monte en cadence :
Une horloge répond dans le salon, sans doute.*

*Je songe que je suis trop loin de vous — de toi !
Il faudrait ta voix claire au milieu de ma chambre,
Tes gestes, ton parfum, ton rire, tes mains d'ambre...
Et j'écoute tomber l'averse sur les toits.*

Telle est la vocation du poète lyrique, d'exprimer sa sensibilité par des images décolorées par l'usage, de communiquer à des mots inertes, la vie dont il est animé, de faire jaillir de leurs alliances ingénieuses une flamme dont il soit éclairé. Telle est aussi sa volupté. Bien différente est celle à laquelle se complait M. Louis Dumont-Wilden. Lui, au contraire, ne se passionne que pour les idées toutes nues, dépouillées de toute vaine parure, telles qu'elles sont « avant tout péché d'incarnation poétique ».

C'est du moins ce que fait entendre M. Albert Giraud dans la jolie préface qu'il a écrite pour *Le Coffre aux souvenirs*, une page à retenir où il a semé les traits de son esprit sémillant. Et, de vrai, lorsque M. Dumont-Wilden nous conte une histoire, risque une courte nouvelle, c'est encore une idéologie qui se présente ainsi sous le vêtement du récit. L'intelligence, chez lui, l'emporte sur l'imagination. Ne nous plaignons pas s'il nous fait surtout penser : le jeu des idées est plein d'agrément avec un tel partenaire.

Si M. Dumont-Wilden adore les idées pour elles-mêmes et d'autant plus qu'elles sont plus générales et qu'elles tendent à l'universel, se contredisant et se combattant, M. Louis Banneux, lui, ne les trouve aimables que si elles ont un caractère bienfaisant, une portée morale. Elles se cachent dans les affabulations simples qu'il invente. On connaît ses deux séries de *L'Ame des Humbles*. Voici *Le Miroir aux Alouettes*. Le miroir aux alouettes, ce sont les attirances et les séductions de la ville dont le mirage affole les désirs des campagnards. C'est, encore une fois, le danger des « villes tentaculaires » qu'ici on nous dénonce en nous narrant la plus simple et la plus banale des aventures, tout naturellement, avec bonhomie et bon sens.

M. Léon Hennebicq, lui aussi, rejoint, en un sens, M. Dumont-Wilden pour le plaisir qu'il prend à contempler les idées, à intervenir entre elles pour les faire s'accorder, ou bien à assister simplement à leurs chocs souvent émouvants. Mais il n'y assiste pas en simple dilettante. Il prend parti. Il est passionné et combattif.

Naguère, sous le titre : *Pro Juventute*, il réunissait une vingtaine de harangues prononcées au cours des seize dernières années. Ces pages, où l'on sent bouillonner une pensée tournée vers tous les problèmes contemporains, où retentissent toutes nos inquiétudes et toutes nos angoisses, toutes nos aspirations et tous nos rêves du dernier quart de siècle, constituent un précieux livre « d'essais », dont s'éclairera utilement plus tard l'histoire de notre temps.

Dans le volumineux ouvrage qui vient de paraître, le même auteur étudie *La Genèse de l'Impérialisme anglais*. Sa modestie n'y voit qu'un sommaire de cours faits depuis dix-huit ans à l'Université Nouvelle. Mais le lecteur attentif y découvre une contribution aussi savante qu'éloquente à l'Histoire de l'Impérialisme Occidental. Cependant, dans cette chronique littéraire, je dois bien me borner à signaler la belle tenue d'art d'un écrit, dont le fond surtout intéressera les sociologues, mais que l'élégance et la solidité de la forme feront lire par tous les intellectuels.

Les deux héros de *Bel-Amour*, roman bref par M. Léon-Marie Thylienne me font un peu penser à des personnages du théâtre de Marivaux.

En face l'un de l'autre, ils sont destinés à s'aimer et s'y sentent

disposés; mais auparavant, ils font effort pour se connaître, s'observent, se tendent des pièges, cherchent enfin à pénétrer le mystère de leur âme.

La forme est un peu précieuse, mais semée de jolis détails.

M. Félix Bodson réunit, dans *Trois Comédies*, trois œuvres que nous avons relues avec infiniment de plaisir : *Frère François Rabelais*, *La Leçon du Cid*, *La Cour du Roi Pétaud*. Les deux premières furent applaudies au Théâtre du Parc, et la deuxième tout récemment, la troisième fut créée en 1909 par le Cercle Euterpe.

Idéalisme, abondance facile et chatoyante, grâce sentimentale, telles sont les qualités par où réussit à plaire un écrivain qui possède, en outre, comme instinct, le don du dialogue, et une aimable fantaisie par où il se console de la pauvreté de la réalité présente.

ARTHUR DAXHELET.

LE DRAME ET L'OPÉRA

Monnaie : *La Fille du Far West*, opéra en 3 actes de MM. G. Civinini et C. Zangarini, trad. M. Vaucaire, musique de G. Puccini (17 mars).

Parc : *Le Double Madrigal*, comédie en 3 actes en vers de M. Jean Auzanet (13 mars).

Après moi, pièce en 3 actes de M. H. Bernstein (25 mars).

Olympia : *L'Amour en cage*, comédie en 3 actes de MM. A. de Lordé, Funck Brentano et J. Marsele (14 mars).

Bois Sacré : *Allez, alors !...* fantaisie-revue de MM. G. Libeau et F. de Caigny (11 mars).

La Fille du Far-West. — On a été, une fois de plus, très injuste à l'égard de l'œuvre nouvelle de M. Puccini que le théâtre de la Monnaie vient de nous faire connaître en l'entourant des soins les plus intelligents de pittoresque mise en scène. On a étudié la partition qui accompagne le drame californien violent, incohérent et assourdissant, avec une minutie attentive qui n'était pas du tout de circonstance. Que peut bien faire la qualité ou l'opportunité de la musique jouée à l'orchestre pendant que se déroule l'aventure sauvage d'un bandit et d'un policier se disputant l'amour d'une fille des forêts et des montagnes, au pays de l'or?

M. Puccini a écrit des pages tonitruantes et prodigué du réalisme exprimé, à grands renforts de cordes, de bois, de cuivres et de peaux d'âne, par les moyens contrapuntiques les plus modernes; il aurait pu parer son libretto de n'importe quel autre vêtement symphonique; il aurait pu aussi ne pas l'orner du tout de musique: le drame n'eût été ni plus ni moins déchaîné.

Est-ce qu'on entend, est-ce qu'on écoute surtout la partition quand il se passe sur la scène des choses extraordinaires comme celles qu'on

nous y fait voir, et quand il y a des ouragans qui mugissent, des chevaux — de vrais chevaux piaffants — qui passent, à fond de train, du côté cour au côté jardin, quand il y a au moins un Browning (oui, parfaitement, des Brownings il y a soixante ans...) qui péta-rade toutes les trente secondes, et quand on voit du sang humain couler d'un plafond par les interstices des planches vermoulues...

La musique ici n'a pas d'autre raison d'être que n'en ont les ritournelles du piano tapoté huit heures d'affilée, tous les jours, par un sous-Paderewski hébété, devant l'écran aux films. L'orchestre joue quelque chose d'informe et de tapageur qui s'appelle *La Fille du Far-West*. Il pourrait tout aussi bien moudre une sélection des airs de *Faust* ou un pot-pourri wagnérien. Nous ne nous en apercevriens même pas.

La seule chose qui nous intéresse est de tâcher de comprendre comment et pourquoi Minnie est une édifiante jeune fille, sauvage et sage, qui apprend la Bible aux chercheurs d'or, se défend avec une vertu — ou plutôt un dégoût — farouche contre la passion du sinistre shérif Jack Rance, mais se laisse prendre à la mâle rudesse plus appétissante de Johnson. Or, ce Johnson est un chef de bande pillarde que traquent le shérif et les hommes de la mine. Rance le découvre chez Minnie. Ce détective bien américain accepte de jouer le corps de Minnie et la tête du bandit en deux manches de poker. Rance et Minnie s'attablent. Grâce à un brelan d'as et une paire de rois qu'elle a prudemment cachés dans sa jarretière et qu'elle sort au bon moment, cette partenaire peu scrupuleuse roule son vis-à-vis par trop naïf.

Minnie gardera Johnson dans sa cabane.

Ceci ne veut pas dire que Johnson échappera définitivement à ceux qui le poursuivent. Nous assistons au contraire, au 3^e acte, à la chasse furieuse qu'on lui donne à travers la forêt. Pris, jugé, condamné, il va être lynché. Il a la corde au cou lorsque survient Minnie qui menace, tient, à elle seule, tête à cent grands diables féroces, les supplie, les convainc et délivre son Johnson. Ils s'en vont, bras-dessus bras-dessous, loin de ce pays trop barbare. Johnson a promis, du reste, d'être désormais bien sage.

Rien n'est donc plus moral que la conclusion de cette histoire de crimes et de passion forcenés.

M^{me} Friché a déployé une vaillance solide dans l'interprétation du rôle de la Minnie aux vertus édifiantes qui pratique avec héroïsme les lois sacrées de l'hospitalité. L'excellente artiste se trouve à l'aise sous les traits de ce personnage fruste, énergique et qui s'entend à dominer le tumulte, les chants et les cris de la clientèle du cabaret où elle fait la loi.

M. Darmel a pour mission essentielle de camper une silhouette de brigand tragique et de pousser des notes haut-perchées et vigoureuses. Il s'est acquitté très consciencieusement de ces deux tâches ingrates.

M. Rouart a fait un Scarpia du Far-West sinistre à souhait. Sa voix d'un pur métal sonore n'a jamais vibré avec plus de fermeté. Vingt autres et les chœurs masculins, toujours si intelligemment dressés à « jouer » leur rôle dans des œuvres mouvementées comme celle-ci où le réalisme pittoresque est l'essentiel de l'intérêt, ont réalisé un ensemble vivant, coloré, tumultueux.

* * *

Le Double Madrigal. — Pendant que ses comédiens ordinaires étaient occupés à des répétitions à Bruxelles et des représentations en province, M. Reding a fait recruter à Paris une petite troupe de fortune ; elle est venue jouer au Parc une pièce en vers pimpants que M. Antoine révéla récemment à l'Odéon. C'est le plus aimable et spirituel badinage ; il rappelle l'adresse enjouée de Banville ; il fait penser à la verve ingénieuse du Rostand des *Romanesques*.

Peut-être ce *Double Madrigal* s'attarde-t-il un rien longuement ? On aimerait voir se dénouer plus vite une intrigue, amusante certes, mais dont on a deviné dès le début l'issue lente à venir. Car comment ne pas être assuré tout de suite que, grâce à l'entregent hâbleur et à l'entremise roublarde d'un Gascon pauvre de pécune et de défroque mais riche d'expédients, Isabelle et Mélisée épouseront chacune le fiancé de son choix et non celui qu'un oncle têtù prétend lui imposer ? Ces trois actes débordent d'une fantaisie légère ; ils sont traités avec un talent primesautier dont on peut attendre beaucoup le jour où M. Jean Auzanet s'employera à mettre sur pied une œuvre de plus d'envergure et de nouveauté.

Tel qu'il s'offre à nous, ce *Double Madrigal* ne manque pas d'être agréable à entendre. Il l'eût été beaucoup plus si ses interprètes en avaient mieux fait valoir les traits tour à tour gracieux ou piquants.

Le spectacle avait commencé par ce pastiche si parfaitement réalisé qu'est la *Conversion d'Alceste*. On sait que M. Courteline a imaginé que l'Homme aux rubans verts ayant fait la paix avec le genre humain, connaît la déception de se découvrir dupe de ceux-là même qu'il prétendit charitablement regretter d'avoir méconnu. Philinte le trompe ; Célimène le berne ; Oronte se fâche parce qu'il est indulgent ; M. Loyal le gruge même une fois son procès gagné...

Quel dommage que M. Dauvilliers, qui faisait Alceste, bredouilla d'une voix sourde les vers si fidèlement parodiques ! Nous n'en pûmes comprendre que quelques bribes et ce fut aussi regrettable pour M. Courteline que pour nous-mêmes.

* * *

Après moi. — Malgré qu'il y ait une dizaine de personnages au tableau de distribution, la pièce de M. Bernstein que le théâtre du Parc vient de nous faire connaître se déroule entre trois seuls protagonistes. C'est le trio inévitable : Monsieur, Madame et l'autre. Cela se passe, dans l'espace d'une nuit, dans un château ; les invités ou les parents qui participent, de loin, à l'action, ne sont que des comparses. L'auteur ne s'est servi de leurs allées et venues, de leurs conversations, de leurs flirts que pour donner un cadre à son drame, pour distraire — ou mieux : reposer, l'attention du spectateur, pour étoffer trois scènes rudes, sèches, atrocement douloureuses et brutalement cyniques.

Qui sont les trois héros lamentables d'*Après moi* ?

Le mari est un industriel qui a spéculé, a perdu l'argent de ses commanditaires, de ses amis, a fait des faux, dressé des bilans truqués. Il est mûr pour la correctionnelle. On va le cueillir. Il préfère le coup de revolver qui le délivrera du châtimement ignominieux.

La femme est une de ces rêveuses qui aspirent à des félicités passionnées qu'auprès de l'époux trop âgé, trop distrait par les soucis

matériels, elles n'ont pas trouvées. Le joli jeune homme qui, parlant d'une voix savamment émouvante, jure un amour idéal autant qu'éternel, aura raison, facilement, des hésitations les moins convaincues.

L'amant est un petit monsieur romanesque mais sans scrupules qui s'introduit la nuit chez son bienfaiteur et son ami paternel, gourmand de lui voler sa femme et qui réussit sans trop de peine à passer avec celle-ci trois heures voluptueuses à vingt mètres des chambres à coucher où d'autres couples, d'ailleurs, se livrent à d'analogues ébats.

Or, tandis qu'Irène Bourgade et James Aloy s'étreignent avec une ardeur que leur escalade de l'escalier obscur qui mène à l'étage a fait deviner au spectateur, Bourgade, acculé devant la banquette, prépare son suicide.

Mais un suicide à grand effet, un suicide à mise en scène lente et savante dont M. Bernstein ne nous épargne aucun préparatif. Bourgade essaie la position debout; il préfère ensuite celle assise sur une chaise; il opte finalement pour la position couchée dans une moelleuse bergère, le dos tourné au public; — puis cependant, non: c'est face à la salle, allongé dans un profond fauteuil de velours qu'il lève le bras, appuie le canon du browning, presse la détente...

Non, il ne presse pas la détente. Les spectatrices qui se sont bouché les oreilles ont eu tort. Le coup ne part pas.

C'est qu'Irène, le peignoir de nuit à peine rajusté sur ses épaules nues, les cheveux en désordre, pénètre dans le cabinet de travail, regagnant enfin, James parti, le lit conjugal où elle a bien mérité d'achever sa nuit dans le repos...

D'où vient Irène, à cette heure, ainsi faite, — ou plutôt dé faite?

Bourgade se le demande; il le lui demande. Elle se trouble. Elle avoue. Ah! la belle scène furieuse, horrible et lamentable où le répertoire de rage et d'injures de M. Bernstein peut s'en donner à cœur joie.

M. Bernstein n'a jamais fait mieux. Il faut lui rendre cette justice qu'en mettant tous les mots grossiers qu'il affectionne dans la bouche de ses héros, il traduit, en définitive, tout haut ce que nous pensons tout bas de ces tristes spécimens d'humanité dégradée.

Bourgade n'a plus qu'une idée, bien entendu: savoir qui vient de posséder ainsi sa femme, pendant que lui allait se suicider? La mort, on y pensera plus tard. Pour l'instant, il faut savoir. Qui? Qui? Qui est-ce?

Il saura. C'est James lui-même, dès le petit matin, qui, apprenant sa ruine due à Bourgade, accourt au château et... se trouble, se dénonce, finit par avouer.

Reste à dénouer cette situation fautive et d'ailleurs totalement invraisemblable. Les deux hommes, le vieux qui est pitoyable et lâche, le jeune qui a toute la ferveur et l'énergie d'un amour tout chaud de son récent triomphe, se disputent à coups de gros mots, de plaintes et d'insultes la femme qui est devant eux, qui se tait, et qui attend...

C'est énorme d'audace, inouï de cynisme et formidable d'inconscience.

Irène décidera finalement qu'elle ne peut abandonner le vieil homme vaincu, douloureux dont elle fut la compagne choyée pendant dix-sept ans. Elle le suivra dans de lointaines Argentines accueillantes aux financiers imprudents.

Si *Après moi* est probablement ce qu'a fait de plus brutal M. Bernstein, de plus âpre, de plus antipathique, ce n'est pas ce qu'il a, théâtralement, réalisé de plus adroit. Pour amener les deux ou trois scènes capitales de violence il a dû agencer une intrigue dont la trame n'a pas la rigueur serrée et la rapide logique de l'affabulation du *Voleur*, par exemple, d'*Israël* ou de *La Rafale*.

L'obscurité joue un grand rôle dans ces trois actes fertiles en rencontres d'amants nocturnes ayant besoin du mystère; les silences prolongés cherchent à créer une impression d'angoisse. Est-ce que ces moyens faciles ont quelque rapport avec l'art? Est-ce que, d'autre part, la peinture de ces âmes viles jetées dans des événements d'un tragique forcené trop lointain de toute réalité est une besogne utile et surtout nécessaire?

M. Reding a assuré à *Après moi* non seulement une mise en scène d'un luxe cossu, mais aussi une interprétation de tout premier ordre, en tête de laquelle brillent M^{lle} Jeanne Rolly, frémissante et belle d'émotion passionnée, M. Krauss très impressionnant et l'élégant M. R. Monteaux.

* * *

L'Amour en Cage. — Les auteurs qui se sont plu à prendre pour sujets et pour héros de leurs œuvres littéraires des événements et des personnages de l'Histoire ont généralement écrit ou des drames sombres et passionnants ou des récits à l'enthousiasme épique et chevaleresque.

C'est que les rois, les conquérants, les prélats, les ministres qui peuplent l'Histoire de leurs hauts-faits, de leurs crimes ou de leur toute-puissance se prêtent plus volontiers à une synthèse imposante ou tragique qu'ils n'invitent à rappeler un plaisant épisode.

Il n'en va pas de même avec un vert-galant comme l'impénitent Maurice, valeureux mais amoureux Maréchal de Saxe. On peut vaincre les Anglais et adorer les jolies femmes. On peut commander, crier, jurer quand on a le casque en tête et l'épée au flanc, mais se montrer le plus persuasif et pressant des amants quand, ayant débouclé sa cuirasse, on fait généreuse hospitalité, sous la tente, aux jolies comédiennes pas farouches.

C'est ce Maréchal incandescent et autoritaire que nous présentent les trois auteurs de *L'Amour en Cage*. Mais la Chantilly qui est venue au camp avec la troupe de chanteurs mandée par le vainqueur de Fontenoy n'est pas de celles qui se laissent imposer les... faveurs d'un maître, si ce maître ne lui fait pas envie. La Chantilly du reste est mariée et elle a de l'affection pour son brave garçon de mari, tout naïf qu'il nous ait paru être.

Maurice de Saxe convoitera, bien entendu, la jolie fille avec d'autant plus d'impatience qu'elle lui tiendra la dragée haute. Et, tout victorieux guerrier qu'il n'ait jamais cessé d'être, à l'un comme à l'autre combat, il devra finir par s'avouer vaincu, après trois actes de péripéties.

Sa vertu seule et son amour conjugal n'auront, au surplus, pas suffi à sauver la Chantilly du péril. Toinette, la vivandière qui n'a pas froid aux yeux, aura monté bonne garde autour de cette proie convoitée qu'il ne lui plaît pas voir tomber, comme tant d'autres, à la merci d'un désir brutal et passager.

Tout cela est un peu laborieux dans les développements, et la fantaisie qu'on eût aimé voir abondamment prodiguée dans ce badinage pseudo-historique n'a pas assez de légèreté et d'imprévu.

Mais il est un type bien campé: c'est celui de Toinette. Il est vrai vrai que M^{me} Chériel y a déployé un entrain joyeux, une rondeur brusque et vivante qui ont été la joie de la soirée.

M. Jacques Normand semble manquer de conviction sous l'armure en fer blanc et dans les grosses bottes éperonnées. M^{lle} Georgette Loyer justifie la fringale de son adorateur sans scrupules. Il y a enfin, au 3^e acte, dans un couvent où sont cloîtrées par leurs maris prudents des épouses volages, et où le Maréchal a expédié la Chantilly toujours rebelle, une collection de pécheresses pas repenties dont les grâces, le papotage et les toilettes ravissantes ont été le clou de la pièce.

Nous n'avions pas souvent eu l'occasion de voir jouer sur la scène de l'Olympia une comédie à décors et à costumes archaïques. Les uns et les autres ont été une fête pour les yeux.

* * *

Allez, alors!.. — Il n'est pas de théâtre plus heureux que le *Bois Sacré*, cette bonbonnière aux destins prospères de laquelle préside l'excellent M. Libeau.

Directeur, auteur, acteur, notre joyeux concitoyen remporte depuis trois ans des succès ininterrompus. Il ne monte, n'écrit et ne joue que des pièces plusieurs fois centenaires.

Avec la collaboration de M. F. de Caigny il vient de mettre au monde une revue appelée, vraisemblablement, à vivre aussi longtemps que *La Petite Guerre* ou *Ce bon Monsieur Zoetebeek*.

Après un prologue qui a pour cadre une pelouse et des chemins du Bois de la Cambre où nous sommes amenés, à rencontrer, sous les traits gracieux de M^{lle} Delpy, un boy-scout déluré, nous sommes conduits par ce « compère » aimablement facétieux devant le Bois-Sacré lui-même. Il passe beaucoup de monde, n'est-ce pas, rue d'Arenberg? Notre boy-scout curieux et hardi arrête et interroge les ministres, les teutons encombrants, Fallières et Poincaré, les gardes civiques et la statue du Bocq, les jolies filles et les ketjes faméliques, le vendeur de « prohibés » et la femme-lutteuse...

Sans prétentions, mais avec une franche gaîté bien bruxelloise, ce défilé des types et des actualités est le plus réjouissant qui soit. L'impayable G. Libeau à leur tête, les artistes familiers de la maison croquent pittoresquement les silhouettes, chantent les couplets alertes, débitent les saillies. Et, pendant plus de deux heures le public s'amuse. Il est venu pour cela. Il s'en va enchanté.

PAUL ANDRÉ.

LES ORCHESTRES ET LES VIRTUOSES

Je rencontrai dernièrement le directeur d'une grande maison d'éditions musicales dont je m'honore d'être l'ami et auquel je dois beaucoup de reconnaissance à raison des marques de sympathie et des bons conseils qu'il ne cesse de me prodiguer. Ceci pour vous dire le prix que j'attache à ses remarques et à ses reproches lorsqu'il veut bien m'en faire. « J'ai lu vos dernières chroniques, me dit-il. » permettez-moi de vous dire qu'elles ne me plaisent guère: il y » règne une sorte de scepticisme qui veut être de bon ton et qui » sombre lamentablement dans la plus lâche indulgence; à vous lire, » on se figure que Bruxelles est une pépinière de virtuoses et de » compositeurs illustres. Par instants, même, on dirait que vous vous » désintéressez de la Musique, et votre perpétuelle bonne humeur » n'est que la cruelle expression de l'ironie, de l'amertume et du » mépris. Croyez-moi, mon cher, vous déplaitez à tout le monde: » aux artistes blasés de vos éloges, à leurs camarades si friands » d'exécutions capitales et de savants dépeçages, à vos lecteurs qui » vous trouvent si peu « Bruxellois » et vous comparent avec pitié » aux confrères des quotidiens dont ils savourent la virulence iaconique et si naïvement incompétente. Même quand vous donnez un » coup de patte, vous le donnez à faux, c'est-à-dire que vous attaquez des idoles telles qu'*Otto Lohse* ou *Richard Strauss*, alors » qu'on vous saurait gré de donner le coup de pied de l'âne (soit » dit sans vous froisser) à *Brahms*, à *Massenet*, à la *musique italienne*, aux *auteurs belges*, et au reste.. Notez que vous aggravez » encore votre cas en obéissant ainsi à vos idées personnelles. à votre » sincérité plutôt qu'à une tendance mécaniquement réactionnaire » à l'égard de ce qui dépasse l'honnête moyenne du succès. Bref. » vous allez à l'abîme, vous n'avez plus que quelques partisans, » quelques amis décidés à vous suivre dans votre chute; l'heure est » grave: changez votre fusil d'épaule: lapidez donc vite un artiste » quelconque, le premier venu: abîmez et vous serez considéré. vous » serez estimé à l'égal de nos aristarques en veston et chapeau » melon. » Un silence... l'oracle s'était tu. Sa parole incisive m'avait fait l'effet d'une injection vénéneuse et je sentais couler dans mes veines du vrai sang de critique. Je rentraî chez moi et préparai les instruments vengeurs: une plume effilée, de l'encre très noire et un cahier de papier format « pro patria ». Animé d'un juste courroux je cherchai des têtes à massacre: Et vraiment cette recherche fut moins pénible que je ne le croyais: je me sentais une telle adoration pour la muse de l'harmonie que j'étais prêt à immoler le bécotien irrespectueux du moindre cheveu de cette blonde demi-déesse. Mais je m'aperçus alors qu'il fallait épargner cependant quelques mortels privilégiés: je voulais être sévère mais juste. C'est ici que la tâche m'apparut dans son horrificante réalité; malgré moi mes ineptes préjugés reprenaient le dessus: mon tempérament de critique révélait à moi-même sa désolante pauvreté. Mon « courroux » se fondait déjà et à sa place naissait pour tous les amants de la musique un autre

sentiment : la pitié. Mais pouvais-je, sans injure, traiter avec pitié ces artistes dont la vie n'est qu'un effort désespéré vers la beauté ? Cet effort si maladroit et si imparfait, n'était-il pas déjà un immense mérite ? Était-ce à moi de leur faire sentir avec cruauté la fuite décevante de cet idéal qui devance inlassablement leur poursuite. La beauté, la vérité, l'art n'ont pas besoin d'être vengés, ils se vengent tout seuls. Je pensai alors à fustiger les pirates de l'art, les traîtres, ceux qui le prostituent. Peut-être ! Mais que peuvent les indignations et les déclamations contre ces pervers, inapts à se corriger et qui ne comprendraient pas notre langue ; l'éducation du public appartient aux artistes, seuls capables de donner à l'œuvre d'art la puissance, l'éclat qui tue le mensonge et fait pâlir les fantômes. Et je me sentis réduit de nouveau à user de cette ridicule, de cette mortelle indulgence. Aujourd'hui, je me sens même des velléités de la renforcer à l'égard de ceux qui en ont le plus besoin : les *Concerts du Conservatoire*, par exemple, où l'on ne veut décidément pas m'admettre et où j'entre à la manière d'un délinquant, mais d'où je sors triomphalement après une demi-heure, méditant sur les hautes destinées de l'art musical et l'influence néfaste des courants d'air perpétuels. On y entend des œuvres de valeur inégale, des solistes admirables comme M^{lle} Philippi, à côté d'autres enrhumés et insuffisants. MM. les professeurs daignent y filer quelques sons pour ne pas en perdre l'habitude. Enfin tout cela témoigne d'une bonne volonté évidente, d'une âpre lutte contre la sorcière Routine, dont je me déclare ravi.

À côté du Conservatoire, dont la mission est de « conserver » comme l'indique d'ailleurs la significative étymologie du mot, les concerts *Ysaye* continuent à être les plus jeunes possibles ; on y entend les meilleurs exécutants et les bons auteurs. Le Festival y règne en maître : il obtient un franc succès lorsque Otto Lohse esquisse de sa baguette de savantes géométries... ainsi qu'il convient à la pierre angulaire (ou triangulaire) de la vie musicale bruxelloise.

J'accorderai moins d'indulgence à la Société Philharmonique qui en a moins besoin, grâce à la perfection artistique de ses séances. Nous y avons apprécié récemment la pianiste Teresa Careno dont l'interprétation personnelle ajoutée au moelleux des sonorités fait une artiste complète. On admira surtout la *Polonaise en la bémol* de Chopin et les *Études Symphoniques* de Schumann, détaillées avec un charme et une poésie intenses.

EUGÈNE GEORGES.

Séance de Sonates Firquet-Van Horen. — Au concert organisé par la maison Katto, à la Salle Patria, deux virtuoses, un pianiste, M. Firquet, et un violoncelliste, M. Van Horen, nous ont joué des sonates de Grieg, Boëllmann et Richard Strauss, trois maîtres au talent bien différent, ce qui devait leur permettre de faire sentir la variété de leurs moyens d'expression.

La sonate de Grieg n'est pas parmi ses meilleures choses : elle est plutôt décousue et de forme assez banale. MM. Firquet et Van Horen y firent valoir des qualités de pittoresque et de légèreté qui remplacent dans cette œuvre la profondeur du sentiment.

La sonate en *la mineur* de Boëllmann est peu connue ; son auteur ne l'est pas assez et mériterait de l'être davantage : certaines pages, l'*allegro con brio* entre autres, sont des plus intéressantes et fort bien écrites pour le violoncelle.

L'œuvre capitale de ce concert était la sonate en *fa majeur* de Strauss, œuvre à l'inspiration parfois brutale, mais à laquelle on ne peut dénier une fougue juvénile et une vie débordante.

L'andante, contrastant avec l'exubérance des deux autres parties, est d'une intensité d'émotion qui en fait une des plus belles pages du plus notoire des compositeurs allemands actuels.

L'interprétation un peu maniérée de M. Firquet n'est pas arrivée à rendre toute la profondeur de cette partie. Le tempérament de ce pianiste au jeu souple et léger s'adapte mieux aux rythmes sautillants de Grieg qu'au dessin un peu sévère des andante de Boëllmann et Strauss.

Rappelons que cette dernière œuvre a mis en valeur le talent fort sympathique de M. Van Horen.

M^{lle} B. Bernard et M. Arthur De Greef. — Nous avons déjà eu l'occasion à un concert de compositeurs belges d'apprécier le talent si varié de M^{lle} Berthe Bernard.

Cette artiste avait, cette fois, assumé la lourde tâche d'exécuter trois concertos dans lesquels le souci de l'interprétation exacte de la pensée des maîtres laisse une part un peu moindre à la fantaisie du virtuose.

C'était d'abord le concerto de Bach en *ré majeur* pour piano, flûte et violon, avec accompagnement d'orchestre.

Dans cette œuvre puissante, bien caractéristique, M^{lle} Bernard s'est affirmée comme une artiste bien douée, en possession d'une technique remarquable ; dans celui en *ut majeur* de Beethoven, le côté brillant de virtuosité a été peut-être mieux rendu que le sens intime, bien beethovenien.

Le concerto en *ut mineur* de Pierné s'écoute de façon fort agréable, et M^{lle} Bernard l'a interprété avec autant de brio que d'esprit.

Les trois compositions ont été accompagnées par l'orchestre, sous la direction de M. De Greef ; on a fait un succès particulier à M. Lambert, l'excellent violoniste, et à M. Demont, le délicieux flûtiste dont nous avons pu si souvent apprécier le talent fait de grâce et de délicatesse.

Terese Sarata-Sidney Vantijn. — Un programme essentiellement classique a permis d'apprécier les qualités très différentes des deux artistes à l'affiche.

M^{lle} Sarata est une violoniste dont la technique est robuste, l'attaque nerveuse et décidée, et M. Vantijn, un pianiste qui recherche avant tout la profondeur et le raffinement des nuances.

La sonate en *sol majeur* de Brahms, œuvre un peu touffue, mais vraiment puissante, a été brillamment enlevée, le *vivæ* notamment, et l'on a pu y distinguer les qualités propres aux deux exécutants.

Alors que tant de pianistes ne s'attachent dans l'œuvre de Chopin qu'à en faire ressortir le côté extérieur, triomphe assez facile en somme, M. Vantijn, dans la sonate en *si bémol mineur*, a surtout réussi à mettre en valeur son intime et profonde émotion.

La technique brillante de M^{lle} Sarata a trouvé son emploi dans le *Poème* de M. Victor Buffin, l'auteur applaudi de *Kaatje*, et dans un morceau intitulé *La Clochette* de Paganini, qui n'y a pas ménagé les acrobaties de tout genre. M^{lle} Sarata est arrivée à vaincre toutes ces difficultés accumulées. Son succès fut considérable.

La *Sonate à Kreutzer*, bien que remplie de fantaisie romantique, a dans son ensemble plus d'allure classique que le Paganini et les deux virtuoses en ont donné une exécution où les deux tendances étaient habilement alliées.

M. Jaques Dalcroze est venu faire à la Salle Patria une démonstration de sa méthode de *Gymnastique rythmique*. Huit fillettes de son école d'Hellerau en Saxe ont interprété par le moyen des cadences de la marche et de la danse, par le moyen des gestes et des attitudes des thèmes variés improvisés au piano. Le résultat est d'une grâce intelligente et fort artistique. Il dénote un affinement et une éducation merveilleux de la mémoire. L'œil et l'oreille de ces enfants arrivent à retenir les mouvements du corps et les sons musicaux avec une rapide fidélité vraiment rare.

Les exercices de solfège ont prouvé la valeur de l'application permise par l'enseignement rythmique de M. Jaques-Dalcroze. Enfin les interprétations musico-plastiques d'un aria de Bach et d'un allegro de Beethoven ont achevé de soulever l'enthousiasme du nombreux auditoire.

La « Gymnastique rythmique » a conquis, ce jour-là, plus d'un adepte nouveau.

A la Libre Esthétique. — Les mardis musicaux de la *Libre Esthétique* ont retrouvé leur succès de chaque année. Chacune de ces séances de bonne et rare musique donne l'occasion d'entendre des œuvres vraiment originales interprétées par des artistes de premier ordre.

Le deuxième concert a été surtout l'occasion d'un succès chaleureux pour M^{me} Bathori-Engel, cantatrice au sentiment si compréhensif, à la diction impeccable. Accompagnée avec une adresse discrète par M. Maus M^{me} Bathori détailla exquisément de subtiles mélodies de MM. Raymond Boucher, P. de Bréville et De Bussy, puis de délicieuses transpositions de poèmes verlainiens par Poldowski.

Le violoncelliste Georges Pitsch et M^{lle} Georgette Guller jouèrent la sonate de M. Guy Ropartz avec toute la poésie nuancée que réclame cette œuvre aux harmonies poussées parfois jusqu'à une étrangeté aux rapides contrastes excessifs, mais toujours imprégnées d'un charme caractéristique.

Quelques pages délicates de Pierné convinrent mieux au jeune talent déjà précis et d'une intelligente sincérité de M^{lle} Guller que les fragments de l'*Iberia* au coloris plus éclatant de M. Albeniz.

Le concert du 1^{er} avril sera donné par un groupe important de virtuoses : MM. Leirens, Defauw, Onnou, Prévost, Doehaerd, etc., et la charmante cantatrice M^{lle} Marguerite Rollet.

JEAN NEUFVILLES.

LES SALONS ET LES ATELIERS

Franz GAILLIARD (*Cercle Artistique*). — Le père Gailliard et le fils Gailliard ont accompli quelque chose qui sera mémorable pour tous deux : c'est ce portrait posé par le fils et peint par le père, et baptisé au catalogue : *Le Jeune Homme aux Graminées*, graminées dont le vert symbolise l'espérance, paraît-il.

Je pense qu'il n'y a pas à cette exposition une œuvre plus parfaite et qui soit plus pour plaire que cette dernière. Il peut y en avoir de plus impressionnantes, comme *Egine*, *Le Temple délaissé*, *L'Acropole d'Athènes*, mais je crois que c'est surtout aux œuvres parfaites que la critique doit s'attacher.

Revenons à ce portrait. Il est extraordinaire qu'avec cette touche luministe, l'artiste ait réalisé dans les chairs du visage les modelés délicats, non pas à peu près, mais exacts, et qu'il ait poursuivi la ressemblance jusque dans l'expression rêveuse et réfléchie du modèle.

Nulle part, ici, non plus, ce procédé à touches, n'a entraîné la dureté, le dessin est souple, les plis du peignoir d'atelier qui enveloppe le jeune homme sont réels, suivis, les mains ont l'une l'abandon élégant, l'autre, la nervosité exigée par la tenue des pinceaux.

Et quelle splendeur dans les colorations ! Et quelle ordonnance dans le fond du portrait, ce décor, un bas-relief où est représenté un quadriges rongé à point par le temps et où les ombres oranges attestent la brûlure séculaire du soleil.

Ne sont pas aussi parfaits *Egine*, *l'Acropole*, *le Temple* ; on en dit aisément : « Ce sont des paysages rêvés. » Non, Gailliard n'a pas rêvé ces paysages, mais la technique employée pour les rendre n'a pas cette autorité formelle qui caractérise le portrait du jeune homme aux graminées.

Faisons également grand éloge du *Tigre* dont la robe dévorée de soleil est merveilleusement souple et onduleuse, bien en poils. Toutefois, ici, non plus, ce n'est pas la consistance formelle de la technique du portrait, qui décidément me hante, dira-t-on !

Pour la couleur merveilleuse nous signalerons encore la *Coupe ciselée* ; et le *Printemps en Arcadie*, pour la jeunesse et la clarté.

M^{lle} Marg. VERBOECKHOVEN (*Cercle Artistique*). — L'artiste a certainement voué sa haine à l'homme et à ses œuvres, ou plutôt elle les ignore, bannis partout de ses tableaux. Elle reste seule avec la Nature. La mer, le ciel, l'eau, l'azur, la lumière, la lune et les étoiles allongeant leurs reflets sur les eaux ; des rivages, parfois une crête de dune. Partout, la grande tristesse de l'eau dans l'étendue solitaire. C'est une spécialisation.

Et une spécialisation courageuse, car on n'aime pas beaucoup la nature solitaire ! C'est si grand que cela en devient triste. L'homme est habitué au spectacle de sa petite fourmière.

On ne saurait pas rêver un art plus délicat ; et combien il est admirable de réaliser cet art délicat par l'étude la plus fidèlement matérielle de la nature ! Aussi, tout est vrai ! J'ai fait le tour de la salle avec un aéronaute et un capitaine de navire, gens habitués à observer l'atmosphère, et l'aéronaute s'est écrié : « C'est étonnant comme elle voit juste ! »

Pour moi, je n'essaierai pas de rendre l'impression des tableaux de M^{lle} Verboeckhoven. Je dirai plutôt qu'un tel œil et un tel don d'exactitude tiennent du prodige, car c'est là un cas physiologique très rare. *La vague lumineuse, la Marée montante au clair de lune*, et d'ailleurs bon nombre d'autres toiles, sont d'un rendu qui nous impressionne parce que notre instinct les sent justes; cependant l'artiste n'a pas pu les peindre sur nature la nuit. Il a fallu là une mémoire qui est un vrai phénomène. D'autant plus que l'artiste n'a jamais recours à l'*effet* dont la grossièreté trompe ou illusionne; l'artiste méprise l'effet, et atteint le but par l'ensemble, — qui enveloppe. L'artiste n'a pas non plus recours aux synthèses qui permettent tant de licences, ce sont des *moments* de l'atmosphère précis comme un portrait.

Le contraste est assez étrange de cet art d'apparence rêveuse, et qui est tout en nuances, avec les qualités de netteté, de hardiesse et de décision que demande, de la part de l'artiste, la réalisation.

Alfred VERHAEREN (*Cercle Artistique*). — Les tableaux de Verhaeren me sont toujours demeurés en mémoire du plus loin que je me reporte vers les premiers que j'aie vus, quand je commençais de savoir ce que c'est qu'un tableau. Toujours le rouge et le vert, ce rouge et ce vert extraordinairement puissants et vibrants! Depuis, j'ai retrouvé ce rouge et ce vert au Sahara, aux bannières de soie des chefs arabes et aux étendards glorieux déposés après les batailles dans les mosquées. Verts et rouges pleins de lumière!

L'œil de Verhaeren voit franc. Jamais vous ne trouverez chez lui ces jus qui chez tant de peintres relient les tons d'un tableau, et les couvrent d'une même coloration. Ici, chaque objet conserve sa couleur propre. Voici une rose rose qui ne devient ni rouge ni verte, malgré la proximité d'un tapis vert et d'une idole vermillon. Voici de même des citrons sur un tapis rouge. Cette façon d'harmoniser le tableau par l'agencement des couleurs, plutôt que par les reflets, donne à l'ensemble une rutilance et une *activité*, dirais-je, vraiment puissantes! L'œil ne s'endort pas sur une pareille toile! Il ne rêve pas non plus, il savoure, il appelle à la joie les autres sens. Voilà un art sensuel, exaltateur de voluptés.

Je ne pense pas qu'il pourrait y avoir quelque chose de plus rutilant, de plus magnifique, parmi les cadeaux d'Orient des Rois Mages... si c'était à recommencer!

Georges LEMMEN (*Galerie Giroux*). — Il est regrettable que les meilleurs de nos artistes ne tiennent pas à honneur d'art d'être plus scrupuleux. Ils mettent leurs scrupules, parfois, à des choses tout à fait en dehors de l'art, et se montrent, avec celui-ci, moins intransigeants.

Au premier coup d'œil sur le vaste ensemble exposé par Lemmen, l'admiration vous saisit pour cette personnalité qui s'est créé une couleur, une composition, une mise en page condensée, à lui. Ce premier enthousiasme, — fondé sur de réelles qualités, très rares, que j'ai examinées et analysées, ailleurs, depuis longtemps, — cet enthousiasme vous attarde devant les œuvres et c'est, alors, que commence le mal...

A part quelques œuvres, en fort petit nombre, toutes ont leurs

défauts. Et des défauts qui, semble-t-il, seraient évités, si l'artiste écoutait quelques amis sévères. Mais nous vivons dans une époque où les artistes ont tous tellement peur les uns des autres...

J'en arrive aux exemples : *Le modèle* est unanimement loué, ce nu distingué, aux tons fins, si pleins de charme, ce nu si bien tendu dans la peau ; cette œuvre est gâtée par des imperfections : un voile vert, raté, qui est plutôt une traînée de pinceau qu'un voile ; et ce poignet sur la hanche, qui est un poignet cassé !

Dans *l'Intérieur fleuri*, il n'est pas possible de ne pas voir que la demoiselle qui se chauffe est, intolérablement, collée contre la cheminée, sans atmosphère ! Alors, pourquoi se contenter de l'œuvre telle quelle ?

Autre défaut : *La femme aux pommes, La Fleuriste, Portraits de jeunes filles*, toutes les femmes représentées là ont des bras de poupées, ajustés bord à bord à l'étoffe des manches ! Dans *Baigneuses au repos*, il y a là un avant-bras qui ne tient à rien ! J'en arrive à une toile merveilleuse : Ce sont encore des *Baigneuses fragment d'un décor*, ce bleu qui doit être la mer vue à travers les oliviers, devient une lumière bleue qui flotte dans les feuillages, avec une proximité telle que la vue en est gênée.

Peut-être, on m'en voudra d'en dire tant ; on me blâmera de m'attacher au détail, au lieu de passer devant les œuvres à une allure de 40 à l'heure ! On me trouvera trop exigeant. On me dira : La couleur est personnelle, brillante, heureuse et somptueuse, que de joies à la fois ! La composition est merveilleusement serrée, emboîtée, équilibrée, rythmée ; elle est toujours gracieuse et le pinceau sait être spirituel et voluptueux.

En voulez-vous plus ? Oui, j'en veux plus, parce que je me dis : Quel artiste accompli s'il avait le sentiment de la perfection, qui fait qu'on ne lâche pas une œuvre avant d'en être content jusque dans les coins. Je sais que plus personne n'a ce scrupule, — que tout le monde avait jadis.

L'art n'est plus un métier, c'est un sacerdoce, et les parties que l'inspiration a réussies sont chargées de défendre les autres !

N'est-il pas inexplicable que dans un ensemble aussi beau et si nombreux, 99 œuvres, il n'y ait que 4 toiles à peu près parfaites, et qui sont, à mon avis : *La Dinette, Groupe d'Enfants* (n° 50), *Jeune Femme à l'orange, L'Atelier* ?

LE LYCEUM (*Avenue Louise, 47*). — Trois membres seulement, cette année, mais 53 œuvres tout de même ! Les tableaux sont à l'aise et cela vaut infiniment mieux.

De M^{me} Van der Straeten des nature-mortes où elle s'efforce, avec succès, d'allier la nature et la composition ; elle expose aussi quelques paysages dont trois attestent ces moments heureux où le pinceau ému a marché tout seul.

Les nature-mortes de M^{lle} De Blicck témoignent d'un travail sincère.

M^{lle} Poppy Cochius, très douée, est débutante en fait d'exposition. Son nom est neuf. La débutante est originale et personnelle. Elle travaille dans les noirs — comme l'Américain Sherwood dont nous avons récemment parlé — ; ses portraits se révèlent lentement au regard, les tons sortent de l'ombre peu à peu, et la vie en devient

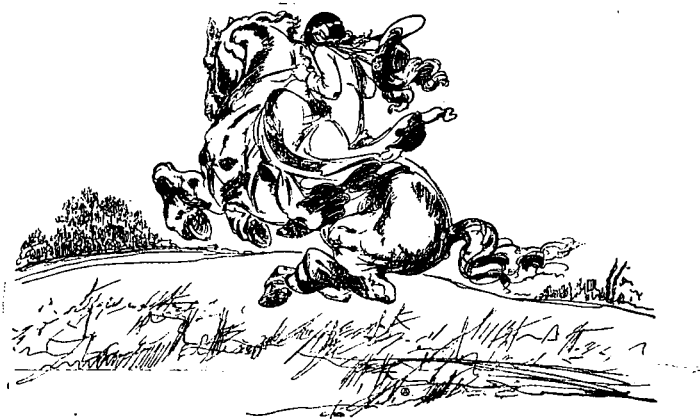
intense et complète. L'effet est soigneusement proscrit, et l'artiste obtient, par son procédé discret, la même impression distinguée que ce procédé donnait aux œuvres de Sherwood. Dans les paysages, M^{lle} Poppy Cochius montre l'instinct de ce qui est bien campé, solide et bien silhouetté.

Alfred OST (*Salle Boute*). — Un artiste vraiment intéressant, d'un intérêt si humain que tout le monde saisit; et si puissamment exprimé, cet intérêt, que j'ai vu des inconnus s'adresser mutuellement la parole, avec enthousiasme, devant ses toiles, comme on le fait spontanément devant un accident ou quelque événement qui passionne!

Et, en effet, Ost est un événement. Arrivé inconnu de Malines, le voilà en quinze jours célèbre!

Célèbre par quoi?

Par cette impression profonde de vie. Et pour rendre cette im-



Dessin de A. Ost.

pression, il possède une main d'une technique extraordinaire!

Oui, parlons de cette technique.

C'est la technique telle que je la conçois le plus favorablement, c'est-à-dire disparaissant, pour laisser au sujet toute la liberté d'expression. Nulle part je ne vois de sujet où la couleur prenne la place première; elle accompagne, orne, flatte. Nous sommes loin de nos peintres de petites maisons dans la verdure, qui, eux, mettent, au contraire, tout l'intérêt que peuvent offrir leurs œuvres dans la variété et l'originalité de leurs différentes techniques. D'où leur intérêt limité pour qui n'est ni peintre, ni critique.

La technique de Ost ne s'est pas occupée de l'originalité de la couleur, ni des effets de couleur, ni du coup de pinceau. Il a considéré la technique sous une autre face, qui est précisément celle que méprise l'école du grand nombre: le dessin. Et le dessin, il le fait servir au rendu des mouvements rapidement saisis, — que ce soit

un mouvement du visage créant l'expression, ou tout autre mouvement du corps de l'homme et des animaux. Ost est, ici, dans son domaine, le mouvement.

Un coup d'œil d'une prodigieuse rapidité est l'artisan de son succès. Ost est capable d'exécuter le tour de force inventé par Michel-Ange : Dessiner un homme qui tombe d'un toit pendant le temps que dure la chute. En réalité, je ne sais pas si Ost fera le dessin aussi rapidement, mais ce peu de temps lui aura suffi pour saisir le modèle, qu'il reproduira après, — ce qui est la même chose. C'est ainsi qu'il arrive à reproduire la vie, sans perte de ce qu'elle a toujours de gai, de dramatique ou de fort.

Cette mémoire de l'œil est dans toutes les œuvres de Ost. Elle anime merveilleusement toutes les œuvres où figurent des chevaux,



Dessin de A. Ost.

— dont l'artiste a fait une étude particulière. Citons : *En route, Brio, Ju, Cheval de timon, Vers la ville, En pèlerinage, La Jument, A Midi, Bruxelles, Poésie, Le Champ d'honneur, Trimer, Tenez ferme, Charge de join, Fenaison, Très haut et très sec*; ou des vaches attelées : *Au Pays wallon, Le Rendez-vous, Pluie battante*; ou des chiens : *Loin du Bal*.

Tout aussi remarquables par le mouvement sont : *La Drève* (où des arbres frémissent), les danses paysannes (nos 200 et 203) et quelques-unes des scènes parisiennes, et les croquis d'animaux, une page d'étude de *Têtes de coqs* du plus beau caractère; une œuvre où l'artiste s'égale aux animaliers japonais : *Sauve qui peut!* — représenté par un magnifique tigre de Sibérie.

De Ost, ensuite, une foule de scènes humoristiques, grandement peintes, gaiement dessinées, scènes de petites villes et de villages, *Les Miliciens, L'Eclipse, Sur le cheval brun de Jean, Au Marché, En Musique, Pèlerinage à cheval*, et des scènes de Calvaire : *Chemin de Croix et Couronne d'Épines*.

Aucun genre n'est étranger à cet artiste curieux, le paysage, le genre, stylisation, affiche. Ost a un mot qui rend bien son universalité, et qui explique en même temps cette fécondité qui l'a rendu capable de couvrir du haut en bas d'œuvres toutes intéressantes les murailles de la Salle Boute, d'avoir en plus des œuvres dans des cartons, et d'en avoir encore une fois autant dans ses ateliers à Malines ! Ce mot, c'est bien celui d'un artiste fécond : « Quand j'ai vu quelque chose qui m'a frappé, dit-il, il faut que je vous en parle ! » Et pour lui, en parler, c'est peindre ou dessiner.

À sa passion pour l'étude de la vie, répond un trait charmant : Ost fut un temps à Anvers pour y fréquenter l'Académie.

Où le trouvait-on ?

Au Jardin Zoologique !

Il fit le désespoir de ses professeurs. Et quand, par hasard, il paraissait au cours, c'était pour y couvrir ses pages d'éléphants qui dansaient !

Et aujourd'hui, quel succès pour le petit élève indocile !

Nous avons assisté à cette chose extraordinaire : l'artiste défendant ses cartons contre les amateurs et implorant :

« Laissez-moi ça, sinon je n'aurai plus rien ! »

Nous l'avons vu aussi dans une colère désolée d'avoir vendu certaines œuvres dont les qualités lui apparaissaient pour la première fois, grâce à la photographie !

Louis THÉVENET (*Galerie Giroux*). — On me dit parfois : Vous tuez, avec votre analyse ! L'analyse dessèche !

Je réponds : L'analyse ne tue ni ne dessèche ; mais pour résister à l'analyse, il faut qu'une œuvre soit plus sérieuse que pour plaire un moment.

Je voudrais bien voir comment l'analyse, qui est la recherche des éléments, pourrait détruire les éléments quand ils y sont ?

Thévenet est de ceux qu'il ne faudrait pas analyser, parce qu'avec lui nous voici, dit-on, dans l'école dite de *l'émotion*. C'est-à-dire que je serai ridicule si je lui demande des plans, tel *avant le thé*, ou le volume, tels *les Deux Gosses*. Je ne puis rien lui demander des perfections du métier ; rien d'autre que de *l'émotion*.

En ai-je, de l'émotion, devant cette série de commodes en des chambres, et de poêles de Louvain en des cuisines ?

Ce spectacle est d'un rendu qui ne me laisse pas tout à fait indifférent, mais l'idée ne me serait pas venue d'appeler émotion ce mouvement intérieur, vraiment minuscule, qui me pousse à dire devant la toile 68 : *Oui, voilà un comptoir qui est bien dans l'atmosphère du cabaret*. Cette petite constatation d'un ordre tout à fait banal s'appelle, ici, une *émotion*. Jugeant les choses de ce niveau, alors je rendrai un plein hommage aux œuvres : *La Commode* (85), *Le Chat*, *Noces d'Argent*, *La Commode* (95), *La Lettre de faire part*, *La Petite Commode*, *Le Violoncelle*, *La Cuisine*, *Ma Vie*, *La Carte géographique*, *La Cage*, et surtout *Le Géranium*.

Mais une émotion si courte, d'ordre si peu troublant, d'une région intellectuelle et sentimentale aussi peu stimulante, c'est l'indigence et le terre...

Un autre point : Au nom de l'originalité, laquelle permet, et même ordonne, à chaque artiste un métier personnel, — j'ai soin de ne

pas dire propre, mot équivoque, — fut-il le plus informe, ce métier, on me refuse tout ce que je voudrais demander :

Par exemple, dans ce tableau, qui a d'ailleurs, grand caractère, — *Bouteille de champagne et soupière noire*, et quelques fruits, j'aurais voulu que les deux poires au bord de la table fussent mieux que deux ovales avec une queue ! parce que poire me dit davantage ; mais les admirateurs du tableau, et je me plais à reconnaître qu'ils sont nombreux, se récrient et s'étonnent, car eux, disent-ils, n'avaient même pas remarqué qu'il y eût là des poires ! Si c'est ainsi que les amateurs modernes regardent les tableaux, sans voir ce qu'il y a dessus, leur indulgence ne m'étonne plus ! Mais alors, je me demande aussi pourquoi ces poires sont sur le tableau, si elles ne concourent à rien ?

Me parlera-t-on de la délicatesse de rétine du peintre ? Il y a là un poulet rôti près du pot rouge d'un poêle, à la gueule ouverte du four. Il faut croire que j'ai une rétine de rôtisseur, car pour ma part, je vois très bien que l'atmosphère du four n'est pas chaude, que ce pot rouge comme soleil ne rayonne pas, que cette tôle de poêle n'est pas chaude ! Et ça me gêne de voir un pot rouge que je sens froid ! On me refuse que cela ait de l'importance : sans offense à la sensation, l'art peut donc cuire un poulet dans un frigorigère !

Je multiplierais les exemples à volonté.

Les groupes de bouteilles sont particulièrement bien réussis, tels *fruits, bouteilles vides, grande nature morte, le chapeau haut de forme*. Mais combien tout cela est borné d'ensemble, et seulement réussi partiellement, car pas un de ces tableaux, avec des réussites, ne supporte l'examen total ; ils demandent des amoureux si absolument ardents qu'ils ne s'aperçoivent même pas que la femme est bancale...

RAY NYST.

Au numéro du 15 avril, comptes-rendus des expositions de MM. Hanssens, Houget, Keller, Verschaffelt, J.-Louis Minne, Vanden Panhuysen, Laloux, Arden, Cercle des Femmes Artistes, Cercle d'Art du Vieux Cornet (deux sections!), Cercle d'Art d'Anderlecht, Ed. Verstraeten, Le Goût-Gérard, Van Andringa, Van Holsbeeck, etc., etc.

LES CHAMPIONS ET LES RECORDS

Au Fil de l'eau.

Ces jours derniers, s'est disputé sur la Tamise le match annuel à l'aviron entre les équipes de canotiers d'Oxford et de Cambridge.

Il constitue, avec les régates de Henley et les courses de yachts à voiles de Cowes, l'un des événements sportifs les plus fameux de l'Angleterre. Ce ne sont pas cependant ceux-ci qui manquent en ce pays béni de toutes les prouesses de la puissance musculaire, de l'adresse et de l'endurance physiques.

On sait quelle curiosité passionnée suscite, chaque printemps, la course qui met aux prises les huit rameurs choisis parmi les plus



forts de chacune des jeunesses estudiantines des deux célèbres universités d'Outre-Manche.

Les « oxonians » ont, en 1913, remporté, pour la quatrième fois de suite, la victoire, sans parvenir toutefois à battre le record de ce dur parcours.

Le match présente néanmoins un intérêt considérable; la foule mondaine et sportive en suivit les péripéties avec d'autant plus de curiosité que le prince de Galles, lui-même universitaire à Oxford depuis peu et fervent de tous les sports ainsi qu'il sied à tout jeune insulaire, fût-il de sang royal, a suivi la course, installé avec ses précepteurs et compagnons habituels dans un rapide canot à moteur.

Après 21 minutes 53 secondes de « nage » impeccable et fouguese,

les Oxonians avaient réglé Cambridge, prenant au but une avance de trois quarts de longueur.

Trente mille personnes, pressées sur les rives du fleuve ou chargeant à les faire chavirer des bateaux de toutes formes, acclamèrent les vainqueurs.

* * *

Nous n'imaginons pas, ici, l'enthousiasme que provoque, en terre britannique, le gracieux sport de l'aviron.

Si en France et en Belgique, le canotage a perdu de son prestige d'autrefois, l'Anglais traditionnaliste lui a conservé sa faveur.

Il serait difficile de trouver en Angleterre un homme et même une femme ignorant la manœuvre des rames. Y a-t-il au surplus un sport plus agréable, aussi hygiénique ?

Ne sont-elles pas exquises ces balades faites, après la torpeur de midi, dans de frêles esquifs glissant sur les eaux de nos merveilleux canaux et cours d'eau des Flandres ?

Légère et alerte, la barque fend l'eau, défilant devant les hauts et magnifiques peupliers qui bordent les canaux flamands, frôlant les haies de roseaux.

Comme si elle craignait de troubler la majesté du silence des contrées endormies qu'elle traverse, la yole passe sans bruit, brisant la silhouette des arbres que les eaux reflètent, et laissant derrière elle un mince sillage, seule marque de son passage discret.

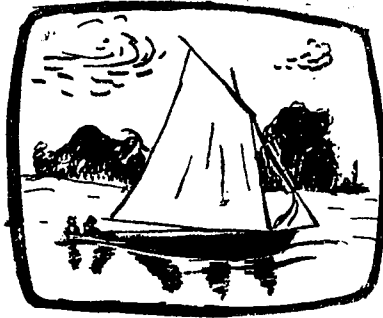
Et lorsque le crépuscule vient fondre les formes et les contours de toutes les choses, quand les lumerotes des villages s'allument, que les paysans quittent les champs et que le bétail rentre à la ferme, n'est-il pas délicieux de prendre gîte dans l'une ou l'autre des pittoresques auberges du pays où, à votre intention, rapidement, on fera frire le lard dans les poêlons et rissoler les pommes de terre ?

Combien il est plaisant de fendre les ondes légères de la Meuse ou les flots plus agités de l'Escaut, en voyant se dérouler, aux mois où la nature triomphe, les villes et les villages, les plaines et les forêts, les vergers fleuris et les prairies à l'herbe fraîche.

Ainsi non seulement le canotage nous distrait, mais il aide à nous faire connaître les beautés de notre pays, celles que les peintres, tels que les Gilsoul, les Claus, les Courtens, les Desmedt, les Baertsoen ont fixées sur la toile, celles des Ardennes qui inspirèrent les belles impressions des Frédéric, des De Haespe.

Que de sensations variées nous réservent ces contrées suivant que nous les traversons lorsque la forêt est verte, rousse ou dépouillée !

Combien d'impressions distinctes nous offrent les rives boisées



quand le soleil de midi les illumine, quand la clarté vaporeuse de l'aube les éclaire ou sous la lumière voilée du crépuscule.

Et ces hameaux, ces prairies, ces champs, ces vergers, ces routes, ces régions plates ou accidentées et boisées cent fois vus et revus au cours du passage rapide de notre barque, nous sont devenus familiers, mais nous apparaissent sous des aspects, des couleurs toujours différents. Cela nous amène à comparer, à rapprocher nos impressions, à juger de leurs contrastes, de leurs ressemblances.

Et ainsi le canotage augmente considérablement la vivacité d'un de nos sens, peut-être le plus cher : celui de la vision.

* * *

Le rowing ne nous distrait pas seulement, il assainit notre corps, mettant en mouvement les muscles des bras et du torse bien moins en action que les membres inférieurs. Il dilate nos poumons, développe notre thorax.

Cependant, si bienfaisant, si divertissant qu'il soit, ce sport, dont Guy de Maupassant chanta les louanges dans ses contes nous faisant connaître les héros de Bougival et de Marly, se perd en Belgique.

Les beaux gas aux maillots bariolés que l'on venait voir « plumer » l'eau au canal de Willebroeck disparaissent de plus en plus aujourd'hui. Les coins pittoresques où ils dépensaient leur gaité, leur bonne humeur : l'Amour, le Marly n'existent plus ou ont été abîmés.

Regrettons vivement cet abandon et essayons de rendre au rowing sa vogue ancienne. Peut-être y contribuerons-nous un peu en rappelant ici combien l'aviron est toujours apprécié et fort en honneur en Angleterre.

* * *

Les régates de Henley et le match Oxford-Cambridge auxquels nous faisons allusion tout à l'heure n'ont pas seulement un caractère sportif, ils constituent également une retentissante manifestation mondaine. A chacune d'elles, assistent les membres de la famille royale, la haute société anglaise.

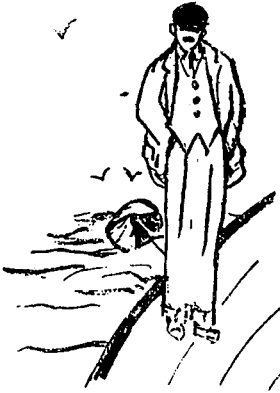
Nous eûmes, il y a quelques années, l'occasion de suivre les péripéties de l'une de ces épreuves. C'était aux régates de Henley, lorsque l'équipe gantoise triompha des redoutables adversaires qui lui étaient opposés.

Nous avons conservé de ce voyage un bien agréable souvenir, car il nous fit connaître un des aspects les plus curieux de la vie de nos voisins, en nous permettant en même temps de savourer une de ces sensations originales telles que seule l'Angleterre en offre l'imprévu.

Lorsque la saison des régates approche, la vie mondaine se déplace à Londres. Le high life londonien vit sur l'eau à bord des nombreux *houses-boats* amarrés le long des rives de la Haute Tamise. Et c'est vraiment un spectacle ravissant que celui que l'on peut

contempler du bord d'un des nombreux bateaux qui font le service entre Londres, Hampton-Court, Richmond, Goring.

Le dimanche notamment, des milliers de barques aux silhouettes gracieuses ont pris possession de la Tamise.



On n'est pas un instant sans admirer les beautés des jardins, des habitations descendant jusqu'aux rives du fleuve, les barques jolies occupées par des jeunes gens et des jeunes filles tout de blanc habillés, les *houses-boats* verts, blancs ou bleu-ciel, et dont les toits-terrasses sont transformés en merveilleux jardins, plates-bandes et parterres fleuris.

La journée à bord de ces *houses-boats* où l'on trouve le gîte et le couvert est vraiment curieuse et bien particulière aux Anglais si grands amateurs de l'eau.

« Supposez un instant, raconte un chroniqueur, qu'un *house-boater* de la région vous ait invité à passer à son bord une *week-end*, soit les quatre journées de vendredi à lundi. Gardez-vous de refuser son hospitalité ! Vous perdriez une belle occasion de vous initier aux mœurs anglaises.

» Une voiture vous a conduit de la station au point le plus rapproché de la maison flottante, qui porte un nom plus ou moins poétique : les *Violettes*, le *Rêve*, la *Solitude*. Près de vos valises, que le cocher a déposées sur le chemin de halage, vous cherchez à identifier d'après le signalement que vous en possédez, le *house-boat* de vos amis. Le voici là-bas, de l'autre côté de la rivière, rangé le long d'un charmant flot boisé. Selon l'étiquette locale, vous hurlez le nom du bateau, en répétant à tue-tête le signal convenu : « Ahoy ! Ahoy ! »



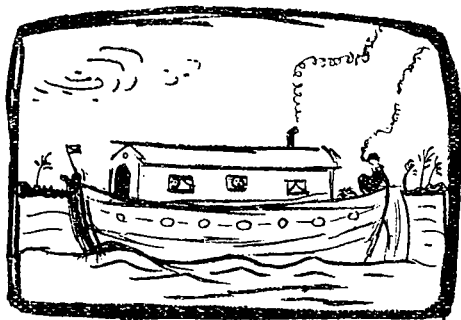
» Le maître de céans vous a reconnu, et, sur son appel, le « Nautical servant » se hâte de détacher la chaîne du *punt* (petite barque à fond plat) qui se manœuvre à la perche. Vous voici à bord, et l'étiquette exige que vous vous rendiez aussitôt dans votre chambre

pour endosser le traditionnel complet de flanelle blanche. Puis en attendant le retour de ces dames, qui sont allées en *punt* (qu'elles manœuvrent elles-mêmes) visiter des voisines, vous vous abandonnez à la flânerie ambiante devant un cocktail à la glace, tout en causant avec votre hôte des menus faits de la saison.

» Ces dames sont revenues de leur promenade nautique et l'on recommence, après un nouveau cocktail, à songer au dîner. La cuisine est installée dans le tender, bateau supplémentaire ancré à l'arrière, qui sert de logement aux domestiques, et est relié au bateau principal par une passerelle.

» Un coup de téléphone avertit la cuisinière et les convives masculins vont se mettre en jaquette et cravate noire, pendant que les dames échangent leurs robes de flanelle à jupes courtes contre des toilettes plus cérémonieuses.

» Et après le dîner servi dans une salle à manger qu'égayent des fleurs et des poteries, les convives s'installent par petites bandes dans des *punts* ou dans des *dinghys*, pour promener leur joie de



vivre sur la rivière qu'illuminent les feux des rangées de houses-boats, et pour entendre les chants des *minstrels* qui vont et viennent entre les rives, récoltant de ci, de là, les oboles des mélomanes.

» Sur certaines sections de la rivière, les files de *houses-boats* forment de véritables rues le long desquelles pullulent, sous les lueurs multicolores des fanaux, de légers esquifs qui vont et viennent sur ce boulevard liquide — telle la foule provinciale sur le Mail — et s'arrêtant devant la boutique flottante d'une fleuriste ou devant celle d'un marchand de bonbons.

» Une étiquette « bon enfant » règle ici les relations sociales. Si vous connaissez quelque habitant d'un house-boat, vous pouvez y aborder dans votre *punt* à toute heure du jour ou de la soirée, sans avoir à agiter le cordon d'une sonnette ou à demander si Monsieur ou Madame est *at home*.

» Vous pénétrez délibérément dans le salon et si les hôtes sont en train de prendre le thé ou de dîner, vous êtes requis de vous installer sans façon à table.

» Le dimanche, après l'obligatoire plongeon dans l'eau froide et limpide, on s'en va en bande assister aux offices dans l'église du

village le plus proche. Et de joyeux piques-niques s'organisent sous les ombrages, à moins que le programme ne comporte une sauterie sur le toit-terrasse d'un house-boat transformé en salle de bal. »

* * *

Que de belles, bonnes, hygiéniques, délicieuses, douces journées de bien-être et de joie l'on pourrait passer ainsi au bord de notre Meuse si pittoresque si cette coutume anglaise s'implantait chez nous ! Quel contraste tentant il y a notamment entre cette existence placide et poétique et l'agitation effrénée, la hâte empoussiérée et fébrile des périlleuses randonnées en auto sur les grandes routes traîtresses, à travers les villages semés d'embûches et de... contraventions !

FERNAND GERMAIN.



BIBLIOGRAPHIE

Chez Ollendorff.

JULIETTE BÉNIÈRE: *Donat* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Ce livre est le premier d'une série que M^{me} Juliette Bénéière se propose de publier sous le titre collectif: *Étapes d'une Vie sentimentale*. A en juger par celui-ci, c'est avec un réel plaisir que nous verrons paraître successivement *Plumette*, *Jacobé* et *Luc* que nous connaissons déjà peu ou prou pour les avoir rencontrés dans l'entourage de *Donat*. Celui-ci est jolie petite âme d'enfant, puis d'adolescent, délicate et poétique. Venu au monde alors que ses parents étaient presque vieillards déjà, il fut plutôt mal reçu dans ce ménage d'avares. S'il perdit très tôt une mère accariâtre, il ne gagna rien à être élevé par une tante bigote et sévère aux siens. Son enfance se trainait donc mélancolique, sans grosses peines mais aussi sans joies, jusqu'à ce qu'il eut un jour licence de fréquenter une maison voisine hospitalière et gaie, puis l'école du village. Et ce roman est fait des courts bonheurs que connut le petit *Donat* à voir des gens un peu différents des visages sévères qu'il retrouvait avec les gronderies, en regagnant l'austère maison paternelle.

Chez Plon-Nourrit et C^{ie}.

ANDRÉ LICHTENBERGER: *Les contes de Minnie* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — D'abord des histoires de chats, et, en premier lieu, celle de *Boo*, l'angora approximatif, le préféré de son maître, peut-être parce qu'il fut avec lui aux honneurs, ayant eu celui de se faire les griffes sur les soies et les aubusson nationaux dans les appartements réservés au chef du cabinet de la présidence au Palais Bourbon. Il y a encore *Nam-Ki*, la Siamoise, *Mitson* et la vieille Mine, chattes de moindre importance. Puis viennent les anecdotes sur la jolie et délicieuse Minnie, une petite fille celle-là, jolie et délicieuse, quand elle est sage bien entendu, ce qui n'arrive pas tous les jours, mais qui donc est parfait? Le volume se clôture par une série de contes divers, mais dans la même note toujours. Qu'il nous parle de bêtes, d'enfants ou de *Puip*, le jeune faune candide et trop confiant, c'est avec tant de charme, tant de délicatesse, on sent si bien la sollicitude amusée ou attendrie qu'il met à étudier ces petites âmes instinctives ou en formation, que leurs histoires constituent pour les grands un véritable régal.

DR POIRIER DE NOIRÇAY: *Les Croquebignard* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Encore la population, la dépopulation, la repopulation et il faut bien reconnaître que pour la France d'aujourd'hui la question n'est pas dénuée d'importance. Après les sociologues, les romanciers s'en sont emparés et il est à souhaiter vraiment qu'agissant à la fois sur la raison et sur les sentiments de leurs compatriotes, les hommes de science unissent leurs efforts à ceux des littérateurs arrivent à arrêter cette décroissance de la natalité qui est en train de coûter des sommes énormes à la France. L'auteur des *Croquebignard*, un médecin, particulièrement compétent donc en l'espèce, doublé d'un écrivain de talent, nous conte le cas, un peu spécial peut-être d'un brave garçon, idéaliste, provincial et catholique qui épouse par amour et pour perpétuer la lignée des *Croquebignard* riches armateurs boulonnais, une petite Parisienne très bien, pieuse même, mais dotée par sa mère de principes malthusiens peu conciliables avec sa religiosité. Le roman très attachant d'ailleurs de M. le Dr Poirier de Noirçay est fait du supplice qu'est le mariage pour son héros, lequel n'a pu obtenir de sa femme que deux filles, et avec beaucoup de récriminations encore.

* * *

MÉMOIRES DE A.-C. THIBAudeau: 1799-1815 (un vol. in 8 fr. 7.50). — Parlementaire en vue à la Convention, au Conseil des Cinq-Cents, préfet de Marseille sous l'Empire, Thibaudeau a connu bien des hommes et assisté ou participé à bien des événements. Révolutionnaire de vieille roche il ne fut pas aimé de Napoléon. Néanmoins celui-ci ne put sévir contre lui ni se priver de ses services, parce que, conscient de son devoir, il servit toujours fidèlement non pas tant le Régime qu'il n'approuvait pas, mais la France qui lui était chère par dessus tout.

On devine ce que les *Mémoires* d'un personnage aussi en vue, mais surtout aussi curieux, actif et sagace, peuvent présenter d'intérêt. La période des Cent-Jours notamment s'éclaire grâce à eux d'une vive lumière attachante.

* * *

P. A. CHEVINAY: *Liselotte* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Une pure et noble figure que celle de Liselotte Champrier, l'héroïne de ce roman, écrit tout entier — et bien écrit, ma foi, réserve faite pour quelques longueurs — à l'exaltation de ce coin de Provence, si riche en souvenirs historiques et littéraires. qui

s'étend entre le Rhône et la chaîne des Alpes. Ni les descriptions bien venues, ni les excursions qu'avec les personnages, le lecteur fait à Arles, à Tarascon, aux Baux, à Mail-lane ne font aucun tort à l'idylle que voici résumée en quelques mots : *Liselotte* est venue passer une vacance chez une amie mariée. Femme de lettres, intelligente et distinguée, personne jamais ne lui a parlé d'amour, car elle est laide. Pourtant André Belleyme, frère de l'amie, a pu apprécier à la fois l'esprit et le cœur de *Liselotte* et une affection très vive ne tarde pas à les unir. Mais André est de caractère faible; circonvenu par sa sœur qui rêve de le faire riche, il se laisse fiancier à une jeune veuve. *Liselotte*, alors, clame sa douleur dans une œuvre impressionnante. André la lit, comprend son devoir, rappelle celle qu'il aime toujours. Pourquoi faut-il à ce moment qu'un accident stupide vienne tuer la dolente amoureuse? J'en veux un peu à l'auteur pour ce dénouement.

Chez Bernard Grasset.

PAUL REBOUX et CHARLES MULLER: *A la manière de...* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Par deux fois déjà nous avons dû à ces écrivains d'une verve si exacte et si fine, l'agrément le plus vif quand ils nous ont fait lire les pastiches parfaits réalisés par eux. Ils imitent avec une ingéniosité, une cocasserie inouïes, mais aussi une fidélité sans seconde le genre et le style des écrivains les plus divers, ceux du passé aussi bien que ceux d'aujourd'hui.

Ils découvrent dans leurs modèles le trait saillant, le tour de phrase familier, le tic d'écriture qui permettent de les reconnaître entre cent autres; et, les ayant découverts, MM. Reboux et Muller les introduisent dans leurs imitations avec une virtuosité plaisante mais capable aussi de donner illusion.

Racine, Paul Déroulède, Chateaubriand, Faguet, de Lorde, Bernstein et dix autres revivent ainsi dans des pages délicieusement amusantes.

Chez Nelson et C^{ie}.

RENÉ BAZIN: *Le Guide de l'Empereur* (un vol. in 12 relié à fr. 1.25). — M. René Bazin possède le secret de parler au cœur. Sans passion tumultueuse, sans éclats violents de style, sans originalité excessive dans l'invention, ses romans valent par une sensibilité délicate, une honnête et généreuse morale, le charme d'une observation délicate et précise.

Le *Guide de l'Empereur* n'a pas la notoriété, par exemple, des *Oberlé*. C'est une œuvre pourtant captivante; elle contient des

recits variés mais toujours profondément humains. Ils avaient leur place dans la jolie Collection Nelson qui a déjà publié *De toute son âme*, du même auteur.

* * *

BARONNE ORCZY: *Le Mouron rouge* (un vol. in 12 relié à fr. 1.25). — C'est un tragique récit des temps révolutionnaires. De nombreux nobles fuyant la France ensanglantée, ont cherché à l'étranger la sécurité loin du péril des arrestations et de la guillotine. L'héroïne du livre de la baronne Orczy livre l'homme qui s'est réfugié chez elle, parce qu'elle voit dans cet acte le seul moyen d'assurer le salut de son frère. Trop tard elle s'aperçoit que c'est son mari qu'elle a livré sans le reconnaître.

Le drame est poignant et mené avec un art habile de composition.

* * *

VICTOR HUGO: *Quatre-vingt-troize* (un vol. in 12 relié à fr. 1.25). — Après la prestigieuse évocation médiévale que fut *Notre-Dame de Paris*, après le drame social vengeur que furent *Les Misérables*, voici l'épisode tragique et mouvementé des luttes entre Bleus et Vendéens aux temps farouches de la grande Révolution.

Il est inutile de rappeler la puissance tumultueuse avec laquelle Victor Hugo transposa littérairement une époque historique sanglante et fiévreuse entre toutes. Mais il importe de signaler, une fois de plus, l'attrait de la collection dans laquelle l'œuvre prend place aujourd'hui.

* * *

VICTOR HUGO: *Le Pape; La Pitié suprême; Religion et Religions*; etc. (un vol. in 12 relié à fr. 1.25). — Ce volume-ci contient des pages d'un tout autre genre; elles sont variées, d'un mérite certes inégal, mais toujours elles brillent du pur éclat des larges et solides pensées du Maître. Il faut les lire parce que rien n'est indifférent de ce qui sortit de cette plume magistrale et féconde.

Chez Eugène Figuière et C^{ie}

LUCIEN ROLMER: *Les Amours ennemies* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Fourbe et maniaque, superbe et hâbleur, nerveux et sensuel, sensuel surtout et oh combien! tel est le bouillant marquis de Trévalas, quinquagénaire et méridional, qui malgré ses dix lustres est encore le coq de la ville de Saxivaire en Provence, dont il fait un harem à son usage presque exclusif. Tout autre est son fils Bruno. Celui-ci est atteint du désir du changement,

de la bougeotte, il refuse le cœur et le corps docilement offerts de son amie d'enfance, Germaine et s'en va à Paris, vivre libre. Entendons-nous, à peine est-il libre de trois jours qu'il s'éprend d'Ella Jassy, une violoncelliste de music-hall que son père... Mais ne nous perdons pas dans les détails, nous n'en sortirions pas. Il épouse donc son Égyptienne, ce qui ne l'empêche pas — bon chien chasse de race — de « connaître » au sens biblique du mot son amie Germaine. Sa femme apprend cette trahison et, comme elle n'est pas contente, il tente de se suicider; à cette nouvelle la douleur de Germaine est si forte qu'elle se laisse « connaître » par un jeune homme peu ragoutant, puis Bruno se lasse d'Ella Jassy, puis... Mais en voilà assez, c'est trop compliqué, il vaut beaucoup mieux que vous lisiez le roman bien moderne et très littéraire de M. Lucien Rolmer, un excellent poète dont le talent ne recule devant aucune audace d'idée ni d'expression.

* * *

H. DUROCH: *Les Phantasmes* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Autrefois on eût dit: *Miscellanées*; aujourd'hui on préfère un titre à saveur un peu étrange, éveillant des idées de mystère, de rêve un peu fantasque. Il semble qu'on va conduire le lecteur dans un pays bizarre...

M. Duroch ne nous ménage pourtant pas d'émotions trop rudes, ne nous montre pas des spectacles trop imprévus. Electique mais pas désordonné pour un liard il se borne à rimer en vers de forme bien disciplinée des souvenirs de voyages, des méditations sympathiques, des évocations du pittoresque marin et de la majesté des océans.

* * *

A. J. DALSÈME: *Sornettes et Rapsodies* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — « Cet ouvrage écrit » vers la fin d'une longue et laborieuse carrière d'homme de lettres paraît quelques » jours après la mort de son auteur qui, » cependant, a pu lui donner jusqu'au bout, » tous ses soins, l'effort spirituel d'une pensée » toujours active, les énergies dernières d'une » philosophie humaine faite d'intelligence, de » finesse, d'ironie douce et de souriante observation ». On ne pourrait mieux que ne le fait cet avertissement des éditeurs, caractériser le recueil de pensées que l'auteur dédiait « à son arrière petit-fils, dans vingt ans ». Si, à sa majorité, le bambin d'aujourd'hui puise dans ces *Cahiers d'un Optimiste* les directives de sa conduite d'homme, s'il sait en extraire la substance, il n'aura jamais à se repentir, je crois, de modeler sa vie sur celle de son bisaïeul, car il est rare de trouver chez un

sceptique qui se sent aux portes du tombeau, une telle sérénité et une telle bienveillance. Mais la génération d'après demain sera-t-elle encore sceptique? Sera-t-elle surtout bienveillante?

* * *

STANISLAS VIGNAL: *Des regrets... des visions... des cantiques...* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Dans un vers extrêmement souple, mais qui ne s'accorde pourtant pas les aises excessives du vers libre, l'auteur exprime des pensées graves et nobles, imprégnées d'un spiritualisme chrétien propice aux larges élans, aux amples méditations.

Il y a de la profondeur, de la sensibilité aussi, et un peu de séduisante mélancolie parfois dans ces poèmes d'un poète inspiré.

Chez Félix Alcan.

HENRY CARO-DELVAILLE: *Titien* (un vol. in 8 ill. à fr. 3.50). — L'art de M. Caro-Delville le préparait à écrire un livre sur Titien. C'est un des maîtres qu'il a le plus regardé et le mieux aimé avant de commencer à peindre, et à travers ces pages frémissantes de vie toute la sensibilité de l'artiste apparaît.

Sous une forme d'une grande pureté littéraire, en trouvera contée ici la biographie de Titien et ses œuvres décrites avec une précision de termes qu'un artiste seul pouvait trouver.

Aucun livre ne peut mieux que celui-ci justifier le titre de la collection: *Art et Esthétique*, publiée sous la direction de M. Pierre Marcel, et dont les auteurs, non contents de donner une biographie de l'artiste qu'ils étudient, s'efforcent encore de dégager les tendances de son œuvre et de la juger sans faire abstraction de leur sensibilité personnelle.

* * *

LOUIS HAUTECŒUR: *Greuze* (un vol. in 8 ill. à fr. 3.50). — Après avoir indiqué les succès de la peinture de genre au début du XVIII^e siècle, l'auteur étudie les débuts de Greuze, montre l'influence qu'exercèrent sur lui, malgré son voyage en Italie, les Hollandais et Chardin. Greuze sut admirablement s'adapter à son époque, sa peinture fut littéraire à la façon du théâtre de Diderot, sentimentale comme les romans de Rousseau, morale comme les comtes de Marmontel, mélo-dramatique enfin comme les « drames sombres ». M. Hautecœur, grâce aux journaux et mémoires du temps, prouve avec quelle habileté Greuze sut organiser sa réclame, mais comment son caractère, ses aventures conjugales, comment enfin les chan-

gements du goût détournèrent le lui le grand public.

Les derniers chapitres sont consacrés à l'analyse des procédés littéraire de Greuze et de son adroite sensibilité, qui, loin de contredire, explique son sentimentalisme.

Chez Georges Crès.

JACQUES VAILLANT: *Hector* (un vol. in-18 à 2 fr.). — C'est un poème dramatique qui a les remparts de Troie assiégée pour décor, Hector, Priam, Andromaque, Hécube et Casandre pour héros. Le poète apporte sa contribution à la renaissance tragique qui a séduit nombre de jeunes dramaturges actuels. En dix scènes brèves, d'une émotion tendue et rapide, nous assistons à un des épisodes d'horreur et d'héroïsme dont la guerre fabuleuse qu'Homère achastée fut l'occasion.

Le vers de M. Vaillant est sonore et brillant; on lit cet *Hector* avec émotion.

Chez P. V. Stock

MICHEL BAKOUNINE: *Œuvres*, tome VI (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Une partie des écrits contenus dans ce nouveau volume d'une collection vraiment intéressante appartiennent à la polémique contre Marx et ses agents: ils ont été rédigés au moment où se préparait la conférence de Londres de septembre 1871, destinée à consolider la dictature personnelle que l'illustre communiste allemand prétendait exercer dans l'Internationale.

Les autres sont dirigés contre Mazzini, qui avait attaqué la Commune de Paris et l'Internationale. Ils constituent les premiers faits d'armes de cette campagne célèbre de Bakounine dont le résultat fut de soustraire la jeunesse révolutionnaire italienne, et plus tard, avec elle, la majeure partie du prolétariat d'Italie, à la domination moral exercée jusqu'alors par Mazzini sur un si grand nombre de ses compatriotes.

Chez Albert Méricant.

ANDRÉ DINAR: *Le Fiancé excessif* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Outre le *Fiancé*, il y a encore autre chose dans cette histoire qui mérite l'adjectif mentionné dans le titre, c'est le roman lui-même. Non point que j'entende donner ici au mot *excessif* un sens exactement péjoratif, et loin de moi la pensée de déconseiller la lecture de ce livre aux gens qui aiment la gaudriole. Quant à ceux auxquels les contes de haute grasse font faire aigre figure, ils feront mieux de s'abstenir et les jeunes filles tout de même, mais celles-ci pour la raison supplémentaire et péremptoire que les aventures d'Hector Géral et de ses quinze fiancées, de l'Araignée, de la petite grue Poum et de quelques autres personnages de moindre importance pourraient leur inculquer sur la vigueur masculine des idées radicalement fausses. Et il vaut mieux, n'est-ce pas, leur éviter, avec le plus grand soin, les déceptions cruelles autant qu'inévitables que l'avenir leur réserverait, surtout, et ceci est plus grave, qu'elles risqueraient d'être incitées à se livrer à des expériences en marge du contrat, expériences défendues par les lois morale et humaine et qui ont généralement les plus déplorables conséquences pour l'une ou l'autre des parties intéressées, si pas pour les trois.

Chez Albert Messein.

M^{me} G. DE MONTGOMERY: *La Forêt Enchantée* (un vol. in-16 à fr. 3.50). — Cette poétesse émerveillée eût pu vivre aux temps fervents et clairs de la Pléiade. Les dieux font habiter en elle des souvenirs et lui suggèrent des admirations qui l'enchantent. Elle se prosterne devant l'Hellas, devant les vestiges du Passé, les statues des divinités abolies; ou bien elle aime à vivre parmi le monde merveilleux des fées, dans le commerce troublant des magiciens du temps de Brocéliande; elle s'émeut rien qu'en songeant à l'extase qui fut celle des grands Amants légendaires...

Et M^{me} de Montgomery, en des poèmes d'une élégante et harmonieuse distinction nous dit ce que son cœur contient de joie, d'admiration et de culte pieux pour toute cette beauté morte mais à jamais vivante...

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



MEMENTO

Les Lettres.

☪ ACCUSÉ DE RÉCEPTION: Armand Thibaut: *Le Soleil de pourpre*. — Jules Potvin: *Julien Dillens*. — Franz Mahutte: *Quelques histoires*. — Renard Strivay: *La vie ardente*. — Charles Plisnier: *L'Enfant qui fut déçu*. — Geo Drains: *Les Semailles*.

☪ Notre excellent confrère Albert Bailly publiera prochainement chez l'éditeur Lam-

berty une originale anthologie intitulée: *La Belgique vue par les écrivains belges*.

Ce seront de courts extraits illustrés pris dans l'œuvre de nos meilleurs auteurs et se rapportant tous aux gens et aux choses de notre pays.

☪ L'éditeur Eugène Figuière vient de fonder à Bruxelles, 72, rue Van Artevelde, une succursale de sa Maison d'Édition de

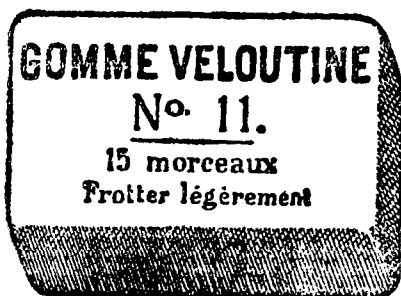
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encreée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la



**Gomme
Veloutine**

Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : N^o 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

Paris ; il en a confié la direction générale à notre confrère A. Du Plessy. Ceci est une bonne nouvelle pour les jeunes artistes et littérateurs, car la Maison Figuière est en grande faveur actuellement dans la jeunesse française où par son bon accueil fraternel, son choix de publications électriques et sa grande loyauté, elle a su réunir autour d'elle toutes les sympathies intellectuelles.

La manifestation contre la flamandisation de l'Université de Gand, organisée par la Ligue nationale pour la défense de la Langue française, sous les auspices de toutes les associations wallonnes et de défense de la langue française de l'agglomération bruxelloise, avec le concours de tous les organismes antiflamingants du pays, et qui aura lieu le dimanche 6 avril à 10 heures du matin, s'annonce comme devant être un succès. Plus de 60 sociétés wallonnes et antiflamingantes y ont déjà adhéré, et le comité organisateur reçoit journellement de nouvelles adhésions.

La Ligue fait un chaleureux appel au public pour qu'il assiste à cette importante démonstration.

Les cercles qui n'auraient pas reçu, soit à la suite d'une erreur dans l'adresse, soit à la suite d'un oubli, les circulaires du comité organisateur, sont priés de le faire connaître au plus tôt, au secrétariat général de la Ligue, 51, rue du Trône, Bruxelles.

Jardin d'Adolescent, 2^{me} édition, par Maurice Gauchez, préface d'Emile Verhaeren. — En rééditant le premier recueil du poète Maurice Gauchez, l'éditeur de la Collection « Junior » Librairie Moderne, 162, rue de Mérode, à Bruxelles, a eu la main heureuse. Sous le gracieux titre *Jardin d'Adolescent* se groupent les plus jeunes, les plus ardents et les plus vibrants poèmes ; on dirait que le printemps de la vie humaine y étale ses prodigieuses floraisons ; la richesse ver-

bale, le luxe d'images, la sincérité et l'émotion que Maurice Gauchez prodigua dans ses chansons de début, lui valurent les éloges des poètes et des critiques.

Emile Verhaeren, si peu prodigue de préfaces, a écrit pour *Jardin d'Adolescent* un avant-propos où le Maître exprime ce que lui donne à espérer la jeunesse poétique de Belgique.

* * *

Les Salons.

Le salon de l'Art Contemporain a été inauguré à Anvers le 22 mars, en la salle des Fêtes de la place de Meir. Nous en reparlerons dans notre numéro prochain.

Edmond Verstraeten expose au Cercle Artistique du 22 mars au 6 avril.

L'Union nationale dentellière, organisme nouvellement constitué, s'efforcera de résoudre toutes les questions relatives à la rénovation de l'art dentellier en Belgique.

Cette association ouvrira prochainement un Cours de technique dentellière en faveur de quelques jeunes gens des deux sexes qui se destinent à devenir soit dessinateurs en dentelles, soit patronneuses-piqueuses. Les candidats à ce cours devront remplir les conditions suivantes : 1^o Etre âgés de 16 à 21 ans ; 2^o Etre de nationalité belge ; 3^o Suivre régulièrement un cours de dessin où ils apprendront la flore, les styles et l'ornementation. S'adresser par écrit au siège social : Place Royale, 5, à Bruxelles.

Une Exposition Henri Evenepoel à Bruxelles. — Sous le Haut Patronage de M. le Ministre des Sciences et des Arts s'organise en ce moment une exposition qui aura un grand retentissement dans le monde artistique de notre pays et aussi de l'étranger.

Spécialité de Découpage
et Collage d'Echantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CAR-
TONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE

Pliage et mise sous bandes
de circulaires et journaux

Maison Sainte-Marie

Fondée en 1368

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles

Paris, Liège et Bordeaux

Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910

Il s'agit des œuvres de Henri Evenepoel, un des peintres dont la Belgique est le plus fière, à juste titre.

Les organisateurs de cette exposition ont pu réunir la totalité des tableaux, études et croquis que l'artiste a laissés. Les Musées de Bruxelles, de Gand et de Liège ont consenti à prêter les leurs et celui du Musée du Luxembourg aussi sera envoyé à Bruxelles pour la circonstance. Tous ceux qui se trouvent dans les galeries particulières de Belgique et de l'étranger y figureront également.

L'Exposition Henri Evenepoel s'ouvrira le 5 avril prochain à la Galerie Georges Giroux, 26, rue Royale et, dès à présent, des démarches sont faites pour l'envoyer en France, en Allemagne et en Angleterre. C'est dire qu'elle excite partout le plus grand intérêt.

☺ Exposit jusqu'au 6 avril au Cercle Artistique: M^{me} Ida Hynderick-de Smedt, et MM. H. Apol et Paul Hagemans.

☺ M. Gustave Van Haecht expose jusqu'au 7 avril à la salle Studio, rue des Petits Carmes.

Les Concerts.

☺ Dimanche, 6 avril, à 2 1/2 heures, Salle Patria, grand concert avec le concours de la chorale « Les Bardes de la Meuse » de Namur, de M^{lle} Marguerite Das, cantatrice, M. Marcel Laoureux, pianiste; M. G. Gailard, violoncelliste; M. Delaire, basse; M. d'Archangeau, pianiste-accompagnateur.

Location: Maison Katto, 14, rue d'Arenberg, téléphone A 1902.

☺ 2^{me} Récital Eisenberger. — Le maître pianiste Severin Eisenberger, dont la première audition à Bruxelles, en novembre dernier, fut couronnée du plus brillant succès, annonce un deuxième récital pour le lundi 7 avril prochain, Salle de la Grande Harmonie.

Location à la Maison Schott Frères.

☺ Récital Doehaerd. — M^{lle} Eugénie Doehaerd, pianiste, élève de M. Théo Ysaye, donnera un récital en la Salle Nouvelle, rue Ernest Allard, le mardi 8 avril prochain, à 8 1/2 heures du soir.

Location à la Maison Schott Frères.

☺ Récital Germaine Lievens. — Un récital de piano sera donné à la Grande Harmonie, le 5 avril, par M^{lle} Germaine Lievens. Au programme: Mendelssohn, Beethoven, G. Dupont, Paul Gilson, J. Sevnauts, R. Hahn, Albeniz.

Places chez Breitkopff.

☺ Récital Pitsch. — M. Georges Pitsch, violoncelliste, annonce un récital pour le

UNION DU CREDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue 3 p. c.

Dépôts à deux mois . . 3 1/2 p. c.

Dépôts à un an 4 1/2 p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an

jeudi 10 avril prochain, à 8 1/2 heures du soir, Salle de la Grande Harmonie.

Location à la Maison Schott Frères.

☪ *Récital Buesst.* — Le pianiste Victor Buesst, dont le talent fut particulièrement remarqué lors du concert avec orchestre qu'il donna au cours de cette saison, annonce un récital pour le samedi 12 avril prochain, à 8 1/2 heures du soir, au Palais des Arts, 42, rue des Palais.

Location à la Maison Schott Frères.

* * *

Les Théâtres.

☪ Le premier Congrès national des Sociétés d'Art dramatique, dû à l'initiative de la Fédération des cercles dramatiques de langue française fondée il y a cinq ans, a

réuni à Bruxelles le dimanche et le lundi de Pâques les délégués d'une centaine de groupements de comédiens-amateurs, et nombre d'auteurs dramatiques.

M. Alfred Mabile, président de la Fédération, présidait le Congrès, auquel de nombreuses autorités et personnalités avaient accordé un patronage flatteur.

Les congressistes ont été aimablement reçus à l'hôtel de ville de Bruxelles le samedi soir par le bureau de la Fédération, le dimanche matin par M. Jacquain, échevin de l'Instruction publique et des Beaux-Arts représentant le Collège échevinal.

Les séances plénières et de sections se sont tenues à l'école du boulevard du Hainaut, les premières sous la présidence de M. Mabile, les secondes sous la présidence respectivement de MM. Ranschaert, Rooman et De Veen. Elles se sont occupées des questions relatives à une réalisation du théâtre populaire par les



DELHAIZE FRÈRES & Co
LE LION

SUCCESSALES PARTOUT EN BELGIQUE
Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

cercles d'amateurs, à l'échange des spectacles entre les sociétés, aux concours et à l'action utile des cercles en général; et aussi de points d'ordre purement matériel tels que l'organisation des spectacles et la location des costumes, perruques, décors, accessoires, etc.

Des rapports très intéressants, documentés avec minutie par des spécialistes qu'on reconnaît pleins d'expérience, ont été soumis aux délibérations du Congrès. Nombre d'idées pratiques et louables ont été soulevées et discutées.

Il est à souhaiter que les conclusions auxquelles elles ont conduit recevront des solutions désirables. Public, auteurs et comédiens n'auront qu'à s'en louer.

M. Eug. Mournès, rapporteur général avait, dans le discours d'ouverture du Congrès, résumé de façon méthodique et en les soulignant d'heureuses considérations personnelles, les travaux qu'on allait aborder. Il a, lors de la séance de clôture, pareillement établi le bilan de ces assises fructueuses.

Le Congrès a été, selon la coutume, l'occasion de quelques fêtes réussies. Le samedi soir, quatre cercles de province: un liégeois, un tournaisien, un anversois, un nivellois ont joué au Théâtre communal: *Les Vieux Poulets*, une amusante comédie en un acte de M. Eug. Mournès bien souvent applaudie déjà; *Monsieur Chine*, une piquante saynète finement observée et joliment écrite, de M. Henri Liebrecht que nous publierons prochainement; *Une Démarche décisive*, un acte en prose et *Un 31 décembre*, un acte en vers, respectivement de MM. Marteau et Colruyt.

Le dimanche soir un banquet réunissait les congressistes et leurs invités parmi lesquels M. le directeur général Léon Beckers, représentant le ministre des Sciences et des Arts.

Le lundi, sur la scène de la Grande Harmonie, un groupe d'artistes appartenant à des cercles fédérés interprétaient avec plein

La Tribune Nationale

ORGANE MILITAIRE & COLONIAL

paraissant le 1^r et le 15 de chaque mois

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

221, Rue Louis Hap, à Bruxelles

Abonnement : 1 an, 6 francs

Prix du numéro, 25 centimes

Cette revue — absolument indépendante et sans couleur politique — accueille sous sa responsabilité, toute idée méritant d'être écoutée ou discutée, tout avis originale ayant trait à la défense de la Patrie et de sa Colonie.

succès *Un Mâle*, le vigoureux et poignant drame de Camille Lemonnier.

La section bruxelloise des *Amitiés françaises* avait organisé, le 18 mars, à la Salle Patria, une soirée dramatique. Elle a été de tous points réussie.

Le comité avait eu la généreuse pensée de destiner la recette à la Caisse de secours aux conscrits. En l'absence de M. Klobukoswky, ministre de France, retenu à Liège pour un banquet de l'Association pour la culture et l'extension de la langue française, M. de Fontarse, conseiller de la Légation et M. le capitaine Génie, attaché militaire, honoraient la séance de leur présence.

Avec le nombreux public qui se pressait dans la jolie salle de la rue du Marais, ils ont applaudi une excellente interprétation du *Secret de Polichinelle* par le cercle *Les XIII*.

AU NABAB

USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 5332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré plus de 800 modèles.

On sait que les comédiens-amateurs de cette compagnie bien des fois victorieuse aux joutes les plus flatteuses organisées tant en France qu'en Belgique, sont des meilleurs de ceux que nous possédions à Bruxelles.

M. E. Hebden a donné du personnage célèbre du bon Monsieur Jouvenel une interprétation remarquable de naturel et de finesse. M^{me} De Glain n'a pas été moins sympathique en bonne maman affectueuse et tendre. M. De Glain faisait Trévoux avec une aisance enjouée. M^{mes} Decoster, Wynants, Houwel, Bosquette et M. J. Greyson complétaient une excellente distribution de la pièce attendrissante de M. Pierre Wolff.

Le Royal Cercle Euterpe a célébré le 29 mars le XXX^{me} anniversaire de sa fondation par une intéressante représentation dont nous rendrons compte.

Les amateurs du cercle ont interprété sur la scène du Théâtre communal un acte de M. Aug. Vierset : *Le Coffret* et une pièce en 3 actes en vers de M. F. Roland : *La vingtième année*.

Le 5 avril M. André Antoine, directeur du Théâtre National de l'Odéon à Paris, viendra donner au Théâtre communal à Bruxelles, à l'initiative du cercle *Les XIII*, une conférence sur deux œuvres intéressantes que les artistes de la société organisatrice interpréteront ensuite : *Le Pain du Péché*, drame provençal en 4 actes de Théodore Aubanel, mis en vers français par Paul

Arène, et *L'Impromptu persan*, un acte inédit en vers de M. Henri Liebrecht.

Le *Festival Wagner* qui sera donné au Théâtre royal de la Monnaie sous la direction de M. Otto Lohse est avec le concours d'artistes des principaux théâtres allemands est définitivement ordonné comme suit :

Le 16 avril, *Der Fliegende Holländer* ;
 Le 29 avril, *Tristan und Isolde* ;
 Jeudi 1^{er} mai, concert Beethoven-Wagner ;
 Le 5 mai, *Das Rheingold* ;
 Le 6, *Die Walküre* ;
 Le 8, *Siegfried* ;
 Le 10, *Götterdämmerung*.

Alhambra. — La presse a été unanime à constater le grand succès de la *Petite Quaker* à l'Alhambra. L'interprétation parfaite avec M^{mes} Germaine Huber, Suzel, Gérard, Lepers, MM. Berryer, Ferrières, Camus, De Veldi, etc., la somptueuse mise en scène, l'intermittable gaieté, le charme délicat de cette opérette en font un spectacle de choix qui obtient les faveurs du grand public des familles. On retient ses places d'avance : téléphone A. 9625.

* * *

A l'Etranger.

Puccini, dont le théâtre de la Monnaie nous offre en ce moment ce film américain, *La Fille du Far-West*, a, dit-on, des projets, mais ne trouve point de libretto qui l'inspire. Ni Rostand, ni d'Annunzio, ni Maeterlinck,

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8° ;
 l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. - Prix du numéro 4 fr.

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par ÉMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par l'application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès, les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre ces notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque ;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

Les *Archives sociologiques* paraissent le 25 de chaque mois (à l'exception des mois de juillet à octobre), en fascicules grand in-8° de 300 à 350 pages ; l'année commence avec le numéro du 25 février.

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

n'ont pu lui fournir le texte rêvé, pour les œuvres qu'il prémédite; savoir: deux opéras que l'on jouerait en une soirée; l'un, d'une poésie idéale; l'autre, réaliste, et mettant en scène la vie des apaches.

Admirable contraste! Quel dommage que le maestro ne trouve point de poète.

Au fait, ne pourrait-il, dès maintenant, composer la musique de ces deux œuvres? Les paroles viendront ensuite. Par souci de variété, on pourra même, avec bonheur, intervertir paroles et musique.

☞ La petite ville de Pescara, où naquit d'Annunzio, avait décidé de lui offrir, pour son cinquantième anniversaire, une maison construite à l'emplacement même où, tout enfant, le futur grand homme aimait à jouer. Voici le télégramme que, d'Arcachon, où il réside, le poète vient d'envoyer au maire et au Conseil communal de Pescara:

« Monsieur le Maire de Pescara, à vous et à vos amis, je suis reconnaissant de la bonne intention; mais je ne veux de dons ni temporels, ni spirituels. Je me suffis à moi-même, et vis où il me plaît, dans les maisons que j'ai me choisis. Salutations ».

☞ *L'Université florentine estivale.* — On connaît, de nom tout au moins, cette intéressante institution, qui se développe d'année en année, après avoir eu de très modestes débuts. Le rapport de la sixième année, qui vient d'être publié, nous apprend que les cours de *L'Université estivale de Florence* ont été fréquentés, jusqu'ici, par 407 étudiants, venus, pour la plupart, d'Autriche-Hongrie, de

Suisse et de France; quelques-uns aussi, d'Angleterre, des Etats-Unis, d'Allemagne et de Russie. L'an dernier, cette entreprise, si sympathique à une époque où l'on ne peut se désintéresser de la pensée étrangère, et où, au surplus, le réveil de l'Italie mérite que nous nous intéressions, plus que jamais, à ce pays, l'entreprise réussit à merveille. Pendant six semaines, les cours, les visites aux monuments et musées florentins, les excursions aux environs et dans les villes de Toscane voisines de Florence, se succédèrent de la façon la plus satisfaisante. Les étudiants étrangers arrivés à Florence possédaient en général un honnête bagage linguistique, historique et littéraire, et se montrèrent fort assidus. Devant ce succès, *il a été décidé d'organiser en plus, cette année, une série de cours au printemps, du 15 avril au 31 mai.* En voici sommairement le programme:

Seize leçons du professeur Luigi Dami sur *l'histoire de l'art italien*, et particulièrement en ce qui regarde Florence; un cours spécial d'histoire de l'art, de *Michel-Ange à Segantini*, par le Dr Tarchiani; six leçons du prof. Arnaldo Bonaventura, sur le *mélodrame italien, des origines jusqu'à Verdi*; dix leçons du prof. Sorani sur *l'histoire de Florence*, et dix autres sur *l'Italie contemporaine*. En ce qui concerne la littérature italienne, le prof. Caprin tiendra 19 leçons, et le prof. Gargano terminera par deux conférences sur Carducci et sur d'Annunzio, et deux sur Pascoli.

Les leçons se donnent en général le matin; les visites au musée ont lieu l'après-midi;

A. VERHAEGEN

Marchand-Tailleur

79 - Boulevard Anspach - 79
≡ BRUXELLES ≡

**Vêtements sur mesure pour
hommes et enfants**

Hautes Nouveautés Anglaises, Françaises et Belges

CONFECTION SOIGNÉE

COUPE IRRÉPROCHABLE

Grand Choix d'Imperméables Confectionnés

ET SUR MESURE

DEUIL EN 24 HEURES

le samedi et le dimanche sont consacrés aux excursions. Le Ministère de l'I. P., la Province et la Municipalité concèdent l'entrée gratuite aux musées et galeries d'art. Le *Secrétariat* (¼ via Tornabuoni, à Florence) se charge aussi de retenir des logements et pensions.

Les cours d'été commenceront le 1^{er} août et prendront fin le 15 septembre 1913.

☿ Jato, le prophète allemand du nouveau protestantisme, est mort. On avait beaucoup parlé de lui, l'an dernier, lorsque le Conseil supérieur ecclésiastique le condamna pour hérésie, et le destitua de sa fonc-

tion de pasteur. La communauté évangélique de Cologne, sur laquelle Jato avait acquis un ascendant très grand, n'abandonna pas son pasteur, et lui fournit même les moyens de continuer ses prêches. Jato était âgé de soixante et onze ans et s'était fait l'apôtre d'un christianisme libre de tout dogme, même de ceux de la divinité du Christ et de l'immortalité de l'âme.

☿ A Milan a été inauguré le Musée du Théâtre de la Scala.

☿ A Casale Monferrato est mort le célèbre géographe Paolo Luigi Hugues, âgé de

soixante quinze ans, qui était professeur à l'Université de Turin.

On sait que des fêtes sont organisées en Italie, et même dans l'Europe entière, pour le centenaire de la naissance de Verdi, en octobre prochain. A Rome, le Conseil des associations artistiques internationales a décidé l'érection d'un buste dû au sculpteur Ximenes, avec discours inaugural de Mascagni. La section musicale organisera une grande Académie de musique Verdienne.

A Tripoli ont été découverts des thermes romains, contenant des mosaïques.

La commission royale italienne, chargée de préparer l'édition nationale des écrits et dessins de Léonard de Vinci, travaille activement, notamment en ce qui concerne la reproduction photographique de documents inédits, et presque entièrement inconnus. Plusieurs de ceux-ci, conservés à Windsor, sont la propriété du roi d'Angleterre.

Le poète Stephane Martzoki est mort à Athènes.

A Christiania, est mort le plus célèbre paléologue des pays scandinaves: le professeur Robert Collett.

Il y a quelque temps, le roi Nicolas de Montenegro écrivit une œuvre dramatique, intitulée: *La Princesse des Balkans*. Les événements de la guerre l'on fait oublier quelque peu, mais il paraît que l'œuvre va être représentée maintenant à Londres. C'est un hymne de patriotisme et de louanges aux femmes de Montenegro.

A Turin, du 20 mai au 30 juin aura lieu la II^{me} Exposition internationale féministe des Beaux-Arts. Cette exposition s'annonce comme devant être une des plus intéressantes affirmations de l'organisation pratique féministe et de l'art féminin dans les principaux pays d'Europe.

Un commissaire anglais dans la Nigérie Méridionale, M. Talbot, annonce qu'il a découvert, dans les terres, un lac nommé *le Lac Sacré de la Vie*, et qui a, pour les indigènes, une grande importance historique et religieuse. Cette découverte est loin d'avoir été facile. Toutefois, l'explorateur est parvenu à traverser l'épaisse forêt qui entoure le lac, et à préciser la situation géographique de cette nouvelle région. La surface du lac lui apparut d'un calme extraordinaire, mais ce qui le surprit fut d'y apercevoir des poissons d'un genre étrange et des animaux craintifs qui traversaient le lac avec une

BANQUE INTERNATIONALE

DE BRUXELLES

Société Anonyme, 27, avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. — Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

COMPTES DE QUINZAINE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27

Téléphones : A 3870, 3903, 6739, 8056

ou à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

Aux Galeries des Meubles



20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

**LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES
DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES**

vélocité incroyable. L'explorateur annonce qu'il publiera sous peu un rapport complet de son voyage, lequel éveille le plus grand intérêt parmi les hommes de science.

☞ Vient de paraître, élégamment édité, un livre italien qui a pour titre : *Per Antonio Fogazzaro*. Il contient, notamment, les commémorations nombreuses et variées qui furent prononcées après la mort de l'illustre écrivain. Un second volume contiendra les principaux articles nécrologiques et études critiques publiées à son sujet dans les périodiques italiens et étrangers.

☞ 1913 est l'année des centenaires : voici qu'après Wagner, Verdi, on annonce celui de Grétry, mort à l'Ermitage de Montmorency, le 24 septembre 1813. L'œuvre de Grétry est abondante, inégale et bien oubliée, peut-être à tort. De son premier intermède, « le Vendémiaire », représenté à Rome, jusqu'à « Guillaume Telle » et « Elisca », joués en 1799, s'étend une vie féconde en œuvres diverses et en luttes fréquentes.

L'œuvre des Artistes de Liège se propose de transformer en un musée la maison natale du vieux maître ; — c'est une idée générale, qui mérite d'être encouragée.

☞ On vient d'inaugurer à Rome, une bibliothèque fondée par une Allemande, Mademoiselle G. Hertz, dans le palais Zuccari. Spécialement destinée aux études artistiques, elle contient la plupart des ouvrages relatifs à l'histoire de l'art en Italie. C'est une fondation de grande valeur qui rendra d'immenses services aux chercheurs et aux artistes.

Installée dans les galeries voûtées, que Zuccari fit décorer de peintures à fresques, elle met à la disposition de l'Etat italien 3 salles du premier étage pour y recueillir les tableaux qui n'ont point trouvé de place dans les musées officiels.

Outre le fond romain, la bibliothèque renferme un grand nombre d'ouvrages d'éru-

dition générale. Le palais Zuccari est intéressant par les souvenirs qu'il évoque : Winkelmann y habita au dix-huitième siècle avec Goëthe, son élève, auquel il enseignait l'art subtil et délicat de la gravure des pierres et des médailles.

☞ Résolue de consacrer à Schiller un nouveau monument, l'Allemagne avait eu la pieuse pensée d'exposer son crâne sur un plat en or. Mais Schiller eut le sort de Descartes, et vit en peu de temps de nombreux crânes arriver de tous côtés. Pour le moment, trois d'entre eux se disputent l'honneur d'avoir appartenu au poète. Est-ce parmi eux que git le crâne de l'auteur de « Walenstein » ? Il en existe peut-être un qui dort inconnu dans quelque coin obscur et que nul n'ira chercher, et qui est le crâne véritable, celui qui reposera en paix, bien mieux que sur un plat d'or.

☞ On parle beaucoup de *Fantasio* de Musset. M. Gustave Lanson y voit des emprunts à la réalité, et cela ne laisse pas d'être plausible. La comédie de Musset est, paraît-il, faite de deux pièces juxtaposées : une partie lyrique et originale, *Fantasio* lui-même, qui est l'œuvre indiscutable du poète, l'autre partie fantaisiste et romanesque (la princesse Elsbeth — qui est vécue et réelle). Voici l'histoire : il y avait en ce temps-là une princesse dont le mariage politique avait coûté bien des larmes à sa famille et à elle-même : c'était la princesse Louise, fille de Louis-Philippe, et épouse du roi des Belges, Léopold 1^{er}. C'est bien l'histoire de la princesse Elsbeth, fille du roi de Bavière, qui s'immole pour le bonheur du peuple. Cependant, l'analogie cesse, quand on compare Léopold avec le prince de Mantoue : le premier est incontestablement un homme de mérite — le second est un sot. Mais, cette différence paraît voulue ; du reste, la délicatesse la plus élémentaire commandait à Musset d'éviter la ressemblance. C'est ce qu'il fit avec raison.

EDITIONS DE

La Belgique Artistique et Littéraire

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

PAUL ANDRÉ : <i>Maitre Alice Hénaut</i>	fr. 3.50
MARIA BIERME : <i>Les artistes de la Pensée et du Sentiment</i>	5.00
VICTOR CLAIRVAUX : <i>La Barque amarrée</i>	3.50
LOUIS DELATTRE : <i>Contes d'avant l'Amour</i>	3.50
GERMAINE DE SMET : <i>La Pensée errante</i>	3.50
MAUR. DES OMBIAUX : <i>Essai sur l'Art Wallon et Gallo-Belge</i>	2.00
J. F. ELSLANDER : <i>Parrain</i> , roman	3.50
MAUR. GAUCHEZ : <i>Symphonies voluptueuses</i> , poèmes	3.50
IWAN GILKIN : <i>Etudiants russes</i>	2.50
J. JOBÉ : <i>La Science économique au XX^e siècle</i>	3.50
FRANÇ. LÉONARD : <i>La multitude errante</i> , poème	3.50
HENRI LIEBRECHT : <i>Un cœur blessé</i> , roman	3.50
EM. E. PIERS : <i>Un hiver aux Lofoden</i>	2.00
CARL SMULDERS : <i>La ferme des Clabauderies</i> , roman	3.50
JULES SOTTIAUX : <i>La Wallonie héroïque</i> , roman	3.50
OSCAR THIRY : <i>La merveilleuse Aventure des Jeune-Belgique</i>	3.50
B. TIMMERMANS : <i>L'Evolution de Maeterlinck</i>	3.50
CH. VAN BENEDEN : <i>La Peste de Tirgalet</i>	2.00
MARG. VAN DE WIELE : <i>Ame blanche</i> , roman	3.50
MARIE VAN ELEGEM : <i>Par la Vie</i> , poèmes	3.50
GEORGES WILLAME : <i>Le Puisson</i> , roman	3.50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT POSTE

adressé 26-28 rue des Minimes, Bruxelles.

CAISSE CENTRALE

de Change et de Fonds Publics

SOCIÉTÉ ANONYME

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

BRUXELLES

Place de la Liberté, 5

Téléphone A. 746

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance.

☞ Le Baron Cuvelier a été appelé aux fonctions d'administrateur des *Tramways Electriques de Charleroi*.

☞ MM. Gaston Barbanson, Léon Metz, Adolphe Ziane, Le Gallais, Dewandre et Muller ont été nommés administrateurs des *Charbonnages d'Eschweiler*.

☞ MM. Maurice Despret et Alfred Læwenstein sont entrés dans le Conseil d'administration des *Tramways de Barcelone* en remplacement de MM. Monnom et Herbert.

☞ M. Marcel Declercq a été élu administrateur de la *Banque de Flandre* et M. Lucien Morel de Boucle, commissaire.

☞ Aux *Tramways Bruxellois*, M. de Cuyper remplace le comte de Ribeaucourt comme administrateur et M. Roch Bauloni, M. Bemelmans.

☞ L'assemblée générale du *Charbonnage de la Petite Bacnure* a élu M. Paul Van Hoegaerden comme président du Conseil en remplacement de feu M. Braconier; M. Paul Van Hoegaerden est remplacé comme commissaire par M. Ivon Braconier.

☞ C'est avec le plus grand plaisir que nous avons appris la nomination au grade de chevalier de l'ordre de

Léopold, de M. Albert Feyerick, administrateur des filatures de Waerschoot, Président de la Fédération belge des Cercles d'Escrime.

☪ La croix de chevalier de l'Ordre de la Couronne vient d'être décernée à M. R. De Vos, consul de Belgique en disponibilité, directeur de l'agence à Pékin de la Banque Sino-Belge.

M. De Vos a été le négociateur du contrat qui assure à une Société belge la concession relative à la construction et à l'exploitation du chemin de fer de l'Est-Ouest Chinois, destiné à relier la ville de Lanchou, chef-lieu de la province de Hansu, à l'embouchure du fleuve Jaune. La ligne aura un développement de 400 kilomètres. Le matériel sera fourni par la Belgique.

☪ Le nombre des administrateurs des *Tramways de Vérone (ville)* a été réduit à 5. MM. Stanislas Vandamme et Georges Van der Hofstadt ont été élus, le 25 mars, pour former le Conseil d'administration, conjointement avec MM. Italo Donatelli, Alex. Uttini et Ch. Van den Berghe administrateurs déjà en fonctions.

Les commissaires sont MM. Drouart, G. Galli et Maurice Vandermeulen.

SI LES LECTRICES de notre bulletin, aussi charmantes que nombreuses, trouvent souvent nos notes quelque peu arides, elles s'intéresseront cependant au prix des fourrures que leurs généreux maris leur offrent après avoir réalisé la forte somme, grâce aux renseignements de notre circulaire.

Elles apprendront, ainsi, que les régions désertes du Canada où se massacrent les bêtes dont elles revêtent les peaux, se restreignent de plus en plus ; d'où la nécessité où se trouve le trappeur de pénétrer dans des districts de plus en plus inaccessibles, et, comme résultat, une augmentation très sensible de la valeur des pelleteries.

Un commerçant en fourrures de la baie d'Hudson, qui a passé une quarantaine d'années dans la région du Nord, communique la statistique suivante qui indique la hausse sérieuse survenue dans le prix de certaines fourrures en l'espace de trente années :

	1880	1910
	(Livres sterling par peau)	
Ours	1.10.0	6. 0.0
Castor	0. 4.0	1. 8.0
Hermine.	0. 0.3	0. 4.0
Renard noir	5. 0.0	500. 0.0
Renard argenté	5. 0.0	50. 0.0
Renard croisé	1. 0.0	10. 0.0

Renard rouge	0. 2.6	1. 4.0
Renard blanc	0. 2.6	2. 0.0
Lynx	0. 2.5	1. 4.0
Martre	1. 0.0	4. 0.0
Rat musqué	0. 0.3	0. 4.0
Chevrotin	1. 0.0	10. 0.0
Loutre	0. 4.0	10. 0.0
Glouton	0. 5.0	1. 8.0
Cygne	0. 2.6	0.12.0
Lapin	0. 0.2	0. 2.0
Lièvre arctique	0. 2.0	0. 4.0

Le renard noir est la fourrure royale; cet animal est devenu extrêmement rare, à tel point que le trappeur qui réussit à s'en procurer un, doit être considéré comme ayant une véritable chance. On en voit, en vérité, très rarement sur le marché. Il y a deux ou trois ans, une peau de renard noir a été vendue, à Edmonton, au prix de 500 liv. st.

LA TENSION MONÉTAIRE qui s'est sensiblement aggravée à Berlin et à Vienne, a eu sa répercussion sur le marché de l'argent en général. A Londres comme à Paris, on a ressenti les effets du malaise qui ne pesait que sur l'Allemagne. Dans ce dernier pays, les causes du resserrement de l'argent sont multiples, mais elles résident surtout dans l'émission des nouveaux emprunts allemands et prussiens et dans la perspective de l'impôt de guerre. Aussi ne doit-on pas s'étonner de voir les banquiers allemands offrir 6.50 p. c. aux banques américaines pour des avances à échéance du 1^{er} mai, ce qui ne peut que démunir New-York de ses disponibilités, déjà peu nombreuses.

On s'attend donc à ce que la Reichsbank augmente encore le taux de l'escompte officiel. Et cet exemple pourrait bien être suivi par la Banque d'Angleterre qui maintient son taux d'escompte à 5 p. c., ce qui ne s'était pas vu depuis la guerre de Crimée!

En France, la tension monétaire est moins visible et aussi beaucoup moins grande, mais le marché de Paris n'échappera certainement pas à la répercussion de la tension. A cet égard, d'ailleurs, le bilan de la Banque de France apporte un sévère avertissement. L'encaisse métallique diminue chaque semaine davantage. Sans doute, la circulation des billets ne s'accroît pas. Mais le fait que le métal sort et ne rentre pas en aussi grande quantité est une preuve de la raréfaction des capitaux disponibles.

En Belgique, la situation de la Banque Nationale fait ressortir une augmentation de 3,846,000 francs dans l'encaisse et de 4,109,000 francs dans la circulation des billets. Par contre, le portefeuille-effets a diminué de 18,738,000 francs. Signalons la diminution des écus, qui ne figurent plus dans l'encaisse que pour 57,752,000 francs au lieu de 60,157,000 francs.

UNION DU CRÉDIT DE BRUXELLES. — Les bénéfices de 1912, soit 1,267,877 francs, dépassent de 374,763 francs ceux de l'exer-

cice précédent. Voici l'usage qui en a été fait : amortissement des comptes litigieux, 246,138 francs ; réserve, 100,000 francs ; prévisions, 200,000 francs ; attribution aux retenues ordinaires, 162,052 francs ; dividende de 5 p. c. au capital versé, 215,991 francs ; intervention du personnel dans les bénéfices, 68,762 francs ; caisse de secours du personnel, 17,190 francs ; ristournes, 257,743 francs.

BANQUE SINO-BELGE. — La nouvelle dénomination de la Banque Sino-Belge sera « Banque Belge pour l'Étranger ». L'organisme reprendra les affaires de la Banque Sino-Belge, celles de l'Anglo-Foreign-Banking Company (la succursale à Londres de la Société Générale), et exercera spécialement son activité en Chine, en Égypte, en Bulgarie et en Angleterre.

Une moitié de l'augmentation du capital sera souscrite par la Société Générale de Belgique ; l'autre moitié sera offerte par préférence aux actionnaires, à 525 francs, la souscription étant garantie d'ailleurs par un syndicat composé de banques de Bruxelles et d'Anvers.

Sous le nom de **SOCIÉTÉ ORIENTALE DE CHEMINS DE FER ET DE TRAVAUX PUBLICS** a été constituée le 7 mars 1913 une société au capital de 1,500,000 francs, par la Société Générale, la Banque Sino-Belge, les Secondaires, la Banque d'Outremer, l'Union parisienne, la Banque Anglo-Autrichienne, le Crédit Anversois, la Banque Empain, la Banque Philippson, la Banque de Reports (Anvers) et l'Union Anversoise. Ont été nommés administrateurs : le baron Janssen, le chevalier de Wouters d'Oplinter, le chevalier Edmond Carton de Wiart, MM. Francqui, Joseph Clavier, François Empain, Josse Allard, Henry Le Bœuf et Jules Jadot ; et commissaires : MM. Felsenhart, Focquet et Alexis van Damme.

TRAMWAYS BRUXELLOIS ET ECONOMIQUES. — Ces deux sociétés viennent de se mettre d'accord pour l'établissement d'un service direct entre la Bourse et Uccle par la chaussée de Charleroi. Celui-ci serait assuré par les Tramways Bruxellois qui emprunteraient une partie des lignes des Economiques ; il ne reste plus qu'à obtenir l'autorisation des autorités compétentes.

CHEMINS DE FER ÉCONOMIQUES EN CATALOGNE. — Le développement de cette société se poursuit normalement depuis sa constitution et la progression des recettes ne s'est pas ralentie.

Au cours de l'année 1912, les recettes de l'exploitation se sont élevées à fr. 242,444.31, contre fr. 232,279.52 en 1911. Si, pour l'exercice écoulé, l'on n'a enregistré qu'une augmentation de 10,000 francs, cela est dû à la récente grève des cheminots, qui fit perdre ainsi à la société 15 à 20,000 francs.

Le dividende qui était, l'an dernier, de 5 p. c., est porté à 5 1/2 p. c. cette année.

D'autre part, les Economiques de Catalogne viennent d'obtenir la concession d'une ligne importante, qui contribuera à augmenter le trafic de la société et son développement.

Il s'agit de la ligne allant de Flassa à Gérône, comportant 30 kilomètres avec embranchement sur Banolas et Puente Major traversant une région active et très industrielle.

SOCIÉTÉ D'ENTREPRISES GÉNÉRALES DE TRAVAUX.

— Cette société vient de s'intéresser dans une société d'étude de travaux publics au Congo, au capital de 500,000 francs souscrit en espèces. Sur ce capital, l'Entreprise de Travaux s'est inscrite pour 310,000 francs; elle occupe donc une place prépondérante dans un organisme qui peut être l'embryon d'affaires beaucoup plus importantes.

TRAMWAYS ELECTRIQUES EN ESPAGNE. — Les bénéfices totaux au cours de l'exercice 1912 s'élèvent à fr. 2,832,014.95 contre fr. 2,635,630.62 précédemment, et laissent un solde répartisable de fr. 1,918,769.52 contre fr. 1,719,881.01 l'an dernier.

Le Conseil proposera la répartition de fr. 5.50 à l'action de capital, de fr. 1.50 à la dividende et de 30 francs à la part de fondateur, contre respectivement fr. 5.25, fr. 1.25 et 25 francs antérieurement.

La Société des **CHARBONNAGES RÉUNIS DE BENDER BREGLI** a été constituée le 22 février 1913 au capital de 6,000,000 de francs pour exploiter des houillères dans la région d'Héraclée.

Parmi les administrateurs belges, citons MM. Edouard Moselli et Raoul de Mare.

CHARBONNAGE DU BOIS DE SAINT-GHISLAIN. — Les résultats obtenus au cours de l'année écoulée témoignent d'une notable amélioration sur les années précédentes et sont des plus encourageants.

En effet, alors que l'exploitation du charbonnage avait laissé, en 1911, une perte de fr. 80,947.11, l'année 1912 clôture en faisant apparaître, malgré qu'il ait été amorti pour plus de 200,000 francs de travaux, un boni d'environ 35,000 francs qui sera d'ailleurs consacré à des amortissements.

Signalons que l'extraction a augmenté de plus de 50 tonnes par jour, ce qui permet d'obtenir un prix de revient bien inférieur, et partant, d'exploiter avec plus de profit.

SOCIÉTÉ LORRAINE DES ANCIENS ETABLISSEMENTS DE DIETRICH ET C^o, A LUNEVILLE. — Le dernier exercice a été prospère et a marqué la complète réorganisation de cette entreprise.

Les ateliers de Lunéville, qui ont ramené leur activité à la fabrication exclusive du matériel roulant, travaillent dans des conditions

qui leur assurent une situation spécialement favorable sur le marché français. Les usines d'Argenteuil (division automobiles) ont également apporté, cette année, leur appoint aux bénéfices accusés par le dernier bilan et qui se sont élevés à fr. 3,228,756.20.

Une somme de 1,044,000 francs a été distribuée aux actionnaires, assurant un dividende brut de 10 francs aux actions anciennes; les réserves, les amortissements avant répartition et les amortissements supplémentaires ont reçu de nouvelles dotations représentant, ensemble, une somme globale de 1,956,630 francs.

USINES CH. VERMOT, VALÈRE MABILLE ET R. PELGRIMS. — L'adjonction des Etablissements Vermot a apporté un nouvel élément de prospérité à cette société; l'importante usine de Châtenois, près de Belfort, apportée par cette fusion, a des commandes abondantes; il en est de même de l'usine belge de Mariemont et de l'usine française de Douzies.

Le dernier exercice a été rémunérateur; le bénéfice s'est élevé à la somme de fr. 1,76,143.67, sur laquelle il a été prélevé, après amortissement s'élevant à 586,000 francs, un dividende de 5 p. c. pour les actions de capital.

LE RECUEIL FINANCIER. — Annuaire des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20^e édition. 1913. Un vol. in-4^e de 1,700 pages, relié. (Etablissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles.) — Prix: 20 francs.

JURISPRUDENCE

Tribunal de commerce de Bruxelles, 6 janvier 1913.

La publication d'un journal purement financier sans aucun caractère intellectuel, politique, économique ou littéraire est une entreprise commerciale, faite dans un but de lucre et de spéculation.

Tous les actes accomplis pour la réalisation de cet objet sont réputés commerciaux.

Cour d'appel de Bruxelles.

La 4^e chambre de la cour vient, par arrêt rendu le 22 mars, de statuer sur l'appel formé par la ville d'Anvers contre le jugement du tribunal de première instance de cette ville qui l'avait rendu pécuniairement responsable vis-à-vis des compagnies d'assurances, des incendies qui, lors des dernières grèves des ouvriers du port, il y a quelques années, éclatèrent dans des dépôts de bois installés aux quais des bassins.

L'arrêt, conforme à l'avis précédemment exprimé par M. l'avocat général Marcel Janssens, décide qu'il ne résulte pas de l'enquête ordonnée par la cour, avant de statuer au fond, que lorsque le feu se déclara, des troubles ou des rassemblements eussent eu lieu à Anvers et que, conséquemment, en vertu du décret de Vendémiaire, la ville ne peut être rendue responsable du préjudice souffert par les victimes du sinistre. Par ces motifs, la décision des premiers juges est mise à néant; la ville d'Anvers est définitivement mise hors cause et les sociétés d'assurances, demanderesses en première instance, intimées en appel, sont déboutées, avec dépens, de leur action, que la cour déclare non fondée.

LÉGISLATION

Dans une réunion qu'elles ont tenue le 12 mars, les sections de la Chambre des Représentants ont autorisé l'impression de différentes propositions de loi, et notamment de celle concernant les marchés à livrer et à terme et abrogeant l'exception de jeu en matière d'opérations de Bourse.

LA LÉGISLATION SUR LES COMPAGNIES ESPAGNOLES DE CHEMINS DE FER.

Le Sénat espagnol étudie en ce moment, en commission, un projet de loi ayant pour but de substituer à la législation actuelle sur les compagnies de chemin de fer une législation plus soucieuse des droits des créanciers. Les capitalistes n'ont que trop éprouvé les effets de la législation actuelle.

Voici le projet déposé en mai 1911 par M. Baroso, alors ministre de la Justice. C'est ce projet que la Commission sénatoriale examine présentement.

« Article premier. — Les compagnies de chemins de fer seront déclarées en état de suspension de paiement par le juge de leur domicile, à la demande d'un ou plusieurs créanciers légitimes, qui justifieront de leur droit, conformément à l'article 930 du Code de Commerce. De

même, si les dites compagnies n'ont pas payé intégralement les coupons de leurs obligations ou le montant des amortissements dans l'année qui suivra leurs échéances respectives et si, sommées par acte notarié de s'exécuter, elles ne le font pas lorsque le réclameront des obligataires porteurs de la 20^e partie des obligations en circulation, sans qu'en aucun cas on puisse exiger qu'ils représentent plus de 2,000 titres. Le juge rendra sa sentence dans les trente jours qui suivront la demande. L'ordonnance sur la suspension de paiements sera immédiatement exécutoire, nonobstant toute réclamation, recours ou incident et les appels qui seraient interjetés.

» Art. 3. — Toutes les fois que sera déclarée la suspension, l'administration provisoire de la Compagnie sera confiée à une commission de gestion, composée de trois membres du Conseil désignés par lui, ou, à son défaut, par le juge; de trois représentants des créanciers nommés par le juge, dont deux au moins devront être obligataires, en donnant la préférence à ceux qui auront provoqué la mesure; d'un président, qui devra être Espagnol, nommé par le gouvernement, si la concession a été accordée par l'Etat, etc.

» Art. 4. — La commission de gestion intérimaire étant constituée, le juge mettra en possession de leurs fonctions les personnes nommées, donnant d'office les ordres nécessaires pour que tout le personnel de l'entreprise reconnaisse les pouvoirs de la commission.

» Art. 5. — La commission de gestion restera en fonctions jusqu'à ce que le convenio proposé par l'entreprise soit approuvé et prêt à être exécuté. Elle cessera ses fonctions lorsque, par une décision définitive, l'entreprise débitrice sera déclarée en faillite ».

La proposition de loi complétant la loi du 20 juin 1873 sur les chèques, tendant à la création du chèque barré et dont nous avons entretenu nos lecteurs le 15 février 1913, a été examinée le 19 mars par la commission spéciale de la Chambre.

Ce projet a été adopté à l'unanimité.

L'EXPANSION BELGE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

*Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artis-
tique, sportive* ○ ○ ○ ○ ○ ○



CHAQUE FASCICULE

comporte plus de 100 pages abondamment illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

ABONNEMENTS :

Belgique 12 francs

Étranger 15 francs

4, Rue de Berlaimont, BRUXELLES

Sommaires des derniers numéros
de la **BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE**

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} FÉVRIER 1913

- Jules Kaden :** *La Littérature polonaise au point de vue national.*
Charles Gheude : *Les trois Pucelles.*
Emile-E. Piers : *En passant par Canterbury.*
R.-E. Mélot : *Sonnets.*
Georges Cornet : *Poèmes familiers.*
Auguste Vierset : *Le Procès de la Civilisation.*
Arthur De Rudder : *Le Burg Theater.*
Maurice Gauchez : *Guillaume Charlier; Raoul Gensburg.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 FÉVRIER 1913

- Camille Lemonnier :** *Souvenirs littéraires.*
L. Maeterlinck : *Musiques et Plaisirs d'autrefois.*
Charles Gheude : *Les Trois Fucelles.*
Iwan Gilkin : *Le Miracle des Hommes.*
Arthur De Rudder : *La Légende et l'histoire.*
Maurice Gauchez : *Le Père Van den Gheyn. Philippe d'Orléans.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} MARS 1913

- Emile Royer :** *La Part de Responsabilité de la Belgique dans la crise internationale.*
Sylvain Bonmariage : *Sonia.*
Henri Glaesener : *Jeunesse d'Ame.*
Auguste Vierset : *Le Règne du Cinéma.*
Arthur De Rudder : *Otto Ludwig.*
Maurice Gauchez : *Scott; Le baron V. Buffin.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 MARS 1913

- J. Jobé :** *Le pays de Liège et les problèmes contemporains.*
L. Jeanclair : *Le Billet de cinq jours.*
J. Varendonck : *La poésie traditionnelle des enfants.*
Iwan Gilkin : *La fin du romantisme.*
Arthur De Rudder : *Un peintre italien, M. Aristide Sartorio.*
Maurice Gauchez : *Forain; — Fra Angelico.*

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL.

PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Arthur Daxhelet. . .	<i>Quelques Romanciers et conteurs de chez nous</i>	91
Charles Desbonnets . .	<i>Monsieur De Clamort</i>	120
Emile Desprechins. . .	<i>Poèmes</i>	134

A travers la Quinzaine :

François Léonard : *Les Faits et les Idées*, 140. — Arthur De Rudder : *Les Peuples et la Vie*, 145. — Maurice Gauchez : *Les Vivants et les Morts*, 152. — Léon Tricot : *Les Gens de Paris*, 156. — R.-. Mélot : *Les Journaux et les Revues*, 165. — Paul André : *Le Drame et l'Opéra*, 172. — Ray Nyst : *Les Salons et les Ateliers*, 178. — Fernand Germain : *Les Champions et les Records*, 186.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de : Amyb, H. Evenepoel, P. Hagemans
H. Houben, O. Liedel

PRIX DU NUMÉRO

Belgique : 60 centimes | Étranger : 75 centimes

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

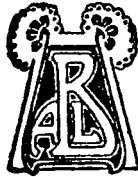
Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

R. E. MÉLOT



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr.	9 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles. Téléph. A. 8775

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Bruxelles. Tél. A. 721

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

QUELQUES JEUNES ROMANCIERS ET CONTEURS DE CHEZ NOUS

Il n'est pas de genre littéraire qui soit plus généralement aimé que le genre narratif.

*Etant petit garçon je lisais des romans,
Et j'en relis encore avec la barbe grise...*

écrivait La Fontaine.

Depuis le temps où le Bonhomme vieillissant retournait à *L'Astrée*, dont il s'était diverti dans sa jeunesse, je crois bien que les récits imaginaires n'ont rien perdu de leur attrait.

Il est bien naturel qu'il en soit ainsi. Car, soit qu'on s'intéresse au jeu varié des événements, ou qu'on se passionne d'observation et de psychologie, ou qu'on aime simplement à se laisser emporter sur les ailes du rêve, le roman a toujours de quoi charmer les grands enfants que nous sommes.

Mais il est une raison, bien différente de celle-là, pour laquelle ce genre devait tenter l'effort des écrivains de chez nous. Je ne sais, en effet, s'il en est un autre qui soit plus apte à traduire quelques-unes de leurs qualités foncières.

Il me semble qu'en particulier, la sensibilité nerveuse de ceux de Wallonie y trouve matière à s'exprimer, en des fictions émues et gracieuses où se reconnaissent la songerie méditative et la tendresse prompte qui leur sont propres. Et comment leur naturisme ne s'y plairait-il pas aussi, dans la mesure où l'œuvre romanesque permet et même favorise l'évocation des sites familiers du terroir ?

Cependant cette large place qui y est laissée à la description et au décor, voilà qui ne doit pas moins s'accorder avec l'imagination réaliste et picturale des Flamands.

Donc, le roman était bien fait pour séduire tous nos auteurs, de quelque région qu'ils fussent originaires.

Pourtant l'art de narrer est complexe et difficile. Il exige, entre autres, de l'observation, le sens du détail et puis encore une finesse d'analyse, qui n'était pas précisément la marque distinctive par où se déterminait l'originalité de nos premiers romanciers et conteurs. Aussi, s'aperçoit-on qu'à ce point de vue, nous manquons encore de tradition.

Nos récits n'ont pas toujours, non plus, l'ordonnance nécessaire, nos déductions la vigueur qu'il faudrait, ni nos raccourcis toute la puissance souhaitable.

Et notre verve ? Est-elle toujours suffisante à animer une prose rapide et diverse comme l'action et la vie elle-même ?

Notre pensée, on ne peut le nier, se ressent toujours de sa longue léthargie d'autrefois. Elle est lente à s'exprimer. La langue française dans laquelle nous la traduisons, reste souvent pour nous un instrument de luxe, que nous manions non sans quelque maladresse, « une langue des dimanches et des jours de fête », comme disait spirituellement Albert Giraud.

Enfin, des deux familles ethniques que nous formons, l'une a particulièrement savouré les délices de la musique, l'autre, celles de la peinture. Mais aucune ne s'est révélée proprement expansive en paroles et, par là, naturellement littéraire.

Il devrait résulter de ces conditions que l'art de nos romanciers ne serait pas aussi riche, ni aussi délié qu'il se pourrait, qu'il serait fait d'application et de ténacité plus que de spontanéité. Et, de vrai, ne manque-t-il pas un peu, en général, de cette vivacité malicieuse qui caractérise la manière des conteurs de France ? En général, il n'a rien de gaulois, et, comme je le faisais entendre tantôt, la verve surtout y semble un peu courte.

Pourtant, je me hâte de l'ajouter, notre sobriété un peu forcée n'a rien de sec, ni de déplaisant, parce que, chez nous, la pitié et une tendresse grave remplacent l'esprit et l'ironie. Et cela, peut-être, vaut bien ceci.

En effet, dans nos livres, presque toujours, la réalité se colore de la tonalité de notre âme aimante et compatissante. Pour nos écrivains le roman est bien la vie perçue par « le rayon du regard intérieur », dont parle Octave Pirmez.

Cela est vrai même de ceux qui paraissent le plus s'être fait une loi de ne pas trahir leurs impressions.

Nos jeunes romanciers et conteurs sont nombreux. Et pourtant les limites de mon sujet ne m'ont permis d'envisager qu'une période de temps assez courte et la plus récente.

Je ne me laisserai pas aller au plaisir d'écouter les voix, souvent fraîches et sympathiques, mais encore hésitantes, de tant de nouveaux venus qui se sont ingéniés à enclore, dans des affabulations amusantes ou graves, le rêve qu'ils ont fait de la vie.

Je me bornerai à vous parler d'un petit nombre d'auteurs que recommandait à mon choix ou leur effort déjà considérable en son ensemble ou leur individualité bien tranchée.

Je ne me dissimule pas que je m'expose ainsi à commettre des erreurs. Je n'ignore pas combien il serait présomptueux de prétendre distinguer sûrement, dès maintenant, ceux dont les ouvrages vivront dans l'avenir, d'avec les autres qui n'auront existé qu'un jour.

Et je prévois quelles rancunes mes oublis m'attireront peut-être, s'il est vrai que chacun de nous, jusqu'au plus humble, croit volontiers à l'éternité de son art !

Obéissant au souci de méthode, j'étais enclin à établir, si possible, quelque classification ingénieuse des écrivains dont j'ai à vous parler, selon le genre des récits qu'ils ont composés, ou la portée philosophique, morale, sociale de ces récits. J'ai bientôt reconnu que toute tentative de ce genre serait vaine, ou que, du moins, le système, le parti-pris y apparaîtraient de la façon la plus insupportable. Je me laisserai donc guider par une logique toute naturelle et sentimentale, traitant d'abord de deux romanciers qui s'avancent les premiers, par l'âge et le talent, à la tête de la petite phalange que je vais passer en revue, puis d'un troisième, dont la mort vient d'arrêter la main qui tenait encore la plume, et laissant les autres se ranger après ceux-là, au gré des transitions faciles ou même du hasard.

On ne manque jamais, en parlant d'EDMOND GLESENER, d'évoquer le nom de Flaubert. Le rapprochement est comode; il est flatteur pour celui qui l'appelle, et il est juste en un sens. En bon disciple de l'ermite de Croisset, E. Glesener, en effet, applique à la banalité quotidienne, à la

bêtise humaine, une observation aiguë, nette, impitoyable. Mais, d'autre part, comme un Tolstoï, il nourrit en son cœur une grande sympathie pour les humbles et une large indulgence pour leurs erreurs. Une bonté foncière, mais une bonté qui ne s'exprime pas sur un mode déclamatoire, qui n'est qu'un frémissement secret et jalousement dissimulé, anime toute son œuvre. Elle se fait reconnaître depuis *Aristide Truffaut*, ce petit livre des débuts, où il s'est proposé de nous faire sentir le néant des existences végétaives, qu'il ne découvre pas sans une profonde amertume, en passant par *Le Cœur de François Remy*, tout pénétré d'émotion, et jusqu'aux deux volumes composant la *Chronique d'un petit pays : Monsieur Honoré et Le Citoyen Colette*, dont le premier a paru hier tout justement et où l'on voit des miracles opérés tantôt par la tendresse émanant d'une femme simple et douce et tantôt par la pureté et l'innocence de l'enfance.

Mais l'âme sensible de E. Glesener, son âme de poète, se décele bien mieux encore dans son amour fervent de la nature.

Les Flamands aiment certes leur sol, leur climat, leur ciel dont ils ont appris les secrets de la couleur. Ils aiment leur pays comme un tableau chatoyant et splendide. Les Français, en général, ne cherchent dans la nature qu'un décor adéquat. Quant aux Wallons — je parle surtout de ceux des régions de Meuse et d'Ardenne — ils animent volontiers le paysage de chez eux d'une vie mystérieuse ; ils lui confèrent une individualité et comme un visage humain. Une sorte de tendresse panthéiste les relie à leurs coteaux, à leurs vallées, à leurs rivières limpides et bruyantes.

Aussi voyons-nous, dans *Le Cœur de François Remy*, la nature jouer le rôle d'un personnage toujours présent, dont François, avec son âme de sensitif, subit toutes les suggestions.

On connaît l'histoire si simple et si émouvante de ce pauvre vannier sentimental et irrésolu, qui, pour ne pas se séparer de la belle fille dont il s'est épris, se résigne à mener une existence misérable parmi les nomades formant l'entourage de sa maîtresse.

Ballotté entre son amour et les rappels de l'enfance tranquille qu'il passa à Liège, il assiste, tout au long des

jours et des années qui s'écoulaient, à la déchéance graduelle de sa volonté.

Avec François et Louise, suivant en imagination la roulotte qui les emporte, nous parcourons toutes les Ardennes, le Condroz et la Hesbaye.

Edmond Glesener retient chacun des sites en lesquels l'âme de ses héros communique. Il le note avec des images et des couleurs qui nous le rendent présent, en quelque sorte, sans que jamais la marche du récit soit entravée de ces descriptions précises qui s'y mêlent en s'y fondant.

Ce cadre merveilleux, qu'il compose ainsi, fait en quelque sorte partie essentielle de l'action. Un clair de lune, un ciel bas de pluie, le soleil couchant sur les combes boisées ou sur les fagnes mélancoliques, sont de nature à colorer différemment l'âme de François, à peser sur ses déterminations, à les modifier.

Cela est si vrai qu'à l'heure où ce pauvre homme faible, sans volonté, songe enfin à s'évader de sa vie errante, désormais sans beauté depuis que son amour est mort, à cette heure, dis-je, où sa destinée s'accomplit, c'est en vain qu'il a envisagé toutes les raisons de partir ou de rester. Il obéit, encore une fois, au conseil mystérieux des choses, il cède aux suggestions de la nuit noire, il subit l'inquiétude qui émane des menaces du ciel. Et il rentre dans la maringote branlante.

Celle-ci n'est-elle pas le symbole de sa pensée mobile, vagabonde, de son âme indécise ? Pauvre âme si tendrement sensuelle ! Il la tient de sa race et du milieu dans lequel il passa ses premières années. Elle s'élaborait dans la vieille maison d'Outre-Meuse, où mêlé au petit monde des poètes populaires, il s'endormait, en rentrant du théâtre des marionnettes, bercé par les douces chansons élégiaques que son père composait. Pauvre âme de poète toute pleine d'aspirations ! Mais aussi pauvre âme humaine !

Car elle contient une vérité générale, profonde, éternelle. François incarne, avec des traits inoubliables, le type de l'homme dont la bonté native est tarie dans sa source par une volonté malade, dont la sensibilité s'est hypertrophiée, et qui vit à la merci de ses nerfs affolés.

Mais assurément l'ambition de E. Glesener a été, avant tout, d'individualiser une âme ethnique dans celle d'un homme. Le cœur de François Remy c'est une synthèse sentimentale ;

c'est le cœur des gens d'un petit pays très particulier qui n'a guère changé depuis des siècles, avec ses élans vifs, généreux, ses ardeurs étranges, et ses abdications d'énergie.

La vie studieuse et réfléchie de François n'avait point laissé, dès son enfance, d'élargir ses facultés imaginatives et d'aiguiser cette sensibilité dont il devait tant souffrir :

« Une pente naturelle portait son âme aux douceurs et aux épanchements. Elle se tournait d'instinct et toute épanouie vers le sourire avenant d'un visage nouveau. Une caresse maternelle, le geste spontané d'une affection qui s'offre, un regard confiant, un mot, éveillait chez lui un enjouement expansif. Il suffisait que le maître d'école lui parlât avec bienveillance, qu'un ami, pendant la récréation, le prît confidentiellement par la taille ou reposât son bras sur son épaule, pour que l'envie lui vint de les embrasser. S'il croyait démêler, au contraire, dans les allures d'un camarade, quelque froideur à son endroit, il était pris d'une inquiétude navrée, dont il ne savait se défaire que l'autre ne l'eût détrompé.

Il y avait des jours où ses appétits de tendresse se soulevaient en lui si impatiemment, qu'il courait tout à coup se blottir dans la poitrine de sa mère et lui jetait les bras autour du cou. Quelque chose de fiévreux et de chagrin battait dans sa gorge ; ses lèvres tremblaient sous un flot de paroles qu'il n'aurait pas pu proférer. La bonne femme, que ces effusions n'étonnaient plus, le prenait sur ses genoux, le baisait doucement, lui caressait la figure et les cheveux, comme au temps où il était tout petit ».

Toutes les circonstances ont fait de François un voluptueux, en qui les ardeurs naturelles du tempérament ont déterminé une attente fiévreuse de l'amour. Dans son vieux quartier d'Outre-Meuse dont il s'éloigne, il a laissé, croit-il, des parcelles saignantes de lui-même. Il est assailli de regrets, et ses mains essayent d'êtréindre, pour les emporter là-bas, les chimères qui l'ont enivré.

« Il eut regret aussi de devoir quitter la ville qu'il avait peuplée de lui-même, et à laquelle tant de liens invisibles l'attachaient. Ce quartier d'Outre-Meuse, plein de mouvement, de querelles et de chansons, qui lui rappelait à chaque pas les jeux de son enfance et les rêveries de sa jeunesse, ce quartier où ses parents étaient morts et où son cœur avait pleuré d'amour pour la première fois, lui

inspira une sorte de piété. Il revécut son court passé par la mémoire ; au fond de son âme, des souvenirs heureux se découvrirent, pareils à de beaux paysages ; la présence visible du bonheur écoulé l'attendrit. Il songea en soupirant aux jeunes filles qu'il avait convoitées ; leurs fantômes allaient et venaient, s'effaçaient, puis se coloraient dans son imagination. Elles vivaient encore en lui, comme si ce qui avait été un désir eût été une réalité. Ses pensées le reportaient aux lieux où il les avait vues et qu'il allait quitter. Il n'irait donc plus, les soirs d'été, sous les arbres du boulevard d'Avroy, suivre quelque figure de femme, perdue dans la foule ! Il n'irait plus, les dimanches de fêtes paroissiales, errer autour des chevaux de bois, où, plus isolé, plus seul qu'ailleurs, il regardait les petites ouvrières, jolies et rieuses, tourner dans la lumière et le bruit !

Ah ! s'il pouvait rencontrer là-bas une jeune fille qui l'aimerait !... qui l'aimerait ! Etre aimé ! Comme il le souhaitait !...

Ce souhait devint vite un espoir, qui le rasséréna quelque peu. Il finit même par augurer, de cette phase nouvelle de son existence, comme une promesse de bonheur prochain. Aussi sa vie fut-elle bientôt dans cette petite ville des Ardennes, où il avait déjà promené ses langueurs passionnées, et que l'amour, sans doute, embellirait pour lui ».

Ces brèves citations suffisent à montrer la concision à laquelle E. Glesener est parvenu, presque d'emblée.

Les états d'âme qu'il définit, ont la justesse de la vie elle-même.

Décrit-il les paysages, c'est la même sobriété, avec la même précision. Souvent il n'a besoin que de quelques lignes pour broser de façon magistrale, en se gardant de toute banalité, de tout recommencement, un coucher de soleil, une aube naissante, une nuit calme ou une journée de pluie.

Le choix savant du détail caractéristique, du mot propre, de l'épithète adéquate, marque le lien qui rattache le petit tableau à l'action même, l'en fait inséparable, comme partie intégrante et indispensable.

« C'étaient de belles nuits d'été, sereines et transparentes. Les forêts palpitaient doucement sous les astres d'un ciel paisible et pur. La lune suspendait dans l'espace une lueur argentée à travers laquelle le frisson de la feuillée semblait

continuer le frémissement des étoiles. Un âpre parfum, la respiration nocturne de la terre, passait par intervalles. On entendait des rumeurs ardentes traîner au fond des bois ou un cri de bête s'élever au loin, mélancolique comme un appel d'amour ».

Remarquez comme tout s'accorde avec le malaise moral de François, hésitant entre les suggestions du remords et l'accoutumance douce de sa passion, entre les images du bonheur ancien, qui se lèvent, claires et tendres à cette heure, dans le recueillement muet des choses, et le sentiment angoissant de la misérable réalité présente.

Pourtant l'auteur ne dédaigne pas d'étaler une grande richesse de détails, quand, avec son héros, il s'émeut devant les sites auxquels l'âme de celui-ci s'harmonise complaisamment, lorsque, par exemple, François, qui revenait périodiquement vers la Meuse, la retrouve comme il aurait retrouvé une amie bien-aimée et qu'il rêve au bord du fleuve, laissant emporter, au fil des lentes eaux, sa pensée vers la chère ville natale...

On ne reprochera certes pas à Edmond Glesener de se recommencer. Le héros de son nouveau roman n'est pas, il s'en faut de beaucoup, de la famille de François Remy. Il ne voit pas, lui, le paysage, qui n'a aucune influence sur ses nerfs fortement trempés. Ici, donc, point de description. De l'action, rien que de l'action tout au long de cet ouvrage d'une satire fine et contenue.

Il semble que l'ombre des Lesage et des Stendhal ait empêché E. Glesener de dormir, et que, subjugué par les souvenirs de *Gil Blas* et de *Le Rouge et le Noir*, il ait rêvé d'écrire un livre qui, comme ceux-là, suivrait jusqu'au bout la trajectoire, si l'on peut ainsi dire, d'un personnage caractéristique, autour duquel s'agiterait tout un petit monde.

Toujours est-il qu'il a conçu un héros très moderne, ambitieux et arriviste comme Julien Sorel, et d'un amoralisme amusant comme *Gil Blas*. Il le fait partir, comme eux, d'une condition infime et passer successivement par les différentes classes de la société, pour le porter jusqu'aux honneurs publics.

Autour d'Honoré Colette, joyeux compagnon d'un cynisme bon enfant, impulsif, riche d'instincts, presque

sympathique, somme toute, en dépit de sa roserie, une trentaine au moins de personnages évoluent, dont les figures, un peu caricaturales, individualisent les petits et les grands travers qui font le pittoresque de notre peuple, de notre petite et de notre grande bourgeoisie.

Le roman, en effet, est bien de chez nous. La couleur nationale y est même très marquée. L'auteur, pour mettre en valeur les caractères de ses personnages, s'est servi d'une foule de circonstances empruntées à la vie de notre pays. La lutte des partis, celle des classes, celle des races, la réorganisation de la garde civique, une distribution de décorations pour actes de courage et de dévouement, un bal à la Cour, une séance de la Chambre des Représentants, un congrès de la Libre Pensée, etc., autant de thèmes qui ont été matière d'amusants développements dans lesquels s'atteste toujours l'observation aiguë et juste de l'écrivain.

Celui-ci, en outre, a montré, encore une fois, à quel degré il possède l'art de composer. Tous les personnages qu'il met en scène, sont présentés au lecteur dès la centième page au plus tard, et régulièrement, au cours des innombrables événements qui forment la trame du livre, ils reparaissent autour du héros comme des satellites autour d'un astre de première grandeur.

Une application obstinée et méthodique a permis à Edmond Glesener d'ainsi triompher des faiblesses inhérentes à notre talent littéraire. Son œuvre est une victoire pour nos Lettres. C'est aussi pour elles une leçon et un réconfort.

Mais ce n'est pas seulement le talent de l'observateur et du narrateur qui fait le prix de la *Chronique d'un petit pays*.

Et je m'en réjouis, parce que la formule d'art de E. Glesener, en dépit de ce qu'elle l'apparente avec quelques-uns des meilleurs écrivains français du XIX^e siècle, paraîtrait retarder un peu, si son œuvre restait comme étrangère, à force d'objectivité, à nos inquiétudes les plus immédiates, et si elle ne retentissait pas aux angoisses de notre pensée. Or, si les traces de nos préoccupations morales sont assez rares dans *Monsieur Honoré*, elles n'y sont pas absentes, pour peu que l'on y regarde.

L'auteur, en se penchant sur la petite humanité qu'il considère, en y notant volontiers les manifestations de

l'instinct et de l'égoïsme, se montre préoccupé, semble-t-il, de chercher les raisons qui pourraient rendre les hommes meilleurs.

Il nous fait comprendre, entre autres, l'influence rédemptrice des enfants. Leur jeune pureté, leur naïve innocence contribuent à désarmer les rigueurs et les haines, réussissent à apaiser, à relever, à consoler.

M^{me} Colette, accablée de chagrin et méditant de se venger d'un trop volage époux, s'en va chez sa fille Lucie. Considérez avec elle ce joli tableau, tout baigné d'une intimité recueillie bien faite pour rasséréner l'âme :

« Quand M^{me} Colette arriva devant la maison, Lucie causait dans l'embrasure d'une croisée, près de son enfant qui se roulait par terre à demi-nu, sur une couverture de laine. Elle s'amusait entre deux aiguillées à observer ses jeux, ses impatiences, ses paresseuses, et rien au monde ne lui semblait beau comme ce corps rond et rose, frétilant de caprices, creusé de fossettes, et que le soleil chatouillait du bout de ses rayons, à travers la mousseline des rideaux. Un monde d'enchantement se levait pour elle de cette radieuse nudité ; sa pensée se balançait, grisée d'un bonheur qui montait en chansons de son cœur à ses lèvres. Elle ressentait de divines douceurs lorsque le marmot, rencontrant son regard, se mettait à rire de son rire de gorge, haletant et grassouillet, et remuait les bras, le ventre, les jambes, dans une de ces frénésies de mouvement où il semblait dépenser tout à coup des gâtés accumulées. Alors elle n'y tenait plus : elle se jetait à genoux pour le couvrir de baisers, et, quand le bambin, excité par ses caresses, la lutinait à son tour, il lui jaillissait de l'âme un tel afflux de tendresse qu'elle regardait dans la chambre si son mari n'était pas rentré sans qu'elle l'eût entendu, afin de lui dire : « Vois donc comme il est beau ! »

Mais Edmond Glesener entrevoit encore d'autres sources de rédemption morale. Il a tracé une figure de femme, bien caractéristique à ce point de vue. Honnête, dévouée, charitable, elle est comme la conscience vivante du petit monde au centre duquel elle se trouve placée. Elle a l'éclat voilé et doux d'une veilleuse. A la fin de l'histoire c'est autour d'elle que tous se rassemblent. Ils y deviennent meilleurs. La tendresse qui émane d'elle, opère sur eux. D'où vient son prestige ? De sa bonté. Oui, la bonté attendrie et désin-

téressée, voilà la grande vertu qui mettrait un peu de douceur dans l'âpre vie des hommes.

C'est que Glesener aime trop ses héros pour ne pas rêver de les voir devenir moins laids et plus heureux. Chez lui, la pitié corrige continuellement l'ironie de l'analyste. Mais la bonté, pense-t-il, est une fleur trop rare de la sensibilité humaine, une fleur que la vie pourtant fait parfois éclore pour s'en orner et en respirer le parfum.

Ce n'est pas dans ce naturalisme heureux, c'est beaucoup plus haut, nous allons le voir, que HENRI DAVIGNON place le prix de la vie. *Le Prix de la vie*, c'est ainsi qu'il intitule le plus beau peut-être de ses livres.

La thèse qu'il se propose d'illustrer dans ce roman est condensée dans cette épigraphe : « Que vaut la vie sans l'enrichissement d'un beau sacrifice ? » Nous entrevoyons aussitôt que nous allons assister aux péripéties de l'éternel conflit entre la passion et le devoir et à la victoire du dernier, par quoi l'auteur s'est promis d'exalter l'idée essentielle même de la morale chrétienne.

Mais l'œuvre de H. Davignon s'oppose à celle de E. Glesener à un autre point de vue encore. Nous sortons avec elle des milieux populaires pour nous tourner vers les milieux mondains.

Je crois bien que c'était, il y a quelques années, une nouveauté chez nous, une nouveauté dont nous devons faire honneur à Henri Davignon. Longtemps, en effet, on s'est imaginé (notre renaissance littéraire avait accueilli ce préjugé comme un dogme) qu'il n'y a dans la société élégante rien d'intéressant littérairement, et que, seules, les classes les plus basses offrent une abondante mine d'observations.

Or, les deux premiers livres de H. Davignon, *Le courage d'aimer* et *Croquis de jeunes filles* sont justement consacrés à peindre « le monde », et telle est leur seule préoccupation, je crois. C'est que leur auteur, soucieux d'être sincère, a voulu nous montrer l'image des gens qu'il avait sous les yeux. Ajoutons qu'il a su le faire sans indulgence excessive et sans mépris exagéré.

Pareil sujet, du reste, offrait une riche matière à ses facultés de psychologue et d'analyste descriptif. La vie d'un homme ou d'une femme du monde, sous l'apparence d'élégance et de légèreté qu'elle revêt d'habitude, ne

cache pas moins de drames, de douleurs, que celle du pauvre hère grossier et instinctif, que nous voyons terrassé par son destin lamentable. Le cœur qui bat sous un plastron de fine batiste, qui sait s'il n'est pas, quand la passion le rouge, plus tragiquement ravagé que celui du claquedent en guenille ?..

Cependant H. Davignon ne semble pas tenté par les sujets exceptionnels et rares. Au contraire, c'est l'aventure quotidienne, ordinaire, un peu terne même, qu'il affectionne. Ainsi s'atteste son réalisme et son art savant tout à la fois. Car, si, malgré l'absence d'un élément d'intérêt mouvementé auquel il renonce, il réussit à nous émouvoir, ou du moins à provoquer la secousse nerveuse qui nous remue et nous poinct, n'est-ce pas qu'il a vu juste et qu'il est parvenu à nous donner l'illusion de la vie même ?

Je ne m'attarderai pas aux deux livres que je citais tantôt. Pourtant ils contiennent déjà toutes les qualités par lesquelles se recommandent les œuvres postérieures. Des âmes y sont finement analysées, des âmes sans profondeur mais pleines de fraîcheur et de simplicité sous leur préciosité mondaine et toutes en nuances de sentiment. Châtelains et châtelaines, mais aussi bonnes gens du pays wallon, et surtout des jeunes filles, des jeunes filles... Leur sourire naïf ou narquois, leurs aspirations, leur mélancolie, tout ce romanesque confus qui est propre à cet âge de la femme, tout l'énigmatique, tout l'insaisissable de leur tendre sensibilité, c'est cela que M. H. Davignon a scruté et noté avec une rare perspicacité.

Ses portraits et ses silhouettes et l'aventure romanesque qu'ils animent, se détachent du décor ravissant dans lequel l'écrivain, avec un sens remarquable du pittoresque, évoque la beauté multiple et diverse de l'Ardenne.

Mais pour attachantes qu'elles soient, ces pages n'apparaissent plus aujourd'hui que comme d'habiles esquisses par lesquelles un jeune écrivain préludait fort heureusement au roman qu'il rêvait d'écrire et dans lequel il évoquerait le visage souriant d'une vraie femme dans un cadre de nature ardennaise.

En effet, *Le Prix de la vie* nous ramène, encore une fois, vers les paysages tourmentés des hauts plateaux qui dominent la vallée de la Hoëgne. C'est là que s'érige le moderne château de Rudemont, confortable et luxueux.

Isabelle de Rudemont a épousé, depuis huit mois, le fils d'un riche banquier, Philippe Ferreins, qu'elle aime loyalement. Cependant Philippe songe déjà à reprendre ses droits d'amant près d'une voisine, la marquise Catherine de Famenne.

Un soir, survient Jacques Romagne, petit cousin et ami d'enfance d'Isabelle. D'une nature impressionnable et fine, intelligent, timide et puis soudain expansif et loquace, il n'avait pas déplu autrefois à la candide jeune fille qu'était Isabelle. Puis, il l'avait déçue par une réserve inexplicable, au moment où elle était en droit d'espérer qu'il la demanderait en mariage. Mais elle ne lui en voulait pas. Son mari, séduisant et léger, l'avait conquise par un charme très différent, presque opposé, un charme de grâce frivole, d'élan passionné.

Ce soir-là, un sentiment nouveau s'éveille dans le cœur d'Isabelle. Elle comprend que Jacques n'a pas cessé de l'aimer. Car telle est chez l'honnête femme la délicatesse de la sensibilité, qu'elle pressent l'approche du mal à travers la plus pure émotion. Elle ne peut se défendre elle-même d'un trouble très grand, d'un attendrissement inusité.

« Cette journée avait apporté dans l'inconscience du bonheur d'Isabelle un trouble que l'avenir ne pourrait atténuer. La descendante des vieux Rudemont avait frémi dans le soir tombant de se sentir environnée de solitude. Une sensibilité nouvelle s'éveillait dans l'épouse de Philippe Ferreins, une sensibilité étrangère, hostile à la frivolité de ce bonheur que la richesse viciait. Comme à l'empire que le joli homme exerçait sur la jeune femme échappait ce sentiment qui ne caressait que l'âme ! Ce sentiment avait de l'amour le désir de donner, de créer autour de soi le bonheur. Il n'en avait pas l'égoïsme qui rapporte le bonheur des autres au bonheur de soi-même. Il était sans objet défini. Il s'attachait à Jacques de Romagne, l'ami retrouvé, mais sans s'arrêter à lui qu'il pouvait associer à l'image douce de Jeanne. Il mettait au cœur d'Isabelle un attendrissement inusité, une mansuétude où déjà reposaient en puissance toutes les forces du sacrifice ».

Je ne raconterai pas le roman de ces deux âmes d'élite, de leurs combats intérieurs si douloureux, de leurs victoires achetées au prix de cruels renoncements.

Pourtant Isabelle trouve je ne sais quelle sérénité apaisée dans l'accomplissement même de son devoir généreux. Jacques se console d'avoir renoncé au rêve qu'il avait longtemps caressé ; il s'en console par le jeune amour dont son cœur, comme un rosier vigoureux, s'est refléuri.

Philippe lui-même, libéré de sa chaîne passionnelle, ambitionne une vie régulière et utile.

Et l'on s'étonne un peu, en s'en réjouissant, que l'optimisme conciliant de l'auteur ait arrangé si promptement, avec cette bénignité douce, des aventures si compliquées et si graves.

Le récit qu'il en fait, est extrêmement attachant. Le style est naturellement élégant. Mais, à mon avis, le mérite qu'il convient surtout de mettre en lumière à propos de cette œuvre, c'est son parfait équilibre. Rien n'en trouble l'homogénéité : pas de morceaux pittoresques mais encombrants, pas de dissertations à côté. Chaque partie, enfin, a sa place logique dans l'ensemble et son importance relative. Ce souci de la composition est chose assez rare chez nos écrivains pour que nous nous plaisions à le reconnaître ici.

Quant aux personnages, ils sont vigoureusement dessinés. Ils dialoguent entre eux avec naturel et vérité. Ils donnent exactement l'impression de la vie. L'auteur a dû les connaître. Peut-être a-t-il mis en eux quelque chose de lui-même. Peut-être un peu de son propre cœur est-il engagé dans certaines des péripéties de cette intrigue imaginaire ?

Jusqu'ici H. Davignon a écouté battre le cœur de la terre wallonne, établissant une association intime entre l'âme de ses héros et celle du terroir. On dirait qu'il a contracté avec la région ardennaise une secrète alliance, et que, comme s'il n'avait point encore célébré suffisamment la beauté du sol natal, il a désiré écrire en son honneur un livre où paysages et gens s'uniraient dans une sympathie plus complète encore. De là est né *L'Ardennaise*.

Cette fois-ci, il prend ses modèles dans la petite bourgeoisie ou dans le peuple. Sans doute, les sent-il plus soumis à l'influence des choses, à l'emprise magnétique du décor quotidien. Ici, H. Davignon rejoint E. Glesener, pour la part qu'il accorde à ce décor dans l'action, par les suggestions qu'il en fait émaner.

Mais déjà l'auteur a élargi le champ de son observation. Il a acquis un élément de comparaison. Des circonstances

heureuses l'ont conduit en Flandre. La Flandre est entrée dans sa vie.

L'eau complice, une des trois nouvelles qui achèvent le volume contenant *L'Ardennaise*, révèle la première vision qu'il rapporte d'un milieu si différent. Cette vision a enrichi la psychologie du conteur. Elle l'a poussé à vouloir retrouver les racines profondes de notre âme dans le terreau natal, à découvrir le tragique et le comique dans les conflits de la sensibilité que créent sans cesse les conditions de notre vie nationale. Cette compréhension nouvelle de son art lui inspire le dernier petit roman du recueil : *Déracinée*, qui est sans doute l'effort, non le plus long, mais le plus réussi à tous les points de vue de H. Davignon.

Désormais l'auteur n'interrogera plus seulement son Ardenne bien aimée ; mais volontiers il confrontera les plaines de Flandre aux coteaux de la Wallonie, comme il confrontera la sensibilité wallonne à la sensibilité flamande, convaincu qu'il y a dans leur heurt ou leur association une mine inépuisable d'observations romanesques.

Déjà il a cherché à en donner un exemple, dans *Un Belge*, que nous venons de lire.

Son goût de la spiritualité, son souci idéaliste l'ont porté à trouver cet exemple dans une crise sentimentale et religieuse, qui se développe en parallèle avec les revendications du particularisme de race, et qui se résout dans un mariage, en même temps par la foi et par l'amour.

François Chantraine, bien que son atavisme soit complexe, aime avec passion et exclusivement le terroir wallon où tout s'appareille à son tempérament, à ses goûts. Il croit d'abord à la nécessité d'une séparation radicale entre les deux « races jumelles » qui se partagent notre sol national. Son intransigeance juvénile, que ne corrige pas son intellectualité s'exerçant dans un sens très spécial, multiplie les malentendus et les chocs douloureux. Tandis que les douceurs d'une liaison amoureuse le retiennent dans la voie où son individualisme l'a entraîné, il triomphe. Mais ensuite, désabusé, meurtri par une triste expérience sentimentale, il aspire à un réconfort sûr et permanent. Les circonstances le ramènent vers la Flandre, à Anvers, à Bruges, qui sont les sœurs de Gand, de Gand qu'il avait jadis sentie si distante de son cœur. Et la Flandre, à présent, lui semble maternelle. Il y retrouve, avec l'amour d'une jeune fille

exquise, l'équilibre de pensée d'où naîtra le bonheur. Car il découvre ceci : la plaine flamande, que prolonge la mer, s'unit au pays wallon pour former un tout harmonieux. Si celle-là et celui-ci doivent garder, en obéissance au vœu impérieux de la race, leur caractère et leur sensibilité, ils ont tout profit à se connaître, à mêler leur sang, à lier le rêve de leurs destins communs.

Bref, François Chantraine sent se former en lui une âme belge, ou plutôt une conscience belge.

Cette conscience nationale, fruit d'aspirations ancestrales, objet d'un rêve commun d'indépendance, résultat d'efforts réunis et concertés vers le progrès économique, l'auteur, j'en suis sûr, ne la considère pas *a priori* comme une réalité existante. Mais il croit que, chaque jour, elle s'élabore, petit à petit, dans nos âmes moins intransigeantes et moins particulières. On ne peut la définir ; elle se dérobe aux formules en lesquelles on voudrait l'enfermer. Mais, éparse, s'organisant laborieusement, elle fait la force de notre peuple, précisément parce qu'elle s'identifie au travail émouvant auquel un groupe humain se livre pour se conquérir un caractère propre parmi les nations.

Quoi qu'il en soit, l'âme belge de François Chantraine est faite de raisons plus que de sentiments et de passions. Elle est une attitude morale qui n'a rien de spontané, un revirement fort brusque, à peine préparé par la douleur et soudain achevé par l'amour.

Je suis tranquille ; la fine sensibilité native de François frémira souvent encore au fond de son être, pour donner à ses actes, à ses pensées, à ses œuvres, la marque de sa véritable personnalité.

J'ai indiqué ainsi quel est, à mon sens, le côté faible du roman de H. Davignon. Il est dans la soumission du romancier à la thèse qu'il veut prouver. Le caractère qu'il nous montre dans les deux cents premières pages du livre, sous les traits qu'un tempérament bien particulier, l'hérédité ethnique et le milieu ont déterminés, ce caractère, dis-je, ne peut changer, parce qu'on ne change pas de caractère. On change seulement de conduite, ce qui est fort différent. Alors, faudra-t-il que nous définissions *le Belge* : un homme qui, en dépit de son âme particulière de Wallon et de Flamand, a réussi peu à peu, par raison ou sous l'influence de certains mobiles d'ordre sentimental, à se faire une

conscience nationale ? A ce prix, être « un Belge » constituerait une sorte de culture raffinée. Hypothèse qui n'a rien de déplaisant !

Mais, si la thèse du roman, pour généreuse qu'elle est et dictée par un vœu auquel nous souscrivons, n'est pas indiscutable, si, pour ma part, à cette œuvre-ci je préfère celles où l'auteur, inspiré directement par sa vision si nette d'un coin de notre terre patriale, en évoquait les sites, les légendes et la vie idyllique, je me hâte d'ajouter que l'art de l'écrivain n'a rien perdu de sa grâce, de sa saveur distinguée, de l'élégance naturelle d'une forme que déparent à peine quelques empâtements.

L'action mouvementée du récit nous découvre la vie publique et privée de Verviers, de Gand, d'Anvers, de Bruges, sans manquer de nous ramener devant quelques-uns des plus caractéristiques parmi les paysages de la Haute-Ardenne. Et c'est un talent descriptif, très sûr et très sobre qui s'exerce dans ces pages où le décor dresse continuellement pour notre imagination les horizons dont les personnages du livre subissent l'empreinte et les suggestions.

Les deux écrivains dont je viens de vous parler un peu longuement sont loin — je me plais à le croire — d'avoir terminé leur œuvre. Mais celle-ci vous aura paru, dès maintenant, comme un arbre vigoureux qui, après de belles fleurs printanières, a déjà produit des fruits savoureux.

Un talent souple et bien personnel s'était également manifesté dans les livres de FRANÇOIS-CHARLES MORISSEAUX, dont la tombe vient à peine de se refermer.

Curieux de la forme purement française il avait rapidement acquis le sens de la mesure, du trait net et vif, du détail pittoresque. Observateur minutieux, il avait d'abord arrêté ses regards sur le monde des théâtres, puis sur celui des casernes ; puis, élargissant le champ de sa vision, après avoir évoqué une idylle italienne, ardente et passionnée, il avait écrit une série de courts romans ou plutôt de longues nouvelles, dont *Les petits péchés de Monsieur Ambroise* sont un des spécimens les plus représentatifs.

F.-C. Morisseaux donnait l'impression d'écrire avec allégresse, au gré d'une fantaisie aimable. Celle-ci ne dédaignait pas de s'égarer dans les méandres où la menait une imagination volontiers licencieuse, d'aborder des sujets scabreux, de scandaliser un peu enfin.

L'esprit vif, sarcastique, qui la soutenait, perceait le secret d'une foule de petites âmes sans noblesse et sans beauté. Mais son ironie s'accompagnait toujours d'indulgence et de mansuétude. Car, derrière son sourire amusé et malicieux, F. C. Morisseaux cachait une mélancolie sentimentale très douce. Il croyait en la bonté, lui aussi, et pensait qu'elle devait être la loi du monde. « Seulement, ajoutait-il, la bonté est comme les roses : il convient qu'elle ait des épines ».

Cette attitude que Morisseaux avait prise en face du spectacle de la vie, il me semble qu'on la retrouverait, mais avec des nuances variées, chez quelques nouveaux venus.

Je songe à cette sorte d'impertinence et d'impudeur qu'affecte volontiers SYLVAIN BONMARIAGE, depuis ces deux contes d'une verve charmante, qui furent son début un peu bruyant dans les Lettres, jusqu'à ce roman autobiographique, *Le cœur et la vie*, où se confesse une sensibilité avide d'aventures rares et compliquées et où se trahit la préoccupation que l'auteur a eue d'étonner, d'étonner encore. « Tout cela, comme l'a dit Albert Giraud, c'est jeune, un peu fou, écrit à l'hurluberlu, avec un bonheur insolent... Malgré les gageures, les fracas de vitres cassées, on est conquis par l'élégance, la malice et le talent de l'affronteur ».

Affronter, oui, affronter toutes les réserves traditionnelles, il semble que JUNIA LETTY n'ait pas dédaigné, elle non plus, d'ajouter cette saveur d'un goût douteux à celle de meilleur aloi que confère à ses pages une spontanéité spirituelle, très marquée.

La note à la fois moqueuse et un peu cynique est également recherchée par LÉON-MARIE THYLIENNE. Mais à sa fantaisie un peu précieuse et affectée je préfère celle de PAUL MÉLOTTE qui, dans *Ma Cousine et mon ami* et les *Petits mémoires de M. Trouilleboulard*, rencontre assez souvent cette fine raillerie qui n'est pas notre fait habituel, l'humour.

Enfin, c'est encore avec le sourire aux lèvres, mais un sourire qui se voile à demi d'un soupçon de mélancolie, que MAX DEAUVILLE nous conte l'aventure de ses héros. Dans *La fausse route*, *Le fils de ma femme*, *L'amour dans les ruines*, encore qu'un peu d'afféterie dépare ce dernier

livre, il témoigne d'un art fort distingué, apportant cette discrétion rare qui consiste à tout faire entendre sans tout dire et une habileté peu commune à serrer fortement une action dans laquelle l'intérêt va toujours croissant.

Je songe, à ce propos, à un autre romancier qui a su, avec non moins de bonheur, composer son récit, en faire vraiment un tout, ce qui est la grande affaire. L'œuvre d'observation patiente et minutieuse d'ABEL TORCY s'apparente, par la méthode, comme par le sujet et la technique scrupuleuse et savante du style, à *Madame Bovary* et à *L'Education sentimentale*.

L'écoulement d'une vie où il n'arrive rien, c'est cela qu'après Flaubert, notre auteur a dépeint dans *A l'ombre des saules*. Son héroïne a manqué l'existence que, dans la ferveur idéaliste de son adolescence, elle avait rêvée. Par diverses expériences sans éclat, que le conteur nous décrit dans leur terne banalité, se rabattent peu à peu ses ambitions, s'évanouissent toutes ses chimères. Et elle meurt à cause du vide lamentable de ses jours.

L'œuvre est forte et triste, sans brutalité.

Au cours du récit, Abel Torcy s'est gardé avec horreur de toute effusion sentimentale comme de toute prédication. Et cependant cette vie, étalée impassiblement devant nous, finit par nous inspirer de la pitié et dégage une leçon grave et profonde : « il faut prendre conscience de soi-même » et « assumer le plus d'humanité possible », en d'autres termes il faut réaliser fortement toutes ses aspirations. Cette loi d'une morale nettement et dangereusement individualiste, je n'ai pas à la discuter. Mais je reproche à Abel Torcy de n'avoir pas résisté au désir de la développer sur un mode oratoire à la dernière page de son beau livre.

C'est d'une conception d'art voisine, dirait-on, de celle de A. Torcy, que procède *Parrain* de J.-F. ELSLANDER, d'une observation non moins précise mais d'une réalisation moins parfaite.

Nous revenons avec DÉSIRÉ-JOSEPH DEBOUCK et FERDINAND BOUCHÉ aux bons conteurs du terroir.

Le premier, dans ses *Simplex histoires de Hesbaye*, exprime sans recherche le souvenir nostalgique qu'il a gardé de son pays d'enfance. *Vies agrestes* décèle d'autres ambitions. L'auteur retourne volontiers aux sources originales de son inspiration ; mais son imagination semble

revenir d'un long voyage dont elle garde des reflets sans nombre. Son observation s'est faite perçante et ironique, et son style très dépouillé, avec des raccourcis inattendus et une précision étudiée, plaît comme un ouvrage solide et réussi.

Songez maintenant à un petit coin de Wallonie situé à la frontière de la plaine flamande. Ferdinand Bouché en connaît les sites, les gens et les mœurs. Il sait encore toutes les histoires qu'on y narrait à la veillée, autour du foyer, du temps qu'il était un petit garçon. Et paysages, figures familières, menus événements de chaque jour qui s'écoulaient ou vieilles légendes que redisaient les aïeules, tout repasse en sa mémoire, tout s'évoque pour son imagination. Les souvenirs se lèvent en foule dans sa pensée, des voix chuchotent à son oreille. Elles lui racontent des choses et des choses. Il n'a qu'à les écouter et à écrire ce qu'elles lui dictent...

Voici le sombre, le tragique roman champêtre, *Les Mourlons*. Mais voici surtout ce clair et beau recueil, si joliment intitulé *Chrysalides*, où il y a non seulement de l'observation et de l'action, mais encore de la fantaisie, avec parfois un peu d'étrangeté et de mystère, de l'humour, de l'émotion.

Aucun de nos écrivains n'a su, je crois, mieux que F. Bouché, combiner le charme d'une forme soignée avec la saveur d'un récit déduit sur le mode populaire. Et son art est si savant que l'effort n'apparaît pas.

Ce vernis de facilité et de naturel qui ajoute tant d'agrément à une œuvre, je le retrouve dans ce beau livre plein d'humanité, *Profils de gosses*, de la COMTESSE VAN DEN STEEN. Mais les sept récits qu'il réunit, ne nous retiennent pas seulement par les mérites d'un style qui séduit par sa fraîcheur et par tout ce qu'il a d'inattendu, d'audace, de naïveté ! Ils frissonnent de tout l'émoi auquel ils retiennent, ils frémissent de toute la vie qu'ils expriment, selon une vision directe, presque sans littérature, avec une vérité saisissante.

Le Triomphe de l'Homme de FRANÇOIS LÉONARD est un poème plus encore qu'un roman. La caractéristique de l'écrivain c'est son aptitude naturelle au lyrisme, non pas au lyrisme traditionnel et limité aux seuls thèmes humains. Mais le monde entier, tel que la science le recrée chaque

jour un peu, sollicite son imagination. Ce qui le passionne avant tout, c'est le conflit grandiose et tragique des forces naturelles. Combien les œuvres les plus considérables de l'Homme n'apparaissent-elles pas infimes dans le jeu des forces cosmiques ?

C'est là le sujet des poèmes par lesquels F. Léonard s'est d'abord signalé à l'attention: *La multitude errante* et *Babylone*.

C'est là aussi le sujet de son roman, dont le héros est l'Humanité tout entière courant à l'abîme pour avoir réalisé le suprême désir de sa puissance.

GEORGES RENS trahit, dans ses récits, les généreux élans de son âme vers la beauté et la bonté. Il y raconte, dans une forme robuste mais parfois peu châtiée et exubérante, les luttes intimes de ceux qui souffrent et meurent même de se sentir à l'étroit dans les entraves de nos mœurs et de nos conventions sociales.

C'est également un des aspects du problème moral contemporain qui préoccupe HENRI-PROSPER DEVOS dans ses deux romans *Un Jacobin de l'an CVIII* et *Monna Lisa*.

L'idée commune qui relie ces deux livres et les rattache à ceux qui bientôt suivront, c'est le conflit mettant aux prises, dans les âmes modernes, d'une part le scepticisme, stérile et destructeur et d'autre part la foi agissante et créatrice.

Parmi les groupes humains sans énergie et sans enthousiasme, qui, à force d'avoir pratiqué la dissociation des idées et de s'être complu aux jeux de l'ironie, ont perdu la volonté d'agir, l'auteur nous montre quelques âmes exceptionnelles et rédemptrices. Qu'est-ce qui les sauve ?

Une force extraordinaire, une trempe spéciale ont gardé intacte la foi politique dans l'âme de Jacques Vadier. Et, si la foi artistique demeure fervente dans celle de Lisa, c'est qu'une ingénuité rare l'éloigne de l'analyse et du doute et par là de toute défaillance.

P. H. Devos ne manque ni d'observation, ni d'imagination, ni de verve. Mais son art, surtout dans *Monna Lisa*, n'a pas encore dépouillé toute exubérance juvénile et romantique.

Le désaccord existant entre certaines individualités et le milieu où elles se trouvent appelées à vivre, qui tantôt nous paraissait faire l'objet des préoccupations de Georges

Rens, a de même retenu l'attention d'un nouveau venu dans la carrière des Lettres.

Mais ce qu'ALIX PASQUIER, dans *Une Rédemption*, revendique pour le monde un peu spécial des artistes qu'il nous dépeint, ce n'est pas le droit de vivre quelque utopie nébuleuse dont ils veulent faire un dogme. Au contraire, l'idéal, pense-t-il, ne peut être que le réel, que *la nature telle qu'on la voit à travers le rêve*. Et l'art qui traduit un pareil modèle, ne peut être que l'expression de la vie même. Telle est à peu près la conclusion à laquelle aboutit le héros du roman, dont l'aventure est contée d'une façon intéressante et émue.

Arrêtons notre attention, pour finir, sur deux écrivains fort différents des autres et non moins différents entre eux.

Presque tous ceux dont je vous ai parlé jusqu'ici, ou bien nous viennent de Wallonie, ou sinon ne se distinguent pas par leurs particularités ethniques.

Ceux-ci sont de Flandre, et le génie de leur race se reconnaît en eux. Tous deux ont eu à conquérir laborieusement l'instrument par lequel ils expriment leur pensée, la langue française. Enfin leur œuvre à tous deux est marquée d'une forte originalité.

L'âme impressionnable et timide de FRANZ HELLENS s'est ouverte aux sensations et aux idées dans l'atmosphère un peu étouffée de Gand. Dès que ses yeux eurent entrevu les lumières merveilleuses qui éclairent la voie de l'humanité, ils en furent éblouis à jamais, et, de tout son être jeune et ardent, il aima la vérité, la joie, la vie. Mais toujours ses hésitations natives le retinrent à demi plongé dans l'ombre. Il souffrit du mal de se sentir impuissant à l'action énergique, d'être le perpétuel indécis qui se consume en désirs. Il éprouva le besoin de fuir et de s'élançer vers la pleine vie.

Cette peine amère d'un cœur dont les aspirations ferventes restent irréalisées, l'écrivain l'a confessée, sur un mode presque lyrique, dans son premier livre, *En ville morte*.

Mais déjà sa fantaisie l'y porte à voir gens et choses autrement qu'ils ne sont, à les déformer, à y ajouter pour les recréer en quelque sorte selon sa vision. Ainsi se trahit,

non pas un caprice, mais le besoin irrésistible de sortir de la réalité.

Le fantastique que cherche partout son regard, bientôt par une sorte d'hallucination, il l'aperçoit dans les moindres détails d'une physionomie. Et, une seconde fois, dans *Les Hors-le-vent*, nous voyons un artiste qui, par le luxe de l'imagination, se dédommage de la pauvreté de sa vie. Ce livre étrange est peuplé des fantômes les plus sombres. Dans la pénombre de quelque intérieur, une clarté vive est soudain projetée, une clarté qui pénètre et qui fouille, faisant apparaître, dans un relief étrange, des détails inattendus, disséquant les formes ténues et secrètes des êtres ou des objets. Et puis, tout rentre dans la nuit.

Dans *Les Clartés latentes*, au contraire, F. Hellens semble s'être soustrait à la hantise du passé. Il se complait toujours au fantastique, mais à un fantastique plus clair ; et, d'autre part, le merveilleux de la parabole l'attire.

Ce qui caractérise la parabole, c'est l'intention morale. L'affabulation romanesque, dans ce genre de récit, pourra assurément viser à produire une émotion sentimentale, mais tendra aussi à suggérer une émotion de pensée.

Justement les vingt petites histoires des *Clartés latentes* illustrent une pensée, une pensée bien simple que voici : il faut aimer la vie pour elle-même. L'auteur varie ingénieusement les développements de ce thème, en mettant en scène une série de personnages mi-réels, mi-légendaires.

La donnée est ordinairement celle-ci : un homme vivait, tout entier occupé à son métier, à sa tâche médiocre, ignorant la beauté et la joie ; et puis, un jour, voilà que ses yeux sont frappés d'une soudaine lumière.

Le meunier n'aimait le vent que comme l'auxiliaire indispensable dont le souffle fait tourner les ailes de son moulin. Mais il en comprendra la beauté, un matin, après une nuit d'ouragan, et, pour la première fois, cette chose banale et nécessaire lui paraîtra joyeuse et bienfaisante.

Le pêcheur, lui, s'en va depuis des années sur la mer pour remplir ses filets de poissons, lorsqu'enfin, une fois, en suivant du regard les bulles de savon qu'un enfant lance au bord de l'eau, il découvrira la beauté mouvante des flots et l'ivresse de voguer vers l'inconnu.

Tant qu'il vit clair, ce vieillard, aujourd'hui aveugle, qui s'avance appuyé sur un bâton, n'a jamais reposé ses

regards sur la splendeur de l'univers. A présent, il *devine* le délice incomparable que ses yeux n'ont point connu.

Et ainsi de suite.

L'auteur semble avoir voulu esquisser le symbole de son imagination dans la page d'introduction qui a pour titre *Le salut du soir*. Errant sans but au crépuscule, il entre dans une église rencontrée au bord de la route. L'orgue chante. On dirait qu'en ses poumons retentissent tous les bruits de la journée, de même que dans l'humble temple se sont réfugiées toutes les émotions de la contrée avoisinante.

Dans l'ogive obscure du vitrail, apparaissent des étoiles, et l'on dirait qu'elles ne brillent pas plus haut que les cierges aux lueurs clignotantes desquels elles se mêlent.

Pareilles sont les clartés que les personnages de Fr. Hellens aperçoivent à travers le voile obscur des contradictions douloureuses qui enveloppent leur âme.

Et, sans doute, ne sont-ils que les visages de la pensée même de l'auteur, de sa pensée cherchant à s'échapper des mailles du doute qui longtemps l'angoissa pour s'élever jusqu'aux certitudes entrevues et souhaitées.

J'ai essayé de faire l'histoire d'une sensibilité qui m'a paru être l'une des plus curieuses parmi celles qui animent les livres de nos contemporains. Et quand je dis : sensibilité, je m'exprime mal, sans doute. Et c'est plutôt : imagination qu'il faut dire. Franz Hellens est avant tout une imagination. Il est devant la vie comme un enfant. Elle lui apparaît en images. Ces images, il les regarde, les tourne et les retourne en lui-même, les colorie à sa fantaisie, y rêve longtemps, y discerne des sens profonds, puis les entoure et les encadre de mille détails qui lui plaisent. Et des êtres dissimulés et obscurs se mêlent à tout ce qui arrive. Le mal et le bien, la joie et la tristesse ont des visages. Le bon ange et le mauvais ange planent encore sur le monde, comme au temps de ses premières années, qu'ils remplissaient d'angoisse et de mystère.

Dans de telles conditions le conteur ne choisit pas, à proprement parler, ses sujets. Ceux-ci lui apparaissent, un jour ; il les saisit, il les porte longtemps en lui, les contemplant souvent jusqu'à ce qu'il soit tenté de les réaliser par l'écriture.

C'est alors que commence pour lui le dur travail de la

composition. Il se fait lentement, petit à petit. L'auteur y apporte une attention d'ouvrier penché sur l'établi, un soin presque excessif à rechercher non pas tant l'élégance et l'harmonie, mais la simplicité et la mesure.

Tandis que le monde n'apparaît à F. Hellens qu'à travers les fantasmagories en lesquelles sa fantaisie se complaît, tandis que cet écrivain recrée en quelque sorte la réalité au gré de son imagination, pour ensuite nous en conter les petits drames quotidiens sur un mode grave et un peu mystique et avec des raffinements de style, au contraire HORACE VAN OFFEL semble soucieux avant tout d'apporter dans son art sa vision directe de la vie, sans aucune altération, sans imagination, ni fantaisie, ni mysticisme. Pas de littérature, pas de procédés habiles, pas de trucs de métier. Ici, le métier se confond presque avec l'observation scientifique. Je m'explique. Ces brutes humaines que H. Van Offel nous montre dans *La nuit de garde*, par exemple, il les considère presque du même œil que le savant naturaliste observe les cynocéphales devant la cage desquels il s'est arrêté. Ou plutôt, je me trompe, c'est avec cet œil du moins qu'il s'applique à surprendre le spectacle multiple de l'humanité. Mais son cœur ne l'y laisse pas insensible.

On s'est, du reste, singulièrement mépris sur la véritable personnalité d'Horace van Offel. Peut-être est-ce un peu sa faute ? Il a eu, il a encore sa légende. Je me souviens encore des traits sous lesquels on me le dépeignait au lendemain de la publication de son premier livre. Un pauvre soldat, inculte, mais merveilleusement doué, ayant traîné, dans Dieu sait quels bas-fonds, une existence misérable à la Gorki, etc., etc.

Or, notre écrivain appartient, en réalité, à une vieille famille anversoise. Il est de cette race de Flamands à l'allure svelte, aux traits fins, au front haut, aux yeux clairs, dont le type fait penser à celui de Van Dyck, et qui a donné des générations d'artistes aux siècles passés. H. van Offel avait de qui tenir immédiatement. Son père était peintre à ses heures et auteur dramatique populaire. De sa mère il avait hérité une sensibilité aiguë, prompte, presque douloureuse. Elevé dans un milieu de gens pleins d'imagination et de goût artistique, il y fut initié au culte de la beauté. Il poussa assez loin des études à l'Académie et songea, un moment, à s'adonner à la peinture, bien qu'il se fût pas-

sionné, dès lors, pour la littérature et plus encore pour les sciences.

Mais bientôt les hasards d'une vie assez aventureuse le mirent en contact avec beaucoup de pauvres gens : soldats, ouvriers, filles de bar, monde étrange, pittoresque et varié. Les attitudes et les mœurs qu'il avait sous les yeux, le frappèrent dans la mesure où il se sentait éloigné, par son caractère et ses goûts, d'une telle humanité fort peu raffinée. Et cette discordance, sans doute, nous explique ce qu'il y a de vif et de perçant, dans l'analyse dont il pénètre ses modèles, ce qu'il y a de saisissant dans les portraits qu'il en trace.

J'ai voulu établir qu'Horace van Offel possède une solide culture générale, augmentée de beaucoup d'expérience personnelle.

Ainsi armé, il s'est proposé une œuvre qui serait plus philosophique que littéraire, une œuvre qui prêcherait le culte de la vie dans ce qu'elle a produit de plus grand, de plus merveilleux : le génie humain.

Car la vie lui paraît belle infiniment pour ce qu'elle renferme de beauté déjà réalisée et d'aspirations nobles. Mais les hommes ne se connaissent pas eux-mêmes. H. van Offel voudrait écrire leur *histoire naturelle*. Elle aurait bientôt fait, à son avis, de ruiner tout ce que les pseudopsychologues ont accumulé d'erreurs.

En attendant, en particulier dans *Le retour aux lumières*, (je ne m'occupe ici que de H. van Offel, conteur), il s'est plu à analyser avec exactitude quelques *types humains*.

Tout d'abord H. van Offel sembla attacher peu d'importance à la forme. Il était préoccupé de développer les conceptions de son esprit pour elles-mêmes. Sa vocation littéraire ne s'était affirmée que tardivement. Son éducation polyglotte ne lui avait pas permis de surprendre tous les secrets de la langue française, dont il avait fait élection, passé la vingtaine. Un temps, il chercha donc sa forme à travers bien des incorrections et des rugosités. Il l'a trouvée ou, du moins, s'en rend maître petit à petit.

Un style précis, expression directe des idées. Car ce sont les idées qui sont tout pour H. van Offel. Il veut être un semeur d'idées. Les mots ne valent que par ce qu'ils contiennent ou suggèrent de sens réel. Partant de cette conception forte de son art, il a écrit quelques-unes des

pages les plus solides, les plus vraies et les plus senties que compte notre jeune littérature.

Celle qui suit, est déjà classique. Elle est extraite d'un récit auquel je faisais allusion tantôt, *Une nuit de garde*.

Le sergent a ordonné aux hommes du poste de nettoyer le corps de garde. On s'exécute de mauvaise grâce, C'est un remue-ménage complet qui soulève un nuage de poussière et met en fuite araignées et cloportes, qu'on voit détalier éperdument des coins humides vers le plafond. Soudain le soldat Mœnke se redresse avec un geste de triomphe, tenant par la queue une souris.

Je cède la parole au conteur :

« *C'était une souris grise, avec des pattes roses. Son museau s'agitait convulsivement, et l'on voyait sous la peau de son ventre battre un menu cœur fragile et affolé.*

— *Qu'allons-nous en faire ? demanda Mœnke.*

— *Noyons-la, conseilla Tsies.*

Mais Barth, le farceur de la compagnie, trouva mieux.

— *Mes amis, dit-il, nous lui mettrons un fil à la patte ; puis nous irons sur le pont effrayer les femmes. Les femmes ont peur des souris comme du diable ; nous crèverons de rire.*

— *C'est trop long, objecta un troupier. Il ne vient pas de femmes sur le pont tout le temps. Puis le sergent ne veut pas nous voir stationner au dehors ; c'est défendu. Il faut trouver autre chose.*

Alors Mœnke proposa ceci :

— *Brûlons-la vive !*

— *Ah ! oui ! C'est une idée. Nous l'enduirons de suif de chandelle.*

Ce Mœnke était un garçon maigre et pâle. Il avait des yeux tristes et de grandes oreilles blafardes toujours en mouvement.

Les autres acceptèrent son idée avec empressement. Et moi, retenu par je ne sais quelle honte, peut-être poussé par un curiosité mauvaise, obéissant certainement à une lâcheté, je ne disais rien !

Et la souris fut roulée dans la graisse du chandelier. Chacun voulait en mettre un peu ; et ainsi elle passa de main en main, pour revenir finalement à moitié étourdie, dans celles de Mœnke. Celui-ci frotta une allumette ; nous entendîmes un léger grésillement. C'était fait.

A présent une flamme bleuâtre et légère enveloppait la

bestiole. Des petits cris de détresse, affreux bien qu'à peine perceptibles, montaient du coin obscur où s'accomplissait cette horreur.

Néanmoins cela ne dura qu'un instant. Mais quel instant ! Pendant lequel nous vîmes la souris tassée, immobile, comme attentive à la flamme qui la rongait et rendait son corps semblable à un charbon ardent ! Oui, ainsi était ce corps. Et la tête restait intacte, pensait, souffrait encore ! Je ne voyais plus mes compagnons ni ce qui était autour de moi. Il me semblait que devant moi agonisait un être de chair pareil à moi-même. Et lorsque les pattes, enfin détruites, firent choir la pauvre bête suppliciée sur le flanc, je sentis réellement que j'assistais à l'éroulement d'une vie : d'une vraie vie, valant certes toutes les vies !

Je n'existais plus que pour boire des yeux le secret des deux petits yeux qui s'éteignaient là. Oh ! yeux de souris qui m'obsèdent encore après tant d'années ! Tout ce que le désespoir, la douleur peuvent mettre dans un regard humain, y était ; et ce qu'il y avait aussi, en plus, c'était une expression d'étonnement navré, un étonnement immense, de pauvre être qui ne comprend pas, qui ne peut comprendre d'où lui viennent tant de souffrances, pourquoi on lui fait ces choses atroces : le torturer et le détruire. Voilà ce que j'ai vu dans ces yeux ! Et je l'ai bien vu ; car je les ai regardés jusqu'au bout : jusqu'au moment où ils jaillirent hors des orbites comme deux larmes de sang et de fiel ».

Pas un instant, dans ses récits les plus âpres, les plus noirs, H. van Offel ne s'est départi de son idéalisme. Il ne conclut ni ne dogmatise jamais. Mais nous sentons ce qu'il éprouve et ce qu'il espère que le lecteur éprouvera avec lui devant la vie qu'il fouille avidement. Il la trouve belle, malgré tout. Pour lui il n'y a pas d'être absolument méprisable. Il en a connu d'abjects en apparence, dont l'existence était un chef-d'œuvre. Et il croit qu'une race viendra, divinement belle, divinement lucide. C'est pour la faire naître qu'il veut maintenir bien haut notre orgueil et nos efforts.

« Non, écrivait-il naguère, ce n'est point une duperie de vivre orgueilleusement toute sa vie, avec tout son esprit dehors, exalté, large ouvert comme les ailes d'un oiseau pâmé dans la lumière... Non ce n'est pas une duperie de tout aimer et de se sentir digne d'être aimé de tout, de porter

en soi quelque chose de beau comme les fleurs, les étoiles, de se réveiller chaque matin, joyeux de vivre encore et étonné de son propre éclat comme le papillon d'or parmi les parfums et les feuilles »...

Ce cantique à la vie, par lequel je viens de terminer — car ici s'achève ma tâche — n'est-il pas l'expression tyrique et ardente de la confiance que respirent presque tous les livres dont je viens de faire mention ?

Que nous sommes loin du pessimisme baudelairien, du cynisme et de la brutalité naturalistes ! Que nous sommes loin de ces sources empoisonnées où notre littérature d'il y a trente ans s'enivrait volontiers !

Au contraire, nos jeunes écrivains paraissent unanimes à exalter la beauté du monde et celle de l'homme. Et ceux mêmes que leur ironie subtile excite à pénétrer au plus profond de nos petites misères et de notre misère morale, j'ai tâché de vous les montrer tout pénétrés d'une grande tendresse, d'une large indulgence, et tout vibrants d'espoir dans nos destinées.

C'est le privilège de notre force jeune et saine. C'est le signe d'un heureux équilibre mental.

Qu'importe si la sève encore bouillonnante dont est gonflé notre art littéraire, le fait s'épanouir parfois encore en pousses folles, si de son jaillissement fécond nos livres naissent un peu tumultueusement. Leur beauté sans fard n'en est que plus émouvante. Ah ! qu'ils fleurent bon la vie ! Et quand à cette spontanéité s'ajoute le souci de la composition et de la pure forme française, alors nous voyons éclore des œuvres tout ensemble artistiques et humaines.

ARTHUR DANHELET.

Février 1913.

MONSIEUR DE CLAMORT

La maison mélancolique dominait l'étang verdi où traînaient des feuilles mortes et des pétales effeuillés de roses. Une longue avenue, bordée d'un double rang de hêtres que rouillait le finissant été, y conduisait de la route. Là, une grille armoriée énorme et massive la terminait. De hauts murs, enmantelés d'un lierre touffu, fermaient le parc immense et sauvage. Des herbes folles, des ronces parmi des fougères, des coquelicots et des bluets, avaient envahi la symétrie des allées jonchées de bois mort et où poussaient de jeunes tiges. Un épais tapis de mousse couvrait le sol ; aux branches des lianes pendaient. De grosses araignées velues tissaient leurs toiles dans l'intervalle des troncs, des limaces rouges erraient.

A l'ombre humide des berceaux embroussaillés, l'abandon rongea d'une lèpre verdâtre les Hermès, les Cérès, les Pomone et les Flore. Les jets d'eau des fontaines s'étaient taris desséchant les vasques où jadis les colombes venaient boire. Au bord d'une terrasse, dans de grands vases dont s'effritait le marbre, la ciguë et l'ortie poussaient à l'envi. Un chèvrefeuille enroulait là ses branches fleuries aux pierres disjointes de la balustrade. Sur la terre brûlante, des lézards s'étiraient tranquilles au soleil. Les ifs et les buis jadis taillés en boules avaient poussé des branches folles ; les rosiers étaient devenus buissons. Une abondante moisson s'y mourait. L'air était doux de la fin troublante de toutes ces roses et dans l'immuable silence de la vaste solitude, le temps lui-même semblait suspendu.

Au miroir terni de l'étang, la maison mirait sa face de granit que ridaient des lézards profondes. Une glycine l'étreignait qui semblait soutenir sa vieillesse surannée. L'herbe croissait aux crevasses du seuil. Un blason armorié s'effritait au-dessus du perron dont les marches brisées branlaient. Mon approche effaroucha et mit en fuite des hirondelles. Un instant leur vol tournoya en criant, puis rapides elles s'élevèrent brusquement dans le ciel et disparurent. J'aperçus leur nid dans un coin de la porte, parmi les jeunes pousses. Je soulevai le heurtoir rouillé,

il retomba lourdement. L'écho lugubre répéta mon appel au travers des corridors. Tout redevint silence. Sur le toit déjeté par les bourrasques de l'hiver grinçait une girouette, des ramiers se rengorgeaient. Une mince fumée montait droit : la maison était habitée. Je heurtai à nouveau. Des pas traînèrent sur les dalles, la porte cria sur ses gonds, M. de Clamort lui-même venait m'ouvrir.

* * *

Le sang nous unissait d'une parenté proche. Il ne parut ni s'étonner ni s'émouvoir de ma venue. Cependant dix années s'étaient écoulées déjà, que franchissant le seuil de cette maison de Clamort, éblouissante à cette époque, du faste d'une fête de fiançailles, je m'étais lancé, rêvant de gloire militaire, dans la brousse lointaine de nos possessions d'Afrique. Le danger m'y attirait à la suite d'un corps expéditionnaire. Je connus l'ivresse rouge des batailles, les tourments hallucinés de la soif, les ardeurs brûlantes des midis tropicaux. Du temps passa. Le fardeau de la discipline, le devoir strict d'obéir pesaient à mon esprit indépendant et volontaire. Je quittai l'armée. Le pays me plaisait. La liberté, plus grande chez ces peuples moins policés, satisfaisait mon goût d'aventure. Mon instinct de chasseur, des habitudes d'un somptueux et autocratique rien faire, l'amour aussi d'une belle maîtresse me retinrent longtemps loin des terres natales. Aux confins du désert, les nouvelles sont rares. On m'écrivait peu, je répondais moins encore. Je sus par de brefs billets le mal incurable qui emporta Marie-Rose de Clamort, le désespoir, puis le suicide de son fiancé, la folie enfin de M^{me} de Clamort.

* * *

Le chagrin endeuillait M. de Clamort d'une vieillesse précoce. La douleur avait courbé sa tête hautaine, ravagé l'orgueil de son front. Des rides profondes sillonnaient sa face cireuse, amaigrie ; ses mains s'agitaient d'un tremblement nerveux. La fièvre ardente des yeux, cependant, étonnait. Il passa son bras sous le mien et me conduisit dans le vaste salon où tant de fois, aux heures d'intimité, nous avions écouté, tous deux, les sages conseils de notre père. Le meuble toujours pareil n'avait pas changé. Les

tentures s'étaient fanées, la poussière encrassait les trumeaux. L'usage avait limé le dos des fauteuils, terni la transparence des miroirs. Sous la haute cheminée, malgré la saison, un feu de bois brûlait. Une éphéméride, au mur, marquait une date ancienne. Mon frère, dans un fauteuil, sanglotait. Une mouche bourdonna aux vitres. J'aperçus, par la fenêtre, la vaste solitude du parc sous la lumière vive. Au bout de l'avenue, le soleil alluma d'un éclair, l'or terni des lances de la grille.

« Je suis heureux de votre retour en cette maison chère à notre commune enfance, me dit-il, d'une voix sourde. En vérité, je n'espérais plus vous revoir. La vie vous a pris, vous êtes le maître de votre destinée, merci à vous d'être venu. » A nouveau le silence pesa. « Cette demeure est une tombe, reprit-il, elle redevient poussière, j'en ai disposé ainsi. Pour le monde, M. de Clamort n'est plus. Il n'y a plus devant vous qu'un pauvre vieil homme meurtri par les souffrances. La douleur est en moi. Ne me plaignez pas, j'ai fait mon devoir et mon cœur indigne saigne parfois, égarant ma raison. Vous ignorez l'horrible drame de cette maison. Je n'en veux pas emporter le secret dans la tombe. Je sens ma fin proche, bientôt les poings crispés de rage, je pleurerai mes dernières larmes, je râlerai mes derniers cris. Le sommeil paisible de la mort sera doux, à moi, qui ne dors plus depuis des années. Ecoutez-moi. A vous mon égal, mon frère, le dernier de la glorieuse lignée des Clamort, à vous l'héritier orgueilleux d'un nom reçu sans tache des ancêtres et conservé, grâce à moi, intact de la salissure infâmante de batardise, je vais dire l'horrible histoire.

C'est avec M. de Lusarches que le malheur s'installa dans cette maison. Je vous le présentai lorsqu'il me fit l'honneur de solliciter la main de mon unique enfant. Nous étions de noblesse et de fortunes égales, les jeunes gens s'aimaient, je consentis. Vous avez assisté aux fêtes des fiançailles. Votre départ, mon frère, passa, à cette époque, inaperçu, tant était grande l'animation qui, chaque jour, secouait la maison de parties nouvelles. Les dîners, les chasses, les réceptions, les promenades, les bals se succédaient. Heureux du bonheur de ma fille, je prodiguais l'or sans compter. C'était ici la maison du bonheur. Le plaisir souriait sur toutes les bouches. Hélas, pourquoi cela n'a-t-il pas duré ?

Dès cette époque, il est vrai, j'aurais dû me garder de la coquetterie plus grande de ma femme et remarquer les regards singuliers, furtifs et plus mouillés dont elle enveloppait M. de Lusarches. Je la trouvai plus d'une fois à son côté, souriante à mon approche, s'occupant à discourir en quelque allée du parc ou bien au bord des fontaines, à l'ombre fraîche des charmilles. Marie-Rose n'était jamais loin, je traitais moi-même M. de Lusarches comme un fils. Je la crus une mère tendrement affectueuse cherchant à plaire pour le bonheur de son enfant et peut-être aussi, sans y prendre garde, par cet instinctif besoin qu'éprouvent toutes les femmes.

Tout cela ne m'est, d'ailleurs, revenu que plus tard. Je vivais alors du bonheur de ma fille. J'étais le confident choisi de sa félicité amoureuse; chaque jour, rougissante, elle m'entretenait de ses projets d'avenir. L'amour emplissait son cœur, sa passion débordait. Jamais je n'entendis des choses plus exquisement tendres, tant d'aveux naïvement ingénus. Que vous dirai-je, Marie-Rose aimait son fiancé de toute l'ardeur d'une âme neuve et sincère. La joie paraît son front d'un sang plus vif et ses yeux brillaient...

Les sanglots étouffèrent sa voix, il se tut. Le soleil déclinant éclairait, au mur, un cadre où Marie-Rose souriait. L'artiste l'avait représentée au retour du jardin, s'avancant d'un geste à la fois simple et gracieux. Une floraison d'œillets, de lis et de roses emplissait son bras légèrement recourbé. L'ombre d'un grand chapeau de campagne adoucissait les contours d'une tête volontaire où s'extasiaient, sous les cheveux bruns légèrement bouclés, deux grands yeux rêveurs. Elle venait alors d'avoir dix-huit ans. Toute sa jeunesse chantait dans l'arc menu de la bouche, dans la fraîcheur de sa chair, dans l'élançement souple et ingénu de la taille.

M. de Clamort, plus calme, reprit :

— Un soir, rentrant d'une promenade en forêt, Marie-Rose éprouva un léger malaise. Nous avions, ce jour-là, chevauché plus longtemps que de coutume. Personne ne s'inquiéta. Le lendemain, elle ne put se lever. Je fis venir le médecin. C'était un vieux brave homme, plus habitué aux rustres qu'aux gens de qualité. J'avais en lui toute confiance. Il hocha la tête indécis, me dit que ce ne serait rien de grave et promit de revenir le lendemain. Il revint chaque jour. Vous savez combien j'adorais mon unique

enfant. Je n'eus de cesse tant que le docteur ne m'eût déclaré qu'il ne s'agissait que d'une maladie des nerfs, curieuse et peut-être inexplicable, mais peu dangereuse, si toutefois elle était longue à guérir. J'eus bon espoir. Le mal, en effet, sembla diminuer, la fièvre cessa; Marie-Rose resta sans souffrir, allongée dans un fauteuil. Ses jambes, trop faibles encore, se refusaient à la porter. Ma femme et moi ne la quittions un seul instant. M. de Lusarches venait chaque jour. Alors seulement Marie-Rose s'animait, son pâle visage s'empourprait et c'étaient des conversations sans fin, des serrements de main et de doux aveux. On n'attendait, pour fixer la date du mariage, que la fin d'une convalescence impatientement espérée. Ma femme, chaque jour, interrogeait le médecin. Brusquement, le mal reparut pour cesser encore. Puis les crises devinrent de plus en plus fréquentes et inexplicables. Le docteur soucieux, exigea une consultation. Je fis appel aux maîtres de la science. Ils se réunirent à l'entour de la malade, chacun d'eux l'examina. Leurs faces restaient impénétrables. Ma femme livide ne quittait pas leurs yeux. Ils se retirèrent dans un salon voisin pour délibérer et rédiger l'ordonnance. Ces quelques minutes me parurent des siècles. Ils me firent bientôt prier de venir les joindre. Mon cœur se serra d'angoisse. Mes jambes, soudain molles, me portèrent mal. Ma main trembla sur le bouton de la porte. Ils m'accueillirent silencieux et graves. Le plus âgé d'eux tous, un maître connu dont tous les avis faisaient loi, prit la parole: Son devoir, me dit-il, était douloureux et pénible, mais il me devait toute la vérité. Mon enfant était condamnée. Un dépérissement la minait, incurable. Ses forces fuyaient son corps, tel le vin s'écoule de l'outre percée d'une pique invisible. Les soins les plus dévoués, les efforts inlassables ne pouvaient tendre qu'à prolonger de quelques mois, de quelques années peut-être, le terme d'une vie trop courte. Tel était, pour autant que les hommes sachent la science divine de guérir, la vérité. Je pensai défaillir, je dus m'asseoir et fus longtemps à me remettre. Je pus enfin pleurer et cela me soulagea. Ces Messieurs, de leur mieux me consolèrent. J'entendis à peine leurs paroles. Mon enfant, ma Marie-Rose condamnée, je ne pensais qu'à cela ! Avant de partir, les médecins m'indiquèrent ce qui importait à la malade : du calme, une grande sérénité de pensée. Il fallait voir à satisfaire ses

moindres désirs afin de ne pas exciter ses nerfs et provoquer des crises. Je restai seul ; ma femme vint. L'inquiétude se lisait à la fièvre de son visage. J'eus pitié de ce cœur de mère et n'osai pas lui annoncer ainsi, brutalement, la fatale nouvelle. Il n'y avait pas d'imminent péril ? Pourquoi ne pas lui laisser la réconfortante douceur de l'espérance ? Moi-même, je voulais douter encore. Je refoulai mes larmes et souris dans un effort de suprême volonté. Nos lèvres s'unirent en un baiser de paix.

La chaise-longue de l'enfant nous réunit chaque jour durant des heures plus nombreuses et notre sollicitude, toujours en éveil, cherchait à devancer les moindres désirs de notre chère malade. Je vous ai déjà dit que M. de Lusarches venait chaque jour et que, seulement alors, Marie-Rose revivait. Longtemps avant l'heure de la quotidienne visite, elle se faisait apprêter, chaque jour plus coquette. Elle voulait qu'une lumière adoucie l'éclairât afin qu'il vit moins sa pâleur malade. Les yeux fixés au cadran d'une pendule, elle s'impatientait de la marche trop lente des aiguilles et de quel doux regard elle accueillait son fiancé lorsqu'il entrait enfin ! Il s'asseyait près d'elle ; la main dans la main, ils causaient. Parfois, fatiguée, Marie-Rose s'endormait ainsi. Je profitais de la présence de M. de Lusarches pour m'absenter, de temps à autre, lorsque le soin impérieux d'une affaire urgente me réclamait.

Une après-midi, nous étions, ma femme, M. de Lusarches et moi, réunis autour de Marie-Rose qui venait de s'assoupir. Nous ne disions mot de peur de troubler ce sommeil si léger. La chaleur torride d'août suffoquait. Aucun bruit ne montait du jardin. Les persiennes tirées, il régnait dans la chambre une demi-obscurité. Des barres de lumière striaient l'air du vol de leurs poussières dansantes. Une soif ardente, depuis un instant, m'altérait. Je me levai et, étouffant de mon mieux le bruit de mes pas, j'allai dans une pièce voisine quérir une boisson rafraîchissante. La porte resta ouverte. Le hasard fixa mes yeux au miroir qui lui faisait face. J'y vis au côté de Marie-Rose endormie, ma femme et M. de Lusarches, goulument, sur la bouche, se baiser. Un mouvement que je dus faire les sépara, leurs visages se tendirent inquiets de mon côté. Et je restai là, stupide, à bout de souffle, cloué au sol, la langue étreinte d'angoisse. Une sueur

froide m'inonda, mes dents claquèrent. En vain, mes poings se crispèrent-ils de rage, car il fallait du sang pour laver toute cette honte. En vain, tant de monstrueuse ignominie affola-t-elle mon esprit. Je restai inerte, pauvre loque d'homme, avec deux larmes brûlantes au coin des yeux, à regarder dans ce miroir les larrons de mon bonheur qui maintenant, tranquilles, causaient. Marie-Rose m'appela. Il me sembla que quelque chose se brisait en moi et je dus me retenir à un meuble pour ne pas tomber. N'était-ce pas elle que j'allais frapper en tuant, selon mon devoir, M. de Lusarches ? N'était-ce pas elle, la pauvre innocente, dont la vie ne tenait qu'à un fil, que j'aurais doublement frappée en lui prenant à la fois son fiancé et sa mère ? Est-ce que je pouvais lui dévoiler la vérité, toute l'horrible vérité ? Je revins près d'elle sans rien avoir décidé, et, forçant mon visage au calme, je ne laissai rien paraître de ma découverte. Je fis montre, sans doute, d'une nervosité inaccoutumée. Prononçai-je des paroles soudain aigries ou violentes ? Il se peut. Je ne vivais plus avec ce baiser à jamais gravé d'un fer rouge au fond de mes yeux. Dieu sait le mensonge de ma bouche, ma résignation à céder d'un affreux sourire tout l'enfer de mon cœur ! Il me sembla cependant surprendre, dans le regard de Marie-Rose, un tel émoi, que je me hâtai de l'embrasser au front. Elle me sourit avec tendresse et, l'une de mes mains dans les siennes, parla longuement à son fiancé. La fièvre brûlait ses paumes moites, colorant les pommettes d'un mauvais incarnat. Sous les paupières lourdes le regard brillait d'un éclat trop vif dans le cerne des yeux. M. de Lusarches et ma femme, près de moi, lui répondaient tour à tour affectueusement. Dès ce moment, j'eus la volonté très nette de mon devoir apparu. Il me fallait mentir, ruser et feindre. Le bonheur de Marie-Rose seul importait. L'ignominie impudente d'une caresse, le hasard d'une parole, d'un regard surpris, la moindre imprudence pouvait détruire ses plus chères illusions dont sa vie dépendait. Je voulus défendre son bonheur, moi qui n'avais pas su garder le mien ! Je ne quittai plus mon enfant. Je veillai ses souffrances et ses rêves. Je me forçai à la douceur. Je fus bon envers les coupables, Je priai, moi, qui aurais dû commander. L'heure de justice viendrait. Mon esprit, malgré moi, se complaisait à ces pensées de vengeance. Elle serait impi-

toyable et juste selon ma volonté. J'en goûtais par avance la joie âpre et forte dont mes sens bouillonnaient. Il me semblait que le sang répandu, je reviendrais un homme digne du nom de ma race et de mes ancêtres orgueilleux dont les portraits, dans la galerie, n'avaient pour moi que des regards de dédain et de mépris. Alors, l'image de Marie-Rose surgissait à mes yeux et j'avais honte de ces pensées comme d'un crime infâme. Je demandais à Dieu de n'en pas exaucer le vœu, les genoux à terre avec des sanglots plein la voix. L'heure de justice qu'appelait l'outrage, n'était-ce pas celle où mon cœur de père se briserait ?

L'Angelus tinta au clocher du village proche; M. de Clamort se tut. La nuit était venue noyant d'ombre la salle où les fenêtres ne découpaient que de vagues carrés de lumière imprécise. L'âtre nous éclairait de ses flammes dansantes; nos ombres immenses s'agitaient au plafond. Des pas glissèrent sur le carreau. Une femme vêtue de noir entra, portant des lampes. Leur clarté crue l'éclairait. C'était une vieille servante du jadis carillonné où Marie-Rose naquit. Elle fut sa nourrice et sa confidente. Maintenant, dans l'office désert de la maison en ruines, elle vivait seule du deuil de ses souvenirs. Le maître et la servante pleuraient la même morte. Elle me reconnut au passage et me salua d'un « bonsoir » taciturne en se retirant. La porte derrière elle claqua.

M. de Clamort reprit et sa voix s'était comme voilée de l'ombre nocturne :

— Cela dura deux ans. Deux ans, l'adultère s'abrita libre, ainsi, dans cette maison. Marie-Rose, comme une fleur trop pâle, malgré la science des médecins et mes soins attentifs, lentement dépérissait. Son nez se tira dans sa face amaigrie, ses lèvres blémirent. Elle ne se leva plus. J'assistai à cela impuissant, les yeux secs, car depuis longtemps, je ne trouvais plus de larmes. Puis un matin de mai, au renouveau du soleil et de la nature refléurie, les douleurs la prirent, atroces. Le râle monta de sa gorge, le prêtre vint. Elle reçut avec une piété fervente la visite de son Dieu. L'oppression bientôt étouffa la poitrine. J'ouvris les fenêtres au large et tout le parc vint à elle dans un délire de parfums, parmi la ruée fraîche de l'air. Le chant des oiseaux répondait aux *oremus* du prêtre. M. de Lusarches et M^{me} de Clamort, à genoux, priaient.

Je soutins dans mes bras le buste de mon enfant ; elle se pencha pour leur sourire. Dehors les fontaines sanglotaient. Alors, elle se pencha vers moi et la tête sur mon épaule, vécut son dernier souffle.

M. de Clamort se tut. La douleur étreignait sa gorge, étouffait sa voix ; les larmes lui ravinaient les joues et gonflaient ses yeux. Son émotion me prit et longtemps, sans une parole ou un geste, nous pleurâmes tous deux celle qui n'était plus.

* * *

Mon frère fut longtemps à se remettre. Enfin les larmes jaillirent moins abondantes et leur source se tarit. Il parla :

— Je voulus suivre la coutume chère à nos âmes provinciales et accomplir moi-même les augustes devoirs de la mort. Je veillai Marie-Rose. Elle semblait sommeiller parmi le chaste orgueil des lys et des roses virginales, telle une madone endormie à la clarté rougeâtre des cierges. Une branche de buis près d'un crucifix, sur une table, trempait dans un vase d'eau bénite. De temps à autre la religieuse qui me secondait se levait en silence, aspergeait le corps de mon enfant ; puis, retombait à genoux, immobile en prières. Je contemplais cela sans une larme, sans une plainte, sans une idée... Mes lèvres machinalement s'agitaient tandis que mes doigts égrenaient un rosaire. L'air était lourd, de toutes ces fleurs et du silence ; la fièvre me prit. Je comptai les heures. Elles me parurent interminables. Le ciel pâlit enfin, ce fut le jour. On apporta la bière...

* * *

A dix heures, il me fallut paraître au salon et recevoir. Nos amis m'attendaient et tous nos proches. Vous seul, mon frère, deviez ignorer encore la fatale nouvelle ! Il vint des gens de dix lieues à la ronde. La cour s'emplit du bruit des carrosses et des berlines. On me prodigua ces marques d'attachement qui compatissent et ces paroles affectueuses qui ne consolent pas. J'aurais voulu crier ma peine ! En quel cœur, mon cœur eût-il éveillé un écho ? Je serrai des mains sympathiques ou indifférentes et saluai bien des visages inconnus ; j'étais seul, bien seul,

parmi cette foule respectueuse qui passait. M. de Lusarches parut. Je ne l'avais plus revu depuis l'instant où, Marie-Rose morte, il avait quitté la maison. Son dos se voûtait du poids d'un chagrin trop lourd et ses yeux étaient rouges d'avoir longtemps pleuré. Il vint à moi, d'une démarche mal assurée. Je l'évitai. Les prêtres en surplis entraient, précédés du drapeau noir, lamé d'argent, de la Confrérie de la bonne Mort. Les chantres et les enfants de chœur suivaient. Ils bénirent le cercueil, saluèrent la parenté et sortirent. On enleva les fleurs, on rangea les cierges et quatre de nos fermiers soulevant la bière, on partit. Le cortège longea l'étang et l'avenue qui mène à la route. Il franchit la grille. Marie-Rose quittait à jamais cette maison d'opprobre et de honte et c'étaient mon ultime bonheur, ma consolation et ma vie, ma seule joie, mon seul rêve, toute ma chair douloureuse et triste qui pleuraient dans ce glas, au clocher du bourg paroissial, au loin de la route droite et sans ombre !

Nous allions lentement parmi les chants funéraires. Les laboureurs, au passage, se signaient et, sur la porte des fermes, les tenancières, en habit du dimanche, se tenaient prêtes à nous suivre, le gros livre d'heures sous le bras. Les chants cessèrent. On n'entendit plus que le bruit des souliers martelant le pavé de la route et la chanson imprécise et joyeuse d'un ouvrier, quelque part dans une grange. Des chiens aboyèrent. Brusquement, on fit halte, nos fermiers relayèrent. Le soleil incendiait leurs faces où la sueur à grosses gouttes perlait. Ils repartirent d'une marche égale et cadencée et toute notre troupe suivit. Un pont sonna sous nos pas, l'eau refléta notre procession endeuillée. Le glas s'éplora, plus proche et plus désolé sur nos têtes; l'église s'ouvrit devant nous. L'autel drapé de noir s'illuminait de la clarté des cierges et l'or des ornements brillait. L'office commença dans la plainte des orgues. J'en accomplis machinalement les rites. La fumée de l'encens et cette musique tendre, impérieuse et douce comme le chant caressant d'une aieule, la montée des voix jeunes et fraîches en hymnes de résignation et d'oubli, le parfum des fleurs printanières, la majesté fervente et calme du lieu sollicitèrent mon âme à une sérénité plus grande. Mon cœur ulcéré s'apaisa: L'office fini, le prêtre étendit sa bénédiction sur la foule, les dernières prières furent dites. On sortit. Le glas dans la tour fut

comme un hoquet lamentable que le vent emportait sur les campagnes. On contourna l'église que jouxtait le cimetière. Là une fosse s'ouvrait béante. La bannière noire de la Confrérie de la bonne Mort s'arrêta, le prêtre bénit la terre. Puis le cercueil sombra sous la déroulée des cordes. Le fossoyeur me tendit la pelle, mes yeux se voilèrent de larmes, je fis un geste, la terre lourdement, sinistrement pleura sur le cerceuil, c'était fini.....

Puis, ce fut par petits groupes, l'en allée lugubre et morne du cimetière. Le glas s'était tu dans le silence lumineux de l'air. Je reçus encore des marques émues de sympathie et des compliments de condoléances. Je remerciai bien des gens. L'assemblée se dispersa sur la place. Les habitants du bourg allèrent boire dans les cabarets; nos parents et nos amis entrèrent dans leurs berlines ou leurs carrosses, pour regagner leurs demeures lointaines. Tous s'offrirent à me reconduire. Je les priai de n'en rien faire et de me laisser seul. Il me tardait d'être libre enfin et d'épancher mon cœur selon mon désespoir. Trop longtemps, j'avais dû me contraindre à refouler mes larmes et à retenir mes cris, sous la morsure vive de mes dents. Car il ne me plaisait pas de donner en spectacle ma douleur — toute ma douleur immense et secrète — à la curiosité des yeux qui me dévisageaient.

Je sortis du village et, quittant la route, je me jetai à travers champs. Je courus droit devant moi, comme une bête blessée qui fuit, sans savoir où j'allais. Je prononçai des paroles incohérentes et sans suite, je battis l'air de grands gestes éperdus, je pleurai, je gémis. Le vent emporta le désespoir rauque de mes cris et mes appels sinistres que l'écho répétait. Puis, la fatigue brisa mes membres, lassa ma gorge; je m'affalai sur une borne et là, la tête entre mes mains, silencieusement je sanglotai.

Combien de temps restai-je ainsi désemparé? Je ne le sais. Le soir tombait lorsque je revins à moi; l'angelus étendait sur la glèbe, parmi le crépuscule, la prière de sa voix chantante et grave. Des lumières s'allumaient sous les chaumes dans la campagne. J'entendis le chant aviné des ivrognes au village. Une bande de corbeaux passa, leurs cris funèbres se répandirent dans le noir des allées d'ombre où les arbres découpaient leurs silhouettes fantastiques et grimaçantes. Je m'orientai et repris ma route frissonnant de la fraîcheur nocturne; j'avais erré au hasard

et j'étais loin. Soudain je pensai à M^{me} de Clamort et à M. de Lusarches. L'image de leur étreinte coupable reparut à mes yeux, voluptueuse et nette, comme je la vis autrefois, reflétée par l'entrebaillement d'une porte, dans le miroir du salon où j'étais entré. Je serrai les poings, un cri de rage jaillit de ma poitrine, je pressai le pas. M^{me} de Clamort pleurait à cette heure dans l'oratoire de son appartement qu'elle n'avait pas quitté depuis deux jours; M. de Lusarches était notre voisin... Il me fallait vaincre ma douleur et venger l'insulte. Le temps d'être impitoyable était venu. Ma vie serait longue ensuite, à pleurer mon enfant et mon bonheur enfui.

Le chemin me parut interminable. Il me tardait d'arriver et d'imposer ma volonté justicière. Mon sang s'alluma d'une ardeur brutale et l'attente angoissée d'un instant si proche, après tant de jours, tendit mes nerfs à les briser. M. de Lusarches et ma femme volontairement devaient mourir. Leur disparition soudaine et comme accidentelle devait racheter la honte et l'ignominie luxurieuse de leur faute. J'en avais décidé ainsi, notre nom devait à jamais rester vierge de toute salissure, le souvenir de la dépravation devait se perdre avec eux.

Ce n'était pas en vain, que j'avais amassé tant de haine! Je me complus par avance, à leur rage impuissante et folle, à l'orgueil menaçant de leurs défis, à la colère de leurs injures, lorsqu'ils apprendraient que je n'avais pas été leur dupe et que je serais inébranlable en ma décision. Je me réjouis de l'épouvante de leurs yeux, des larmes éplorées de leurs supplications. J'étais fort de tout ce que j'avais souffert, je ne les craignais pas, ils obéiraient. La lune se leva sanglante sur l'horizon, éclairant la route de sa pâleur d'agonisante, l'ombre des arbres rampa sur le sol. A un carrefour, le Christ d'un Calvaire étendit vers moi l'horreur de ses bras saignants. Je me signai. Les murs du parc se découpèrent au bord du chemin, j'approchais. La grille depuis le matin était restée large ouverte...

* * *

Je longeai l'allée et l'étang endormi où rêvait la blancheur des cygnes. La maison se dressa devant moi, silencieuse et hostile. Sa masse imposante se découpait funèbre

et noire, dans la clarté rougeâtre et froide du clair de lune. Sans une fenêtre éclairée, sans un bruit venant de l'intérieur, elle semblait morte, avec ses fenêtres comme des yeux grands ouverts. Je ne m'étonnai pas d'abord de cette tranquillité excessive. Un hibou du fond du parc hulula sa plainte désolée, un autre très proche tristement répondit; la lune se voila. Je montai les marches du perron et j'allais soulever le heurtoir, lorsque je m'aperçus que la porte n'était pas entièrement poussée. Je l'ouvris. Il me monta à la gorge, comme l'odeur d'un tombeau, écœurante et fade, faite du relent des cierges éteints et des corolles fanées. Le vestibule était désert et sombre, la lune se découvrant l'éclaira. On n'avait pas fini d'enlever les tentures funéraires et les ouvriers étaient partis, laissant à la débandade trainer des échelles et des outils. De grands suaires blancs voilaient encore l'eau profonde des miroirs. J'appelai. Ma voix sonna lugubre sous la voûte et se perdit dans l'ombre épaisse des corridors. Personne ne me répondit. La maison semblait abandonnée. Où donc étaient mes gens? J'élevai la voix à nouveau. Le silence un instant troublé s'immobilisa, j'entendis le branle de mon cœur dans ma poitrine. Ne sachant que penser ou faire, ni ce qu'il me fallait redouter ou croire, je restais rivé sur place, singulièrement ému de l'abandon de ce décor mortuaire où Marie-Rose s'évoquait. Une angoisse crispa mes membres lorsque, tout à coup, des lointains noyés d'ombre un rire lamentable et sinistre, éperdument strida. Il s'arrêta à bout de souffle pour jaillir aussitôt, avec plus de force. Et l'écho riait de ce même rire halluciné; cette même gaîté funèbre, sarcastique et désespérée roulait sous les voûtes et frémissait dans le plomb des verrières. La maison s'emplit de sa clameur inhumaine. Je courus au bruit, j'enfonçai à coups d'épaules et de bottes les portes qui me faisaient obstacle et je restai soudain muet d'horreur sur un seuil: M. de Lusarches, la tempe trouée, gisait sur le sol et c'était ma femme qui, soutenant le corps de ses bras, riait ainsi à pleine gorge, dans le clair de lune. Un froid de glace descendit dans mes membres. Je haletai. Peu à peu, cependant, après des minutes qui me semblèrent éternelles, je ressaisis mes esprits et ma puissance de vouloir. J'allumai un flambeau. Il trembla dans ma main lorsque j'abaissai la clarté de sa flamme. M. de Lusarches avait cessé de vivre et me regardait d'un œil vitreux et

lointain. Je lui fermai les paupières. Ma vengeance était morte avec lui, mais non ma haine. Alors, je fis se lever M^{me} de Clamort. Elle sembla ne pas me reconnaître. Je lui pris la main et la menai dans son appartement. Elle se laissa conduire comme une enfant inconsciente avec des petits rires, de menus cris et des mines effarouchées. J'aperçus dans sa main un cahier où je reconnus l'écriture de Marie-Rose. Je m'en emparai et lus avidement. Dès les premières lignes, le manuscrit trembla dans mes mains et mes yeux se voilèrent. C'était avec des mots d'abnégation et d'amour le journal de sa vie intime. La souffrance y pleurait goutte à goutte, au long des pages, en larmes brûlantes de sang, le calvaire d'un cœur sensible et délaissé. Il y avait des extases ardentes, des colères, des cris de honte et de haine, des blasphèmes à la vie... Un amer renoncement dominait tout. Elle voulut vivre martyre résignée, cette suprême épreuve de feindre pour me cacher l'horrible vérité dont elle devait mourir!

Marie-Rose savait tout...

CHARLES DESBONNETS.

POÈMES

A Béatrix.

*Pour avoir ébloui les songes de l'aède,
Pour avoir à jamais extasié les yeux
Du voyant éperdu qu'un grand mirage obsède,*

*Tu tiens en mains les clefs du ciel mystérieux.
Le siècle sur ton nom au siècle en vain succède.
Il chante, impérissable, aux vers mélodieux.*

*De mystère vêtue et d'aube enveloppée,
Sœur de l'archange et reine en fleurs des blancs sommets,
Tu souris, blonde, au seuil de l'immense Épopée.*

*D'un parfum chaste d'infini, tu l'embaumais,
Et, des longs plis du rythme héroïque drapée,
Il t'a faite l' Aimée enviée à jamais.*

*Divines Béatrix, qui suscitez les Dantes, -
Et jusqu'au soir des soirs les laissez, éblouis,
Du long baiser de vos prunelles obsédantes,*

*Comme leur cœur exalte en rythmes inouïs,
Dans le déroulement des images ardentes,
Vos yeux d'aube trop tôt dans l'ombre évanouis!*

*Heureuses celles-là pour l'éternité claire,
Qui, dans leur candeur tendre et leur virginité,
Sont mortes, le front ceint de grâce auréolaire!*

*Elles ont dans l'azur pour toujours emporté
L'âme du barde au long manteau crépusculaire.
Leur nom, comme un poème, à sa lèvre est resté!*

*Leur couchant s'éternise en sa prunelle grave
Et leur bel amour clair, surhumain et profond
Est debout sur les soirs que sa jeunesse brave!*

*En l'inconnu des temps, ceux-là qui s'aimeront
Sur leur tombe où le pas auprès du pas se grave,
Viendront chanter des vers avec des lys au front.*

*Et c'est l'amer regret qui ronge au fil des heures
Mon cœur que tu fis tien pour l'infini des jours,
Aimée aux grands yeux d'or, douce entre les meilleures,
De n'être point de ceux qui dans les bronzes lourds
Coulent leurs œuvres immortels et qui demeurent
Debout au long du fleuve humain, comme des tours.*

*O Sœur de Béatrix, comme elle aimée en songe,
Hors des sens, hors de l'ombre, au delà de l'amour
Et de l'humain espoir et de l'humain mensonge,*

*Ce nostalgique ennui me hante au jour le jour
De savoir, vain, mon œuvre où ton ombre s'allonge
Où ton pas rôde, souple, énigmatique et sourd,*

*Mon œuvre où, sous le voile, ailée et mensongère,
Tu passes, sans sourire et sans dire ton nom,
Ainsi qu'une inconnue et comme une étrangère,*

*Où la musique en fleurs du rythme triste et long
Autour de toi s'enroule en spirale légère,
Comme autour d'un bouleau les vrilles du houblon.*

*Ah ! nouer à ton front par delà les années,
Avec des doigts pieux qui tremblent chastement,
Des guirlandes qui ne seraient jamais fanées,*

*Et dans des vers aux duretés de diamant,
Entrelacer les noms, malgré les destinées,
De la céleste Aimée et du mystique Amant!*

*Destins prestigieux échus à de plus dignes!
Et nous mourrons et vous mourrez, vains rythmes d'or,
Chansons frêles aux lents balancements de cygnes!*

*Et nul n'aura, au loin de l'avenir qui dort,
Des larmes tendres pour nos beaux amours insignes,
Ame à jamais aimée au delà de la mort !*

La chanson de la jeune fille

*La feuille chante et l'herbe tremble et j'ai vingt ans.
La forêt magnifique et sourdement profonde
Secoue et tord sa chevelure verte et blonde
Au souffle immense, ivre et splendide du printemps.*

*La vie est bleue et l'ombre est mauve et j'ai vingt ans.
D'ineffables chansons traitent au creux des branches.
La plaine où l'or des blés somnolents git par tranches,
Enchante toute l'ombre avec ses frissons lents.*

*Ma chair est belle et mon cœur jeune et j'ai vingt ans.
J'écoute en moi chanter des voix intérieures
Et l'herbe qui frissonne au vent léger des heures,
Envoie à mon cerveau des parfums violents.*

*Ma bouche est ronde et mes yeux bleus et j'ai vingt ans.
Une caresse obscure enveloppe la vie
Et le baiser universel qui me convie,
Enivre toute l'ombre et les rameaux chantants.*

*J'aspire tout l'azur avec tout le printemps.
Mon sein jeune, comme une voile au vent, se gonfle
Et sous l'orgue infini qui murmure et qui ronfle,
L'ombre tremble, l'air rit, l'eau chante et j'ai vingt ans.*

*J'ai vingt ans et j'attends quelqu'un, comme un cher hôte,
Les bras tendus, le cœur battant, l'extase aux yeux,
Et j'écoute, aux sentiers qui dévalent la côte,
Monter de l'inconnu son pas mystérieux.*

Si ta sente...

*Si ta sente autrefois avait croisé ma sente,
Si tes yeux d'astre en fleurs avaient baisé mes yeux
Aux soirs illimités de ma jeunesse absente,*

*Peut-être, ayant suivi tes pas mélodieux,
Me serais-je grisé de ta grâce innocente
En l'avril vierge et beau comme l'avril des dieux.*

*Peut-être l'oiseau bleu de ton âme un peu mièvre,
Eût-il battu de l'aile aux frissons de ma voix
En l'infini baiser qui tremble sur ta lèvre,*

*Et, parmi les rougeurs de tes chastes émois,
Peut-être que l'amour beau d'extase et de fièvre
Eût fiancé tes longs doigts frêles à mes doigts.*

*Nous nous serions aimés dans la candeur des choses.
Et, l'âme immensément dilatée, o ma sœur,
Nous aurions respiré la jeunesse des roses.*

*Puis nous serions partis au loin du soir berceur,
Unis en la beauté des extatiques poses,
Vers quelque lendemain d'azur et de douceur.*

*Mais à présent, o blonde enfant trop tard venue,
Dans le soir qui descend sur mes octobres las,
Rôder et rire en mon automnale avenue,*

*Devant la forêt veuve et les horizons plats,
Quels baisers puis-je offrir à ta bouche ingénue
Où flotte l'ineffable arôme des lilas ?*

*Elle est morte à jamais sur mes lèvres trop graves,
La saison des aveux susurrants et bénis;
L'âge à mon front trop mûr, ride à ride, se grave.*

*Mon vœu, lorsqu'il se rouvre aux essors infinis,
Comme un sursaut du sang aux veines des vieux braves,
A hâte, avant le soir, de retourner au nid.*

*Vois, le nid de l'aède est de chaume et d'argile.
Son lit est dur, son pain est noir et l'eau qu'il boit,
Il la puise à la source en l'écuelle fragile.*

*Au loin la vie est belle et l'aube est dans les bois :
Porte ailleurs, en chantant, l'amoureux évangile,
Enfant riçuse comme l'âme des hautbois.*

*Va : là bas, c'est l'avril. Maint jeune dieu y rôde,
Beau de force ample et d'olympienne beauté.
En l'ombre où tremblent des lumières d'émeraude.*

*Il attend celle qui s'en vient dans la clarté.
Va : l'aède qui songe à l'amour en maraude,
Sourit à ton départ d'un sourire attristé.*

*Si des destins meilleurs m'avaient marqué du signe
Des heureux de la vie et des prédestinés,
Comme je l'eusse aimée, enfant au col de cygne!*

*Comme je l'eusse aimée, ange au cœur nouveau-né!
Va vers des fronts plus beaux et des seuils plus insignes.
La lune était néfaste au mois où je suis né.*

*Mon seuil sera béni que ton pas souple touche,
Et je garde à jamais jusqu'au soir de mes soirs
Le baiser de tes yeux aux frissons de ma bouche,*

*Et je garde à jamais à travers les jours noirs
Au fond de ma prunelle ombrageuse et farouche
L'image de ta lèvre offerte à mes espoirs.*

Quand vous vous fermerez...

*Quand vous vous fermerez mes yeux, mes pauvres yeux,
Las du jour et des choses viles qu'il éclaire
Dans le soir rouge et la pâleur crépusculaire,
Mes pauvres yeux si lourds, si troubles et si vieux,*

*Aucun baiser ne vous clora pieusement,
Comme un écrin qu'on scelle à jamais, les paupières,
Lourd écrin recéleur de perles et de pierres,
Où dort tout un passé d'amour triste et charmant.*

*Quand vous vous fermerez, mes lèvres, pauvres lèvres,
Lasses de vains appels, lourdes de baisers vains,
Au seuil des inconnus glorieux et divins,
Pauvres lèvres d'amour, de tristesse et de fièvres,*

*Aucun doigt ne clora vos deux corolles mortes
Pieusement sur le sommeil du souffle éteint,
Comme une chambre où dort sous la garde des portes,
Quelque cher souvenir, jour à jour, plus lointain.*

*Quand vous vous fermerez, mes doigts, mes pauvres doigts,
Las de l'effort qui cherche et du geste qui dompte,
Avec le froid qui gagne et le sommeil qui monte,
Mes pauvres doigts si gourds, si noueux et si froids,*

*Aucune main ne croisera pieusement
Vos phalanges, comme en un geste de prière,
Et ne vous arquera, comme un arceau de pierre,
Sur la dalle de mon cœur lourd, tombeau dormant.*

EMILE DESPRECHINS.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Une base nouvelle du Théâtre.

En général, on semble peu se douter en Belgique que l'art du théâtre à Munich, à Budapest, à Moscou, à Saint-Pétersbourg et ailleurs évolue rapidement depuis quelques années. Ici, non seulement on n'essaie rien de nouveau, mais on semble ignorer tout ce qui se fait au-delà de nos frontières — exception faite, bien entendu, pour les idées d'importation parisienne.

En ce qui concerne le décor, j'en ai, précédemment, donné quelques preuves dans cette revue même. Je ne parlerai, aujourd'hui, que d'une science nouvelle qui me paraît destinée à acquérir bientôt — dans tous les grands centres d'art de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Russie, c'est une chose déjà faite — une importance primordiale relativement à l'art si complexe de l'interprétation scénique. Je veux parler de l'éducation par et pour le rythme, si vaillamment défendue en notre pays même (à l'Institut des Hautes Etudes Musicales et Dramatiques d'Ixelles) depuis de longues années déjà par M. Henri Thiébaud, et à laquelle, enfin, le public bruxellois commence à s'intéresser. Mais ce public, qui s'enthousiasma dernièrement encore à la séance Dalcroze (Salle Patria), ne voit peut-être dans la gymnastique rythmique qu'une excellente méthode d'éducation physique conduisant à un art indépendant, apparemment ressuscité de l'antique. Les conservatoires de Berlin, Cologne, Karlsruhe, Hambourg, Francfort, d'autres encore; et les théâtres de Stuttgart, Hanovre, Saint-Pétersbourg, le Grand Opéra de Vienne, les théâtres Stanislawski à Moscou et Max Reinhardt à Berlin, y trouvent, eux, la formule jeune, l'expression infiniment variable et toujours harmonieuse de la vie actuelle, et, surtout, l'indispensable équation de beauté qui donnera

bientôt à l'interprétation de cette vie sur la scène une valeur à la fois somptueuse et logique, complète et admirablement stylisée.

Mais, d'abord, qu'est la gymnastique rythmique ?

Cette science, ou cet art — car c'est à la fois l'un et l'autre — consiste en une interprétation par les mouvements du corps des rythmes musicaux.

Voici comment M. Ch. Delgouffre précise les caractères de cette méthode nouvelle d'éducation :

« Si l'on peut représenter corporellement par des pas et des mouvements de bras égaux, des durées sonores égales, on conçoit qu'il est également possible de représenter, par des mouvements et par des gestes appropriés, les durées sonores ou les dessins rythmiques inégaux. Toute la méthode de Jaques-Dalcroze, différant en cela des gymnastiques pratiquées au son du piano dans certains pays, ou de la danse (danse de salon ou de théâtre) telle que la conçoit notre civilisation, consiste précisément à exiger du corps de l'élève non pas un synchronisme global avec les rythmes musicaux concomitants, mais un synchronisme analytique et rigoureux.

» La gymnastique rythmique est donc l'art de représenter les durées musicales et leurs combinaisons par des mouvements et des combinaisons de mouvements corporels (musculaires et respiratoires), d'associer à chaque valeur sonore une attitude, un geste corrélatif.

» Il n'est pas nécessaire de méditer longuement pour reconnaître qu'aucun exercice ne saurait développer plus sûrement, ni perfectionner davantage le sens de la division du temps...

» Il est évident que si l'on considère cette méthode au point de vue gymnastique pure, on devra reconnaître qu'il n'en est pas de plus rationnelle, de plus intelligente, de plus artistique. Par elle, l'art de la danse pourra se rénover. Mais, pour l'instant, ce n'est pas ce côté qui nous intéresse. Nous entendons insister sur le côté purement musical de la méthode. En effet, si quelqu'un veut devenir littérateur, il commencera par apprendre l'alphabet, puis la grammaire, puis la syntaxe ; ce n'est qu'ensuite qu'il se livrera à des exercices de style. En musique, il en est autrement : on commence, avant tout, par apprendre un instrument ; on condescend parfois à joindre quelques éléments de solfège à cette étude, mais bien peu

daignent aller plus loin. Quant à l'étude du rythme, elle est ignorée totalement, non seulement des élèves, mais ce qui est plus grave, des professeurs. Existe-t-il, dans nos conservatoires, dans nos écoles de musique, une seule classe de rythme ? Voulez-vous interroger la plupart des virtuoses les plus acclamés, des professeurs les plus réputés, et leur demander : « Qu'est-ce que le rythme, quelles sont ses fonctions, quelle est sa pédagogie ? » Voulez-vous leur demander d'exécuter les plus simples des exercices qu'accomplissent des enfants de cinq à six ans après quelques leçons de gymnastique rythmique ? Par exemple : battre une mesure en quatre temps du bras droit, une mesure en trois temps du bras gauche, en indiquant un rythme de cinq temps avec les pieds. Ensuite : exécuter, à la deuxième mesure, un rythme proposé par le piano à une mesure initiale, et pendant cette exécution enregistrer mentalement le rythme que jouera le piano à cette deuxième mesure, l'exécuter à la troisième mesure pendant que le piano proposera un nouveau rythme et ainsi de suite ? »

« A mon humble avis, cette méthode est mal dénommée : « gymnastique rythmique ». La plupart des gens s'arrêtent au premier terme et disent dédaigneusement : « Ce n'est que de la gymnastique ». Quant aux professionnels, ils dressent l'oreille : « De quoi, une concurrence nouvelle ! »

» Non, pas une concurrence, mais une orientation vers une « esthétique » de la gymnastique.

» Et il est inconcevable que partout en Belgique, dans les conservatoires et dans les universités, dans les écoles et dans les athénées, dans tous les établissements d'instruction et d'éducation, cette méthode ne soit pas encore pratiquée et imposée. L'on ne saurait trop insister sur l'utilité qu'il y a à développer l'harmonie dans tous nos mouvements. Nous marchons mal, nos gestes sont maladroits, nos attitudes sont gauches, notre maintien est ridicule. Nous avons, je le sais, un lourd passé de conventions sottes, de préjugés stupides à secouer. Le rythme est l'essence non seulement de tout effort artistique, mais encore de toute vie, physique ou morale. Et nous ne nous soucions guère d'en connaître les lois, de nous en assimiler les principes. Nous vivons bêtement,

nous heurtant à un tas d'angles parce que nous ignorons la route droite, et quand un précurseur, un novateur nous offre de nous guider, de nous enseigner le vrai chemin, nous lui tournons le dos pour reprendre nos errements et continuer à croupir dans notre ignorance, dans notre veulerie.

» Quelques pays, mais surtout l'Allemagne, se sont préoccupés d'introduire la gymnastique rythmique (pourquoi pas la « rythmie » tout court) dans l'éducation des enfants. Nous nous vantons volontiers d'être un peuple de progrès, et nous nous refusons à vaincre quelques préjugés pour entrer résolument dans la voie de la lumière qui nous conduira à la réalisation de la beauté plastique et morale !

» A Paris, grâce aux efforts de M. Jean d'Udine, la gymnastique rythmique a conquis droit de cité; elle y est « à la mode » et c'est tout profit.

» A Bruxelles, M. H. Thiébaud, aidé courageusement par M^{me} Ghigo, professeur éclairé, et M^{lle} Depret, monitrice aussi gracieuse qu'intelligente (1), a créé depuis six ans une école de gymnastique rythmique dont les résultats sont déjà des plus probants. Les examens auxquels nous avons assisté nous ont permis de constater que le but physique, intellectuel et esthétique de cette méthode se précise, réalisant la spontanéité de l'obéissance des membres du corps au cerveau, accusant l'union de la grâce avec la vigueur, de la souplesse avec la sûreté, de la légèreté avec la force, de l'esprit avec la beauté. »

Si je me suis permis de citer si longuement M. Ch. Delgouffre, critique musical, c'est parce que les paragraphes qui précèdent font entrevoir, avec toute la force d'une conviction particulièrement compétente, l'importance générale, sociale pourrait-on dire, de cette nouvelle méthode d'éducation. De nos jours, où les sports font sans cesse de nouveaux progrès dans l'opinion publique, et où, malheureusement, on s'obstine à appeler « sport utile, éducation physique, hygiène rationnelle », la répétition de quelques gestes qui développent certains muscles au détriment parfois de tous les autres, il me semble

(1) Aussi, depuis 1912, par M^{lle} Toni Jamme, professeur diplômé de de l'Institut Jaques-Dalcroze, à Dresde.

particulièrement heureux et réconfortant de rencontrer, sous la forme d'une méthode éducative artistique, la rénovation en quelque sorte de l'eurythmie grecque, l'équilibre harmonieux appliqué à la fois au développement des facultés intellectuelles et à la beauté du corps humain.

J'ai assisté à maintes séances de gymnastique rythmique et chaque fois j'ai été enchanté par la souple harmonie de ces corps, éduqués suivant cette méthode, et devenus si obéissants aux rythmes musicaux tout en restant si naturels en leur grâce, en leur force, en leur mouvant équilibré. Quelques interprétations plastiques, traduisant l'impression musicale en attitudes adéquates, réalisées sans effort aucun, toujours avec une simple élégance, une grandeur sobre de ligne, un « style » nullement recherché, me prouvèrent combien le rythme, une fois inculqué par une série d'exercices gradués et spécialement choisis pour réagir contre tout automatisme, parvient à faire partie inhérente de notre individualité.

Chaque fois, je comparai ce que réalisaient là des élèves encore au début de leurs études musicales à ce que réalisent, sur nos premières scènes lyriques, des « éléments tout à fait formés ». Eh bien, en ce qui est de la plastique considérée comme traductrice du rythme musical, franchement, la comparaison n'avait rien de flatteur pour ces derniers. En ce qui concerne l'opéra, d'ailleurs, nous sommes encore bien loin des réalisations homogènes, stylisées, qu'on est en droit d'espérer relativement à la matérialisation — nécessaire à nos sens pour remédier à l'insuffisance de notre imagination — d'une partie de l'art lyrique. Nos yeux, habitués à se contenter de peu, admirent ce qui est souvent en contradiction absolue avec le rythme même de la musique; nous trouvons que c'est très beau, mais cela parce que, tout simplement, nous ignorons qu'il est possible de faire mieux.

L'année dernière, à Hellerau, des groupes d'élèves de l'Institut Jaques-Dalcroze traduisirent plastiquement l'*Orphée* de Gluck. Ce fut une incomparable fête d'art, et cela s'explique : grâce à la gymnastique rythmique, les évolutions de foules les plus compliquées deviennent faciles à régler et, d'autre part, la musicalité des élèves de Hellerau permet des jeux de scène et des interprétations beaucoup plus nuancés et plus sincères qu'au théâtre,

où les danseurs et choristes reçoivent, actuellement, une éducation musicale et plastique presque toujours insuffisante. La grande salle de l'Institut de Hellerau permet les évolutions de plusieurs centaines de personnes; elle est munie d'un système d'éclairage par transparence qui permet de régler musicalement toutes les nuances de la lumière. Il en résulte une harmonie parfaite: musique, lumière, interprètes, tout concourt à l'ensemble; et tous les rythmes perçus simultanément par la vue et l'ouïe des spectateurs-auditeurs s'assemblent en leur cerveau sans contradiction aucune, harmonieusement, idéalement confondus en une unique volupté d'art.

Comme je le disais en commençant cet article, plusieurs théâtres allemands, autrichiens et russes font déjà, à l'heure actuelle, enseigner la gymnastique rythmique à leur personnel d'artistes. Et c'est tant mieux.

A Paris, M. Jean d'Udine, qui défend la même idée, rencontre les meilleurs encouragements.

Et en Belgique, malgré notre caractère national peu susceptible d'enthousiasme, les sympathies se groupent peu à peu autour de M. Henri Thiébaud qui, depuis six ans, s'acharne à faire connaître cette merveilleuse méthode d'éducation nouvelle. Il a même, depuis peu, des imitateurs.

Pourrions-nous en conclure que « la Beauté est en marche » ? et que nous aurons un jour ou l'autre, aux environs de Bruxelles, notre petit Hellerau ?

Pour ma part, je le souhaite bien sincèrement.

FRANÇOIS LEONARD.

LES PEUPLES ET LA VIE

Sur les rives du Sund.

Les personnes qui ont visité la capitale du Danemark se rappellent un monument très sombre qu'ils ont aperçu au détour du Vieux Marché. L'édifice a cette teinte noirâtre qu'on remarque sur presque tous les bâtiments du Danemark. Ce sont les pluies et les neiges du rude hiver septentrional qui les ont assombrés, et l'effet est saisissant, bien qu'un peu choquant de ces mornes constructions qu'un architecte a conçues en style grec et

qui ont perdu là-bas la blanche parure des marbres. On les dirait exilées sous un ciel ingrat, assimilées et transformées par le Nord brutal. C'est l'Université de Copenhague la seule université du pays.

De doctes auteurs vous diront que cette université fut fondée par une bulle du pape Sixte IV en 1475. Vous comprendrez, en lisant la date de cette fondation tardive, pourquoi Hamlet, prince de Danemark, dut suivre les cours de l'Université allemande de Wittenberg. Vous saisirez aussi l'élan prodigieux accompli par ce peuple qui, appelé après les autres nations d'Europe à la civilisation tient, si petit qu'il soit, une place très honorable dans l'intellectualité universelle.

L'Université de Copenhague était récemment en fête. Les étudiants y célébraient le jubilé d'un des écrivains les plus justement estimés de la Scandinavie : M. Harald Hoeffding.

M. Harald Hoeffding n'est ni un poète ni un romancier, c'est un philosophe. Ses œuvres ont été traduites dans les principales langues de l'Europe, et ses deux œuvres capitales, *l'Histoire de la Philosophie moderne* et *l'Histoire de la Philosophie contemporaine* valurent à leur auteur les éloges de Georges Brandès qui put dire à cette occasion que Hoeffding avait affranchi la philosophie danoise de la tutelle allemande. Car il y eut toujours de la part du Danemark une noble émulation à se libérer de l'influence intellectuelle de Berlin ou de Munich. C'est Georges Brandès d'abord, visitant toute l'Europe, s'assimilant les différents idiomes pour interroger la pensée contemporaine et écrire l'œuvre qui a rendu son nom célèbre. C'est Soeren Kierkegaard, le philosophe austère, l'auteur du *Concept de l'Ironie*, et de ce livre étrange plein d'obscurité et de lumières, *Ou ceci ou cela*. Les Danois opposèrent parfois cet écrivain à Nietzsche; ils se vantent en tous cas de posséder en lui un des esprits les plus originaux et les plus profonds.

Mais revenons à M. Harald Hoeffding, que les étudiants de Copenhague appellent familièrement leur vieux Socrate. C'est qu'il n'y a pas entre le professeur et ses élèves les simples rapports nés de la fréquentation universitaire. M. Harald Hoeffding considère les étudiants comme de jeunes disciples dont il partage encore, à soixante-dix ans, le bel et vibrant enthousiasme.

Georges Brandès et Harald Hoeffding sont deux esprits qui s'apparient par la diversité de la pensée. Rien de ce qui fut humain ou plutôt rien de ce qui fut intellectuel ne leur est étranger. Ils ne vivent pas loin du monde mais dans le monde, s'occupant du mouvement artistique et littéraire, aussi bien que des théories sociales. La solitude, si par là on veut entendre cette retraite si propice à l'étude, est remplie du tumulte des idées dont s'alimente la pensée contemporaine. M. Harald Hoeffding se distrait de ses graves travaux par la lecture quotidienne de Shakespeare. Et ce n'est pas uniquement aux écrivains germaniques ou anglo-saxons qu'il consacre une partie de son activité, mais aussi aux pays latins, puisqu'il écrivit il y a quinze ans un livre sur Jean-Jacques Rousseau qui fait autorité.

La personnalité de M. Harald Hoeffding nous amène tout naturellement à parler de ce petit peuple du Danemark dont l'effort intellectuel est si puissant. Un auteur anglais a dit un jour que ce qui frappait l'étranger visitant la Grande-Bretagne était l'importance des usines, en Allemagne celle des casernes, en Danemark celle des écoles; on peut ajouter que l'enseignement qui s'y donne est excellent. On l'ignore à l'étranger. Ce petit pays ne participe pas à nos expositions mondiales. Il n'a pas les ressources nécessaires pour y édifier des salles où les travaux scolaires, ceux des pédagogues et des élèves, sont superbement étalés, mais leur valeur n'en est pas moins certaine. Nous ne citerons pas de savantes statistiques qui nous démontreraient que le Danemark ne possède presque pas d'illettrés; tous les pays d'Europe se vantent d'en posséder de semblables. Il est bon que les gens du peuple sachent lire, il est mieux encore qu'ils aiment à lire. Si nous comparons nos ouvriers et nos petits employés belges aux Danois des classes analogues, nous sommes obligés d'avouer que cette comparaison n'est pas à l'avantage des premiers. Visitez une petite ville de Flandre et de Wallonie, et comptez le nombre des librairies que vous rencontrerez sur votre passage. Bien heureux encore si la petite cité possède un vendeur de journaux qui expose à côté des quotidiens quelques spécimens plus ou moins nombreux de la basse librairie parisienne, éditions à bon marché de romans sensationnels ou de gaudrioles le plus souvent ineptes. En Belgique, la lecture des journaux

est elle-même limitée. Les acheteurs des revues se recrutent parmi une élite, et bien rares sont les ouvriers qui les parcourent.

Il en est tout autrement au Danemark et dans les pays scandinaves en général. Non seulement les journaux, mais les livres et les revues pénètrent dans la chaumière des paysans et ils y sont lus avec attention. Une revue comme le *Tilskueren* (Spectateur), dont la rédaction ferait honneur à une grande nation, a des abonnés parmi les paysans du Jutland et des îles. La librairie Gyldendalske de Copenhague édite une publication hebdomadaire très intéressante, qui pour le prix modique de son abonnement distribue à ses souscripteurs les œuvres les plus remarquables de la littérature danoise. Les comédies de Holberg, les tragédies d'Oehlenschlaeger, les poésies de Holger Drachmann et de bien d'autres ont été répandues dans le peuple sous la forme de livraisons facilement reliables en volume. La Russie possède également un hebdomadaire de ce genre, le *Niwa* (la Plaine), magnifiquement illustré, qui envoie tous les mois à ses abonnés un volume broché comprenant les productions les plus estimées des écrivains slaves. Les œuvres complètes de Gogol, Pouschkine, Lermontoff, Dostoïwsky ont été ainsi envoyées jusque dans les isbas les plus retirées de l'empire. Et nous insistons sur ce détail, il s'agissait des œuvres complètes de ces littérateurs, formant parfois quinze à vingt volumes. L'abonné était d'abord séduit par l'intérêt d'une revue traitant des sujets les plus divers de l'actualité. L'occasion lui était bientôt offerte de s'assimiler la pensée des classiques et des grands génies de sa race. Qu'on ne s'étonne pas des avantages offerts par l'éditeur au public. Celui-ci collabore le premier à l'entreprise du commerçant, en lui assurant le nombre d'abonnements nécessaires pour payer le prix de ses primes. Le *Niwa* était il y a quelque temps encore l'hebdomadaire au tirage le plus élevé. Le nombre de ses souscripteurs s'élevait à cent quarante mille environ.

On peut dire qu'il existe au Danemark un véritable prosélytisme en faveur de la diffusion de l'instruction. Le *Studenteforeningen* et le *Samfund* (associations d'étudiants) se sont imposés la tâche de populariser l'enseignement parmi le peuple. Il serait trop long d'exposer

ici l'origine de ce mouvement qui remonte aux nobles initiatives du pasteur Grundtwig, un nom populaire dans tout le Danemark. C'est Grundtwig qui fonda les premières écoles supérieures dans la partie rurale du pays. Les tendances de ces institutions étaient religieuses. Aujourd'hui — et depuis longtemps déjà, avouons-le — le radicalisme de Georges Brandès a remplacé le déisme de Grundtwig. Mais la même ardeur anime les nouveaux combattants, qui respectent toujours dans le fondateur de ces écoles, un homme dont ils connaissaient les intentions patriotiques.

Dans un manifeste qu'ils publiaient récemment, les membres radicaux du *Samfund* répondaient ainsi à leurs adversaires du *Studentersamfund*, représentants des étudiants conservateurs : « Nous autres membres d'une association radicale, nous avons aidé et répandu l'œuvre conservatrice des hautes-écoles rurales. Nous n'avons jamais répondu aux attaques dirigées contre nous par les partisans des hautes-écoles, parce que nous savions que cette initiative nous avait indiqué notre route. Nous savons que le conservateur Grundtwig est la pierre fondamentale sur laquelle repose l'édifice intellectuel du Danemark d'aujourd'hui. Grundtwig représente la foi et le passé; nous sommes, nous, l'espérance et l'avenir. » Les auteurs de ce document rappellent que pour Grundtwig, le Danemark était le centre du monde et que dans son esprit Dieu avait besoin du Danemark. Tout au contraire, Brandès et ses successeurs ont été impressionnés par la petitesse de leur pays. Grundtwig voulait réconcilier la science et la religion. Il pensait que la nature était distincte de la nature. Pour Brandès et ses disciples la nature est dans tout, et se tenir sur les bases de la nature c'est se trouver sur des bases saintes : « Le berceau est plus sacré que l'autel, disaient les membres du *Samfund*, et peu importe si l'enfant au berceau est légitime ou non. »

Nous avons reproduit ce passage parce qu'il nous a semblé l'écho des luttes ardentes qui se déroulèrent et se déroulent encore au sein des nations scandinaves pour la liberté des idées. Georges Brandès au Danemark, Ibsen en Norvège entreprirent une lutte acharnée contre les préjugés qui régnaient dans leur pays, et le combat prit souvent un caractère d'âpreté qui nous étonne. Ce qui principalement distingua ces polémiques de celles qui

se livrèrent dans d'autres pays, c'est la marque d'une intellectualité supérieure. Les chefs de partis dont nous parlions plus haut ne sont pas de vulgaires politiciens, guidés par de basses ambitions, mais des savants et des littérateurs poursuivant un but très noble, et dont la réputation a souvent franchi la frontière des petits pays scandinaves où ils sont nés, ce sont Bjoernson, Ibsen, Georges Brandès.

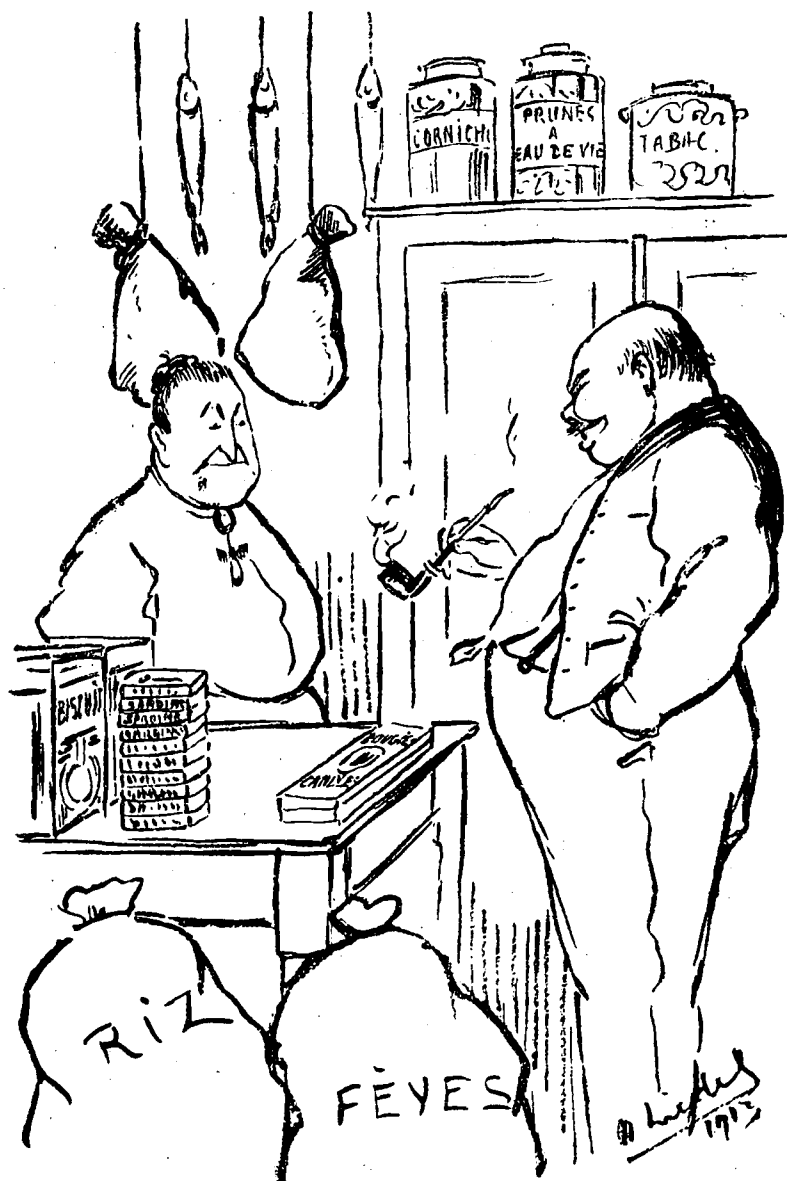
Cette intellectualité, il semble d'ailleurs que toute la nation danoise s'en soit imprégnée. Là-bas les poètes sont aimés. Lorsqu'ils meurent la nation semble tout entière prendre le deuil. Elle a pour les honorer des idées qui sont elles-mêmes des idées de poète, parce qu'elles viennent du cœur même de la race.

Lorsque mourut Holger Drachmann, le grand écrivain danois qui sut faire vibrer superbement l'âme de son peuple, ce peuple reconnaissant lui réserva une tombe de beauté. Il lui éleva un monument funéraire à Skagen, au bord des eaux larges et profondes, en face du détroit, symbole de l'existence même du Danemark, en cet endroit où les vagues du Skager-Rack et du Kattégat se confondent. Une idée mystique, très assimilable aux gens du Nord, réside dans la glorification de ces mers orangeuses qui sans cesse baignent les côtes déchiquetées par les fjords. Il semble que la terre soit elle-même un grand vaisseau ballotté par les flots, soumis à ses caprices, bénéficiant aussi de ses bienfaits.

Holger Drachmann, défenseur audacieux non seulement de la liberté mais aussi de ces idées novatrices qui, chez Ibsen, étonnent les peuples du Midi comme s'ils se trouvaient en face de vérités mal définies encore, Holger Drachmann, interprète de l'âme danoise, repose donc sur la pointe de Skagen, à l'extrémité du Jutland. Les voiles qui sans cesse passent auprès de son tombeau, sur cette route du monde, s'inclinent doucement au souffle du vent. Il semble que le Danemark ait planté sa tombe comme un drapeau en face de l'Océan, dans ces solitudes qu'à de certains moments peuplent les navires des nations. À côté de l'esprit du grand poète, dans l'air léger et parfumé venant du large, doit flotter aussi l'âme du peintre Kroëyer, amoureux de cette terre de Skagen, si âpre et si vibrante, et qui appela, pour s'y régénérer, tous les artistes danois épris de libre et splendide nature.

ARTHUR DE RUDDER.

LES PRÉVOYANTS



— Et maintenant, que la Grève commence!

(Dessin de OSCAR LIEDEL.)

LES VIVANTS ET LES MORTS

S. A. R. le duc de MONTPENSIER.

Vous rappelez-vous d'avoir lu *Coutras voyage* de cet extraordinaire et verveux romancier qu'est Abel Hermant ? Coutras, dans le train qui le conduit de Paris à Séleucie, capitale du Royaume d'Albanie, rencontre une délicieuse créature. Il lui fait la cour, et est assez heureux pour ne point lui déplaire tout à fait. Or, il apprend que cette jolie femme dont les charmes le troublent et l'émeuvent, est sa cousine..., la compagne du dignitaire chargé de la direction de la Cour d'Albanie. Et, c'est ainsi que le marquis de Coutras entre à Séleucie, et pénètre aisément au Palais.

Ce que je rappelle là du roman d'Abel Hermant n'a avec ce que je vais vous dire, que de très vagues rapports : c'est même pour cela qu'il était intéressant d'en parler. J'ai simplement voulu vous remémorer cette cour de Séleucie, cette cour épatante, comme dirait un Immortel, cette cour que la plume éminemment française et humoristique d'Abel Hermant décrivit avec une fantaisie souriante. Eh ! mon Dieu, que voulez-vous ? Les journaux ont beau me conter que les alliés balkaniques ont envahi l'Albanie, qu'ils en ont expulsé les derniers Turcs, qu'ils y massacrent les populations et qu'ils y persécutent atrocement tout ce qui en survit ! J'ai beau avoir lu la brochure viennoise *Albaniëns-Golgotha's* qu'un comité autrichien rédigea pour édifier l'Europe — et surtout l'Angleterre et la France — sur la conduite inhumaine des alliés, des Serbes en particulier ! J'ai beau entendre parler de bombardement de Scutari, de bataille de ci, de là ! Je revois toujours cette originale, adultère, incestueuse, voluptueuse, libidineuse et amusante cour d'Albanie imaginée par le prodigieux Abel Hermant .

Le drame sinistre et sanglant que des peuples ont l'audace de perpétrer — si je puis dire — au nom de cet admirable philosophe qu'est Dieu, professeur de bonté, de pardon et de pitié, ce drame, dis-je, ne m'empêche pas de songer au croquis d'opérette ou de vaudeville, dessiné par l'auteur du *Cavalier Miserey*.

J'y songe d'autant plus volontiers que S. A. R. le duc de Montpensier, guettant sur son yacht le moment d'installer un trône en Albanie pour y asseoir son auguste personne, joue à l'univers la comédie inédite du candidat-souverain.

Ah ! vous concevez parfaitement que ce qui empêche les Albanais d'être heureux, c'est l'absence d'un monarque. Ces gens vivaient en sauvages, libres, indépendants. Ils avaient pris la douce habitude du brigandage, des incursions à main armée. Ils avaient, depuis des mois, depuis des années, établi ce principe : « nous avons des impôts à payer ; nous refusons de nous exécuter, et celui qui prétendra nous y contraindre, nous l'enverrons rejoindre auprès de Mahomet les cendres et les mânes de ses aïeux ». Ces gens, vous comprenez, n'étaient pas heureux sous le régime turc qui « laissait trop faire ». Ils ont senti la nécessité de se donner un maître. Ils veulent apprécier, après les charmes de la liberté, les délices de la sujétion. Ils briguent la satisfaction de verser des taxes, de constituer une liste civile, d'avoir un chef étranger. Ils ont tenu, à Trieste, un important congrès : « les Turcs sont partis, nous voulons un autre patron » ?

Les personnes qui cherchent, à la quatrième page des journaux, les annonces de « sujets » en ont une liste variée chaque jour. Les êtres qui essaient d'y découvrir l'offre d'un « trône de roi à occuper immédiatement », d'une « place d'empereur vacante », ne peuvent pas dire qu'ils ont l'embarras du choix.

Aussi les Albanais n'ont pas dû charger une agence de publicité d'inonder le monde de prospectus de ce genre.

UN ROI

est demandé pour occuper le trône d'Albanie.

Bons appointements. — Références exigées.

S'adresser à Séleucie, au Gouvern. Prov.

Dès que leur comité gouvernemental fut formé et eut décidé que l'Albanie vivrait indépendante et par ses propres moyens, des candidats royaux surgirent. On vit parmi eux tous les prétendants au trône de France, et Dieu et les Saints du Paradis savent combien ils sont nombreux. A cette théorie vint s'adjoindre un candidat

musulman. Le duc des Abruzes lui emboîta le pas. L'archiduc Elias d'Autriche hurla : « Ich auch » ! et neuf cent mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf soldats mobilisés (un peu moins d'un million, dit-on officiellement) s'apprêtèrent à lui constituer une garde d'honneur.

Je veux bien croire que tous ces prétendants, tous ces aspirants au dur métier de roi se préoccupent un peu des malheurs de l'Albanie, de sa famine, de ses maladies, de ses misères. S'ils y songent, ce sont des braves gens. Et, en désirant devenir roi, ils font preuve de la plus sublime des abnégations, du plus stoïque héroïsme — car, entre nous soit dit, c'est un fichu métier que le métier de monarque !

Le duc de Montpensier, comme le mousse des *Cloches de Corneville*, s'en est allé sur « son navire ». Son navire est anglais ; lui, il est Français ; il va chez les Albanais et son navire porte un nom chinois. Son expédition est donc une « macédoine » et a pour but de l'installer entre l'Autriche, les alliés balkaniques et la Macédoine. Mon explication, je le suppose, est très claire.

S. A. R. le duc de Montpensier a, dit-on, des qualités de franchise et de bravoure ; elle pourra dire adieu à sa franchise si elle est appelée à régner, et elle pourra se cramponner à sa bravoure. Mais, elle fut, jadis, exploratrice et elle a « du poil aux dents », je le présume.

Le duc a, durant de nombreux jours, cherché à tromper la surveillance des Serbes et des Grecs qui bloquent l'Albanie. Il fut même arrêté comme contrebandier de guerre. On le relâcha, et, tout à coup, on apprit qu'il était entré à Vallona, ayant forcé le blocus.

S. A. R. pourra-t-elle, dans quelques mois, se dire Roi ? C'est possible : moi, cela m'est parfaitement indifférent, mais, si cette pauvre A. R. était de mes amies, je lui donnerais le conseil de refuser cet honneur. Elle ne m'écouterait pas, mais j'aurais fait mon devoir en criant : « Casse-cou » ! au prince Ferdinand-François, duc de Montpensier !

Eugène YSAÏE,

M. Eugène Ysaye, la mèche légendaire lui barrant le front, son Stradivarius sous le bras, s'en fut à travers les steppes de la Petite-Russie, puis parvint jusqu'à Saint-Pétersbourg. En cours de route, de hardis voleurs,

songea M. Eugène Ysaye, eussent pu lui dérober le célèbre Stradivarius. Le lendemain matin, la Presse entière annonçait que le précieux violon du maître virtuose avait été enlevé !

Comprenez-vous cela ? On enlève de nos jours, on enlève tout : un bras, une jambe, une tumeur, une dent, une balle, une jeune fille, une épouse d'âge respectable, mais indigne, une ville, un pays ; on enlève sa chemise, sa perruque et son ratelier ; on enlève une position, ce qui veut dire qu'on s'y fixe. Tout cela est admissible. Cela n'étonne personne ! Mais, qu'on enlève l'extraordinaire instrument de M. Eugène Ysaye, dites, peuples, le pouvez-vous supporter !



Aussi les voleurs en entendant les plaintes que les cordes sensibles du violon exhalaient, se seraient-ils empressés, se dit le virtuose fameux, de renvoyer celui-ci à son propriétaire. Deux heures après, un télégramme annonçait à l'Univers que le Stradivarius prodigue était rentré sous le bras de M. Eugène Ysaye.

* * *

M. Eugène Ysaye voyageait en Amérique. Le ciel, ému par les accents de son merveilleux violon, se mit à

pleurer. Il plut, tant et si bien, le vent se lamenta de telle façon, qu'une partie des Etats-Unis fut submergée sous une épouvantable trombe d'eau.

M. Eugène Ysaye pensa y laisser sa vie. Douze heures après, les journaux d'Europe annonçaient la mort du

magistral virtuose... Qu'étaient les quelques milliers de victimes à côté de cette Victime-là, de cette Magistrale Victime ! Frémissement ! Horreur ! Désolation !

Mais un télégramme suivit : comme Moïse, le Virtuose était sauvé des eaux. La gloire d'un instant sombrait, du moment que *lui* sortait des flots.

Vingt minutes plus tard, une communication par T. S. F. annonçait à l'Europe et aux nègres d'Afrique, que le Stradivarius inappréciable était perdu, à jamais perdu. A ce moment même, M. Eugène Ysaye s'apercevait qu'il avait son adorable violon sous le bras. Un télé...

* * *

Si cette histoire vous amuse, on peut la recommencer, ce qui fait qu'on continuera à parler de M. Eugène Ysaye et de son violon, ce qui importe avant tout et n'empêche que notre brillant compatriote soit un des plus merveilleux virtuoses de ce temps.

MAURICE GAUCHEZ.

LES GENS DE PARIS

L'humoriste est un monsieur glabre, de noir vêtu, qui coiffe le bicorne à la napoléonne, porte sous l'aisselle une bière, et murmure aux Parisiens : « Frères, il faut mourir. » Il occupe ses loisirs à des peintures moroses qu'il accroche ensuite, annuellement, à la galerie La Boétie.

Le Salon des Humoristes, auquel ne fait défaut que l'orgue brillant le *Dies Irae* ou la marche funèbre de Chopin, va distillant ainsi l'ennui, le morne ennui dont Mallarmé jasa, et dont Ernest La Jeunesse a fait le titre d'un livre qu'on réédite. On y entre le chapeau bas et parlant à voix basse. Quelconque des auteurs de « faire-part » encombrant ainsi la cimaise ne va-t-il pas, Camille Desmoulins dérisoire, prendre d'assaut une chaise, et nous parler du rite funéraire sous Sésostris, Kamawaki, Chu-la-long-korn?... « Messieurs de la famille... » a l'air de soupirer le receveur des tickets d'entrée. Et peut-être

c'est parce que l'atmosphère est à ce point nécropolitique, qu'on bêche, qu'on bêche, qu'on bêche... Ohé, les fossoyeurs de l'Humour!...

— Au fond, c'est une déception unanime. En vain les canards stipendiés, amicaux, ou les critiques en besoin de quelque toile coloriée, vont-ils affirmant le talent répandu dans ces salles évocatrices des colombaria de Hambourg... Tout cela est, sinon médiocre, abominablement monotone, et digne du Salon des Artistes français. Celui des humoristes porte l'humour en terre. Léandre a du talent, Forain aussi, Willette de même, et Heindbrinck, Ibels, Hermann-Paul, Steinlen en ont aussi. Mais comme désespérément il est même, et comme il a vieilli, oubliant non seulement le rire, mais le sourire! On escompte l'armée montante des jeunes. Ces jeunes sont plus tristes que des vieux. Voici les croquemorts de la gaieté latine. La génération qui grandit, anglo-saxonnisée par le sport imbécile et par l'entente cordiale, bâille à se décrocher la mâchoire. Que de dessins corrects et boutonnés, que de lavis blanchis à Londres!... Le long des sentes de ce champ-de-navets, on fait le chemin de la croix du rire. Puis, d'ailleurs, faut-il boëtiser pour se convaincre de cette faillite totale?... Plus un journal amusant qui le soit, plus un caricaturiste consolateur. La banalité, la monotonie, l'honnêteté foncière et détestable. Dis donc, la France, ta gaieté f... le camp!

J'étais là, comme une âme en peine. Dans un coin sombre, une vieille dame encore grasse, le visage voilé, semblait attendre. Un réticule orné de perles occupait ses mains nues. Elle me parut fardée avec excès, et dégager le plus violent parfum qu'inventa jamais Bichara. Comme, au moment où je passai, le bas de mon pardessus effleura sa jupe violette, elle me jeta un regard qui me documenta sur ses ressources ordinaires. Mais ce regard, jaillissant d'une mer de Koheul, était navré. Une larme coula même du coin de son œil et roula sur l'ampleur de sa gorge. Je n'ai jamais pu résister aux larmes d'une femme. Je m'assis près d'elle et lui demandai poliment qui elle était. Willette passait précisément; elle lui fit un petit signe familier, qu'il ne parut pas comprendre; il s'éloigna. Je vis la colère et le dégoût se peindre sur le visage déjà copieusement enluminé de la dame.

— Ingrat !... murmura-t-elle. Tous m'ont aimée, et plus un ne consentirait à me reconnaître. Je suis ici, depuis l'ouverture, dans mon coin, délaissée. Ils passent devant moi sans même m'apercevoir, traînant leurs robes d'ermites et leur fleur d'oranger. Je mourrais là, qu'aucun ne se dérangerait. Et Dieu sait si je leur ai valu de succès, de gloire et de galette !... Sans moi, que seraient-ils devenus ?...

Sa contrition me toucha. Je mourais d'envie, en outre, de savoir qui elle était. Son âge, sa mise étrange, ses discours, tout en elle m'intriguait. L'indifférence dont les humoristes l'entouraient ajoutait à ma curiosité.

— Qui êtes-vous ? lui dis-je. Et ne puis-je rien pour vous ?...

Elle me regarda d'un air touché, et répondit :

— Il suffira que je vous dise mon nom pour que vous vous leviez et gagniez la sortie. Vous êtes de cette génération protestante et quakeresse arrivée à dessiner un derrière sans gaieté, une femme au lit sans rire. Regardez toutes ces toiles, tous ces croquis : c'est la mort. De mon temps, le Salon des Humoristes était gai. Mais l'entente cordiale a été conclue, et Lépine est devenu vieux. Willette a posé sa candidature à l'Académie et il dessine des bons dieux. Vous avez vu comme il m'a regardée, tout à l'heure !... Voilà comme ils me traitent, moi, la Pornographie !...

Je me levai et je gagnai la sortie... Et cependant, avait-elle tort ?... Exagérerait-elle ?... Tu peux, ministre belge, ouvrir large tes voies ferrées aux humoristes français. A voir leur œuvre, chacun fera son salut. Ils garantissent la bonne mort et une place — retenue — à la droite du Père.

L'avenue des Champs-Élysées console de l'humorisme. Le printemps y joue comme un bel enfant. Que les arbres sont verts, et que le soleil est doux !...

Le Théâtre de l'avenue Montaigne, annoncé par la presse à grands renforts de los, a beau ouvrir ses portes. Restons sur ce banc déjà tiède, devant le rond-point ruisselant d'or. Il n'est pas un décorateur pour nous broser décor pareil à celui-là, pour l'animer ainsi d'enfants radieux, vêtus comme par les fées... L'air est pur, le ciel léger... On ne voit peut-être pas voltiger des plumes de

tourterelles, mais qu'importe, si voilà Gabrielle Robinne?... Des échos malveillants ont paru dans les feuilles. On a insinué qu'elle divorcerait avant peu, déjà lasse de la chaîne naguère proclamée si douce... Racontars sans doute. Car la voilà, auprès de son époux, — couple admirable pour le bonheur duquel il faut prier les dieux... Ils errent, lentement, sur la voie triomphale. Et l'amî que l'on a vous pousse du coude et cligne de l'œil, avec un rire malicieux...

— Est-ce que Gabrielle Robinne aurait bientôt un petit robin ?

Mais non, mais non. Ne parlez pas si haut, elle pourrait vous entendre. D'ailleurs, vous ne savez ce que vous dites. Toutes les femmes sont dans le même état, depuis que la mode a décidé le retour du ventre... Ah ! Ah ! vous voilà ébahi, vous ne savez ce que c'est, vous n'en avez jamais vu !... Eh bien, regardez-les, en voilà. Ils s'arrondissent doucement sous l'étoffe légère; la taille, libérée, ploie harmonieusement, les hanches ont un roulis discret, évocateur des attitudes câlines. M. Poiret a fait le quatre-vingt-neuf du ventre. Il a renversé la Bastille de baleines, armure où le ventre étouffait, écrasé, malaxé, pétri, refoulé vers le mystère des aines ou des croupes, flottant comme un rein, tantôt ci, tantôt là, honni, haï, traqué, ne sachant où caser ses intestins laminés, tordus, épouvantés... Cette ère de cruauté a pris fin. Le ventre est revenu. Il s'étale, il se carre, il sourit, cligne de l'œil au soleil nouveau. Les femmes elles-mêmes sont étonnées. Qu'est-ce donc que cela ?... D'où cela sort-y ?... — Mais les nationalistes et les repopulars sont ravis. La *Patrie* a sorti une édition spéciale, ou presque, et Rochefort un article pour lequel il retrouva quasiment de l'esprit. On demande pour M. Poiret la commanderie de la Légion d'Honneur... Habituer les Françaises à porter le ventre, c'est là un triomphe véritable. C'est l'œuvre d'un Français émérite. Rien n'intéresse la défense nationale autant que le ventre. Le jour où la grossesse sera chic, Berlin n'aura qu'à se bien tenir. Repopulons ! Recopulons ! Il faut des soldats aux frontières, et la chair à canon manque. Le couturier patriote l'a compris, — et il a resmartisé le ventre. Celui-ci, encore timide, encore petit, grossira, pour peu que les Français s'en mêlent.

Ah ! nous vivons à une époque bien émouvante !...

Mais est-il rien de plus admirable que la docilité avec laquelle les femmes — ces indociles ! — se soumettent aux caprices de la mode ?... Celle-ci leur fait porter avec le ventre des chapeaux à ce point ridicules qu'aucun mot de la langue ne les pourrait décrire. Amorphes et comminatoires, à cause des piquets qui fument, ils ont l'air de toiles orphiques accommodées en couvre-chefs par un modiste cocainomane et abonné aux *Arts Indépendants*. Le comble, c'est que sous ces monstres les mâtines arrivent à demeurer jolies. *Jolies* est peut-être excessif ; mettons : piquantes. Les parisiennes sont toujours piquantes ; elles sont rarement jolies. Je sais bien que ce disant, je manque aux lois de la littérature et de la convention, à la tradition et à la légende ; mais il faut bien s'asseoir et les sièges font défaut ; asseyons-nous sur la tradition...

Une chose console de l'extravagance salondautomnale des chapeaux : c'est la renaissance du décolletage. Il est sans doute hardi d'en parler dans une revue littéraire ; mais vous ne me ferez pas croire qu'un littérateur n'est pas un homme, et que M. Maurice Gauchez, par exemple, hésite entre un beau vers et une belle gorge. Or la gorge revient comme le ventre. J'imagine que Boufflers eût proclamé la nouvelle en vers.

Je ne suis point abbé, je le proclame en prose.

Le décolletage revient. On le voile hypocritement de je ne sais quelle guimpe, dont nombre de belles se sont affranchies déjà. Et chaque jour, la guimpe davantage empiète sur le corsage, et plus de peau blanche apparaît. L'été venant supprimera la guimpe et échançera le corsage. Nous reverrons le... XVIII^e siècle en personne. Vous en fâcherez-vous ?...

*Bah ! vous faites le bon apôtre
bien vainement, et nous savons
que vous — tartuffe et pudibond —
êtes aussi content qu'un autre.*

Cependant, je vous ferai grâce de commentaires plus longs. Sans doute, vaut-il mieux que je vous parle des sourciers qui ont remué Paris ; cela est un sujet plaisant

et de tout repos. Ils prétendaient renouveler le geste mosaïque et désigner les sources cachées rien qu'à l'aide d'une baguette de coudrier. Celle-ci, étreinte entre leurs mains, frémit quand sous la terre une source isse. (Aimez-vous l'harmonie ? On en a mis partout.)

Que ne les a-t-on menés, ces baguettissants, en des cabinets bien connus d'hommes de lettres, histoire de retrouver leurs sources d'inspiration et de démasquer les fraudeurs... Dans ce Paris, y en a-t-il, dont on pourrait dire, comme de je ne sais quel autre :

*Au peu d'esprit que le bonhomme avait
l'esprit d'autrui par complément servait...*

Qui a écrit les livres de Machin ? — C'est chose ! — Qui a écrit les pièces de chose ? C'est Machin ! — L'autre jour, des Belges qui pourtant ne manquent point d'esprit s'en furent porter naïvement à tel directeur de théâtre une opérette, qu'on accepta de lire. La lecture achevée, ils en entendirent l'éloge. Mais le directeur ajouta que s'il la montait, il faudrait renoncer, Messieurs, au bénéfice de la signature. Un autre signerait pour eux. Les Belges — ces gens sont incorrigibles — refusèrent ce petit marché, et reprirent leur opérette. Elle moisira dans leurs cartons. Il faut savoir être parisien, si l'on veut gagner de l'argent. Il n'y a pas cinq revues sur dix, jouées dans nos théâtres, qui soient du monsieur qui les signe. De qui sont-elles ? On ne sait pas. C'est l'affaire entre le signataire et ces nègres. Ils ont touché, pour se taire, quelques écus. (On ne voit plus d'or.). Le signataire palpe les droits considérables et l'anatomie des girls, qui l'est moins.

Ces procédés à l'amiable salissent également le théâtre et le journalisme. En Belgique, ils déshonorent surtout la politique. Je sais des sénateurs, des députés et des bourgmestres qui n'écrivirent jamais un mot des éloquentes discours sur lesquels s'appuie leur réputation. Un nègre docile et talentueux, généralement emprunté au journalisme, les élabore pour eux dans le mystère du cabinet. Il y a un maieur bien connu qui a pour nègre un poète lyrique.

Ce sont les petits mystères de la vie parisienne, l'envers médiocre de la resplendissante façade. Paris est un peu

à la façon de ces brillants Palaces des Champs-Élysées, criblés d'or et de marbres précieux, et dont il suffit de pousser la porte qui mène à l'office pour reculer épouvanté. Telle la belle jeune fille à l'air grave et pur, qui promène à l'avenue du Bois sa petite sœur, et qu'une indiscretion sans conteste possible me montre entretenant, à l'insu de son père, qui porte un nom illustre, je ne sais quel Artanezzo aux yeux de gazelle et aux ongles polis... dont elle est, sans conteste aussi, la maîtresse. Quel Bachaumont prend soin de noter, chaque jour, tout cela, et prépare à l'avenir de formidables Mémoires secrets ?... Nous sommes loin des *Liaisons dangereuses* et du *Sopha*; Choderlos de Laclos, Crébillon, sont des auteurs pour pensionnats.

Parfois, dans cette ombre, un éclair luit. Je suis allé au Trocadéro voir danser Isadora Duncan. De grands noms sur l'affiche fulguraient : Péladan, Mounet-Sully... orchestre Colonne... Dans la salle, prodigieuse et pleine de ténèbres, une foule immense grouillait. Que fait l'Isadorable en cette galère ?... Comment emplir d'une danse cet énorme vaisseau ?...

M. Péladan paraît à la tribune. Il n'est plus que l'ombre de lui-même. C'est le Sar découronné... Il va parler du Chœur antique, ressuscité par la Danseuse. Et sans doute en parle-t-il ; mais si près que l'on soit, on ne perçoit rien de sa parole.

— Il a des cheveux, dit un profane, mais il a surtout de la barbe.

La cohue gronde. — « Plus haut » ! — Mais le Sâr a donné tout ce qu'il a pu ; en vain tente-t-il de forcer son organe déjà surmené... La voix ne s'élève pas. Alors, la foule s'irrite. A droite, férocement ironique, elle applaudit à tout rompre ; à gauche, elle se prolonge en huées. Au centre, sous la tribune, quelques artistes indignés protestent contre le scandale... Le Sâr, impassible comme le nègre, et noir comme lui, continue. Le hall géant gronde comme une mer. La courtoisie française y va de tout son cœur... Finalement, le conférencier rallie ses feuillets et s'en va. Une immense acclamation l'escorte. Il croit à un triomphe réel, et revient saluer au milieu des rires. M. Péladan a, quatre jours de suite,

gravi ce calvaire au Trocadéro. Espérons qu'on lui donnera la croix... et qu'elle sera rose.

Après la tragédie, la musique opère. M. Paul Vidal conduit l'orchestre Colonne, qui joue *Orphée*. Aux deux côtés de la scène, fermée au fond d'un rideau bleu, deux fauteuils de théâtre, lourds et dorés, attendent. L'un recevra M. Plamondon, ténor ; l'autre, M. Mounet-Sully. Ces deux héros sont en habit. Invisibles, à peine eussent-ils été tolérables. Visibles, ils sont odieux.

Et voici la danseuse. Isadora revient de Russie, chargée de gloire. Elle va partir pour l'Amérique. Entre le train et le paquebot, elle donne *Orphée* aux parisiens. M. Plamondon chante ; elle mime et danse ; M. Mounet-Sully vocifère. Et tout de suite, je déplore que l'admirable artiste ait élu cet *Orphée*, qui ne permet guère qu'une suite de nobles et éplorées attitudes, — cet *Orphée*, que gâtent ces deux habits noirs et ces hurlements sacrilèges. Evidemment, Duncan est toujours belle, et plus que belle, surhumaine. Mais le rôle l'étreint comme une armure, elle ne se donne pas. Puis, la scène est trop vaste, la salle trop énorme, la foule trop frivole... Il faut voir Duncan danser chez elle, à Neuilly, dans son atelier-théâtre, pour quelques intimes. Alors, les dieux redescendent sur la terre, et tout s'oublie, et c'est l'assomption des âmes. Au Trocadéro, c'est — il faut me permettre le mot — comme une prostitution. *Nollite mittere margaritas...*

Des imbéciles en habit et en belle robe disent à côté de moi, très haut : « Réputation surfaite ! » Allez applaudir Zambelli et son tutu, philistins !... Ils sortent. C'est le moment où *Orphée* s'achève, où Isadora va danser du Schumann, avec les vierges nubiles à peine que sont ses élèves demi-nues comme elle. Et alors, c'est le printemps, l'avril, la jeunesse, l'amour, le rêve, les fées, les fleurs, que sais-je, tout ce qu'il y a de clair, de léger, de pur, de charmant, de musical, de divin... La salle immonde disparaît avec sa cohue ignare et vile : voici le sol de l'Hellade, le bois sacré, les nymphes, ton sourire, Flore, et le tien, Aphrodite... L'air est plus fluide, une chanson monte d'un pipeau invisible... Pan rit à l'orée du bois. L'imagination vagabonde s'en donne. Isadora danse, souple, légère, ardente, extasiée. A l'entour d'elle, une ronde puérule fleurit, les cheveux soulevés par le vent

de la danse. Nous acclamons, nous déchirons nos gants à force d'applaudir. Le sculpteur Juan Clara prend croquis sur croquis. Le musicien Paul Dupin exulte. Georges A. Denis est au ciel. Marius-Ary Leblond crient : « Bravo !... » C'est la fièvre, c'est l'enthousiasme, c'est le délire sacré ! On couvre de fleurs la danseuse, qui les entasse au milieu de la scène immense, et prenant par la main ses petits nymphes, danse alentour...

Cela console. Cela permet d'apprendre que M^{lle} Sorel a acheté, quai Voltaire, un vieil hôtel — l'un des plus anciens de la rive gauche — et une gondole, commise à promener Célimène sur la Séquane d'été. Cela permet de supporter les *Mémoires d'un Muffle* que M. Henrico Toselli publie dans le *Journal*, — mémoires sots et prétentieux, ruisselants d'ignominieuse indiscretion. Et des gens, chaque matin, savourent ce cosmétique, des gens plus muffles peut-être que le Toselli lui-même, de prendre plaisir à sa lecture !...

Ailleurs, dans la *Grande Revue*, une « amie » de Maupassant s'amuse à publier des lettres d'amour de ce malheureux. Et c'est l'alcôve ouverte. Admirons M. Arthur Meyer qui a acheté et fait détruire, à la Salle Drouot, un billet d'Alfred de Vigny à Marie Dorval, exigeant impérieusement une caresse difficile à dire. Encore un peu, et ce document, publié, allait dénaturer à jamais la grande mémoire du poète.

Pour en revenir à l'Amic, il paraît qu'elle n'existe pas, qu'il s'agit d'une mystification littéraire. Voilà qui serait plus immonde que tout, plus immonde même que l'écho paru hier au sujet du même Maupassant et révélant qu'il ne pouvait... aimer que devant témoins. A quoi bon ces révélations-là ?... L'œuvre seule importe ! Et s'il fallait se laisser impressionner par des détails de ce genre, ce serait à ne plus lire Rousseau, qui écrivait vous savez comme. Pauvres grands hommes !... et heureuse Belgique, qui, faute d'avoir de ces hommes-là, ignore ces outrages posthumes !...

— Et Maeterlinck ?

Ah ! oui. Il y a Maeterlinck. Mais tenez-le bien, sinon il vous échappera. J'ai lu ceci dans un journal :

« De nouvelles démarches auraient été faites auprès de Maeterlinck : « Faites-vous naturaliser Français et vous entrerez à l'Académie ». Maeterlinck, Flamand à

l'esprit net, aurait répondu : « Oui, mais... me garantissez-vous que je serai élu » ? On ne voulut pas s'engager, dit-on, et l'affaire en serait restée là. Il est bien évident que le jour où nous aurons la joie de compter Maeterlinck parmi nous, tout le monde — et les académiciens — voudra le voir entrer à l'Académie française. »

Cela n'a tenu qu'à un fil. Or, que ferions-nous, Belges, sans Maeterlinck ?...

LÉON TRICOT.

LES JOURNAUX ET LES REVUES

ITALIE

En dépit qu'on en ait, on ne saurait se désintéresser de ces diables de *futuristes*. Se refuser à les écouter, ne suffit point : Comment ne pas les entendre ? — Or, ils ont fait, ces temps derniers, plus de vacarme que jamais (grâce, cela va de soi, à la collaboration de leurs adversaires).

A une époque où l'art, par une sorte de réaction contre la vie trop active, trop bruyante, vise fort (dans nos pays tout au moins) au silence harmonieux et au recueillement distillé, un tel vacarme, en art, n'est certes point banal. Et, à cette même époque, où l'Originalité constitue l'aliment indispensable des snobs, c'est-à-dire de l'élite intellectuelle, — ne pas s'intéresser au futurisme, c'est faire preuve d'une infériorité évidente. C'est faire preuve, aussi, de mauvais caractère ; car ils sont très sympathiques, ces futuristes. Un peu braques, peut-être, ce qui d'ailleurs ne mérite point de reproche : bien des grands artistes le furent ; — en tous cas, pleins de vie, et c'est beaucoup. Ils remuent, ils apportent à l'art quelque peu somnolent de leur pays une amusante diversion ; ils nous offrent, à nous qui sommes du Nord, l'exubérance un peu agaçante parfois, mais à coup sûr très sympathique, du Midi. Leurs derniers exploits en sont une preuve nouvelle, et valent qu'on s'y arrête.

Sans doute aura-t-on entendu parler déjà de la *grande soirée futuriste*, qui eut lieu, il y a un mois environ, au théâtre *Costanzi* de Rome. Mais je doute qu'un récit suffisamment détaillé en ait été fait ici. Que l'on n'aille pas nous reprocher de tailler une réclame à ces fauves méridionaux, qui déjà, au gré de certains, occupent beaucoup trop l'attention : Outre qu'il est Original (et, encore un coup, c'est l'essentiel), en un temps où l'on va jusqu'à payer les gens pour qu'ils disent du mal de vous, et vous fassent ainsi remarquer ; outre qu'il est Original, dis-je, de gratuitement se montrer indulgent, — on fait tant de réclame autour d'œuvres et de gens ennuyeux à mourir, qu'on ne saurait trop en faire pour ce qui, admirable ou non (qu'en sait-on ?), divertit.

Marinetti, donc, et sa bande, après avoir parcouru l'Europe et y avoir remporté quelques sérieux succès (à Berlin, notamment), décidèrent de s'imposer, par un grand coup, au public de leur propre

pays. A vrai dire, ce public leur a déjà procuré, à diverses occasions, la « volupté du sifflet », mais cela ne suffisait point encore. Cette fois, c'est à Rome, non pas à Milan ou à Venise, que nos « primitifs » voulurent se livrer à leurs exploits, — et ils choisirent la salle du grand théâtre *Costanzi*, l'Opéra de Rome. Les journaux d'Italie nous ont permis de reconstituer, dans une certaine mesure, cet événement considérable.

Dès une heure avant le début de la séance, toutes les petites places sont occupées. Bientôt, le reste se remplit. Le parterre, malgré les prix assez élevés (ô *futuristes*), déborde ; certaines loges contiennent jusqu'à vingt personnes. Des spectateurs, ne trouvant plus place aux fauteuils, se réfugient dans l'orchestre, parmi les musiciens, lesquels, dirigés par le maestro futuriste Pratella, doivent ouvrir la fête par une symphonie, *Hymne à la vie*, de cet homme déjà célèbre.

(On sait quels sont les principes de la musique futuriste. Tous les habitants de Belgique et de Navarre en ont reçu, croyons-nous, le manifeste. Personne, donc, n'ignore les *sous-bruits*, les *borborygmes du moteur*, ni les *palpitations des soupapes*. Tous, ici, « nous prenons infiniment plus de plaisir à combiner idéalement les bruits de tramways, d'autos, de voitures et de foules criardes, qu'à écouter encore, par exemple, l'*Héroïque* ou la *Pastorale* ».)

Comme l'orchestre tarde quelque peu, la salle, en attendant, fait de la musique pour elle toute seule. Discrètement d'abord : cris stridents mêlés de grognements sourds. Marinetti, enfin, s'avance sur la scène, seul, et recommande au public le plus profond, le plus respectueux silence. L'orchestre attaque ; les premiers sous-bruits pratelliens s'élèvent dans les airs ; aussitôt, il se met à pleuvoir : naïves flèches de papier, d'abord ; puis un citron, suivi de quelques oranges et d'une poignée de petits sous. Le public émet d'assez violents sous-bruits, qui n'émeuvent point le maestro. F.-T. Marinetti, les bras croisés, au centre de la scène, fronce le sourcil. Une orange lui effleure le crâne et traverse le décor ; deux pommes de terre tombent à ses pieds, — si bémol à l'octave de tout en bas. Le public accompagne à l'octave aigu. Soudain, une ondée de pois chiches s'abat sur les violons et sur les cuivres, en gammes cristallines du plus gracieux effet. Le public, très amusé, pousse des petits cris drôles de basson en délire. Les musiciens (côté scène) hésitent à poursuivre ; mais Pratella les y encourage, et Marinetti lui-même lâche des hurlements, qui se perdent parmi les hurlements. Alors s'engage un dialogue de stylé fugué, futuriste, entre le public et l'orchestre. Il monte, s'amplifie, emplit la salle de ses sonorités formidables, et se termine par le point d'orgue d'une pomme de terre lancée avec force et adresse dans un violon, qu'elle réduit en bouillie. L'orchestre cesse de jouer, et les musiciens songent à sauver leurs instruments.

La symphonie est terminée. Grande originalité ; ensemble parfait. Les chœurs ont donné magnifiquement, et, dès cette première audition, qu'aucune répétition n'avait précédée, ils se sont vaillamment tirés des méandres d'une partition aussi complexe que géniale.

Mais le public, comme toujours, n'a pas compris.

C'est maintenant le tour de la poésie. Comme on pouvait le prévoir, aux bruits vont succéder des mots, sinon des paroles.

Les futuristes sont sur la scène. Tous les grands chefs futuristes sont... présents. Boccioni, le peintre, prépare son intervention prochaine. Marinetti s'avance et, dominant le tumulte, annonce :

— *La poesia nuova*, de Paolo Buzzi : un chef-d'œuvre !...

Qui se perd dans le vacarme.

Après les vers de Buzzi, ceux de Palazzeschi. On entend vaguement, assurent les témoins, que Marinetti déclame avec sentiment des choses éternelles, telles que : « cloch... clof... cloft ...sccc... ». L'allégresse de l'auditoire prend des proportions spasmodiques. Le théâtre tout entier en tremble sur ses fondements, au point que les passants, dans la rue, se sauvent, terrifiés.

Nous nous souvenons, pourtant, qu'ici même, à Bruxelles, Marinetti déclama des vers italiens, bien rythmés, qui ne manquaient pas d'allure. C'était, si j'ai bonne mémoire, une sorte de conversation entre un homme qui va se suicider, et sa montre. Je ne me rappelle pas le détail exact, mais voici à peu près, il me semble, le sujet : Un homme est persuadé que sa montre, ce petit être qui vit constamment à son côté, tout contre lui, et qui mêle ses battements aux battements de son cœur, connaît très exactement sa destinée. Cela devient une obsession malade. Un jour, au cours d'une crise nerveuse, la montre s'arrête : il est six heures. Dès lors, l'homme n'a plus de doute : c'est à six heures qu'il doit mourir. L'obsession devient de plus en plus malade : l'homme décide de se suicider au coup de six heures, dès le lendemain. — D'une main, il tient son revolver, et de l'autre sa montre, arrêtée. Six heures sonnent au clocher de Saint-Germain l'Auxerrois. Alors, dans une dernière révolte de la nature humaine, l'homme lance sa montre contre le mur, et, victorieux malgré tout, ne se suicide qu'à six heures cinq.

C'était un beau sujet, et nous avons applaudi sincèrement. — C'est pourquoi je m'étonne qu'à Rome, la poésie futuriste ait eu moins de succès.

Certes, elle n'en eut point ; ou plutôt elle en eut, mais ironique : Le paradis, puis bientôt le théâtre tout entier, agite frénétiquement des mouchoirs. — Sur la scène, le peintre Balla, très intéressé, se lisse la barbe et cligne des yeux : assurément, il voit le tableau à faire — Dieu sait comme ! — mais il le voit.

Pendant ce temps, des disputes s'élèvent dans la salle, où des partisans du futurisme se sont révélés tout à coup. Ils crient aux autres :

— *Passatisti ! ebeti ! beoti !* N'avez-vous pas honte ? N'avez-vous pas honte ?

On voit des têtes congestionnées et des poings menaçants.

Le tumulte grandit. A la rampe, Boccioni a remplacé le poète. Sans doute, il veut redire le *Credo* des peintres, ses amis. On ne lui en laisse pas le loisir. Il hurle :

— Vous êtes un tas d'imbéciles !

Ce qui se passe alors, ne saurait être décrit. Le *Costanzi* est un chaos, d'où s'élèvent des rugissements épouvantables. Les musiciens s'en mêlent de nouveau, agitant le tronçon du glaive-violon ; ils ne digèrent pas la pomme de terre. Des cris perçants dominent le bruit :

— *Pagliacci ! Buffoni ! Imbecilli !*

La police veut intervenir. En vain. Futuristes et une partie de la salle s'en prennent directement à un groupe de messieurs connus, à qui Marinetti crie :

— Vous n'êtes pas seulement des imbéciles, vous êtes des... (L'adjectif se perd dans le fracas.)

Et puis, la bousculade ne permet plus de distinguer quoi que ce soit. Il y a des coups de canne échangés, et des coups de poings; d'inutiles tentatives de discours; des manifestes philosophiques jetés parmi le public; des hommes qui s'arrachent Marinetti; un enfer où tout se confond.

On porte dans son automobile une dame évanouie. La foule se disperse. Dans la rue, Boccioni se fait rosser. Il reparait dans l'atrium, échevelé, le col arraché; il se débat comme un fou, et veut massacrer tout ce qui l'entoure. Pour le calmer, une dame se jette à son cou, et l'embrasse. Marinetti boite. Il a perdu son chapeau et une bottine.

Telle fut, au dire des témoins, cette soirée mémorable entre toutes, dont le récit — nous ne craignons pas de l'affirmer — mérite de passer à la postérité.

Tout récemment encore, le poète Marinetti ayant lu publiquement, à Milan, des vers du poète Buzzi, quelques parapluies (car à Milan il pleut infailliblement) en eurent à souffrir grand dommage. — Il ne faudrait pourtant pas exagérer ces sortes de manifestations : elles perdraient de leur saveur. Et l'on peut fort bien écouter des vers de Buzzi et d'autres, et même voir volontiers des tableaux de Boccioni et de ses camarades. Sérieusement, ils sont loin d'être sans intérêt.

Du reste, quoi qu'on pense des œuvres, ces pugilats, « per non dormire » (comme dit la devise de d'Annunzio) valent au futurisme mieux que nos sourires : notre sympathie.

* * *

C'est là aussi, je crois, l'opinion de la *Voce*, vaillant périodique florentin, que d'aucuns ont même accusé de futurisme. A tort. Mais si la *Voce* n'est pas, à proprement parler, « futuriste », elle n'en tient pas moins à défendre vigoureusement les idées neuves, qui tendent à libérer l'Italie du joug déprimant du Passé.

Une Italie nouvelle est née, jeune, vivante. Nous l'oublions trop souvent, et conservons de ce pays — charmant, assurément, mais mieux que cela — une idée trop romantique, qui est fade et fautive. Même en ce qui concerne les villes d'Italie qui maintenant encore vivent surtout du passé, l'opinion de la plupart d'entre nous est un peu écœurante. Je songe à Venise, par exemple, et aux languoureux touristes qui la trouvent exquise, délicieuse, suave, sans plus, et ne distinguent point, derrière ce charme, la robuste énergie, la force héroïque d'où il est né.

Cette force, semble-t-il, se réveille. — Dans un mot qu'il m'adressait, le fondateur de la *Voce* (elle a cinq ans d'âge et est très connue) se réjouissait que l'on commençât à comprendre, à l'étranger aussi, qu'il n'existe pas, en Italie, que des vieux monuments. — Mais, dans le pays même, tant écrasé par le prestige des ancêtres, il faut un coup de fouet encore; et, à cet égard, les futuristes ne laissent sans doute pas d'être utiles.

Voici, au sujet de la musique italienne, dont on ne nous offre que d'assez tristes échantillons, un article mordant, que publiait la *Voce*, dans un de ses derniers numéros. (Je regrette de le mal traduire) :

« Nous ne savons pas encore si tout ce qu'on raconte est vrai, et si la *Fedra* de Pizzetti subit un retard au théâtre parce que l'on veut que la *Parisina* de Mascagni soit représentée avant elle. Il nous manque une voix autorisée — celle de l'éditeur, de l'impresario, ou, au besoin, de Mascagni lui-même — pour adresser, à qui la mérite, toute notre indignation.

» Disons clairement les choses : Nous faisons abstraction complète de Pizzetti, notre ami, comme aussi des longues heures de fatigue et de tourment que, pour cette œuvre, il lui a fallu arracher à l'existence quotidienne, si peu libre; mais quel que fût l'auteur de cette œuvre, nous saurions pourtant ceci : qu'elle constitue un espoir de nouveauté, rejetant une bonne fois tout ce « guitarisme » bourgeois qui pèse sur nous, depuis Verdi principalement, génie de l'imbécillité musicale italienne; — et nous savons aussi que Mascagni ne nous apportera rien de nouveau.

» L'Italie, nous l'avons dit mille fois, est un pays arriéré en matière d'art, un pays sans art moderne, plus pitoyable encore et plus bas en ce qui concerne la musique que les autres arts. Et ici, à Florence, qui est la honte de l'humanité musicienne, à Florence, où Wagner n'a jamais été joué, sauf une fois (et encore ce fut le Wagner de *Lohengrin*, qui est autant Wagner que la *Canzone All'Italia* est Leopardi), — ici, à Florence, nous ressentons, avec plus d'humiliation que jamais, la tristesse de cet isolement.

» Et c'est pourquoi le retard apporté à la représentation de *Fedra*, pour que *Parisina* puisse passer tout d'abord, recueille notre tribut de haine et d'indignation. Voici une œuvre qui apparaît comme devant être une chose vivante et neuve, rompant avec ce triste passé de photographie musicale et de titillation sentimentale; elle parvient à vaincre toutes les difficultés, ordinaires et extraordinaires, qui s'opposent aux œuvres nouvelles; elle est sur le point de se révéler au public, de l'émouvoir, peut-être de susciter un courant musical nouveau (qui, du reste, de divers côtés, s'annonce en Italie) et halte-là! la canaille des musiciens charretiers la repousse brutalement en arrière.

» Certes, nous avons la certitude que l'œuvre de valeur ne saurait être étouffée par les imbéciles et les impuissants; mais nous nous demandons si ce ne serait pas le cas de la soutenir un peu, et si les Italiens jeunes, qui, en art, n'entendent point crever d'ennui et d' inanition, ne voudront pas imposer leur volonté aux impresarii, au gros public, aux fabricants d'art, aux marchands et aux histrions, en sifflant impitoyablement les saletés que l'on voudrait leur faire avaler. »

Encore que ce dernier mouvement buccal soit un peu étrange, nous aimons cette fougue, plus saine que nos ironiques sourires. — Toutes nos amitiés à Pizzetti.

* * *

Soyons reconnaissants aussi à la *Voce* d'avoir rendu Romain Rolland célèbre en Italie, plus célèbre peut-être qu'en France, grâce à une belle campagne menée en sa faveur. Il faut aimer Romain Rolland. La *Rassegna Nazionale* de Florence (n° du 1^{er} avril) consacre un article au dernier volume de *Jean-Christophe*, et dit le bien qu'il faut de cette série d'œuvres vraiment originales et fortes, et où se trouvent exprimées la vie et la pensée de toute une génération.

Je me rappelle qu'il y a un an, environ, la *Voce* publia un grand article sur Francis Jammes. Cette fois, c'est au tour de la *Nuova Antologia*, qui consacre au poète d'Orthez une longue étude. Elle est ornée d'un portrait charmant, où l'on voit le poète en grosse pèlerine (de bure ?) tenant une fleur entre les doigts. On pense à son doux poème, d'allure toute franciscaine, si doux qu'il faut le citer :

Cette personne a dit des méchancetés :

Alors j'ai été révolté.

*Et j'ai été me promener près des champs
Où les petits brins d'herbes ne sont pas méchants,
Avec ma chienne et mon chien couchants.*

*Là, j'ai vu des choses qui jamais
N'ont dit aucune méchanceté,
Et de petits oiseaux innocents et gais.*

*Je me disais, en voyant au-dessus des haies
S'agiter les tiges tendres des ronciers :
Ces feuilles sont bonnes. Pourquoi y a-t-il des gens mauvais?*

*Mais je sentais une grande joie
Dans ce calme que tant ne connaissent pas,
Et une grande douceur se faisait en moi.*

*Je pensais : oiseaux, soyez mes amis.
Petites herbes, soyez mes amis.
Soyez mes amis, petites fourmis.*

*Et là-bas, sur un champ en pente,
Auprès d'une prairie belle et luisante,
Je voyais, près de ses bœufs, un paysan*

*Qui paraissait glisser dans l'ombre claire
Du soir qui descendait comme une prière
Sur mon cœur calmé et sur la terre.*

La *Nuova Antologia*, qui apprécie Francis Jammes et les poètes français, et tout ce qui concerne la France (Giuseppe Prezzolini, le fondateur de la *Voce*, publie dans la N. A. de mars une intéres-

sante étude sur *la petite bourgeoisie française*) s'intéresse aussi à la Belgique (*Auguste Beernaert et le parti catholique en Belgique*, par le député Filippo Meda. N° du 15 février) et à l'Allemagne (*la femme dans les œuvres sociales, en Allemagne*) et aux poètes allemands (*Les œuvres lyriques d'Ernest Zahn*, par Mario Ferraris) et à tout, en somme.

Elle publie aussi des dialogues poétiques très originaux du poète italien Arturo Graf, et nous apprend que le poète Francesco Chiesa, du Tessin, a été l'objet de grandes manifestations de sympathie à Genève, où l'on reconnaît la valeur de la culture italienne en Suisse.

Puisque nous en sommes à parler des poètes, disons enfin que la jolie revue illustrée *Italia*, Magazine de l'importante et célèbre « Société Dante Alighieri », publie un article du poète Giuseppe Lipparini sur *un poète errant*, Francesco Cucca, menant parmi les bédouins une vie aventureuse et sauvage. — Dans le même fascicule (mars) d'*Italia*, un article sur E.-A. Butti. — Souvenirs gais et souvenirs tristes — par son ami Gino Cucchetti.

Nous étions à Rome, l'an dernier, lorsqu'on y joua la dernière pièce de Butti, *Il Sole invisibile*, où se trouvent exprimées maintes nobles pensées. Mais l'œuvre révélait, de la part de l'auteur, une sorte de lassitude, qui ne lui valut pas le succès ultime qu'il aurait mérité : C'est à Rome, à l'hôtel où il était descendu au cours des représentations, que Butti, malade déjà depuis longtemps, eut une rechute. Elle ne permit pas la guérison, et, quelques mois plus tard, l'écrivain mourait, jeune encore. — Sa vie fut douleur. Ses œuvres, je crois, méritent d'être connues, ô Belges rares dont la curiosité cherche au delà de d'Annunzio. — Je connais à peine Butti, et je me trompe peut-être, mais il m'apparaît parmi les âmes qui courageusement travaillent à répandre des idées de beauté, sans en recueillir la joie qu'il faudrait; qui luttent, et puis, humblement douloureuses, aspirent au grand silence. — Combien d'âmes, connues de certains, auraient pu être bonnes à tant d'autres ! Peut-être la vraie force de l'humanité, sa vraie beauté, résident-elles en ces forces non révélées, en ces beautés non exprimées. Peut-être est-ce bien ainsi... Qu'il serait doux, pourtant, de voir, de connaître et d'aimer...

Ma quinci sien (pour aujourd'hui) le nostre viste sazie.

R.-E. MELOT.

LE DRAME ET L'OPÉRA

Parc : *Grisélidis*, pièce en 3 actes en vers d'Arm. Silvestre et Eugène Morand (3 avril).

Le Barbier de Séville (4 avril).

Galleries : *L'Entraineuse*, pièce en 4 actes de M. Ch. Esquier (5 avril).

Olympia : *Une Affaire d'or*, comédie en 3 actes de M. Marcel Gerbidon (1^{er} avril).

Cercle Euterpe: *Le Coffret*, comédie en 1 acte de M. Auguste Vierset, et *La XX^e Année*, comédie en 3 actes en vers de M. F. Roland (29 mars).

Cercle Les XIII : *L'Impromptu persan*, pièce en 1 acte en vers de M. Henri Liebrecht, et *Le Pain du Péché*, drame en 4 actes de Théod. Aubanel et Paul Arène (5 avril).

Grisélidis : — Je me souviens — et cela ne nous rajeunit pas, comme disait Alphonse Allais. — d'avoir vu représenter, il y a une vingtaine d'années, sur la scène de l'Alhambra, le joli conte moral et poétique qu'Arm. Silvestre et E. Morand composèrent d'après un des lais célèbres de Marie de France et une des rares nouvelles pas libertines du *Décameron*. M. Henry Krauss y faisait florès. Le diable tout caparaçonné de soie verte qu'il campa, cynique, railleur et désinvolte, est resté dans la mémoire de tous ceux qui l'ont vu. M. Sylvain faisait le marquis de Saluces et M^{lle} Hartmann, qui n'était pas encore M^{me} Sylvain, incarnait, avec une émotion grave et troublante, la fidèle épouse qu'aucune tentation ne peut éloigner de la fidélité et de l'obéissance conjugales.

Une reprise de *Grisélidis* convenait bien pour un des spectacles des Matinées Littéraires du Parc. Il est d'autant plus édifiant de voir, au théâtre, la vertu triompher que ce prodige est rare. Il n'est pas mauvais de montrer de temps en temps comment les machinations du diable sont sans effet sur une âme profondément chaste et loyale, même si la rouerie de M^{me} Satan ajoute à toutes les malices de son infernal époux.

Or c'est cela que Boccace après les conteurs moyenageux a prétendu affirmer. C'est ce qu'ont, avec un agrément poétique plein de grâce tour à tour enjouée et attendrie, prouvé ensuite, à leur façon, les auteurs de la pièce que nous venons d'applaudir à nouveau.

Le marquis de Saluces, ce preux parti à la Croisade confiant dans l'amour fidèle de sa Grisélidis, ç'a été M. Marey. Ce consciencieux artiste, qui fournit au théâtre du Parc une somme déconcertante de travail, a été, selon son habitude, plein de majesté, de grave autorité, ainsi qu'il fallait. M^{llo} Borgos, non moins vaillante et active, a prêté beaucoup de charme et de communicative émotion à la sympathique figure de Grisélidis.

M. Blancard est un diable un peu « bon garçon » et couvert d'un maillot fané fort disgracieux... M^{lle} Dudicourt, douce et si bien

disante, donne à la suivante Bertrade autant de douceur paisible que M^{me} Yvonne Vasselín prodigue d'entrain jovial à la mégère délurée que Belzébuth prit pour femme.

* * *

Le Barbier de Séville. — La série des représentations classiques que donne M. Reding sous le patronage du Comité du Théâtre belge se poursuit avec un plein succès.

Le chef-d'œuvre de Beaumarchais, qui garde toute sa vive gaieté, tout son esprit endiablé et mordant, a été l'objet, l'autre soir, d'une interprétation excellente. M^{lle} Laurence Duluc, par sa façon pleine de malicieuse finesse d'incarner Rosine, a prouvé combien de prix la Comédie Française peut attacher à cette nouvelle recrue.

M. Monteaux fut un Almaviva de crâne et séduisante allure. M. Péral s'est attaqué avec bonheur au rôle de Figaro qu'il a enlevé avec brio. M. Gournac fit un plaisant Basile, sinistre et grotesque à souhait.

* * *

L'Entraîneuse. — Le sujet traité par M. Ch. Esquier est attachant, ingénieux, et assez vraisemblable. La façon dont il le développe et le présente est pleine d'adresse et de dextérité. La langue que parlent les personnages est de l'excellent dialogue de théâtre, naturel, rapide, littéraire juste autant qu'il le faut pour échapper à la banalité. Plus d'un personnage est campé en type caractéristique au relief exact et vigoureux. Pas un instant l'intérêt ne faiblit...

Pourtant je n'oserais affirmer que j'ai été, une seule minute, pris par une émotion profonde, même au cours des scènes que l'auteur a voulues les plus pathétiques et que les situations devraient rendre en effet vraiment tragiques.

Alors quoi?...

J'ai dû m'interroger plus d'une fois depuis que j'ai entendu l'*Entraîneuse*; je me demandais le pourquoi de cette froideur avec laquelle j'ai écouté d'un bout à l'autre un drame où tout est cependant poignant.

Ai-je conclu avec justice ou justesse? Peut-être: j'ai estimé que cette œuvre avait été faite avec une conscience trop appliquée, un dessein trop précis d'écrire « pour le théâtre »; elle est une trop fidèle reproduction de la vie; les personnages y sont des hommes et des femmes d'une réalité trop formelle. En un mot, nous avons devant nous une photographie impeccable: nous la regardons. Si on nous avait présenté un tableau aux lignes, aux perspectives, aux couleurs surtout riches de fantaisie et de personnalité, un tableau décelant une âme et des yeux d'artiste ému lui-même devant ses modèles et par sa vision, nous n'eussions pas seulement regardé, nous eussions vibré, aimé ou détesté, — nous eussions pu discuter en tout cas. Il n'y a pas à discuter *L'Entraîneuse*.

Que pourrait-on en effet reprocher à M. Ch. Esquier quand il représente un ménage de jeunes artistes pauvres mais enthousiastes et surtout pleins de jeune amour confiant? Le mari, Jean Césaire, est compositeur. Il vient, après neuf ans de labeur et d'ardeur, de terminer son grand drame lyrique, *L'Île fantôme*. Il sent que l'œuvre est géniale. Françoise a la même foi que lui. Mais les direc-

teurs seront moins extasiés. Après bien des déboires et des désillusions, Jean s'il trouve enfin l'impresario qui consent à monter l'opéra, ignorera qu'il doit à l'intervention louche d'un tiers ce geste qui va lui assurer la gloire et la fortune.

Le directeur en effet n'a joué *L'île fantôme* que commandité par un député millionnaire. Celui-ci, un triste sire dont le cynisme et la déloyauté pour être méprisables n'en sont pas moins des plus plausibles, a payé, à l'insu de Césaire, les 80,000 francs qu'il fallait, parce que Françoise a consenti à devenir sa maîtresse.

Ici est le seul débat psychologique susceptible de discussion ? Encore n'est-il pas permis de répondre négativement quand on pose cette question : Y a-t-il une femme adorant son mari qui se vendrait pour assurer son succès ? Cet adultère héroïque est-il vraisemblable ? Hé ! hé !... Les femmes ont toutes les étrangetés ; elles sont inconséquentes jusqu'à la plus noble grandeur comme jusqu'à la plus vile abjection. Mettons que Françoise Césaire ait poussé le sacrifice jusqu'aux limites extrêmes.

Voilà donc Césaire riche et fêté, célèbre et très couru. Il ignore bien entendu les compromissions dégradantes sur quoi s'est échafaudé ce succès. Le dépit d'une cabotine à qui il signifie un congé brusque après s'être distraitemment laissé entraîner à l'honorer de quelques complaisances galantes, lui apprend brutalement la vérité et que sa femme n'a pas cessé de rencontrer le Mécène ignoré dans une garçonnière qu'on lui indique. C'est pour Césaire l'effondrement le plus navrant.

Ici se présentait une difficulté que l'auteur n'a pas résolue avec beaucoup d'audace ni même d'habileté. C'est le point faible d'une œuvre par ailleurs très adroitement charpentée. Il a fait mourir son héroïne, la dotant d'une maladie de cœur qui ne lui permet pas de supporter le coup dont la frappent la colère et l'insulte de son mari. Cette solution est par trop simpliste.

Ayant emprunté au langage sportif le titre de sa pièce, M. Esquier n'a pas été très logique. Sur une piste l'« entraîneur » conduit son « poulain » jusqu'à la victoire. Au moment où celle-ci est acquise — et quel que soit le moyen employé par le guide retors — l'« entraîneur » s'efface, disparaît, laisse au coureur tout le bénéfice du triomphe. S'il y a de la casse, c'est le champion qui doit en payer les frais, non l'aide obscur et subalterne.

M. Esquier fait, en somme, à mon avis, la partie trop belle à son Jean Césaire, — et surtout au vilain monsieur qu'est son député Legoulet. Ce richeissime socialiste fait bien des affaires, à tout prendre, pour 80,000 francs ; d'autant plus qu'il a dû réaliser un bon placement, puisque *L'île fantôme*, dont il a commandité la création, a dépassé la centième?...

Le théâtre des Galeries a créé la pièce inédite de M. Esquier avec un soin que l'auteur n'eût pu espérer rencontrer plus attentif à Paris. M^{lle} Juliette Margel est toujours la comédienne frémissante, énergique et simple que nous avons souvent applaudie. M. Francen a les qualités de solide franchise, de sympathie un peu brusque qu'il fallait à Jean Césaire. M. J. Normand fait le Mécène amoureux avec un doigté très habile. Il y a enfin de nombreux personnages épisodiques très pittoresquement réalisés.

* * *

Une Affaire d'or. — Si l'on ne veut pas demander à cette pièce autre chose que d'amuser pendant deux heures, on doit reconnaître qu'elle atteint son but. Elle amuse, en ce sens que nous nous intéressons à ses péripéties, à la façon dont se terminera une aventure un peu compliquée et passionnante; mais il ne faut pas que nous nous demandions si tout cela est bien vraisemblable et si les types croqués ne sont pas plutôt des caricatures que des portraits bien ressemblants?

M. Gerbidon a voulu, je crois, nous introduire dans le monde des milliardaires et des trusteurs d'Amérique, mais non pour les railler avec la verve malicieuse et cinglante d'un Abel Hermant. Il n'a pas non plus pris prétexte de ce tableau de gens fort exceptionnels pour réaliser une subtilité ou mordante étude de psychologie. Il n'a fait ni du drame ni du vaudeville. Il s'est borné à imaginer les complications et les surprises auxquelles peut donner lieu l'accaparement des charbons par un brasseur d'affaires sensationnelles de New-York, lequel a épousé une jeune Française au cœur resté bon, à l'âme pitoyable et qui ne voit ni sans colère ni sans épouvante la cruauté avec laquelle son mari sème, brutalement, les ruines autour de lui.

La pauvre femme, qui est mère, mais qui n'est pas Yankee ni « milliardaire » pour un sou, n'hésite pas à avertir les concurrents menacés par le trust. Elle ruine son mari; mais cela même doit la sauver, elle et les siens, du malheur. Car l'argent avait empoisonné son existence.

Je le répète, la pièce n'a aucune ambition littéraire; mais elle est agréable à voir et à entendre, d'autant plus qu'elle est jouée dans un excellent ensemble par M^{mes} Marchetti, Ladini et G. Loyer et par MM. Darcey, vieux fermier roublard du Nébraska, Marié de l'Isle et Nargeot, tous deux Américains avec flegme et autorité.

* * *

Le Coffret. — La XX^e année. — J'ai plus d'une fois dit ici, et ailleurs, le bien qu'il faut penser des quelques cercles dramatiques sérieux qui ajoutent au légitime souci de distraire leurs membres en leur offrant d'intéressants spectacles, le désir généreux de servir la cause de nos lettres nationales.

Le récent congrès de la Fédération de ces Cercles a nettement manifesté la volonté d'orienter dans ce sens les efforts constants des bonnes sociétés d'amateurs. Il est incontestable que si on aidait celles-ci, nos auteurs trouveraient un champ précieux ouvert à leur activité.

La difficile tâche entreprise par le Comité du Théâtre belge va se terminer après une première saison d'expérience et d'essais. Ceux qui se sont dévoués à mettre en œuvre l'organisme dont on est en droit de beaucoup attendre auront pu voir où le bât blesse, où il y a des réformes à apporter, où il faut hardiment tenter des innovations. Il n'y aurait à retenir qu'un seul fait de la campagne menée, avec l'aide généreuse des Pouvoirs Publics, il serait déjà heureux et encourageant: le public sait que nous possédons des écrivains de théâtre, qu'ils œuvrent laborieusement et que tout aussi bien que les romanciers et les poètes ont pu s'imposer à l'étranger et même parfois chez nous, nos dramaturges conquerront avant qu'il soit longtemps des lauriers légitimes.

Eh ! bien, ou je m'étonnerais fort ou les cercles dramatiques sérieusement constitués seront appelés à aider puissamment à cette révélation. Le Comité du Théâtre belge, élargissant le champ de ses influences, devrait se préoccuper d'utiliser les concours précieux offerts par les sociétés d'amateurs. Il devrait patronner, subsidier les créations d'œuvres belges réalisées par ces sociétés. Il devrait surtout leur procurer le moyen de jouer non plus seulement une ou deux fois devant les membres du Cercle et quelques invités, mais devant le vrai public, à plusieurs reprises, dans d'autres salles que la lointaine et morne salle du Théâtre « Flamand » — ô ironie !... — et dans d'autres villes que Bruxelles.

Tous ceux qui ont assisté l'autre soir à la représentation donnée par le Cercle royal Euterpe ont eu cette pensée et formulé ce souhait. Bien des troupes régulières de professionnels ne réaliseraient pas l'ensemble correct et chaleureux obtenu, sous l'impulsion de l'artiste metteur en scène expérimenté qu'est M. Jahan. Bien des théâtres réguliers montent des œuvres qui sont loin d'avoir le mérite du *Coffret* et de *La XX^e Année*.

Il me suffira de rappeler que l'acte d'ingénieuse invention dramatique et de belle tenue littéraire de M. Auguste Vierset a été publié il y a quelques mois dans *La Belgique Artistique et Littéraire* pour que mes lecteurs se souviennent du plaisir qu'ils ont eu à le lire. L'émotion en est accrue à la scène, surtout quand des interprètes tels que MM. J. Deridder, Colin et E. Hannès en font valoir toutes les intentions, quand M^{lle} Gaby Sibille s'y montre aimable et séduisante ingénue, quand M^{me} L. Renson prête au personnage de l'héroïne des dons d'émotion et de distinction qui révèlent un tempérament dramatique du meilleur aloi.

La XX^e Année de M. F. Roland a été aux nues. C'est un badinage d'ailleurs charmant, plein d'esprit délicat, de verve et d'une sentimentalité attendrie mais sans fadeur. C'est presque un prodige de la part de l'auteur, — un jeune poète verviétois hier tout inconnu encore, — d'avoir su rajeunir sans excentricité comme sans banalité les personnages traditionnels de la farce ou de l'idylle bergamasques. Il a modernisé Cassandre, et Pierrot, et Arlequin et Polichinelle et Colombine, mais ce sont toujours les héros de Banville qui rient, qui aiment, qui souffrent. Sous leurs habits d'aujourd'hui ils ont gardé leurs grâces et leurs grimaces, leurs bosses ou leur teint blême, leur jalousie ou leur gaité, leur mélancolie ou leur bonté... Pierrot est chansonnier de Montmartre, mais il rime encore des sonnets à la lune. Arlequin est un vieux cabotin famélique et pitoyable, mais il a gardé son panache et sa générosité. Colombine fait du point d'Irlande et tapote son piano, mais elle adore son blanc diseur de douces choses. Et si Polichinelle est un vieux beau à monocle et huit-reflets, il n'a pu dissimuler sa bosse ni son menton crochu.

Le vers de M. Roland est souple et facile ; ce n'est pas le vers impeccable et toujours sonore des dévots jaloux d'une Muse sans accros ; mais c'est le vers rapide, enjoué, pittoresque du dialogue théâtral. Si l'auteur, qui s'y prêtera très aisément après l'expérience de la première représentation, consent à tailler par ci par là dans quelques tirades un peu longues ; s'il veut donner un peu plus de mouvement, ce qui serait facile, à son deuxième acte, il fera de *La XX^e Année* une chose délicieuse. Elle méritera ce sort qui atten-

dra les pièces bien jouées, comme le fut celle-ci, le jour où l'on aidera leurs interprètes à propager des succès aujourd'hui forcément étouffés.

Je souhaite, en tout cas, à M. Roland de retrouver réunis pour défendre la prochaine œuvre qu'il nous donnera, M^{me} Reine Christian, sa parfaite et ravissante Colombine d'hier, M. Louvois, un Arlequin de tous points remarquable, par la diction comme par la prestance, MM. Seynave, J. Hannès et Sédillot qui tous rivalisèrent de conscience et de talent.

* * *

L'Impromptu Persan. — Tout ce que je viens d'écrire à propos de la précieuse contribution que certains cercles dramatiques devaient pouvoir être mis à même d'apporter à l'œuvre de protection de nos auteurs nationaux, je le confirme après avoir entendu le cercle *Les XIII* créer un charmant petit acte en vers de M. Henri Liebrecht.

Le cercle *Les XIII* est composé d'éléments de premier ordre. Il faut apprécier surtout la variété des dispositions personnelles de chacun de ses artistes. Ceci permet à cette phalange consciencieuse de réaliser des ensembles pleins de cohésion et d'intelligente distinction. M. E. Hebden, M. J. Greyson, M. et M^{me} Deglain, M^{lle} Bosquette, pour ne citer que ceux-là, sont des artistes à qui un auteur peut sans crainte confier le sort de son œuvre.

M. H. Liebrecht en a fait l'heureuse expérience. Il n'eût pu désirer plus de légère fantaisie, de grâce un peu mignarde mais séduisante, de sincérité enjouée que celles mises par ses interprètes dans leur façon de dire les jolis vers de son *Impromptu persan*.

C'est un rien, ce conte à la façon des aimables bluettes des rimeurs du XVIII^e siècle; mais on y entend avec un plaisir extrême comment la belle Aurélia, qui promène sa grâce nonchalante dans les jardins magnifiques de son palais padouan, parmi des hôtes galants et choisis dont le prince Hassan venu de Perse est le plus fastueux, s'est prise d'amour pour ce magnifique seigneur oriental. Elle dédaigne la tendresse discrète et fervente du doux Scaramouche. Il faut que Hassan lui-même la détrompe et lui dise pourquoi c'est Fatima, sa belle compatriote du pays de Sadi, qu'il préfère aux plus jolies et aux plus riches des femmes d'Italie.

* * *

Le Pain du Péché. — Il est bien dommage que nous n'ayons pu prendre à écouter le drame provençal qui accompagnait sur le programme le double madrigal dialogué de M. Liebrecht un plaisir égal.

C'est une attention vis-à-vis de M. André Antoine qui a dicté, paraît-il, aux *XIII* le choix de ce médiocre spectacle. Le directeur de l'Odéon avait promis de le commenter au cours d'une conférence préliminaire. M. Antoine a faussé compagnie à ceux qui l'avaient invité. C'était une déconvenue déjà; elle s'augmenta de l'obligation pour nous d'entendre la pièce déconcertante que le fondateur du Théâtre Libre nous laissait pour compte.

Le Pain du Péché développe gauchement une macabre légende provençale. Le félibre Aubanel nous y assure que le pain auquel ont touché les lèvres d'une épouse adultère est empoisonné. Il suf-

frait donc aux enfants de l'héroïne mise en scène de goûter à ce pain maudit pour qu'ils meurent sur-le-champ. Or c'est le mari qui, ayant surpris son infortune conjugale, prétend fourrer de force les croûtes mortelles dans la bouche de ses deux petiots, tant la rage l'aveugle et le désespoir le rend dément.

Voilà une façon pour le moins bizarre de se venger de sa femme et de l'amant de celle-ci?...

Le Pain du Pêché est une légende du pays de Tartarin,... mon bon!

Paul Arène a transcrit en vers français et plats les quatre actes violents, rapides, véhéments, féroces et puérils d'Aubanel.

Les amateurs du cercle *Les XIII* ont monté ceux-ci avec un grand soin de pittoresque; mais ils n'ont pu, malgré des efforts consciencieux, en tirer grand parti.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS ET LES ATELIERS

Edmond VERSTRAETEN (*Cercle Artistique*). — Verstraeten connaît incontestablement la nature. Quand il veut bien la peindre sans exaspérer les couleurs, c'est-à-dire avec sincérité, il arrive à des impressions qui en donnent intégralement la poésie. J'appelle couleurs exaspérées les toiles *Pomona*, *La Ferme antique*, *Le vieux Château*; j'appelle poésie *Le Lever de Sirius*, *Vue sur la vallée de la Durme*.

Verstraeten a parfois une façon singulière de détacher les plans, comme dans les Franz Courtens de la dernière manière, en décors de théâtre; voici, par exemple, *Le Moulin en les Arbres*. Une ligne d'arbres de premier plan; derrière, on aperçoit le paysage avec son vaste ciel fort bien réalisé, lumineux et aérien, — et le moulin. Que ne donnerait-on pas pour que le petit moulin qui, en réalité, est évidemment à un plan postérieur, ne soit pas une découpeure logée entre les branches des arbres; le ton met *exactement* ce moulin au même plan que les feuilles!

Je cueille ce détail entre les mille splendeurs de l'exposition nombreuse de Verstraeten, parce qu'il est une preuve nouvelle des négligences que tolèrent parfois les artistes les plus consciencieux. Ces erreurs sont rares chez lui.

Verstraeten nous paraît avoir étudié avec une passion toute particulière les cieux ou plutôt la lumière des cieux. Il est parmi les très rares artistes qui savent donner l'impression de l'espace ouvert au-dessus de la terre, du ciel qui est *profond*, qui est *pénétrable* et infini. Il donne cette impression comme la nature elle-même. Nous avons déjà signalé cette qualité l'an passé au Salon du Printemps dans *La Ferme antique*. Nous la retrouvons, ici, dans presque tous les ciels, *Au Jardin*, *Le Lever de Sirius*, *Vallée de la Durme*, *Heures lumineuses* et *Le Moulin en les Arbres*. Cette impression n'est pas donnée par les tons sur les nuages, Verstraeten y arrive au moyen de ciels presque sereins. Il met en perspective l'espace, la lumière, pourrait-on dire. Quand il ajoute quelques nuages, ce n'est pas de

sa part un subterfuge. Ces nuages sont là pour montrer d'autres qualités. Ces nuages portent admirablement les roses et les jaunes du soleil. On les sent de matière incolore et que c'est la lumière qui les colore seule, *Vue sur la vallée de la Durme*. Les neiges aussi, *Matin de Givre*, *Waesmunster dans la Neige*, donnent à Verstraeten l'occasion des mêmes effets; ainsi que les eaux, *La Digue* et *Les Glaçons*.

Remarque curieuse, pour être bien lui-même et signer sa toile de toute sa personnalité, Verstraeten a besoin du grand format et il semble plus à son aise plus le format devient grand. Toutefois, *Hamme*, *Le Frêne*, *Le Nuage blanc* sont de belles études.

Je ne saurais faire autrement que de relever une opinion émise par la *Chronique*, que Verstraeten « emprunte très souvent au brave Claus ses lunettes de campagne ».

Si l'auteur de cette opinion avait profité l'an passé, au Salon de Printemps, de l'occasion qui lui était donnée par le voisinage de Claus et de Verstraeten, de comparer ces deux peintres, il aurait vu que s'il y a de commun entre eux l'amour de la lumière, il n'y a rien de commun ni dans la technique ni dans l'impression.

Paul HAGEMANS
(*Cercle Artistique*). — A notre avis Paul Hagemans deviendra un excellent peintre. Je dis : deviendra. Il y a à cela des conditions.

Voici : Devant les études et les tableaux de P. Hagemans je me dis, des tableaux, qu'il leur manque quelque chose; mais les études, ah ! j'en suis content !

J'appelle tableaux : *Au Bord de l'Etang*, *A la Campagne*, *Les Pigeons*, *L'Attrapade*, *A la Lisière du Bois de Boulogne*. —

J'appelle études : *Le Fidèle Ami*, *Le Jardin en Mai*, *Été 1912*.

Je fais cette différence : les études ont de l'étude et le brio qu'elles ont leur vient du tempérament vif et vibrant du jeune homme devant la nature. Mais les tableaux n'ont plus d'étude, ils n'ont plus que le brio théorique et voulu.



Dessin de PAUL HAGEMANS.

J'ai déjà exprimé quelque chose d'analogue lors de la dernière exposition Hagemans. Ses brillantes réussites sont alléchantes, mais terriblement superficielles. Au contraire, son fond d'artiste exceptionnellement doué, paraît dans les études de Paul Hagemans, comme nous venons de le dire. La marine *Été 1913* nous montre un ciel dont les nues grimpent admirablement ; certaine *étude de femme et de soleil : Le Fidèle Ami*, est bien plus réussie et plus fouillée que *A la Campagne, tableau*, cette fois, de la même inspiration.

Paul Hagemans, du calme, soignez vos nerfs, je crois qu'il vaut la peine.

Le cheval le plus arabe du monde qui s'emballé et quite le pavé se fiche par terre !

H ARDEN (*Salle Bou'e*). — Le coup de pinceau a du pittoresque et de la fraîcheur, surtout dans les aquarelles, les lavis sont francs et clairs, eaux et ciels, la technique est faite de tons joyeusement piqués, témoignant d'une vision vive, marines avec barques, ou villages riverains. C'est un peu de l'école du Hollandais Van Seben, aux apparences maladroités, mais le sujet dégage toujours un charme frais, l'air est transparent, bien mouillé : *Thietrode, Hamme, Weerde, Middelbourg*.

Nous aimons moins les huiles qui n'ont pas ce quelque chose de primesautier et de spirituel, à part, peut-être, *Village sur la Durme et Katwijk*.

M^{me} Ida HYNDERICK-de SMEDT (*Cercle Artistique*). — Comme Claude Monet, M^{me} Hynderick ignore la ligne, le contour. Cependant, ses œuvres ne sont pas du Monet. Dans les gris et les blancs le pinceau est lourd, *Matin brumeux, Vent sur la Plage, Soleil voilé, A Marée basse* ; les jaunes et les verts sont beaucoup plus heureux, *Harmonie des Dunes, L'Arrière-Saison*.

Toutes ces œuvres ont des âmes désolées ; ces dunes sont terres de solitude ; les rivages sont déserts, avec des barques sans personne. Certes, l'impression, jamais, n'est absente !

Emile LALOUX (*Galerie d'Art*). — Dessine pas mal et croit utile d'ajouter la couleur, sans doute pour se hausser jusqu'au tableau, espoir fascinant ! Mais la couleur me semble mince et fait disparaître ce que les dessins, eux, ont d'accent et de caractère, tels *Marronniers et Calvaire*, bons dessins. Voici un tableau qui nous dit quelque chose : la porte ouverte d'une cour de cloître. On aperçoit entre les battants de la porte de fer la campagne libre, et c'est le soir, il y a un moine près de la porte. Mais cette impression romantique vient de l'idée, et elle n'a rien à faire avec la peinture...

F. HOUGUET (*Cercle Artistique*). — Des cieus comme ceux de Venise et de l'Algérie, ne les a pas sentis au fond de ses prunelles, peut-on assurer, celui qui ne les peint comme des soies lisses et profondes ! Quels sont donc, ici, ces ciels sableux, ces hauts rochers ternes comme de la brique pauvre ? Ils devraient être de la rouille pourpre et de l'or fraîchement brisé au soleil ! Il paraît, au catalogue, que ce sont les rochers des *Gorges d'El Kantara* ! Est-ce possible ? Ce petit paysage, c'est la porte d'or du désert ! Et c'est là tout

le total d'émotions rapportées par le triste voyageur de cette grandiose chaîne de rochers !

Algérie, Maroc, Italie, Belgique, Hollande, c'est du pays, et voilà qui est bien de voyager : Houget y alla ; malheureusement... il y peignit...

Armand HANSENS (*Galerie d'Art*). — Vision sans personnalité, ni concentration, ni intensité, tons mous et au large. La main n'est pas sans adresse, voir paysages et natures-mortes. Il y a de la composition dans le sujet ; et dans la mise en page de l'élégance ; mais je ne vois pas où est l'artiste dans le monsieur habile ? Les petits formats sont les mieux remplis. *La Prairie à Genvat* et *Panorama* ont de la grandeur, c'est en plus d'une technique honnête et simple.

Gaston VAN HAECHT (*Salle Studio*). — On fabrique de si belles pâtes ! Avec elles certains de nos peintres arrivent, sans effort, à en faire des nuages, rien qu'en les mettant sur du bleu. Tel, *En Mars*, l'un des meilleurs petits tableaux de Van Haecht.

Natures-mortes et paysages, l'imagination n'y est pour rien, coins de bois, fenaisons, étangs ; pour les natures-mortes : tambour, pintes et pots, telles, cafetière, chou rouge et bassinoire.

La bassinoire donne la note.

Tout cela me paraît un peu torché, comme fait d'intentions sans profondeur, avec des à peu près de vision, des habitudes de vue non pas hâtive, mais d'une perspicacité insuffisante.

Que l'artiste me pardonne si je le malmène quelque peu. Sans doute, je suis injuste envers lui ; mais est-ce injustement si je m'irrite ? C'est que, voyez-vous, depuis deux ans, j'ai rencontré à peu près 48,000 toiles de ce genre-là, dont chacune, pourrait dire Baudelaire, « n'est jamais ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre ».

Ni tout à fait une autre, surtout !

CERCLE DES FEMMES ARTISTES (*Salle Studio*). — Le Cercle a dépassé le triennat qui lui inspirait, jadis, tant de craintes, et voici le 4^e Salon. Il ne me semble pas qu'ici l'on poursuive un idéal d'art bien ardent... La civilisation est une société anonyme à émotions réduites, disait Joséphin Péladan. Il semble bien que voilà un des maux dont souffre l'art. La banalité de la vie, *pour qui s'y conforme*, fait la banalité des conceptions et je crois que toutes les dames du Cercle des Femmes artistes doivent pêcher par excès d'éducation ! Tout cela n'est pas de l'art qui soit l'expression d'une surabondance d'amour pour quelque chose, ou d'un tempérament, d'une conviction, d'une foi, d'un besoin de s'élaner. Ces œuvres ont tout juste la valeur d'une conversation autour d'un thé, c'est aussi minaudé, c'est aussi faux, c'est aussi peu attrayant. Les hommes, je sais bien, en font autant, leur idéal est le plus souvent au niveau d'une table de café où l'on papote des heures devant une pinte !

Je ne puis pas croire, Mesdames, que vos vies à toutes ne soient faites que de ce que vous peignez-là !

Ah ! je me pendrais, si j'avais tant de vertus !

Qu'est-ce que c'est que peindre une fleur, un paysage, ou un por-

trait, si l'on n'y met quelque chose de sa vie sentimentale ou passionnelle? C'est l'élan! Il faut à tout prix dans une œuvre quelque chose de cette vie, ou bien l'œuvre est morte, on ne peint qu'une chose... embêtante.

Et nous avons l'éternel défilé des *qualités inutiles* pour M^{lle} Horry, M^{me} Laudy, M^{lle} Caruel, M^{me} Jadot-Rops, M^{lles} Serville, Uytterschaut, Brouhon, Leconte, Spée, M^{me} Roggen.

Enfin, M^{lle} Weiler, l'oasis du Salon (d'autant plus oasis que je me sens joliment chameau), exposante honorable et redoutable! Ses paysages ont vigueur et couleur, santé, fraîcheur, *Automne et Dunes à Calmpthout*; elle a le coup de vent dans les ciels, *Lac de Lugano* (je pense); et même l'esprit, *Village d'Agra*.

Henri HOUBEN (*Galerie d'Art*). — Houben a recherché des sujets jolis, moutons à la bergerie, Zélandaises au port en fines cornettes, les travaux du village. Sa technique sage n'emprunte rien à aucune école nouvelle; c'est le métier courant; le pinceau, probe autant que possible, travaille avec le seul désir de la sincérité, et sans souci ni de mode ni d'invention.

Je ne m'en plaindrais pas, car l'originalité, chez ceux qui courent



Dessin de HENRI HOUBEN.

après, a toujours de tristes résultats! Mais je voudrais chez Houben la pâte plus riche, moins mélangée de gris lourds, la réalité plus étudiée. Quelque chose encore pour son coup de pinceau: le coup de pinceau est flottant, c'est-à-dire que pas une fois la touche n'affirme la décomposition nette d'une surface quelconque; il en résulte un effet d'ensemble qui sans nuire au charme du tableau, ne lui confère rien de l'autorité dont une œuvre d'art s'accommode toujours à son avantage.

A part cela, beaucoup d'air dans *les Prairies près de Delft*, et la *Matinée d'Été*, un joli ciel avec halo solaire aux tons nacrés. La barque où rame seule une petite laitière zélandaise, sur le canal aux



Dessins de H. EVENEPOEL.

rives boisées, avec le pont et la tour au loin, cette dernière profilant sa silhouette sur le ciel du soir, c'est une petite page charmante, pleine de jolis détails et de poésie, et, là, Houben n'a contre lui que cette néfaste mollesse du coup de pinceau.

Ad. KELLER (*Cercle Artistique*). — On arrive et voit une exposition claire, rivières miroitantes, azur ensoleillé, et tout de suite l'impression juste fait effet : été, promenade à la campagne, il fait beau, il fait chaud !

Et puis tout est dit.

C'est quelque chose, est-ce assez ?

Jean-Louis MINNE (*Salle Studio*). — Louis Minne est là comme pour nous montrer tout l'avantage de certains tours de main

du métier moderne. Ceux des tableaux qui sont peints à la manière courante sont franchement d'une banalité qui me chagrine ; deux toiles font exception et, cependant, ce sont des paysages tout comme les autres ; mais l'artiste a donné dans les mauves, les roses, les bleutés roulant en buées dans l'éclatante lumière d'une vallée ensoleillée, effets à la Verheyden ; et de ce métier différent, ces deux toiles semblent meilleures, la main paraît plus légère et la vision plus fine... Est-ce matériellement possible ?



(Dessin de H. EVENEPOEL.)

1908, Bruxelles). L'auteur a su allier une sérieuse étude critique aux détails les plus familiers et qui ne manquent pas de pittoresque, notamment celui-ci :

Evenepoel, né à Nice, eut pour nourrice une montagnarde au lait copieux et sain, qui déclamait à son nourrisson les vers sonores de Dante !

Certes, ce fut un début qui n'était pas banal.

La Galerie Giroux a organisé, sous le patronage du Ministre des Sciences et des Arts, une exposition de pas moins de 158 œuvres de feu Evenepoel.

Ed. VERSCHAFFELT (*Cercle Artistique*). — La main a envie de peindre, mais l'esprit ne sait pas bien quoi...

La couleur est originale, en ce qu'elle n'est pas celle de la réalité, mais elle est bien, peut-être, celle de quelqu'un ?

H. EVENEPOEL (*Galerie Giroux*). — La vie de H. Evenepoel fut des plus courtes, allant de 1872 à 1899. Et sa carrière fut extraordinairement brève picturalement : de 1894 à 1899 !

Nous ne pouvons, ici, faire une étude complète ni même esquissée des œuvres de ce bel artiste. Le travail a été fait tout au long par M. Paul Lambotte (Collection des Biographies, G. Van Oest et C^{ie},

Nous ne dirons que quelques mots de cette rétrospective, en ces années où les peintres vivants sont si nombreux, et nous prendrons pour sujet quelques-unes des toiles qui nous ont paru être parmi les principales de l'œuvre laissée par Evenepoel.

Evenepoel nous paraît avoir excellé comme peintre de la figure, bien qu'il ait fait aussi du paysage, du genre, des natures-mortes et des scènes arabes, à Alger. Sa couleur pleine et riche se prêtait à l'orientalisme lumineux; mais je serais porté à dire que sa couleur profonde et réfléchie le destinait au portrait d'expression. Rien de plus frais que le visage et les carnations d'*Henriette au grand chapeau*. Les pommettes, la petite bouche ont un joli modelé, si clair, presque sans ombre. Les yeux regardent si joliment, complétés dans leur expression par la lèvre inférieure qui fait un peu la moue, traduisant le sentiment de complaisance de l'enfant qui montre que *ça l'ennuie*, la pose, mais qu'elle veut bien rester tranquille tout de même, comme une grande. Tout le tableau est dans ce visage, bien qu'il n'y ait dans l'œuvre entière presque rien de négligé, — un peu les mains. On a cette satisfaction rare de se trouver devant une peinture qui n'est pas superficielle. Ce n'est pas un moment « attrapé ». Rien de pimpant, pas de brio. Partout une belle pâte, riche et profonde, solide et douce. C'est une peinture dont on aurait plaisir, semble-t-il, à jouir des qualités avec les doigts.

Un autre portrait de la même Henriette a été réussi par le peintre à peu près avec le même bonheur; la fillette est dans un manteau noir bleu sur un fond de soie rose à ramages verts pâles. C'est sobre et savoureux.

Admirable transposition des mêmes qualités dans le célèbre portrait d'homme connu sous la dénomination : *Espagnol à Paris*. Comme dans ses autres plus beaux portraits, il semble que Evenepoel avait besoin d'une certaine sobriété pour montrer toutes ses plus belles qualités. Il n'y a, ici, dans tout le tableau que l'Espagnol couvert de sa cape. De décor, juste ce qu'il faut pour harmoniser les couleurs et les masses, et signifier Paris, à l'arrière-plan. Art probe, épanoui solidement, comme une belle vertu. Bien en vue au milieu de la toile, le personnage, visage brun, cravate jaune, cape noire. Le regard est un peu triste, peut-être d'être à Paris, dans la lumière terne; c'est l'Espagnol à Paris, comme on dirait : une hirondelle dans le brouillard.

Et le portrait du peintre Bussy ! Quelle réalité profonde ! Quelles qualités à la fois de coloris et de sobriété ! On est satisfait, pleinement, du sentiment de vie qui, de cette toile, vient à vous; on s'intéresse à cet inconnu au regard appuyé et réfléchi, à cette réalité songeuse.

Quant à la *Couture*, c'est, à notre avis, un petit chef-d'œuvre, ce petit format auquel ne manque aucune grandeur !

Mais en voilà assez d'écrit sur des œuvres dont la beauté ne peut pas ne pas se sentir seule !



(Dessin de H. EVENEPOEL.)

LES CHAMPIONS ET LES RECORDS

La Renaissance physique.

On s'est beaucoup préoccupé dans les milieux médicaux enseignants et sportifs du Congrès international de culture physique qui s'est tenu à Paris pendant la deuxième quinzaine de mars.

Organisé par les sommités médicales de France, il a recueilli l'adhésion de dix-huit cents congressistes. Des délégués vinrent de Belgique, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche, de Hollande, d'Italie, de Suède, de Norvège, du Danemark, d'Espagne, des Etats-Unis, du Japon, de Suisse, de Grèce, de la République Argentine, d'Egypte, etc.

Pendant cinq jours, ces spécialistes discutèrent, recherchèrent les meilleurs moyens d'améliorer la race humaine par la pratique de l'éducation physique et en répandant le goût des sports. Et pendant ces cinq journées le public est venu en foule assister aux démonstrations des différentes méthodes appliquées en France et à l'étranger.

Ce congrès, qui commença de la plus cérémonieuse façon, en présence du Président de la République, se termina au milieu des ovations. Cela laisse songeurs ceux de ma génération, qui entamèrent leurs études il y a quelque vingt années.

A cette époque on n'avait aucune considération pour la gymnastique. Elle était au contraire tout à fait discréditée et n'avait qu'une raison d'être : permettre aux cancre de ne pas rentrer chez eux à la fin de l'année scolaire les mains vides. Ils remportaient quelquefois le prix de bonne conduite et invariablement celui de gymnastique ! Aux yeux des professeurs et des parents les heures consacrées à la gymnastique étaient du temps perdu au détriment des études intellectuelles.

— Apprenez à calculer et à écrire à mon fils plutôt que d'en faire un lutteur, déclaraient les papas et les mamans, qui voyaient tout de suite leur progéniture en maillot rose, les biceps démesurément développés.

Tous les efforts portaient sur la culture de l'esprit. On surchargeait les cours, on raccourcissait les moments de récréation en plein air.

Je me souviens d'un professeur qui, pendant ces récréations, nous empêchait de courir de crainte que nous ne nous blessions en tombant.

Le fameux précepte des philosophes : *Mens sana in corpore sano* était complètement oublié. Ni Rabelais ni Jean-Jacques n'étaient en honneur ; on ne nous appliquait rien des préceptes recommandés pour Pantagruel et pour Emile. Personne ne songeait à préparer l'enfant à la lutte pour la vie. Et lorsqu'il avait terminé ses études il était possesseur de nombreux diplômes, mais sa faiblesse physique en faisait d'avance un vaincu dans l'existence où chaque jour il faut faire preuve de robustesse, d'énergie morale et physique.

Quand l'enfant s'anémiait, maigrissait, devenait pâlot, souffrait de maux de tête, les parents consultaient le médecin.

— Cet enfant, répondait invariablement l'homme de l'art, est trop

enfermé; il ne fait pas suffisamment d'exercice. Il devrait suivre les cours d'une société de gymnastique.

Bien à contre-cœur les parents envoyaient le gosse dans une salle d'escrime ou d'athlétisme. On lui achetait un costume spécial. Celui-ci contribuait à provoquer l'enthousiasme du jeune écolier. Hélas ! l'engouement n'était pas de longue durée. La belle flamme, après quelques jours, était vite éteinte. Les exercices auxquels vous étiez astreint étaient des plus monotones : le travail des massues, celui des barres parallèles, les rétablissements aux anneaux et au trapèze.

L'enseignement trop routinier lassait fatalement ; jamais le professeur ne songeait à en faire connaître les effets et le but à ses élèves. Pendant des semaines on travaillait — avec une *ardeur* que vous avez tous connue — aux mêmes engins, renouvelant chaque fois les mêmes exercices.

Qu'arrivait-il ? L'enfant se dégoûtait complètement de la gymnastique. Il lui aurait préféré toutes les drogues, y compris l'huile de foie de morue.

Cette aversion nous poursuivait pendant le restant de notre vie. La gymnastique nous rappelait des heures maussades, des moments de mortel ennui. Et ainsi, à aucune époque de son existence, l'enfant devenu homme, n'assouplissait, ne fortifiait son corps, ses chairs, ses muscles.

Occupé jusqu'à la cinquantaine à établir et à consolider sa situation il ne songeait, quand celle-ci était acquise et lui laissait quelques loisirs, qu'à se rendre au club, au café ou au théâtre. Ces habitudes auraient certainement amené une dégénérescence de la race.

« Le peuple, a dit F. Buisson, qui aura la meilleure éducation physique, est sûr d'avoir demain, s'il ne les a aujourd'hui, les meilleurs soldats du monde, et ce qui n'importe pas moins, les meilleurs citoyens. »

« Il faut, disait le docteur Weiss, secrétaire général du Congrès d'éducation physique, de l'endurance pour triompher dans tous les combats ; dans les luttes incessantes de la vie journalière aussi bien que sur les champs de bataille, la victoire est aux plus robustes et aux plus énergiques. Laissant de côté la carrière des armes où la vigueur est de toute évidence une qualité primordiale, il est manifeste pour tout observateur, tant soit peu perspicace, que ce ne sont ni les chétifs, ni les malingres qui réalisent les grandes œuvres et mènent à bonne fin les entreprises importantes, que ce soit dans le domaine de l'industrie, du commerce ou de toute autre branche de l'activité humaine dont la prospérité fait la grandeur des nations. »

* * *

Ici la femme, la mère de famille a un beau rôle à remplir. Généralement la maman, inspirée par les meilleurs sentiments, élève beaucoup trop sa progéniture dans de l'ouate. Dans son lit, l'enfant sera couvert par ses couvertures jusqu'aux yeux. Le matin il est lavé à l'eau tiède. S'il fait trop froid dehors il ne sortira pas. Il disparaît, à la promenade, sous les fourrures et les cache-nez. Il n'est pas jusqu'à ses petites jambes qui ne soient protégées par de la laine et du cuir enlevant toute liberté aux mouvements. Malheur à

l'enfant ainsi élevé: s'il perd un jour son cache-nez ou ses guêtres, les rhumes et les bronchites le guettent. Mères de famille, votre devoir est de faire de vos fils des hommes forts, et de vos filles de gracieuses enfants. Vous qui êtes continuellement en contact avec l'enfant pendant son jeune âge, inculquez-lui le goût des exercices physiques et des sports sans exagération. Faites-en un homme sain et normal en lui donnant le plus d'air, de lumière et de mouvement possible.



S'il a des tares corporelles, sachez que les exercices physiques bien dirigés peuvent y apporter remède quand on s'y prend à temps. Ne croyez pas qu'il y ait là une impossibilité. Les exemples suivants vous convaincront: Il existe en France une école d'instruction physique, l'école de Joinville-le-Pont. On y reçoit et on y soumet à un traitement d'exercices physiques étudiés, de gymnastique éducative des jeunes en âge d'être miliciens et qui souffrent de maladies des yeux, de fractures anciennes, d'affections du cœur, de varices, de hernies, de faiblesse générale. A la fin de chaque année, 70 p. c. de ces jeunes gens ont vu après le traite-

ment leur état s'améliorer à un tel point que la commission de réforme devant laquelle ils ont passé ensuite les déclara aptes au service militaire.

N'est-ce pas là un merveilleux résultat? Laissez donc, douces mamans, vos bambins courir, sauter, respirer à pleins poumons, jouir de la lumière et du soleil. Habituez-les aux variations de la température. Et si l'enfant rentre, le fond de la culotte déchirée, une bosse au front, des égratignures aux jambes, ne le réprimandez pas trop.

* * *

Mais là ne se borne pas votre rôle, chères lectrices, qui avez créé le foyer. La pratique des exercices physiques vous intéresse peut-être plus que l'homme.

« La femme, écrit le Dr Tissier, est le terrain, l'homme est la graine, la graine ne vaut que par le terrain qui lui donne le pouvoir de germination et de développement. L'éducation physique rationnelle et sociale sera féminine ou ne sera pas. Jusqu'à ce jour, l'éducation physique n'a servi qu'à exalter la force masculine, trop souvent brutale. Force n'est pas synonyme de santé. Les athlètes meurent jeunes, souvent tuberculeux. La santé est de la vie équilibrée, la maladie est de la vie déséquilibrée. L'éducation physique est constituée par le Foyer qui fait la race, l'Ecole qui l'éduque, la Caserne qui la défend. La seule bonne méthode d'éducation physique est celle qui donne satisfaction au foyer, à l'école, à la caserne. Toutes les méthodes appliquées jusqu'à ce jour ont été créées pour

la caserne, en vue de la force brutale; elles ont été imposées par la caserne à l'école. L'erreur de cette progression descendante est nuisible à la race, la progression doit être ascendante par la mère, l'enfant, le soldat.

» Une seule méthode donne depuis cent ans satisfaction à une race par l'observation même de cette progression ascendante, c'est la méthode suédoise de Ling. »

Nous n'hésitons pas à déclarer, dans le conflit actuel entre les propagateurs des diverses méthodes d'éducation physique, que nous partageons entièrement les idées du Dr Tissier.

* * *

Aujourd'hui, en France et en Belgique, on semble avoir compris toute l'importance de l'éducation physique si en honneur dans les pays scandinaves, en Angleterre et en Amérique.

On est convaincu actuellement que la culture intellectuelle et la culture physique doivent marcher de pair.

« La gymnastique, a dit le Dr Weis, secrétaire général du Congrès de Paris et membre de l'Académie de Médecine, se traduit non pas

seulement par un perfectionnement de l'appareil locomoteur, mais par un perfectionnement de l'organisme tout entier: les muscles de la respiration s'hypertrophient comme ceux des membres; les poumons gagnent en volume et en élasticité, la capacité vitale s'accroît, le cœur devient plus vigoureux, les fonctions digestives s'améliorent et la nutrition se régularise.

» Quelle que soit l'importance des divers effets de l'éducation physique que je viens de passer en revue, celle-ci ne mériterait pas tout

l'intérêt que nous lui attribuons si en outre des muscles, des os et des jointures, des poumons et du cœur, des reins, du foie, du tube digestif, des nerfs et de la moelle elle n'atteignait pas pour le perfectionner profondément l'organe le plus noble de l'économie: j'ai cité le cerveau.

» Etant donné la dépendance des muscles vis-à-vis de la volonté, l'éducation physique est avant tout l'éducation de cette faculté intellectuelle. Par elle, l'homme apprend à vouloir et acquiert ainsi une qualité essentielle dans la lutte pour l'existence.

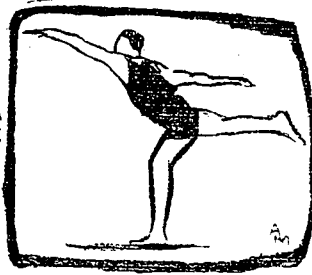
« On envoie les enfants chez le maître de gymnastique, écrit Platon dans *Protagoras*, afin que leur corps plus robuste exécute mieux les ordres d'un esprit mâle et sain et qu'ils ne soient pas réduits par leur faiblesse physique à se comporter lâchement à la guerre ou en d'autres circonstances. »

* * *

Cet exposé fait, revenons au Congrès.

Quelles sont les raisons qui l'ont motivé?

On se rappelle qu'au lendemain des dernières olympiades qua-



triennales disputées à Stockholm, la France s'émult des succès remportés par les Suédois, les Danois et les Américains, tandis que ses athlètes se classaient peu honorablement.

La Presse entière s'occupa de la question et réclama des mesures de nature à améliorer la race. Il fut décidé de créer un collège d'athlètes. Mais comment les formerait-on? Quelle méthode employer? celle de Ling, celle des Italiens, celle du lieutenant Hébert, celle des Allemands?

C'est alors que l'idée d'ouvrir un Congrès international de l'éducation physique fut admise. Les tendances sportives de notre époque en ont été les directives.

« Le perfectionnement de l'automobilisme, la création de l'aviation, bien que fondés sur le progrès de la mécanique, ont mis en évidence, sous des formes diverses, le succès de l'effort physique directeur de la « machine », écrit M. Max de Nansouty. Or, si cet effort physique est accompli naturellement par quelques privilégiés, la masse ne peut s'en rapprocher que par une véritable éducation. De là est venu le désir d'établir les principes et de définir les règles techniques de cette éducation, ainsi que celles de son enseignement. »

Le Congrès fut divisé en quatre grandes sections :

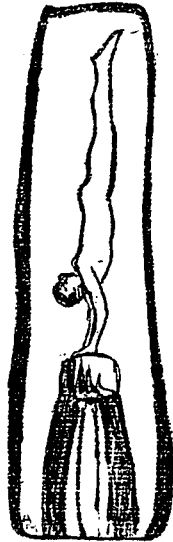
- 1° La section scientifique, qui discuta de la physiologie des exercices physiques et de la cinésithérapie (étude du mouvement) ;
- 2° La section de l'éducation physique scolaire, la préparation militaire, le tir, les sports de combat ;
- 3° La section des sports et du tourisme ;
- 4° La section où l'on étudia l'éducation physique de la femme, l'influence des sports sur les organes de la femme et l'amélioration de la race par la mère.

Les différentes méthodes furent exposées par des équipes, chacune d'elles merveilleuse dans la présentation de son système.

Trois notions fondamentales jouent un grand rôle dans les méthodes dites scientifiques; ce sont :

- 1° Le développement musculaire s'acquiert par la répétition des contractions musculaires en tension modérée plutôt que par les contractions en haute tension (opposition de la plupart des méthodes modernes à la méthode dite des « poids lourds ») ;
- 2° La répétition des contractions peut être localisée à un muscle ou plutôt à un groupe de muscles. (Cette notion permet de diriger le développement musculaire de façon à faire croître en excès un groupe musculaire et à réparer une déféctuosité ou à modifier une déformation osseuse et articulaire) ;
- 3° Certains modes d'exercices permettent l'ampliation artificielle du thorax de façon à combattre des insuffisances ou des difformités et à mettre certains sujets en conditions favorables de développement.

La gymnastique suédoise diffère des autres gymnastiques et particulièrement de la gymnastique française aux agrès par une variété moins nombreuse des mouvements. Elle utilise également moins



d'appareils et comprend beaucoup de mouvements à deux. Elle comporte beaucoup d'exercices respiratoires. On connaît l'histoire de l'inventeur de cette gymnastique. Elle est intéressante à rappeler en ce moment.

C'est un poète qui créa la gymnastique suédoise. Il s'appelait Henrik Ling. Il est né en 1776, et c'est une des personnalités les plus curieuses des lettres et des sciences suédoises. Fils d'un pasteur de village, il perdit tôt son père et fut élevé avec une extrême sévérité par un beau-père qui l'abandonna, très jeune, à ses propres ressources.

Pendant douze ans, il mena une vie errante, mêlée d'aventures. En Allemagne, en Angleterre, en France, il fit bien des métiers, tantôt laquais d'un grand seigneur, tantôt soldat; il connut la misère, car la fortune ne lui souriait pas. Un beau rêve le soutenait : composer une épopée qui serait pour les pays scandinaves ce que fut pour la Grèce antique l'*Illiade* d'Homère. Dans son existence tourmentée, il écrivait de longs poèmes sur les vieux mythes du Nord.

Il vint à Copenhague dans les premières années du dix-neuvième siècle, ayant appris, au cours de ses voyages, plusieurs langues étrangères qu'il se proposait d'enseigner. Mais des privations souvent endurées avaient porté atteinte à sa robuste santé, il souffrait de douleurs rhumatismales qui lui rendaient difficile, presque impossible, l'usage de son bras droit. Deux émigrés français, établis maîtres d'armes à Copenhague, offrirent de le guérir en lui enseignant l'escrime. Le remède réussit et Ling devint rapidement lui-même un maître dans l'art de manier le fleuret.

En même temps, il fréquentait un institut de gymnastique qui s'était fondé à Copenhague sous l'influence des idées de J.-J. Rousseau. Il pensa que les exercices du corps devaient figurer au programme de l'éducation nationale, et il conçut, le premier, le projet de faire de ses compatriotes, par la double action de la poésie héroïque et de l'éducation physique, une race élue, semblable à ces dieux, à ces héros des Sagas, qu'il célébrait dans ses vers.

Ainsi l'escrime française et les théories de l'*Emile* sont à l'origine de la si fameuse gymnastique suédoise. Ling rentra en Suède en 1805 et devint professeur d'escrime à l'université de Lund. Il entreprit des études d'anatomie qui lui permirent de créer une science nouvelle : la gymnastique appliquée à tous les muscles du corps.

En l'année 1813, il fut appelé à Stockholm en qualité de maître d'armes à l'Ecole de guerre, où son enseignement du maniement de la baïonnette est resté célèbre. Peu après, il fut nommé directeur d'un Institut central de gymnastique que l'Etat suédois se décidait à fonder. Son but était atteint; la gymnastique, reconnue d'utilité publique, allait devenir un facteur important de la rénovation de la race.

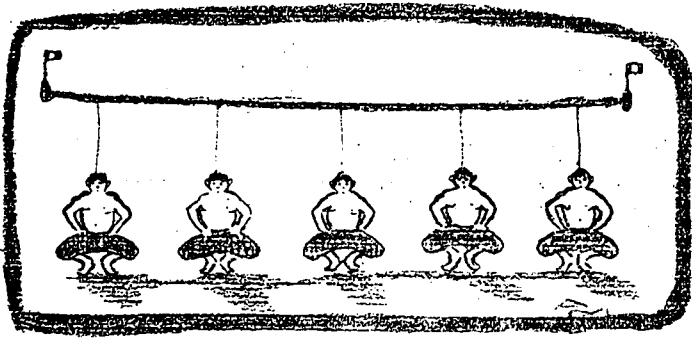
Ling mourut en 1839. On l'avait surnommé « un revenant des temps païens ». Effectivement, dans l'étrange costume fait de peaux de loup qu'il revêtait pour diriger les exercices de ses élèves, il semblait, avec sa stature d'athlète, un personnage des *Eddas*. L'Académie de Stockholm honora le poète en l'introduisant dans

son sein ; mais son œuvre poétique, très vaste, ne lui a pas survécu. Il suffit à sa gloire d'avoir inventé la belle méthode de gymnastique médicale si en honneur en ce moment.

* * *

La gymnastique française emploie un grand nombre d'appareils à l'encontre de la suédoise. Elle est plus attrayante que celle-ci par ses rapports plus étroits avec les sports.

Quant aux méthodes appelées de culture physique, elles visent surtout le développement musculaire en pratiquant des exercices dits « locaux » destinés à développer une partie de l'anatomie humaine ou à corriger certaines difformités physiques. L'hydrothérapie y joue un grand rôle. On l'appelle la gymnastique des poids légers, en opposition à la gymnastique des poids lourds — emploi d'haltères pesants, d'échelles et de barres fixes. Elle est difficile



à généraliser, ne convenant qu'aux individus particulièrement bien doués.

La méthode du lieutenant Hébert est inséparable du sport. Elle s'exerce surtout en plein air. La lutte, les sauts, les escalades, la course y jouent un grand rôle, un rôle pour ainsi dire capital.

En Belgique, la gymnastique suédoise domine. Elle est enseignée à l'école normale de gymnastique d'institutrices.

Nous avons pu juger ces différentes méthodes récemment, à la fête donnée au Marché de la Madeleine par les équipes suédoise, danoise et belge se rendant au Congrès de Paris.

Voici ce que nous écrivions au lendemain de ces démonstrations :

On a tout d'abord assisté au travail fort intéressant de seize institutrices de la Ligue nationale belge de l'éducation physique. Travail extrêmement correct, exécuté sous la direction de M. De Genst, et qui s'inspire des méthodes de la gymnastique suédoise.

Tour à tour, ont défilé des équipes masculines et féminines de gymnastes suédois et danois.

Les exercices des Suédois ont particulièrement impressionné le public. La méthode de Ling, si en honneur en Suède, et adoptée

au Danemark, a banni des engins de gymnastique, le reck, les barres, les haltères, qui déforment les épaules. Ces appareils sont, au contraire, toujours en faveur en Allemagne et en France. La méthode suédoise n'utilise, en fait d'engins, que le cheval, le plind, la baune, les espaliers. Elle pratique énormément les exercices dits d'assistance, où les élèves se prêtent aide mutuelle pour les exercices de ploïement du corps. Les sauts sont beaucoup pratiqués en Suède, où chaque exercice est commencé et se termine par des exercices respiratoires.

Les résultats obtenus par la gymnastique suédoise et la gymnastique allemande forment des types bien différents, nettement caractérisés. Les gymnastes suédois sont des types merveilleux, très harmoniques, semblant être tous dessinés sur un type identique. Ils sont de même taille, de même structure. L'athlète allemand ou français est, au contraire, tout en « boules » aux bras et aux jambes, aux cuisses, à la poitrine. Les biceps, les muscles cruraux sont proéminents, ressortent sous forme de boules.

Ce qu'il y a de remarquable chez les athlètes suédois et danois, c'est l'extraordinaire correction qu'ils apportent dans tous leurs exercices. C'est la correction idéale, peut-on dire.

Les exercices pour femmes se rapprochent sensiblement, chez les peuples scandinaves, de ceux réservés aux hommes. Leur travail présente moins de rudesse, de force, mais gagne en grâce, en élégance. Il semble ne nécessiter aucun effort, mais cependant leur travail est mené avec une belle cranerie. Danois et Suédois, hommes et femmes, ont obtenu un succès égal.



La fête s'est terminée par une démonstration des élèves de l'école normale de gymnastique et d'escrime de l'armée, sous la direction du lieutenant Delfosse.

Elle fut extrêmement intéressante. Il y a ici moins de mise en scène que chez les Scandinaves, mais quel beau travail, quelle merveilleuse démonstration de force, surtout si l'on tient compte que l'on avait en présence des élèves entraînés depuis peu de temps; ce ne sont pas des gymnastes, mais des soldats formés depuis leur incorporation. Eux aussi ont recueilli de nombreux applaudissements.

* * *

Nous ne voulons pas terminer sans rendre aux sports l'hommage qui leur revient. C'est à eux que nous devons le mouvement actuel mené pour la renaissance physique, pour rendre l'individu plus sain, plus fort, plus beau, pour le faire bénéficier du maximum de rendement physiologique.

M. Victor Marguerite a plaidé beaucoup plus éloquemment que nous ne pourrions le faire la cause des sports, proclamant leur heureuse influence.

« Qui aurait dit que si vite, et d'un triple bond, en quinze ans à peine, l'homme qui s'émerveillait de parcourir en pédalant, avec le vent frais de la course au visage, quelques kilomètres de découverte, dévorerait en plein ciel de vertigineuses étendues, à une vitesse qu'aucun train ne peut atteindre !

» A mesure qu'il conquérait l'espace, l'âme se trempait, avec le corps. Et la beauté, l'utilité, la nécessité des sports s'imposait à l'esprit des éducateurs, en même temps que la jeunesse, naissante à tous les jeux, se jetait, avec un irrésistible élan, à ces jeux nouveaux, emplissait gymnases et vélodromes, courait, nageait, boxait... Voilà, dans sa genèse, et son développement, toute notre école d'énergie. Les sports, disait hier un esprit charmant et profond, c'est l'effort. Et l'effort, c'est la condition de valoir davantage, c'est-à-dire de valoir mieux.

» Valoir mieux!... Je regarde, avec une émotion jamais lasse, grandir ces gentils bonshommes, dont la tête se hausse jour à jour, atteint, dépasse nos épaules. Il n'y a pas à dire, ils sont autrement campés que nous ne le fûmes. Leurs muscles ont plus de ressort, et leur pensée plus d'audace. »

* * *

Qu'y a-t-il lieu de faire en Belgique? Quelle est la méthode s'adaptant le mieux à notre tempérament? Comment faut-il envisager chez nous la préparation militaire, l'éducation physique féminine? Comment pourrait-on intéresser la masse à la pratique de l'éducation physique, etc.? Ce sont autant de questions que nous avons posées à des médecins, des officiers, des pédagogues, des professeurs de gymnastique, des dirigeants de nos Fédérations sportives. Nous publierons prochainement les réponses qu'ils ont bien voulu nous adresser. Et nous serons heureux d'avoir pu ainsi contribuer pour une part, si faible soit-elle, à une amélioration individuelle de la masse, à un plus grand bien-être général.

FERNAND GERMAIN.

(Dessins de AMYB.)

BIBLIOGRAPHIE

Chez Ollendorff.

CLAUDE FARRÈRE: *Thomas l'Agnelet* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Encore que la Marine et l'Exotisme aient leur part très large dans le nouveau roman nous offert par M. Claude Farrère, je n'y retrouve pas l'auteur de *Fumée d'Opium*, des *Petites Alliées* et de la *Bataille*. J'avais suivi *Thomas l'Agnelet* dans le *Journal*, qui vient de le publier en feuilleton, et, attribuant mon opinion à cette détestable façon de lire au jour le jour, j'ai recommencé, dès la réception du volume, la lecture de ses quatre cent soixante-deux pages de texte serré. Ceci d'abord vous montre que l'œuvre vaut la peine d'être connue et dégustée; toutefois mon sentiment ne varie pas: elle est autre que ses aînées; elle est différente. Est-ce parce que l'action se situe en un temps éloigné du nôtre, celui des corsaires, de la Flibuste, en un lieu — les Antilles — si distant des pays orientaux où nous rencontrâmes jusqu'ici M. Claude Farrère, je ne saurais le dire. N'est-ce point parce que *Thomas l'Agnelet, gentilhomme de Fortune*, marin fruste, farouche, taillé en force n'a aucun point de ressemblance avec les Pierre et autres Jean-François Felse, aristocrates et raffinés jusqu'à la morbidité, héros des romans précédents? Peut-être bien... Quoi qu'il en soit, le Corsaire ne me fera pas oublier les autres, quelque passionnant qu'il soit.

Chez Eugène Figuière et C^{ie}

GUSTAVE LANSON: *Anthologie des Poètes nouveaux* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Le choix s'est porté sur ceux des poètes de la jeune génération qui prétendent continuer l'effort symboliste.

Si tout le monde ne voudra pas découvrir dans les poèmes reproduits dans ce gros volume agrémenté de brèves biographies des 22 auteurs cités, la marque du génie et la certitude qu'ils sont entrés dans la voie devant les mener au triomphe formel d'une école très discutée, il n'est personne qui ne reconnaitra l'intérêt de leurs œuvres; aussi doit-on les lire avec la curiosité qui s'attache à tout ce qui peut influer sur l'avenir de la Poésie française.

C'est dans ce sens que M. Lanson présente le jeune groupe au lecteur.

* * *

CLAUDE LORREY: *La Chasse au Bonheur* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Deux oisifs, riches naturellement, M. Ange-Théodule de Diablerterre et M. Edme-Innocent Petyt d'Auteuil font, comme tout un chacun ici-bas, inconsciemment ou non, la *Chasse au*

Bonheur. M. de Diablerterre le cherche dans l'amour d'une appétissante personne M^{lle} Colombe de Saint-Amand — j'aime l'onomatologie de M. Claude Lorrey — qui le trompe, le ruine à peu près, le plaque et qui, après l'avoir trompé, ruiné et plaqué, le tape encore de temps en temps. M. d'Auteuil, pas plus que son ami, ne trouve la félicité dans une existence de fétard qu'il abandonne après une aventure dont il est sorti peu à son avantage. La possibilité du *Bonheur* leur est révélée le jour où ils décident de servir à quelque chose en élevant l'enfant d'une personne morte à leur service.

Je vous recommande ce petit livre d'une aimable fantaisie humoristique avec un soupçon de sentiment ému.

* * *

THÉODORE LEGRAND: *Vibrations* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Dédaignant les fades mélancolies ou les alanguissements peu sincères des jeunes poètes qui affectent de se lamenter et se désespérer, M. Th. Legrand fait saine et probe profession de foi énergique et vaillante.

Quand, dans un beau poème de franchise et de ferveur il a dit « ce qu'il aimait » il termine ainsi:

*Mais je préfère à tout le charme de mon rêve
Où tant d'espoirs si fous et tant d'illusions
Tiennent au long fil d'or que déroule sans
[trève*

Le doit mystérieux de pures visions.

En accordant à ce volume de beaux vers le prix Jacques Normand, la Société des Gens de Lettres a légitimement rendu hommage à un art coloré, vigoureux, une inspiration robuste et très élevée qui donnent les meilleurs présages.

* * *

M. J. LE COQ: *Le Village* (un vol. in 18). — Une vingtaine de tableautins rimés évoquent les choses et les gens rustiques de la campagne. Il y a peu de nouveauté, évidemment, dans ce sujet et le vers de M. Le Coq ne se signale ni par une originalité transcendante ni par une banalité exagérée.

On prend peut-être plus d'intérêt à regarder les petites images assez pittoresques que M. Duverney a semées dans le texte qu'à lire telle description du *Plaisir Hebdomadaire* au village:

*Voici le jour d'attraction
Et de plaisir hebdomadaire.
Les messieurs de distinction
Tels le percepteur, le notaire,
En négligeant leur fonction.*

JULES ROMAINS : *Les Copains* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Ces *copains* sont de joyeux *copains*, de radieux poivrots, ils sont sept : Bénin, Broudier, Lesueur, Huchon, Omer, Lamendin et Martin. Un soir à l'issue d'un dîner plutôt véhément, ils s'estiment insultés par Ambert et par Issoire. Pensez donc ! Les petits cercles concentriques figurant assez exactement des yeux et marquant sur la carte de France l'emplacement des deux sous-préfectures auvergnates, ont lancé sur nos *copains* un regard narquois. Il ne faut pas plus que cette idée de pochard loufoque pour leur inspirer le désir de la vengeance. Ils cherchent, ils combinent et comme, à eux sept, ils ont de l'esprit comme quatre — ni plus ni moins — voici ce qu'ils projettent, puis réalisent :

Broudier se fait la tête d'un ministre et, flanqué de trois copains, il ordonne une manœuvre de nuit, avec feux à blanc, dans les rues d'Ambert. Bénin déguisé en moine prêche en l'église d'Ambert, contre la vertu de chasteté et son sermon... excitant obtient un effet immédiat.

A Issoire où doit, en grande pompe, tomber le voile de la statue de Vercingétorix, Lesueur, passé à la poudre de bronze, se fait hisser sur le cheval du farouche Gaulois et se laisse inaugurer. Puis, au beau milieu de la cérémonie, il se met à invectiver le député de l'endroit.

Tout cela n'a peut-être pas demandé des efforts excessifs d'imagination, mais c'est amusant tout plein et je ne regrette pas les deux bonnes heures que m'a procurées la lecture des *Copains*.

* * *

MARC SAUZAY : *Spectacles dans un Fauteuil* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — L'auteur a réuni les chroniques publiées au jour le jour après les représentations, conférences, et séances littéraires diverses données au Théâtre des Célestins, à Lyon, pendant une saison bien remplie.

Visant à exposer des idées générales et à parler du Théâtre à propos de chaque pièce de théâtre, le critique semble remplir un rôle avec conscience et sagesse. Se défendant d'être ou pédant ou littéraire avec application, il ne veut que se montrer sincère.

Plus d'un de ses aperçus mérite d'être lu.

Chez Bernard Grasset.

ERNEST DAUDET : *Les Aveux d'un Terroriste* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Poursuivant la série si attachante de ses *Romans historiques sur les Temps révolutionnaires*, l'auteur nous

conte cette fois, sous la forme autobiographique, la vie et les remords d'un conventionnel, d'un régicide. Exilé à Namur en compagnie de Trémont, son ancien collègue, qu'il aide à mourir en homme de bien, le citoyen Bénodet occupe ses loisirs à s'accuser de toutes les atrocités qu'il a commises à Toulon, sa ville natale, en qualité de délégué de la Convention. La révolution de juillet lui permettant de rentrer en France, il se retire chez sa fille en Provence, mais sous un nom d'emprunt, car celui du terroriste Bénodet est encore trop connu et trop haï dans le Midi. Ignoré de tous, il pense finir là-bas ses jours en paix, mais sa petite fille se fiance à un brillant officier de marine et il se trouve que celui-ci est le petit fils d'une victime de Bénodet. Pour assurer le bonheur des jeunes gens, pour rendre leur mariage possible, il ne lui reste d'autre alternative que de disparaître et, septuagénaire déjà, il entre au noviciat de la Trappe.

* * *

COMTE DE COMMINGES : *Addy ou Promenades d'amants et Villégiatures* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — La seule chose que je trouve à reprocher à ce livre, et vous conviendrez que ce n'est guère, c'est son sous-titre qui semble promettre tout autre chose et beaucoup moins que ce qu'il tient. Car c'est bien le récit le plus délicatement sentimental qui soit, celui certes qui m'a procuré le plus de satisfaction, depuis de longs mois. Quant à l'intrigue, voici : Une façon de prologue nous montre comment se nouèrent les amours de la gracieuse Addy, si fine, si moderne, au meilleur sens du mot, et de Béryl, son futur mari, au cours de *promenades* dans les parcs parisiens. Dans la seconde partie, intitulée *Villégiatures*, Addy et Béryl, mariés, sont mêlés à un groupe de baigneurs où l'on flirte avec entrain. Tous deux en font autant avec un ménage anglo-saxon, mais à un moment Béryl croit être trompé, il se fâche, accuse la pauvre Addy qui ne fut qu'imprudente et le pis est qu'il se venge. Il reconnaît après coup son erreur, mais le mal est fait et leur beau bonheur est fêlé !

Et voilà, ce n'est rien et c'est tout, car tout est dans la manière et la manière de M. de Comminges est aimable autant qu'originale.

* * *

HENRY MUGHART : *Les Fleurs de l'arbre de science* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Ce sont les fleurs que doivent cueillir les poètes d'aujourd'hui :

Les Poètes, faiseurs de dieux, vendeurs d'es-
[poir,
Humant déjà le vent d'une nouvelle aurore...

Aussi, avec une gravité émouvante, et des élans exprimés en vers sonores, le poète chante l'hymne des Forces, des Éléments vainqueurs, de l'Homme, des Races, des Mondes.

Plus d'une page est d'une émouvante envolée. Ces alexandrins sont coulés dans un pur métal.

* * *

ANTOINE SEUHL: *Le Comptoir du Père Dentelle* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Oui, évidemment, il y a le *Père Dentelle*, épicier parisien dont les affaires prospèrent à souhait et qui songe déjà à la retraite, lorsque les grands magasins du Gnome, ses voisins, ouvrent un rayon de l'alimentation; il y a l'histoire de la lutte du petit détaillant contre les financiers du Gnome, lutte dont l'issue n'est pas douteuse. Le pauvre *Père Dentelle* meurt ruiné. Mais le roman ne finit point là. Aline, la fille de l'épicier, forcée à entrer au Gnome comme vendeuse y subit les pires humiliations, elle pense à devenir la proie d'un inspecteur d'abord, puis de l'un des patrons. Pendant qu'elle résiste courageusement à ces épreuves, son fiancé Marcel Prieur, inventeur incompris, aviateur malheureux, de communs aux écritures au chemin de fer du Nord, passe chauffeur dans l'espoir d'une place d'inspecteur à 8,000 francs — singulière hiérarchie. — Mais la place lui passe sous le nez parce qu'il s'est mis à la tête d'un mouvement gréviste. Un bon terre-neuve, ami de la famille, lui offre une situation avantageuse et Aline pourra l'épouser.

Le livre social, cécétiste, de M. Antoine Seuhl est bien un peu long, mais il possède par ailleurs des qualités qui le rendent certes digne d'être lu.

Chez E. Sansot et C^e

HENRI ALLORGE: *Le Mal de la Gloire* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Compositeur de talent, disons même de génie, Pierre Roques dédaigneux des modestes besognes artistiques susceptibles de lui procurer une matérielle suffisante, vi chichement de quelques leçons. Il attend la *Gloire* et s'étonne, en sa candeur juvénile, de ne la point voir accourir à lui. Il répugne aux bassesses qui lui permettraient à l'exemple de tant d'autres d'arriver vite à la notoriété, aussi risque-t-il fort de ne jamais percer, car le découragement s'empare de lui. L'amour d'une femme aussi riche de tempérament que d'écus pense un moment à lui donner cette *gloire* tant désirée, mais il comprend vite qu'il en serait amoindri et dégradé. Il se résigne alors à se faire un nom, uniquement par son travail, ce qui est incontestablement plus propre et déjà nous voyons le

succès lui sourire, car il parvient à faire jouer un de ses contes lyriques au Théâtre du Parc, à Bruxelles!

Le roman de M. Allorge est une œuvre sincère, émue, attachante que déparent malheureusement, par endroits, des phrases clichées, toutes faites, dignes d'un roman feuilleton, mais indignes d'elles.

A la librairie des Annales.

JULES BERTAUT: *L'Italie vue par les Français* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — « Un des » sophismes les plus répandus qu'il y ait par » le monde consiste à dire que les Français » n'ont jamais été des voyageurs. En vain » pourrait-on objecter que nulle littérature » plus que la nôtre n'est abondamment four- » nie en récits de voyages... » Et voilà M. Jules Bertaut parti pour prouver en trois cent cinquante pages, au moyen d'une montage de documents — et chacun sait que le document est son fort — pour prouver dis-je que l'on a tort de croire ses compatriotes, gens les plus casaniers de l'Europe. Je ne discuterai pas sa démonstration encore qu'elle ne me convainque point d'une façon absolue et qu'on puisse lui objecter notamment que l'ensemble imposant des extraits choisis par lui dans les œuvres des grands écrivains ayant écrit sur l'Italie — et ils sont légion, depuis Rabelais jusqu'à Maurice Barrès — démontre une seule chose à savoir que les artistes, les amants du beau ont toujours été attirés par les merveilles de l'Italie et qu'ils s'y rendirent en foule dès que les armées de Charles VIII leur en montrèrent le chemin. Les autres Français en sont-ils moins casaniers par rapport aux autres peuples?

Mais qu'importe tout cela si le livre est intéressant, instructif, si les extraits patiemment rassemblés sont des morceaux de la meilleure littérature qui soit au monde. Voilà ce qu'on n'enlèvera jamais aux Français.

Chez Albert Méricant.

HENRY DE FLEURIGNY: *L'armoire aux Poupées* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Des femmes, des petites femmes et encore des femmes. Doux Seigneur, ce qu'il y en a. Blondes, brunes, noires; mondaines, courtisanes, artistes lyriques, dramatiques, chorégraphiques, grues, mais de haut vol seulement, puis quelques femmes adultères et d'autres qui ne le sont pas encore. Bref, on voudrait n'avoir qu'à choisir dans ce personnel féminin de la haute noce, qu'en un nombre imposant de

nouvelles, de contes, de tableaux, M. Henry de Fleurigny croque d'une plume élégante autant que facile. Dans ces films rapides, apparaissent de temps en temps sur l'écran, des silhouettes masculines, mais combien plus floues que celles de leurs partenaires. Celles-ci seulement, leur psychologie et, à titre égal, leurs perfections physiques ont retenu l'attention de l'auteur qui m'apparaît merveilleusement documenté à leur endroit. Veinard, va !

Chez E. Basset.

FERNAND HUBERT : *Les Inquiétudes* (un vol. in 18 à 2 francs). — En préfaçant le recueil de poèmes de son jeune confrère, M. Nicolas Beauvuin annonce qu'« une âme sensuelle et tendrement mystique s'est révélée à nous ».

M. F. Hubert, par le moyen du vers libre dinne à sa pensée l'expression fluide, un peu brumeuse, mais séduisante qui fut chère aux poètes de la demi-teinte comme Rodenbach et Verlaine. D'autre part il se complait dans l'aveu de certaines lassitudes de chair et d'âme, dans des désespérances un peu morbides qui l'apparentent à Baudelaire ou à Laforgue.

Il n'y a pas de cris, pas de désespoirs, pas d'amertume dans ces vers, mais de la mélancolie et comme une résignation devant la fatalité de la tristesse...

Espérons toutefois pour l'auteur qu'il ne sera pas sans connaître un jour la joie de la vie et qu'il trouvera pour la chanter des accents aussi délicats et distingués que ceux qu'il a eus pour célébrer son spleen inquiet et nonchalant.

Aux Editions du Temps Présent.

JEAN-MARC BERNARD : *Sub tegmine fagi* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Eglogues, élégies, idylles, madrigaux sur le mode antique. Avec toutes les grâces souriantes d'un ami de Ronsard qui aurait pris le vent au Collège Coqueret, M. J.-M. Bernard rime de séduisantes « Bergeries » des « Amours » attendrissantes ou spirituelles, des « Jeux » rustiques qui se souviennent agréablement d'Anacréon et de Virgile.

On voudrait citer beaucoup de ces courtes pièces que le poète a pris, certes, autant de plaisir à rimer que nous en avons à les lire :

*Je la méprise et je l'adore !
Ne me demandez pas comment
Cela se peut, car je l'ignore,
Hélas ! et je sais seulement
Que je la hais tout en l'aimant !*

a tout le charme mignard des billets doux qu'ont griffonnés les amants d'Horace ou de Catulle.

S'il fignole une *Pastorale*, c'est pour la dédier à MM. Fallières et Soleilland.

Quant à la morale recommandable de cet album piquant et joli, la voici en deux vers :
*Ne t'inquiète pas du Destin qui t'attend !
... Cueille le jour, sans nul souci du lendemain.*

A la Revue des Poètes.

RENÉ PRESLEFONT : *La Grand'route* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — « Assis sur le talus où croissent les genêts », sans prétention ni gravité, le flâneur lave des aquarelles, jette de rapides croquis sur le papier. Ce sont des coins d'Ardenne, des vues de Flandre.

Ensuite ce sont de graves et souvent émouvantes paraphrases de psaumes ; ce sont des poèmes graves exprimant la pensée d'un croyant sincère, d'un fervent de bonté fraternelle et de justice.

Malgré une solennité un peu conventionnelle, ces vers ne manquent ni de sincérité ni d'ampleur.

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



„Voilà la sante”

MEMENTO

Les Lettres.

☞ LES FAITS ET LES IDÉES. — Notre éminent collaborateur Iwan Gilkin a été empêché de nous donner cette quinzaine sa chronique habituelle. Il reprendra sa brillante collaboration dans notre numéro du 15 mai.

☞ ACCUSÉ DE RÉCEPTION. — Jules Van Roy et Louis Bajart: *Ce Bon Monsieur Zoetebeek* — Gustave Charlier: *Le Sentiment*

de la Nature chez les Romantiques français. — Georges Dwelshauvers: *Ino*. — Maurice Gauchez: *Paysages de Suisse*. — Omer De Vuyst: *En Pleine Fantaisie*. — A. De Boodt: *Des Rondes pour nos Jeux; Des Chansons pour notre Âge*.

☞ La *Vie* publie des vers inédits de Rodenbach, qui portent bien la marque de leur auteur. Les voici :

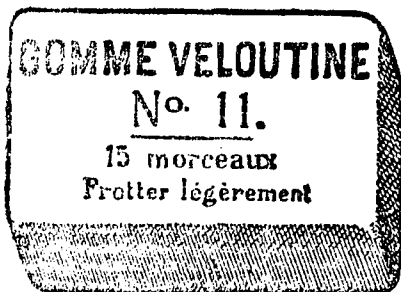
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encree et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES S

*J'entre dans ton amour comme dans une
[église
Où flotte un voile bleu de silence et d'encens ;
Je ne sais si mes yeux se trompent, mais je
[sens
Des visions de ciel où mon cœur s'angélise.*

*Est-ce bien toi que j'aime ou bien est-ce l'a-
[mour ?
Est-ce la cathédrale ou plutôt la madone ?
Qu'importe ! Si mon cœur remué s'abandonne
Et vibre avec la cloche au sommet de la tour !*

*Sous tes regards aigus tout mon cœur s'est
[ouvert,
S'est ouvert sous tes yeux profonds et métal-
[liques
Qui lui faisaient des trous avec leurs poi-
[gnards d'or...*

* * *

La Musique

Le Musée du Livre organisera prochainement, dans ses locaux, 46, rue de la Madeleine, une *Exposition de Partitions musicales et de Livrets d'opéras*, à laquelle tous les éditeurs de musique sont invités à prendre part.

Cette Exposition, gratuite pour les participants, s'ouvrira le jeudi 17 avril et aura une durée d'un mois minimum. Elle sera accessible au public, tous les jours de semaine, de 10 à 12 et de 14 à 18 heures, le dimanche de 10 à 12 heures.

Les œuvres à exposer devront être installées du 8 au 15 avril dans les vitrines mises gratuitement à la disposition des participants.

Les éditeurs possédant des affiches artistiques relatives à la Musique sont invités à les envoyer. Elles compléteront utilement l'Exposition.

Pour tous renseignements s'adresser au Se-

crétariat, Maison du Livre, rue de la Madeleine, 46, Bruxelles.

Jury central de Musique. — Il vient de se fonder à Bruxelles, sous le nom de « Jury central de Musique », une association artistique ayant pour but de délivrer des diplômes aux jeunes gens et aux jeunes filles ayant fait leur études musicales en dehors des institutions officielles.

Cette association se compose de MM. Emile Mathieu, directeur du Conservatoire de Gand, président; Arthur De Greef, professeur au Conservatoire de Bruxelles, et E. Deru, violoniste de LL. MM. le Roi et la Reine.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Micheels, secrétaire, 101, rue Royale, à Bruxelles (Maison Pleyel).

Concerts Ysaye. — Dimanche 20 avril 1913, à 2 h. 1/2, 6^e Concert d'abonnement, festival de Musique française moderne, sous la direction de M. Vincent d'Indy et avec le concours de M^{me} Claire Croiza, cantatrice, et de M. Raoul Pugno, pianiste.



Spécialité de Découpage
et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CAR-
TONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE

*Pliage et mise sous bandes
de circulaires et journaux*

Maison Sainte-Marie

Fondée en 1368

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux

Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910

Répétition générale, même salle, samedi
19 avril, à 2 h. 1/2.

Location chez Breitkopf et Haertel.

☪ *L'Art des Bruits.* — Les Futuristes milanais viennent de lancer un nouveau Manifeste. On sait quels bons moments nous réserve toujours la lecture de ces proclamations forcenées mais d'un pittoresque inattendu. Celle-ci est le manifeste des musiciens futuristes. Elle est du reste signée par un peintre: M. Luigi Russolo et adressée au musicien Batilla Pratella qui souleva il y a quelques semaines une véritable tempête de protestations et de railleries au Théâtre Costanzi, à Rome.

« L'art musical rechercha tout d'abord la pureté limpide et douce du son, écrit le farouche révolutionnaire. Puis il amalgama des sons différents, en se préoccupant de ca-

resser les oreilles par des harmonies suaves. Aujourd'hui, l'art musical recherche les amalgames de sons les plus dissonants, les plus étranges et les plus stridents. Nous nous approchons ainsi de son-bruit. Cette évolution de la musique est parallèle à la multiplication grandissante des machines qui participent au travail humain. Dans l'atmosphère retentissante des grandes villes aussi bien que dans les campagnes autrefois silencieuses, la machine crée aujourd'hui un si grand nombre de bruits variés que le son pur, par sa petitesse et sa monotonie, ne suscite plus aucune émotion.

Pour exciter notre sensibilité, la musique s'est développée en recherchant une polyphonie plus complexe et une variété plus grande de timbres et de coloris instrumentaux. Elle s'efforça d'obtenir les successions les plus compliquées d'accords dissonants et prépara ainsi le *bruit musical*.

Cette évolution vers le son-bruit n'est possible qu'aujourd'hui. L'oreille d'un homme du XVIII^e siècle n'aurait jamais supporté l'intensité discordante de certains accords produits par nos orchestres (triplés quant au nombre des exécutants) ; notre oreille au contraire s'en réjouit, habituée qu'elle est par la vie moderne, riche en bruits de toute sorte. Notre oreille pourtant, bien loin de s'en contenter, réclame sans cesse de plus vastes sensations acoustiques. D'autre part, le son musical est trop restreint, quant à la variété et à la qualité de ses timbres. On peut réduire les orchestres les plus compliqués à quatre ou cinq catégories d'instruments différents quant au timbre du son : instruments à cordes frottées, à cordes pincées, à vent en métal, à vent en bois, instruments de percussion. La musique piétine dans ce petit cercle en s'efforçant vainement de créer une nouvelle variété de timbres. *Il faut rompre à tout prix ce cercle restreint de sons purs et conquérir la variété infinie des sons-bruits.*

Nous ne pouvons guère considérer l'énor-

UNION DU CREDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue 3 p. c.

Dépôts à deux mois . . 3 1/2 p. c.

Dépôts à un an 4 1/2 p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an

me mobilisation de forces que représente un orchestre moderne sans constater ses piteux résultats acoustiques. Y a-t-il quelque chose de plus ridicule au monde que vingt hommes qui s'acharnent à redoubler le miaulement plaintif d'un violon? Ces franches déclarations feront bondir tous les maniaques de musique, ce qui réveillera un peu l'atmosphère somnolente des salles de concerts. Entrons-y ensemble, voulez-vous? Entrons dans l'un de ces hôpitaux de sons anémiés. Tenez: la première mesure vous coule dans l'oreille l'ennui du déjà entendu et vous donne un avant-goût de l'ennui qui coulera de la mesure suivante. Nous sirotons ainsi, de mesure en mesure, deux ou trois qualités d'ennui en attendant toujours la sensation extraordinaire qui ne viendra jamais. Nous voyons en attendant s'opérer autour de nous un mélange écœurant formé par la monotonie des sensations et par la pâmoison stu-

pide et religieuse des auditeurs, ivres de savourer pour la millième fois, avec la patience d'un bouddhiste, une extase élégante et à la mode. Pouah! Sortons vite, car je ne puis guère réprimer trop longtemps mon désir fou de créer enfin une véritable réalité musicale en distribuant à droite et à gauche de belles gifles sonores, enjambant et culbutant violons et pianos, contrebasses et orgues gémissantes! Sortons!

D'aucuns objecteront que le bruit est nécessairement déplaisant à l'oreille. Objections futiles que je crois oiseux de réfuter en dénombrant tous les bruits délicats qui donnent d'agréables sensations. Pour vous convaincre de la variété surprenante des bruits, je vous citerai le tonnerre, le vent, les cascades, les fleuves, les ruisseaux, les feuilles, le trot d'un cheval qui s'éloigne, les sursauts d'un chariot sur le pavé, la respiration solennelle et blanche d'une ville noc-

DELHAIZE FRÈRES & C^{IE}

LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

turne, tous les bruits que font les félins et les animaux domestiques et tous ceux que la bouche de l'homme peut faire sans parler ni chanter.

Traversons ensemble une grande capitale moderne, les oreilles plus attentives que les yeux, et nous varierons les plaisirs de notre sensibilité en distinguant les glouglous d'eau, d'air et de gaz dans les tuyaux métalliques, les borborygmes et les râles des moteurs qui respirent avec une animalité indiscutable, la palpitation des soupapes, le va-et-vient des pistons, les cris stridents des scies mécaniques, les bonds sonores des tramways sur les rails, le claquement des fouets, le clapotement des drapeaux. Nous nous amuserons à orchestrer idéalement les portes à coulisses des magasins, le brouhaha des foules, les tintamarres différents des gares, des forges, des filatures, des imprimeries, des usines électriques et des chemins de fer souterrains. Il ne faut pas oublier les bruits adsolement nouveaux de la guerre moderne. Le poète Marinetti dans une lettre qu'il m'adressait des tranchées bulgares d'Andri-nople me décrivait ainsi, dans son nouveau style futuriste, l'orchestre d'une grande bataille :

— 1 2 3 4 5 secondes les canons de siège éven-trer le silence par un accord tam-toumb Aussitôt échos échos tous les échos s'en em-parer vite l'émietter l'éparpiller au loin infi-ni au diable Dans le centre centre de ces tam-toumb aplatis ampleur 50 kilomètres car-rés bondir 2 3 6 8 éclats massues coups de poing coups de tête batteries à tir rapide Violence férocité régularité jeu de pendule fatalité cette basse grave lenteur apparente scander les étranges jous très jeunes très jous jous jous très agités altos de la bataille Fu-rie angoisse hors d'haleine oreilles Mes oreilles mes yeux narines ouvertes! atten-tion! quelle joie que la vôtre ô mon peuple de sens voir ouïr flairer boire tout tout tout taratatatalata les mitrailleuses crier se tor-

La Tribune Nationale

ORGANE MILITAIRE & COLONIAL
paraissant le 1^r et le 15 de chaque mois

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :
221, Rue Louis Hap, à Bruxelles

Abonnement : 1 an, 6 francs
Prix du numéro, 25 centimes

Cette revue — absolument indépendante et sans couleur politique — accueille sous sa responsabilité, toute idée méritant d'être écoutée ou discutée, tout avis originale ayant trait à la défense de la Patrie et de sa Colonie.

dre sous 1000 morsures gifles traak-traak coups de trique coups de fouet pic pas poum-toumb jongleries bonds de clowns en plein ciel hauteur 200 mètres c'est la fusillade En contrebas esclaffements de marécages rires buffles chariots aiguillons piaffe de chevaux caissons flic flac zang zang chaaak chaaak cabrements pirouettes patatraak éclabousse-ments crinières hennissements i i i i i i i i tohu-bohu tintements 3 bataillons bulgares en marche croook-craaak (lentement mesure à deux temps) Choumi Maritza o Karvavena cris d'officiers s'entrechoquant plats de cuire pam ici (vite) pac là-bas boum-pam-pam-pam-pam ici là là plus loin tout autour très haut attention nom-de-dieu sur la tête chaaak épataant! flammes flammes flammes flammes flammes flammes rampe des forts là-bas Choukri Pacha téléphone ses ordres à 27 forts en turc en allemand allô

AU NABAB

USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 8332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

Ibrahim! Rudolf allé! allé! acteurs rôles échos-souffleurs décors de jumée sorêts applaudissements odeur-join-boue-crottin je ne sens plus mes pieds glacés odeur de moisi pourriture gongs flûtes clarines pipeaux partout en haut en bas oiseaux gazouiller béatitude ombrages verdeur cip-cip-zzip-zzip troupeaux pâturages dong-dang-dong-ding-bèè Orchestre Des fous frappent à coups redoublés sur les professeurs d'orchestre ceux-ci courbés battus battus jouer jouer jouer Grands fracas bien loin d'effacer boire les bruits menus les revomir les préciser hors de leur bouche-écho grand'ouverte diamètre 1 kilomètre Débris d'échos dans ce théâtre de fleuves couchés villages assis monts debout reconnus dans la salle Maritza Tungia Rodopes 1^{er} et 2^e rangs loges baignoires 2000 shrapnels gesticulation explosion zang-toumb mouchoirs blancs pleins d'or toumb-toumb nuages-poulailler 2000 grenades tonnerre d'applaudissements Vite vite quel enthousiasme s'arracher tignasses chevelures très noires zang-toumb-toumb orchestre des bruits de guerre se gonfler sous une note de silence suspendue en plein ciel ballon captif doré contrôlant le tir.

Nous voulons entonner et régler harmoniquement et rythmiquement ces bruits très variés. »

On voit combien c'est élémentaire et logique. Il ne reste aux musiciens futuristes qu'à se mettre à l'ouvrage.

« Nous engageons, conclut M. Luigi Russolo, tous les jeunes musiciens vraiment

doués et audacieux à observer tous les bruits pour comprendre les rythmes différents qui les composent, leur ton principal et leurs tons secondaires. En comparant les timbres variés des bruits aux timbres des sons, ils constateront combien les premiers sont plus variés que les seconds. On développera ainsi la compréhension, le goût et la passion des bruits. Notre sensibilité multipliée, après s'être fait des yeux futuristes, aura aussi des oreilles futuristes. Les moteurs de nos villes industrielles pourront dans quelques années être tous savamment entonnés de manière à former de chaque usine un enivrant orchestre de bruits. »

Et voilà comment vient d'être conçue la rénovation de la Musique par l'Art des Bruits!

* * *

Les Théâtres.

Le Comité d'administration du Théâtre belge a ajourné au début de la saison prochaine la représentation des trois dernières pièces inscrites à son programme.

On se souvient que l'activité des deux comités — celui de gérance, et surtout celui de lecture dont le labeur fut énorme — ne put être mise efficacement en œuvre qu'à partir du mois de décembre. Il s'en est suivi des retards inévitables dans l'exécution des projets élaborés. Plutôt que de monter hâtivement les œuvres restant à présenter au public et de les faire créer, après la clôture

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°; l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. - Prix du numéro 4 fr.

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par ÉMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par l'application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès, les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre ces notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

Les *Archives sociologiques* paraissent le 25 de chaque mois (à l'exception des mois de juillet à octobre), en fascicules grand in-8° de 300 à 350 pages; l'année commence avec le numéro du 25 février.

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

de la saison régulière du théâtre du Parc, à une époque peu favorable, le Comité du Théâtre national a sagement retardé les représentations des pièces dès à présent choisies par lui.

Il va sans dire que ces représentations auront lieu dès octobre prochain sans préjudice de celles qui constitueront le programme de la deuxième campagne (1913-1914) dès à présent en élaboration.

🌀 *Théâtre de l'Alhambra.* — Dimanche 13 avril, pour la première fois en matinée à l'Alhambra, M^{me} Germaine Huber, entourée de la petite Yoyo et de la petite Blanchette, MM. Bourdon, R. Godier, George, Rousseau, etc., interpréteront le *Joyeux Paysan*, le joli chef-d'œuvre de Léo Fall qui a obtenu en tous pays les faveurs du public des familles et dont, aux répétitions de ces derniers jours à Bruxelles, on a auguré le gros succès de charme et de gaieté grâce au brio des interprètes et aux soins de la mise en scène.

🌀 *Au Syndicat des Auteurs dramatiques belges.* — Le comité du Syndicat des Auteurs dramatiques s'est réuni à la suite du Congrès des sociétés d'art dramatique pour examiner les mesures à prendre de commun accord avec la Fédération des cercles dramatiques en vues de l'obtention par ceux-ci de subsides pour la représentation d'œuvres d'auteurs belges.

* * *

Les Salons.

🌀 *Le Tournoi de 1513 à Tournai.* — Le 23 septembre 1513, avec l'aide de l'empereur Maximilien I^{er}, le roi d'Angleterre, Henri VIII, s'empara de Tournai.

Le dimanche 25 septembre, le peuple, les serments et le Magistrat communal allèrent en cortège au devant du Roi et l'amenèrent triomphalement en ville sous un dais somptueux que suivaient sa garde, ses pages et ses seigneurs.

L'empereur d'Allemagne, le futur Charles-Quint et la gouvernante des Pays-Bas, Marguerite d'Autriche, accompagnée de ses nièces Eléonore et Isabelle et de leur Cour, vinrent lui apporter leurs félicitations.

Henri VIII offrit une fête aux dames et fit crier un Tournoi.

La Grand'Place de Tournai fut « toute enclose » et dans cette immense lice, le roi anglais et ses tenants, *Georges Talbot*, comte de Shrewsbury, *Charles Brandon*, duc de Suffolck, *Frédéric*, duc de Bavière, *Charles de Sommerset*, comte de Worcester, joutèrent d'adresse contre *Henri*, *Comte de Nassau*, *Philippe de Lannoy*, *Antoine de Ligne*, *Floiris d'Égmont*, *Hughes de Meleun*, etc.

L'administration communale de Tournai reconstituera cette fête chevaleresque dans toute sa splendeur et sa vérité historique, les dimanches et lundis 13 et 14, 20 et 21 du mois de juillet prochain.

Une lice luxueusement décorée, dont la construction est commencée, sera élevée sur

A. VERHAEGEN

Marchand-Tailleur

79 - Boulevard Anspach - 79

≡ BRUXELLES ≡

**Vêtements sur mesure pour
hommes et enfants**

Hautes Nouveautés Anglaises, Françaises et Belges

CONFECTION SOIGNÉE

COUPE IRRÉPROCHABLE

Grand Choix d'Imperméables Confectionnés

ET SUR MESURE

DEUIL EN 24 HEURES

la Grand'Place, et là se déroulera cette merveilleuse fête du passé.

Un cortège splendide — 1,200 participants — composé de personnages qui prendront part aux joutes et au Tournoi, parcourra chaque jour un quartier de la ville et traversera le champ clos dans toute sa longueur.

●●● *Société royale des Beaux-Arts.* — Le Salon de printemps de la Société royale des Beaux-Arts s'ouvrira au Palais du Cinquantenaire, à Bruxelles, le lundi 28 avril prochain.

Il comprendra, outre de nombreuses participations, individuelles étrangères et belges,

l'œuvre du grand peintre Jean Degreef, des ensembles d'Eugène Smits et de Félix ter Linden, des travaux d'Ernest Acker, un ensemble du peintre hongrois von Mehoffer.

Les membres qui n'auraient pas encore envoyé leur adhésion sont priés de l'adresser au secrétaire, 214, rue Gérard, à Bruxelles, avant le 7 avril au plus tard.

●●● L'Exposition des œuvres de feu H. Evenepoel, à la Galerie Giroux, à Bruxelles, composée de plus de 158 numéros, sera ouverte jusqu'au 20 courant.

Plusieurs toiles importantes y ont été acquises pour Bruxelles et l'étranger.

Les dames artistes du *Lyceum de Bruxelles*, avenue Louise, 47, ont ouvert une exposition d'aquarelles, dessins, eaux-fortes et pastels, qui restera accessible, entrée libre, jusqu'au 20 avril.

Le Gouvernement a acheté, à la dernière exposition de G. LEMMEN, à la Galerie Giroux, *jeune Fille au bord de la Mer*, pour le Musée de Bruxelles.

Les *Musées royaux du Cinquante-naire* (service des photographies) exposent pendant les mois d'avril, mai et juin l'ouvrage intitulé : *Costumés européens du XVII^e au XIX^e siècle* tirés des documents les plus authentiques. Aquarelles de Job.

Il est probable que nous verrons sous peu au Musée de Bruxelles une œuvre importante d'EDMOND VERSTRAETEN. Son exposition dans la grande salle du *Cercle* a été durant quinze jours un émerveillement pour tout le monde. La consécration nationale de ce grand *poète* ne rencontrera que des applaudissements.

Deuxième liste d'acquisitions faites au Salon de la *Libre Esthétique* : Ch. Hermans, *Menton; vue prise de la route*. — Id. *Vue prise à Martiques*. — A. Methy, *Deux céramiques décorées grand feu*. — J. Peské,

Environs de Bormes. — K.-X. Roussel, *Vénus aux colombes*. — L. Valtat, *Murènes et rascasses*. — Rik Wouters, *Jeune paysanne* (bronze).

Exposition de l'*Art contemporain*, à Anvers. — Le seuil franchi, c'est de suite une impression de « bon accueil », de netteté dans la disposition générale. La direction a pris le soin d'aider, en quelque sorte, les yeux. Des velums élégants ménagent un jour clair et reposant. Tout de suite, quelques coups d'œil jetés ça et là, montrent au visiteur des œuvres glorieuses en grand nombre.

On retrouve dès la première salle, le trio brillant de Jakob Smits, H. Delaunois et R. Baeseleer. La rusticité ingénue de la *Salomé*, de J. Smits, déroute un peu nos conceptions bibliques. Mais Smits n'a-t-il pas pris, ailleurs, la Campine comme décor des « scènes de la vie du Christ » ? La tragédie de la Cour d'Hérode est transportée, ici, dans les campagnes d'Agterbosch.

A remarquer aussi *Soir, Intérieur, Récolte*, avec le même souci des tons justes, émouvants, et une très grande précision de dessin.

De Baeseleer, de délicates marines : *Pêcheurs au matin (Bas-Escaut)*. Le ciel et l'eau donnent bien l'impression de *confondus* qui existe dans l'atmosphère marine aux prémices d'une belle journée. Le Monastique Delaunois nous entraîne à deux reprises

BANQUE INTERNATIONALE

DE BRUXELLES

Société Anonyme, 27, avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. — Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

COMPTES DE QUINZAINE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27

Téléphones : A 3870, 3903, 6739, 8056

ou à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

Aux Galeries des Meubles



20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

**LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES
DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES**

loin des béguines et de l'encens, pour nous mener à un *petit pont*, dont l'arche est entourée d'un paysage recueilli. Citons *Bénédictins à l'office*.

Dans une salle suivante : Eugène Laermans : des nus robustes, comme il est d'opportunité dans des scènes de campagne. Une esquisse saisissante : *Les Mendians*, où se révèle le tragique évocateur de la misère des infirmes.

De Navez, A., une toile d'un modernisme gracieux et nerveux s'intitule : *La jeune femme au verre d'eau*. De De Saedeleer, *Le Moulin dans la neige*, fait penser aux tableaux les plus minutieux des vieux maîtres flamands. *Le Printemps* est une petite toile merveilleuse avec des pommiers en fleurs, qui sont comme autant de bijoux. Le talent de Martin Melsen est bien exprimé dans *Les trois Compères*, figures de paysans madrés, se faisant vis-à-vis; clignement des yeux, lèvres minces, tout ce que l'astuce et l'avarice ont pu imprimer de traits sur les visages ! Deux envois de Paul Artot : *Idylle* et *Seniël*. De Mellery, des œuvres toujours irréprochables, solides, à sa louange. On souhaiterait pour Hentze un peu plus de souplesse pour son pinceau consciencieux. *Les deux Fillettes*, œuvre sincère.

Les paysages accueillants de Heymans donnent l'envie de s'y promener. On a peine à exprimer une préférence parmi les cinq toiles séduisantes de l'artiste. *Le grand Chêne* toutefois charme par sa grâce bucolique. Emile Claus triomphe toujours avec ses paysages lumineux, telle *Journée ensoleillée*, au *Printemps*.

D'Ensor, une des fantasmagories où excelle l'artiste : *Jardin d'Amour*. Oleffe, bien anguleux Crahay, un peu aride. Walter Vaes, toujours abondant, n'a aucun numéro qui soit indifférent dans son envoi. *Anémones et porcelaines*, offrent un aspect précieux.

Mentionnons encore parmi les artistes de

chez nous : Emile Fabry, l'*Harmonie*; Jef-ferys et Georges Lemmen.

Le graveur gantois Jules De Bruycker ne saurait passer inaperçu avec ses grandes eaux-fortes, puissamment mordues, d'une tenue sévère et d'un caractère fort spécial.

Puis nos bons sculpteurs Georges Minne, Rik Wouters, Marnix d'Haveloose.

L'Allemagne ne paraît pas heureusement représentée. Citons Reiser, Colombo, lourdement romantiques et Putz, aux couleurs grinçantes.

La France est représentée par Aman, Jean, seul de sa nation, qui a envoyé un grand panneau décoratif : *Les Eléments* et deux autres, plus petits, toute harmonie et douceur.

Le Salon de l'*Art contemporain*, bien fourni, comme on peut s'en douter par ce bref compte-rendu, offre en outre quatre salles rétrospectives où sont brillamment représentés feu Eugène Smits, Alfred De Knyff, Joseph Stevens et Louis Dubois

R. N.

La première exposition du *Cercle Artistique et Littéraire de Gand*, provisoirement installée dans les locaux de l'Université, groupait des œuvres des peintres Horenbaut, scènes de la vie populaire à Bruges; Trémeric, coins du Petit Béguinage de Gand; Rodolphe De Saegher, paysagiste.

La sculpture était représentée par Georges Minne, qui avait envoyé l'admirable torse d'homme qui a figuré à Bruxelles au *Salon de Printemps* et fut acquis par le Gouvernement. Répétons que c'est un des plus puissants morceaux de la sculpture moderne. Deux études de tête accompagnaient cet envoi.

Une exposition de quelques-unes des œuvres de *Marten Van der Loo* est ouverte à Anvers, jusqu'au 17 avril inclus, *Salle Wynen*, place de Meir.

☞ Une exposition *Edgard Farasyn* a eu lieu au *Cercle des Beaux-Arts*, de Liège, ces jours derniers.

☞ *L'Œuvre des Artistes* a ouvert, le dimanche 6 avril, à Liège, son 47^e Salon, comprenant des œuvres de M. Le Gout-Gérard, Sherwood, peintres et Adelin Salle, statuaire. L'exposition restera ouverte jusqu'au 21 avril.

☞ *Exposition David*. — M. Raymond Poincaré, président de la République française, assisté de M. Louis Barthou, président du Conseil et ministre de l'Instruction publique, et de M. Léon Bérard, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, inaugure ce matin l'exposition de *Louis David et son Ecole*, organisée au Petit-Palais des Champs-Élysées par M. Henry Lapauze, conservateur du musée de la Ville de Paris.

L'un des plus vifs intérêts de cette vaste exposition — où il n'y a que des œuvres incontestablement authentiques — c'est de faire apparaître les origines du talent de David. Cette exposition montre encore, par l'exemple de *Marat assassiné* prêté par le Musée de Bruxelles, comment David fut heureusement arraché à la froide rigueur de ses théories par la vie tragique et poignante de la Révolution, comment ensuite, sous l'irrésistible impression de la grandeur impériale, il représenta les cérémonies les plus magnifiques de l'Empire : le *Couronnement* (musée du Louvre), la *Distribution des aigles* (musée de Versailles). La froideur majestueuse de son *Léonidas aux Thermopyles* atteste la fidélité avec laquelle Louis David revint à l'art antique, comme, au lendemain de la griserie révolutionnaire, le peintre de *Brutus* (Louvre), des *Horaces* (Louvre) avait eu hâte de revenir, par son froid chef-d'œuvre des *Sabines* (Louvre), à la sereine pureté de l'art grec.

Rappelons que le Musée de Bruxelles a encore prêté à la Ville de Paris pour cette exposition, qui obtient le plus magnifique succès, deux autres toiles de David : *Jeune Garçon*, *Le Musicien Devienne*, et une d'Ingres : *Auguste écoutant la lecture de l'Énéide*.

☞ *L'Œuvre des Artistes*, de Liège, projette pour le mois de novembre une exposition d'artistes animaliers. Y seront invités les membres de la *Société des Artistes animaliers de Paris*.

☞ Rappelons aux retardataires que le Salon de l'*Art contemporain* est ouvert à Anvers, place de Meir, jusqu'au 20 avril, tous les jours, de 10 à 5 heures.

* * *

A l'Étranger.

☞ Au Vatican, on a découvert des fresques de Fra Angelico, dans la Chapelle qui porte son nom, derrière des fenêtres feintes. Ces fresques, dont personne ne pouvait supposer l'existence, sont d'une fraîcheur délicieuse et représentent, sur fond d'or, des têtes d'anges, d'apôtres, de prophètes.

☞ A la Société *Leonardo da Vinci*, de Florence, Corrado Ricci a fait récemment une belle conférence sur le seizième siècle.

☞ Antonio Beltramelli achève un nouveau drame en trois actes : *La Masnada*.

☞ A Rome, est mort Federico Garlanda, député et professeur de littérature anglaise à l'Université. D'une grande activité, il était connu par de nombreux ouvrages d'érudition et de fantaisie.

☞ A Vienne, est mort le musicien Joseph Bayer, auteur de nombreux ballets qui connurent le plus grand succès.

☞ Au cimetière de Dresde, a été élevé un monument au poète Otto Ludwig.

☞ A Berne, est morte la poétesse Emma Hodler, âgée de 72 ans.

☞ Le grand poète irlandais, W.-B. Yeats, a publié chez Macmillan un nouveau volume de vers : *The green Helmet and other Poems*.

☞ L'Université d'Oxford a accordé récemment à Richard Strauss le titre de « docteur en musique ». Il se rendra sous peu dans la célèbre ville universitaire, pour recevoir solennellement son « diplôme ». — Cette distinction fut déjà accordée à Grieg, à Tschaïkowsky et à Saint-Saëns. Au début de juin, une grande fête sera organisée à Londres, et Strauss y dirigera lui-même un grand concert symphonique, composé de ses œuvres.

☞ Les progrès de l'art typographique s'accusent de jour en jour. Voici qu'après les rotatives et les machines à composer déjà si perfectionnées, deux inventeurs installent en Allemagne une typographie électrique, qui a ceci de véritablement extraordinaire : qu'on y peut composer à la fois dans plusieurs villes de l'empire, à l'aide d'un seul appareil électrique central. Malgré le prix de cette installation, l'économie réalisée sera, paraît-il, de quatre-vingt-six pour cent ! — Il est probable que cette invention fera du bruit.

CAISSE CENTRALE

de Change et de Fonds Publics

SOCIÉTÉ ANONYME

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

BRUXELLES

Place de la Liberté, 5

Téléphone A. 746

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance.

☞ Les citoyens actionnaires de la *Banque Belge du Travail*, appelés le 1^{er} mars à nommer un Conseil d'administration ont élu les citoyens Anseele (député), Bufquin des Essarts, Coppieters (sénateur), Dubois, Heckers, Panckok, Rousseau, van den Weghe, Van Sweden, Serwy, van der Haegen et Mansart.

Les citoyens commissaires sont: Comhaire, van de Putte et Donnay.

☞ M. Systemans a été nommé administrateur des *Mines de Manganèse d'Ouro-Preto* en remplacement de M. F. Cattier, démissionnaire.

☞ Aux *Tramways Electriques d'Espagne*, MM. J. Kesels et Eug. Harmant, ont été élus administrateurs en remplacement de M. Le Brun, décédé, et du baron Empain, démissionnaire.

☞ Nous apprenons avec regret la mort du baron de Macar, une des personnalités le plus en vue du monde industriel belge. Il était président des conseils d'administration de la Société Cockerill, de la Société Métallurgique Dniéproviennne, des Cristalleries du Val-Saint-Lambert,

administrateur de la Vieille-Montagne, de la Société des Mines de Somorostro, de la Société Franco-Belge de Matériel de Chemins de fer, etc.

Ce décès va amener un ramaniement du Conseil de Cockerill. On songe à en confier la présidence à M. Paul Trasenster et à nommer administrateur, M. Emile Digneffe, actuellement commissaire.

☉☉ Ont été nommés membres du Comité central de la Société d'Etudes Belgo-Japonaise:

MM. van den Broeck, conservateur au Musée Royal d'Histoire Naturelle de Belgique;

Le baron Georges de Caters, ancien ministre résident au Japon;

Evence Coppée, fils, ingénieur;

Fauquel, administrateur délégué de la Société Anonyme de Baume et Marpent;

Grenade, dir. gén. de « The Belgo-Asiatic Trading Co »;

Lacanne, directeur-gérant des Forges de la Providence; de Laveleye, banquier;

J. Leclercq, conseiller à la Cour d'appel;

Noblet, directeur de la Société Anonyme des Verreries de Mariemont;

Le comte Louis de Villegas de Saint-Pierre, ancien consul de Belgique à Yokohama.

* * *

LA COMMISSION DE LA BOURSE a admis à la Cote officielle:

6,000 actions privilégiées de 100 francs des *Tramways de Vérone-Ville*;

3,000 actions ordinaires de 500 francs et 2,000 parts de fondateur des *Charbonnages du Pays de Liège*;

6,000 actions de 1000 francs du *Charbonnage de Bray*, à Ouzgrée;

6,000 actions de priorité de 100 francs et 12,500 actions ordinaires de 100 francs des *Grands Magasins de la rue de Rennes*, ainsi que les titres de la *Zuid Preanger Rubber*, et ceux de la *Barcelona Traction Company*.

Parmi les demandes sur lesquelles il sera statué ultérieurement, citons celles des *Tramways Toscans*, des *Tramways de Bangkok*, etc.

LE CRÉDIT NATIONAL INDUSTRIEL vient de créer un organisme nouveau dont il a, à lui seul, souscrit intégralement le capital de 500,000 francs. Cet organisme se dénomme *Caisse des Valeurs Industrielles*: son objet vise l'absorption d'établissements

financiers s'occupant d'affaires de Bourse et susceptibles de servir éventuellement de représentants au Crédit National Industriel. Un premier établissement de ce genre a été repris à Paris et l'on annonce la reprise d'un second à Bruxelles.

CHEMIN DE FER GAND-TERNEUZEN. — Ainsi que nous en avons entretenu nos lecteurs dans notre numéro du 1^{er} février, les actionnaires avaient encore à se prononcer sur le concordat préventif de faillite laborieusement mis au point par les conseils juridiques de la société et des créanciers. Ces derniers avaient voté ce concordat et nommé des administrateurs judiciaires.

On croyait que l'assemblée générale des actionnaires aurait purement et simplement entériné les résolutions des créanciers et qu'il n'y aurait plus eu ensuite qu'à attendre la formalité de l'homologation par le tribunal de Commerce.

Aussi, grande fut la surprise, lorsque le 1^{er} avril les actionnaires rejetèrent par 259 voix contre 52 et une abstention, la proposition de concordat et les candidatures d'administrateurs mises en avant par les créanciers.

Ont été nommés administrateurs :

MM. Marcel De Clercq, avocat à Gand ; Ligy, avocat à Gand ; Van Rompu, membre de la députation permanente des Etats de Zélande ; R. Wauters, avocat à Gand ; Léonard, avocat à Bruxelles ; docteur De Bisschops, de Gand, et Rosart, agent de change à Bruxelles ; commissaires, MM. Segers, Raemaekers, Pieters, Severyns et Merveille.

Sur 5,000 actions ordinaires 3,586, et sur 3,171 privilégiées 2,764 n'assistèrent pas à l'assemblée. On voit donc que cette résolution aussi inattendue que regrettable pour les créanciers, les actionnaires et la société elle-même, fut prise à une infime minorité.

Les résultats n'ont pas tardé à se faire sentir : dès le 5 avril, l'Etat belge, créancier de plus de 300,000 francs assignait la société en déclaration de faillite, circonstance d'autant plus grave que si le tribunal acquiesce à cette demande, la concession fera retour à l'Etat sans indemnité, d'après le cahier des charges.

L'affaire a été remise à un mois.

M^{es} Vanden Heuvel, ancien ministre de la justice, et Verhaegen, représentent l'Etat ; M^{es} De Clercq et Wauters, la compagnie.

LIGURE TOSCANA D'ÉLECTRICITÉ. — Les recettes du mois de février 1913 (28 jours) se sont élevées à fr. 191,296.96 contre, en 1912 (29 jours) fr. 161,144.46, soit une différence de fr. 30,152.50 en faveur de 1913. Les recettes des deux premiers mois de l'exercice en cours se sont élevées à fr. 402,944.93, contre en 1912 fr. 343,669.61, soit une augmentation de fr. 59,275.32 en faveur de 1913. Le coefficient d'exploitation qui était de 59.50 p. c. en 1911, est tombé à 52.40 p. c. en 1912. On compte sur une amélioration annuelle de ce coefficient au fur et à mesure de l'augmentation de la production de l'énergie.

Le Conseil d'administration a fixé officiellement à 13 lire le dividende pour l'année 1912.

Il ressort de son rapport que les bénéfices nets de l'exercice ont été de lire 1,057,934.74.

Les amortissements et réserves pour l'exercice 1912 atteignent lire 404,396,73, outre un amortissement supplémentaire d'une centaine de mille lire pratiqué avant bilan.

Les travaux de la seconde station centrale hydro-électrique seront bientôt commencés.

ÉLECTRICITÉ DE ROSARIO. — Les recettes qui, pour les 12 mois de l'année 1911, s'étaient élevées à 5,181,000 francs, ont atteint, en 1912, 5,864,000 francs, ce qui constitue une augmentation de 683,000 francs, ou près de 17 p. c. Le nombre de clients raccordés au réseau a passé de 8,051 au 31 décembre 1911 à 9,345 au 31 décembre 1912, soit un écart de 1,294 ou 16 p. c.

La Société **GAZ ET ÉLECTRICITÉ DU HAINAUT** a réalisé en 1912 un bénéfice de 1,800,000 francs contre 1,600,000 francs en 1911. Il est consacré aux amortissements 442,000 francs, au lieu de 370,000 francs et les dividendes sont quelque peu augmentés. L'action reçoit fr. 12.50 au lieu de 12 francs l'an passé et l'ordinaire 20 francs au lieu de 18 francs.

Ainsi qu'il était aisé de le prévoir, les émissions de la **SOCIÉTÉ DES TRAMWAYS ET ÉLECTRICITÉ DE BANGKOK** et de **LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE BELGE D'ENTREPRISES ÉLECTRIQUES** dont nous avons entetenu nos lecteurs dans nos précédents numéros, ont été un vrai succès. La première a donné lieu à réduction, c'est-à-dire que les souscripteurs de moins de 100 titres, seuls ont été servis intégralement ; les autres n'ont reçu que les trois quarts.

Par le temps de frousse financière qui court, ce résultat est superbe.

LA SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE TRANSPORTS ET D'ENTREPRISES INDUSTRIELLES augmente son capital de 5 millions de francs par souscription. Nos lecteurs en trouveront les détails *in fine*.

LE RECUEIL FINANCIER. — Annuaire des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20^e édition, 1913. Un vol. in-4^o de 1,700 pages, relié. (Etablissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles.) — Prix : 20 francs.

Gouvernement de la République Chinoise

Emprunt 5 1/2 p. c. or de 1913

DU

GOUVERNEMENT DE LA PROVINCE DE PETCHILI

de £ 500,000 sterling

*garanti d'une manière absolue, sans condition par le Gouvernement
de la République chinoise*

Cet emprunt est émis en vertu d'une décision de l'assemblée de la province de Petchili. Par acte, en date du 27 janvier 1913, le Gouvernement de la République chinoise a sanctionné cette décision en accordant au dit emprunt sa garantie inconditionnelle.

Certification en a été donnée par S. Exc. le Ministre de Chine à Bruxelles, qui a apposé sa signature sur l'original de ce prospectus également signé par le représentant autorisé du Gouvernement de la province de Petchili.

Cet emprunt est destiné à des travaux publics et à des améliorations à faire dans la province de Petchili.

Au paiement des intérêts et au remboursement du capital sont affectés, par une première hypothèque, les impôts perçus par le Gouvernement de la province de Petchili ou à lui payables pour le vin et le tabac produits par la dite province.

Ces impôts se sont élevés, pour chacune de ces trois dernières années, à près de deux millions cinq cent mille francs. On estime que, pour l'année 1912, le montant se rapprochera d'un million de taels Kuping soit approximativement de trois millions sept cent cinquante mille francs. Le Gouvernement de la République chinoise ainsi que celui de la province de Petchili les déclarent exempts de tous emprunts, charges et hypothèques.

La présente émission est représentée par 25,000 obligations de £ 20.

Ces obligations rapportent un intérêt annuel de 5 1/2 p. c., soit £ 1.2 par obligation de £ 20.

Les coupons semestriels aux échéances de février et août sont de 11 shillings chacun.

Cet emprunt est amortissable à partir de 1925, soit par rachats en Bourse au-dessous du pair, soit par soumission de banque, soit au pair par tirages au sort, conformément au tableau d'amortissement allant jusqu'à 1953.

Toutefois le Gouvernement de la province de Petchili se réserve le droit de rembourser, à une époque quelconque après l'année 1924, tout ou partie de l'emprunt au pair, moyennant préavis de six mois.

Le premier tirage aura lieu le 2 janvier 1925

Le paiement des intérêts et le remboursement des titres se feront à Bruxelles et à Anvers, en francs, au change du chèque sur Londres à la date de l'échéance.

Les titres sont exempts de tout impôt chinois, ainsi que de tout autre prélèvement de la part du Gouvernement de la République Chinoise.

PRIX D'ÉMISSION 95 1/2 p. c.

soit £ 19.2 par obligation de £ 20, nominal, au cours de 25.35 par £

Fr. 484.20

plus intérêts courus du 1^{er} février au 22 avril 1913, date du paiement qui se fera de la manière suivante :

A la souscription	fr. 100.00
Le 22 avril	fr. 384.20
Plus intérêts du 1 ^{er} février au 22 avril	6.20
	<hr/>
	390.40
	<hr/>
	Fr. 490.40

contre livraison des titres provisoires, coupon de 11 shillings à l'échéance du 1^{er} août attaché.

La souscription sera ouverte le mardi 15 avril 1913

A Bruxelles, à la *Banque de Reports, de Fonds Publics et de Dépôts*, 81, rue Royale; à Anvers, à la *Banque de Reports, de Fonds Publics et de Dépôts*, 48, place de Meir, aux heures d'usage sur chaque place.

On peut souscrire dès à présent par correspondance . . .

Si les demandes dépassent le nombre des titres disponibles, elles seront soumises à réduction.

A défaut de paiement des versements de libération aux époques fixées, les souscripteurs seront passibles d'un intérêt de retard au taux de 6 p. c. l'an; les titres pourront être vendus, sans mise en demeure, deux mois après la date d'exigibilité, pour le compte et aux risques et périls des retardataires.

L'admission de ces obligations à la Cote officielle des Bourses de Bruxelles et d'Anvers sera demandée.

Société Financière de Transports et d'Entreprises industrielles

SOCIÉTÉ ANONYME

Constituée par acte passé devant M^e Maurice De Doncker, notaire à Bruxelles, le 21 février 1898, et publié aux annexes du *Moniteur belge* du 9 mars 1898 (acte n^o 810); les statuts ont été modifiés par décisions des assemblées générales extraordinaires des: 26 avril 1900 (acte du notaire Poelaert, publié aux annexes du *Moniteur belge* du 18 mai 1900, n^o 2583); 25 avril 1908 (acte du notaire De Doncker, publié aux annexes du *Moniteur belge* du 9 mai 1908, n^o 2856); 14 mai 1909 (acte du notaire De Doncker, publié aux annexes du *Moniteur belge* du 29 mai 1909, n^o 5571) et par décision du Conseil d'administration du 28 janvier 1899 (acte du notaire De Doncker, publié aux annexes du *Moniteur belge* du 10 février 1899, n^o 545).

AUGMENTATION DE CAPITAL

Par décision en date du 10 mars 1913, le Conseil d'administration agissant conformément aux pouvoirs que lui confère l'article 4 des statuts sociaux, a décidé de porter le capital social de:

15,000,000 de francs à 20,000,000 de francs

par la création et l'émission de 10,000 actions de capital nouvelles de 500 francs nominal, réservées exclusivement aux porteurs des actions de capital anciennes et des dixièmes de part de fondateur de la société.

Ces actions nouvelles participeront, à partir du 1^{er} janvier 1913, aux bénéfices de la société au même titre que les actions anciennes et auront droit par conséquent à l'entière du premier dividende de 5 p. c. ainsi qu'au superdividende à distribuer pour l'exercice 1913.

Droit de souscription par préférence

1^o *Actions de capital.* — Conformément à l'article 4 des statuts, les porteurs des 30,000 actions anciennes ont le droit de souscrire, par préférence, les trois quarts des actions nouvelles, soit 7,500 titres; ce droit s'exercera à titre irréductible, sans délivrance de fractions, dans la proportion de 1 action nouvelle pour 4 actions anciennes.

Celles de ces 7,500 actions nouvelles pour lesquelles il n'aura pas été fait usage de ce droit de préférence seront réparties, au prorata du nombre de titres déposés, entre les porteurs d'actions anciennes qui auront déclaré souscrire au delà de leur quotité irréductible.

2^o *Dixièmes de part de fondateur.* — Conformément à l'article 4 des statuts sociaux, les porteurs des 10,000 dixièmes de part de fondateur auront le droit de souscrire par préférence le quatrième quart des actions nouvelles, soit 2,500 titres; ce droit s'exercera à titre irréductible, sans délivrance de fraction, dans la proportion de 1 action nouvelle pour 4 dixièmes de part.

Celles de ces 2,500 actions nouvelles pour lesquelles il n'aura pas été fait usage de ce droit de préférence seront réparties, au prorata du nombre de titres déposés, entre les porteurs de dixièmes de part qui auront déclaré souscrire au delà de leur quotité irréductible.

CONDITIONS DE L'ÉMISSION

Le prix d'émission des actions nouvelles est fixé à 1,175 francs, payables :

A la souscription, 75 francs contre quittance; à la répartition, le 5 mai 1913, 550 francs contre quittance; le 3 juin 1913, 550 francs contre remise du titre définitif, muni du coupon de dividende de l'exercice 1913.

Ensemble : 1,175 francs.

Le versement de 550 francs, exigible le 3 juin 1913, pourra être retardé jusqu'au 1^{er} septembre 1913, mais il devra, dans ce cas, être augmenté des intérêts à 5 p. c. l'an jusqu'au jour du paiement.

La souscription sera ouverte du 7 au 12 avril 1913 inclus

de 10 heures du matin à 3 heures de relevée (et jusqu'à midi seulement le samedi 12 avril)

A Bruxelles : à la *Banque de Bruxelles*, 62, rue Royale; *Banque Internationale de Bruxelles*, 27, avenue des Arts; chez *MM. Casselet et C^{ie}*, 56a, rue du Marais; *M. Josse Allard*, 6-8, rue Guimard.

A Liège : à la *Banque Liégeoise*, 34, rue de l'Université.

Ces établissements tiennent à la disposition des intéressés des bordereaux pour le dépôt des titres anciens; ceux-ci devront être munis d'une estampille constatant l'augmentation du capital et l'exercice du droit de souscription.

Lors de la répartition, les souscripteurs devront, conformément à la loi, signer en double un bulletin constatant leur souscription au nombre d'actions qui leur aura été attribué, et donnant mandat à l'effet de faire constater authentiquement leur souscription.

Les porteurs d'actions anciennes et de dixièmes de part de fondateur qui n'auront pas fait usage de leur droit de préférence dans le délai indiqué ci-dessus ne pourront plus s'en prévaloir.

A défaut de paiement des versements exigibles, les souscripteurs seront passibles d'un intérêt de retard au taux de 6 p. c. l'an, à partir de chaque échéance, jusqu'au jour du paiement; les titres pourront être vendus à la Bourse de Bruxelles, sans mise en demeure, deux mois après l'échéance du dernier terme, pour le compte et aux risques et périls des retardataires.

L'admission des actions nouvelles à la cote officielle de la Bourse de Bruxelles sera demandée.

L'EXPANSION BELGE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

*Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artis-
tique, sportive* ○ ○ ○ ○ ○ ○



CHAQUE FASCICULE

comporte plus de 100 pages abondamment illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

ABONNEMENTS :

Belgique 12 francs

Étranger 15 francs

4, Rue de Berlaimont, BRUXELLES

Sommaires des derniers numéros

de la BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

15 FÉVRIER 1913

- Camille Lemonnier :** *Souvenirs littéraires.*
L. Maeterlinck : *Musiques et Plaisirs d'autrefois.*
Charles Gheude : *Les Trois Pucelles.*
Iwan Gilkin : *Le Miracle des Hommes.*
Arthur De Rudder : *La Légende et l'histoire.*
Maurice Gauchez : *Le Père Van den Gheyn. Philippe d'Orléans.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} MARS 1913

- Emile Royer :** *La Part de Responsabilité de la Belgique dans la crise internationale.*
Sylvain Bonmariage : *Sonia.*
Henri Glaesener : *Jeunesse d'Ame.*
Auguste Vierset : *Le Règne du Cinéma.*
Arthur De Rudder : *Otto Ludwig.*
Maurice Gauchez : *Scott; Le baron V. Buffin.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 MARS 1913

- J. Jobé :** *Le pays de Liège et les problèmes contemporains.*
L. Jeanclair : *Le Billet de cinq jours.*
J. Varendonck : *La poésie traditionnelle des enfants.*
Iwan Gilkin : *La fin du romantisme.*
Arthur De Rudder : *Un peintre italien, M. Aristide Sartorio.*
Maurice Gauchez : *Forain; — Fra Angelico.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} AVRIL 1913

- Adolphe Prins :** *L'Education sociale dans la Démocratie.*
Paul Mélotte : *Les deux Extases.*
J. Varendonck : *La poésie traditionnelle des enfants.*
Aug. Vierset : *Guerre à la Guerre.*
Arthur De Rudder : *Le Jubilé de Gabriele d'Annunzio.*
Maurice Gauchez : *H. Evenepoel. Jacques. Dalcroze.*

Chroniques de la Quinzaine.

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Emile Verhaeren . . .	<i>Les Flamands qui travaillèrent à Versailles.</i>	195
Marius Renard . . .	<i>Au Temps des Grèves.</i>	202
Edouard de Keyser. .	<i>L'Âme Arabe.</i>	211

A travers la Quinzaine :

Auguste Vierset : *Les Faits et les Idées*, 222. — **Arthur De Rudder** : *Les Peuples et la Vie*, 227. — **Maurice Gauchez** : *Les Vivants et les Morts*, 235. — **Léon Tricot** : *Les Gens de Paris*, 240. — **Paul André** : *La Prose et les Vers*, 248. — **R.-E. Mélot** : *Les Journaux et les Revues*, 253. — **Paul André** : *Le Drame et l'Opéra*, 256. — **Ray Nyst** : *Les Salons et les Ateliers*, 259. — **Jean Neufvilles** : *Les Orchestres et les Virtuoses* 268.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de : A. Duriau, G. Lemmers, O. Liedel, M. Renard, L. Schaeken, M. Vander Vin.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique : 60 centimes | Étranger : 75 centimes

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

R. E. MÉLOT



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr.	9 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Bruxelles. Tél. A. 721

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

LES FLAMANDS QUI TRAVAILLÈRENT A VERSAILLES

AVANT-PROPOS

Au XVII^e siècle trois beaux artistes flamands œuvraient à Paris, tandis que d'autres, tel van Pulaere, travaillaient en province française. Ce sont van Opstael, van Clève et van den Bogeart.

La splendeur de la nouvelle capitale monarchique est en partie leur œuvre. A tous les monuments qui s'édifient ou se transforment en ce temps de gloire, le génie flamand collabore. La Salpêtrière, le Palais Royal, les hôtels Carnavalet et Lambert, le palais de justice, Fontainebleau, Vincennes sont illustrés par van Opstael ; van Clève décore les Invalides, les jardins des Tuileries et surtout le parc de Versailles. Quant à Martin Desjardins, la place des Victoires fut tout entière ordonnée par lui; il y célèbre la renommée de Louis XIV avec une pompe, puissante et symétrique. La Révolution a dispersé son œuvre maîtresse. Pourtant que les débris en sont fermes et imposants encore ! Martin Desjardins sculpta, en outre, somptueusement le marbre; il magnifia par ses nombreuses statues maintes façades de palais; il tailla dans la pierre des arcs de triomphe les victoires du Roi et dans le fronton des Bibliothèques les figures religieuses de la Vérité et de la Foi. Il répandit son activité surtout à Versailles, dans les jardins, où telle statue de déesse, signée par lui, demeure un authentique chef-d'œuvre.

On croit trop aisément que la gloire de nos artistes ne s'est expatriée qu'en Italie; en aucun lieu du monde, elle ne s'est affirmée plus sûrement qu'en France.

Elle a rayonné sur la Provence et particulièrement sur Avignon; la Bourgogne fut ensuite visitée par elle et choisie comme séjour radieux; pourtant c'est à Paris qu'elle ne

cessa de briller depuis les premiers Valois jusqu'aux derniers Bourbons.

Il ne doit pas être indifférent au voyageur de chez nous de se sentir comme précédé en pays étranger par ceux de sa race qui furent grands et illustres. Ils semblent l'accueillir pour lui donner de l'orgueil et de la fierté. Il est chez lui partout, en Europe, puisque partout ses ancêtres qui furent artistes ont donné au cours des temps, mille témoignages de leur valeur condensée et vraie. Il est, sinon l'héritier du moins le participant de la force séculaire flamande. Il est fait, sinon pour concentrer, du moins pour transmettre les grandes qualités de vigueur et de ténacité des aïeux; il est un morceau de Flandre qui s'est fait chair et qui pense et qui aime et qui veut comme pense, aime et veut l'élite humaine.

Cornelle VAN CLÈVE

1645-1732

Caffieri a sculpté ses traits. Au Louvre, un buste de terre cuite peinte nous renseigne et sur la vivacité insistante de son regard et sur l'esprit de ses lèvres et sur son attitude légèrement provocante et sur son intelligence preste et fine. Ce visage ne ramasse en lui que des qualités françaises. On y cherche en vain la bonhomie, la sensualité ou la vigueur flamandes. Il pourrait appartenir à n'importe quel auteur du siècle de Louis XIV. Il est d'un écrivain plutôt que d'un sculpteur ou d'un peintre.

Que van Clève soit de souche directement flamande, nul ne le conteste. Toutefois il est né à Paris en 1645 et il meurt à Paris, rue des Orties en 1732. On l'enterre à St-Germain-l'Auxerrois.

Toute sa vie depuis sa prime enfance est donc baignée d'atmosphère parisienne. L'allure flamande de son père devait certes lui paraître provinciale. Il se sera évertué à ne la rappeler en aucune de ses attitudes, ni en aucun de ses gestes. De son côté Caffieri aura, de parti-pris, sacrifié toute matérialité trop accentuée au profit d'une finesse et d'une distinction peut-être factices.

Van Clève, artiste souple et habile, devait, du reste, s'acclimater agréablement en France. Il ne possède ni la

force créatrice d'un Verberckt ni les dons raciques de van Opstaël. Il est bien plus soumis aux règles qu'ils ne le sont. Plus la puissance d'un maître est réelle et profonde, plus difficilement il obéit. Certes, il le peut faire par volonté, mais d'instinct il est hostile à tout joug, celui-ci fût-il excellent et profitable.

Que Versailles soit un lieu d'art unique au monde, qui le chante? Toutefois il ne l'est que par l'ensemble, par l'ordonnance et par la proportion de sa vastitude. Sa gloire, c'est d'avoir eu des architectes admirables. Mais ses très nombreux sculpteurs, mais ses indénombrables peintres furent, à part quelques-uns, des maîtres de second ordre: aucun d'eux ne fut un vrai génie. Ils obéirent avec intelligence. S'il leur restait quelque impétuosité naturelle, ils la refrénèrent sous prétexte de bon goût et de salutaire discipline. Ils épuraient trop souvent leur art de ce qui lui était particulier et individuel. Une sorte d'anonymat recouvrait ainsi l'énorme et universel travail.

A force de se priver de soi-disant fausses richesses, à force de se vinculer et de se soumettre, quelques-uns devinrent indigents. Que la preuve en éclate dans Coppel qui peignit les douze apôtres au plafond de la Chapelle de Louis XIV. Il songeait certes à donner une leçon de modération à Michel-Ange, peintre des prophètes et des Sybilles à la voûte de la Sixtine. La leçon donnée fut déplorablement insuffisante.

En cette même illustre chapelle, Corneille van Clève sculpta l'autel. L'œuvre est fort belle quoique largement somptueuse. Assurément les deux anges à genoux qui accotent le tabernacle sont d'un goût un peu strict, mais le génie planant au-dessus de l'ensemble est d'une belle et vivante liberté. Il est traité sans contrainte fausse, ni mesquine retenue. Quant à la gloire qui occupe tout le fond de l'arcade avec ses rayons d'or et ses chérubins jouant parmi les nuages et les éclairs, elle est tributaire de l'art de Rubens. Elle éclate avec soudaineté dans la sage et sobre ordonnance de l'édifice royal; son dessin est asymétrique; la surcharge n'en est point absente. Ce n'est que dans le devant d'autel — large bas-relief doré — que Van Clève se remet à composer comme les Français. Son Christ pleuré par les Saintes Femmes est certes d'un art ferme et éprouvé,

mais la conception en est pauvre et les vides y ont trop d'importance par rapport aux reliefs. Bien plus, l'autel entier avec ses ornements trop nourris dans le haut semble ne point être assez fermement établi dans le bas. Le maigre bas-relief sculpté à sa base en est cause; il ne soutient pas l'ensemble.

La coutume s'était introduite en France d'envoyer à Rome certains sculpteurs de choix pour y copier tel ou tel antique: Hercule, Vénus, Ganimède ou Apollon. Van Clève fut chargé de traduire l'Ariane. Il la tailla dans le marbre, enveloppée de ses voiles amples aux plis symétriques, le bras gauche se repliant sous la joue et le droit s'incurvant au-dessus de la tête. Toute la mollesse du repos est rendue avec bonheur. Les eaux et les verdure entourent ce jeune et pudique sommeil et l'œuvre apparaît parfaite. De même, à côté des naïades et des nymphes de Tubi, de Coysevox et de Le Hongre il dresse sur les bords mêmes du parterre d'eau tel et tel groupe d'amours tenant en leurs bras des fleurs, des guirlandes, des coquilles et dressant parfois en l'air pour émouvoir l'écho une conque tortillée. Tout cela s'anime de joie et de santé; tout cela est vivant, gras et souple, tout cela « répand de l'enfance » et de la gaieté autour de la pompe et de la majesté royales. Sans doute comme œuvre d'art ces différents morceaux de sculpture ne prêtent guère à une admiration soutenue, mais comme leurs masses ni trop lourdes, ni trop légères, ni trop hautes, ni trop basses, encadrent à souhait la plénitude des eaux! Supprimez-les; et tout devient vide et nu; multipliez-les et tout se rapetisse aux proportions non plus d'un jardin, mais d'un appartement. Oh l'immense table trop encombrée d'objets que deviendrait alors la terrasse de Versailles.

Van Clève travailla encore aux figures du bassin du Dragon et aux vases qui en ornent le pourtour. Il est de lui le terme du parterre de Latone qui enserre en sa gaine, Mercure; il est de lui le *Lion terrassant un loup* qui accote la fontaine de Diane. Ces deux œuvres sont remarquables. Le Mercure surtout. La poitrine du Dieu qui sort de son fourreau de pierre est d'une ampleur et d'un modelé sévère et large. Aucune exagération dans la musculature, mais comme une placidité dans le relief et dans la force. La tête légèrement portée vers la gauche imprime un soupçon de mouvement à tout l'ensemble, de manière à l'animer sans

toutefois lui enlever son immobilité et sa fixité nécessaires. Mercure soulève d'une main une bourse gonflée, mais souple; l'emblème qu'il tenait dans l'autre main a disparu. Le *Mercur*e est en marbre; le groupe des animaux est de bronze. La patte appuyée sur le ventre de son adversaire renversé, mais non réduit à l'impuissance un lion terrasse un loup. Celui-ci se tord et retourne la partie antérieure de son corps de manière à relever une gueule menaçante et frémissante de rage. L'eau violente et furieuse en jaillit et amène de bulles et d'écume la froide placidité du bassin.

Autant le loup est farouche et crispé et doué de vie hâlante et criante, autant le lion semble concentrer une vie calme et comme héraldique. Certes, pourrait-il se dresser au coin d'un blason. Il regarde non pas l'ennemi renversé sous sa force, mais au loin, là-bas, on ne sait quel adversaire nouveau dont il défie l'approche. Le groupe fut fondu en 1687 par les Keller, en un métal noir teinté de vers. Il s'harmonise merveilleusement avec les frondaïsons proches et les buis du voisinage. Le jet d'eau que darde la gueule du lion bouillonne dans la vasque supérieure. Il s'y croise avec celui que projette un lion luttant avec un sanglier.

Ce n'est pas seulement Versailles qui conserve les témoignages de la valeur artistique de Van Clève, Paris les garde également. Là-bas, aux Tuileries, dans les jardins, le groupe de la *Loire et du Loiret* fut sculpté par lui et les Invalides jusqu'au sommet de leur dôme maintiennent son renom. Il y signa deux statues de pierre qui en ornent la coupole; il collabora aux bas-reliefs de l'histoire de Saint-Louis qui en décore le temple. Même celui de la mort du saint roi peut lui être attribué, dit-on, avec certitude. Les lignes en sont amples et belles. Elles retombent comme pour signifier la tristesse que le sujet comporte.

Van Clève s'employa au baldaquin du maître-autel. C'était peut-être son œuvre la plus caractéristique. On y retrouve, à n'en point douter, l'opulence lourde et compacte de la Flandre. Cet autel n'est pas français. D'abord, il fait songer avec ses colonnes torsées à celui de Saint-Pierre de Rome, mais cette ressemblance n'est que de prime impression. Son poids, son faste ornamental, son lambrequin traité sans aucune souplesse, son couronnement massif, sa gaucherie en un mot, l'apparentent aux autels les moins

souples et les moins réussis d'Anvers ou de Gand. Autant Van Clève se montre artiste parfait dans la décoration de l'autel de Versailles, autant sa main s'y montre habile et quasi-fine, autant ici son art nous apparaît balourd et malencontreux. Même les anges qui assis sur la corniche tiennent un écusson et le couronnement de deux palmes n'ont guère l'allure nerveuse et prompte des amours qu'il déroula à Versailles autour de l'antichambre de l'*Oeil de Bœuf*. Cette frise est de qualité si belle que Verberckt s'en inspirera dans les yeux d'enfants qu'il traitera avec prestesse et renfermera soit dans le décor d'une rocaille ou même d'une coquille. Ces amours se perpétueront et dans le style Louis XV et dans le style Louis XVI. Ils correspondent à la volonté de Louis XIV qui exigeait de Mansart que dans la décoration de Versailles, il y ait « plus d'enfance répandue ». Cette enfance que le grand roi désirait voir traduite dans l'appartement de ses fils et de ses petits-fils, ses successeurs la voudront mêlée à toute la décoration et à toute l'ornementation et des murailles et même des meubles.

Avant de quitter Versailles, il importe de signaler dans les jardins du grand Trianon, l'œuvre assez ingénieuse que l'on désigne sous le nom de buffet. Pigamol de la Force le signale en ces termes :

« Entre le carré d'eau et le jardin des marronniers, est »
 » l'Allée de la Cascade, ainsi nommée parce qu'à un de ses »
 » bouts on a bâti un buffet d'architecture incrusté de mar- »
 » bre de Languedoc et de marbre blanc et orné de plusieurs »
 » figures de métal doré qui jettent de l'eau, laquelle en »
 » tombant des bassins forme des nappes fort belles. »

L'ordonnance de l'ensemble est de Mansart. D'étages en étages les eaux s'épandent et parfois s'amassent en des basques. Le fronton est sculpté par Van Clève. Il y représente Amphitrite et Neptune assis au bord de sources abondantes. Le Dieu et la déesse semblent commander au jaillissement des fontaines. Leur attitude est protectrice et généreuse. Deux lions, la queue relevée, mais arquée, afin de relier le groupe des Dieux à l'ordonnance de marbre et de métal qu'ils dominent, vomissent violemment l'eau écumeuse dans les bassins. Le monument rustique est admirablement disposé pour que les gestes liquides des fontaines

s'y déploient et donnent du mouvement aux pierres inanimées et froides.

Une œuvre de Van Clève est conservée au Louvre: *Polyphème*. Le Cyclope est assoupi et le bâton énorme qui fut si longtemps son compagnon repose près de lui. Sa main tient des pipeaux entre ses doigts. Son corps est vaste. L'œil qui s'incruste dans le front semble avec ses lignes courbes se mêler au rythme bouclé de sa chevelure. La monstruosité s'atténue. Ici, plus que devant n'importe quelle œuvre de Van Clève on songe à Rubens. On dirait d'une peinture. Les jambes, les pieds, les mains, le torse relèvent d'un art qui ne fut jamais entièrement français.

Voilà, ce que j'ai pu recueillir sur l'œuvre de Van Clève, artiste flamand devenu parisien.

EMILE VERHAEREN.

(A suivre.)



AU TEMPS DES GRÈVES

La Chanson du Pain.

La grève s'était déclarée d'un coup, au Borinage, de Longterne Ferrand au Nord du Flénu, de Bernissart à Genly.

Un lundi de janvier, parce qu'on avait affiché dans les « baraques », à l'entrée des puits, le nouveau règlement substituant le paiement de quinzaine au salaire hebdomadaire, les « hommes de fosses » avaient remis le préavis. Selauneurs, bouveleurs, abatteurs à veine, jusqu'aux gamins des « kajats » et des écuries, tous avaient remonté les outils. Les ouvriers à veine avaient mis « taille droite ».

Trente mille hommes croisaient les bras.

On avait recommandé le calme. L'ordre était suivi.

Les grévites, durant les trois premières semaines, vivaient sans trop de peine, des réserves des ménages et des secours distribués par les caisses syndicales. Et puis, comme on était résolu à lutter jusqu'au bout, on ne craignait pas de se serrer le ventre. La race est têtue et vaillante. D'avoir souffert, elle a pris l'habitude de ne point redouter les aléas des mauvais jours.

Comme à toutes les grèves, on avait doublé les brigades de gendarmerie et détaché des soldats dans les villages populeux. Les patrouilles circulaient, surtout le soir et le matin, pour réprimer les attentats. Mais comme il n'y avait pas de défection dans le peuple en lutte, les gendarmes ne devaient jamais intervenir.

L'hiver était doux, sans gel et sans neige. Les grévistes baguenaudaient et suivaient les meetings, sans susciter la moindre bagarre. Des groupes s'alignaient à croupetton sur les trottoirs devant les écoles où l'on avait caserné la troupe. Et si l'on criait parfois, derrière une haie, « Faats, sales lâches ! » au passage des gendarmes, par contre on n'avait que des paroles aimables pour les chasseurs à pieds.



Envers l'officier, l'homme du peuple a le sarcasme sans méchanceté, la revanche contre l'autorité du galon subie au régiment. Mais il ne l'exécute point, même au temps de grève, parce qu'il a connu, dans le coude à coude de la caserne, celui qui le commandait.

Par contre, il hait le gendarme, l'inconnu, le « faat », venu de la Flandre ou de l'Ardenne pour réprimer tout ce

qui est fièvre et joie dans sa vie. Il aime le soldat. Il se reconnaît dans ces anonymes plébéens enlevés aux usines et aux champs.

Parfois, quand un groupe de manifestants, revenant d'un meeting ou d'une réunion syndicale, rencontrait un détachement, on criait « Vive l'armée ». Mais plus souvent aussi, à l'approche des gendarmes, les chômeurs grimpaient sur les terrils, ou filaient derrière les « poutis », afin de crier à l'abri de la charge : « Tue, tue, lé faats ! Fainéants ! »

Le lundi de la troisième semaine, le bruit courut qu'une voiture de boulanger venait d'être pillée sur la route de Quaregnon et que des grévistes avaient arrêté le tram qui traverse le pays, de Jemappes à Boussu.

Stupeur !

Comme toujours, on amplifia. On parla d'un gréviste blessé, de magasins saccagés, de bagarres. De tout cela, rien. Mais en terre boraine, aux heures tragiques, le moindre accident prend les proportions d'une émeute. Et c'est à cela que l'on doit souvent la gravité des désordres et des répressions qui les suivent.

Dans les colonnes qui errent par les chemins, se trouvent des esprits jaloux et des enfants inconscients. Il y a ceux qui savent donner le premier coup et ceux dont la rage jeune voudrait bien le donner s'ils en voyaient l'exemple. Que ne doit-on pas aux obscures mentalités barbares, asservies aux déceptions de l'ignorance et de la misère ?

Un caillou brise un carreau.
C'est assez.

Les haines sortent. On songe aux biens acquis à l'aide et sous les yeux de la race misérable. On pille. On ne réfléchit pas : on frappe les modestes autant que les riches. Tout se paie.

C'est souvent un geste de gamin qui convertit la grève en émeute.

Le lendemain de l'attentat de Quaregnon, il y eut trois attaques du même genre, à Pâturages et à La Bouverie. On signala l'explosion d'une cartouche de dynamite à la porte d'un mineur de Marcasse resté au travail.

Le mercredi ce fut pis encore. On vola quatre-vingts cartouches, dans le dépôt d'explosifs du Fief de Lambre-



chies, et les voitures d'une boulangerie catholique furent pillées. Dans les venelles du quartier de Monsville à Quarignon, les gendarmes chargèrent les grévistes qui les assaillaient à coups de pierres.

Alors, la peur de l'émeute s'ajouta aux misères du chômage.

Le pouvoir organisa la répression, au nom de l'ordre.

Les soldats affluèrent. Il y eut des détachements dans tous les puits, et les écoles furent licenciées pour loger la troupe.

Le Borinage fut comme une terre envahie par les misères de la guerre.

La mort et la tristesse partout, dans les houillères désertées où chuchotait encore le souffle intermittent d'un moteur solitaire, dans les « corons » où les maisons alignaient des fenêtres aux rideaux clos comme des yeux qui ne veulent plus voir. Nul charroi sur les routes. Nulle sonnaille d'attelage. Aux cœurs, l'effroi de l'heure, l'incertitude, la peur des fusils qui passaient, aux cadences des patrouilles martelant la boue et s'en allant, au bout des ruelles, dans la plaine vide où les terrils, embrumés sous le rideau de pluie, ressemblaient à des calvaires...

Mais les ressources des syndicats et les dons envoyés par les ligues ouvrières du pays ne parvenaient plus à assurer la patée aux trente mille chômeurs et à leurs familles. On dut se contenter de vagues brouets, de pommes de terre. Les enfants mendiaient. Puis, comme la faim serrait les entrailles, les adultes s'en furent à leur tour par les routes du pays des « cens » ou dans les rues de Mons.

On donnait beaucoup. Ils étaient si misérables, si las, et si farouches aussi, sous la mélancolie des ciels d'hiver. Beaucoup n'osaient pas tendre la main. On les rencontraient sur les trottoirs, les mains appuyées sur un bâton de route. Une serviette roulée en paquet pendait au poignet. Ils y déposaient les dessertes, les rogatons qu'on leur donnait, parce qu'ils inspiraient la crainte et la pitié. Leurs yeux fiévreux disaient tant de souffrances et on devinait sous les rides de leur front les rancunes obstinées et les déceptions de ceux qui souffrent des misères amassées par les autres!

Mais les bandes qui parcouraient les bourgades agricoles. éparpillées au delà du canal, du Borinage à l'Escaut, apeuraient les paysans craintifs. Chaque matin, dès l'aube,

elles quittaient les « corons » et s'en allaient à des lieues de là, mendier dans les villages des « campinaires ». C'étaient des groupes d'adultes, rudes et fermés, qui gardaient au fond de leurs yeux la colère de cette humiliation. Ils ne tendaient pas la main. Quand ils arrivaient aux portes des fermes ou devant les usines des terres plastiques d'Hautrages ou de Sirault, ils ouvraient « l'huche » et disaient simplement :

— On fait grève ! Y faut du pagn !

Les métayers donnaient des pains entiers, la petite bière les varlets d'écurie, des fruits. Des brasseurs faisaient rouler



un tonnelet de piquette sur la route et les grévistes se régalaient à même la futaille juchée sur une table. Dans les panneteries, les briqueteries et les carrières de terre grise, les ouvriers dupays, dolents et inquiets, effrayés donnaient des sous et des tartines de leurs « malettes ».

Ainsi, une réputation d'hommes terribles, accompagnait par le pays, les claque-dents des charbonnages. Dès la vesprée, on fermait les clôtures des fabriques et des fermes, on lâchait les chiens dans les cours. Et le soir, derrière les portes cadénassées des métairies, les terriens tremblaient en entendant passer sur les routes, les hordes faméliques rythmant de marches de révolte, leur retour aux corons lointains.

Ah ! l'affreuse chose que la lutte pour le pain quotidien.

Ce fut au hameau de Vaudignies, près de Sirault, dans ce pays agricole, que se passa le lundi de la huitième semaine, le fait étrange que voici.

Ce jour-là, vers 2 heures, M. Maudrapié, un ancien contre-maitre de fabrique, enrichi par l'exploitation d'une

panneterie, circulait dans ses ateliers, gourmandant ses vingt-cinq ouvriers, quand on vint lui annoncer, qu'une bande de grévistes parcourait Vaudignies et se proposait de monter à l'usine. La fabrique était située à quinze cents mètres du village, sur une colline d'où l'on dominait le



pays. La propriété s'étendait sur les cinq hectares du plateau, la fabrique de tuiles avec son atelier de moulage et ses séchoirs, la carrière d'où l'on extrayait la glaise, la maison du maître au milieu d'un petit parc entouré de haies.

M. Maudrapié était un rustre, qui devait sa réussite à la chance. Il n'avait gardé de son passé d'ouvrier aucun esprit de solidarité. Sa morgue de parvenu se manifestait surtout

vis-à-vis de ses anciens compagnons de travail, qu'il menait avec sincérité, dans ce pays perdu où l'homme des glèbes, sans contact permanent avec l'ouvrier des centres industriels se libère lentement des servitudes.

Quand il connut la nouvelle, le maître haussa les épaules :
— No d'allons rire, dit-il.

Sa femme lui conseilla de prévenir les gendarmes. Les ouvriers craintifs demandèrent à s'en aller. Il nargua leur frousse et, dans le corridor de sa maison, il attendit.

La horde sortit du village. Un drapeau rouge la précédait. Des gamins, aux premiers rangs, frappaient des tambours.

Elle comptait environ deux cents hommes. Ils marchaient en désordre sur la route en pente, cachés parfois dans un coude de la chaussée. Le murmure des voix et le piétinement sur la terre boueuse faisaient comme un bruit de marée, sous le ciel gris où le vent effilait les lanières des nuées.

On avait fermé les portes. Les « brouetteuses » et les hommes des carrières s'étaient cachés dans les hangars.

Quand la bande arriva devant la grille, elle trouva porte close. Un gamin sonna.

Maudrapié sortit et s'avança, résolu. Il dit, le premier :
— Qu'est ce qu'y vo faut ?

Un homme au premier rang répondit, en soulevant sa casquette pour le salut :

— Monsieur, on fait grève lauvaut — il désignait son pays, au loin, derrière les bois — oui, on fait grève. Et no v'nons d'mander du pagn !

— J'ai du pagn, pou mé ouvries, mais point pour vous.

Des voix répondirent :

— No avons faingn !

— Tant pis, faut ouvrir.

Il y eut un silence.

Déjà, le maître tournait le dos. Mais des voix clamèrent des insultes :

— Du pagn, nom de Dieu !

— Faat, lâche !

— T'es trop lâche pou ouvrir ti !

— R'tourn, t'gueule, faat.

Maudrapié regarda les grévistes et dans la seconde il comprit. L'effroi crispa son cœur. Il blémit.

Déjà les hommes narguaient sa peur.

— T'as peue, lâche ! Couïon !

— Sale faat. Donne nou du pagn ! Tu d'as d'trop pour ti.
Tassée contre les grilles qu'elle secouait, la horde s'avèrait menaçante. Les bouches crachaient la haine avec les blasphèmes.

Maudrapié, dans un sursaut de rage, tendit les poings.

Mais son attitude exaspéra les grévistes. Des cailloux volèrent. Le cri de mort monta, pendant que fuyait le maître :

— A mort, à mort ! Tue... Tue...

Pendant quelques instants, la volée de pierres frappa la maison, brisant des vitres. Puis, comme à un signal, la colère se tut.

La bande se forma en cortège, tambours et drapeaux rouges en tête. Et elle commença, autour du domaine, le long des haies et des grilles, une ronde infernale.

Les grévistes marchaient en rangs serrés, se tenant par le bras, comme dans le coude à coude de leurs souffrances. Leurs haillons et leurs visages disaient des jours et des jours de lutte et de misère. Ils martelaient de leurs sabots la terre, comme les errants des trimards aux jours d'incertitude.

Une ombre semblait passer avec eux, dans le ciel triste, l'esprit de leur révolte, la farouche déité qu'ils invoquaient aux heures de colère et dont ils ne désespèrent jamais...

Mais ce qui ajoutait un caractère tragique à la ronde, c'était le chant que rythmait, avec la sourdine d'un glas, la cadence des tambours.

Car ce n'était pas un chant de révolte.

C'était la chanson du pain.

Du pain !

Du pain !

La bande passait, passait encore, tournant sans cesse autour du domaine, dans le rythme du chant tragique :

*On n'arrête pas le murmure
Du peuple, quand il dit j'ai faim
Car c'est le cri de la nature
Il faut du pain, il faut du pain.*

Dans les ateliers, dans la demeure il n'y avait que silence et effroi. Un chien de ferme, au loin aboyait. Auprès des maisons de Vaudignies, des gens apparaissaient que regardait la horde investir la maison du mauvais riche.

Et cela était terrible, sous le ciel morne, cette inlassable marche de la misère, sa cadence, ses tambours et son chant de famine...

*On n'arrête pas le murmure
Du peuple quand il dit j'ai faim.*

La horde tournait, tournait. C'était comme l'épervier dont le vol tournoyant, dans le ciel d'été épouvante et fascine le faible oiseau des plaines. De loin, elle ressemblait à une bête monstrueuse, avec un grouillement de faces blanches, de jambes qui trottaient, des bras qui se levaient parfois par dessus la houle noire. Sur les routes des campagnes, des gens s'arrêtaient, des paysans, des charretiers, qui regardaient de loin cette chose sinistre et qui fuyaient. Puis, les gens du village prirent peur et disparurent. Il ne resta de vivant dans la plaine que la marche des crève-la-faim, sur le plateau. Et son chant, son chant de révolte et de famine :

*Car c'est le cri de la nature
Il faut du pain, il faut du pain.*

Puis, comme les premières ombres du soir allaient tomber, Maudrapié, affolé, sortit, se rua sur la grille, hurlant.

— Taisez-vous, taisez-vous!

Il était blême. Ses mains tremblaient. L'effroi dilatait ses yeux.

Il ouvrit la grille au large.

— Taisez-vous, entrez, mangez à vo fagn. Mais taisez-vous, par pitié!

Et il s'enfuit dans les ateliers.

Alors, sans surprise et sans peur, la horde pénétra dans la maison.

Elle ne s'étonnait pas. Ce qui arrivait, devait arriver, comme tant de choses viendront un jour.

Et ce n'était qu'un peu de justice.

Alors les servantes apportèrent le pain. Et les gueux, assis à la table du riche, mangèrent à leur faim, en *maîtres*...



MARIUS RENARD.

(Dessins de l'auteur.)

L'ÂME ARABE

Les dernières convulsions de l'Empire ottoman sous la griffe des alliés, la pleurerie de l'Europe, les armements germaniques, le service de trois ans, le fantôme de la grève ou les derniers mémoires scandaleux ont détourné nos regards du Nord-Africain. Et cependant, l'Arabe reste d'actualité ; actualité assoupie, certes, mais dont le réveil sera encore tapageur et mauvais. Le livre où s'écrivent, avec le sang, les conquêtes du Maroc et de la Tripolitaine, n'est pas près d'être fermé, et les sauvages tribus ne se résigneront pas sans quelques nouveaux et terribles sursauts guerriers. Mais même en dehors de Tripoli et du Maroc, l'Arabe est d'une actualité parallèle, parce que tous les événements voisins l'énervent, lui rappellent son sang, son origine, sa religion, et le poussent, sans brusquerie mais avec une persistance obstinée, à la haine du dominateur que celui-ci, trop souvent, ne fait qu'attiser.

Au début de l'invasion italienne en territoire musulman, une agitation éclata à Tunis, ouvertement et prudemment italophobe, secrètement et profondément francophobe ; un peu plus tard, c'était à Alexandrie que le sentiment national se manifestait tout à coup avec une violence inaccoutumée. Après l'occupation d'Oudjda par la France, les Kabyles algériens étaient à ce point enfiévrés de liberté que des détachements de Blidah durent, pendant plusieurs semaines, protéger les habitations isolées, notamment à la Chiffa. La population indigène guette le prétexte et rarement le laisse échapper. Domptée par le canon et la baïonnette, elle profiterait, dans une ivresse de sang, de tout affaiblissement d'occupation. Quel Anglais oserait demeurer au Caire, quel Français à Biskra, si une conflagration européenne forçait les troupes à venir défendre les Métropoles. Le souvenir de 1870, les colons brûlés dans l'église de Palestro, les révoltés aux portes d'Alger, dispensent, sur ce point, d'une plus longue argumentation.

De la Mer Rouge à l'Atlantique, l'Arabe est dans l'attente et reste, somme toute, la grande X que le conquérant méprise trop, et dont il ne s'efforce pas assez d'attirer les sympathies.

* * *

Au cours des cinq longs voyages, pendant lesquels nous habitâmes des mois entiers les villes et les oasis, j'ai vécu avec l'Arabe, je l'ai étudié, de Tanger à Port-Saïd, d'autant plus complètement que je scrutais en même temps les méthodes de colonisation ; et les résultats sont presque une plaidoirie en faveur de ce grand déshérité. Peut-être m'accusera-t-on d'indulgence excessive et impliquera-t-on, non pas, j'espère, une tendance à la partialité, mais le profond amour de la civilisation orientale qui m'a fait, sans convaincre personne, d'ailleurs, prendre la défense des Turcs contre les Balkaniques. Mais combien il me fut réconfortant de retrouver, dans *La Turquie agonisante* de Pierre Loti, les arguments et les faits dont, deux mois auparavant, j'étais mes articles et mes conférences. J'y vis la preuve la plus tangible que mes études à Constantinople, ne s'étaient pas égarées, que ma documentation était sincère et plus valable que les campagnes de presse où notre égoïsme européen a puisé le triste courage de laisser faire,... plus même, d'encourager.

J'englobe ici, sous le nom d'Arabes, tout ce que l'Afrique du Nord comprend de mahométans ; c'est une erreur, car rien n'est plus dissemblable du Kroumir que le Kabyle des montagnes, le bédouin ou le mozabite, ce juif de l'Islam. Mais comme il n'entre pas dans mon programme de rechercher les origines ni les coutumes particulières, cette unification me permettra d'étudier l'ensemble de ces populations soumises à l'étranger, en n'envisageant que les traits communs, imprimés par la religion musulmane et l'asservissement. Il semble que, de l'Orient à l'Occident, s'établisse une gamme descendante de qualités. Le Tripolitain est le meilleur d'entre les Arabes, quoique la lutte contre l'envahissement italien nous ait révélé des atrocités de tortionnaires. Mais gardons-nous de le juger lorsqu'il défendait son sol, et n'incriminons que le fond cruel qui reste notre apanage indiscuté, mieux étouffé chez nous, civilisés, que dans ces natures fortes et primitives. Et d'ailleurs, nous autres, façonnés par l'instruction, affinés par les arts, adoucis par la morale, restons-nous d'accord avec nos enseignements et nos principes lorsque la colère nous aveugle ou que les circonstances permettent le déchainement de nos passions.

Je condamne le Tripolitain éventrant ou aveuglant les

prisonniers, mais je ne puis être plus indulgent pour la Terreur, la Commune, les excès de la conquête du Tonkin, les camps de concentration, les pogroms russes et la folie sanguinaire que, chez certains colonisateurs, l'on met trop facilement à charge du soleil écrasant.

Le Tunisien, lui, est par nature plus recommandable que l'Algérien, mais aussi n'est-il pas plus heureux ?

Parmi les Algériens, le Kabyle est le plus farouche, le plus troublant pour l'avenir. C'est pourtant un agneau à côté des tribus marocaines.

L'âme arabe reste toutefois la même partout, seulement les conditions de milieu ou d'existence en ont accusé certaines faces. Le Marocain n'est un bandit pillard et féroce que parce qu'il a dû sans cesse se défendre contre l'arbitraire et la razzia. Mais ne sont-ce pas là des défauts bien faciles à résoudre en exceptionnelles qualités militaires ? La France, qui l'a tôt compris, compte d'ailleurs en tirer l'une des formidables réserves que ses spécialistes réclament.

Nous sommes moins tolérants pour le musulman qu'il ne l'est pour nous et il n'est pas de tâche plus ingrate que de parler, en bien, des arabes. Au premier mot, les exclamations surgissent :

— L'Arabe ! Mais il hait l'Européen ! C'est un fourbe, un lâche, un paresseux, un voleur, un fanatique !

Je reprendrai chacune de ces accusations, aussi fausses que celles que notre naïveté a acceptées pour bénir la croisade d'une Croix qui n'est pas la nôtre et qui partout est moins large et indulgente envers les catholiques que le Croissant.

Dans notre haine contre l'Islam tout entier, domine l'atavisme. Nous ne pardonnons pas les conquêtes anciennes, les tranches de l'Europe, les conversions forcées, le régime des tortures, et nous ne considérons pas, avec l'impartialité dont devrait s'honorer l'Histoire, que, voici, trois, quatre, cinq siècles, c'étaient là des mœurs courantes, des mentalités reçues et mises en pratique aussi bien dans les nations d'Europe que chez les Khalifes. Pour mieux accabler l'Orient, nous effaçons d'un seul coup d'éponge complaisant l'Inquisition, le Saint-Barthélémy, les guerres de religion et l'intolérance d'aujourd'hui envers l'idée religieuse.

L'Arabe hait l'Européen. A-t-on fait ce qu'il fallait pour

qu'il pût l'aimer? La conquête a ruiné l'indigène, lui a pris ses pacages, ses champs, ses forêts; le bord du chemin même est propriété d'Etat et le garde forestier a vite fait de sévir contre le pauvre nomade qui permet à sa chèvre ou à son âne d'y tondre l'herbe pelée. L'Arabe est un paria. Le colon le méprise et l'exploite, et les grands mots de fraternité et d'assimilation, dont on émaille les discours officiels, restent, hélas! lettre morte. Sous le rapport du bonheur et de la marche intellectuelle du peuple, il est indéniable que le protectorat soit beaucoup plus favorable que l'annexion. En Algérie, la population indigène est appauvrie, annihilée, tandis que Tunis conserve une aristocratie arabe, des collèges prospères s'abritent à ses mosquées et un noyau capitaliste peut y conserver utilement les trésors d'une civilisation qui a sa poésie et sa grandeur. Une régénération de la race s'y manifeste par ses goûts artistiques, ses écrits, ses journaux, et sa littérature théâtrale que des troupes réputées représentent jusqu'au Caire.

Cette culture aura-t-elle la direction fatale contre l'étranger? C'est aussi probable qu'en Egypte et aux Indes.

L'Arabe hait l'Européen. Admettons-le, mais reprochons-le nous. A ses bons mouvements même nous répondons par un de ces gestes qui approfondissent le fossé, élargissent la séparation. Quoique le montagnard Kabyle soit plus sauvage et plus rude que l'Arabe, et que, prétend-on, beaucoup de villages recevraient l'étranger à coups de matraques, il ne se passe pas d'hiver que des voyageurs ou des soldats, perdus dans la neige, engourdis de froid et de faim, ne soient recueillis, chauffés et nourris dans leurs misérables cabanes. J'ai sous les yeux un entre-filet de journal algérois: des légionnaires perdus furent ramassés, à demi-morts, par un douar Kabyle qui avertit les autorités de Blidah et demanda des secours, car la hauteur du névé rendait impossible le transport des malades. L'autorité, dit le journal, a « ordonné » aux Arabes de les garder jusqu'à l'amélioration du temps. Cette dépêche n'est-elle pas savoureuse de sincérité? C'est bien cela; pour remercier, on ordonne. Soyez assuré que le douar Kabyle n'a pa eu d'autre récompense.

Le vainqueur ne peut oublier qu'il est le maître et il se nuit. Un peu de bonté et de douceur, au contraire, exerce un ascendant incroyable sur ces hommes qui cachent si souvent des cœurs d'enfants.

Dans le Sud-Algérien, il nous est arrivé de pénétrer dans des gourbis dont la réputation faisait dire aux Français :

— Comment avez-vous osé vous aventurer là ?

Le secret était simple. Nous avons tendu et baisé la main selon la coutume mahométane et nous avons montré que nous entendions parler à des égaux et non à des inférieurs.

Beaucoup de colons ne se font d'ailleurs pas illusion sur les sentiments qu'ils ont inspirés et c'est un fait digne de remarque que la rudesse et les sévices contre les indigènes ne se rencontrent que parmi ceux qui, par leur instruction ou leur situation médiocre, s'en rapprochent le plus. Ceci est vrai pour l'Espagnol et l'Anglais comme pour l'Italien et le Français.

La prévention instinctive de l'Arabe s'arrête d'ailleurs à ces quatre peuples qui constituent le danger pour sa race et sa religion. Il est donc faux de prétendre qu'il déteste, sans distinction, l'Européen, le roumi, celui que les Ottomans nomment le raya, le troupeau.

Le Kaiser ne fut-il pas considéré par le Marocain comme un dieu protecteur ?

Le Belge est aimé dans les pays musulmans; on ne l'y a vu qu'en voyageur, et comme tel, il s'est montré bon, aimable et compatissant. Il y a encore un autre motif, beaucoup plus juste: on n'a rien à craindre de lui; et ceci me rappelle la réponse que me faisait l'an passé un des généraux les plus en vue de l'armée turque :

— Pourquoi nous aimons la Belgique? C'est bien simple. Parce qu'elle seule n'a pas de flotte...

L'Arabe est-il fourbe? Non. Il se souvient du mal qu'il a subi et en cela ressemble à tous les peuples dont le soleil a chauffé le sang; mais il n'oublie pas le bien qu'on lui a fait et ceci le différencie de nous. Son cœur sait être généreux et reconnaissant, son amitié est sincère et capable de se prouver. Si j'intercale ici le plus d'anecdotes possible, c'est que l'exemple prouve mieux que toutes les discussions. Auprès d'Alger, un Français, vivant seul, était client d'un jeune arabe. Un jour, il tomba gravement malade et alors on vit l'indigène venir s'installer à son chevet, aux heures de liberté et, pendant des mois, le soigner avec un inlassable dévouement.

Pour ne passer aucune des accusations dont la civilisation est prodigue, examinons, d'un mot, le reproche de lâcheté. L'arabe est lâche parce qu'il se laisse malmener, insulter, parce qu'il sait que toujours et immuablement c'est lui qui sera la victime. Mais ce lâche, — nous l'avons vu — déchiré par un coup de mine dans la carrière où il travaille, la tête en sang, les membres brisés, restera stoïque sous la douleur, sans une crispation, sans une plainte, les yeux ouverts et calmes; ce lâche, devenu spahi ou tirailleur, accomplira des prodiges de bravoure.

L'Arabe est paresseux!...

Des Arabes, protégés français, faisaient le service de chauffeurs à bord de la Compagnie de Navigation Mixte. Cette promiscuité décida aussitôt les inscrits maritimes à déclarer une grève dont on se souvient encore.

Sur la côte d'Alger, descendent travailler les Kabyles; ils extraient la pierre de taille ou défrichent le sol inculte. Ils vivent à vingt dans une chambre, mangent en commun, et le premier qui retourne au village lointain emporte les économies de ses camarades pour les remettre, — et avec quelle honnêteté, — aux épouses et aux mères.

A Constantine enfin, voici cinq ans, des colons ne profitèrent-ils pas de la famine qui torturait le misérable Arabe, pour offrir aux ouvriers agricoles indigènes la moitié de ce qu'ils allouaient à la main-d'œuvre française?

J'ai parlé de la famine, ce spectre hideux, poignant, que nous ne connaissons pas en notre pays de prospérité et de richesse. Je vois encore, au long des pistes déjà brûlées du soleil d'avril, les lamentables caravanes de bédouins hâves, maigres, tirillés de faim, les nouveaux-nés, hideux comme des squelettes, hurlant d'efforts stériles à la mamelle tarie. Les ânes, depuis longtemps, avaient été sacrifiés et leurs ossements jalonnaient de blanc les routes du désert. Les hommes se disputaient la pitance qu'ils réservaient autrefois aux bêtes, et les chiens, les kelbs blancs qui n'aboient pas, se nourrissaient d'excréments. C'était atroce. Les chantiers de charité, ouverts presque en tous les villages par de nobles cœurs français, ne pouvaient suffire, et les faits-divers des petites feuilles locales allongeaient la série des vols.

Car, ne l'oublions pas, l'Arabe est voleur, voleur par nature, par plaisir, de naissance. Eh bien! oui! je

l'avoue. L'Arabe est voleur, mais ce piètre filou n'a pas la grandiose maîtrise de nos escrocs, de nos financiers véreux, de nos brasseurs d'affaires louches. Il enlève une poule, un lapin ou une brebis dans une ferme isolée. Il dérobe ce qui lui manque pour ne pas mourir de faim et s'enfuit vers le douar grelottant et affamé. Pour l'Arabe, nous sommes les heureux du monde, nous jouissons de tous les comforts, de tout le superflu. Faut-il le condamner, quand ses yeux brillent d'inanition et que tremblent ses membres décharnés ? Ceci s'applique, bien entendu, au bédouin, au nomade, au montagnard, au touareg. Dans les villes, les vols sont bien moins fréquents qu'en Europe.

Et d'ailleurs, j'ai écouté et vu. Je puis dire, en toute sincérité, sans en diminuer ma profonde admiration pour les œuvres civilisatrices anglaises ou françaises : « Que le conquérant commence ! Qu'il ne vole pas l'Arabe et lui donne du travail ! »

Et je veux répéter ici ce qu'écrivait il y a un an l'un des journalistes parisiens les plus en vue ; son néologisme atteint l'extrême justesse d'expression :

— Ne soyons pas arabophiles, je le veux bien, mais soyons arabojustes...

L'Arabe, très souvent, est lésé par ceux-là même qui devraient lui donner un exemple plus noble. La coutume du chapardage n'a pas disparu et les zouaves s'en font toujours un point d'honneur. A Sétif, par une ouverture près du corps de garde, n'était-ce pas jeu d'adresse d'attirer, à la pointe de la baïonnette, les friandises d'un marchand qui avait là son petit étal ? A Alger, un jeune arbi, orphelin de douze ans, vendait des légumes dans la banlieue, aidé d'un petit âne. Au passage d'une compagnie en exercice, par plaisir, arbicot, bourricot, salades et asperges furent renversés pêle-mêle au fossé, sous nos yeux.

En manœuvre dans la haute Kabylie, un officier disait à ses soldats, en désignant une charge de figues apportée par des indigènes désireux de faire un petit bénéfice :

— Eh bien ! Je ne reconnais plus les zouaves !

Aussitôt les Kabyles, houspillés, étaient séparés de leurs fruits et renvoyés à leur douar.

Que l'on ne pense pas, d'ailleurs, que ces vexations épargnent les Européens. Le passage des zouaves en manœuvre est redouté à l'égal d'un nuage de sauterelles.

A Tunis, enfin, j'ai vu une mère appeler un Arabe, marchand d'oranges, et discuter avec lui pendant que ses enfants, armés de ciseaux, entaillaient son sac par derrière et l'allégeaient de quelques fruits.

La civilisation éliminera de l'âme arabe l'instinct de rapine qu'y laissa, à côté de tant de bons sentiments, une lignée d'ancêtres où se recrutèrent les pirates et les écumeurs.

Le Marocain sera plus rebelle. Il aime l'aventure, la guerre ; il répugne aux travaux des champs et ne s'y soumet, par périodes, que forcé par ses besoins. C'est le Monténégrin de l'Afrique du Nord : avant le règne de Danilo les guerriers de la Montagne-Noire aussi furent des brigands. Les pistes marocaines, de longtemps, ne jouiront pas de la sécurité des routes égyptiennes, tunisiennes et algériennes où le danger est moins proche que dans nos pays, et où les meurtres se réduisent presque à des vengeances entre indigènes ou contre un colon dont l'injustice ou la dureté a excité une haine.

Chez l'Arabe, si l'on excepte la coutume qui lui livre comme épouse une enfant à peine nubile, les mœurs sont plus honnêtes, plus droites aussi qu'en Europe. Il ne se plaindra pas d'une vengeance qu'il reconnaît avoir encourue et n'en appellera pas à la vindicte des lois, si sa conscience lui reproche un acte déloyal.

Le frère d'un bédouin qui fut notre hôte dans une oasis avait été tué d'un coup de fusil, en un point solitaire de la palmeraie, et devant le cadavre de leur fils, les parents avaient imploré le juge de ne pas poursuivre le meurtrier. Pourquoi ? Notre hôte nous l'expliquait avec sérénité :

— Que voulez-vous ? Mon frère n'avait pas bien agi, il était entré dans une maison, pour la jeune fille, sans parler au père. On avait le droit de lui ôter la vie...

Ces tons fatalistes nous surprennent toujours. Jamais, je pense, l'Occidental ne s'y habitue.

D'ailleurs ce fatalisme, même à Constantinople malgré tout le progrès envahissant, reste la note immuable de l'âme musulmane. La cousine de notre hôte, minée de douleur et de maladie, venait passer ses journées chez lui ; elle entrait sans bruit, prenait une natte et, sans un mot, allait s'asseoir dans un coin éloigné, les genoux au menton.

— Elle a mal au cœur, depuis que son mari est mort, nous expliquait le cousin ; elle est très malade.

— Et elle ne se soigne pas ?

— Que voulez-vous ? répondait-il. Elle attend de mourir, quand Dieu le voudra. Allah est grand !

Allah est grand ! Ces trois mots magiques, qui rendent sa quiétude à l'âme un peu douloureuse du musulman, résument sa doctrine et son fanatisme.

Car, dernière appréciation que je relève, l'Arabe est fanatique. Il est certes resté plus religieux que l'Ottoman et nous devons y voir une sorte de résistance à l'occupant étranger, puisque les frotements de la civilisation n'ont pas produit, dans le Nord-africain, le même résultat qu'à Beyrouth, Smyrne, Trébizonde ou Stamboul. Avec acharnement, il applique les moindres préceptes du Coran ; les plus pouilleux gosses qui guettent les sous qu'on lance aux limpides ruisseaux des oasis, ne toucheraient pas, quelque fût leur désir, à un gâteau où ils soupçonneraient le rhum, à un plat cuit dans un ustensile que du porc peut avoir souillé.

Pour ma part, les sérieuses mimiques des croyants dans les mosquées ne m'ont jamais fait sourire et j'ai dédaigné notre respect humain, devant le maure qui se jette à genoux sur la route ou fait arrêter la diligence pour accomplir ses prières rituelles, à heure fixe.

L'Arabe a la fierté de sa croyance et, s'il n'aime pas la religion des roumis, il méprise surtout ceux qui n'en ont pas.

Il est essentiellement religieux, parce qu'il trouve dans ses dogmes les satisfactions auxquelles aspire sa nature d'Oriental. La polygamie, qui n'est que l'apanage d'une infime minorité, plait à ses sens, comme le Paradis promis par le Prophète. Il supporte toutes les avanies avec patience, mais sa colère gronde lorsqu'il voit, dans ses temples, les rires et les railleries de gens qui n'hésiteraient pas à le faire chasser d'une église, s'il s'avisait d'y entrer.

L'Islamisme a su écraser l'ivrognerie. Au moins un jour par an, quand nous subissons le « lundi perdu », honorons cette doctrine d'un atome d'indulgence.

Et pourtant la religion mahométane est le boulet de l'Arabe, comme du Turc et du Persan. C'est elle qui, par sa stagnation, par sa rébellion contre le progrès, frappe

de déchéance les pays soumis à sa loi. Car un peuple ne peut rester immobile ; s'il n'avance pas, il est renversé, piétiné, écrasé. Une élite, au Caire, à Tunis, à Tanger, peut s'en convaincre et se moderniser, mais la masse entière demeure, obstinée, et succombe.

* * *

Il y aurait un volume à écrire sur l'Arabe masculin, tandis que deux pages suffiraient pour la femme. Bien plus qu'en Syrie ou en Anatolie, la femme est une nullité, considérée par le père pour le bénéfice, la dot, qu'il en tirera et par l'époux pour le plaisir que, unique mission sur terre, elle lui donnera. Elle croupit dans l'oïveté et l'ignorance. Une petite fille fréquentant l'école arabe est une rareté. Mon ami Mahommed Ben Chaouch me disait souvent :

— Si j'avais un garçon au lieu d'une fille, je l'emmènerais en été à Tunis, je serais heureux !...

Sa femme était enceinte. Il me la montrait avec espoir :

— Dans quatre mois, peut-être, j'aurai un fils. Quelles grandes fêtes salueront son arrivée !

— Je vous souhaite un garçon.

— Quand Dieu le veut !

Son espoir ne fut pas récompensé et, si je cite le passage par lequel une de ses lettres me l'apprit, c'est pour démontrer combien peu de place tient un enfant du sexe féminin dans le cœur d'un père arabe :

« *Ma femme vous envoie le bon jour. Il se porterait bien. Quand vous êtes partis, elle a donné une petite. Ces jours-ci elle est morte* ».

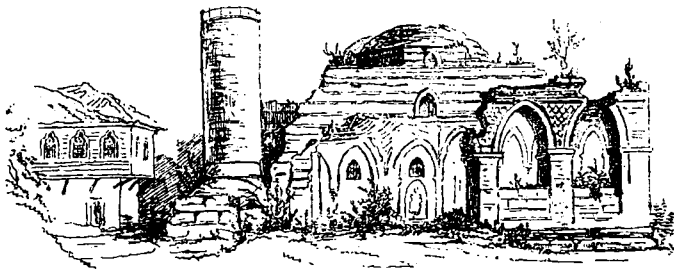
* * *

Il est sage de profiter de l'expérience acquise par d'autres. Les Italiens, en Tripolitaine, comprendront-ils qu'il est un chemin, facile et sûr, pour arriver jusqu'au cœur du vaincu ? Il faut l'espérer. Si je pouvais croire les articles que je lis dans le *Corriere della Sera*, la *Tribuna*, ou la *Stampa*, j'en serais même persuadé. Mais des journaux à la réalité, personne n'ignore qu'il y a plus loin que de la coupe aux lèvres.

Déjà la France est entrée dans une voie bien différente de celle qui, autrefois, ne réservait à l'indigène que la misère du portefaix, du cirreur, du camelot ou du débardeur. Des musulmans parviennent aux fonctions publiques, peuplent les bureaux, s'honorent à l'armée et même Ben-Daoud devint colonel de spahis... pour reprendre le burnous, le caftan et les sandales, du reste, le jour qui suivit sa retraite !

La civilisation a des droits. C'est indiscutable. Et le premier, et aussi le meilleur, est l'exemple de l'Histoire. Mais elle ne doit pas être imbue à outrance de sa supériorité. Car, sinon, peut-on s'étonner que les peuples se servent contre elle, un jour, des armes qu'ils ont pu en tirer ?

EDOUARD DE KEYSER.



A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Le 1^{er} Mai en Belgique.

Le métier de chroniqueur a des exigences auxquelles on ne peut pas plus se soustraire qu'au destin. Le respect des droits de l'actualité ne me permet pas de parler d'autre chose que de la grève générale; et les nécessités de la composition et du tirage m'obligent à fournir d'urgence ma copie sans être suffisamment documenté sur l'importance de ce vaste chômage protestataire.

Les typos sont pressés; les typos attendent, paraît-il... Eh! eh! est-ce bien sûr? Au moment où j'écris ces lignes, ils viennent précisément, eux aussi, de cesser le travail. Grève amusante, au surplus, et vaguement vau-devillesque, puisqu'elle fut résolue, annulée, votée à nouveau par une minorité. A moins qu'on ne préfère la considérer comme une excellente leçon pratique à l'usage des gauches parlementaires, à qui elle a montré comment une minorité intelligente et tenace parvient à imposer ses volontés à la majorité.

Mais que les journaux aient ou non cessé de paraître, que les bourgeois avisés qui avaient fait provision de charbon, de conserves, de riz et de bougies aient eu ou non à se louer de leur prévoyance, que Bruxelles ait retrouvé pendant quelques heures ou quelques soirs le pittoresque moyenâgeux des rues sans lumière et sans réclames électriques, qu'importe, puisqu'à la date du 1^{er} mai tout cela ne sera plus sans doute qu'un souvenir déjà estompé par d'autres préoccupations. Qu'importe, puisque la presse quotidienne aura épuisé toute la variété des commentaires sur les causes et les résultats de cette manifestation politique? Qu'importe surtout, si la grève des bras croisés a jusqu'au bout prouvé la discipline parfaite des travailleurs et gardé l'attitude calme, ferme et digne adoptée dès le début.

Car si, comme on l'espère en ce moment, cette grève se termine sans incidents, sans troubles et sans conflits, si elle ne réédite point les émeutes de 1886, de 1893 ou de 1902, elle aura fourni au monde un exemple inédit de ce que peuvent, chez une foule jusqu'ici habituée aux manifestations violentes de la rue, la conscience de sa force et de ses droits. Pour la première fois, on a pu déclencher une grève générale pour autre chose que des revendications professionnelles, pour d'autres raisons que des intérêts personnels. Pour la première fois, la démocratie a mobilisé son armée, sans haine et sans colère, pour l'amour d'un idéal; des ouvriers ont affronté la misère du chômage pour la conquête d'un droit politique, sans poings crispés et sans rage au cœur.

La Belgique reste plus que jamais la terre d'expérience, et son importance industrielle donne à la grève d'avril une signification profonde qu'accentuera davantage le calme admirable qui l'aura caractérisée.

Et voilà sans doute ce que célébrera en Belgique, avec l'espoir d'une victoire prochaine, le cortège socialiste du 1^{er} mai.

* * *

Sait-on quelles furent les origines du premier mai socialiste ? On pourrait croire que cette fête du travail fut organisée dans le but précis de synthétiser par une manifestation universelle le précepte de Karl Marx : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous ! » et que la date même en fut choisie dans une idée de symbole.

A la vérité, rien de tout cela ne fut prémédité.

En juillet 1889, pendant l'Exposition internationale de Paris, des socialistes étaient réunis en congrès à Montmartre, dans la petite salle d'un théâtre d'opérette, les Folies-Parisiennes. Il y avait là Liebknecht, Bebel, Cipriani, Malon, Guesde, De Paepe. Ce ne fut aucun de ceux-là que choisit le destin comme auteur de la proposition qui allait avoir une si grande importance pour la classe ouvrière. On avait agité bien des questions, discuté bien des points, et, l'ordre du jour étant épuisé, on allait se séparer lorsqu'un obscur délégué, le citoyen Tressaud demanda simplement que l'on fixât un jour férié pour les travailleurs du monde entier.

La proposition, accueillie en principe, fut appuyée par Cipriani, De Paepe et Guesde. On décida que ce jour, les ouvriers manifesteraient en faveur de la journée de huit heures, de l'interdiction du travail de nuit et du repos hebdomadaire. La date du 1^{er} mai fut votée à la demande des délégués américains qui réclamaient le temps nécessaire pour préparer leurs mandants à cette idée et craignaient de n'être point prêts assez tôt pour que la fête pût avoir lieu pendant l'été encore. C'est seulement après le vote que l'on constata, comme un effet heureux du hasard, la signification poétique de cette date.

Depuis des siècles, chez la plupart des peuples, le 1^{er} mai a vu se célébrer le retour du Renouveau, la montée de la sève dans les rameaux desséchés par l'hiver, le miracle périodique du bourgeon et de la fleur, l'éternelle victoire de la vie triomphant de la mort. La population toute entière participait à ces fêtes vernales; et Dante raconte que ce fut au milieu des réjouissances du 1^{er} mai qu'il vit pour la première fois Béatrice, il y a six cents ans. On conçoit que toutes les races aient instinctivement communié dans une même allégresse, dès l'aurore des âges, aux premiers indices du réveil de la nature, et qu'elles aient songé à exalter au milieu des fleurs et de la verdure la joie des nids en rumeur et l'espoir des récoltes prochaines. La fête des Germes devait tout naturellement souligner la première manifestation des phénomènes dont l'harmonieux enchaînement aboutit à la glorieuse apothéose des moissons et des vendanges; et nulle autre date que le 1^{er} mai ne pouvait par conséquent mieux symboliser l'éveil de l'idéal démocratique et le triomphe futur des aspirations du projet des travailleurs.

* * *

En 1890, les préparatifs du premier mai provoquèrent chez les gouvernants, dans la plupart des pays d'Europe, une inquiétude qui se traduisit par des mesures de précaution extraordinaires, notamment à Berlin, à Madrid, à Barcelone. Toutes les troupes étaient sur pied. Chez nous, les garnisons avaient été consignées dans les grands villes et les chefs-lieux des centres industriels. En Italie, au Danemark, on avait songé à interdire tout cortège.

Cette levée universelle des ouvriers obéissant à un mot d'ordre semblait le présage d'une action révolutionnaire qu'il fallait enrayer à tout prix.

On se rappelle ce que fut en réalité cette manifestation étonnante par laquelle les travailleurs prouvaient la solidité de leur union internationale et témoignaient de leur ferme volonté d'imposer aux préoccupations publiques les questions ouvrières.

Partout, en France, en Belgique, en Hollande, en Allemagne, au Portugal, en Autriche, en Italie, en Espagne, en Scandinavie, au Danemark, en Amérique, la journée des trois-huit fut d'un calme parfait, — à part l'envahissement d'une huilerie à Marseille et une sanglante bagarre aux environs de l'Elysée, à Paris.

En passant la revue de ses troupes, la démocratie internationale avait révélé au monde sa force et sa grandeur.

A Bruxelles, le cortège socialiste aligna vingt à trente mille manifestants portant tous un insigne en carton rouge. Les rangs étaient dominés par des cartels, des drapeaux et des transparents symboliques au milieu desquels s'épanouissait un immense cadran marquant 8 heures. « Le 1^{er} mai 1891, nous serons plus nombreux encore », disait une pancarte.

L'événement ratifia ce pronostic ; mais en 1891 et 1892, les circonstances firent surtout du premier mai belge une manifestation politique et nationale.

Les orateurs qui en 1892, du haut des huit tribunes installées sur la plaine de Ten Bosch, haranguaient la foule, tandis que les drapeaux rouges mêlaient leurs plis derrière chaque estrade, ne revendiquaient pas seulement les trois-huit, mais aussi la revision, alors débattue au Parlement.

A Liège, deux explosions à l'hôtel du sénateur de Séllys-Longchamp, boulevard de la Sauvenière, et une troisième à l'église Saint-Martin troublaient malencontreusement par les exploits des dynamitards le calme de la journée.

Le chômage du 1^{er} mai avait sans effort, du premier coup, conquis sa place au calendrier des fêtes populaires, en attendant qu'il devint fête légale. Peu de temps lui avait suffi pour affirmer pleinement son succès. Le cortège annuel accentuait peu à peu son caractère symbo-

lique et en élargissait sa signification. En 1896, par exemple, ce n'était plus seulement le droit au travail, au loisir et au repos que revendiquaient les inscriptions des cartels, mais encore le droit à la vie, la suppression des frontières, la disparition des injustices sociales.

Devant les chars escortés de cavaliers porteurs d'étendards sommés d'un bonnet phrygien et gainés de feuilles de houx, des transparents nous montraient Marianne semant l'Idée, Marianne faucheuse, une pauvre déguenillée vis-à-vis d'une levrette en paletot, un Français et un Prussien se donnant la main. L'actualité y fournissait une note plaisante et sarcastique, et tandis qu'un pauvre diable d'adolescent était emmené par un gendarme pour avoir volé un pain, le notaire Verhaegen passait la frontière, salué par un agent de police.

Puis ce fut, deux ans après, le premier mai élégiaque. Parmi la verdure du Bois de la Cambre, les groupes d'ouvriers se promenaient, ou stationnaient devant le buffet dressé au milieu de la grande pelouse. Les gosses jouaient sur le gazon, des femmes et des jeunes filles cueillaient les pâquerettes et les anémones. Les gagne-petit circulaient dans la foule, débitant des cocardes, des fleurs, des ballons, ou le populaire coco.

La chorale et les fanfares de la Maison du Peuple tachaient de la note gaie des casquettes rouges la masse sombre du public; et les concerts allaient traduire en accents rythmiques la générale allégresse quand le ciel, se montrant plus révolutionnaire que les manifestants, s'emplit d'éclairs fulgurants, de tonnerre grondeur et du ruissellement d'une ondée torrentielle. Mais tout a une fin, surtout l'orage et l'averse; et dans la soirée, lampions allumés, le cortège rentrait en ville en déroulant par les boulevards et les grandes artères son ruban lumineux.

Cet aspect idyllique et cordial des retraites du premier mai s'est inaltérablement maintenu depuis l'origine. De plus en plus, les travailleurs y ont pris part avec leurs compagnes, les pères de famille portant les gosses sur les bras. Fleurettes rouges au corsage, les femmes chantaient le *Chant du Départ* alternant avec les mâles accents de la *Marseillaise*. Les réjouissances dans les locaux ouvriers, les concerts sur la Grand'Place, le déjeuner sur l'herbe au Parc de Saint-Gilles en 1901,

les divertissements en plein air, tout a contribué chez nous à doter la fête annuelle du travail d'un caractère familial qui en eût fait presque oublier la signification première, n'étaient les harangues des orateurs, les refrains de la *Carmagnole*, les couplets de circonstance rappelant les revendications sociales et les panneaux décoratifs aux violentes enluminures symboliques.

Ce qui s'en dégage pour le spectateur est une impression de dignité respectable, de force disciplinée, de puissance sagement contenue, mêlée au souvenir pittoresque du papillonnement des clartés bariolées de milliers de lanternes vénitiennes ballotées au bout d'un bâton, tandis que les flancs du cortège étaient bordés par le scintillement plus vif de la lumière des pots à feu.

Une fois pourtant, ce pittoresque a manqué à la retraite du premier mai. Le cortège de 1902 se déroula sans l'apparat des chars, la grâce des ornements floraux et la gaieté multicolore des lampions. Les manifestants défilaient dans un silence impressionnant. Pas un cri, pas un chant; rien que des tambours et des clairons battant ou sonnant alternativement la marche; et dressant leur hampe au-dessus des rangs muets, les drapeaux cravatés de crêpe portaient le deuil des victimes de la fusillade du 18 avril, à Louvain.

La fusillade de Liège devait, dix ans après, raviver ce souvenir tragique. Ce sera l'honneur de la classe ouvrière d'avoir par son sang-froid empêché que la grève générale d'avril n'ajoute de nouveaux noms à ce martyrologe.

AUGUSTE VIERSET.

LES PEUPLES ET LA VIE

Une *Griséldis* allemande.

Les représentations que le théâtre du Parc a données récemment de la *Griséldis*, d'Armand Sylvestre, nous ont rappelé la légende initiale que le moyen âge nous a transmise sous des formes très différentes, tandis que Boccace en tirait pour son *Décameron* un conte savoureux. Elles nous firent souvenir aussi d'un drame joué en 1835 sur la scène du Burg Theater, à

Vienne, drame un peu oublié des Allemands eux-mêmes, mais qui traite d'une manière originale ce sujet de la fidélité conjugale.

Le drame porte le titre de *Griseldis* et il a pour auteur Friedrich Halm. Cet écrivain, qui a gardé sa place dans l'histoire des lettres allemandes, s'appelait de son vrai nom Eligius Franz-Joseph, baron de Münch-Bellinghausen. Il était né à Cracovie en 1806. *Griseldis* fut son premier succès, suivi par celui du *Fechter von Ravenna* (le Lutteur de Ravenne), sa pièce la plus connue, où était mises à la scène les aspirations des Germains asservis par Rome, et luttant contre elle. On se plut jadis à assimiler le talent de Grillpartzer et celui de Friedrich Halm. Bien peu de critiques hasarderaient aujourd'hui cette comparaison. On ne croit plus beaucoup au génie de ce dramaturge, et dans son *Histoire de la Littérature allemande*, M. Arnold Bartels pouvait dire récemment que Friedrich Halm avait été le Sudermann de son temps, ce qui sous sa plume n'était pas un éloge. D'autres ont signalé chez lui un mélange de romantisme et de réalisme, de sentimentalité et de mauvais goût, de raffinement et d'artificialité. Friedrich Halm n'en exerça pas moins à son époque une certaine influence, par ses qualités d'auteur dramatique qu'il puisa surtout chez les Espagnols. Il est un des représentants de cet esprit viennois un peu superficiel, que raillent facilement les Allemands du Nord, mais qui, par cette superficialité même, souvent charmante, a conservé ses fidèles.

L'analyse que nous donnons de *Griseldis* nous montrera précisément ses défauts et ses qualités, l'artificialité des sentiments et le charme d'une poésie un peu facile, mais abondante.

L'action dramatique imaginée par Friedrich Halm est assez différente de la fiction d'Armand Silvestre. L'écrivain français a montré plus d'imagination ; il a donné à sa pièce une allure plus légère, il l'a parsemée d'esprit, et du meilleur. Le marquis de Saluces, qui eut le tort peut-être de vanter avec trop d'assurance la fidélité de sa femme, est parti pour la croisade. Pendant son absence, le diable, un bon diable en somme, met à l'épreuve la fidélité de dame Griseldis, appelle auprès d'elle un de ses anciens compagnons d'enfance qu'elle n'avait pas

cessé de chérir en secret, lui ravit son fils, et finalement s'avoue vaincu, après avoir vu sa propre femme enlevée par des pirates, aventure qu'il ne regrette guère d'ailleurs.

Le poète allemand imagine une action plus grave. Il y mêle moins d'incidents plaisants, et son œuvre a pourtant moins de sincérité et de naturel. A vouloir être plus grave, et plus romanesque, il impressionne moins et nous communique une émotion moins grande.

Lorsque le rideau se lève, nous assistons à une soirée de fête à la Cour du roi Artus, au burg de Carduel. Les chevaliers de la Table ronde sont réunis autour de leur chef. Il y a là Kenneth d'Ecosse, Lancelot du Lac, Gawin, Tristan le Sage, Percival le Gallois. Ces personnages, que les opéras de Wagner ont rendu presque populaires, n'ont rien de mystique, ni même d'impressionnant. Ce sont de simples seigneurs comme tous les seigneurs de comédie ou de drame. Si la pièce de Frédéric Halm était un opéra au lieu d'un poème dramatique, ils chanteraient un chœur banal. « Marchons ! Marchons ! » répéteraient-ils sans bouger de place. Ici, ils causent avec animation, flirtent avec les dames, et nous voyons Lancelot du Lac adresser à la reine Genevra, à la barbe du vieux roi Artus, ses plus galants hommages. D'ailleurs, chacun se livre à la joie. Percival, seul, se réserve. Ce n'est point pourtant qu'il songe au Graal. Il voudrait partir, retourner au burg de Pendenny, près de sa femme, la belle et chaste Griseldis. Tristan le raille. La reine Genevra, qui ignorait le mariage du héros, s'étonne à son tour. Sa surprise s'accroît encore quand elle apprend la basse origine de Griseldis, la fille du charbonnier Cedric. Percival fait devant la Cour le récit de sa première entrevue avec la jeune fille. La ressemblance de cette entrevue avec celle de Pelléas et Mélisande est frappante. Nous en traduisons un passage : « Un soir d'été, dit Percival, j'étais parti à la chasse et je m'étais enfoncé dans les profondeurs de la forêt. Mon âme était triste, et mon cœur plein de lourdes pensées. Je marchais d'un pas incertain, ignorant de la route à suivre, lorsque les eaux argentées d'un ruisseau arrêtaient ma promenade. Je levai les yeux et je vis, ô reine, je vis une jeune fille célestement belle, et cependant ignorante de sa beauté. Une jeune fille, ô reine, sur le

front de laquelle on semblait lire en lettres étoilées que Dieu dans le ciel lorsqu'il la créa, sourit doucement et dit : « Sois la bienvenue ! » Cette jeune fille, maintenant ma femme, se tenait pensive et souriante au bord du ruisseau. Elle se tenait au bord du ruisseau et autour de son cou sa chevelure ondoyait en boucles blondes, et une colombe s'était posée sur son épaule, agitant à peine ses ailes. La jeune fille se penchait maintenant vers la source ; elle plongeait son petit pied dans le cristal des flots, soucieuse de couvrir avec l'extrémité de sa robe ce que les eaux ne cachaient pas, et moi, à l'ombre des buissons, je louais sa modestie, tandis qu'assise au bord du ruisseau, elle regardait les flots qui se jouaient en murmurant autour de la neige de ses pieds. »

Les poètes allemands nous ont montré souvent dans leurs drames et dans leurs poèmes de belles jeunes filles qui habitaient les forêts profondes, et qui les blonds cheveux épars sur leurs épaules, attendaient l'arrivée des beaux chevaliers errants. On connaît la poésie charmante que dans son *Ondine*, La Motte-Fouqué a répandue sur un thème analogue.

Mais revenons à notre sujet. Tant de vertus étonnent la Cour, et Genevra, la reine, amie de Lancelot, est la première à douter d'une telle chasteté unie à de telles charmes. Percival, piqué au vif, laisse échapper des paroles blessantes pour la souveraine qui se plaint auprès du roi Artus. Percival sera châtié, comme il le mérite. Si son récit ne fut pas exact, si les conditions qu'impose Genevra ne sont pas remplies, le chevalier sera condamné au bannissement. Ces conditions sont terribles. Percival enlèvera à Griseldis son enfant, puis il la chassera de son palais, pauvre comme à son arrivée, enfin il tentera de la ramener à lui et de la retrouver aussi aimante qu'à la veille des fiançailles. Si Griseldis sort victorieuse de ces épreuves, Genevra, la reine, s'agenouillera devant elle et la proclamera la femme la plus vertueuse de toute l'Angleterre.

Percival part plein d'espoir pour son burg de Pendennys, Griseldis l'attendait, confiante et soumise. Une première douleur venait de l'atteindre ; un de ses serviteurs, le vieux Ronald, lui avait apporté la malédiction de son père, qui ne lui avait pardonné ni son

départ ni de n'être pas venue recevoir le dernier soupir de sa mère expirante. Et pourtant Griseldis n'avait pas oublié ses parents ; la maladie grave de son enfant la retenait au burg de Pendennys. La pauvre femme ne se doutait pas qu'un coup plus cruel allait la frapper. En effet, Percival entre, accompagné de Tristan et de Garvin, les deux chevaliers de la Table ronde qui doivent assister aux péripéties de l'épreuve. Griseldis accueille son mari avec des transports de joie. Et tandis que l'épouse fidèle va préparer le repas du soir, Tristan, qu'on a surnommé le Sage, reproche à Percival sa cruauté. Ne va-t-il pas briser le cœur de cette mère, ne va-t-il pas torturer cette épouse aimante ? Mais Percival est sûr de sa victoire, il veut humilier la reine et la voir s'agenouiller devant Griseldis.

Tristan demande à Griseldis de céder aux ordres du roi Artus qui exige qu'on lui livre l'enfant né de la fille du charbonnier. Griseldis croit à une plaisanterie ; elle veut douter de la véracité de ses paroles, mais Tristan les lui confirme. Alors Griseldis supplie ; elle cherche les mots qui persuadent ; elle les trouve, et Percival ébranlé ne peut que lui dire : « Eh bien, Griseldis, conserve ton enfant ! Mais à l'avenir protège sa tête si chère de tes plus vigilants regards ! Protège-le contre le souffle de l'air ; conserve-le comme un bijou, comme une couronne, car tu as payé pour lui un prix élevé. Ton enfant coûte la vie à son père ! » Alors Griseldis hésite un instant, puis elle livre l'enfant. « L'amour l'a donné, que l'amour le reprenne ! » dit-elle.

Voici donc la première épreuve terminée. Percival n'hésite pas à tenter la seconde. Ce chevalier de la Table ronde nous paraît, en somme, un personnage assez peu sympathique. C'est parce qu'il n'a pas voulu rétracter ses paroles, qu'il fit subir à la douce Griseldis ces indignes traitements. C'est aussi parce qu'il est fier d'elle, de sa vertu, de son amour. Il se complaît dans cette idée que sa femme lui appartient tout entière, corps et âme et qu'il peut en user à son gré. « Je suis son seigneur, dit-il au début du troisième acte, son roi, son destin, son Dieu ! Car, dans l'amour, il n'y a ni limites, ni mesures, pas de plus ou de moins. L'amour ne se divise pas. S'il manque un grain à son poids, un atome de poussière, l'amour

n'existe plus ! » Et Percival veut aller jusqu'au bout de l'épreuve que la reine lui a imposée. Méprisant les conseils du sage Tristan qui lui montre la détresse de la pauvre Griseldis, il convoque ses vassaux, et leur fait connaître la volonté du roi. « Vous savez, leur dit-il, que pressé par vos prières, j'ai pris jadis Griseldis pour femme, l'enfant de la forêt, née de basse origine, quoique pleine de charmes, vertueuse et fidèle. Vous savez qu'elle m'a donné un fils, que vous avez salué comme l'héritier de ma puissance. Mais voici qu'Artus, notre souverain, condamnant mon choix et ses fruits, m'a ordonné de remettre l'enfant entre ses mains, pour que le rejeton du moineau n'hérite pas de la dignité et de la souveraineté de ma race, et fidèlement j'ai exécuté les ordres de mon seigneur. J'ai livré l'enfant au messenger du Roi. Maintenant, mes seigneurs, le Roi m'enjoint d'épouser Morgane, sa sœur, après avoir chassé Griseldis de ma demeure, en présence de mes nobles vassaux, de la même manière que je la pris pour femme. Et fidèlement encore j'ai obéi aux ordres du Roi. Je vous ai réunis dans cette salle, pour les exécuter en votre présence ! »

Griseldis entend ces terribles paroles tomber des lèvres du bien-aimé. Elle est là toute frémissante devant l'affront suprême, mais soumise encore, soumise toujours.

« Mon noble seigneur, dit-elle, lorsque tu me fis quitter la cabane de mon père pour m'amener dans ce burg orgueilleux, tu changeas ma pauvreté en puissance, mon humilité en gloire et en grandeur, tu comblas d'amour la pauvre enfant du charbonnier ; lorsque mon bonheur eut fleuri si vite, comme ces fleurs qui s'entr'ouvrent en une seule nuit, je me suis dit au plus profond de mon cœur que ce bonheur ne durerait pas plus que la fleur, et me confiant à ma destinée, j'acceptais ta foi non pas comme un don, mais comme un gage avancé par l'amour mais qu'il pouvait aisément reprendre. Puisque maintenant le jour de l'échéance est venu, je ne serai pas obstinée. Reprends donc ce que j'ai reçu de ta main, l'ornement de la noblesse fière, l'éclat de ton nom, le pouvoir, la présence, la souveraineté, et toutes les splendeurs dont tu m'avais prodigieusement comblé. »

Certes, si humble, si soumise qu'elle soit, la réponse de Griseldis manque un peu d'émotion. Nous reprochons au poète de ne pas lui prêter des sentiments plus indignés,

plus vibrants, disons-le, plus naturels. Mais voici, plus loin, un passage un peu plus ému :

Griseldis. — Un mot encore, seigneur, puis je quitterai ce burg pour m'enfoncer dans le sein maternel de la forêt. Adieu, mon Percival. Ce cœur plein d'amour n'oubliera jamais le bonheur que tu lui as donné. Il pensera à toi, mon souvenir errera longtemps encore dans ces salles. Car le passé ressemble à ces feuilles sèches légèrement emportées dans le tourbillon des instants. Mais vous, jours heureux, vous vivrez toujours ! Que le ciel te bénisse et qu'il entoure ton noble front de la splendeur de ses rayons, qu'il accumule sur ta tête les lauriers et les couronnes. Que la souche de ta race verdisse en de nobles rejetons et qu'une femme aimée me remplace. Oh ! je veux sourire, sourire parmi mes larmes, si elle peut te rendre plus heureuse que moi, car t'aimer plus, aucune femme au monde ne le pourra.

Percival (avec douceur, et cherchant à cacher son émotion). — Va-t-en, Griseldis. Va-t-en, le temps passe !

Griseldis. — Je tends les bras pour t'êtreindre. Ils restent vides ; mes yeux cherchent les tiens, et tu caches ton visage à mon regard ! Oui, tu as raison. A quoi bon augmenter nos misères ? Je pars, adieu, mon Percival. Avec ce mot, je porte à ma lèvre la coupe de douleur, et je la vide d'un trait, car l'amertume de ce mot dit tout, Percival ! La souffrance ne connaît que ce mot : Adieu ! adieu ! mon Percival !

Et Griseldis quitte le burg de Pendennys.

Le quatrième acte nous introduit dans la forêt où vit le vieux Cedric, le père de Griseldis. La femme de Percival est venue lui demander asile, mais le vieillard est inexorable ; il ne lui pardonne pas de l'avoir abandonnée, et Griseldis reste seule au monde. Épuisée, elle s'est assise sur un banc recouvert de mousse, quand tout à coup apparaît Percival, suivi de Gawin. Griseldis s'épouvante.

Percival. — C'est moi ! Griseldis. Est-ce que tu me fuis ?

Griseldis. — C'est toi ! oui, c'est toi, tu es là vivant, devant moi ! Ce ne sont pas les pâles ombres du souvenir qui troublent mes yeux. Tu es là réellement, tes lèvres prononcent des paroles, un souffle soulève ta poitrine, tes yeux brillent, tes joues rayonnent, je puis te prendre dans

mes bras, et ta chère image ne va pas se dissiper dans l'air.

Percival. — Griseldis!

Griseldis. — Percival! Oh maintenant tout est passé! Tout est bien désormais. Ma peine est plongée dans la mer du passé. Elle a disparu dans ses flots. Tu es à moi! Tout à moi! Je sens mon cœur se réchauffer. Mon époux, mon maître, dans mes bras!

Percival dit à Griseldis que la colère du Roi le poursuit encore. L'épouse, dont l'amour et la fidélité n'ont point faibli, veut le sauver, même au péril de sa vie.

Percival. — Il y va de ton sang et de ta vie!

Griseldis. — Oh! si tu disais vrai! Si je pouvais donner ma pauvre et misérable vie pour la tienne, si je pouvais mourir pour ton salut. Le lien qui nous unissait l'un à l'autre est rompu, mais ce cœur est encore tout à toi!

Mais la reine Genevra est arrivée. Elle a voulu s'assurer par elle-même de cette fidélité sans exemple. Elle ordonne à Griseldis de lui dire où Percival s'est caché, dans quel retraite sombre de la forêt il se dissimule à la colère du Roi. Griseldis refuse de répondre.

« Qu'on apporte des chaînes! Qu'on lui lie les mains, s'écrie la reine. Fais ta prière, ta vie est à son terme. »

« Me voici! Prends cette pauvre vie, répond Griseldis. »

Une dernière menace encore. Puisque Griseldis ne veut pas parler, son père mourra.

« Parle et il vivra! dit Genevra; ton silence le tue. »

Griseldis épuisée ne peut que prononcer ces mots: « Que son bon ange le protège! Je dois me taire! et elle tombe sans connaissance. »

« Nous sommes vaincue, murmure la fière souveraine à sa suivante Oriane, nous sommes vaincue, j'ai vu la femme la plus fidèle de l'Angleterre. Je dois m'agenouiller devant elle, devant la fille du charbonnier. »

Et maintenant voici le dénouement. Au burg de Pendennys, le roi Artus, sa Cour et les chevaliers de la Table ronde sont réunis. Griseldis, ramenée dans le palais où elle fut la maîtresse honorée, va recevoir le prix de sa vertu. Percival est chargé de lui dire que toutes les épreuves qu'elle a traversées n'étaient qu'un jeu. « Un jeu! s'exclame Griseldis, un jeu! et moi! » Elle reste quelques instants silencieuse. A-t-elle bien compris! C'é-

tait un jeu, un jeu cruel et lamentable. Percival demande son pardon, il conjure, il supplie ; quelque chose est brisé en elle. La reine Ginevra peut bien lui confirmer les paroles de son époux, elle ne les entend plus. Elle relève cependant la souveraine qui a voulu s'incliner devant elle, et Griseldis adresse à Percival ces paroles désolées :

— O Percival, mon regard te cherche avec des larmes. Mes lèvres qui devraient te saluer, tremblent. Mon cœur était à toi, tu ne l'as jamais compris. Il s'est brisé dans ta main. Tu as pu jouer avec sa ferveur, tu as pu te vanter de sa fidélité, tu ne m'as donc jamais aimée. Le beau rêve de ma vie s'est envolé. Mon paradis s'est écroulé. Un désert s'étend devant moi !

» Tu le vois, tu as toi-même dénoué les liens de l'amour, il faut que nous nous séparions. Oui, Percival. Fais-moi la grâce de me rendre mon enfant pour qu'il m'aide à supporter le fardeau de ma triste vie. Car je le sens, ma vie est à son terme, et comme l'hirondelle s'en va vers le Midi, mon âme fatiguée, aspire au départ. Prends ensuite mon fils, comme mon héritage. Aplanis-lui la route. Fais pour lui ce que tu n'as pas fait pour moi. »

Et comme Percival tente un dernier effort pour la retenir, elle le repousse doucement. « L'amour, dit-elle, ne peut se donner qu'à l'amour. » Griseldis part, Percival veut la suivre. Le roi Artus l'en empêche. « Non pas, lui dit-il, tu as perdu le droit de la posséder, ta maison est vide, ton bonheur est anéanti. »

ARTHUR DE RUDDER.

LES VIVANTS ET LES MORTS

Paul JANSON et Charles WOESTE.

Mon Dieu, oui ! Je me rends parfaitement compte qu'en réunissant ces deux noms, qu'en semblant vouloir établir un parallèle entre ces deux figures, je vais susciter l'étonnement de certains de mes lecteurs. Je sens aussi ce que mon sujet a de délicat : mes lecteurs ont le droit d'exiger de moi une impartialité absolue, et, pourtant, en matière de politique, l'équité est difficile à maintenir dans l'énoncé d'un jugement. Ceux qui connaissent mes opi-

nions personnelles savent à quoi s'en tenir au sujet de mes préférences. J'ose espérer que les autres n'auront pas la facilité de les découvrir, d'après ce que je compte écrire sur Charles Woeste et Paul Janson.

Ils étaient tous deux des vieillards respectables. Ils avaient longtemps combattu pour le triomphe de leurs idées. L'un plaçait tout son espoir en Dieu, en la Foi. L'autre n'avait confiance qu'en la justice et la loyauté humaine. Le premier maintenait de toute sa force la barque belge, qu'il appréhendait de voir cingler vers des horizons inconnus. Le second, hardiment, ramait tant qu'il pouvait, luttait nerveusement pour entraîner le vaisseau national vers les soleils du progrès et vers les lumières de l'affranchissement social. Celui-ci, un Crucifix dans la main, le verbe tenace et énergique, appelait à la rescousse les opiniâtres têtues et volontaires des campagnes; il agitait devant leurs yeux la terrifiante vision des meutes rouges, des vagues populaires montant à l'assaut des préjugés et des vieilles théories. Celui-là, dressé dans toute la splendeur de la solidarité humaine, tâchait de donner aux humbles et aux faibles la conscience de leur valeur; et, enthousiaste et frénétique, il soulevait leur ardeur, s'en rendait maître avec une rude habileté, et s'en allait, aux premiers rangs de la légion des assoiffés de liberté, vers la conquête espérée d'un Idéal nouveau. Charles Woeste aurait pu prendre pour devise: « Je maintiendrai! » Paul Janson aurait voulu dire: « Je progresserai! » Tous deux, cependant, furent également impressionnants, et si l'un fut constamment vainqueur et l'autre une sorte d'éternel vaincu, ni l'un, ni l'autre ne crurent jamais l'heure du repos venue. Charles Woeste était épris de victoires, et chaque fois qu'il lui parut que son opinion triomphait, il proclama non seulement ce succès, mais l'enfla avec tout l'orgueil d'un général venant de gagner une bataille. Paul Janson, au contraire, instinctivement combatif, représentait l'élan du libéralisme rajeuni, il symbolisait la ruée quand même et malgré tout, contre ce qui, à ses yeux, synthétisait la réaction.

Le vieux représentant catholique, aux heures où son parti lui paraissait compromis, quand sonnait, aux beffrois des grandes cités libérales du pays, le glas, qu'on disait chaque fois funèbre, du cléricalisme, autoritaire et véhément, comme un Maître, dominait l'orage. A la même

heure, Paul Janson, un drapeau bleu contre son cœur, opiniâtre et courageux, émouvait ses soldats, réagissait contre leur indifférence, les entraînait vers ce qui lui promettait plus de justice et plus de vérité. Tribun dont la stature, la voix et le geste étaient créés pour l'autorité dans l'attaque, Paul Janson était merveilleusement doué d'enthousiasme, d'espoir et de courage. Orateur cinglant et nerveux, Charles Woeste, bâti pour la résistance, savait éveiller en l'âme de ses auditeurs la crainte des choses nouvelles et des théories audacieuses. Tandis que l'un dénonçait énergiquement le péril clérical et l'ingérence du parti-prêtre dans tous les domaines de la vie publique, l'autre éveillait l'épouvante du drapeau bleu et connaissait le moyen de mêler aux discussions politiques le salut de l'Eglise.

Charles Woeste représentait le Parti Catholique. Autour de sa puissance formidable et sûre d'elle-même venaient se grouper toutes les aspirations des amis du Gouvernement. Il s'imposa comme le tuteur du Cléricalisme; il fut adoré par les siens et exécré par ses adversaires, mais il fut un des rares politiciens de notre pays qui soit resté tenacement fidèle à un idéal et à une conviction. Paul Janson se fit reconnaître comme le chef du Libéralisme progressiste, ouvrant des voies à la démocratisation du parti et réclamant bientôt l'égalité politique. Il contribua avec Paul Hymans à réconcilier les deux fractions du libéralisme, afin d'affirmer son unité politique sur le terrain parlementaire. Il fut vénéré de tous ses partisans, haï de tous ses ennemis. Jamais cependant il ne renonça à ses opinions et il défendit éternellement, avec la même force, la cause dont la noblesse et la justice avaient enthousiasmé son cœur.

Charles Woeste et Paul Janson, malgré les rages qu'ils soulevèrent contre eux, malgré les forces opposées qu'ils représentaient, étaient également respectés. Janson est mort: sa fin fut l'occasion pour ses adversaires de le saluer avec déférence, et de reconnaître sa haute intégrité et sa belle intelligence. Woeste est resté ce qu'il était. Ses ennemis politiques continueront à l'abreuver de sarcasmes et de colère. Ce n'est que le jour où il disparaîtra, que la Belgique entière s'inclinera devant sa dépouille, comme elle le fit devant celle du vieux et grand libéral qui vient de mourir.

Isadora DUNCAN.

A-t-on assez vanté l'harmonie de ses attitudes? A-t-on assez exalté ses grâces, sa compréhension esthétique et ses interprétations musicales? Ses jeunes élèves nous ont-elles assez éblouis? Oui, comme dit mon spirituel confrère M. Léon Tricot, les artistes sont des hommes, et ils n'hésitent pas entre une belle symphonie, et cette même symphonie que traduit la délicatesse d'une femme. Isadora Duncan a conquis le monde entier et, si l'enthousiasme qu'elle suscita fut un peu excessif, il est incontestable qu'elle fut une magicienne de l'art moderne de la danse. La maîtrise de cette danseuse reconstitua devant les yeux du monde les ornements grecs des anciennes amphores, des vases admirablement ciselés et sculptés sur lesquels le génie des artisans d'Athènes s'imprima, perpétuant à travers les siècles le souvenir de leur culte pour la grâce et l'harmonie.

Isadora Duncan, hélas! vient de perdre dans un accident invraisemblable et terrifiant ses deux enfants. Sa douleur de mère fut peut-être un peu théâtrale, un peu trop accompagnée de mise en scène. Mais n'oublions pas que l'artiste, comme tout être vivement épris d'un idéal, subit des déformations intellectuelles et morales inconscientes. En prenant devant le cercueil de ses pauvres petits morts des poses tragiques, qui gardaient, malgré la détresse de la mère, une harmonie et une grâce évidentes, Isadora Duncan n'obéit qu'à son instinct. Certains journaux français lui ont fait le grief d'avoir laissé vaincre ses sentiments maternels par l'aspiration esthétique. Les Grecs, les Romains — ces peuples artistes et forts, robustes et généreux — ne nous ont-ils pas laissé le souvenir de leurs douleurs funèbres s'exprimant encore avec beauté?

Et enfin, le geste spontané de la danseuse, de la déesse parisienne, écrivant pour supplier qu'on cessât de poursuivre l'auteur involontaire de la mort de ses enfants, ce geste de noble charité rachète à mes yeux bien des erreurs. Et je ne songe plus qu'à cette Reine de la Ville-Lumière, qu'à cette femme à qui tout a souri, gloire et fortune, et qu'à l'instant de son apothéose la Fatalité — la vraie Fatalité Antique — vient frapper dans son cœur de mère.

Dansons la joie! disait Nietzsche. Dansons la douleur! Dansons dans la douleur! Pleurons et dansons, doit se dire Isadora Duncan.

MAURICE GAUCHEZ.

LES PREMIERS BEAUX JOURS



Le petit employé: *C'est aujourd'hui qu'il ferait bon être riche, ... ou gréviste.*

Dessin d'OSCAR LIEBEL.

LES GENS DE PARIS

J'ai vu avec bien du plaisir que M. F. Crommelynck et M. Horace Van Offel ont obtenu du succès au théâtre du Parc, à propos de deux pièces qui y furent représentées. J'en parlais à un homme de théâtre averti, et Parisien, qui me dit : « M. Crommelynck est parvenu jadis à se faire jouer à Paris, et sans doute M. Van Offel tentera-t-il de l'imiter. Ce sont de pauvres gens qu'il faut plaindre à l'avance ; si nous n'avions devant nous ce Raphaël-Citron et ce Pernod opalin, je vous conseillerais de nous mettre à genoux à la manière de Francis Jammes et de prier Dieu de leur inspirer un renoncement salutaire. Il faut que les auteurs belges se mettent dans l'esprit qu'il est aussi malaisé de faire jouer une pièce à Paris que de trouver de l'esprit dans un livre de M. Michel Zévaco... à moins, bien entendu, qu'à l'instar de MM. de Croisset et Kistemaekers, ils ne disposent de quelque mine en Californie... S'ils peuvent afficher dans Paris cette bonne mine-là, qu'ils viennent. Bras et draps leur seront ouverts, bras du directeur, draps de l'aimable interprète, ceux-ci plus agréables que ceux-là. Et M. Van Offel verra qu'il y a des nuits qui valent celles de Shakespeare, et M. Crommelynck que s'il y a le marchand de regrets, il y a aussi le marchand d'espoir. Mais le tout, mon petit monsieur, est d'avoir de la galette. Imaginez-vous que le directeur que vous savez eût jamais joué l'auteur, que vous savez mieux encore, si celui-ci n'avait doré sur tranches son manuscrit, et assuré les appointements de la moitié des artistes qui le jouent ?...

Allons donc !... Le chèque fait tout ; il vous donne du talent, il vous fait passer avant les plus illustres, il vous garantit des acteurs fameux : c'est le paradis. Je dois pourtant ajouter que la combinaison ne va pas sans un petit désagrément : on vous joue, mais on vous traite de poire. Chacun se f... de vous, sans avoir l'air. Pour peu que vous ne soyez pas parisien, vous devenez pour tout le monde une source inexprimable de joie. Et pour peu que votre pièce ne soit pas extraordinaire, on l'étrangle dans les trois semaines. Qu'importe au directeur ? Il a

touché!... N'y a-t-il pas des directeurs qui ne vivent que d'opérations de cette valeur?... On s'étonne que leur spectacle change tous les huit jours... Hé! pardi!... c'est que de huit en huit jours un autre imbécile paie. Et si vous saviez comme on le traite, cet imbécile!... J'en ai rencontré un, hier; il avait eu, huit jours avant, une petite pièce au théâtre... mettons Guignol.

— Et bien, lui dis-je, ce fut un succès!...

— Ce fut un four, répondit-il... Mais je n'y fus pour rien; on avait reçu ma pièce à corrections... Quand je la vis sur le plateau, je ne la reconnus plus; on en avait tout enlevé, y compris la scène pour laquelle elle était faite; c'était d'une bêtise à pleurer!

A corrections!... Et notez que les trois quarts de ces directeurs sont de médiocres cabots qui n'ont pas eu de succès et qui ont sauté de la scène dans le cabinet directorial; ils seraient incapables de vous dire s'il faut deux *t à crétin*; mais ils corrigent les pièces... ils les refont, ils les refondent; ils font d'un drame un vaudeville, d'un vaudeville une tragédie... Un souci surtout les occupe: y a-t-il, dans votre pièce, une femme en chemise?... S'il n'y en a pas, il faudra en mettre. Et encore, si vous pouvez ôter la chemise, mieux ça sera... Je connais deux Belges qui se sont vus refuser une opérette par le directeur d'un grand music hall parce que le sujet ne comportait aucun déshabillé. Ces deux Belges, qui sont Belges irrémédiablement, se sont refusés à introduire dans leur œuvre une brochette de girls. Mal leur en a pris...

— Mais il faut en revenir à MM. Crommelynck et Van Offel... et à tous ceux qui, dans votre heureux pays, font des rêves de gloire parisienne... Car il n'y a pas que la question d'argent: il y a encore le bloc des arrivés. Ceux-ci, dont vous savez les noms, les grands auteurs, les maîtres à succès, dramaturges et revuistes, une vingtaine, se donnent la main et entourent le cabinet du directeur comme le ferait une garde de porte-glaives. « On ne passe pas! » Voilà la devise. Et l'on ne passe pas... Sans doute, désespéré d'être revenu dix fois vainement sans avoir pu rencontrer un directeur qui pour vous ne sera jamais là, un secrétaire qui a mieux à faire qu'à vous entendre, jugez-vous alors opportun d'écrire?... Ecrivez, mais on ne vous répondra pas. De guerre lasse, vous envoyez un manuscrit... Faites-en votre deuil; vous ne le reverrez

plus... sous ce titre-là du moins. J'ai un jour porté au secrétaire général du théâtre des... le manuscrit d'une pièce que je savais bonne et qui était l'œuvre d'un de mes concitoyens, un Rouennais, comme le canard. Ce secrétaire était mon ami. Dès que je lui eus exposé l'objet de ma visite, il me regarda avec une pitié profonde et ouvrit une armoire qui se trouvait dans l'un des coins de son bureau. J'y vis un amoncellement de cahiers de toutes sortes, jetés pêle-mêle et empoussiérés. « Regarde, me dit mon ami ; il y a là près de deux cents manuscrits ; mets-les tien dessus ; c'en fera un de plus. » Pas un de ces cahiers n'avait été ouvert. Tenez : je fus, il y a cinq ans, secrétaire de X..., quand il était directeur des Folies... mettons Tragiques. Vous savez que ce théâtre, qui était alors au boulevard... est maintenant rue de... Le jour où nous déménageâmes, les manuscrits entassés dans un réduit *ad hoc* furent chargés sur deux camions. C'était le produit de dix années de direction. Il y en avait des centaines. Et je songeais que peut-être, dans ce tas, il y avait des chefs-d'œuvre... Tout cela fut vendu comme vieux papiers...

Mon interlocuteur avala une grande gorgée de son pernod, alluma une cigarette et continua :

— Admettez maintenant que, par miracle, un secrétaire de théâtre, sous la pression d'une recommandation sérieuse (un commanditaire, par exemple), consente à prendre connaissance d'un manuscrit. Il se produira ceci. Chaque matin, dans son bureau, c'est la succession des auteurs éminents joués dans la maison, qui l'ont été ou qui vont l'être, ou qui espèrent l'y être un jour. Grosses légumes, avec qui l'on compte... J'entends d'ici la conversation du premier qui entrera.

— Que lis-tu là ?

— Un manuscrit... Et je suis étonné : c'est très bien, très bien...

— Ah ! vraiment... De qui ?...

— M. Chose. Un inconnu... recommandé par X...

— On peut voir ?

Voilà le manuscrit dans la main de son plus mortel ennemi. Cette main le feuillette, le tourne, le retourne...

— Tu veux me prêter ça, jusqu'à demain ?

— Certainement ; comment donc !...

L'auteur illustre emporte le manuscrit. Il le rapportera quelques jours après.

— Oui. Ce n'est pas mal... On va jouer ça?...

— Oh! vous savez...

Soyez sûr que voilà une pièce qui ne passera jamais, valût-elle *Cyrano*, valût-elle la *Femme Nue*. Peut-être, trois ou quatre ans plus tard, l'auteur sera-t-il étonné de retrouver, dans tel immense succès d'un dramaturge quelconque, non seulement son idée, mais quelques-unes de ses scènes... Il ne pourra que s'incliner, à moins qu'il n'imité M. Léopold Kaplan, qui retrouva le *Faust* déposé par lui, voici trois ans, à l'Odéon, dans le *Faust* de M. Emile Vedel, joué cette saison, — et qui fait à M. Vedel et à Antoine un procès... Je ne vous dis pas évidemment que des découvertes de ce genre sont quotidiennes; mais vous voyez bien qu'elles se produisent. Soyez sûr en tout cas qu'une conspiration véritable est ourdie contre l'inconnu, et qu'il faut un miracle réel pour qu'il arrive à se faire lire... et jouer.

— Alors?

— Alors, il vaut mieux ouvrir une crèmerie, un bouillon, ou vendre le *Soir*... Il vaut mieux surtout, si l'on est Belge, rester chez soi, dans l'ignorance de toutes les petites malpropretés du théâtre parisien... Tout qui vous dira autre chose que ce que je viens de vous dire (et je pourrais en dire durant quatre heures encore) vous trompera, ou ne connaîtra rien de ce dont il parle. Ainsi le théâtre est la proie de quelques messieurs, dramaturges et revuistes, toujours les mêmes, qui mettront tout en œuvre pour empêcher le nouveau venu d'y atteindre! On voit parfois, sur l'affiche de certain théâtre, paraître un nom nouveau. Alors la pièce est donnée en matinée, et une fois. Et vous pouvez être sûr que l'auteur a financé. Combien d'ailleurs ont financé dont la pièce ne sera jamais jouée!... et qui se demanderont toute leur vie à quoi à bien pu passer leur argent!...

Le Parisien averti qui parlait ainsi, sans amertume, en homme depuis longtemps blasé sur des mœurs que seuls encore un Batabélé ou un Belge ignorent, ajouta, en manière de consolation :

— Il y a peut-être un moyen de forcer la porte des théâtres, en dehors du moyen pécuniaire, c'est celui-ci :

porter à un auteur connu un sujet de pièce, ou, plutôt, une pièce aux trois quarts faite et qui est bonne, — lui demander son avis, humblement, et s'il ne consentirait pas à mettre au point, à reviser çà et là une scène, une réplique... Votre autorité, Maître, votre talent... etc., etc. Si la pièce est vraiment bonne, le Maître condescendra, signera la pièce avec vous — lui d'abord, vous ensuite, — prendra les deux tiers des droits, et vous laissera le reste. Mais, lancé ainsi, vous pourrez arriver. Combien d'hommes de théâtre véritables n'ont jamais fait autre chose que de travailler pour d'autres qui les honoraient ainsi de leur signature!... De ces fameux vaudevillistes, encore en cours, Chose et Machin, c'est Machin qui fait tout, et Chose n'a que des relations. Les exemples abondent. Pensez-vous que les revuistes auraient vraiment le temps d'écrire toutes les revues qu'ils signent?... Allons donc!... Et d'ailleurs ces petites nègreries-là ne nous sont point particulières. On en trouve dans d'autres pays également, et même dans le vôtre... Mais si, mais si; cherchez bien.

Il commanda une nouvelle absinthe, qu'il mélangea harmonieusement. Puis il dit :

— On ne butte que sur des choses d'une beauté parfaite, et le théâtre est vraiment un admirable Bondy. Récemment, un directeur de petite scène fit faillite. L'affaire, abandonnée, tenta un industriel, qui avait réalisé une petite fortune dans la vente... mettons des pilules purgatives. C'est une rage qu'ont toute une classe de gens de s'improviser manager pour pouvoir approcher les femmes de théâtre. Celui-ci, plein de bonnes intentions, tomba sur un homme de lettres qui venait d'avoir un gros succès théâtral.

— Avez-vous une pièce pour moi ?

— Je vous l'apportais.

L'auteur fit contracter au « directeur » des engagements brillants; il s'assura un minimum d'autant de représentations, et un dédit de cinquante mille francs fut stipulé en cas de cessation intempestive du spectacle. On eût demandé au directeur de promettre sa femme qu'il l'eût promise... La pièce fut jouée; on la joue encore. C'est un four remarquable. Le directeur, qui a deux mille francs de frais par jour, fait des recettes de deux cent

cinquante francs. Désespéré, il est allé trouver l'auteur. Celui-ci l'a reçu, l'a écouté, lui a dit : « Je m'en f... » et lui a montré le papier signé précisant le chiffre du dédit. « Versez-moi les cinquante mille balles, et nous sommes quittes. » Le directeur, qui voit la petite fortune péniblement amassée dans le commerce des pilules, diminuer, diminuer, est allé crier au secours à la Société des Auteurs, de laquelle je tiens l'histoire. Mais que peut la Société? Rien. Moralité : vendez des pilules purgatives et laissez les femmes de théâtre aux directeurs véritables et aux auteurs qui ne le sont pas moins.

Sur ce mot plaisant nous nous séparâmes. Le Parisien avisé s'en alla, me laissant payer les consommations.

Eh bien, vous me croirez si vous voulez : ces discours, fruits d'une expérience déjà longue, ne m'ont rien enlevé de mes espoirs ni de mes forces — d'ailleurs ravivées par deux raphaël-citrons bien tassés, — et je ne perds pas espoir de faire représenter à Paris mon tout dernier chef-d'œuvre : les *Epanchements de Synovie*, dont je publie ici le titre en manière de « pour prendre date ». Ainsi sommes-nous faits. On voit arriver tant d'imbéciles, on voit représenter tant d'insanités, qu'on ne voudrait mie avoir faites, que la confiance reste, racine tenace, inébranlable, au cœur. Et puis, il ne faut pas nier la chance. Savez-vous ce qu'il était, il y a quinze ans, le propriétaire milliardaire d'un théâtre récemment poussé, palatial et féérique, aux environs de la Tour Eiffel?... Il collait des bandes chez Ollendorf.

Cela dit, sortons de ce théâtre et des autres, secouons la poussière de nos sandales, et, sans prendre un second grog, parlons d'autre chose. Le printemps est frais, les arbres sont fleuris, les Champs-Élysées et le Bois renaisent, on a reçu le Prince des Penseurs — mystification discourtoise d'un petit vieillard doux et blanc, venu confiamment de l'Angevin, et qui n'a que le tort de croire que nous descendons des grenouilles, ce qui est bien gratuitement insulter notre mère Eve... Pauvre petit vieillard pareil à un dessin du glorieux Belge Delaw!... je le reverrai toute ma vie, en contemplation devant son *alter ego* bronzifié, le *Penseur* du Panthéon, avec, derrière lui, la cohue cruelle de ses disciples, les penseurs et les penseuses, qui bâtissaient pour lui une mystification dont Lemice-Terrieux même eût été affligé. L'an dernier, on

avait ridiculisé de la sorte un coiffeur lillois, en lui persuadant qu'il avait du génie... Ce n'était déjà pas généreux ; mais la victime était jeune, la cruauté amoindrie. Pierre Brisset, lui, Prince des Penseurs, est très âgé. On l'a reçu à la gare, mené au Panthéon, à des beuveries, à un banquet. On l'a bafoué pendant tout un long dimanche, se pinçant les lèvres pour ne pas rigoler, les femmes n'osant plus le regarder, tant elles redoutaient de... penser. Puis on a écouté ses théories batraciennes et on l'a remis dans le train, non sans que le cinéma eût copieusement enregistré ses attitudes princières... Voilà à quoi s'amuse les humoristes, si pauvres d'invention rue de la Boétie, ainsi que je vous le signalais l'autre jour... L'an prochain, n'iront-ils pas sacrer Prince des Philanthropes M. Fallières?...

Indifférentes à ces manifestations d'esprit, les Parisiennes dansent le tango, qui est devenu la façon la plus élégante et la plus sûre de tromper son mari, son tuteur ou son amant. Elles se réunissent pour ce faire en des lieux à tous les yeux cachés, dont l'un gît à Montmartre et l'autre aux environs de l'Etoile. Sem, dans le *Journal*, a parlé de celui-ci. Disons un mot de l'autre : c'est l'arrière-boutique, assez spacieuse, d'un petit bar d'aspect quelconque. L'après-midi, vers les quatre heures, la rue s'emplit d'élégantes autos d'où jaillissent des visions qui ne le sont pas moins... L'arrière-boutique comporte un piano, que malaxe un anonyme courageux, et qui, sans trêve, bostonne, tangué, matchiche et grizzlibare. Les belles arrivées, aux bras de danseurs nerveux, apprennent ces pas barbares et de nouveaux moyens de volupté... A ces ébats, à ces étreintes, un professeur préside ; on raconte qu'il est le frère cadet d'un lord anglais. O droit d'aïnesse, voilà bien de tes coups !... Dans une lumière confuse, propice au rêve et au reste, les Parisiennes ferventes de cette foi nouvelle s'abandonnent au cavalier qui ne s'embête pas... Elles sortent à la tombée du soir, lasses et l'œil brillant, remontent dans leur limousine-boudoir, et reviennent le lendemain. On prend du tango comme de la cocaïne :

Ça grise...

C'est d'ailleurs le moment des folies. La folie persane abolie, la folie vénitienne sévit, entretenue par une pièce

romantique de M. Abel Hermant, que joue M. Brûlé, comédien bruxellois... Et l'exagération suivant, les femmes ne reculent plus devant rien. On annonce qu'elles porteront demain la jugulaire de perles, suspendue aux lobes des oreilles. Il paraît que l'effet sera délicieux. Je n'en doute pas. Mais la jugulaire ne pouvant se faire qu'en perles, maris, amants, sont inquiets.

La jugulaire!... Formons le vœu de voir mettre à la mode... le mors. Peut-être ce jour-là saurons-nous conduire les femmes. Mais gare alors au mors aux dents!... Ce sera l'occasion pour M. Noté de nouveaux exploits. On lira dans le *Gaulois*: « Hier, boulevard des Capucines, vers les six heures, M^{lle} Marcelle Yrven a pris le mors aux dents. M. Noté, qui passait, n'écoutant que son courage, s'est précipité à sa poursuite, a été assez heureux pour pouvoir la saisir à la gorge (il n'a pas dû s'embêter) et, après s'être fait traîner sur un parcours de quelques mètres, est arrivé à maîtriser la jolie artiste qui... » etc. etc.

Il y a des gens qui vous disent sans cesse: « Ah!... que n'ai-je vécu à l'époque de Duguesclin, de Psammétique, de Louis XIV, de M^{me} Réjane...! » On ne sait de quoi se plaignent ces neurasthéniques. Aucune époque n'a valu ou ne vaudra la nôtre... encore qu'on soit obligé de parcourir, au moment où le printemps chante, les salles de la Société Nationale des Beaux-Arts... — le « Salon ».

Je vous en dirai deux mots la prochaine fois. Je ne m'en sens aujourd'hui ni le courage — ni le goût.

LÉON TRICOT.

LA PROSE ET LES VERS

Géo DRAINS : LES SEMAILLES (Association des Écrivains belges). — **Charles PLISNIER** : L'ENFANT QUI FUT DÉÇU (Collection *Flamberge*). — **Maurice GAUCHEZ** : PAYSAGES DE SUISSE (O. Lamberty). — **P.-H. DEVOS** : UN JACOBIN DE L'AN CVIII (Librairie Moderne). — **Omer DE VUYST** : EN PLEINE FANTAISIE (id.). — **Franz MAHUTTE** : QUELQUES HISTOIRES (L'Édition populaire). — **Armand THIBAUT** : LE SOLEIL DE POURPRE (B. Grasset à Paris). — **Georges DWELSHAUVERS** : INO (H. Lamertin). — **J. VANROY** et **L. BAJART** : CE BON MONSIEUR ZOETEBEEK (O. Lamberty). — **Jules POTVIN** : JULIEN DILLENS (F. De Nobele). — **Gustave CHARLIER** : LE SENTIMENT DE LA NATURE CHEZ LES ROMANTIQUES FRANÇAIS (Fontemoing à Paris). — **A. DE BOODT** : DES RONDES POUR NOS JEUX, DES CHANSONS POUR NOTRE AGE (Schöft frères).

Que de livres accumulés sur la table depuis un mois ! Et que de variété : romans, poèmes, essais, théâtre, critique, nouvelles ; aucun genre n'est absent. On voudrait consacrer à quelques-uns de ces ouvrages l'étude attentive et longue qu'ils méritent. Nous le ferons pour certains, au gré des circonstances ou de l'actualité, revenant sur les brèves notes qu'il nous est seulement permis aujourd'hui d'insérer ici.

Deux jeunes poètes ont publié leur livre de début. L'un, M. Geo Drains, témoigne d'une abondante facilité qui lui permettra de mettre au service de sa pensée, qu'on devine attentive et curieuse, une expression souple, énergique et généreuse. Les *Semilles* contiennent des pièces d'inspiration variée. L'auteur s'abandonne à toutes les émotions, il regarde tous les paysages, il accueille tous les souvenirs. Son vers est volontiers sonore, frappé de mots et d'images catégoriques.

M. Geo Drains se fait de la mission du poète une idée haute. Il paraît de taille à la remplir, en ce qui le concerne, avec une noble conscience :

*Sous les averses aux flagellements iniques,
Sois la bête de somme au glorieux jardeau,
Qui, les genoux en sang et les doigts en lambeaux,
Arrache à l'ouragan les épis magnifiques !
Sois le titan jarouche aux deux poings arc-boutés,
Qui ferme la grand'porte au nez de la Tourmente ;
Et quand tout est fini, quand les gerbes sanglantes
Sont sauvées dans ta grange, alors, ton corps lassé,
Étends-le comme un chien au travers de ton seuil,
Et veille en écoutant agoniser les astres
Pour qu'un jour tu puisses dans l'immense désastre
Semer à pleines mains, avec un cri d'orgueil,
La graine de ton sang et le blé de tes moelles
Et voir s'épanouir aux pourpres sans clartés,
Ton verbe impérissable, en parterre d'étoiles !*

Non moins que les poèmes, les dessins dont M. Geo Drains a orné son livre sont intéressants.

C'est un recueil de débutant aussi que celui de M. Charles Plisnier. Sur le mode mélancolique, attristé, désespéré, une âme qu'un premier chagrin a désemparée nous conte sa rancune et sa déception. Il suffit de lire les titres de la plupart de ces courtes pièces pour savoir de quelle amertume est fait le désenchantement de celui qui a vu sa foi « faire naufrage » et qui, « revenu des mirages », se dit *l'Enfant qui fut déçu*.

Je cite, en consultant la Table des Matières: *Découragement; Stoïque Lâcheté; Déception; Mensonge; Remords; Douleur; Hypocrisie; Heures douloureuses; Je pleurerai...; Enthousiasme brisé; Espoir arraché; Délire; Le Cœur aigri; etc.*

On pourrait regretter que tant de précoce désillusion entre dans l'âme d'un jeune homme au seuil de la Vie. Mais cette Vie elle-même et ce qu'elle apporte, malgré tout, de foi et de volonté d'énergie a été la plus forte; car c'est sur des paroles de vaillance et d'humilité que s'achève le livre auparavant orgueilleusement désespéré:

*On se pose dans ses peines comme un exemple,
On s'efforce d'être poignant — et gracieux,
Et l'on s'immole au monde avec des gestes amples...
— Mais on n'est qu'un petit collégien prétentieux...*

M. Charles Plisnier, s'il le veut, pourra nous donner bientôt le poème ému et vigoureux qui chantera la solide ferveur de l'« Adolescent » et ne pleurera plus le facile chagrin de l'« Enfant » trop gâté.

Aux *Images de Hollande* succèdent les *Paysages de Suisse*. M. Maurice Gauchez, quand il voyage, ne fait pas un pas sans dessiner sur son calepin des croquis alertes, enlevés d'un crayon sûr et net. C'est l'âme des décors que le poète a voulu pénétrer; c'est le sentiment ou la sensation éprouvée en face des monts ou des plaines, des lacs ou des torrents, des bois ou des moissons, des cités ou des villages qu'il cherche à nous faire partager.

Son impressionnisme vise au pittoresque, mais dédaigne l'étranger à tout prix qu'affectionnent trop de peintres d'aujourd'hui, — ceux qui travaillent avec des couleurs et des lignes comme ceux qui travaillent avec des mots et des images.

L'album de « paysages » que M. Gauchez a rapporté de Suisse et qu'il a fait joliment illustrer par MM. A. Lynen et Van de Broeck évoque à nos souvenirs les tableaux qui ont émerveillé nos rétines quand nous avons contemplé la majesté grandiose et diverse des pics neigeux, des torrents dont la grâce et la fraîcheur

*Dessinent sur le corps merveilleux de la Suisse
Un réseau vert et bleu de minces cicatrices
Par où giclent les eaux, comme un afflux de sang;*

le Léman qui frissonne « marbré d'argent et or » ; le glacier,

Rival du clair de lune et des astres en fleur,

sur le dos écaillé duquel

*S'allume l'éclat pur
De l'émeraude en feu qu'un peu de sang détrempe;*

Berne qui se pare en souveraine

De pudeur élégante et de chaste beauté:

Bâle

Religieuse et grave et charnelle à la fois;

Zurich, qui

*... Champ de clochers, de tours et de tourelles,
Est la ville où Dimanche a partout ses chapelles.*

Lucerne, qui

*Comme un beau corps de femme à la chair jeune et fraîche
... Sort de l'onde et s'assied près des fleurs
Entre les marronniers dont le charme enjôleur
Ombre le quai d'or qu'un flot limpide lèche.*

Dans l'intéressante « Collection Junior » qui publie des œuvres de nos jeunes romanciers et conteurs, est réédité *Un Jacobin de l'an CVIII*, le roman de début de M. P.-H. Devos.

Ecrit dans une langue solide et sobre, ce livre affirma la volonté de son auteur de rompre avec les habitudes invétérées de littérature rustique descriptive et plastique qui menacèrent de monotoniser la production littéraire belge. M. P.-H. Devos a voulu faire œuvre de psychologue; il a dessiné des caractères, fouillé des âmes, interrogé et expliqué des consciences. Le jeune homme qu'il met en scène vit intensément; dans un cadre bruxellois pittoresque et qui prend, dans le livre, juste assez d'importance pour permettre d'accuser le relief des personnages et de préciser l'intérêt des épisodes, mais n'accapare pas tous les soins de l'auteur et par conséquent l'attention du lecteur, nous voyons se mouvoir des gens dont tous les ressorts sentimentaux ou moraux sont démontés sous nos yeux avec une rigueur patiente et sûre.

Un Jacobin de l'an CVIII méritait d'être réédité parce qu'il mérite d'être relu. Et puis l'élégant petit volume sympathiquement préfacé par M. Maurice Wilmotte contient aussi les Lettres originales que M. Devos envoya récemment d'Espagne à un journal de Bruxelles. Elles valaient mieux que la fugitive publication quotidienne qui ne laisse aucune trace.

A M. Omer De Vuyst, ce sont des contes qu'a demandés l'éditeur de la « Collection Junior ». Ils sont une douzaine réunis sous le titre : *En pleine fantaisie*. C'est M. Maur. des Ombiaux qui les

présente au lecteur en caractérisant la manière, mélange d'allégorie et de réalité, de ce pince-sans-rire qui se révèle à nous, avec à la fois de l'ironie et de l'amertume, mais jamais de l'in vraisemblance, parce qu'il a soin de toujours « puiser à même la vie les détails dont il use ».

Il y a une verve satirique énorme dans les facétieux récits de M. De Vuyst. Mais c'est dans le spectacle de la réalité quotidienne apparemment la plus banale, la plus indifférente que l'auteur a trouvé ses prétextes à fantaisistes transpositions. Il est un observateur narquois, presque cruel souvent, mais qui, selon l'antique conseil, se hâte de rire de tout de peur d'avoir à en pleurer.

Il serait difficile de dégager d'un incident, d'un personnage, d'un trait de caractère une moralité plus risible et en même temps plus raisonnable que celle qui donne un tour joyeux aux histoires que M. De Vuyst est allé chercher non pas « en pleine fantaisie », mais bien « en pleine réalité » burlesque et paradoxale.

Dans une autre Collection à bon marché : l'Édition populaire qui lance de petits volumes à trois sous où le classique voisine avec le moderne, le belge avec l'espagnol, l'anglais et le français, M. Franz Mahutte publie *Quelques Histoires*.

On sait de quelle précise finesse d'observation, de quelle sympathique sensibilité est fait le talent de l'auteur de *Sans Horizon*. C'est peut-être dans le petit conte délicatement ému ou ironique avec esprit, ou pittoresque comme une image au dessin net et sobre, que M. Mahutte excelle. Il en vient de donner une nouvelle preuve dans ces *Quelques Histoires* dont plusieurs, inédites, ont confirmé l'excellente opinion que nous avons, depuis longtemps, grâce aux autres.

M. Armand Thibaut s'est borné à donner la nationalité belge à trois ou quatre des personnages du roman qu'il intitule *Le Soleil de Pourpre*. C'est le seul signe, et encore n'a-t-il rien de formellement indicatif, qui nous révèle que l'auteur est notre compatriote. Son livre, édité à Paris, nous fait faire en effet la connaissance d'un monde de touristes cosmopolites qui « bridgent », « tennissent », « flirtent », « bostonnent » ou « paressent » dans un hôtel de Sicile, vieux monastère modernisé à l'usage des Cook's mondains en mal de faste, de nonchalance et d'originalité.

Jacques d'Argel — c'est un des Belges, mais il pourrait sans dommage être né en n'importe quel autre pays civilisé — est troublé par le charme étrange et capiteux de M^{lle} Gilberte Dursa, une fillette un peu mystérieuse établie avec son père dans le pays; par la beauté tentante et l'humeur pas farouche de la superbe Américaine, aventurière un peu, mariée juste autant qu'il faut pour agir en tout à la guise de ses caprices amoureux, qu'est Mrs. Edith Lee; par l'amitié sérieuse et sincère de la clairvoyante baronne Lucie de Lérancourt.

Tirailé de l'un à l'autre de tant de sentiments contradictoires que ces femmes éveillent en lui, d'Argel, qui me semble manquer de décision autant que de franchise, prend le parti, parce qu'il ne sait en fin de compte à laquelle de ses amies se vouer, de quitter Taormina sans tambours ni trompettes après maintes semaines d'hésita-

tion. Est-ce sagesse, affolement ou simplement désir de sortir d'une impasse ou volonté de s'affranchir des soucis d'un casse-tête amoureux, je ne sais. Toujours est-il que le roman trouve dans ce brusque départ une fin commode mais non une conclusion.

Au demeurant, l'intrigue imaginée n'est là, vraisemblablement, que pour permettre à l'auteur de raconter avec un pittoresque qui n'approfondit guère, mais ne manque pas de charme, l'existence des pensionnaires désœuvrés du Palace sicilien, et de décrire les merveilles somptueuses des paysages au milieu de quoi ils vivent, ébauchant des idylles ou des drames qui ne peuvent, qui ne doivent pas tirer à conséquence.

Ce pittoresque, ce charme, cet art descriptif, M. Armand Thibaut en possède les précieuses qualités avec abondance et distinction.

J'ai longuement parlé de l'« action dramatique » de M. Georges Dwelshauvers lorsqu'elle fut, cet hiver, créée sur la scène du Parc à l'intention des abonnés des Matinées Littéraires.

Ino paraît en librairie. En lisant cette œuvre pathétique, de belle tenue littéraire, d'originale conception dramatique, on pourra en détailler mieux les mérites, en découvrir toutes les réalisations ingénieuses ou profondément émouvantes.

Quelque réserve qu'elle appelle, la tragédie de M. Dwelshauvers n'en reste pas moins une tentative hautement intéressante, qu'un érudit, doublé d'un artiste, tel que l'éminent professeur pouvait seul oser et réussir.

Si tous ceux qui ont, pendant plus de cent soirs, été au *Bois-Sacré*, s'éjouir au spectacle des aventures provoquées chez *Ce Bon Monsieur Zoetebeek*, bourgeois de Bruxelles, par son ambition désabusée et sa confiance trahie, lisent ces trois actes qui les a tant fait rire, la comédie de MM. J. Vanroy et L. Bajart connaîtra un tirage inusité en Belgique.

Je n'irai pas jusqu'à dire que, dépourvus de leur accent, de leurs mines inimitables, de leurs facéties irrésistibles, les personnages de cet hilarant tableau de mœurs locales très exactement observé, avec un rien de moquerie outrée, gardent une égale saveur. Il est évident qu'entendre et regarder par exemple l'impayable acteur qu'est Libeau, constitue une joie à laquelle rien ne supplée quand on lit dans le texte le rôle : il faut le voir interpréter. Mais néanmoins, le plaisir que j'ai pris à la lecture de *Ce Bon Monsieur Zoetebeek* atteste le mérite caricatural de cette fantaisie en belle humeur, au comique savoureux, à la satire sans méchanceté.

M. Gustave Charlier apporte, en une vaste étude d'une documentation abondante et sûre, une contribution minutieusement argumentée à la question de savoir jusqu'où et comment et pourquoi les romantiques Français eurent le sentiment de la Nature.

C'est un consciencieux travail de lettré qui a une copieuse culture et sait avec méthode étayer des preuves et préparer de ces conclusions toujours défendables et toujours discutables qui sont l'aboutissement de toutes les thèses de critique.

Remontant aux indications que donnent les précurseurs : Jean-Jacques et Delille, Buffon et Bernardin de Saint-Pierre, M^{me} de Staël et Chateaubriand, l'auteur aboutit à l'examen des *Médita-*

tions, des *Harmonies*, des *Orientales* et à l'importance que prit, vers 1830, le paysage dans le roman et en peinture.

L'ouvrage de M. Charlier, d'une belle érudition, est élégamment écrit et clairement ordonné.

M. Jules Potvin, qui consacrait récemment une étude très sagace à *Antoine Wiertz*, publie aujourd'hui, dans une édition de très artistique tenue, une monographie du statuaire *Julien Dillens*.

L'œuvre de Dillens fut magistrale ; son influence fut bienfaisante ; l'homme et ce qu'il laissa derrière lui méritent les éloges et l'admiration que tous ceux qui connurent l'un et apprécient l'autre ne cessent de leur témoigner. On ne pouvait mieux rendre hommage au Maître trop tôt disparu que ne vient de le faire M. Jules Potvin.

Pour la troisième fois. M^{me} Anna De Boodt réunit des *Rondes* et *Chansons* destinées aux petits enfants bien sages. Paroles gracieusement puérides, musique aimable et facile, mais non dépourvue de pittoresque, présentation élégante dans un album joliment édité, il n'en faut pas plus pour assurer le succès de ces petites pièces avenantes.

PAUL ANDRÉ.

LES JOURNAUX ET LES REVUES

ALLEMAGNE

Je m'étonne que, connaissant l'allemand quelque peu mieux que les autres langues étrangères, ayant une grande sympathie pour certains Allemands et de l'admiration pour certains autres (« Nous aimons toujours ceux qui nous admirent, et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons »), estimant que la pensée allemande — comme toute pensée — offre pour nous un grand intérêt, et que le dédain est une pure imbécillité, très répandue d'ailleurs, cela va de soi ; persuadé, sans danger d'erreur, que *comprendre* vaut mieux ; disposé à croire que toute chose mérite d'être connue, et peut-être même d'être aimée, — je m'étonne, dis-je, d'éprouver un ennui si profondément sincère à lire des articles allemands. Cet ennui, j'en ai honte ; d'autant plus que mes excuses me paraissent bien superficielles : Peut-être provient-il simplement de la pesanteur des phrases et des mots. *Staatseisenbahnschienenritzenreinigungsinspektor*, bien que classique, n'est pas harmonieux ; et, quoi qu'on puisse penser de l'anglais, *Yours truly* est plus bref que, par exemple, « Votre, se réjouissant de vous revoir bientôt car, malgré l'absence trop rigoureuse qui, depuis si longtemps déjà, nous tient séparés, l'heure succède à l'heure et le jour au jour, dévoué. »

Ces questions de forme ont malheureusement une certaine importance, et nuisent à la bonne compréhension. Cela est très sot, mais cela est. La déplorable lourdeur du langage, son allure pédante et solennelle, sa monotonie compliquée, empêchent que l'on goûte, comme il faudrait, l'idée, qui d'ordinaire est très mûrie, savante souvent, et même profonde...

Prenons courage, pourtant.

Dans les *Süddeutsche Monatshefte*, un article, que je crois passionnant : *Die Berufung J. v. Liebig's an die Universität Wien*, d'après des documents inédits. — Par malheur, je ne puis m'attarder, ici, à parler de chimie. — Dans le même fascicule, d'autres articles, auxquels nous reviendrons tout à l'heure. Pour l'instant, *Das literarische Echo* nous attire, — plus agréable à lire, beaucoup.

On y parle d'un écrivain suisse-allemand : Heinrich Federer. Il y a longtemps que les écrivains suisses d'expression allemande (puisque c'est ainsi qu'il faut dire) se distinguent. Les noms seuls de Konrad-Ferdinand Meyer et de l'admirable et délicieux Gottfried Keller, le prouvent assez. Précisément, un écrivain tel que Keller, montre ce que l'on peut faire de la langue allemande, et que la lourdeur n'est pas du tout inhérente à son génie. Ces deux Zurichoïses sont des grands-pères qui valent aux jeunes écrivains de leur pays toute notre attention. Déjà, j'ai eu l'occasion de dire quelques mots ici, je crois, d'un paysan-poète suisse, dont on parle beaucoup en ce moment, et dont parlait notamment le *Literarische Echo*. Voici qu'il nous signale, cette fois, un nouveau nom.

Avec amour et pénétration, Federer, paraît-il, étudie tout ce qui concerne son petit pays, mais, par l'ampleur de sa pensée, il dépasse le régionalisme. Il parle des montagnes, des hommes (son œuvre principale est un roman intitulé *Berger und Menschen*), des animaux, des plantes, des chemins de fer, des ascensions et des chutes périlleuses, de la grandeur des Suisses et de leurs petits calculs, des étrangers et de l'industrie hôtelière. C'est beaucoup. Toutes ces choses, il les considère en artiste et en penseur. Enfin, assure l'excellente revue allemande, la grande pensée qui fait l'unité de son œuvre, dépasse les considérations purement scientifiques et intellectuelles : elle est *Menschheitsgedanke*, *Weltanschauung*, ou bien, mieux, *Weltgefühl*, — trois mots très allemands, qui, à mon regret, défont la traduction.

Das Literarische Echo nous fait connaître aussi (numéro du 15 avril) un écrivain islandais, Steingrímur Thorsteinsson. Ce lyrique, le plus vieux poète de l'Islande (il est âgé de 80 ans) y est aussi le plus aimé.

M. de Rudder publiait une étude ici même, il ya quelques mois, au sujet d'un drame islandais joué avec grand succès au Théâtre Dagmar de Copenhague, à Stockholm, et au Residenz-Theater de Munich. Parlant de ce drame (*Bergeyvind et sa femme*, de Johann Sigurjónsson), M. de Rudder citait le nom de Mathias Jochumsson, auteur d'un véritable chef-d'œuvre dramatique : *Jon Arason*. Les sommets de la littérature islandaise d'aujourd'hui sont précisément Jochumsson et Steingrímur Thorsteinsson, et aussi Benedikt Gröndal le jeune, mort en 1907. Tous trois sont des lyriques. La littérature islandaise moderne est surtout lyrique, d'ailleurs. Par son passé admirable, et aussi par ce qu'elle est aujourd'hui, la littérature islandaise fait honneur au monde germanique. Il le reconnaît volontiers, et, tout récemment, l'écrivain autrichien J. C. Poestion, qui a spécialement étudié cette nouvelle et lointaine floraison, consacrait à Thorsteinsson une monographie, avec soixante traduction de ses poèmes.

Ces poèmes, dit C. V. Susan dans le *Literarische Echo*, n'ont point tant de valeur par le fond, qui est très près du romantisme allemand, que par l'atmosphère particulière qui les enveloppe, et qui est bien islandaise.

Ainsi, depuis quelque temps, on s'intéresse de plus en plus, curieux de nouveauté, aux poètes de ce petit pays perdu au loin, mystérieux pays des vieux Eddas.

En feuilletant à nouveau le numéro des *Süddeutsche Monatshefte*, de Munich, je trouve un article, qui me paraît savant, sur les *Hinrichtungen als Volksfeste*, c'est-à-dire sur les exécutions capitales, en tant que fêtes populaires.

Quel sujet charmant, n'est-ce pas ? et bien d'actualité, maintenant que les « bandits tragiques » ont cessé de l'être. De nos jours, on ne va plus guère voir couper la tête aux gens ; ces réjouissances ne sont plus à la mode ; on n'y mène plus ses enfants ; on ne connaît plus ce bonheur d'y soulever les mioches à bras tendus au-dessus de la foule, afin qu'ils voient, et puis, quand c'est fini, de les embrasser sur leurs deux bonnes joues, qui, elles, sont encore là. Il semble, de nos jours, que l'on éprouve quelque gêne à tuer ou même à voir tuer. Jadis, cela était relativement normal. Mais, dans notre société d'aujourd'hui, le sentiment, l'« humanitarisme », ont fait des progrès. C'est ici que le bon et fougueux Jean-Christophe exercerait peut-être sa verve : « Les bois apôtres ! Il est beau de voir s'indigner contre le retour à l'animalité ce troupeau de chiens mêlés. Après avoir outragé la vie, après lui avoir enlevé tout son prix, ils l'entourent d'un culte religieux... Quoi ! Cette vie sans cœur, sans honneur, sans signification, un pur souffle physique, un battement de sang dans un morceau de chair, voilà ce qui leur semble digne de respect ! Ils n'ont pas assez d'égards pour cette viande de boucherie, c'est un crime d'y toucher. Tuez l'âme, si vous voulez, mais le corps est sacré... »

Au point de vue artistique, une exécution capitale, surtout en tant que fête populaire, ne devait pas manquer de caractère. De nos jours, elle n'en aurait plus beaucoup. Nous avons trop peur ; nous ne sommes plus assez sauvages. C'est bien désolant. Pour nous, qui avons la prétention de nous scruter et de nous connaître ; pour nous, auto-psychologues, qui nous contemplons si volontiers nous-mêmes, rien n'est plus indispensable que le spectacle de la mort. Que nous nous contemplions au repos, ce qui ne vaut rien, ou en action, ce qui est mieux, selon Goethe, — jamais nous ne pourrions avoir une idée totale de notre être : Mais voir mourir quelqu'un, c'est un peu se voir mourir soi-même, c'est se connaître mieux, — et l'on ne saurait donc en multiplier assez les occasions.

Toutes les occasions de s'observer sont bonnes, en nos siècles de subjectivisme à outrance. Se voir, se voir encore (je n'irai pas jusqu'à la plaisanterie) voilà l'essentiel ! J'ai connu un Turc qui, lui aussi, avait résolu de se contempler : Il se détacha tout d'abord de son être le plus fruste et le plus animal, et le contempla ; ce fut facile ; puis, il voulut se contempler dans l'état de contemplation où il était une minute auparavant ; il monta donc d'un degré ; puis, il voulut se contempler dans l'état de contemplation où il était quand il contemplait son premier état de contemplation ; puis...

Finalement, il se trouva monté tellement haut, qu'il fut pris de vertige, tomba par terre, et se cassa le nez.

Et je passe, à pleurer sur son triste sort, le temps précieux qu'il me faudrait consacrer à lire, traduire et commenter un savant article de revue allemande.

R.-E. MELOT.

LE DRAME ET L'OPÉRA

Monnaie : *Proserpine*, opéra en 4 actes de M. C. Saint-Saëns (7 avril).

Parc : *Le Marchand de Regrets*, pièce en un acte de M. F. Crommelynck et *La Nuit de Shakespeare*, pièce en 3 actes de M. H. Van Offel (11 avril).

Alhambra ; *Le Joyeux Paysan*, opérette en 3 actes de M. Léo Fall (12 avril).

Proserpine. — Si l'on tient compte de ce que l'œuvre qui nous a été présentée pour la première fois cette année à la Monnaie date de 1887 et qu'à cette époque elle fut écrite par un musicien qui n'a jamais révélé des dons de novateur hardi et de précurseur original, on doit convenir que *Proserpine* ne manque ni de clarté, ni d'ingénieuse harmonie, ni d'élégante correction. Aujourd'hui, nous avons entendu tant de compositions autrement émouvantes ou pittoresques, savantes avec une recherche compliquée des effets les plus rares, que nous écoutons avec froideur ce qui, naguère, pouvait être prisé pour son charme, ou simplement pour sa belle tenue. Ces qualités-ci ne suffisent plus à nos tympanes et nos âmes exigeants. *Proserpine* est l'œuvre d'un artiste consciencieux, sûr de son métier et qui, par des moyens sans audace comme sans caractère imprévu, réalise un dessein conforme et paisible.

Le cadre, l'époque, le sujet déjà que le librettiste a fournis au commentateur musical sont sortis de l'arsenal où s'alimentèrent les faiseurs les plus en vogue de l'« opéra » selon la ponctuelle formule surannée.

Proserpine est, au temps de la frivole, sensuelle et tragique Renaissance italienne, une courtisane qui s'éprend du beau chevalier Sabatino. Mais le jeune homme est fiancé à Angiola, chaste vierge blonde, et il entend se donner, fidèle, à cet amour pur. *Proserpine*, à qui M^{lle} Béral prête des accents de pathétique passion, paye Squarocca, un bandit crânement campé par M. De Cléry, pour qu'il fasse tomber la jeune fille dans un piège assassin. Le coup rate et c'est *Proserpine* démasquée qui se poignardera sous les yeux éperdus des deux jeunes gens : — M. Girod, toujours très en voix, toujours chaleureux comédien et M^{lle} Bérelly, gracieuse, bien chantante et sympathique.

Tout cela évoque un peu la friperie romantique et il y a désaccord, incontestablement, entre l'invraisemblance tumultueuse de ce drame de clinquant et la sage ordonnance d'une partition où l'auteur a enchaîné à la fois trop et trop peu d'« airs », de « duos », d'« ensembles » démodés. Il y en a trop pour que l'œuvre satisfasse nos goûts d'un modernisme plus accusé; il n'y en a pas assez pour qu'elle ait l'intérêt d'un curieux pastiche archaïque.

M. Lauweryns a dirigé l'exécution de *Proserpine* avec les soins les plus intelligemment attentifs et, après toutes celles que les artistes, directeurs et régisseurs de la Monnaie ont réalisées cet hiver, la mise en scène des quatre petits actes tour à tour aimables ou tragiques de M. Saint-Saëns a été parfaite en tous points.

* * *

Le Marchand de Regrets. — M. F. Crommelynck, qui n'en était pas, du reste, à son coup d'essai, avait pris le soin d'avertir les auditeurs de sa pièce nouvelle qu'elle était inspirée d'une conception originale qu'il se fait du théâtre. On aurait mauvaise grâce, en formulant un jugement sur *Le Marchand de Regrets* à se placer ailleurs qu'au point de vue de l'auteur. Jamais une critique n'aura dû être plus objective, pour être juste, que celle que mérita pareille œuvre : on la sent écrite en effet en toute sincérité. Une opinion impersonnelle s'impose. Il faut répondre non à cette question : ce théâtre me plaît-il, m'émeut-il, m'intéresse-t-il ? — mais bien à celle-ci : l'écrivain a-t-il atteint son but ?

Une autre fois, nous pourrions discuter l'opportunité, ou l'excellence, ou le bon sens même de ce but. Aujourd'hui, nous n'envisagerons que la valeur des moyens employés pour y parvenir.

Jamais l'expression de « tragique quotidien » ne sera mieux appliquée qu'au petit drame simple et rapide qui se passe dans une boutique d'antiquaire, — celui-là que M. Crommelynck avec une affectation allégorique un peu outrée appelle un « marchand de regrets ».

Ce marchand est sombre, inquiet, farouche, atteint d'une maladie angoissante de jalousie forcenée. La façon dont il traite sa femme, dont il la regarde, dont il lui parle suffirait à éveiller la crainte chez la pauvre terrorisée ; or l'Anne-Marie si gentiment, si poétiquement, si sensitivement incarnée par M^{lle} Dudicourt m'a paru très disposée à faire l'accueil le plus hospitalier aux galantes entreprises du meunier Claude, un beau gars plein de santé, qui fleure bon la farine, le pain frais, le grand air, la Vie enfin...

Anne-Marie et Claude seront amants. L'antiquaire l'apprendra par l'inconsciente dénonciation d'un fou qui rôde, sinistre, dans la maison, sans que l'auteur ait pris la précaution de nous dire pourquoi il y est, et ce qu'il y fait. Le mari, dans sa rage et son désespoir, se venge en tuant la voisine, une vieille entremetteuse qui a favorisé les rencontres du couple adultère.

Tout cela ne manquerait pas d'être banal et assez incohérent si l'auteur n'avait réalisé ce qui fut son véritable dessein : créer une atmosphère d'angoisse, suggérer la terreur, l'effroi d'un mystère qui plane, l'atroce impression de voir ces quelques cerveaux hallucinés sombrer dans le désarroi de la catastrophe.

Autant que M^{lle} Dudicourt, MM. Blancard et Bondrille, le funèbre cocu et l'amant préféré, M^{me} Roy-Fleury, la voisine complaisante ont apporté un zèle et un talent parfaits à la création de cet acte curieux. Mais M. Maury, le fou, et M^{lle} Jeanne Russy, la servante niaise, ont campé des types d'un naturel effarant.

* * *

La Nuit de Shakespeare. — La pièce de M. Horace Van Offel n'a elle, rien d' « impressif ». Elle ne vise à rien révolutionner des traditions dramatiques. Elle cherche à plaire et à émouvoir par les moyens les moins compliqués. Ne sont-ce peut-être pas encore, à tout prendre, les meilleurs ?

Surtout si celui qui en use fait preuve de dextérité et si le sujet qu'il imagine est de ceux qui lui offrent les éléments d'un pittoresque et d'un intérêt de bon aloi.

La Nuit de Shakespeare est du bon théâtre. Nul de ceux qui ont vu ce drame alerte, mouvementé, ingénieux, passionné n'a manqué d'y prendre de l'agrément.

M. Van Offel a de l'imagination, de l'érudition et le tour de main qui fait qu'un personnage, au long de trois ou quatre actes solidement charpentés, prend et garde son relief caractéristique, qui fait qu'une scène s'enchaîne à l'autre, se développe et donne tout l'effet attendu d'elle.

C'est un épisode de la vie aventureuse du rôdeur de tavernes, du chercheur d'aventures, du bohème à la fois chevaleresque et cabotin que fut le grand Will de Stratford-sur-Avon que l'on nous a voulu conter ; on l'a entouré d'une foule d'incidents qui donnent à la pièce une vie amusante ; on a imaginé trente personnages de comédiens, de bretteurs, de bourgeois, de taverniers, de marchands qui font grand bruit dans l'auberge où s'est arrêtée Titiana, ensorce-lante grande dame italienne, coquette et romanesque à la fois. Shakespeare qui cherche fortune, — et ne rencontre qu'un ignare directeur de théâtre à qui, en passant, il dit son fait en une tirade d'une belle venue sarcastique, s'éprend de Titiana. Il conquerra le cœur de la jeune femme en lui récitant la plus frémissante des scènes d'amour de *Roméo et Juliette*, alors qu'un bellâtre croyait se l'être attachée par ses flagorneries et ses fadeurs vaniteuses.

Sans vouloir développer prétentieusement un symbole, ou cacher sous des parures bizarrement allégoriques une idée toute banale parce qu'éternelle, M. Van Offel a, le plus clairement mais le plus agréablement du monde, démontré ceci, qu'on nous a souvent répété déjà, que la Poésie est plus forte que la Prose, l'Idéal que la pratique platitude et qu'une âme d'élite touche toujours un cœur de femme sensible.

Le comité du Théâtre belge, qui avait désigné la pièce de M. Van Offel pour figurer au programme de la première série de représentations qu'il patronnait au théâtre du Parc a donné à M. V. Reding les moyens de bien faire les choses. *La Nuit de Shakespeare* exige une mise en scène animée et chatoyante. Le premier et le troisième actes, qui se passent dans l'auberge joyeuse et tapageuse de Betsy, plantureuse hôtesse chez qui des comédiens ambulants ont dressé leurs tréteaux, ont été l'occasion d'un prodige d'habileté, sur la scène étroite du Parc. Quant à l'interprétation, elle fut pleine de mouvement, d'entrain ; M. Marey campa avec un art vaillant et sûr un Shakespeare à la fois chaleureux, énergique, élégant et passionné. Autour de lui, les trente personnages de la pièce se dépendèrent avec un brio convaincu.

Le Joyeux Paysan. — Gavés de danses et de flons-flons tour à tour languoureux ou guillerets par l'opérette viennoise à la sauce tzigane, nous sommes mal préparés pour goûter l'agrément, idyllique avec presque de la puérité.

Les histoires campagnardes sont peu propices aux pâmoisons des violons, aux romances voluptueuses et les rondes paysannes au son de l'harmonica ne remplacent qu'avec gaucherie les valse lentes dans les restaurants nocturnes parisiens.

Aussi *Le Joyeux Paysan* de Léo Fall, qui manque de tous les piments habituels de l'opérette à la mode nouvelle, semble-t-il, malgré plus d'une page musicalement très bien venue, une œuvrette assez fade. Le zèle de M^{me} Germaine Huber et de M. George, l'une toujours chanteuse généreuse et comédienne accomplie, l'autre comique sobre et bonhomme, ont réussi à mettre un peu de vie dans ce qui en est par trop dépourvu.

Comme toujours la pièce est montée, à l'Alhambra, avec autant de goût que de somptuosité.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS ET LES ATELIERS

C.-L. LEGRAND (*Galerie d'Art*). — Je ne me charge pas de former quelque jugement sur les interprétations picturales, paysages et intérieurs, de Legrand. Se répète ici cette impression si fréquente et pour moi si pénible, de me trouver en face d'une nature sincère, oui, mais tellement dépourvue de goût, de culture un peu générale de la sensibilité ! Il y a certainement dans l'ensemble des toiles de Legrand des preuves nombreuses d'une vision délicate et émue. Tels surtout les paysages, où notamment *Les étangs* constitue une belle page, qui a beaucoup de ciel, rendu avec grandeur et douceur, surtout dans la partie fuyante des bois et les nuages roses qui se reflètent dans les eaux. Legrand, visiblement accessible à la poésie de la nature a senti cette poésie et l'a heureusement rendue. Mais il est facile de voir qu'il n'a aucun goût tout seul et que c'est par hasard. Ailleurs, presque partout, c'est le morceau de paysage, le sujet collé sur la toile sans à-propos, sans discernement des masses ni des équilibres, *Après la pluie*, *Coin de ferme*, *Impression*, et tout le reste.

Quant à l'imagination, il est visible qu'elle aussi est absente. Les peintres me semblent faire profession de la craindre autant que les savants.

On redoute son intrusion aux suites fantasmagoriques dans un cerveau non suffisamment solide. En science cela se comprend, mais en art moins facilement. Ce qui tendrait à faire croire que l'imagination disparaît non pas tant par discipline, mais qu'elle disparaît de l'humanité.

Il n'y a pas de doute pour moi, en voyant les tableaux de Legrand

que les défauts de cet artiste proviennent d'un manque de culture, mais Legrand est de ceux qui ont quelque chose dans le ventre.

Pour élever ce quelque chose à la hauteur d'un être qui ne restera pas toute sa vie embryonnaire, il faudrait à l'artiste une culture sérieuse de la sensibilité générale et des exigences intellectuelles plus étendues. Legrand fait partie de ces artistes curieux qui sont sans métier conscient et de qui les coups de brosse sont tout à fait instinctifs, exprimant la richesse et la générosité du tempérament : il suffit de voir la petite esquisse *Dans les bois*.

Mais partout c'est le chaos ; enfin, le monde sortit du chaos, dit-on ; j'en souhaite autant à Legrand.

Alfred DURIAU (*Cercle Artistique*). — Nous trouvons chez

Duriau les plus brillantes réussites surtout dans l'ordre des portraits.

A. Duriau s'il est en même temps peintre est surtout graveur excellent. Sa page, même quand elle est picturale, semble toujours conçue avec la préméditation d'en transposer les plans pour l'eau-forte, et les couleurs qui ont peu de variété semblent se conformer déjà à la belle unité de la gravure.

M^{lle} D... est un fort beau portrait, aux tons bleutés, d'où sortent en belle atmosphère le rose du visage et celui des mains, avec une expression profonde et une recherche psychologique étendue jusqu'aux mains, ce qui est rare. Il y a aussi deux portraits de vieilles d'une très belle étude, surtout l'un d'eux (8) où la lumière des reliefs flotte vraiment sur de la vie.

J'en arrive aux eaux-fortes. Je me rappelle avoir dit de Duriau, il y a deux ans, qu'il était parfois un peu mou. Aujourd'hui, il est précis et ferme. Tout commence et finit comme il faut. Il en résulte des œuvres construites, des portraits qui séduisent par leur réalité, les *Trois auteurs wallons*, M^{me} B..., *Tête de vieillards* ; ce sont de belles pages, où l'artiste a allié à un métier ferme l'indéfinissable des expressions.

Dans ce genre des eaux-fortes traitées comme de larges tableaux, l'œuvre la plus accomplie nous paraît être *Schumann*. On n'aurait su mieux composer une page qui évoquât par ses lumières, sa pénombre



Dessin de A. DURIAU.

et ses noirs transparents bistrés la sensation d'une mélodie ! Sans avertissement même, c'est-à-dire sans catalogue, — ce fut le cas pour moi — l'œil tranforme les sensations et fait pressentir qu'il s'agit de musique ; on sent quelque chose de musical avant de savoir que c'est le portrait d'un musicien. Je crois qu'une telle page est un triomphe d'art.

LE LYCEUM (*Avenue Louise, 47*). — Les dessins de M^{lle} Vander Vin me paraissent tout à fait remarquables ; ils ont le fini qui les rend complets sans tomber dans la sèche minutie ; ils ont aussi la grandeur sous des petits formats ; la lumière sous leur vêtement de fusain noir ; *Clairière dans le bois de Baudour, L'Etoile du berger* sont d'une intense poésie et d'un métier sans reproche. Rien ne manque à ces études pour en faire des tableaux. Si ce n'était si



Dessin de M^{lle} VANDER VIN.

énorme à dire, je dirais que dans une œuvre comme *Souvenir de Campine*, lune levante avec un village au loin, il y a dans la clarté du ciel et les reflets de l'eau quelque chose des lumières de Ruysdael.

M^{lle} Quinaux est fidèle à la grâce des formes et des couleurs ; ses bacchantes aux crayons de couleur sont de séduisants petits panneaux décoratifs à la fois simples et riches.

De M^{me} Louise Danse, nous avons déjà loué les eaux-fortes vues à l'*Estampe*, en février.

Les dessins de M^{lle} Berthe Art sont rares aux expositions. Nous en trouvons ici deux qui ont bien les qualités nettes et précises des pastels de cette artiste distinguée.

M^{lle} Uytterschaut : un frais bouquet d'anémones dans un vase de Chine bleu ; c'est certainement là une note plus près de son tempérament pictural que les barques et marines exposées jusqu'ici par l'artiste, s'il faut en juger par la jolie réussite, d'une belle venue, de cette aquarelle.

M^{me} Vanderstraeten croit-elle qu'il faut absolument salir ses couleurs pour les harmoniser? Tel le portrait *Jeune fille*.

Il est vrai que les exemples de M^{lle} Vanden Busche, *Portrait de M^{lle} X...*, et de M^{lle} Dielman, *Portrait de M^{lle} Y. de L.* qui y mettent de la propreté sans vie ne sont pas faits pour encourager dans cette voie.

M^{me} Gilsoul-Hoppe met toujours toute la rutilence de l'été dans ses floraisons; quand elle y mettra aussi la perspective, tant désirée, ce sera tout à fait merveilleux.

M^{lle} Poppy Cochius dont nous avons déjà signalé les grandes qualités à sa première exposition, tout de suite les confirme à la seconde: une vue franche qui voit bien les plans, un geste net qui les trace, les délimite avec vigueur, donnent à l'ensemble une personnalité. Son grand tableau de fleurs intitulé bizarrement *Jour de fête* est d'un bel œil et d'une ardente nature.

Charmants et pleins de jolis détails d'étude, les petits intérieurs de M^{lle} Waxweiler, où les choses semblent respirer une sorte de bonheur raffiné.

Bouleaux, peint avec brio par M^{me} Rolin possède une jolie coloration, pierre précieuse dans les bleus de Prusse. De M^{lle} Serville, *Porte ouverte* est un joli petit pastel très lumineux. Le fusain, *Le travailleur*, de M^{me} d'Ieteren est d'une belle robustesse.

Malgré ses belles qualités d'atmosphère, M^{me} Delecosse reste brouillé avec la solidité des premiers plans. Dans le chemin de sable près des dunes on entrerait certainement assez profondément pour s'en mettre dans l'œil; c'est d'autant plus regrettable que tout le reste du paysage est fort heureux. *Westende-bains* est charmant. Comme, d'ailleurs, *Calvaire en Ardenne* qui est de l'aquarelle fraîche, qualité tout à fait jolie.

M^{me} Lambert-Cluysenaar nous donne comme pièce capitale un beau portrait au pastel qui plaît par les couleurs et la composition, bien d'une pièce, solide. Une petite remarque: ces lumières qui tombent par places sur le visage en passant, je suppose, à travers quelque chose qui les divise en petites *taches*, un feuillage ou un rideau qu'on ne voit pas, ne me paraissent pas heureuses. On devine que c'est de la lumière, mais on ne le sent pas; il aurait fallu faire entrevoir la source.

M^{me} De Becker: bien qu'il soit assez difficile de voir comment est posé sur son siège le monsieur du portrait, *Vieillard*, ce qui accuse tout au moins un embrouillement dans la composition, c'est un bon dessin quant au reste et le coup de crayon est souple.

Aib. DILLENS (*Cercle Artistique*). — Tous nos compliments au Comité des Beaux-Arts du Cercle Artistique et Littéraire. (Art. 9, aliéna 2.)

A. BRUNIN (*Galerie d'Art*). — Brunin a choisi parmi les modes d'activité la peinture, c'est son affaire. Pour moi, je ne vois pas ce qui a pu l'y décider. Je cherche son tempérament de peintre? Je ne le trouve pas dans les œuvres. Je n'y vois rien, ni choix de formes, ni disposition, ni couleurs, qui donne l'impression d'être venu spontanément; ce sont tous raccords.

A part l'huile, je ne vois pas ce qui fait ici le peintre?

E. CARPENTIER (*Cercle Artistique*). — Un choix et une interprétation de sujets comme nous donne Carpentier me paraissent le résultat d'une psychologie et d'une sensibilité tout ordinaires. Paysages ni sujets n'ont rien qui les situe dans la région élevée de l'art, les *Vieilles amies*, *Matinée de septembre*, *Soleil d'octobre*, *La pâtée*, *Au ruisseau*, etc., etc. Puisque nous ne nous trouvons pas ici devant un tempérament, capable de douer le spectacle de la nature ou le genre, de qualités personnelles de vision, mais que nous ne trouvons que des transcriptions plutôt inférieures à la nature, nous avons affaire à un peintre de la main, je serais bien tenté de dire de la brosse.

Et cela n'est guère intéressant.

Je ne vois que *Soleil d'après-midi* qui traduise un moment où quelque chose d'imprévu rendit l'artiste plus heureux et mit un peu de bonheur dans sa toile.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES AQUARELLISTES ET PASTELLISTES. XIV^e SALON (*Musée Moderne*). —

J'entends des personnes, qui sont deux s'exclamer, en arrêt : « Mortelmans, ça c'est ravissant ! » Je me retourne, car cette forme syntaxique m'avertit déjà... ; et je vois un chapeau érigeant à des hauteurs fabuleuses une plume d'autruche, et un paletot profusément semé d'énormes boutons de nacre blanche avec des cercles verts !

Du moment que ces dames font la critique pour moi... Il ne me reste à faire que la critique de ces dames... Il y a ces boutons qui me dispensent d'aller plus loin.

Le public bavard m'en apprend bien d'autres : Voici les *Bluets* de M^{lle} Georgette Meunier ; j'entends : « C'est colossal ! »

D'un autre côté J. Van de Fackere arrache cette exclamation avec le *Joueur d'armonica*, la *Vieille*, et la *Hollandaise* : « Comme ça est vrai ! »

Devant Lagye je n'entends rien dire et je ne sais moi non plus que dire : cette maison, ce ruisseau, ces bouleaux, je répéterais cela durant des heures, qui seraient stériles de toute impression...

Mais laissons ces avis trop profanes.

Brouwers est bizarre. Il nous fait l'effet de ces artistes qui, trouvant un morceau de papier maculé, se mettent à chercher un sujet dans les hasards de la tache. *Les champignons* et *les Tortues* de ces deux jardins d'hiver ne me paraissent pas autre chose, ou tout au moins ils procèdent fortement de cette genèse. Les pages ne manquent ainsi menées ni de caractère ni d'originalité, car un esprit original le sera toujours et n'importe comment. Quant à la grande aquarelle, on la dirait peinte sur une feuille d'ouate tant elle coule, et bave, et se dilue, et se trouble...

Cinq portraits dessinés par G. Lemmers ont, avec la ressemblance — qualité élémentaire mais rare — de la distinction et de la bonne humeur.

Léon Rotthier nous paraît se contenter de peu. Je ne saurais traiter durement cet artiste délicat et qui montre des intentions fort raffinées, mais donc qu'il travaille et se critique ! Quelle jolie chose on ferait de la *Fortune*.

A tous les détails expressifs et parlants dont il sème une œuvre, on voit que Willy Thiriar est autant illustrateur que peintre. Le cerveau

a des idées, des sensations nombreuses, et il veut que la couleur parle plus loin qu'à la rétine et que la forme suscite plus que l'équilibre. Le portrait *Jeunesse* réunit la finesse, l'expression et le charme enveloppés d'une simplicité de grand caractère.

Bartholomé reste fidèle à un certain bleu atmosphérique, qui flotte sur toutes ses compositions depuis des années. On peut ne pas aimer cette constance, — est-elle naturelle ou seulement répétée par amour,



Dessin de G. LEMMERS.

je ne sais, — mais si l'on compare ce bleu à celui d'autres artistes, celui de Bartholomé est infiniment plus raffiné, plus flottant, plus limpide. Voyez *Marine*, *Maisons*, *Pêcheur*. Il y a certes, là, quelque chose de la mer.

Si Langaskens n'avait le petit *berger*, le *crépuscule*, et cette page musicale la *sonate*; s'il n'avait que cette scène où un ange vient annoncer à une demoiselle de bonne famille, — et qui le sait déjà, —

qu'elle est enceinte; (Salon de Printemps 1912); que ses *Rois Mages* groupe à cheval où pour neuf pattes on ne voit qu'une tête, — par sacrifices exagérés à la silhouette — et pour ces neuf pattes pourtant trois chevaux, — qui au lieu d'être chevaux de marbre, ne sont proprement que des chevaux — copiés au cirque, ce qui se voit à la forme et au pas, —; s'il n'avait que son *charmeur*, ébauche dont le tableau qui n'est pas ici, est une œuvre si belle; s'il n'avait que son *Christ*, entouré de rayonnements baroques aux formes empruntées à la faune de l'océan boréal, et pour les couleurs à ce que l'Allemagne a de pire!

Eh bien, oui, moi qui l'admire, cet artiste, cet artiste, qui ai scruté ses qualités, qui l'ai loué récemment, je le renierais.

Heureusement, il a le petit *berger* et le *crépuscule!*

Jamar jongle avec les rouges et les verts. La jonglerie la plus réussie me paraît *Printemps*. Mais quelle singulière idée: un titre. On ne me fera jamais croire que cet artiste s'occupe du *printemps* en le peignant. Non, il s'est occupé d'une couleur, ça lui a suffi pour s'amuser, et montrer des qualités. Et qu'en fera-t-il, enfin?

J'admets les dénominations chez un peintre formel comme Jacquet. Ses paysages sont des portraits de petits coins de la terre. *Chemin campinois*, *Dordrecht*, *En Flandre*, sont des sites reconnaissables, au caractère bien défini, où l'artiste a travaillé le rendu de la nature, la clarté de la Flandre, la sévérité grave de la Campine.

Les paysages de Guilbert auraient bien trouvé leur place à la récente *Libre Esthétique*, parmi les expressions picturales du Midi. Ce sont, il est vrai, des paysages *En Brabant*, mais le Brabant ou le Midi, peint de cette façon-là... en peinture, n'est-ce pas, c'est la façon de peindre qui fait la parenté, et le sujet n'a même pas besoin d'être démêlé...

Je ne saurais m'attarder à des œuvres comme les aquarelles d'Allard. Je crois que lui ne s'y attarde pas beaucoup non plus. C'est la traduction d'une psychologie courante. Il y a chez Carlier une unité de sensation, qui donne l'unité à sa page, tels *intérieur* et *intérieur d'église*. Que dire de Warnie? Constant? Servais? Ni du bien, ni trop de mal.

J'arrive à L. Schaeken, un portraitiste à l'œil perspicace et à la main sûre. Comme perspicacité d'œil je citerai les dunes dont il a su mouvementer de presque rien de couleur les sables unis; comme sûreté de main, cette vieille femme vidant d'une expression avide un bol de café. C'était, accepter de front, une chose difficile et l'artiste n'a rien esquivé, rendant toute l'expression d'un métier net et précis. Après cela, que l'on reproche à Schaeken, parfois, de n'avoir rien inventé, en peinture, j'estime qu'il est peut-être plus difficile d'être fidèle aux bonnes traditions.

Gaudy, portraitiste et fantaisiste se montre, lui aussi, très maître de son dessin. C'est un peu froid, dit-on. Cette froideur du ton et du métier ne me gêne pas, car elle détaille, précise et dégage le caractère, tels *fierté* et *avant la kermesse*.

Les portraits de M^{me} Lambert me donnent à réfléchir. Les couleurs en sont-elles réellement assagies et plus vraies, ou bien est-ce ma vue qui à la longue s'accoutume? Etant donné que Camille Lemonnier m'a toujours appelé l'*irréductible* et que moi-même je connais de longue date la permanence de mes goûts, — ce doit être la baronne qui a changé...

De René Gevers, une *heure calme*, impressionnante et sereine : l'eau dort dans le canal, le pont dort sur l'eau, les maisons dorment au bord de l'eau, et tout dort dans le sein de la nuit laiteuse.

Wagemaeckers nous a toujours paru le promeneur délicieux, poé-



Dessin de LÉO SCHAEBEN.

tique et charmé, capable de goûter la nature dans sa fraîcheur et sa délicatesse. Il le prouve mieux que jamais dans ses paysages, le *sentier* et surtout *l'Eté*. C'est bien plus que de la couleur cette luxu-

riance, ces prés, ces arbres, cette floraison sinieuse cachant un ruisseau : tout cela c'est du bonheur peint.

Merckaert, impressionné par la nature, lui aussi, est plus pensif, tel *le soir au Demer*, la lune se mirant dans la solitude. C'est d'un sentiment qui est beau et d'un pinceau maître à la fois de la manière par des moyens très simples et de la poésie.

Nestor Cambier expose une petite *Madonna*, madonnette, jolie de couleurs, Anspach, des paysages aux vastes horizons, non sans charme, Rombouts, *vielle maison de faubourg*, d'un pinceau assez nerveux ; le reste bien inégal ! Van Neste a de la couleur, et puis ? M^{lle} Mesens ne veut rien apprendre, ce sera tant pis !

Van Andriga lave l'aquarelle avec des ménagements et une franchise qui plaisent : *anémones* et *bébé hollandais*.

Nestor Outer, paysagiste souvent ému, transforme, cette année, pourquoi ? toute les ramures en fumées d'usine, qui s'en vont dans des ciels très purs.

Et Flasschoen ? Il semble qu'il doive voguer toute sa vie indécis entre le tableau et l'illustration.

Quel sentiment, je ne sais, m'a poussé au Musée Ancien après quelques heures passées en communion sincère avec nos modernes. J'ai rendu visite à Rembrandt (celui de M^{me} May), à Franz Hals, à Rubens, à Jordaens (aux emmèlements de membres toujours clairs), à Gérard Dou, à Ruysdael, à Van Gelder, à Metsys ; ma pensée, d'ici, a excursionné jusque Rome, Florence, Venise, Madrid, Londres, La Haye ; j'ai revu dans les musées les œuvres de tous les grands morts célèbres, et devant l'écart des interprétations de la nature de ces maîtres, et celles que nous donnent nos artistes, je me suis souvenu de cette phrase, si heureuse qu'elle a fait fortune :

Les artistes modernes, avec leur procédés nouveaux et multiples ont renouvelé la vision.

Et du fond du cœur, malgré tout mon labeur en faveur de la peinture moderne, tout mon amour pour ceux qui peignent dans les voies difficiles et douloureuses de l'art, j'ai senti en moi une voix qui s'élevait, invinciblement, disant, et redisant avec tristesse :

Quelle plaisanterie !

RAY NYST.

LES ORCHESTRES ET LES VIRTUOSES

Concert des **Bardes de la Meuse**. — 3^e et 4^e concerts de la **Libre Esthétique**. — Récital **Germaine Lievens**. — Récital **Georges Pitsch**. — Récital **Victor Buesst** et **Renée de Ladrière**. — Récital **Séverin Eisenberger**. — Récital **Gladys-Mayne**. — Récital **Eugénie Dochaerd**. — 6^e **Concert Ysaye**.

Concert des Bardes de la Meuse. — Nous n'avons pas souvent l'occasion, à Bruxelles, d'entendre les célèbres phalanges chorales qui sont la fierté de quelques-unes de nos villes et qui s'en vont, chaque année, très loin, conquérir des lauriers flatteurs, victorieuses toujours, avec éclat, des plus brillants orphéons étrangers. La réputation de la *Légia*, des *Disciples de Grétry*, de l'*Emulation*, des *Artisans réunis* a dépassé les frontières. Les *Bardes de la Meuse* peuvent rivaliser avec les sociétés les plus applaudies que, du reste, ils ont maintes fois défiées dans les joutes pacifiques mais ardentes.

Les *Bardes de la Meuse* ont chanté à la salle « Patria », au cours d'un agréable concert organisé par la Fédération des Sociétés wallonnes à l'occasion de l'inauguration du drapeau offert au président de la Ligue, M. l'avocat Sasserath.

Les Bardes ont remporté un succès enthousiaste. Mais aussi quelle cohésion, quelle variété et quelle sûreté dans les nuances, quelle exacte compréhension ces deux cents exécutants disciplinés réalisent sous la conduite de leur chef, M. Théo Tonglet.

L'art du dirigeant de chorale est très spécial ; ce n'est pas la mesure et la cadence qu'il doit indiquer à sa troupe attentive ; il doit surtout arracher en quelque sorte chaque syllabe des lèvres de chaque chanteur, veillant, par un geste et aussi par le jeu étonnamment expressif de sa physionomie, à ce que ne soit prononcé un son qu'avec la valeur et la durée qui doivent lui donner, dans l'ensemble, la part d'importance qui lui revient.

M. Théo Tonglet obtient de ses chanteurs un résultat admirablement coloré, vivant, et précis aussi.

L'*Hymne au Drapeau* de Berleur et *La Tempête* de Radoux retentirent dans le vaste vaisseau sonore de la salle de la rue du Marais avec une ampleur qui fit merveille. Les *Bardes de la Meuse* possèdent, notamment, un groupe de basses et de barytons graves d'une solidité et d'un charme, à la fois, qui ne doivent craindre la supériorité d'aucune autre chorale.

3^e et 4^e Concert de la Libre Esthétique. — Les mardis musicaux de la Libre Esthétique ont continué à offrir aux amateurs de musique distinguée et rare des sensations de premier choix.

Le troisième de ces concerts a permis d'entendre et d'apprécier deux œuvres belges inédites. Elles sont de belle tenue, sinon toutes deux d'une originalité vraiment remarquable.

Un quintette, par exemple, pour piano et instruments à cordes de

M. Ch. Leirens, s'il dénote une correction d'écriture des plus louable, pêche par l'indigence de l'invention. L'auteur semble ne s'être préoccupé que de ce que nous appellerons la calligraphie et l'orthographe de son « devoir » d'excellent élève; il a négligé de donner au fond de son travail une variété, un caractère que seul l'abandon à une inspiration généreuse peut provoquer.

Une suite pour double quatuor de M. D. Defauw dénonce au contraire beaucoup plus de spontanéité. Ce sont quatre brèves parties pittoresques dans des mouvements allant en progression de rapidité; le compositeur, qui est un violoniste distingué sait le parti qu'on peut tirer de l'agencement ingénieux des thèmes redits par les cordes grêles ou graves. Lui-même tenait sa partie dans l'exécution fort alertement enlevée.

M^{lle} Marg. Rollet, qui interprète avec toujours une intelligence et une diction très fines, a mis en valeur quatre mélodies populaires grecques de M. Ravel, dont une *Chanson des cueilleuses de lentisques*, avec des tonalités étranges, ne manque pas de séduction. Nous avons moins goûté les mélodies russes de M. Inghelbrecht et les *Guitares et Mandolines* de M. Grovlez; tout l'effort de délicatesse et de fidèle compréhension que prodigua la cantatrice ne put nous convaincre de l'intérêt de ces petites pages ternes.

Une jeune pianiste, applaudie à un des précédents concerts de la Libre Esthétique retrouva même succès en jouant brillamment un *Nocturne* de Fauré et *Islamey* de Balakirew, ainsi qu'une danse allègre et colorée, ajoutée en bis, de Rakmaninoff.

La quatrième séance présentait comme morceau de résistance la suite de neuf mélodies que G. Fauré a écrites sur des pièces de *La Bonne Chanson* de Paul Verlaine. L'impression produite ne fut guère heureuse; on éprouva surtout une sensation de monotonie. Il semble que le compositeur ait étouffé sous une musique sans élan, sans légèreté, sans lumière, les claires et frémissantes inspirations du poète.

M^{lle} Balguerie, accompagnée au piano avec une adroite discrétion par M. Octave Maus, a fait tout son possible pour mettre en valeur ces chansons sans accent.

Un trio de F. Rasse exécuté brillamment par l'auteur, MM. Chaumont et Dambois, et un *Quintette* de Théo Ysaye sur des rythmes lents, très suggestifs, exécuté par l'auteur, MM. Chaumont, Defauw, Rogister et Dambois, dédommagèrent ceux qu'avaient laissé très froids l'œuvre terne de G. Fauré.

Récital Germaine Lievens. — M^{lle} Germaine Lievens a donné son récital annuel à la Grande-Harmonie.

Jamais une interprétation de cette pianiste au jeu vivant et net, à la compréhension minutieusement fouillée n'est indifférente. Souvent elle remporta, au surplus, les plus bruyants et brillants succès. Il n'en fut peut-être pas de même cette fois. Les assistants ont montré une réserve qu'il ne faut mettre d'ailleurs que sur le compte de la composition du programme.

M^{lle} G. Lievens a eu la coquetterie dangereuse, mais louable, de ne jouer que des morceaux, peu pianistiques en somme, et qui sont dédaignés des virtuoses habitués à soigner leur succès personnel.

Il faut en effet autre chose que du style et du mécanisme pour dégager tout ce que l'auteur a voulu y mettre des pièces volontiers descriptives, ou rêveuses avec quelque étrangeté telles que les *Heures dolentes* de Gabriel Dupont, les *Paysages* de Paul Gilson, des commentaires originaux du *Rossignol éperdu* de Raynaldo Hahn, une *Tarentelle* enjouée de José Sevenants, enfin la pittoresque et sémillante *Fête-Dieu à Séville* tirée de l'*Iberia* d'Albeniz.

Toute cette musique jeune, audacieuse, neuve, M^{lle} Germaine Lievens l'a interprétée avec une science et une fidélité dont les auteurs ne peuvent que lui être profondément reconnaissants.

Récital Georges Pitsch. — C'est, au contraire, à la musique ancienne que semblent aller les préférences de M. Georges Pitsch. Bien qu'il ait inscrit au programme de son dernier récital quelques courtes pages de Fauré, E. Ysaye, R. Hahn et Inghelbrecht, voire le *Concerto en la* de Saint-Saëns, le sympathique violoncelliste a mis le meilleur de son âme et de sa technique très sûre dans l'interprétation (sa sœur, M^{lle} Valentine Pitsch l'accompagnait au piano avec une assurance attentive) d'une *Sonate en la majeur* de Boccherini, et d'une *Sonate en ré* de J.-S. Bach.

Le son est riche, encore qu'un peu sec dans les mouvements pressés ; le style est incontestablement expressif avec sobriété.

Récital Victor Buesst et Renée de Ladrière. — C'est au Palais des Arts que M. Victor Buesst, jeune pianiste australien, et M^{lle} Renée de Ladrière, non moins jeune cantatrice bruxelloise, ont convié, l'autre soir, une assistance nombreuse.

Les interprétations de M. Victor Buesst ont, avant tout, ce rare mérite de sortir de l'ordinaire. Par instants on a l'impression, fautive évidemment, mais irrésistible, que ce virtuose accompli s'est formé tout seul, qu'il n'a reçu l'éducation, donc l'empreinte, d'aucun maître, que c'est dans son propre cœur, dans ses propres sensations qu'il va tirer sa compréhension de ce qu'il joue. Celle-ci est si loin, en effet, bien souvent, des acceptions traditionnelles ! Elle semble parfois un défi à toutes les idées admises ! Et l'on ne peut pourtant s'empêcher de reconnaître qu'elle a de l'originalité, une incontestable valeur significative.

La personnalité est donc la qualité dominante de l'artiste. Si l'on tient compte qu'elle est servie par une technique remarquablement aisée et brillante, on comprend que le succès soit assuré.

Il a été, l'autre soir, des plus complet. Les passages de charme et de distinction, les andante poétiques et troublants sont rendus avec une émotion rare. Mais la puissance et le brio ne trahissent jamais non plus le jeune virtuose.

C'est pour cela qu'il avait pu, sans crainte de défaillance, inscrire à son très intéressant programme des pièces aussi variées de genre et d'allure que l'arrangement par Stradal d'un concerto pour orgue de Fr. Bach, la sonate *Eroica* de Mac Dowell, du Chopin, du Liszt, du Rubinstein et la ravissante étude « en forme de valse » de Saint-Saëns.

M^{lle} Renée de Ladrière, qui dit et chante avec des qualités égales de charme, d'étendue et de solidité dans la voix, a remporté, elle aussi, un succès très mérité.

Il est dommage qu'elle ne nous ait pas fait entendre des airs moins connus que ceux de Massenet ou de Puccini tant de fois ressassés. Le *Chrysanthème* de Matthyssens, toutefois, et surtout l'émouvante *Chanson triste* de Duparc furent écoutés avec plaisir et accueillis comme ils le méritaient.

Récital Séverin Eisenberger. — Avec M. Séverin Eisenberger nous atteignons aux virtuoses de grande classe. C'est la deuxième fois que M. Eisenberger se fait entendre à Bruxelles cet hiver. La révélation de novembre s'est confirmée en avril.

Rares sont les artistes qui font chanter et vibrer leur instrument avec autant de puissance et d'expression.

M. Eisenberger a des délicatesses de toucher et aussi des reliefs dans le dessin, des chatoiements dans la couleur qui rendent compréhensibles la véritable ovation dont ses interprétations chaleureuses furent l'objet.

Les huit mouvements si opposés d'allure de la *Kreisleriana* de Schumann, cinq pièces de Chopin, l'*Ellenspiel* de Heymann, un *Nocturne* de Scriabine et l'endiablée *Nachtjalter-Walzer* de Strauss-Tausig firent merveille sous ces doigts prestes. Un style impeccable mit en valeur toutes les richesses de la *Sonata Appassionata* de Beethoven dont l'Andante notamment fut murmuré avec une douceur infinie. Enfin une *Berceuse* de Chopin et l'arrangement par Liszt du Chœur des Fileuses du *Vaisseau Fantôme* furent des bis acclamés comme tout le reste, dans un légitime enthousiasme.

Récital Gladys Mayne. — A la Salle-Nouvelle, miss Gladys-Mayne, toujours choyée quand elle se fait entendre, a donné un récital classique. Le talent de la sympathique pianiste est plus brillant que profond. Aussi telle *Sonate* de Schumann qui exige de la vie et de l'éclat réussit-elle mieux au jeu élégant et souple de l'artiste que telle *Toccata*, *Fugue* ou *Suite* de Bach, voire même des *Intermezzos* de Brahms où à la correction doit s'ajouter un sentiment largement ému.

Récital Eugénie Doehard. — M^{lle} Eugénie Doehard, quelques jours auparavant, avait, dans la même salle, passé en revue, au piano également, une nombreuse littérature signée Haendel, Bach, Chopin, Liszt, Schumann, Arensky, Moszkowski, Saint-Saëns.

L'artiste, toute jeune encore, donne les meilleures promesses. Elle a la modestie louable, mais rare, de ne pas s'attaquer encore aux œuvres longues trop lourdes à ses jeunes mains. La simplicité, une juste coloration, une souplesse assurée sont ses dons très précieux.

6^e Concert Ysaye. — Le dernier Concert Ysaye a été, comme les précédents, composé en forme de « festival » ; c'est la jeune musique française qui était cette fois à l'honneur en la personne de ses compositeurs les plus modernistes d'abord, en la personne ensuite du maître Vincent d'Indy, un de leurs chefs de file les plus illustres, appelé à diriger l'exécution du très intéressant programme.

Il y avait longtemps que la plupart des œuvres qu'on nous fit entendre n'avaient été jouées à Bruxelles ; et encore ne l'avaient-elles été que fort rarement.

La *Symphonie en si bémol* d'Ern. Chausson mériterait cependant plus d'intérêt que les kapellmeisters semblent lui en témoigner. C'est une œuvre claire, construite avec solidité en même temps qu'elle est pleine d'âme et d'inspiration.

Le *Prélude à l'Après-Midi d'un Faune* de Debussy et les *Faunes* et *Dryades* de Roussel sont de ces pages descriptives où, par les moyens symphoniques les plus rares, avec le souci de l'effet auditif à l'exclusion de toute pensée pénétrante, de tout élan émouvant, des acrobates du contrepoint coupent des cheveux en quatre et résolvent — ou croient résoudre — des problèmes d'algèbre musicale contorsionnée. On s'étonne, on s'émerveille parfois devant tant d'imprévue ingéniosité, on ne frémit jamais.

M. Vincent d'Indy a fait exécuter par l'orchestre Ysaye, qui a fait preuve de la plus consciencieuse compréhension et de la plus attentive discipline, malgré quelques flottements ou accidents parmi les cuivres, son poème symphonique *Istar* et sa *Symphonie* sur un chant montagnard cévenol.

Istar, qui s'emploie à commenter un poème persan, est une œuvre brillante, visant à l'effet et y parvenant par des moyens toujours distingués. La symphonie est de grand caractère; le parti que l'auteur a su tirer d'un seul thème populaire très simple est ingénieux et savant; le final « Animé » emporte surtout chaleureusement l'effet. M. Raoul Pugno, qui exécutait la partie de piano solo, a été ce qu'il est toujours: le virtuose chaleureux, plein de verve et de précision, toujours acclamé.

M^{me} Croiza chanta avec le sentiment profond, l'émouvante simplicité qui sont les plus beaux de ses mérites vocaux, de sereines mélodies de Duparc et une page d'*Eros vainqueur* de P. de Bréville.

Ce concert, par l'intérêt du programme, par la valeur des interprètes et par le mérite de la plupart des œuvres, clôtura dignement la série des Concerts Ysaye de 1912-1913.

JEAN NEUFVILLES.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle.

A. DESROYE: *Défense Laïque* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Député et président de la Ligue de l'Enseignement, M. A. Desroye a réuni en ce volume un certain nombre de rapports de congrès, de rapports parlementaires, discours, articles de propagande inspirés tous de la même pensée: « défendre contre les » attaques dont elle est l'objet l'école publique, l'école laïque, montrer la nécessité de son existence, dire son caractère, ce qu'il y a d'élevé et de généreux dans sa conception et comment elle est bien l'école qu'appelle le développement de notre démocratie ».

Comme les histoires de la politique ne sont pas fort mon affaire, vous souffrirez que je me tienne à cette citation au sujet de ce livre qui intéressera surtout nos politiciens.

Chez Plon-Nourrit et C^{ie}.

COMMANDANT VAR: *Campagnes du capitaine Marcel* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — C'étaient tout de même de rudes gaillards et de fameux soldats que ces grognards de la Grande armée. On a beau avoir lu des montagnes de livres dont leurs exploits sont l'unique objet, on pense en être saturé au point de désirer ne plus entendre parler de l'épopée impériale, à peine a-t-on ouvert les mémoires de l'un ou de l'autre bas officier, soldat à peine dégrossi, qu'on ne les dépose qu'après les avoir lus jusqu'au bout. Ces gens là ont fait de si grandes choses, ils racontent si simplement comment ils furent des héros, qu'on s'emballa et que pour un peu on crierait avec eux ce « Vive l'Empereur » qui leur faisait oublier blessures, maladies, souffrances, privations et rendait irrésistible leur élan. Nous retrouvons cette même simplicité, ce même enthousiasme dans les récits du Nicolas Marcel, capitaine des Voltigeurs au 69^e de ligne, conscrit de 1806 qui conquit tous ses grades et la croix, au cours de cette guerre d'Espagne si pénible, si cruellement menée de part et d'autre. Marcel cite des détails à faire frissonner, mais il relate aussi ses bonnes fortunes singulièrement nombreuses et menées tambour battant. Que voulez-vous, il n'avait pas de temps à perdre aux bagatelles de la porte.

* * *

GUY DE MONTBEL: *Souvenirs du Comte de Montbel* (un vol. in-18 à fr. 7.50). — Chassé de France pour avoir prêté à la monarchie son concours dévoué, le comte de Montbel partagea l'exil des princes. Ardent défenseur de la légitimité il ne revint en France que pour collaborer à l'éducation du duc de Bor-

deaux et devenir ministre de Charles X. Il assista ou participa à tous les événements, à toutes les intrigues surtout, de la Révolution et de l'Empire. Il a vu la chute de Napoléon, il a été mêlé aux journées de juillet. Il a approché tous les politiciens et les diplomates de l'époque. Il dut s'évader en Suisse, se réfugier à Vienne...

On devine quelle riche moisson d'anecdotes contiennent ses papiers recueillis et mis en ordre par son petit-fils. Le volume qui paraît aujourd'hui va jusqu'aux événements de 1835.

Chez Nelson et C^{ie}.

VICTOR HUGO: *Toute la Lyre* (deux vol. in-12 reliés à fr. 1.25). — Ce titre est un programme. L'Humanité, la Nature, la Pensée, d'Art, l'Amour, la Muse du Poète chante ces sujets les plus divers sur les rythmes les plus variés, et comme la princesse de la légende, elle embellit tout ce qu'elle touche.

Les connaisseurs avisés qui sont en train d'acquiescer à peu de frais, une édition complète des œuvres de Victor Hugo, se procureront ces volumes, cela va sans dire; mais à ceux qui ne désirent posséder qu'un « choix » judicieux, ils s'imposent tout particulièrement par la variété merveilleuse qu'ils renferment.

Le poète s'y montre tour à tour plaisant et sévère, profond et léger, tendre et passionné, profondément humain toujours.

De toutes ses œuvres, c'est peut-être celle qui donne la preuve la plus éclatante de la diversité inouïe de son talent admirable.

* * *

CHARLES DICKENS: *Aventures de M. Pickwick* (un vol. in-12 relié à fr. 1.25). — Pour bien des gens *M. Pickwick* est encore un inconnu. C'est fort regrettable, mais cela s'explique. Désormais, il n'en sera plus ainsi. Le nouveau volume de la collection Nelson permet à tous de faire la connaissance de cet homme charmant, un des personnages les plus sympathiques, les plus attachants, les plus comiques aussi, de l'immortel Dickens.

Autour du héros évoluent ses amis, au premier rang desquels il faut placer son domestique, l'inénarrable Sam Weller, aux piquantes réparties; puis Winkle, l'homme des sports; Snodgrass, le poète, Tupmann, l'amoureux, et combien d'autres.

La lecture de ce désopilant ouvrage fera comprendre mieux que toutes les définitions, en quoi consiste le charme si spécial de l'humour anglais.

* * *

MARQUIS DE SEGUR: *Julie de Lespinasse*

(un vol in-12 relié à fr. 1.25). — Le mystère qui longtemps entoura la naissance de la fille du cardinal de Tencin, la renommée littéraire de son salon, et surtout le charme pénétrant de son esprit, tout en elle devait tenter l'historien qu'est le marquis de Segur. Avec lui nous pénétrons dans l'intimité de notre héroïne, nous suivons pas à pas le développement de son attachement pour d'Alembert, puis pour le marquis de Mora, puis enfin sa passion pour Guilbert, dont le mariage devait hâter sa fin.

Tous ceux qui veulent se faire une idée exacte des mœurs, des idées et du style du XVIII^e siècle, liront cet intéressant ouvrage.

Chez E. Sansot et C^{ie}

IANN KARMOR : *Pétales fanés* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Marin aimant son état et chantant la mer sur laquelle il vit, M. Iann Karmor a chanté dans de nombreux romans et des pages d'impressions qui furent remarqués tout ce qui bouillonne ou rêve dans son âme d'artiste.

Voici que c'est en vers qu'il se confesse à présent. Il effeuille le bouquet de ses souvenirs ; il en a enclos en son cœur de tristes, de souriants, de graves et d'aimables.

Mélange de froideur et d'enthousiasme extrême il a goûté à toutes les émotions. En fin de compte il n'aura le droit de rien regretter de ce que sa vie lui aura réservé de joies et d'épreuves alternées.

* * *

ROBERT RANDAU : *Celui qui s'endurcit* (un vol in-18 à fr. 3.50). — Edouard Tobie, jeune Algérois dont nous avons fait la connaissance dans un roman précédent, *les Algériens*, si je ne m'abuse, arrive à Paris dans le but de poursuivre en Sorbonne des études de droit commencées à Alger. Au début, tout en travaillant modérément, ainsi qu'il convient, comme il est timide et que d'autre part ses appétits sexuels sont plutôt impérieux,

il fait surtout la noce avec des compatriotes et des femmes faciles. Il se crée pourtant, à côté, une liaison d'amitié, avec une jeune femme divorcée dont l'esprit déjà mûri s'impose au sien, lui indique son chemin, fait de lui un polémiste ardent avec lequel les politiques devront compter. Après quelques péripéties d'ordre sentimental et des difficultés avec les parents de Tobie qui rêvaient pour lui une situation dans l'administration coloniale, les jeunes gens, amants depuis peu, s'épousent.

Ceci n'est bien entendu que le résumé tout

à fait imparfait et très pâle d'une œuvre particulièrement haute en couleurs, fort pimentée, franchement rabelaisienne avec une pointe de nietzschéisme dans laquelle s'affirme de plus en plus un vrai tempérament d'écrivain.

Chez Ambert.

HENRY MIRANDE ET LOUIS OLIVIER : *Sur la Bataille* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — La caractéristique de cette guerre des Balkans est que ceux qui l'ont suivie, n'ont guère à raconter car on ne leur a rien montré et on ne leur a rien laissé voir. La sévérité des états-majors alliés à l'égard des correspondants de guerre se comprend du reste, mais voici un aviateur, M. Olivier, officiellement engagé comme tel par le gouvernement bulgare et qu'on semble s'être ingénié à laisser dans l'inaction, à 30 kilomètres d'Andrinople assiégée. C'est à peine si, au cours des six semaines passées au camp de Mustapha-Pacha, il a pu survoler quelques fois le théâtre des opérations et sans grand fruit du reste. Néanmoins, son livre, abondamment illustré, fourmille de renseignements inédits, pittoresques ou précieux sur les pays traversés, sur leurs mœurs et sur la vie des Bulgares, officiers et soldats, qui s'en vont à la mort sérieux et graves, mais avec l'indomptable volonté de vaincre et de chasser d'Europe le Turc abhorré.

Chez Eugène Figuière et C^{ie}

GUILLAUME APOLLINAIRE : *Les Peintres Cubistes* (un vol in-4 ill. à fr. 3.50). — Jamais il ne sera trop tard pour parler encore d'eux... Les Méditations esthétiques de M. G. Apollinaire ont pour but de préciser l'historique du mouvement cubiste et, depuis le « cubisme écartelé » jusqu'à l'« orphisme » le plus déconcertant, d'étudier les caractéristiques du nouveau mode d'expression picturale.

On peut ne pas partager la conviction du critique ; on doit rendre hommage à la vaillance de sa sincérité.

Les 46 reproductions que contient l'ouvrage sont des documents du plus précieux intérêt, on le devine...

* * *

NELSON COUZY : *Les Poèmes de la Meute* (un vol. in 18 à 2 francs). — En douze poèmes d'une facture classique riche d'harmonie un peu majestueuse, l'auteur, s'inspirant du tableau d'une troupe de chiens évoluant sous la conduite et le fouet des piqueurs,

rêvant que l'un d'eux se détache de la meute et dépasse tous les autres, envisage quelques grands problèmes de la vie.

C'est le livre d'un penseur qui ne craint pas de confronter les plus troublantes inquiétudes morales et sentimentales. Son livre sort vraiment de la banalité.

* * *

VICTOR-ÉMILE MICHELET: *Figures d'Evocateurs* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — En quatre études d'une conception originale, d'une analyse curieusement orientée, M. V.-E. Michelet dégage des aspects particuliers de ces quatre grands penseurs que furent Charles Baudelaire, Alfred de Vigny, Barbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle-Adam.

Successivement il les appelle le Divinateur douloureux, le Désespérant, le Croyant et l'Inité.

Ce n'est pas ici un ouvrage biographique ni même la critique intégrale de tel et tel écrivain. C'est une suite de véritables vivisections et psychologiques et philosophiques tendant à dégager le sens essentiel et la portée d'une œuvre, tendant à dégager de tout ce qui peut la cacher ou la modifier l'exacte personnalité morale d'un Maître.

M. Michelet avec une minutie attentive, une précision basée sur de solides arguments ou des opinions ingénieuses atteint le but qu'il s'est proposé. Et il éclaire grandement quatre génies complexes au sujet de qui tout n'a certes pas été dit.

Chez Bernard Grasset.

MICHEL ARTZIBATCHEV: *A l'Extrême Limite* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — A proprement parler, ceci ne doit pas s'appeler un roman, mais il serait pourtant malaisé de ranger cette œuvre dans un autre quelconque des genres littéraires. L'intérêt y est dispersé également entre tous les personnages — et ils sont nombreux — lesquels n'ont entre eux que de lointains rapports de camaraderie ou même pas du tout. Ce sont des récits de maladie, de mort, de lentes agonies, des scènes de lâche séduction, des tableaux de débauche crapuleuse sans autre lien que la présence immédiate ou prochaine du docteur Arnoldi, personnage peu loquace et jamais agissant. Puis d'interminables discussions philosophiques, dénuées de conclusions et remplies de réticences. Et malgré tout ces pages, excellemment traduites d'ailleurs, empoignent, retiennent jusqu'au bout une attention angoissée. Enfin elles donnent une idée saisissante des mœurs étranges et de la mentalité indécise et brumeuse des habitants de la Petite Russie.

MARC BRANCA: *Le Trépied d'Airain* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — De même que, sur l'autel d'Apollon, la vierge de jadis écoutait le mot de prophétie du Dieu tout-puissant, le poète, aujourd'hui, debout sur le trépied d'Airain poli, interroge la Voix miraculeuse et écoute « chanter l'oracle de sa vie »...

... Et ce sont des vers aimables, faciles, pas toujours d'une haute portée ni d'une inspiration très profonde; mais ils ne manquent jamais d'une certaine grâce et d'un tour alerte qui ne sont pas pour déplaire.

* * *

OLIVIER THEIX: *Le chevalier d'Athis* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Bien campé, ce type d'aristocrate de race qui, après une enfance pieuse, voire mystique, a perdu au collège si pas ses sentiments religieux, tout au moins l'habitude des pratiques prescrites par l'Eglise. Sans qu'arrivé à l'âge d'homme il ait abandonné sa Foi, rien n'est moins édifiant que son genre de vie. A son foyer célibataire il a installé une maîtresse, ce qui ne l'empêche pas de courir les filles, de s'offrir même les femmes de ses amis et de se miner pour elles. Mais cette existence dissipée est loin de le satisfaire, son âme reste inquiète, tourmentée, vraiment désespérée dans le milieu moderne pour lequel elle n'est pas faite. *Le chevalier d'Athis* a la nostalgie d'autrefois, aussi ne sommes-nous guère surpris de le retrouver à la dernière page du livre, élégant toujours dans sa robe de Bénédicte, prêchant le Carême dans une église de Paris.

Personnage bien campé, disais-je en commençant; j'ajouterai que M. Olivier Theix a particulièrement soigné la forme de son récit, si bien qu'il a écrit là un livre de réelle valeur et très littéraire.

Chez Félix Alcan.

AMAN-JEAN: *Velazquez* (un vol. in 8 ill. à fr. 3.50). — Peu d'auteurs français ont écrit sur Velazquez. Pour en bien parler, il ne faut pas seulement être un historien averti des choses d'Espagne, mais aussi un artiste. Quand on connaît les circonstances de la vie du maître, quand on a énuméré et analysé ses œuvres essentielles, on a fait peu de chose encore. M. Aman-Jean a raison de dire au sujet de Velazquez en commençant son livre: « S'il n'est le plus grand artiste, il est peut-être le plus grand peintre. Il est même si prodigieusement peintre qu'il peut n'être que cela... » M. Aman-Jean, le peintre délicat et lettré, était mieux indiqué que tout autre pour écrire le livre que voici.

A l'Édition.

JEHAN D'YVRAY : *Souvenirs d'une Odalisque* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Daoulatte, petite fille circasienne est un jour enlevée de la maison paternelle par des brigands opérant pour le compte d'un riche pacha. Celui-ci, qui a deviné en cette gamine une future beauté, l'élève avec soin, car il se propose de l'offrir à notre vieil ami, Abdul Hamid. Ainsi dit, ainsi fait. La petite, un beau soir, est admise dans la couche du Sultan... Mais un scorpion malencontreux fait qu'il ne se passe rien et Daoulette, intacte, est mariée à un officier turc qui, voyez la guigne, la respecte aussi. Malgré ses charmes incomparables personne ne semble vouloir d'elle, fors un quatuor de brigands qui, après l'avoir enlevée, la violent tour à tour. Un marin costaud mais brutal la connaît encore sans qu'elle en éprouve plus de plaisir. Mais voilà ses malheurs finis. Un riche fellah l'achète puis l'épouse et dans la maison de ce quadragénaire elle trouve le calme, voire l'amour car son mari, heureusement, est encore un peu là...

J'aime beaucoup le récit de M. Jehan d'Yvray ; il est coloré, pittoresque, et puis il nous donne sur les mœurs turques, toujours si mystérieuses, des renseignements dont la précision est propre à satisfaire pleinement nos curiosités occidentales.

Aux Éditions du Temps Présent.

P. VAILLANT-COUTURIER : *La Visite du Berger* (un vol in-18 à fr. 3.50). — Il se dégage des poèmes de ce recueil un parfum de mélancolie grave, de sereine tristesse, sans inquiétude, qui est d'un charme très prenant. On éprouve, à la lecture, une impression pareille à celle, profonde, émouvante, qui vous arrache des larmes pas douloureuses quand vous contemplez la mort silencieuse, toute en or et en mauve d'un beau jour d'été...

* * *

MARGUERITE PORADOWSKA : *Hors du Foyer* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Encore une déracinée, cette petite Sania Sinowicz, qui aurait dû vivre heureuse dans la gentilhommière paternelle, là-bas bien loin en Bukovine, sur le flanc des Karpathes. Mais la littérature occidentale et nietzschéenne dont elle s'est gavée sans la bien digérer, lui a appris que tout être doit vivre sa vie. Et pour elle, vivre

sa vie, c'est aller à Paris, y être libre de toute contrainte et de tout contrôle ; aussi abandonne-t-elle parents, amis, tout enfin, pour réaliser son rêve. Son existence à Paris est assez misérable, mais elle a du courage et surtout de l'obstination. Elle rompt peu à peu les relations capables de la retenir dans le bon chemin et s'amourache d'un savant, déserteur autrichien. Un sursaut de conscience la saisit lorsque le jeune homme lui propose l'union libre et elle retourne chez ses parents, mais l'amour plus fort que tout l'envoie rejoindre celui qui ne sera jamais que son amant.

Hors du Foyer est un beau roman de plus à l'actif de M^{me} Marguerite Poradowska dont l'Académie a du reste déjà couronné plusieurs œuvres très méritantes.

Chez Garnier.

CAMILLE BELLANGER : *L'Art du Peintre* (un vol. in 18 ill. à fr. 3.50). — Ce livre — le quatrième de *L'Art du Peintre* — offre la particularité extrêmement intéressante d'être à la fois un *Précis d'histoire de la Peinture* et un véritable *Dictionnaire biographique*. A ce double titre, il ne manquera pas d'être vivement apprécié du public, qui connaît de longue date l'érudition solide et aimable, le jugement sûr, la clarté lumineuse par quoi se recommandent les ouvrages de l'éminent artiste-écrivain.

Ce livre sera bientôt dans toutes les mains, car il s'adresse aussi bien aux pratiquants, qu'à tous ceux qui ont le goût et la préoccupation de la peinture.

Ce quatrième volume est consacré aux Ecoles Étrangères. Le cinquième sera consacré à l'École française.

* * *

EMILE BAYARD : *Le Style Louis XIV* (un vol. in 18 ill. à fr. 2.50). — *Le Style Louis XIV* vient de paraître dans la belle collection de l'Art de reconnaître les Styles. Ainsi se continue avec un succès légitime la série de volumes où, en un texte condensé et précis, abondamment illustré, M. Emile Bayard s'est efforcé de renseigner le lecteur, rapidement et sûrement.

Les artistes, amateurs, collectionneurs, antiquaires, professeurs et écoliers trouveront dans le *Style Louis XIV* un guide très précieux que tous voudront posséder.

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



MEMENTO

Le présent numéro de *La Belgique Artistique et Littéraire* paraît avec quelques jours de retard. Le chômage de nos ateliers d'impression et de clichage, pendant la grève récente, est la cause d'un manquement à nos habitudes de ponctualité. Nos lecteurs nous en excuseront.

La belle œuvre de M. Albert du Bois: *Pour l'Amour de la Sulamite* que nous avons applaudie au théâtre du Parc l'hiver der-

nier, vient d'être acceptée à l'unanimité par le Comité de lecture de la Comédie-Française.

D'autre part, l'admirable *Bérénice* du brillant écrivain qu'est notre compatriote sera créée cet été au théâtre des Arènes de Nîmes par M^{me} Bartet et M. Albert Lambert fils.

Nullle consécration plus flatteuse ne pouvait faire honneur aux beaux drames de l'au-

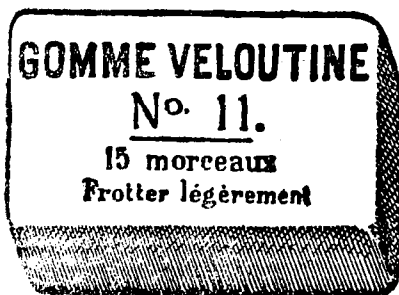
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encree et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES GLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

teur du *Lord Byron* qui est encore dans le souvenir de tous les Bruxellois.

🌀 Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck viendra jouer au théâtre de la Monnaie, les 13, 14 et 15 mai, la *Marie-Madeleine* de Maurice Maeterlinck, récemment créée avec un succès considérable à Nice.

🌀 Sous le titre *La Vie des Lettres*, le poète Nicolas Beauvuin et notre compatriote M. William Speth font paraître une « Collection de Poèmes et de Proses » signés des plus grands noms de la littérature actuelle, française ou étrangère.

Chaque année seront publiés quatre volumes anthologiques et critiques.

Le premier, que nous venons de recevoir, est un magnifique in-octavo de 170 pages au sommaire duquel se lisent les noms de la comtesse de Noailles, de MM. H. de Regnier, Vielé-Griffin, André Gide, Verhaeren, Camille Mauclair, J.-H. Rosny, etc., et lord Byron, Walt Whitmann, Pouchkine, D.-G. Rossetti, etc.

La Vie des Lettres paraîtra en quatre volumes annuels au prix d'abonnement de 12 francs pour la Belgique. La Direction a son siège, 20, rue de Chartres, à Paris-Neuilly.

🌀 Le samedi 19 avril dernier, à l'initiative de la *Libre Académie de Belgique*, M. Georges Eekhoud a donné à la Maison du Livre une brillante conférence sur l'œuvre de M. Franz Hellens, lauréat du prix de la Libre Académie pour 1912.

A l'issue de cette intéressante séance, une plaquette commémorative, œuvre de Paul Bonnetain, a été remise à M. Hellens.

🌀 A partir du 3 mai et pendant tout le mois, le Théâtre de la Gaité sera occupé par M. Raimbert, l'impresario bien connu pour ses excellentes tournées du *Mariage de Mlle*

Beulemans, du *Service Personnel* et de *La Petite Guerre*. Le spectacle d'ouverture sera constitué par *Les Dragées d'Hercule*, le légendaire vaudeville de MM. Bilhaud et Hennequin, qu'il ne faut pas confondre avec *Les Travaux d'Hercule*, l'opérette récemment reprise sur cette scène, et par *Le Bec de Gaz*, de M. R. Dieudonné. Ces pièces hilarantes seront interprétées avec brio par une pléiade d'artistes éprouvés. Citons entre autres M. Vavasseur, l'impayable transfuge du Vaudeville, le spirituel Péral et les gracieuses et talentueuses M^{mes} Derval et Berni, des Galeries.

Pour ces représentations, c'est notre sympathique confrère G. de Maurages qui est chargé des rapports avec la Presse.

🌀 *L'Œuvre du Jardin de Jenny*. — L'éditeur et artiste sympathique qu'est M. Eug. Figuière a lancé il y a cinq ans à Paris l'*Œuvre du Jardin de Jenny*. Chaque printemps, aidé d'écrivains, de dames du monde, de comédiennes et de généreux philanthropes, M. Figuière préside à la distribution, à des milliers de jeunes ouvrières, de plantes et



 Spécialité de Découpage
et Collage d'Échantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CAR-
TONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE

*Pliage et mise sous bandes
de circulaires et journaux*

Maison Sainte-Marie

Fondée en 1368

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux


Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910

de graines qui permettent l'ornementation florale des fenêtres des chambrettes plus voisines des toits que des jardins de verdure, de fleurs et de gaieté.

Ayant, comme on le sait, ouvert à Bruxelles une succursale de son importante maison d'édition de Paris et l'ayant placée sous la direction de notre sympathique confrère M. A. Du Plessy, M. Figuière a confié à celui-ci le soin de réunir un comité d'artistes et de gens de goût, charitables et dévoués, qui procéderait à Bruxelles à l'imitation de ce qui se fait à Paris.

L'Œuvre du Jardin de Jenny est ici fondée. Elle fera, le premier dimanche de mai, sur une des grand'places de la ville, sa première distribution pittoresque de pots, de touffes, de boutures et de graines. Des concours précieux lui sont acquis. Elle fait un pressant appel à toutes les bonnes volontés.

Les dons en plantes et les dons en argent (immédiatement convertis en plantes) sont reçus au siège de l'Œuvre du Jardin de Jenny, 72, rue Van Artevelde, à Bruxelles, à la succursale de la maison Figuière.

 Troisième Congrès Artistique International. — Parmi les nombreux et importants congrès qui se réuniront, à Gand, au cours de l'Exposition internationale, il en est un dont l'intérêt n'échappera à personne. C'est le congrès artistique international.

L'œuvre des congrès artistiques internationaux à laquelle ont adhéré toutes les grandes nations, a tenu deux fois ses assises jusqu'à présent, sous la direction d'un bureau permanent que préside M. Victor Lalo, membre de l'Institut de France. Ces deux premiers congrès qui ont donné déjà des résultats extrêmement importants, ont été organisés à Paris et à Rome. Il a été décidé que le troisième se tiendrait à Gand.

C'est un honneur incontestable qui a été fait à notre pays et à son Exposition; comme conséquence de cette résolution, nous sommes assurés de la présence chez nous, du 19 au 23 juillet, époque choisie, de nombreux personnages très en vue appartenant au monde artistique de tous les pays.

I.L. MM. le Roi et la Reine ont bien voulu accorder tous les deux à l'œuvre la faveur de leur appui.

De ces honneurs résultent des devoirs.

La section belge, sous la direction de M. Saintenoy, l'un des vice-présidents du comité permanent, a provoqué la constitution d'un comité local gantois, chargé de prendre les mesures nécessaires pour que les congressistes soient reçus d'une manière digne d'eux et de l'œuvre qu'ils poursuivent. Ce comité est définitivement formé et se compose de: MM. De Weert, échevin des Beaux-Arts; A. Verduyts-Bracq, sénateur, et Joseph De Smet, présidents; MM. Emile Claus, Jean Delvin et Fern. Scribe, artistes-

UNION DU CREDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue	3	p. c.
Dépôts à deux mois . .	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an

peintres, vice-présidents; M^{me} Anna De Weert, MM. Albert Baertsoen, Albert Dutory, Armand Heins, Jos. Horenbant et Carolus Tremerie, artistes-peintres; MM. Hipp. Leroy et Jul. Van Biesbroeck, jun., statuaires; Mod. Denoyette et Osc. Van de Voorde, architectes; MM. Paul Bergmans, Maurice Boddaert, Géo Hulin de Loo, critiques d'art; MM. Cyrille Buysse et Albert Verbessem, hommes de Lettres; M. Emile Mathieu, compositeur; MM. Georges Carels et Jean Laroche, industriels, membres; M. Fr. Van Loo, artiste-peintre, secrétaire; M. R. De Moor, secrétaire-adjoint.

MM. le baron de Kerchove d'Exaerde, gouverneur, Emile Braun, bourgmestre, Cooreman et Van den Heuvel, ministres d'Etat, ont permis d'inscrire leur nom sur la liste des membres protecteurs du comité de patronage.

De nombreuses questions du plus haut in-

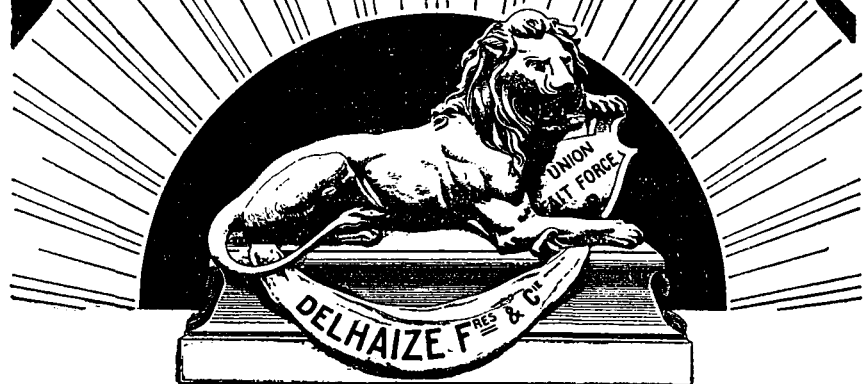
térêt sont mises, dès à présent, au programme. Parmi celles qui seront examinées, figurera certainement celle que M. l'avocat Verbessem indiquait à la dernière séance des Amis du musée de Gand: « L'imprescriptibilité des œuvres d'art, qui auraient été soustraites dans des musées publics ».

Le chapitre des fêtes et excursions est à l'étude, il promet de réserver aux adhérents des attractions sensationnelles, dans lesquelles la part des dames ne sera pas négligée. La ville de Gand a, sous ce rapport, une réputation à soutenir.

Un appel sera adressé spécialement à notre public, à l'effet de réunir le plus grand nombre d'inscriptions possible. Le comité organisateur offrira aux participants du congrès une breloque en argent, œuvre de M. G. De Vreese, éditée par la maison Wolfers. Cette breloque servira de laissez-passer.

DELHAIZE FRÈRES & C^{ie}

LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

La Galerie G. Giroux annonce pour le 3 mai l'ouverture d'une exposition des dernières œuvres du peintre Gaston Haustrate.

La Galerie G. Giroux annonce également, après cette exposition, celle du peintre russe *Kadinsky*.

A juger de cette exposition par les reproductions que nous avons pu voir des œuvres de l'artiste, on peut supposer que l'on verra renaître à la Galerie Giroux la grande curiosité qui y accueillit jadis l'exposition des Futuristes.

Kadinsky commença par s'occuper de sociologie, pensant qu'en Russie le moment n'était pas aux questions d'art. Il étudia particulièrement le salaire des ouvriers, et bientôt, pour faire de la sociologie pratique, entre comme conducteur dans une imprimerie, où il fut mis en rapport avec les travaux d'art.

Après une année de ce travail, et comme il avait atteint sa 30^e année (né en 1866), il estima que le moment était venu de donner libre cours aux goûts d'art qui fermentaient en lui, ou bien qu'après il serait trop tard.

Il alla étudier à Munich, à l'Académie. Un an après, il était élève de Franz Stuck.

« La collection de tableaux que l'on verra à Bruxelles est, dit-il, le reflet de mes pensées et de mes préoccupations durant une période qui comprend ces dix dernières années. »

M. Ernest Verlant, directeur général des Beaux-Arts, a fait le 26 avril, à l'Université Nouvelle, la seconde conférence sur Vélasquez.

Cette conférence se rattachait au cycle d'entretiens organisés par l'Université Nouvelle sur l'Art espagnol.

Le Commissaire général du gouvernement et le Comité exécutif de l'Exposition Universelle et Internationale de Gand ont

La Tribune Nationale

ORGANE MILITAIRE & COLONIAL
paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :
221, Rue Louis Hap, à Bruxelles

Abonnement : 1 an, 6 francs
Prix du numéro, 25 centimes

Cette revue — absolument indépendante et sans couleur politique — accueille sous sa responsabilité, toute idée méritant d'être écoutée ou discutée, tout avis originale ayant trait à la défense de la Patrie et de sa Colonie.

procédé le mercredi 30 avril à l'inauguration de la *Section des Beaux-Arts*, groupe II, œuvres modernes.

L'ouverture du *Salon de Printemps*, au Parc du Cinquantenaire, a eu lieu le mardi 29 avril.

L'exposition restera accessible jusqu'au 15 juin.

Un bel ensemble d'œuvres de *Constantin Meunier* a été exposé cet hiver, à Varsovie, dans la grande salle du Musée polonais « L'Encouragement ». On pouvait entre autres y admirer quelques-uns des plus beaux bronzes du grand sculpteur belge, *Le Pédaleur*, *Le Semeur*, *La Hiercheuse*. Tous les journaux et revues de Varsovie ont consacré de nombreux articles à cette exposition et vantent unanimement en Meunier l'un des plus grands artistes, l'un des plus profondé-

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 5332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

ment émouvants de notre temps. Un critique éminent, M. Gowinski, dans un article de la *Nowa Gazeta*, appelle fort justement Meunier « L'Homère des pauvres ».

🌀 Rappelons que le 14^e Salon de la *Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes* est ouvert tous les jours au Musée Moderne de Bruxelles.

L'exposition sera accessible jusqu'au 12 mai.

🌀 La *Galerie d'Art* vient d'ouvrir une exposition de quelques-unes des œuvres les plus récentes de M^{lle} Barbier.

🌀 Salon de la *Libre Esthétique*. — Quatrième liste d'acquisitions : G. d'Espagnat. *Anémones et fruits*. — A Lepreux. *Tamaris*. — A. Methéy. Cinq céramiques décorées grand feu. — J. Peské. *Le cap Nègre par vent d'est*. — Id. *La plage du Lavandou l'hiver* (aquar.). — C. Reymond. *Oliviers à Sainte-Anne*. — A. Urbain. *Entrée de chapelle* (aquar.).

Le gouvernement a acquis, en outre, quatre pièces céramiques de M. André Methéy pour le Musée du Cinquantenaire et soumis plusieurs œuvres à l'examen de la Commission directrice des Musées royaux de Bruxelles.

🌀 Les salles du Musée moderne n'étant pas libres à l'époque fixée pour l'exposition de la *Société Centrale d'Architecture*, celle-ci n'aura pas lieu cette année.

🌀 C'est le 1^{er} juin que s'ouvrira à Mu-

nich, au Palais de Cristal, l'Exposition internationale des Beaux-Arts. Le compartiment belge réunira un contingent important de tableaux et de sculptures.

🌀 M. Georges Minne vient de se voir décerner à Vienne par le jury du Salon de l'Association des Artistes, où le statuaire avait exposé un buste, la grande médaille d'or du gouvernement.

🌀 Le grand-duc Ernst-Ludwig de Hesse projette une exposition rétrospective de l'Art allemand, de 1650 à 1800, qui aurait lieu l'an prochain au château grand-ducal de Darmstadt. Un vaste comité est en voie de formation, qui réunira tous les spécialistes et directeurs de musées d'Allemagne.

🌀 *Nietzsche et Strindberg*. — Au cours des derniers mois de l'année 1888 fut échangée entre Nietzsche et Strindberg une correspondance qui avait pour objet le désir de Nietzsche de faire traduire en français ses derniers ouvrages, et surtout son *Ecce homo*. M. Karl Strecker publie dans la *Revue*, avec les indications nécessaires, les lettres que s'écrivirent les deux écrivains. C'est Brandès qui avait appelé l'attention de Nietzsche sur Strindberg, par des jugements comme celui-ci : « C'est un vrai génie, un peu toqué comme la plupart des génies. » A l'époque où Nietzsche écrit pour la première fois à Strindberg, il est déjà sur la pente fatale qui le mènera jusqu'à la folie. On peut pres-

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8° ;
l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. - Prix du numéro 4 fr.

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par ÉMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par l'application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès, les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre ces notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque ;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

que le prévoir à l'exaltation qu'il laisse voir :

« Un mot inestimable de M. Taine, que je joins ici, commence-t-il, m'encourage à vous demander conseil dans une affaire très sérieuse. Je voudrais être lu en français. Je dirai plus, j'en ai besoin. Etant, comme je suis, le plus indépendant et peut-être le plus fort des esprits qu'il y ait aujourd'hui, condamné à une grande tâche, je ne puis supporter que les absurdes barrières imposées aux peuples par une exécration politique de nationalités m'empêchent de saluer le petit nombre de ceux qui me prêtent encore l'oreille. Et je le reconnais volontiers, je les cherche surtout en France. Je n'ignore pas ce qui, dans le monde intellectuel, se passe en France; on me dit que j'écris parfaitement le français, bien qu'en allemand, surtout dans mon *Zarathustra*, j'aie acquis ce qu'un Allemand même ne peut atteindre. Je vous dirai les origines de ma famille: mes aïeux paternels appartenaient à la noblesse polonaise; ma grand'mère du côté maternel était de l'époque de Goethe à Weimar; ce qui suffit assez pour être isolé des Allemands. Il ne m'est jamais arrivé un mot d'eux et franchement je n'en ai jamais désiré, mais j'ai aujourd'hui des lecteurs partout, à Vienne, à Saint-Petersbourg, à Stockholm, à New-York, des intelligences d'élite qui me rendent hommage. Ils me manquent en Allemagne. »

Il termine par cette analyse de son état d'esprit :

« La maladie m'a détaché de ces dernières

relations et m'a plongé dans un état de repliement sur moi-même tel qu'il n'a sans doute été jamais atteint. Et comme il n'y a dans ma nature rien de maladif, ni d'arbitraire, je n'ai pu trouver dans cette solitude une obsession, mais une inestimable diversion en même temps que la netteté de conception. Personne ne s'est plaint auprès de moi de mines sombres, et moi pas davantage; j'ai peut-être appris à connaître des mondes de la pensée plus mauvais et plus discutables que personne, mais seulement parce que c'est dans ma nature d'aimer ce qui est à l'écart. Je compte la sérénité parmi les *preuves de ma philosophie*. Et j'arrive peut-être à le démontrer par les deux livres que je vous envoie.

» Votre

» Frédéric NIETZSCHE. »

La réponse de Strindberg qui se donne comme un des « dix mille supérieurs », allant « en pèlerinage secret » se nourrir de la doctrine nietzschéenne, est naturellement agréable à Nietzsche. « Ce fut, dit-il, la première lettre que je recevais où il y avait un accent d'histoire universelle qui arrivait jusqu'à moi. »

Les lettres se suivent et c'est entre eux un échange de paroles admiratives. Nietzsche a lu la tragédie de Strindberg, *Le Père*, que Zola avait préfacé.

Il est ému de la tragédie où il a été surpris de retrouver ses propres idées sur l'amour, la guerre, la haine des sexes, mais il découvre dans la préface de Zola de « pauvres naïvetés impayables ».

A. VERHAEGEN

Marchand-Tailleur

79 - Boulevard Anspach - 79

≡ BRUXELLES ≡

Vêtements sur mesure pour
hommes et enfants

Hautes Nouveautés Anglaises, Françaises et Belges

CONFECTION SOIGNÉE

COUPE IRRÉPROCHABLE

Grand Choix d'Imperméables Confectionnés

ET SUR MESURE

DEUIL EN 24 HEURES

— Zola, dit-il, n'est « qu'un Italien moderne, il sacrifie au vérisme.

Il engage Strindberg à faire jouer le *Père* par Antoine. « Le théâtre libre de M. Antoine est fait pour risquer... M. Antoine est un acteur éminent qui s'identifiera avec le rôle du capitaine de cavalerie. »

Mais Nietzsche a terminé *Ecce homo*. Il ne s'agit plus du *Père*. Il faut que *Ecce homo* soit traduit en français. Strindberg voudrait-il s'en charger?

« Si vous vouliez vous charger vous-même de la traduction française, je ne saurais m'estimer trop heureux. Ce serait un hasard miraculeux. Car, entre nous, pour traduire « mon *Ecce homo*, il faut un écrivain de pre-

mier rang ». Il y a dans l'expression, dans le raffinement des sentiments un écart de mille lieues avec tous les simples traducteurs. C'est en définitive un gros volume; je prévois que, dans l'édition française (peut-être chez Lemerre, l'éditeur de Paul Bourget), cela fera un 3.50 pareil. Comme il y est question de choses qu'on n'a pas encore entendues et entre nous, en toute sincérité, que l'écriture est d'un maître du monde, nous dépasserons même le tirage de *Nana*.

» C'est d'ailleurs antiallemand jusqu'à la mort; la partie de la civilisation française se trouve établie par l'histoire (je traite les philosophes allemands de faux monnayeurs ignorés). Le livre n'est pas ennuyeux, je

l'ai écrit d'ailleurs en style de Prado. Pour me garantir contre la brutalité (confiscation), j'enverrai les premiers exemplaires avant la publication au prince de Bismarck et au jeune empereur avec ma lettre de déclaration de guerre; on y répondra par des mesures militaires, non policières. Je suis un psychologue. Réfléchissez, cher monsieur, c'est une affaire de tout premier ordre. Car je suis assez fort pour briser en deux morceaux l'histoire de l'humanité. »

Comme le fait remarquer M. Karl Streckler, on voit dans ces lettres le progrès lent de la folie de Nietzsche, laquelle s'affirmera quelque jours plus tard dans ce billet daté de Turin, 31 décembre 1888 :

« Cher Monsieur,

» Vous aurez bientôt la réponse à votre nouvelle. Elle éclate comme un coup de fusil. J'ai requis une journée de souverains, à Rome, je veux... laisser fusiller.

» Au revoir. Car nous nous reverrons.

» Une seule condition. Divorçons.

» NIETZSCHE CÉSAR. »

Strindberg répond le jour même :

« Holte, 31 décembre 1888.

» Très cher docteur,

» *Je veux. Je veux être fou.*

» J'ai reçu votre lettre non sans perturbation et je vous en remercie.

» Pour vivre heureux, Licinus n'affronte

pas toujours la haute mer ou, dans la crainte de la tempête, ne serre pas de trop près les écueils du temps.

» En attendant, réjouissons-nous de la folie.

» Adieu et soyez dispos.

» STRINDBERG (le Dieu très bon, très grand). »

La réplique, la dernière, de Nietzsche, tient en une ligne :

« Monsieur Strindberg, Eheu, plus... divorçons.

» Le Crucifié. »

Et ce fut fini...

(*Le Temps.*)

❖ *L'avenir de l'opéra.* — La *Vossische Zeitung* publie les réponses de quelques musiciens et poètes à une enquête sur l'avenir de l'opéra.

Le journal berlinois commence par constater que l'opéra wagnérien n'a pas fait école. Richard Wagner a eu des épigones, mais leur tentative de continuer l'évolution de sa manière a avorté.

La plus grande variété, la plus grande confusion règne parmi les musiciens contemporains. Que pensez-vous de l'avenir du drame musical? demandait le journal. Plusieurs ont répondu qu'ils ne voulaient pas risquer une prophétie, qu'un génie nouveau trouverait des voies nouvelles.

Richard Strauss ne sait rien de l'avenir

BANQUE INTERNATIONALE

DE BRUXELLES

Société Anonyme, 27, avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. — Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

COMPTES DE QUINZAINE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27

Téléphones : A 3870, 3903, 6739, 8056

ou à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

Aux Galeries des Meubles



20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

**LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES
DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES**

de l'opéra, et pense que tout dépendra des idées, bonnes ou mauvaises, qui pourront venir aux compositeurs. Peut-être les critiques, qui ont tant de choses à dire à chaque nouvelle œuvre qu'il produit, en sauront-ils plus long que lui. Ils s'attendent à une transformation. Mais dans quel sens? Il n'en sait pas plus, que la larve du papillon qu'elle deviendra.

Cérard Hauptmann pense que le drame musical restera, puisque l'évolution commencée par Wagner n'est pas accomplie, ne s'accomplira pas. Il a pensé souvent à une forme dans laquelle musique et drame deviendraient « unité » d'une façon nouvelle. Il a fait deux tentatives dans ce sens: *L'Ascension de Hannele* et *Pipa danse*.

Le symphoniste italien Ferruccio Busoni développe plus amplement quelques idées intéressantes.

« La parole chantée sur la scène, dit-il, restera toujours une convention, une invraisemblance. Elle ne peut être rendue acceptable que par une autre invraisemblance, celle du sujet. »

Aussi déclare-t-il inadmissible le prétendu vérisme musical italien. Le sujet du drame devrait avoir un caractère surnaturel, et dans ce cas la musique n'est pas seulement justifiée, mais nécessaire.

Ou bien l'opéra devrait nous présenter une action où la fiction, la plaisanterie sont évidentes. Dans ce cas il peut paraître indiqué que, parlant d'amour, les acteurs chantent, qu'ils chantent en exprimant la haine, qu'ils se battent en duel au son de la musique.

En résumé, le sujet de l'*opera seria* devrait être surnaturel, magique, et l'*opera gaia* devrait se maintenir dans son caractère de jeu irréel, et non d'événement vécu.

Le public devrait toujours se souvenir qu'il est au spectacle, pour que la jouissance esthétique ne devienne pas de l'intérêt humain. L'acteur doit jouer et le spectateur rester incrédule et par là même, avide d'une

impression purement intellectuelle, artistique.

Le malheur est, conclut le maestro Busoni, que le public cherche, au contraire, au théâtre des impressions violentes, des passions déchainées, demandant à la scène ce qui lui manque souvent dans la vie.

D'après Nikisch, le drame musical wagnérien marque le point culminant des possibilités dans le développement de l'opéra. Mais un génie nouveau peut surgir. Dans ces conditions, toute discussion théorique est stérile.

❧ L'éditeur romain Anderson a entrepris la publication d'une série d'anciennes estampes, et débute par un album intitulé : *La Campagne romaine d'après les aquafortistes hollandais et flamands du dix-septième siècle*.

Ce bel album contient des reproductions d'œuvres de Jan Fyth, Jan Both, Karel Dujardin, Pieter Van Laer, Nicolas Berchem, Herman Van Swanefeldt, Jan Van Noordt et Bartholomé Breenberg.

❧ Maxime Gorki, qui vit dans l'île de Capri, sereine et paisible, a été compris dans l'amnistie accordée par le Tsar. Il pourrait donc revoir sa patrie, mais préfère, assure-t-on, n'en rien faire, et continuer à vivre où il est.

❧ Est mort à Trieste, âgé de 68 ans, le peintre Eugène Scomparini, qui était considéré, parmi les peintres de cette ville, comme un chef d'école. Ses premiers succès datent de l'année 1871, où il exposa un Hamlet.

❧ Est mort en Amérique le poète Joachim Miller; à Paris, le célèbre graveur Jules Jacquet, et l'éditeur Honoré Champion.

❧ L'écrivain italien Francesco Pastonchi a terminé un nouveau poème dramatique

en cinq actes, *L'Aquila*, dont l'action se passe à Aoste vers l'an mille, et qui va être représenté tout bientôt.

☞ Sir Walter Armstrong vient d'achever un volume sur sir Thomas Lawrence et son art. Ce volume sera édité par Methuen.

☞ L'écrivain allemand bien connu, Jacob Wassermann, vient de publier une œuvre nouvelle: *Der Mann von vierzig Jahren* (l'Homme de quarante ans).

☞ L'écrivain allemand Thomas Mann, non moins connu, publie chez le même éditeur (Fischer, Berlin): *Der Tod in Venedig*, recueil de nouvelles.

☞ La superbe édition de Henri Heine, publiée par l'Insel-Verlag de Leipzig, s'est enrichie de trois volumes nouveaux.

☞ En remplacement du défunt Prof. von Donop, le Dr Kern a été attaché à la direction des Musées de Berlin. Il est connu surtout par des travaux sur la partie architecturale des tableaux italiens du XIV^e et du XV^e siècles. Dans son dernier ouvrage, il s'attachait à démontrer que les motifs architecturaux de la fresque célèbre de Masaccio, représentant la Sainte-Trinité, à S. Maria Novelle de Florence, furent exécutés d'après des dessins de Brunelleschi.

☞ Au Metropolitan Museum de New-York a eu lieu une exposition des tableaux appartenant à Pierpont Morgan. L'exposition comprenait également le dernier achat, le *San Lorenzo* de Fra Filippo Lippi, qui est évidemment le tableau dont parle Vasari, peint vers 1450. De la collection Morgan, l'œuvre la plus précieuse est la *Madone de Saint Antoine*, de Raphaël. L'exposition comprenait encore le portrait de Nicolas Ruts, de Rembrandt, et d'autres œuvres d'une importance presque égale.

☞ L'institut royal de musique « L. Chérubini », de Florence, institue, à l'occasion du centenaire de Verdi, un concours entre

les élèves des divers conservatoires d'Italie. L'objet du concours est une cantate pour célébrer la mémoire de ce grand homme, sur les trois premières strophes de l'Ode de Giovanni Tecchio, publiée le 27 janvier 1901. La cantate devra être pour une voix seule et orchestre, ce dernier ne dépassant pas le nombre de quarante-cinq exécutants.

☞ Il vient d'être découvert à Naples une statue de Vénus, fort belle œuvre gréco-romaine.

☞ Près d'Ostia, on a trouvé, à une profondeur d'environ trois mètres, un sarcophage monumental en marbre, qui sera transporté dans un musée de Rome.

☞ En Tripolitaine, au cours d'une excursion militaire, on a retrouvé une vieille cité romaine, entourée d'un camp à tranchées.

☞ A Strasbourg, à trois mètres cinquante sous le niveau de la rue, viennent d'être découverts d'intéressants vestiges de l'époque romaine, parmi lesquels une habitation patricienne avec bains, parfaitement conservée, et semblant dater du premier siècle de notre ère.

☞ Dans une localité de Crimée, on a trouvé une cassette contenant des manuscrits de l'impératrice Catherine II, et diverses lettres de diplomates étrangers. Elle a été envoyée au Musée historique de Saint-Petersbourg.

☞ Le *Pester Lloyd*, dans une dépêche de Saint-Petersbourg, a annoncé que le peintre Solomonoff a découvert dans l'habitation du majordome de l'Ambassade américaine, un tableau qu'après examen attentif on a reconnu comme étant une *Sainte-Famille* de Raphaël. Avec une loupe, on a réussi à lire sur la toile: *R. S. U.*, suivi de *fec.* (Raffaello Sanzio d'Urbino fecit). Sur le dos de la toile se trouve une inscription en russe qui dit: « Ce tableau représente la Sainte Famille, et est du célèbre peintre Raphaël. »

L'Exposition de Partitions musicales, de Livrets d'opéras et d'Affiches théâtrales, organisée par le « Musée du Livre » dans ses locaux, 46, rue de la Madeleine, s'ouvrira le dimanche 4 mai.

Elle réunira, outre une superbe collection d'affiches théâtrales, les productions des principaux éditeurs de Barcelone, Bruxelles, Leipzig, Madrid, Milan et Paris.

MM. Closson, Combaz et de Ladrière y exposeront d'intéressantes collections de documents anciens et modernes.

L'Exposition sera accessible gratuitement au public, tous les jours de semaine, de 10 à 12 et de 14 à 18 heures, le dimanche, de 10 à 12 heures.

CAISSE CENTRALE

de Change et de Fonds Publics

SOCIÉTÉ ANONYME

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

BRUXELLES

Place de la Liberté, 5

Téléphone A. 746

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance.

☞ M. Francqui, de la *Société Générale*, remplace le regretté M. Barbanson au *Charbonnage du Gouffre*.

☞ M. de Rossius d'Humain est nommé administrateur du *Crédit Général Liégeois* pour achever le mandat de feu M. Braconier.

☞ MM. Albert Janssen et Emile Verhaegen succèdent à MM. Le Brun et Hector Monnom à la *Société d'Électricité de Louvain*, en qualité d'administrateur et de commissaire.

☞ Le Baron Philippe Prisse et M. Georges Bosquet ont été nommés administrateurs des *Charbonnages du Hasard*.

☞ M. Salesses est nommé administrateur de l'*Union des Tramways* en remplacement de M. Schoenbrun.

☞ A la *Banque Internationale de Bruxelles*, M. Victor Weil, directeur, est promu au grade d'administrateur-directeur et remplace M. de Lantsheere, décédé, au sein du conseil.

☞ M. Ernest Kritzler succède au regretté M. Hector Monnom dans les fonctions d'administrateur-délégué de la *Banque de Bruxelles*.

* * *

UN GRAND EMPRUNT EN FRANCE. — On annonce de divers côtés que l'Etat français va se décider à créer un nouvel emprunt dont le montant serait très élevé: 1,360,000,000 francs.

Il est certain qu'en raison des nouvelles dépenses d'armements et du déficit budgétaire pour l'année en cours, le Trésor public a besoin d'importantes ressources. La formule fameuse: « Ni emprunts, ni impôts » ne résiste pas à la nécessité de se prémunir contre une agression allemande.

On se demande quel type de rente le gouvernement adoptera pour cet emprunt. Il semble que ce sera le type 3 1/2 p. c. Mais il est difficile de pronostiquer, même approximativement, le taux d'émission. On croit savoir qu'il dépendra de la tenue de la Rente 3 p. c. actuelle.

Or, la Rente française est, en ce moment, très faible. Elle est tombée à 86.75 et sa tendance est très incertaine. On ne doit donc pas s'attendre à voir l'Etat français créer un nouveau 3 p. c. dans un moment où le 3 p. c. existant se capitalise à 3 1/2.

OSTENDE-ANGLETERRE. — Le Comité d'inspection des chemins de fer de l'Etat s'est rendu à Ostende pour y examiner les nouvelles installations de la gare maritime. Le nouveau bâtiment sera inauguré le 1^{er} juin prochain. La Société des Wagons-Lits va en prendre possession et s'y installer. L'Hôtel comprendra une quarantaine de chambres pour voyageurs.

L'ensemble du travail a coûté trois millions.

Il est question d'établir un service de vapeurs pour voyageurs entre Tilbury et Ostende à partir du mois de juin 1914. Des commandes auraient été faites déjà pour la construction de trois grands vapeurs qui coûteraient 150,000 livres chacun. Le Midland Railway organise un service pour le transport direct des voyageurs sur le continent. Le coût du voyage serait d'environ 25 p. c. moins cher qu'actuellement. Le Post Office aurait déjà reconnu les avantages du nouveau service et un contrat pour les transports postaux aurait été passé. Les nouveaux vapeurs jaugeont 4,100 tonnes.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE CRÉDIT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL. — L'assemblée générale a été tenue le 18 mars.

Les bénéfices réalisés en 1912 se sont élevés à fr. 4,052,375.77.

Ces résultats ont permis de fixer le dividende à fr. 15.62, soit 15 francs nets d'impôts, et de reporter, au compte de profits et pertes de 1913, un solde de fr. 473,544.36.

Ce dividende représente 12.50 pour 100 du capital de 125 fr. versés par action.

Les actionnaires ont touché un acompte de 5 fr. nets au mois de novembre dernier ; le solde, soit 10 fr. nets par action, leur sera payé, à partir du 1^{er} mai, au siège social de la Société.

Les comptes présentés par le Conseil d'administration ont été approuvés à l'unanimité. M. Louis Passy, administrateur sortant, a été réélu. M. Edmond Legeay, censeur sortant, a été réélu.

Vous souvient-il de feu **LA COMPAGNIE NATIONALE FINANCIÈRE** dont la liquidation dure depuis 10 ans ?

Ses actionnaires sont convoqués pour le 7 mai, afin de clôturer enfin cette liquidation.

CHEMIN DE FER DU PRINCE-HENRI. — On mande de Luxembourg que le projet en suspens depuis si longtemps d'une jonction à établir entre le réseau du Prince-Henri et le plateau de Briey va enfin être mis à exécution. La construction de cette ligne avait été retardée jusqu'ici par des raisons d'ordre stratégique invoquées par le gouvernement français. Ces objections ayant pu être écartées, les travaux ne tarderont sans doute plus à être entamés, l'accord étant, en principe, établi entre la Compagnie du Prince-Henri et les Chemins de fer de l'Est, possesseurs du tronçon Brehain-Hussigny-Longwy.

CHEMINS DE FER DU NORD DE L'ESPAGNE. — L'assemblée générale des actionnaires aura lieu le 4 mai ; il résulte des comptes que le bénéfice net réalisé pendant l'exercice 1912 s'est élevé à 16,080,000 pesetas contre 15,278,100 pesetas précédemment. Le surcroît de bénéfice permettra au Conseil de proposer d'élever le dividende de 21 à 24 pesetas ; cette répartition absorbera 12,384,000 pesetas.

Le surplus des profits doit recevoir les affectations suivantes : Fonds de prévoyance : 2 millions de pesetas et 1,240,000 pesetas pour la réserve des travaux, les impôts et le report à nouveau.

Le compte d'exploitation du dernier exercice, comparé au précédent, fait apparaître les modifications suivantes : Recettes 150 millions 870,000 pesetas contre 138,050,000 en 1911 ; dépenses 68 millions 720,000 pesetas contre 61,844,500 en 1911. Le produit net d'exploitation a été de 82,150,000 pesetas contre 76,206,000 pesetas, en augmentation de 5,944,000 pesetas.

CHEMINS DE FER DE MADRID-SARAGOSSE ALICANTE. — Cette compagnie a décidé de porter son dividende de 21 à 24 pesetas (soit net fr. 22.30 environ). Cette répartition n'empêchera, d'ailleurs, pas de pourvoir les fonds de prévoyance de sommes importantes ; l'augmentation de 3 pesetas par action n'absorbera, en effet, que 1,491,000 pesetas, en chiffres ronds. En 1911, les bénéfices nets ont été de 20,912,000 pesetas, sur lesquels le dividende n'a absorbé

que 10,436,000 pesetas. La répartition de cette année va exiger 11,927,000 pesetas. Rappelons que les recettes brutes ont progressé d'un exercice à l'autre de 11,818,939 pesetas, et que le taux moyen du change a été de 6 p. c. environ contre 8.45 p. c. en 1911. L'augmentation des bénéfices résultant de ces deux facteurs n'a certainement pas été compensée par les accroissements de dépenses qu'ont provoqués les améliorations consenties au personnel à la suite de la dernière grève.

Il est intéressant de signaler que les deux premiers mois de 1913 accusent une augmentation de recettes de 748,000 pesetas.

L'assemblée générale des actionnaires du **CHEMIN DE FER DE VALENCE ET ARAGON** a eu lieu le 25 avril et a décidé la répartition de 4 pesetas (fr. 3.78) aux obligations à revenu variable.

M. Maurice Vandermeulen a été réélu administrateur-délégué.

SOCIÉTÉ FINANCIÈRE DE TRANSPORTS. — Après l'exercice du droit de souscription irréductible, la répartition des titres disponibles s'effectue comme suit entre les souscripteurs à titre réductible. Il est attribué :

1° Aux porteurs d'actions de capital : 1 action nouvelle pour 24 titres anciens déposés (toute fraction au delà de 70 p. c. étant forcée en faveur du souscripteur) ;

2° Aux porteurs de 10^{es} de part de fondateur : 1 action nouvelle pour 40 10^{es} de part de fondateur déposés (toute fraction au delà de 75 p. c. étant forcée en faveur du souscripteur).

Le dividende de l'exercice 1912 sera de 55 francs par action de capital et 225 francs par part de fondateur (au lieu de 50 et 187.50 pour 1911).

MÉTALLURGIE BELGE. — Les dirigeants des principales usines belges de fonderie et de construction mécanique se sont réunis dans le but d'examiner l'opportunité de la conclusion d'une entente.

Après un assez long échange de vues, on a reconnu l'utilité de pareil accord ; on est d'avis de marcher progressivement et d'envisager d'abord la création d'une chambre syndicale où l'on mettrait ses intérêts en commun, où l'on examinerait d'abord et notamment s'il n'y a pas lieu d'organiser les achats de coke et de fonte en commun, afin de résister avec fruit aux exigences des syndicats.

Une commission d'étude a d'ailleurs été constituée dans le but de réaliser une organisation pratique. Cette commission est formée de MM. Doat, de la Compagnie Générale des Conduites d'Eau, à Liège ; Dupont, de la Société de Baume-Marpent, à Haine-Saint-Pierre ; Jadoul, des Ateliers de Construction du Limbourg ; Latanis, de la Brugeoise, et Nisot, de la Société du Nouveau-Phénix, à Gand.

UNE NOUVELLE SOCIÉTÉ ANONYME AU CONGO vient de naître à Bruxelles au capital de 1,500,000 francs. Son objet est la mise à fruit d'un domaine de 26,666 hectares 66 ares situé dans

le Mayumbe (Bas-Congo), apporté à la société par les princesses Louise et Stéphanie qui les ont hérités de Léopold II.

En rémunération de cet apport, il leur est attribué ensemble 534 actions. Les restantes sont souscrites de la manière suivante: M. Ernest Solvay, 866 actions; M. Emile Tibbaut, 50 actions; M. le comte Adrien d'Ursel, 25 actions; M. Norbert Diederich, 10 actions; M. Emmanuel Janssen, 10 actions; M. Alphonse Lamarche, 5 actions.

Le 31 mars, sous la dénomination de **SOCIÉTÉ ANONYME INTERNATIONALE DE TÉLÉGRAPHIE SANS FIL** a été constituée par la *Marconi's Wireless Telegraph Cy Ltd*, la *Gesellschaft für Drahtlose Telegraphie m. b. h.* et la *Banque d'Outremer* une société dont le titre définit l'objet social, au capital de 2 millions 250,000 francs.

Parmi les administrateurs belges, citons MM. le colonel Thys, Maurice Travailleur, Félicien Cattier et Gaston Périer.

Les actionnaires de la **COMPAGNIE D'ENTREPRISES DE CONDUITES D'EAU** se réuniront le 12 mai à l'effet de délibérer sur une augmentation du capital social.

Il est question de dissoudre la **SOCIÉTÉ DES PRODUITS CHIMIQUES D'OVERPELT** et de l'unir à la **SOCIÉTÉ MÉTALLURGIQUE DE LOMMEL**.

ACIÉRIES RÉUNIES BURBACH-EICH-DUDELANGE. —

L'assemblée extraordinaire convoquée pour se prononcer sur le projet de communauté d'intérêts avec les Charbonnages d'Eschweiler s'est réunie à Luxembourg; la proposition a été votée à l'unanimité et sans discussion.

MM. J. Franck, L. Hagen et S. von Oppenheim, administrateurs d'Eschweiler ont été nommés administrateurs de Burbach. Ont été appelés aux mêmes fonctions: MM. le conseiller de justice Oslander, le Dr Mosler, directeur de la Disconto-Gesellschaft, de Berlin, et le conseiller du commerce Heimann.

Le président de l'assemblée, M. Hubert Muller, a déclaré que par suite de l'opération votée, les charges annuelles des Acieries Réunies se trouvent augmentées de 7,102,000 fr., y compris l'annuité nécessaire à la reprise des actions Eschweiler après 30 ans, au cours de 250 p. c., ainsi que le prévoit le contrat.

USINES MÉTALLURGIQUES LA BRUGEOISE. — Des négociations engagées depuis un an entre la Société La Brugeoise la Société des Ateliers du Nord de la France, à l'intervention du

Trust Métallurgique Belge-Français, négociations visant à organiser une communauté d'efforts en vue de réduire les prix de revient et de développer les marchés de l'exportation, sont sur le point d'aboutir à un accord définitif.

Les usines de La Brugeoise et de Nicaise et Delcuve (La Louvière) se fusionneront en un nouvel et puissant organisme.

La Brugeoise cèdera tout son actif et ses actions seront échangées contre des titres de la nouvelle société.

La Société des Ateliers du Nord de la France continuera à exister comme par le passé, sans modification de son capital, et exploitera ses importantes usines françaises de Blanc-Misseron. Seule la partie de son actif représentée par ses Ateliers de La Louvière sera remplacée par les titres de la nouvelle société, qui lui seront remis en rémunération de son apport.

SUCRERIES ET RAFFINERIES EN ROUMANIE. — Les fabricants de sucre roumains, parmi lesquels cette société occupe une place prépondérante, ont décidé, paraît-il, de créer en commun, une raffinerie de sucre dans la Valachie roumaine, où ce genre d'industrie n'est pas encore représenté. Le terrain dans cette région se prête tout particulièrement, assure-t-on, à la culture des betteraves à sucre.

Le but que poursuivent — et qu'atteindront sûrement, dit-on — les Sucrieries en Roumanie est de prendre dès maintenant des mesures susceptibles de compenser la réduction de bénéfice à provenir de la suppression des droits protecteurs actuellement existants. La convention qui règle ces droits doit venir à échéance fin 1914; dès maintenant le coup est paré.

Les actionnaires des **GRANDES BRASSERIES DE RIO DE JANEIRO.** ont prononcé la mise en liquidation de la Société.

LE RECUEIL FINANCIER. — Annuaire des valeurs cotées à la Bourse de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20^e édition, 1913. Un vol. in-4^o de 1,700 pages, relié. (Etablissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles.) — Prix: 20 francs.

LÉGISLATION

Les Chambres sont saisies d'une proposition de loi complétant les six articles de la loi du 20 juin 1873 sur les chèques, proposition qui a trait au chèque barré dont nous avons parlé par ailleurs.

Voici le texte des quatre articles complémentaires soumis aux délibérations de la Législature :

ART. 7. — Le chèque traversé au recto de deux barres parallèles ne peut être présenté au paiement que par un banquier ; il ne peut être tiré que sur un banquier.

Le barrement peut être effectué par le tireur ou par un porteur.

ART. 8. — Le barrement peut être général ou spécial.

Le barrement est général, s'il ne porte entre les deux barres aucune désignation, ou seulement la mention « et compagnie » ; il est spécial, si le nom d'un banquier est inscrit entre les deux barres.

Le barrement général peut être transformé en barrement spécial.

Le chèque à barrement spécial ne peut être présenté que par le banquier désigné. Toutefois, si celui-ci n'opère pas l'encaissement lui-même, il peut se substituer un autre banquier.

Il est interdit au porteur d'effacer le barrement, ainsi que le nom du banquier désigné.

ART. 9. — Le tiré qui paie le chèque barré à une personne autre qu'un banquier, si le barrement est général, ou à une personne autre que le banquier désigné, si le barrement est spécial, n'est pas libéré.

ART. 10. — La remise d'un chèque à une Chambre de compensation vaut présentation au tiré qui y est représenté.

Le protêt faute de payement d'un chèque peut être remplacé, à la demande du porteur, par une déclaration de la Chambre de compensation, attestant que le chèque a été remis avant l'expiration du délai de présentation.

Cette déclaration inscrite sur le chèque est datée et signée par le directeur de la Chambre de compensation ou son délégué.

Elle est exempte de la formalité de l'enregistrement.

Le Sénat a adopté par 52 voix et 13 abstentions le projet de loi sur les sociétés commerciales.

Dans notre numéro du 15 mai nous entretiendrons nos lecteurs des discussions sénatoriales que ce projet a provoquées.

OBLIGATIONS 4 1/2 % GARANTIES PAR LE

Gouvernement Impérial de Russie

DE LA

Première Société de Chemins de fer Secondaires en Russie

SIEGE SOCIAL A SAINT-PETERSBOURG

ÉMISSION DE 8,499,750 ROUBLES

Obligations créées en vertu de l'article 19 du second complément aux statuts, sanctionné par S. M. l'Empereur le 24 août/6 septembre.

L'emprunt est divisé en :

22,667 obligations de Roubles 187,50 = Fr. 500 = Fl. P. B. 239 = Rmk. 404 ; 4,533 obligations de Roubles 937,50 = Fr. 2,500 = Fl. P. B. 1,195 = Rmk. 2,020, munies de coupons semestriels payables les 1/14 mai et 1/14 novembre et remboursables au pair, par tirages au sort.

Ces obligations sont garanties par les recettes et par la totalité de l'avoir de la ligne de Jitomir ; elles jouissent, en outre, en ce qui concerne le service de l'intérêt et de l'amortissement, de la garantie absolue du Gouvernement Impérial de Russie. En foi de cette garantie, les obligations sont revêtues du timbre du Gouvernement Impérial de Russie et du fac-similé de la signature du délégué du Gouvernement Impérial.

Le paiement des coupons et le remboursement des titres seront libres de tout impôt russe présent ou futur.

L'amortissement de l'emprunt s'effectuera au pair en 66 ans, à dater de 1916, par voie de tirages au sort annuels qui auront lieu au mois de février.

Les obligations rapportent un intérêt annuel de roubles 8,4375 = francs 22.50 = fl. 10.755 = Mk. 18,18 (par obligations de 500 francs), payable au choix des porteurs à Saint-Petersbourg en roubles, en Belgique en francs, en Hollande en florins P. B. et en Allemagne en mark, par coupons semestriels, le 1/14 mai et le 1/14 novembre. Le premier coupon est à l'échéance du 1/14 novembre 1913.

Prix d'émission : 95 1/2 % - Frs 477.50

PAR OBLIGATIONS DE 500 FRANCS

Payable en Belgique comme suit : à la souscription, 50 francs ; à la répartition, fr. 427.50 ; ensemble, fr. 477.50, contre remise des certificats provisoires.

Les certificats provisoires, munis du coupon au 1/14 novembre 1913, seront échangés ultérieurement, sans concordance de numéros, contre des titres définitifs, coupon au 1/14 mai 1914 est suivants attachés.

La souscription sera ouverte le mercredi 7 mai 1913

A BRUXELLES : à la Banque de Bruxelles, ru Royale, 62 ; à la Banque Internationale de Commerce à Saint-Petersbourg, Succursale de Bruxelles, rue du Marquis, 1 ;

A ANVERS : à la Banque Centrale Anversoise, rempart Sainte-Catherine, 67.

La souscription sera ouverte également le même jour : A AMSTERDAM : chez MM. Hope & Co ; chez MM. Lippmann, Rosenthal & Co.

L'EXPANSION BELGE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

*Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artis-
tique, sportive* ○ ○ ○ ○ ○ ○



CHAQUE FASCICULE

comporte plus de 100 pages abondamment illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

ABONNEMENTS :

Belgique 12 francs

Étranger 15 francs

4, Rue de Berlaimont, BRUXELLES

Sommaires des derniers numéros

de la BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} MARS 1913

- Emile Royer : *La Part de Responsabilité de la Belgique dans la crise internationale.*
Sylvain Bonmariage : *Sonia.*
Henri Glaesener : *Jeunesse d'Ame.*
Auguste Vierset : *Le Règne du Cinéma.*
Arthur De Rudder : *Otto Ludwig.*
Maurice Gauchez : *Scott; Le baron V. Buffin.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 MARS 1913

- J. Jobé : *Le pays de Liège et les problèmes contemporains.*
L. Jeanclair : *Le Billet de cinq jours.*
J. Varendonck : *La poésie traditionnelle des enfants.*
Iwan Gilkin : *La fin du romantisme.*
Arthur De Rudder : *Un peintre italien, M. Aristide Sartorio.*
Maurice Gauchez : *Forain; — Fra Angelico.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} AVRIL 1913

- Adolphe Prins : *L'Education sociale dans la Démocratie.*
Paul Mélotte : *Les deux Extases.*
J. Varendonck : *La poésie traditionnelle des enfants.*
Aug. Vierset : *Guerre à la Guerre.*
Arthur De Rudder : *Le Jubilé de Gabriele d'Annunzio.*
Maurice Gauchez : *H. Evenepoel. Jacques. Dalcroze.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 AVRIL 1913

- Arthur Daxhelet : *Quelques Romanciers et conteurs de de chez nous.*
Charles Desbonnets : *Monsieur de Clamort.*
Emile Desprechins : *Poèmes.*
François Léonard : *Une base nouvelle du Théâtre.*
Arthur De Rudder : *Sur les rives du Sund.*
Maurice Gauchez : *S. A. R. le duc de Montpensier — Eugène Ysaye.*

Chronique de la Quinzaine.

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Louis Piérard . . .	<i>Grève générale</i>	273
Henri Liebrecht . . .	<i>Monsieur Chine.</i>	280
A. Michel.	<i>L'Abbaye de Villers-la-Ville</i>	301
Maria Biermé . . .	<i>Par delà</i>	313

A travers la Quinzaine :

Ivan Gilkin : *Les Faits et les Idées*, 315. — Arthur De Rudder : *Les Peuples et la Vie*, 320. — Maurice Gauchez : *Les Vivants et les Morts*, 325. — Léon Tricot : *Les Gens de Paris*, 331. — R.-E. Mélot : *Les Journaux et les Revues*, 339. — Paul André : *Le Drame et l'Opéra*, 342. — Ray Nyst : *Les Salons et les Ateliers*, 345.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de : Oscar Liedel, E. Rombaux, L. Spilliaert,
C. Werlemann, M. Wolfers.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique : 60 centimes | Étranger : 75 centimes

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

R. E. MÉLOT



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr.	9 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Bruxelles. Tél. A. 721

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

GRÈVE GÉNÉRALE

« Qu'on nous donne, ah! qu'on nous donne l'homme qui chante en travaillant. Quelle que soit son occupation, il fera plus, il fera mieux, avec plus de persévérance que celui qui accomplit la même tâche en silence. On dit que les étoiles, dans leurs révolutions, composent une prodigieuse harmonie ». C'est Carlyle qui parle ainsi; je ne sais si l'on avait déjà traduit cette pensée de l'auteur de *Sartor Resartus*.

Hans Sachs travaille en chantant et son marteau frappe le cuir d'une cadence qui s'apparie à celle de sa chanson.

Mais le peuple ne chante pas seulement quand il peine dans les usines, au fond des mines, quand il arrache à la terre rebelle ses richesses. Il chante encore lorsqu'il dépose les outils, lorsqu'il fait la grève générale. Les airs joyeux ou belliqueux fument aux lèvres, qui doivent rythmer la marche des cortèges énormes, fouetter les enthousiasmes défaillants, formuler les revendications.

On peut dire qu'il existe en Belgique un folklore du suffrage universel et de la grève générale étonnamment riche et qu'il est grand temps de fixer si l'on ne veut qu'il se perde et s'effrite définitivement comme tant d'adorables chansons populaires qui se sont transmises par la seule tradition orale.

Quelques-unes des chansons politiques qu'il me souvient d'avoir entendues dans mon enfance et dont quelques bribes traînent dans ma mémoire, sont pour la plupart des choses naïves et pittoresques, où l'on retrouve le style de certaines plaintes plutôt que la malice de tel patoisant. Avant la première révision de 1893, on chantait sur le ton solennel:

Libéraux, capacitaires, socialistes.

Nul de vous ne peut plus voter.

De la list' vous êtes rayés (bis)

Parc'que vous n'êr pas catholiques.

C'est vers la même époque, lors du mouvement pour la libération de Schmidt et Falleur arrêtés au lendemain des incendies de Jumet, que tous les cortèges ouvriers du pays wallon réclamaient sur un rythme brisé qui n'était pas sans drôlerie « l'amnistie des condamnés » (bis).

En 1894, dès que les premiers socialistes entrèrent au Parlement, les braves Borains, fidèles jusqu'à la mort, chantaient de tout cœur :

*Defuisseaux et Maroille et Roger
Sont à la Chambre
Pour nous défendre.
Citoyens, tâchons de bien comprendre
Le grand discours que Defuisseaux a prononcé.*

Que ne puis-je citer quelques-unes de ces curieuses et touchantes plaintes qu'inspira Defuisseaux, le *bon Dieu des Borains*, l'un des plus extraordinaires chefs de foules qui furent jamais. Dans les strophes dédiées à leur « Alfred », tapeurs à la veine et hiercheurs du couchant de Mons ont mis toute leur âme fruste, droite et ardente, cette *genuine simplicity* qu'exalte Carlyle dans son livre des Héros.

La grève générale qui vient de se dérouler dans un calme impressionnant et de retenir sur notre petit pays l'attention du monde entier, a, elle aussi, suscité toute une littérature populaire qui n'est point sans saveur. J'ai, l'autre jour, rencontré près du pont de Sambré à Charleroi, le plus étonnant des chansonniers qui, d'une voix de fausset, débitait sa « marchandise » en virevoltant sur sa jambe de bois et en soulignant chaque couplet d'un boniment en wallon des plus drôle. Il vendait notamment : *Le chant des travailleurs à la conquête du suffrage universel*. Cela se chante sur l'air de la *Valse brune*... Vous savez bien : la valse brune qui, l'autre hiver fit les délices de toutes les midinettes et de tous les calicots qui ont un peu de vague-à-l'âme. On remplace les « chevaliers de la lune » par les « parias de la mine » et voici le refrain qu'on obtient :

Refrain

*Travailleurs d'usine,
Tous les parias de la mine,
Qui, pour les autres s'échinent
En esclav's journallement
Hommes héroïques,
L'égalité politique
Pour l'obtenir en Belgique,
Luttons vaillamment.*

Et voici les couplets; vous direz si leurs graves paroles s'accrochent au rythme saccadé de la *Valse brune*.

I

*Dès la naissanc' du parti socialiste
On réclame le suffrage universel
La bête noire des gros capitalistes
De même que le service personnel
Bien des vaillants regrettés mandataires,
Tels que Jean Volders, Alfred Defuisseau,
Ont donné pour cette œuvre humanitaire
L'exemple le plus beau.*

II

*Sous ce régime de honte et d'injustice
Que l'on subit, travailleurs en forçat,
Nous constatons, exempts de services
Un très grand nombre de fils à papa.
Le vote plural favorise en Belgique
Contre le peuple beaucoup de fraudeurs,
Ou l'argent sert à bien des catholiques
A l'achat des électeurs.*

III

*Les travailleurs qui sacrifient leur vie
A faire prospérer l'art et le progrès
La clef du commerce et aussi de l'industrie
Méritent plus d'égards et d'intérêt,
On ne doit pas faire de préférence
Entre un bourgeois et l'honnête ouvrier
Que tout le monde n'ait qu'une voix comme en France
Voilà l'égalité.*

Dans le même cahier de chansons, on trouvait les chefs-d'œuvre suivants: *Pour la grève générale* sur l'air: *Les mains blanches*; *La Marche socialiste à la conquête du suffrage universel* sur l'air du *Noctambule*, des *Marseillaise* et des *Internationale* remaniées pour la circonstance et même une chanson antimilitariste sur l'air du *Régiment qui passe...*

Le peuple a vite fait de modifier un texte: on lui prépare, pour les manifestations, de beaux couplets solennels. Ah!

bien ouiche: dans l'allégresse de la marche et l'ivresse de la victoire prochaine, on donne un peu de relief et de verdeur à de grises paroles. Le plus souvent, les variantes sont assez irrévérencieuses. En voici un seul exemple. Les socialistes gantois eurent autrefois, vers 1894, un chant de la grève générale, fortement martelé. En voici le refrain (le 2° et le 4° vers sont d'invention populaire, le produit d'une sorte de génération spontanée):

*En als men ons het stemrecht nier en geeft
Welnu dan zullen wij den boel met dynamiet doen springen
Leve de algemeene werkstaking
Wij zullen Leopold' zijn hoofd afwringen.*

(Et si l'on ne nous donne pas le droit de vote, alors nous ferons sauter tout le bazar avec de la dynamite. Nous tor-drons la tête à Léopold).

* * *

Les termes par lesquels les grévistes désignent les ouvriers qui continuent à travailler, ou les supplanteurs, sont très nombreux et varient selon les régions.

Celui qu'on appelle en France un « renard » est en Belgique un *jaune* ou un *sarrazin*. Ce sont là des appellations génériques. Pour les dockers de Gand ou d'Anvers, le jaune est un *rat* (sans doute songent-ils au navire qui fait eau). Pour les mineurs du Hainaut, c'est une *couïe de Suisse* (allusion à un entremets en pâte molle) ou une *gambe dès bos* (jambe de bois).

Il m'a été impossible jusqu'ici d'établir l'origine de cette expression pittoresque. Pourquoi semblablement, au Boririnage, appelle-t-on un surproducteur un *f'seu de flèches*, un « faiseur de flèches »? Je vois bien l'allusion au tir à l'arc qui est l'un des jeux favoris du Borain; mais encore?

Sans doute, faut-il trouver l'explication dans quelque événement local. C'est le cas pour le nom dont les supplanteurs ont été gratifiés à Seraing: pour les mineurs et métallurgistes de là-bas ce sont des *phoques*.

Pendant l'une des premières grèves qui éclatèrent aux usines Cockerill, deux phoques s'échappèrent du Jardin d'acclimation et remontèrent la Meuse jusqu'à Seraing où ils divertirent fort les grévistes, à l'affût du moindre événement.

Pendant plusieurs jours, cette escapade fut la fable de

toute la banlieue de Liège. Deux personnes ne pouvaient plus s'aborder sans demander immédiatement: *As' vèyou l'phoque?* de même qu'on dit *As' vèyou l'torèye?* ou avec l'opérette: *As-tu vu l'Orang?* Des grévistes eurent vite fait de donner le nom de phoques aux rares ouvriers qui n'avaient point déserté le travail.

Depuis lors, leur répertoire s'est singulièrement enrichi.

Pendant la grève générale qui vient de prendre fin, les jaunes s'appelèrent des « vis paletots » (vieux paletots) ou des « rodjes narennas » (rouges narinnes, rouges nez): quelque allusion aux rasades dont on prétend que furent régales à certaines heures, dans les usines, les ouvriers qui continuèrent à travailler.

Quant aux verriers du pays de Charleroi ils disent en passant à côté d'un ouvrier qui continue à travailler: « Ça sent l' sapin ». Les carriers du Tournaisis, eux, traitent les jaunes de « fumelles ». Ce n'est pas galant, mais c'est expressif...

* * *

On sait que les atteintes à la liberté du travail sont sévèrement réprimées en Belgique où les syndicalistes ne jouissent pas des facilités étonnantes du *picketing* qui, pendant la dernière grève des marins anglais, s'exerça jusqu'à bord des navires, sous l'œil de la police qui n'avait d'autre mission que d'empêcher les violences corporelles. Mais la crainte des gendarmes n'étouffe pas chez nous le désir de faire de la propagande, d'entraîner de nouveaux ouvriers dans la bataille. Et ce prosélytisme se traduit, dans certaines régions de la Wallonie, par des manifestations fort ingénieuses où l'on reconnaît l'esprit railleur et malicieux de la race.

Le 14 avril au soir, des femmes de grévistes allèrent se poster auprès des aciéries d'Angleur et, sans dire un mot, offrirent des fleurs à certains ouvriers rentrant de l'usine. Ailleurs, des chômeurs affublés d'un nez rouge en carton, assistèrent silencieusement au retour des « rodjes narennas ». Libre à d'aucuns de crier sur un ton mélodramatique, à propos de tels incidents, à la tyrannie socialiste. Pour moi, j'aime mieux rire...

* * *

La poésie — on l'a pu voir déjà par les chansons que j'ai citées — n'a pas perdu ses droits pendant la grève. On se battit à coups d'épigrammes. Un La Bruyère, versifica-

teur de Jemeppe-sur-Meuse ou de Hollogne-aux-Pierres, composa ce portrait du « sarrazin » qui fut distribué à profusion :

*« Vous le reconnaîtrez : il frôle les murailles,
Le front stigmatisé d'un label infamant
Par sa triste besogne accomplie en tremblant,
Le regard inquiet, craignant les représailles...
Race de chiens couchants, flairant la trahison.
Etc...*

*» Vous le rencontrerez, regardez-le en face.
Fustigez ce coquin, montrez votre rancœur
Pour son rôle odieux dans nos luttes de classes
Peut-être le remord touchera-t-il son cœur?*

*» Puisse le feu sacré dont parlent nos légendes,
Détruire à tout jamais cet être malfaisant,
Qui, comme Judas, pour de viles prébendes,
Se vend, se prostitue au patronat puissant ».*

Le camp des non-grévistes et des syndiqués chrétiens a riposté par ce portrait du « traqueur de renard » :

*Vous le reconnaîtrez à son regard de haine,
A son aspect brutal, à sa face de loup,
A son visage inquiet, à sa marche incertaine
De lâche, qui s'apprête à faire un mauvais coup.*

*Les meneurs l'ont payé, il gagne son salaire.
Car c'est un sans-travail, il lui faut de l'argent.
Vous le verrez rôder, aux ordres des sectaires
Pour sa triste besogne accomplie en tremblant.*

*Bandit sans conscience, il attaque son frère
Qui demande au travail le pain de ses enfants:
Nouveau Caïn, il vient le frapper par derrière
Car il n'a pas de cœur, et n'attaque pas devant.*

Si le « traqueur de renards » est lâche, la prosodie de la pièce qui lui est consacrée ne l'est pas moins...

* * *

Il y a dans cette sombre ardeur, cette confiance et cette ténacité avec lesquelles les mineurs et carriers du Hainaut réclament le suffrage universel un véritable mysticisme. Cette égalité politique, pour laquelle ils étaient prêts à lutter des semaines, s'il l'avait fallu, qu'en attendent-ils? Ils ne le savent pas trop. Certes, leurs vues sont

moins confuses, leur sens politique et leurs capacités intellectuelles se sont considérablement développés depuis le temps, déjà lointain, où de braves femmes de houilleurs se rendaient aux manifestations de Mons, dans l'espoir de rapporter dans leur panier, le « soufflage ». Mais il y a toujours dans l'âme des Borains un peu de cette muette adoration que vers 1886, pendant nos « années terribles », ils vouaient au suffrage universel comme à quelque divinité mystérieuse et souveraine.

« Nous voulons nos droits civils » nous disait l'autre jour d'un air têtù, un mineur de Wasmes, un grand diable aux larges épaules qui devrait être taqueur à quelque accrochage. Et il mettait dans ses paroles un tel accent de fierté farouche, une telle dignité que vraiment je ne songeais pas à rire...

* * *

On avait conseillé aux grévistes de rester calmes, de ne point quitter leurs maisons, de faire le vide dans les rues. On n'avait guère organisé de manifestations.

Mais le moyen, je vous le demande, de confiner dans une inactivité totale, ces Hercules qui s'étourdissent à force de cris et ont de la force à revendre? Constamment, les grévistes de Charleroi venaient trouver des militants socialistes et leur demander ce qu'il fallait faire. Tous se lamentaient: « D'je n'dors pus, d'je n'linge pus. D'je m'ronge les sangs ». J'en ai vu pourtant — et plus d'un — qui conservèrent une inaltérable bonne humeur: « Mi », me disait un jour de la grève, un mineur du Borinage, accroupi à un carrefour, la pipe blanche aux dents, les genoux au menton, « mi, du moment que d'j'ai une petite goutte au matin, m'toubaque èyè... l'feumme, d'sus bon parti pou deux mois »...

Et comme je riais de bon cœur, le gréviste continua sur le même ton: « Ce sont les feummes qui sont l'plus mau (mal) prises ein des moments pareyes... L'mienne est toudis su s'dos. Dins neuf mois, les acoucheuses n'sauront pu pa iu preindre (ne souront plus par où prendre). »

On se rappelle certaine page de *Germinal* sur ce thème poignant: « Ils n'avaient pas d'autre plaisir que de faire des enfants ».

M. Piot veut repeupler la France. Que ne fomente-t-il de temps en temps, dans son pays, une grève générale, « formidable et pacifique »?

LOUIS PIERARD.

MONSIEUR CHINE

Pièce en un acte (1).

PERSONNAGES:

MONSIEUR CHINE, 60 ans.

ARMAND.

BOB.

ESTHER.

DE NOS JOURS

Chez Monsieur Chine. Chambre obscure, sordide et en désordre. Au fond, à gauche, en pan coupé, une porte. Gauche, premier plan, fenêtre. A droite, au fond, presque invisible, un vieux coffre-fort.

Au premier plan une table branlante. Chaises. Sur le coffre un pot à eau ébréché et un morceau de pain.

(Monsieur Chine est seul. C'est en hiver, il fait très froid et il n'y a pas de feu. Le vieil usurier est enveloppé dans un paletot râpé. Il est assis à sa table et feuillette, en chiffant, son livre de caisse.)

MONSIEUR CHINE

Reste 4200... Créance douteuse... Aujourd'hui j'attends de Douchard trois mille... donc quinze cents de bénéfice... Mais sans doute il y aura une demande de renouvellement... Peut-être... Sa tante est vieille: elle lui laissera un bon morceau... Je peux aller jusqu'à dix mille... Donc ce mois ci ce n'est pas mauvais: sept mille francs de bénéfices... Mais quel dommage que la créance Barny soit douteuse!

(On frappe à la porte. Le vieux lève la tête. On frappe à nouveau. Monsieur Chine s'en va péniblement entrebâiller la porte, après avoir glissé son revolver dans la poche de son paletot.)

MONSIEUR CHINE

Qui est là?

ARMAND *(derrière la porte)*

C'est moi, Monsieur Chine.

(1) Représentée pour la première fois par la section dramatique de la *Grande Harmonie* le 17 janvier 1913.

MONSIEUR CHINE

Qui êtes-vous?

ARMAND

Qui je suis?... Ah! ça, Monsieur Chine vous ne reconnaissez plus la voix de vos débiteurs... Armand de Barny.

MONSIEUR CHINE (*ouvrant tout à fait*)

Entrez, Monsieur le Comte, entrez... Pardonnez-moi: je suis un peu dur d'oreille!

ARMAND (*entrant*)

D'oreille seulement... Le cœur est tendre aujourd'hui. Salut, Monsieur Chine, roi des usuriers, prince des créanciers, providence de ma bourse et le plus Juif des Juifs!

MONSIEUR CHINE

Vous me flattez!

ARMAND

Non, Monsieur Chine, je vous rends l'injustice que vous méritez... Merci, j'accepte la chaise que vous ne m'offrez pas et je viens vous emprunter deux cents louis au taux légal de l'usure! Voilà... Voulez-vous une cigarette?

MONSIEUR CHINE (*allant se rasseoir à la table*)

Monsieur le Comte est trop aimable... Je ne fume jamais... Je suis très heureux de cette visite de Monsieur le Comte parce que j'allais précisément lui écrire... J'ai établi ce matin son petit mémoire...

ARMAND

Je suis curieux de voir cela... Combien me devez-vous?

MONSIEUR CHINE (*lisant*)

Doit le Comte Armand de Barny à Monsieur Chine, à la date et à l'échéance d'aujourd'hui 1^{er} mars 1907, la somme de quarante-quatre mille sept cent vingt francs trois centimes...

ARMAND

Je ne vous dois que cela... Tant mieux, tant mieux... Vous êtes bien sûr de ne pas avoir oublié quelques centimes... Non!.. Eh bien, mettez que je vous dois cinquante mille francs, donnez-m'en quatre mille et gardez la différence comme pourboire... Cinquante mille francs! J'aime les chiffres ronds, moi!

MONSIEUR CHINE

Votre bourse aussi... Elle aime le chiffre zéro!

ARMAND

Chine, mon vieux camarade, ne soyez pas méchant... Je sais que vous m'aimez bien parce que je vous dois beaucoup d'argent... Alors prouvez-moi votre amour et donnez-moi quatre mille francs...

MONSIEUR CHINE (*impassible*)

Monsieur le Comte, j'ai racheté tous les billets que vous avez faits. Je les ai rachetés très cher... Vous ne trouverez plus à escompter dix sous... Je suis votre seul créancier...

ARMAND

Chine, vous parlez bien!

MONSIEUR CHINE

Mais Monsieur le Comte ne paye pas... Je suis très ennuyé de devoir insister mais j'ai un pressant besoin de mon argent... et Monsieur le Comte ne doit pas aimer la figure des huissiers...

ARMAND

Chine, vous me navrez... Je vous croyais plus intelligent... Auriez-vous la prétention de me faire payer aujourd'hui cinquante mille francs... Sachez, Monsieur, que si je reconnais toujours mes dettes, je ne les paye jamais... Je suis un honnête homme!

MONSIEUR CHINE

Et moi?

ARMAND

Vous êtes un malin.

MONSIEUR CHINE

Monsieur le Comte se moque de moi... Il a tort... Il ferait mieux de montrer de la bonne volonté... Aurai-je mon argent?

ARMAND

Chine, prêtez-moi quatre mille francs !

MONSIEUR CHINE

Puis-je faire mon reçu pour solde de tout compte...

ARMAND

Non, Chine, faites-vous un reçu de quatre mille francs et fichez-moi la paix... Allons, Chine, je suis pressé de vous quitter: je suis toujours heureux de ne pas vous voir.

MONSIEUR CHINE

Monsieur le Comte, vous êtes un gentil garçon... mais vous n'avez plus rien... ni espérances, ni garanties. Depuis votre majorité, en trois ans, vous avez mangé deux oncles, une tante et votre parrain... Total: trois cent mille francs... je néglige les centimes...

ARMAND

Négligez, négligez !

MONSIEUR CHINE

Le testament paternel contenait des dettes qui, depuis sept mois que votre père est mort, sont toujours criardes...

ARMAND

Je ne les entends pas !

MONSIEUR CHINE

Bref vous êtes au bout de tout... Vous me devez quarante-cinq mille francs... Vous ne savez rien faire... Vous n'avez plus un sou de crédit chez vos fournisseurs... Vous devez

de l'argent à tous vos amis... et les quatre mille francs que vous me demandez aujourd'hui doivent servir à éteindre une dette de jeu, avant dix heures du matin, faute de quoi vous serez affiché à votre cercle et déshonoré... Eh bien, Monsieur le Comte, je ne vous donnerai pas cet argent: on a vingt-quatre heures pour payer ses dettes de jeu... vous ne les paierez pas... et vous aurez vingt-quatre ans pour maudire vos juges.

ARMAND

Chine, je vois que vous connaissez votre histoire de France.

MONSIEUR CHINE

Je suis désespéré, croyez-le bien... Monsieur le Comte est mon meilleur client... Mais j'ai absolument besoin de mon argent.

ARMAND (*changeant de ton*)

C'est bon, en voilà assez... Je sais que vous aimez à jouer avec vos victimes... Vous savourez les tranes par lesquelles vous les faites passer... Vous avez savouré... Maintenant oui ou non voulez-vous me prêter ces quatre mille francs...

MONSIEUR CHINE

Non.

ARMAND (*jetant sa cigarette d'un geste rageur*)

Mais, Sang-Dieu, vous ne savez pas que votre refus peut me mettre dans un embarras sans issue... Vous pensez sans doute qu'il s'agit là d'un caprice à satisfaire !... Non ! Faute de cette misérable somme je suis perdu.

MONSIEUR CHINE

Je le sais.

ARMAND

Alors donnez-la moi.

MONSIEUR CHINE

Je vous le dis: c'est impossible... Bien plus, il me faut avant ce soir quarante-quatre mille sept cent vingt francs trois centimes. Négligeons toujours les centimes. Moyen-

nant quoi je vous rendrai tous les billets que vous avez souscrit... Qui paye ses dettes s'enrichit ! Donc payez... Sinon je serai désespéré de vous envoyer un huissier...

ARMAND

Vous aussi... Voyons, Chine...

MONSIEUR CHINE

Inutile d'insister, Monsieur le Comte... Voyez-vous je ne suis pas un grand seigneur, moi... Je suis un pauvre homme... J'ai besoin de mon argent pour vivre... Je n'ai pas un bel appartement... une belle voiture... une belle maîtresse, de belles dettes... Oui, oui, je me souviens de votre phrase, un jour : « Au delà d'un certain chiffre les dettes deviennent des rentes... » Eh bien, payez-moi avec ces rentes-là... Mais payez-moi.

ARMAND

Chine, allez au diable !...

MONSIEUR CHINE (*ricanant*)

Oui, oui, j'irai chez vous bientôt... Car vous ne serez plus qu'un pauvre diable !

ARMAND (*haussant les épaules*)

Imbécile !

MONSIEUR CHINE

Des insultes à présent... A votre aise, Monsieur le Comte... Des insultes et pas un sou... Je n'en ai vraiment pas pour mon argent!... Oui, quand vous aviez des garanties, je supportais votre morgue, vos impertinences, et le reste... Parce que j'avais votre argent... Mais aujourd'hui je n'ai plus rien... Dans ce temps-là j'étais un Juif, le dernier des derniers, un vil usurier, dont vous étiez, en passant, bien heureux de trouver les écus... C'est ma revanche aujourd'hui!

ARMAND.

Je n'ai que faire de vos conseils !

MONSIEUR CHINE

Je ne vous les ferai pas payer... Soyez sans craintes.

ARMAND

Décidément, c'est non ?... C'est votre dernier mot ?

MONSIEUR CHINE

C'est non...

ARMAND (*se couvrant avec insolence*)

Vieux Gobseck, vous aurez de mes nouvelles!

MONSIEUR CHINE

Je l'espère bien, Monsieur le Comte... Vous aurez des miennes avant ce soir !

ARMAND (*sur la porte*)

Vieux ladre... Bonsoir!

MONSIEUR CHINE

Serviteur, Monsieur de Barny... (*Armand sort.*)
Grand seigneur, va !

(*Il revient vers la table. Il se verse un verre d'eau, mange et boit. Mais on cause sur le palier. Puis on cogne à la porte.*)

MONSIEUR CHINE

Tiens, quelqu'un... On dirait la voix de Bob !

LA VOIX DE BOB (*sur le palier*)

Eh ! Papa Chine ! c'est moi... Ouvrez presto !...

MONSIEUR CHINE (*ouvrant très vite*)

Entre, Bob !... Y a du neuf !

BOB

Et du riche... Personne au nid ?

MONSIEUR CHINE

Personne... Tu peux causer... On ne t'a pas filé au moins ?

BOB

Plus souvent... Vous me prenez pour un bébé... Il n'y a aucun danger... et puis la rousse ne sait rien du coup.

MONSIEUR CHINE

De quoi s'agit-il ?

BOB

On a fait une villa, l'autre nuit...

MONSIEUR CHINE

Qui ça ?

BOB

L'Américain et moi...

MONSIEUR CHINE

Et ça a donné ?

BOB

Tu parles !... Une promenade. Pas un chat dans le bâtiment, des portes en papier et des armoires dont les clés étaient sur les serrures; résultat: les bibelots que j'apporte à Papa Chine pour en faire de la bonne galette.

MONSIEUR CHINE

Fais-voir !

BOB (*sortant un paquet de sa poche*)

Pige-moi ça.

MONSIEUR CHINE (*méfiant*)

Oui... oui !

BOB

T'as pas l'air emballé ?

MONSIEUR CHINE

Y a du toc là dedans, mon petit !

BOB

Du toc, vieux hibou... t'as oublié ta lanterne.

MONSIEUR CHINE

Ça c'est du doublé... et ce rubis il est reconstitué.

BOB

Ah ! les salauds... ils nous ont volés !

MONSIEUR CHINE

Ceci vaut mieux...

BOB

Alors, Papa Chine, avance la « braise » !

MONSIEUR CHINE

Minute, mon bon, minute !... Je ne donne pas tout cette fois. Quand j'aurai refilé le morceau, tu passeras... et si je le garde trop longtemps faudra le reprendre !

BOB

Tu es dur à la détente aujourd'hui !

MONSIEUR CHINE

Je ne suis pas en fonds...

BOB

Allons donne ce que tu veux... Il faut bien passer par ton idée. Je ne saurai rien faire des joujoux... Toi, en deux instants, tu auras maquillé ça... Et puis j'ai confiance, t'es honnête: tu ne voudrais pas faire tort à un pauvre bougre comme moi...

MONSIEUR CHINE

Finaud, va... tiens, voilà de quoi faire la noce...
Si c'est pas un malheur de dépenser ainsi son bel argent !

BOB

Bah ! Il est fait pour rouler !

(On entend frapper discrètement à la porte.)

BOB

On frappe... Est-ce que tu vas ouvrir...

MONSIEUR CHINE

Bien sûr... Qui cela peut-il être à une heure pareille ?

BOB

Attends voir... Là j'y suis: bien malin qui me reconnaît !

MONSIEUR CHINE (*à la porte*)

Qui est là ?

UNE VOIX (*à travers la porte*)

Une dame qui désire parler à Monsieur Chine ! Est-ce ici ?

MONSIEUR CHINE

Un instant !

BOB (*riant*)

Une dame... Sacré papa Chine !

MONSIEUR CHINE

C'est bon, mon petit, c'est bon... tu vas te tirer un peu vivement.

BOB

Suffit, on sera discret, je suis un galant homme, moi.

MONSIEUR CHINE (*ouvrant la porte*)

Eh bien ! file, galant homme !

(*Il ouvre la porte. Esther entre. Bob s'efface pour la laisser passer.*)

BOB

Entrez, princesse !

ESTHER

Monsieur Chine, s'il vous plaît !

MONSIEUR CHINE

C'est ici, Madame !

BOB (*avant de sortir*)

Sacré Chine, va !...

(*Il sort en riant. Monsieur Chine ferme la porte.*)

MONSIEUR CHINE

Que puis-je pour vous, Madame ?

ESTHER

Vous êtes bien Monsieur Chine ?

MONSIEUR CHINE (*souçonneux*)

Oui... oui... Mais vous ?

ESTHER

Mon nom ne vous dirait rien... D'ailleurs ce n'est pas pour vous l'apprendre que je suis venue ici...

MONSIEUR CHINE

Evidemment !... Alors !...

ESTHER

Alors voilà: vous venez de refuser quatre mille francs à Monsieur Armand de Barny...

MONSIEUR CHINE

Qui est votre ami...

ESTHER

C'est même mon meilleur amant.

MONSIEUR CHINE

Ah ! Ah !... et vous venez insister auprès de moi pour que...

ESTHER

Pas si sotte... je connais le prix du beurre... et je sais bien que si vous avez refusé c'est qu'Armand ne vous offrait pas des garanties suffisantes.

MONSIEUR CHINE

C'est exact !

ESTHER

Parbleu ! Au fond je ne peux pas vous donner tort ! S'il n'y avait pas des cigales comme lui, il n'existerait pas des fourmis comme vous : seulement vous êtes une fourmi prêteuse !

MONSIEUR CHINE

Quand la cigale est de bonne famille !

ESTHER

C'est bien pour cela que vous aller prêter au comte de Barny la petite somme...

MONSIEUR CHINE

Quatre mille francs, une petite somme !... Vous avez le chiffre facétieux !

ESTHER

Soit... seriez-vous alors disposé à la lui avancer sur gage ?...

MONSIEUR CHINE

Si le gage est bon !

ESTHER (*prenant son réticule*)

Vous aller en juger : je vous apporte mes bijoux...

MONSIEUR CHINE (*riant*)

C'est le grand amour, alors !

ESTHER

Il y en a pour douze mille francs, prix de facture...

Vous connaissez l'article, vous verrez que je ne blague pas...

MONSIEUR CHINE

J'en suis certain... Il faudrait être bien novice avec cette figure-là, pour n'avoir pas encore à votre âge un écrin de douze mille francs !

ESTHER

Oui... vous êtes tout plein gentil: nous allons voir si vous le serez jusqu'au bout...

MONSIEUR CHINE

Cela dépend !

ESTHER (*coquette*)

Comment l'entendez-vous ?

MONSIEUR CHINE

Pas comme vous semblez le croire !

ESTHER (*lui présentant un coffret*)

Voici... Mettez le nez là dedans.

MONSIEUR CHINE

Volontiers... Eh ! Eh !... C'est tout à fait joli... Je crois que nous pourrions nous entendre...

ESTHER

Je pense bien... Il y a là un collier de perles...

MONSIEUR CHINE

... Un pendentif qui a bien son prix !

ESTHER

Que dites-vous de ce bracelet ?

MONSIEUR CHINE

Le travail en est délicat !

ESTHER

Et celui-ci ?

MONSIEUR CHINE

Très souple... Je vois aussi quelques bagues... Tous mes compliments, Mademoiselle !... Vous avez même du goût !

ESTHER

Voici une bague marquise... et voici un solitaire !

MONSIEUR CHINE

D'une eau admirable ! Les autres bagues sont plus modestes !

ESTHER

C'était le début: aussi j'y tiens pour les souvenirs. C'était le temps modeste des dîners à vingt sous, les soirs de débîne...

MONSIEUR CHINE

On a quelquefois battu le pavé ?

ESTHER

Oui... et même le trottoir...

MONSIEUR CHINE

Tiens ! Qu'est-ce que c'est que cette petite bague-là ?

ESTHER

C'est la plus mince de toutes et si vous saviez le prix que j'y attache vous me prêteriez sans hésiter les quatre mille francs sur cette seule bague... Elle ne vaut pourtant pas trois louis...

MONSIEUR CHINE (*qui semble hypnotisé par la bague*)

Non, non... Ce n'est pas possible !

ESTHER

Qu'est-ce que vous avez ?

MONSIEUR CHINE

Rien... Ne faites pas attention... Une coïncidence.

ESTHER

Cette bague-là, c'est pour moi une manière de porte-bonheur... Quelque chose comme un fétiche... Aux heures les plus sales je n'ai jamais pu me résoudre à la mettre au clou... Et pourtant...

MONSIEUR CHINE

Serait-il très indiscret de vous demander d'où vous tenez cette bague... Vous l'avez achetée ?

ESTHER

Ma foi non... Je n'y tiendrais pas tant !... C'est le seul objet qui me vienne de ma mère !

MONSIEUR CHINE

Comment s'appelait-elle ? Dites vite !

ESTHER

Est-ce que vous êtes bien sûr que cela vous intéresse ?

MONSIEUR CHINE

Oh !... Oui !... Bien plus que vous ne pensez !

ESTHER

Ah ! bah ! Après tout c'est bien possible... Vous êtes un type, Monsieur Chine !... On l'appelait Madame Pinsonnet, pour les amis la mère Cigarette !

MONSIEUR CHINE (*au comble de la stupeur*)

Qu'est-ce que vous dites ?

ESTHER

Vous avez bien entendu ? Allons, allons, en voilà de l'émotion !... On dirait vraiment que vous l'avez connue !

MONSIEUR CHINE

Si je l'ai connue !... Ah misère ! Je suis Gaspard Pinsonnet !

ESTHER (*riant*)

Cette blague !

MONSIEUR CHINE

Je vous dis que je suis Gaspard Pinsonnet, que j'ai été pendant vingt ans le mari de votre mère...

ESTHER

Faut-il conclure que vous êtes mon père ?

MONSIEUR CHINE

Ça n'aurait rien d'impossible !

ESTHER

Voilà une rencontre qui ferait bien dans un mélo de l'Ambigu !

MONSIEUR CHINE

Quels souvenirs, mon Dieu, vous me rappelez !...
C'était le temps où nous tenions un caboulot à Chatou !
Nous étions connus... On venait volontiers le dimanche
croquer les fritures de la mère Cigarette...

ESTHER

Et un beau jour, vous êtes parti...

MONSIEUR CHINE

Pour une stupide raison... J'ai couru trois ans la province, faisant un peu tous les métiers mais le cœur chaviré.

ESTHER

Fallait rappliquer au logis !...

MONSIEUR CHINE

Un mauvais orgueil me tenait !... Pourtant je suis
revenu... trop tard ! La boutique était fermée après fail-
lite... Votre mère savait mieux conduire les fourneaux
que la caisse, si bien qu'en trois ans les affaires avaient été
de bien en mal...

ESTHER

Et de mal en rien... Vous n'avez donc pas couru après
nous ?

MONSIEUR CHINE

Vous étiez parties de six mois, personne ne savait ce que
vous étiez devenues !

ESTHER

Et voilà un malheur !

MONSIEUR CHINE

Tu peux le dire, ma petite !... Alors j'ai roulé ma bosse dans Paris... Il y a dix-huit ans de cela... J'ai tout fait depuis lors, crevant parfois la faim pour gagner un peu d'argent...

ESTHER

Pauvre type !

MONSIEUR CHINE

Et me voilà vieux, seul, vivant comme un loup dans son coin, devenu avare par besoin de m'attacher à quelque chose et usurier à force de me croire avare. A présent c'est toi, ma petite Esther, que je retrouve... Tu es bien la même que jadis, quand, petite gosse de trois ans, tu me grimpais aux jambes... Tu as même conservé ton nom...

ESTHER

J'ai seulement perdu ma vertu !

MONSIEUR CHINE

Ne blague pas ! N'aurais-tu pas de cœur ?

ESTHER (*soudain sérieuse*)

J'en ai trop, c'est peut-être là le malheur !... Au fond j'ai une grosse envie de pleurer... Vrai, si on m'avait dit tantôt qu'en venant ici, je retrouverais un vieux papa, j'aurais parié qu'on se moquait de moi... Dieu sait pourtant si j'ai entendu parler de toi pendant dix-huit ans !

MONSIEUR CHINE

Elle disait beaucoup de mal de moi ?

ESTHER

Pour ça non, jamais un mot de travers !

MONSIEUR CHINE

C'était une brave femme... mais elle était un peu vive !

ESTHER

Quelquefois... N'empêche qu'elle a fait son possible pour nous sortir de la débine... Mais elle n'a pas réussi !... Nous avons connu de sales jours, dans la mansarde où on gelait de froid quand on n'y mourait pas de faim... J'allais à l'atelier... Ah ! oui ! Vingt sous par jour sans compter les taloches !...

MONSIEUR CHINE (*avec un geste vers elle*)

Petite gosse !

ESTHER

Un jour, en rentrant j'ai trouvé la mère plate par terre au milieu de la chambre: elle était tombée d'une attaque... A l'hôpital elle a encore trainé un mois. Puis je me suis trouvée seule dans la mansarde: j'avais dix-sept ans... on disait que j'étais jolie... les hommes dans la rue me suivaient au passage... alors, un soir où je n'avais mangé qu'un morceau de pain, je n'ai pas pu résister et je suis descendue sur le trottoir !

MONSIEUR CHINE

Ma pauvre fille !

ESTHER

J'ai roulé comme les autres;... Puis un beau jour j'ai rencontré la chance !... Elle avait la figure d'un vieux beau qui a été très gentil avec moi... On s'est revu... Il m'a donné un petit appartement... Après lui je me suis mise avec un couliissier... enfin j'ai rencontré Armand... Et depuis lors cela va toujours... C'est la grande toquade... le béguin sérieux !

MONSIEUR CHINE

Voilà !... Ça n'est pas très drôle ce que nous disons !

ESTHER

Assurément, non !... Mais je ne sais toujours pas à quoi tu as bien pu me reconnaître ?

MONSIEUR CHINE

A cette petite bague qui, tu l'as dit, te vient de ta mère... Jadis, dans le jeune temps, j'étais de mon métier ouvrier bijoutier... C'est moi qui ai dessiné, ciselé et serti cette bague... Tu penses si je la connais... sans compter que le dessin original se reconnaîtrait facilement !

ESTHER

C'est donc cela qu'elle y tenait tant !

MONSIEUR CHINE

Ah ! ma petite fille, que je suis heureux de te retrouver... C'est étrange de se revoir ainsi... On est comme des étrangers... on ne connaît rien l'un de l'autre... on ne vit pas de la même vie ! Comme c'est bizarre tout cela !

ESTHER

Hier on ne se connaissait pas... aujourd'hui on se tutoye... Je te traitais de vilain juif... et je viens t'emprunter quatre mille francs !

MONSIEUR CHINE

Ah !... C'est vrai... Tu vas vraiment donner cette somme à Monsieur de Barny ?

ESTHER

Sans hésiter ! Il faut bien faire quelque chose pour son amant... Pardon, ce mot-là doit te choquer !

MONSIEUR CHINE (*avec un triste sourire*)

Oh ! non !... Je comprends cela... Je suis bien usurier, pourquoi ne serais-tu pas demi-mondaine !

ESTHER

Evidemment... On doit vivre ! Eh bien ! Mon vieux papa, le marché tient-il : quatre mille balles et tu gardes les breloques... Tu auras ton argent à la fin du mois prochain... avec un bon intérêt...

MONSIEUR CHINE (*bourru*)

Je ne veux pas de tes bijoux... et encore moins de tes intérêts... Tu es ma fille après tout. Pour la première fois que je suis père ça peut bien me coûter quatre mille francs... si tu devais ne pas me les rendre...

ESTHER

Tu es un chic bonhomme... Tiens, pour cela, il faut que je t'embrasse...

MONSIEUR CHINE

Ça de grand cœur !

ESTHER (*l'embrassant*)

On n'y avait même pas songé !

MONSIEUR CHINE (*ému*)

Je vais te donner l'argent... Remets les bijoux dans ton sac... Non, attends, pas tous... La bague, je la garde... Laisse-la moi quelques jours... Je voudrais encore la regarder... Et puis comme cela je suis sûr que tu reviendras.

ESTHER

Je n'aurai garde d'y manquer. Je viendrai peut-être même trop souvent.

MONSIEUR CHINE (*lui donnant l'argent*)

Tiens... Tu vas me signer un simple reçu... Tu sais : ce n'est pas par méfiance... C'est pour mes comptes... A mon âge on est maniaque !

ESTHER (*signant*)

Voilà... Tu es un brave papa... Maintenant je me sauve... Plus joyeuse qu'en venant... A bientôt, père... Quel drôle d'effet ce mot-là me produit... Depuis la mort de Maman je n'en avais pas ressenti un pareil... Je viendrai demain bavarder encore... On a des tas de choses à se dire ! Et des projets à faire !... Au revoir !

MONSIEUR CHINE (*très doucement*)

Au revoir, ma fille !

(Esther sort. Monsieur Chine reste un instant à écouter son pas qui descend l'escalier. Puis il ferme la porte, revient près de la table, prend la bague et la regarde un moment. Puis, il aperçoit un gant qu'Esther a oublié-là ! Il s'en empare, le porte lentement à ses lèvres et dit avec tendresse.)

Mon enfant !... mon petit enfant !...

(Alors il s'assied devant son livre de comptes ouvert, d'un geste brusque en arrache la dernière page, la froisse, la jette, puis tombe en sanglotant la tête sur les deux bras croisés.)

RIDEAU

HENRI LIEBRECHT.

L'ABBAYE DE VILLERS-LA-VILLE

(Histoire et Description)

Bien que l'intérêt artistique des ruines de Villers soit dominant et suffise à lui seul à captiver l'attention et occuper l'imagination que ravissent la beauté majestueuse des lignes et le fini des détails, il n'est cependant pas indifférent, même pour la pleine satisfaction esthétique et la parfaite compréhension du sens de ces nobles pierres, d'évoquer brièvement l'histoire de l'antique abbaye, ainsi que la vie, le caractère et l'influence de ceux qui, après l'avoir fondée, l'habitèrent durant tant de siècles.

La célèbre abbaye brabançonne appartenait à l'Ordre bénédictin et à la branche bernardine ou cistercienne. L'Ordre bénédictin, en effet, a subi diverses réformes et passé par plusieurs étapes. Fondé au X^e siècle par saint Benoît au Mont-Cassin, en Italie, il se répandit dans toute l'Europe. Plus tard, son centre principal fut Cluny et Cîteaux, en France. Le XII^e siècle vit l'efflorescence merveilleuse de Clairvaux et de ses nombreuses filiales. Ce dernier mouvement eut pour promoteur saint Bernard, âme ardente, orateur éloquent, écouté par les papes et les rois non moins que par les peuples de son temps.

La prédication de la seconde croisade amena, en 1146, saint Bernard dans nos contrées du Nord. C'est à cette époque que l'on peut faire remonter la fondation chez nous de divers monastères, tant d'hommes que de femmes, et spécialement de l'abbaye de Villers.

Les abbayes, ces grandes institutions du Moyen-âge, eurent un rôle à la fois économique et intellectuel, parfois politique, mais principalement religieux et moral. Le moine voulait avant tout prier et servir Dieu et s'appliquer à toutes les vertus propres à le rapprocher de Dieu et de sa fin. Avec l'austérité et la prière, le travail et la charité constituaient les vertus principales des moines. Certains, au temps de la première ferveur, se ceignaient d'une ceinture tressée avec des crins de queue de cheval et se flagellaient avec des pointes bien aiguisées. La nourriture était simple et peu abondante. le repas de la nuit court et interrompu par la prière. La grande joie du moine.

c'étaient les offices nombreux célébrés avec pompe dans les églises, très souvent chefs-d'œuvre d'architecture. Le plain-chant si impressionnant en sa simplicité fut surtout développé et maintenu en sa pureté dans les monastères bénédictins. L'intervalle entre les offices était rempli par le travail manuel ou intellectuel, par la lecture et la méditation.

À l'origine, ce fut le travail des champs qui eut les préférences des fondateurs d'Ordre. Même parfois, l'étude ne manquait pas d'être considérée comme une futilité ou une marque d'orgueil. Mais outre, qu'en fait, le défrichement de l'Europe s'imposait avec une nécessité primordiale, presque partout les monastères firent une large place d'abord aux études religieuses, puis même à la culture des sciences plus profanes. En particulier, l'union des moines leur permit d'entreprendre des travaux de longue haleine, ce qui a donné lieu à l'expression connue : travail de bénédictin.

Par l'exemple de leurs vertus, de leur vie laborieuse, de leur paix et de leur piété, les moines exercèrent une heureuse influence sur les populations encore à demi sauvages. Autour des monastères se créèrent des centres de population. Les premières écoles de monastère et les religieux, en copiant les manuscrits latins et grecs, contribuèrent beaucoup à la conservation de ces chefs-d'œuvre qui devaient, au XVI^e siècle, produire dans toute l'Europe la renaissance des lettres et des arts. Mais le trait le plus touchant, c'est la grande charité que les monastères pratiquèrent de toutes façons à l'égard des pauvres. Ainsi, la *Chronique de Villers* nous rapporte qu'avant d'entreprendre quelque voyage, chaque moine demandait à son abbé de quoi sustenter les miséreux du chemin. Régulièrement le monastère versait de larges aumônes, qui étaient notées sur le grand livre de la charité. En dehors de l'infirmerie des moines, il existait l'infirmerie des pauvres dont un religieux avait le soin spécial.

L'œuvre de bienfaisance qui est celle de la « Porte », n'est pas moins intéressante. Nombreux étaient ceux qui venaient mendier leur pain de chaque jour au couvent. Guillaume de Bruxelles, le premier, dota l'abbaye de revenus stables, qui augmentèrent rapidement par les dons de généreux bienfaiteurs. Bien des vies étaient ainsi assurées

par la sollicitude des moines. Pour ceux-ci, chaque pauvre était comme un autre Jésus-Christ.

« Que l'on mette tous ses soins à bien recevoir les pauvres et les pèlerins, car c'est surtout en eux qu'on reçoit Jésus-Christ. Nous ne recommandons pas d'honorer les riches, cette recommandation serait inutile, la crainte, que l'on a d'eux les fera bien traiter. L'abbé donnera aux hôtes de l'eau pour se laver les mains. L'abbé et tous les moines leur laveront les pieds ». (Règle de St-Benoit.)

Pris dans leur ensemble, les monastères ne cessèrent jamais complètement de pratiquer ces vertus et de rendre ces services. Mais nous devons à la vérité de dire que beaucoup au cours des âges, dégénérent grandement de cet idéal. L'excès de richesse amena le relâchement de la ferveur, la corruption des mœurs et la jouissance égoïste. A la fin du XVIII^e siècle, les couvents possédaient en bien meubles et immeubles des richesses immenses, et bien que le proverbe survécût dans le populaire qu'*il faisait bon vivre sous la crosse*, néanmoins cette concentration de richesses et surtout du sol n'allait pas sans de graves inconvénients économiques. De là, la tempête qui dévasta complètement la plupart des illustres abbayes et couvents de l'Europe.

Telle fut aussi la destinée de Villers.

Dans la première moitié du XII^e siècle (1091-1153), vécut un homme mêlé à toutes les affaires importantes de son temps, conseiller des papes et des rois, doué d'un génie à la fois énergique et tendre et dont la renommée de sainteté était répandue en Orient comme en Occident. Cet homme se nommait Bernard, était né d'une famille noble près de Dijon, puis, avec douze de ses frères s'en était allé frapper à la porte de Cîteaux, monastère de l'Ordre de Cluny, l'une des branches du grand arbre bénédictin. Après avoir réformé Cîteaux, Bernard fonda le monastère de Clairvaux — la claire vallée — où il établit une règle plus sévère que l'ancienne. Ce fut l'origine des Cisterciens, ou moines blancs, appelés encore Bernardins.

Tel fut bientôt le prestige du nouvel Ordre que du vivant même de St-Bernard, il s'en fonda plus de cent monastères dont sept en Belgique. A leur tour, les seigneurs du Brabant, tuteurs du jeune duc Guillaume III, sollicitèrent la faveur de posséder parmi eux une colonie des nouveaux

religieux. Bernard accéda à leur demande et comme vers cette époque (1146) il parcourait l'Europe en vue de prêcher la seconde croisade, il vint lui-même établir ses fils spirituels dans un site sauvage et stérile de la vallée de la Thyle. La légende raconte qu'avant de partir, le saint fondateur planta son bâton dans la colline boisée, qui sous le nom de Robermont domine aujourd'hui les ruines de l'abbaye. Ce bâton, ajoute la *Chronique*, prit aussitôt racine et devint un chêne magnifique. On vénéra celui-ci jusqu'à 1697, près de l'endroit où s'élevait l'ancienne chapelle de St-Bernard.

Dès le XIII^e siècle, la nouvelle abbaye avait atteint un haut degré de prospérité, grâce surtout à la protection des ducs de Brabant. Elle comptait plusieurs centaines de religieux et c'est aussi de cette époque que datent les merveilleuses constructions qui donnent à Villers une place à part dans l'histoire de l'art. Les abbés-constructeurs, dont les noms vraiment méritent de passer à la postérité, furent Charles de Seyne (1197-1209), Conrad de Seyne (1214-1222), Walter d'Utrecht (1214-1222) et Robert de Bloquery (1283-1303). Au cours des six siècles et demi de son existence, l'abbaye connut diverses vicissitudes, en particulier, lors des troubles religieux et politiques du XVI^e siècle. Longtemps elle porta le surnom de Villers-la-Sainte, à cause de sa longue fidélité aux observances primitives et des saints personnages qui vécurent à son ombre. A Villers, se rattache particulièrement le souvenir de Sainte-Marguerite et de Sainte-Julienne de Mont-Cornillon, célèbres dans les fastes religieux de la Belgique, l'une par sa touchante histoire, la seconde par la part qu'elle eut à la création de la grande fête catholique, la Fête-Dieu.

En ce qui concerne l'activité des moines de Villers, elle se manifesta moins dans le domaine scientifique que dans celui de l'agriculture. Au XVIII^e siècle, l'abbaye possédait une centaine de fermes, tandis qu'elle-même s'étendait sur une superficie de 22 hectares. Quant aux revenus, les uns les évaluent à 8 millions, les autres, et plus justement, à 300,000 francs. De tous temps, l'abbé de Villers avait fait partie des Etats du Brabant; au XVIII^e siècle, son train de maison était luxueux, il ne sortait qu'en voiture attelée de quatre chevaux et une grande partie de l'abbaye lui servait de résidence particulière. A la même époque,

l'abbaye ne comptait plus que 54 religieux de chœur et 11 frères convers.

La décadence religieuse s'était accompagnée d'une décadence artistique. Partageant l'incompréhension de leur temps pour les merveilles de l'art gothique, les abbés des XVII^e et XVIII^e siècles, dans les restaurations qu'avaient d'ailleurs rendues nécessaires les déprédations des iconoclastes du XVI^e siècle, s'appliquèrent à masquer les belles constructions primitives par de lourdes ornements en style Renaissance de l'époque. Tel fut en particulier le cas pour la façade de l'église qui perdit son premier et si intéressant aspect, aujourd'hui en partie rétabli. Puis, éclata la Révolution française. L'abbaye fut déclarée bien national, les œuvres d'art furent dispersées, les bâtiments, dépendances et biens vendus à trois acquéreurs pour la somme de 199,000 livres. Longtemps, l'ignorance et la rapacité tant des propriétaires nouveaux que des paysans des environs exploitèrent la splendide abbaye comme une carrière de pierres. On s'irrite à la fois et l'on s'étonne qu'une telle barbarie ait pu, en notre prétendu siècle de lumière, sévir librement durant de si longues années. Enfin, il se trouva un architecte de grand talent, Charles Licot, qui se consacra avec une touchante sollicitude à étudier et à sauver ce qui restait de l'abbaye, et le gouvernement, sous le ministère de M. de Burlet, en rachetant, en 1893, ces ruines somptueuses et artistiques, en a définitivement assuré la possession à l'admiration des savants et des artistes. Depuis lors, les travaux indispensables de consolidation ont été entrepris, certaines parties ont même été rétablies en l'état où elles se trouvaient encore il y a trente ans. Mais, à aucun moment, il ne s'est agi, ainsi que l'a dit quelqu'un avec humour « de construire des ruines ». Villers ainsi demeure un merveilleux champ d'études architecturales, en même temps que ses beautés artistiques que relève encore le cadre majestueux de verdure qui les enveloppe de toutes parts, sont de nature à plaire à tous les amis du pittoresque.

Villers-la-Ville évoque tout spécialement et par son nom même cette autre abbaye belge, plus complètement dévastée encore: Villers-devant-Orval. Outre, leur homonymie, toutes deux eurent en commun d'avoir été fondées par St-Bernard lui-même en la même année 1146, puis de tomber sous les coups des révolutionnaires français en

1793. L'une et l'autre abbaye, spécialement par leurs splendides églises (1), étaient des chefs-d'œuvre de l'architecture gothico-romane. Il serait intéressant de comparer les ruines de Villers à celles de l'abbaye d'Aulne, et non moins à l'une des actuelles et florissantes abbayes bénédictines de Belgique, par exemple, Maredsous ou Louvain.

Le blason de l'abbaye de Villers que l'on trouvera reproduit en divers endroits portait deux lions et deux agneaux avec, au-dessous, cette belle devise: *Fortiter et suaviter*. Ces mots qualifient très bien le genre de beauté de ces ruines, belles de leur seul et propre rayonnement, sans l'apport d'aucun ornement extérieur, et que nous allons maintenant parcourir.

Laissant à droite une hôtellerie, nous longeons la route de Gembloux qui, au XIX^e siècle, a été tracée à travers l'ancien enclos du monastère. Voici, à notre gauche, la vieille porte romane de Bruxelles, aujourd'hui murée. Enjambant la route, est un corps-de-logis du XVIII^e siècle qui sert de nouvelle pharmacie. Dans un enfoncement, à droite, se trouve une chapelle moderne de St-Bernard, dont seule l'inscription: *Divo Bernardo et illibata Virgini sacrum*, est ancienne, et fut transportée ici de l'antique chapelle de St-Bernard, aujourd'hui ruinée, laquelle se trouvait dans l'enclos, au-delà de la Brasserie, au Nord. A noter, à droite et à gauche, les deux hauts piliers qui autrefois étaient réunis par une grille; c'est la porte dite de Villers, laquelle conduisait spécialement à l'habitation de l'abbé et des hôtes. De cet endroit, la vue est magnifique sur le pignon méridional du réfectoire, l'église et, dans le fond, la brasserie et autres ateliers, le tout entrecoupé de massifs verdoyants.

Nous atteignons, à gauche, l'entrée des ruines. Jetons un coup d'œil, d'abord, en face, sur l'*Hôtel des ruines*, demeure primitive des moines, devenue plus tard le moulin du monastère et qui a été de nos jours surélevée de plusieurs étages. Au milieu de la route encore, et au-delà du viaduc du chemin de fer, nous apercevons un second avant-corps, lequel faisait partie de l'habitation de l'abbé. Sur la façade, on voit un écusson aux armes de l'abbaye. Enfin, tout au fond de la route, sur une émi-

(1) Voir au Musée du Cinquantenaire les moulages de ces deux abbayes célèbres.

nence, se dresse la chapelle de N.-D. des Affligés. L'intérêt esthétique en est mince, et il vaut mieux que nous redescendions à l'entrée des ruines.

Avant de passer au guichet, jetons, à notre gauche, un coup d'œil sur la Thyle qui coule dans le fonds. Nous apercevons les quatre petites lucarnes à barreau de fer des prisons. Nous pénétrons tantôt dans celles-ci. Rappelons que beaucoup d'abbayes au Moyen-Age exerçaient, ainsi que les princes et seigneurs, des droits étendus de haute et basse justice sur les serfs et autres occupants de leurs domaines.

Au delà de la cabine du gardien, on se trouve dans un massif couloir aux parois couvertes d'inscriptions. Parmi celles-ci, à gauche, entre les deux premières baies, sont griffonnés des vers célèbres, malheureusement aujourd'hui à moitié illisibles, de Victor Hugo. Les voici :

Veni, vidi, flevi.

O fats! sots parvenus! ô pitoyable engeance,

Qui promenez ici votre ignorance

Et votre vanité,

Cessez de conspuer cette admirable ruine

En y bavant vos noms, qui, comme une vermine,

Souillent leur majesté.

Nous voici dans le réfectoire de style romano-orgival, comme le chevet et le transept de l'église et datant de la première partie du XIII^e siècle. On admire surtout les grandes fenêtres géminées et surmontées d'une rosace. Elles sont au nombre de dix, dont quatre emmurées. Le pignon méridional a aussi deux grandes fenêtres, dont l'une veuve de ses ogives et du meneau. Au pignon septentrional, adossé au cloître, les fenêtres ne sont que simulées. Rectangulaire, la salle est longue de 33 mètres sur 14 de largeur. Au milieu, des bases de colonnes marquent que le réfectoire était divisé en deux nefs. Les voûtes de l'étage et du rez-de-chaussée se sont écroulées, mais on voit encore parfaitement, entre les fenêtres, les consoles qui soutenaient la retombée de la voûte du réfectoire.

Inclinons à droite vers l'église et le cloître et pour prendre d'abord une vue générale de celui-ci, plaçons-nous au milieu du préau. Le cloître, on le sait, constituait le centre

des bâtiments monacaux. Il servait de lieu de promenade, de lecture et de méditation aux religieux et donnait accès à la chapelle, au réfectoire, à la bibliothèque. L'importance de cette partie a même fait donner son nom au monastère entier. Bien qu'en partie ruiné, le cloître de Villers en demeure l'écrin archéologique. Certaines parties datent du XIV^e siècle et elles-mêmes ont remplacé le cloître primitif commencé en 1197.

Des galeries septentrionales (contre l'église) et occidentales, il n'est presque rien demeuré. Mais, en face de l'église, nous avons la galerie méridionale d'une antiquité particulièrement vénérable (1197). Elle comporte neuf arcades dont les arcs doubleaux reposent sur des consoles ornées de bas-reliefs représentant divers animaux. La voûte au-dessus de cinq arcades et avec de fines nervures est de style ogival secondaire; à l'extérieur, cette galerie s'achève en un beau porche d'un dessin sévère. Revenant dans le préau, jetons un regard encore sur le gracieux monument incrusté dans le mur extérieur de la galerie orientale et qui rappelle le souvenir de l'architecte, Charles Licot, le restaurateur aussi intelligent que zélé de ces ruines incomparables. Plusieurs inscriptions du monument se rapportent à l'abbaye même. Les voici : *Bernardo et illibatae virgini sacrum* (Dédié à St-Bernard et à la Virge immaculée); — *Nihil opus Dei præponatur* (Que rien ne passe avant l'œuvre de Dieu); — *In hoc loco horroris plures salvabuntur* (Dans ce lieu d'horreur (1) plusieurs seront sauvés.)

Après un regard aux pierres tombales, quelques-unes d'un beau style, qui garnissent les galeries méridionales et orientales du cloître, gravissons l'escalier que nous avons laissé tantôt près du parloir des moines. Il nous conduira à l'étage où se trouvaient les cellules.

Notons que les marches de pierre bleue que nous foulons sont anciennes. Si elles ont échappé à la cupidité des dépiéceurs de l'abbaye, c'est que longtemps elles furent cachées sous d'épais débris. A la terrasse, jadis parquet de dortoirs et de chambres, la végétation a librement poussé; des fougères se sont implantées dans les anfractuosités des pierres. Est-ce les âmes des pieux moines qui ici ont fleuri?

(1) Allusion à l'état sauvage de la contrée, où les fondateurs de l'abbaye au XII^e siècle vinrent s'établir.

Descendons, car à présent nous requiert un spectacle de beauté tel que seuls en donnent les plus purs chefs-d'œuvre. Au fond de la galerie, s'ouvre la prestigieuse église de Villers. Pourtant, avant d'en franchir la porte, arrêtons-nous devant un touchant souvenir de l'antique abbaye. A notre droite, un renforcement laisse voir une rosace à sept fleurons récemment rétablie.

« En avant se trouvait le magnifique tombeau, en marbre blanc, du bienheureux Gobert ou Robert d'Aspémont, d'abord riche et brave chevalier lorrain, ensuite croisé en Terre-Sainte et enfin, pauvre moine à l'abbaye de Villers, mort en odeur de sainteté, le 20 août 1263. Ce tombeau, devant lequel les moines ne passaient jamais sans incliner la tête, consistait en un monument orné de treize niches dont les deux extrêmes étaient fort simples, les autres décorées de clochetons et de pinacles à crochets. Le bienheureux Robert était représenté couché et revêtu du costume cistercien ».

(G. BOULMONT.)

La porte qui se trouve en face de nous, donnait accès aux religieux dans le chœur, tandis que les Frères convers et les hôtes de distinction entraient par une porte plus au fond à l'angle nord-ouest du cloître. La première est ogivale à l'extérieur, mais, à l'intérieur de l'église, elle est romane. Avançons jusque dans la nef, là où s'ouvrent les deux côtés du transept. L'impression est profonde et inoubliable! Quel artiste combina ces lignes élégantes, éleva ces murs légers comme l'air, robustes et fermes comme la pierre? Le transept, d'environ 42 mètres de longueur, forme à lui seul un édifice. Le mur nord a neuf œils-de-bœuf inscrits dans trois arcades, deux autres ouvertures dans le haut et, dans le bas, trois grandes fenêtres ogivales. Le mur opposé n'a que les neuf oculus dont deux tronqués formant ogive. Ces parties bien conservées jouissent d'une réputation européenne.

Le sanctuaire est avec le transept la partie la plus ancienne. Il date de 1200. Il présente onze fenêtres dans le haut et sept dans le bas, plus une rangée d'œils-de-bœuf. Entre les fenêtres montent de gracieuses colonnettes. L'ensemble a ce caractère de douce gravité qui distingue le style roman. Nous avons dit que les moines cisterciens évitaient par principe l'ornementation sculpturale ou picturale. Ici, la ligne seule fait la beauté. Aux quatre gros

piliers, d'abondantes colonnettes n'ont que des chapiteaux fort simples, sauf celui du milieu qui est plus orné.

Si nous tournons le dos au sanctuaire, les hautes murailles de la nef et des transepts de ce côté nous ravissent aussi d'admiration par leur force et leur légèreté. Là encore des colonnettes conduisent le regard jusqu'aux voûtes, récemment refaites après leur écroulement en 1875. C'est un émerveillement grandissant de contempler l'église de cet endroit.

Sur les côtés du sanctuaire, se trouvaient, à gauche, le tombeau des abbés de Villers, et, à droite, celui de Henri II, duc de Brabant, et de sa femme Sophie, fille de Ste-Elisabeth de Hongrie. Dans le chœur, des excavations marquent l'emplacement des stalles où les religieux se plaçaient pour chanter l'office. Ici, comme dans le cloître, on les évoque facilement, ces fils spirituels de St-Benoît et de St-Bernard, vêtus de la robe blanche et du scapulaire noir, la tête rasée, les yeux étrangement irradiés des réalités ultra-terrestres, ou comme plongés en eux-mêmes pour scruter les derniers replis de leur conscience. Certains vieux livres, certaines chroniques datant des premiers temps du monastère nous aideraient aussi à pénétrer dans l'intimité si émouvante de la vie et de l'âme des moines qui durant des siècles animèrent ces lieux de leur mouvement paisible et presque immatériel. « Aujourd'hui, ainsi que l'écrit un auteur, le gazouillement des oiseaux et le souffle de la brise se jouant dans les feuilles composent le seul hymne dont le temple retentisse. »

* * *

Au XVIII^e siècle, sous prétexte d'embellissement, on eut le mauvais goût de cacher les lignes primitives de la façade sous un riche mais lourd revêtement de pierre bleue, en style Renaissance. Un des premiers acquéreurs des ruines en a fait inconsciemment justice en l'arrachant jusqu'à la dernière pierre; ce calcaire lui servit à fabriquer de la chaux! Il est très probable que ce vandale d'un genre tout spécial n'aurait pas épargné davantage ce qui reste du XIII^e siècle, s'il n'en avait été détourné par le peu de valeur intrinsèque des matériaux.

Sous le porche, à gauche, en entrant, se trouvait la chapelle de Saint-Genèse-au-Parvis, dans laquelle l'abbé

recevait parfois la profession de religieuses, dont il avait la direction spirituelle. Le porche a conservé en partie sa voûte d'arrête à plein cintre surbaissé avec arcs doubleaux légèrement ogivés. Du bas de l'église, à l'intérieur, suivons une dernière fois la perspective totale de la nef jusqu'au chevet; la longueur totale est de 92 mètres. Quittons l'église, à droite, par la porte des convers. A l'extérieur de cette porte, notons les chapiteaux des colonnettes qui, celles-ci, ont, en partie, disparu.

« A deux pas, à gauche de la porte trilobée — porte des convers et des hôtes — on aperçoit une ouverture assez basse, conduisant à la crypte mortuaire qui s'étend sous le bas du temple. Là se trouvaient soixante-quatre cases (dont en réalité il ne reste plus intactes que trente-deux entièrement violés) formant un double rang superposé, destinées à la sépulture des principaux moines de Villers, mais entièrement dépouillées de leur contenu par de sacrilèges et avides spoliateurs qui en brisèrent tous les cercueils à la Révolution dans le stupide espoir d'y trouver des trésors imaginaires. »

D'autres moines furent ensevelis dans le cimetière situé derrière l'abside de l'église. Nous y viendrons dans un moment. Pour l'instant, prenons, devant la façade de l'église, un sentier qui va nous conduire à la Brasserie. Cette vaste salle en style roman du XIII^e siècle date des premiers temps de l'abbaye. Cinq colonnes cylindriques à chapiteaux la divisent en deux parties. A l'entrée, six colonnes forment une vaste cheminée d'aérage, et, dans le fond, un escalier conduit à l'étage dont les quatre côtés sont percés de petites fenêtres en plein cintre et à arcatures pleines. Autour de la brasserie se trouvaient d'autres ateliers: forge, menuiserie, etc., car les moines, on le sait, suffisaient par eux-mêmes à tous leurs besoins.

De la Brasserie, on peut continuer jusqu'à la chapelle de Saint-Bernard, près de laquelle se trouvait la Léproserie. Mais ces restes n'offrent pas grand intérêt. Rentrions donc dans l'église pour en sortir par le fond du transept sud. Nous sommes dans le cimetière des moines. En nous éloignant, nous avons vue à droite sur divers locaux, peu anciens, dont les énormes murs de briques sont assez bien conservés. C'était le quartier des novices. Au sud se trouvait la nouvelle sacristie faisant suite à l'ancienne. De cet endroit, la vue est splendide sur le chevet extérieur de

l'église, avec ses fenêtres et ses contre-forts terminés par de gracieuses colonnettes.

En inclinant toujours à droite, nous nous retrouvons dans le long couloir par lequel nous sommes entrés dans les ruines. A remarquer le double escalier de la grande bibliothèque dont il reste deux marches, entre lesquelles on devine le beau dessin de la cage.

Pour finir, il reste à visiter un site très pittoresque d'où l'on a une vue merveilleuse sur l'ensemble des ruines. Il s'agit de la chapelle de N.-D. de Montaigu située à l'angle sud-est de l'enclos, non loin de l'entrée des ruines. Allons vers le pont du chemin de fer de Louvain à Charleroi, à travers les anciens jardins abbatiaux. Les colonnades et les bâtiments que nous apercevons datent du XVIII^e siècle, mais leur intérêt archéologique et artistique est loin d'égaliser celui des vieilles et primitives constructions qui entourent le cloître. A droite, toujours, un sentier aboutit à la chapelle de N.-D. de Montaigu. De forme octogonale, celle-ci fut bâtie en 1615 par l'abbé Henrion et réédifiée au XVIII^e siècle par l'abbé Hache don la devise *Post tenebras spero lucem*, se lit au frontispice. De la terrasse, la vue est superbe. Sous de puissants massifs de verdure qui occupent la colline, les ruines entières détachent leurs formes élégantes, encore rendues plus légères par des taillis d'arbustes qui ont poussé sur les hautes et vieilles murailles. On reste longtemps à contempler ce spectacle vraiment féérique.

Il faut cependant dire adieu à ces ruines émouvantes dont le charme ne cesse de grandir avec le nombre d'heures que l'on met à les explorer d'un œil intelligent et pieux. Au passage on foule les herbes et les pierres également abondantes sur ce sol vénérable.

Et, à chaque visite, si nombreuses soient-elles, on peut être certain d'éprouver de nouvelles émotions, d'apercevoir des beautés cachées, dans cet enclos où l'art et la nature ont si bien coopéré à une merveilleuse œuvre de beauté.

A. MICHEL.

PAR DELÀ...

LES PÈLERINS DE L'IDÉAL

A XAVIER MELLERY

*Avez-vous rencontré, parfois, sur votre route,
Tous ceux-là qui sen vont, sans craintes et sans doute,
L'Âme, dans le regard, tendue éperdument,
Vers on ne sait quel but de sage ou de dément?
Ils vont, ils vont, toujours sans que rien les arrête
Et quand, d'un fier sommet, ils ont gravi la crête,
Ils perçoivent, plus haut, un mont illuminé,
Qui les attire encor et les fait se hâter.
Car, ils s'en vont, poussés par le désir suprême
D'atteindre l'Idéal que, tout au fond d'eux-mêmes,
Ils savent exister, puisqu'ils l'ont pu créer
Avec de la lumière, avec de la bonté,
Avec tout ce que l'âme a de plus grand en elle
Et tout ce que le cœur a d'essence immortelle
Quand ils croient l'embrasser, ils le voient qui s'enfuit,
Plus loin, plus haut encor, vers des cimes lointaines
Traçant, à l'horizon, leurs lignes souveraines.
Et tout leur être a beau, dans un suprême effort,
S'élançer pour l'êtréindre et lutter plus encor,
L'idéal se recule, et leur volonté lasse
Ne le découvrira que par delà l'espace,
Là où la Vérité, l'Amour et la Beauté
Eclairent, de leurs feux, toute l'Éternité.*

GLAS

A Madame EVELINE DE GOLESKO DE COPPIN

*L'ouragan de l'épreuve a mis en désarroi,
Mon âme et mon esprit, et mon cœur et ma foi.
Et je suis, en cette heure aride et désolée,
Une épave de vie, à la vie arrachée
Par le flot démonté qui m'entraîne et qui fuit,
Loin de ce qui repose et loin de ce qui luit.
Et je vais sans savoir où sera mon escale;
Je vais, en ignorant si je ris, pleure ou râle,
Car mon cœur est fermé aux choses d'ici-bas,
Depuis que, de l'amour, j'outis tinter le glas.*

PLUS LOIN QUE LES MORTS

A AUGUSTINE LE COQ

*Plus loin que les morts, il s'en est allé,
Celui que l'absence a pris au foyer,
En laissant l'oubli s'asseoir à sa place.
Chaque an qui s'achève amortit sa trace,
Dans l'étroit sentier du clair souvenir:
Et si le cadran noir de l'avenir
Tarde, du retour, à prononcer l'heure,
Par delà le seuil blanc de sa demeure,
Si le rire éclate et si l'âtre luit,
Nul hélas ! ne pleure en songeant à lui.*

*Quand il reviendra, l'âme chaude encore
Des derniers baisers, frapper, dès l'aurore,
A l'huis verouillé de ces cœurs ingrats,
S'ils l'ouvrent enfin !... Ils diront... Déjà !*

PAR DELA LES NUÉES

A HÉLÈNE DE GOLESCO

*Quand le réel t'accable et que la vie est sombre,
Monte jusqu'aux clartés qui n'ont point connu d'ombre.
Monte avec la nuée et sieds-toi dans l'azur.
Abreuve tes pensers dans les astres d'or pur
Et loin du chaud baiser des tendresses humaines,
Plus loin de l'âpre geste où se trahit la haine,
Sieds-toi dans ce palais bâti dans l'idéal
Où le Beau captivé sert d'éclatant fanal.
Et là, tout près du Ciel et bien loin de la terre,
Oublie, du Passé, les caresses amères.
Monte, et ne descends point des sublimes hauteurs
Que tu n'y aies vécu ton songe de bonheur.
Va le vivre, aujourd'hui, car toute joie est brève
Et, peut-être, demain, viendrait tuer ton rêve.*

Août 1911.

MARIA BIERMÉ.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

La nouvelle Jeunesse.

Il y a, paraît-il, en France, une génération nouvelle. On nous l'annonce à grand fracas. Peut-être n'était-ce point nécessaire, ce phénomène étant essentiellement périodique comme les marées, les saisons, voire l'apparition des comètes et la ponte des grenouilles au printemps. Enfin, il paraît qu'une nouvelle jeunesse est là. Je n'y vois aucun obstacle et je suis disposé à constater sa venue avec le même plaisir que le retour des asperges, que suivront bientôt, s'il plaît au ciel, les fraises et les petits pois.

Mais quelques personnes ne l'entendent pas ainsi. Elles ne sauraient envisager avec calme la pousse des petits français. Voyant une nouvelle couche arriver à l'âge de vingt ou de vingt-cinq ans, elles s'émerveillent, elles écarquillent les yeux et se mettent éperdûment à crier au miracle. Tel est le sentiment d'Agathon, qui n'en veut pas démordre : Elle est miraculeuse, la nouvelle jeunesse française ; elle n'a qu'à paraître pour éclipser les générations qui l'ont précédée ; elle brûle d'accomplir des prodiges, dont la seule attente doit nous remplir d'ivresse...

— Allons, nous le voulons bien encore !...

On nous détaille d'ailleurs ses vertus.

La première consiste dans son mépris immense à l'endroit de la génération précédente, qui fut, paraît-il, débile de corps et d'esprit, étrangère aux sports bienfaisants qui fortifient les muscles, adonnée maladivement aux spéculations intellectuelles qui produisent le plus fâcheux scepticisme, indifférente, ou à peu près, au sentiment patriotique, lamentablement humanitaire et capable de croire qu'un nègre a une âme comme un français, enfin résignée lâchement à l'idée de la décadence, qu'une

abominable littérature avait introduite dans son cerveau.

All right ! Chaque génération professe généralement à l'égard de celle qui l'a précédée un mépris considérable. C'est un fait ordinaire. On l'explique sans peine si l'on considère que les jeunes gens doivent nécessairement bousculer un peu leurs prédécesseurs pour se faire une place au soleil. Leurs pères n'ont-ils pas traité de même leurs grands pères ? L'opération se fait avec plus ou moins de formes et de courtoisie, selon le degré d'éducation des nouveaux arrivants, mais elle n'a rien de miraculeux. Elle ne décèle chez eux aucune vertu spéciale, quoi qu'en puissent penser les Agathon.

Considérez les générations qui se sont succédées depuis la chute du second Empire. La première fut matérialiste ou sceptique et elle arbora le drapeau littéraire du naturalisme. Elle se réclamait de Taine, des Goncourt, d'Emile Zola et de l'école de Médan. Vers 1890 une autre génération se leva, qui prit nécessairement une attitude contraire. Loin de voir dans « le vice et la vertu des produits comme le sucre et le vitriol », elle pratiqua l'attendrissement devant la bonté humaine ; loin de s'incliner devant la science rigide et les réalités brutales, elle proclama la divinité du rêve le plus individuel et le plus subtil. Elle fut humanitaire, individualiste, anarchiste et symboliste. Elle eut pour dieux Tolstoï, Ibsen, Maeterlinck et Verlaine, sans oublier Barrès, le premier Barrès, celui du *Jardin de Bérénice* et de *l'Ennemi des Lois*, tandis que Péladan célébrait « la décadence latine ». On fut décadent et déliquescents. Dans le même temps, l'on constatait le règne du drame lyrique de Wagner et de la philosophie de Schopenhauer, deux Allemands, *horresco!*...

En 1897 et 1898 l'Affaire Dreyfus déchaîne une tempête sentimentale et la philosophie de Nietzsche (encore un Allemand, hélas !) s'introduit dans la jeunesse littéraire. C'est le règne des radicaux-socialistes et des francs-maçons, c'est l'expulsion des congrégations, c'est la rupture du concordat... Dans la nouvelle jeunesse, la réaction était inévitable. La santé, la vertu, les sports, la tradition et le catholicisme étaient les éléments indiqués d'avance, indispensables, nécessaires, de la nouvelle mentalité qui se constituait. On les trouve précisément dans le programme de la génération nouvelle.

Qu'elle recherche la santé physique et morale, — c'est sa deuxième vertu, — on ne saurait assez l'en louer. Sur ce point, elle a mille fois raison de se proclamer supérieure à sa devancière. Reste à voir si pourtant celle-ci ne fut point contrainte par les circonstances d'être ce qu'elle fut et si elle n'en tira pas un parti assez remarquable...

Reste à voir aussi comment la nouvelle jeunesse pratiquera son programme. On nous assure qu'elle est chaste et qu'elle s'abstient du tabac et de l'alcool... Ce ne sont point de minces mérites que le premier et le troisième : quant au tabac, peuh!...

Elle est, d'autre part, passionnée pour les sports et cela lui vaut des éloges enthousiastes. Je n'y contredirai point, encore que je ne sache point que Corneille, Racine, Bossuet et Voltaire fussent des fervents de la boxe ou du cheval. Je crains ici, je l'avoue, quelque excès. Il se pourrait qu'à force de se faire des jarrets et des biceps on négligeât un peu le cerveau, d'autant que la nouvelle jeunesse met une insistance singulière à se proclamer anti-intellectuelle et à professer que la science, c'est bon pour les spécialistes. Bah! Ne nous frappons pas. Les vraies vocations se feront jour qu'il arrive...

En troisième lieu, la nouvelle jeunesse se flatte d'être traditionniste. Elle réproouve l'individualisme philosophique, artistique et politique, et elle entend renouer la tradition nationale.

— Fort bien. Mais l'amour de la tradition s'accommode-t-il d'un si beau mépris de la génération précédente? Renier ses pères, est-ce là retrouver la tradition nationale? — Cela ne rappelle-t-il pas ces révolutionnaires facétieux qui sortaient de la légalité pour rentrer dans le Droit?...

Qu'est-ce d'ailleurs que la tradition française? — C'est Jeanne d'Arc, répondent les Eliacins. — Très bien, jeune homme. — C'est Jeanne d'Arc, si vous le voulez, encore qu'elle soit unique et qu'un évêque français l'ait déclarée hérétique et digne du bûcher. La tradition française, c'est Bossuet, c'est la Chanson de Roland, — oui, — mais c'est aussi les fabliaux, les cent nouvelles nouvelles, Rabelais et les contes de La Fontaine. En politique, c'est Saint-Louis et c'est Philippe-le-Bel qui fit souffleter le

pape et brûler les Templiers, — c'est Guise et c'est Coligny, — c'est la guerre civile et c'est l'étranger qui s'empare de la couronne et qui impose la paix, — Pepin le Bref, Henri IV, Napoléon... La tradition, ce sont les luttes de la Ligue et de la Réforme, de la Fronde et de la Cour, du Jansénisme et du Roi... Elle est un peu bien complexe et embrouillée, cette fameuse tradition. Enfin, est-ce que la grande Révolution, Napoléon, Louis-Philippe et tous les régimes qui l'ont suivi, sont en dehors de la tradition? De quelle tradition nous parle-t-on en somme? Ne serait-ce pas d'une tradition inventée de toutes pièces par MM. Charles Maurras et Léon Daudet pour l'ébahissement des personnes raisonnables et la matagrolisation des gobe-mouches?

En se proclamant traditionniste, la nouvelle jeunesse veut tout simplement nous faire entendre, je crois, qu'elle est antirépublicaine. Encore un coup, il n'y a là aucun miracle. Elle est antirépublicaine parce que depuis l'affaire Dreyfus le pouvoir appartient aux radicaux-socialistes, et que le besoin de changer se fait sentir. Là aussi, dans la politique, comme dans l'art, la philosophie et la littérature, — action et réaction se poursuivent régulièrement. Après la guerre et la commune, les catholiques détiennent le pouvoir. Ils sont renversés avec le gouvernement du 16 mai. C'est le règne de Gambetta et de Jules Ferry, période d'anticléricalisme aigu. — Puis vient Spuller avec « l'esprit nouveau » répondant aux avances de Léon XIII. — Survient l'Affaire Dreyfus qui provoque une violente marée anticléricale. A présent, le flot est passé, la marée anticléricale se retire, c'est le flot catholique qui se lève, en attendant que les anticléricaux lui succèdent... La voilà, la tradition française: elle est dans ces alternances et dans cette lutte! Il y a deux France, a écrit un Suisse: une France catholique et monarchique, une France anticléricale et jacobine. Ces deux France ont toujours existé et lutté dans le passé. Elles continueront vraisemblablement dans l'avenir.

Autre vertu: la nouvelle jeunesse est ardemment patriote. On doit l'en féliciter. Mais croit-on que les Gambetta, les Jules Ferry, les Waldeck-Rousseau fussent antipatriotes? Son patriotisme n'a rien de bien nouveau, si ce n'est son panache. Ce panache, elle l'agite, nom d'un petit bonhomme! Elle est patriote avec des attitudes

belliqueuses qui vont bien à ses vingt ans, mais qu'elle fera bien d'atténuer quand elle atteindra la trentaine pour les laisser aux juniores de l'avenir, car elles sont excessives et dangereuses lorsqu'elles survivent à la jeunesse. Les hommes doivent être plus raisonnables et plus prudents que les jeunes gens. Pourquoi? Parce qu'il est périlleux de se monter le cou comme en 1870...

Enfin, il paraît que la nouvelle jeunesse est catholique et que l'on peut attendre d'elle qu'elle ramène la France dans le giron de l'Eglise. J'avoue que sur ce point je me sens un peu sceptique. Je vois bien que la nouvelle jeunesse se déclare catholique et qu'elle se montre même plus ou moins « pratiquante ». Je vois aussi qu'elle acclame Paul Claudel et Francis Jammes, qui tous deux se réclament de la Foi Catholique. Mais je cherche en vain dans les auteurs de la jeunesse nouvelle le vrai et profond sentiment religieux qui seul compte. Ce sentiment-là, on le trouve chez Tolstoï et chez Dostoïewski; on ne le découvre ni chez Maurras, ni chez Barrès, ni chez les autres héros littéraires de la nouvelle génération; je n'en aperçois quelque manifestation que dans certains poèmes de M. Francis Jammes; encore y a-t-il là beaucoup de littérature.

Je crains que la religion de la nouvelle jeunesse ne soit un catholicisme de combat et de parade bien plus qu'un vrai sentiment chrétien florissant dans le fond du cœur. Je voudrais bien savoir comment ces jeunes gens « sentent » les Evangiles et l'Imitation de Jésus-Christ...

Mais on sait, par l'enquête d'Agathon, ce qu'ils pensent de la boxe: ils l'aiment parce qu'elle donne *le goût du sang!* Les sentiments chrétiens que voilà!...

Les positions prises par les partis politiques voilent souvent la réalité: le commun n'aperçoit pas ceci, que certaines pages de J.-J. Rousseau et les doctrines des pacifistes sont mille fois plus proches de l'enseignement de Jésus que les écrits de M. Maurras, de M. Daudet et des autres Camelots du Roy. Ces messieurs sont des Ligueurs, peut-être, mais ils n'ont rien de chrétien...

Tel est, à mon sens, le bilan de la nouvelle jeunesse. Il y a du bon et du moins bon, mais il n'y a aucun miracle, n'en déplaise à cet excellent Agathon. Il y a aussi beaucoup de bluff ou beaucoup d'illusions. Avec ça, beaucoup de ces jeunes gens sont très gentils.

IWAN GILKIN.

LES PEUPLES ET LA VIE

Presse et Littérature.

Une des plus vivantes revues littéraires de France, *Les Marges*, que fonda il y a dix ans. M. Eugène Montfort, a publié une enquête sur la Guerre des Deux rives. Cette rivalité entre les rives, celle de gauche, c'est-à-dire des jeunes écrivains, et celle de droite qui appartient aux auteurs arrivés, existe un peu partout, même chez nous. Pour être moins délimitée, Bruxelles a aussi ses deux rives, et dans les termes où elle est posée l'enquête ne manque pas d'intérêt pour les Belges. Ces termes, ou plutôt les questions posées à certaines personnalités du monde littéraire, étaient les suivantes :

1° Le niveau de la presse a-t-il monté ou baissé depuis quinze ans ?

2° Les écrivains « rive gauche » envient-ils réellement et haïssent-ils les auteurs du boulevard ?

Nous ne songeons pas à nous occuper ici de la seconde question. Tant de haine n'est pas entrée, croyons-nous, dans l'âme de nos écrivains. Jeunes et vieux s'entendent le mieux du monde ; nous voulons le croire, du moins.

La première question est d'intérêt mondial. Elle s'applique à la presse, dont il a été si souvent médité, à la presse dont l'influence est incontestable dans tant de domaine de notre vie contemporaine.

Comme on pouvait s'y attendre, les réponses les plus contradictoires sont arrivées à la direction de la revue. Tandis que M. Paul Acker disait qu'il « lui était difficile de penser que la Presse d'aujourd'hui est moins littéraire que celle d'hier », M. Georges Eekhoud déclarait que le niveau de la presse avait plutôt baissé. M. Maurice Farmond exprimait, lui, un dédain hautain, ou peut-être un sentiment trop pratique en écrivant ces lignes : « Les journaux s'occupent encore beaucoup trop de littérature. » M. André Maurel, plus optimiste, estime que la littérature est en train de reprendre dans la presse la place qu'elle avait perdue. » On le voit, les avis les plus opposés furent émis, et les écrivains interrogés se divisèrent en deux camps, aussi nombreux peut-être dans l'un que dans l'autre.

Et d'abord, une question se pose. Qu'entend-on ici par littérature? Nous voulons croire qu'il ne s'agit pas de ce style à sensation, de forme correcte, nous l'avouons, mais ampoulée, dont certains journaux parisiens habillent leurs faits-divers, si bien que le récit du meurtre découvre la veille ressemble souvent à s'y méprendre à une page de roman à la mode. Ce genre de littérature, à supposer qu'on puisse employer ce mot pour la chose, ne satisfait personne, ni les littérateurs qui ne voient dans cette écriture romantique qu'une commercialisation du style, ni les amateurs de l'article meurtre et suicide, gens très modestes souvent, que l'affabulation du verbe dérouté et qui regrettent le bon fait-divers d'antan, abondant en détails clairs et précis.

S'agit-il de véritable littérature, du roman, de la nouvelle, du poème? C'est autre chose. Depuis longtemps, les journaux ont fourni à leurs lecteurs ce pain supérieur de l'esprit. A leurs rez-de-chaussée, les quotidiens ont souvent remplacé en ces derniers temps les romans de Gaboriau et de Sue par des œuvres vraiment littéraires signées des plus grands noms, par des romans d'Anatole France, de Mirbeau, de d'Annunzio.

Mais, n'oublions pas que ces œuvres de valeur furent livrées au public dans la partie réservée à ses « amusements ». Leur publication ne fut qu'une concession aux goûts d'une certaine catégorie de lecteurs plus raffinée.

Remarquons, en effet, que les journaux accordent à la littérature pure la place ordinairement occupée par la fantaisie. Les nouvelles, quand ils en publient, sont considérées comme la matière divertissante, récréative. Tel journal parisien insère en troisième page de courts récits empruntés à l'œuvre des écrivains à la mode, mais on peut suspecter les intentions de cet organe. Peut-être, choisit-il ces nouvelles de manière à plaire aux goûts de ses lecteurs, et ces goûts, nous les connaissons un peu, et nous savons qu'ils sont d'un genre spécial.

Sans nul doute, lorsque l'excellent écrivain Georges Eekhoud regrette le temps où la littérature fleurissait dans les journaux français, il se rappelait les articles publiés jadis par le *Gil Blas* ou l'*Événement*. Mais que les souvenirs se précisent, le *Gil Blas*, journal littéraire s'il en fut, choisissait parmi les auteurs de l'époque ceux dont le talent satisfaisait le mieux les goûts du lecteur

frivole. C'est dans ce quotidien que parurent les contes d'Armand Silvestre, les délicieux *Jo et Lo*, de Catulle Mendès. Il est vrai que Théodore de Banville y publiait aussi ses admirables nouvelles, dans lesquelles l'intrigue passionnelle se dissimule sous les charmes délicats du style. Mais ces jours sont lointains déjà.

M. Eugène Montfort a peut-être raison en disant que la presse d'aujourd'hui est moins littéraire que celle d'il y a quinze ans, et il a raison encore en se demandant si l'on doit « vraiment souhaiter qu'il y ait de la littérature dans les journaux ». En effet, on peut craindre que la littérature n'y soit reçue comme une fille sans dot, à qui l'on donne par grâce le vivre et le couvert. On lui demande de payer l'hospitalité accordée en jouant le rôle d'amuseur ou de pédagogue.

Quel est le coupable? Ce n'est pas le journaliste, assurément, qui souvent ne demanderait pas mieux de donner à la littérature la place qu'elle réclame. Mais le public est là, qui impose sa volonté, et ne demande au journal que l'information pure ou la distraction d'un instant. Il veut être renseigné avant tout. Il n'a pas le temps de s'absorber dans de longues lectures, ou dans des lectures qui réclameraient de lui trop d'attention. L'heure a pour lui son prix; il court à ses affaires, et s'il achète le journal, c'est pour le parcourir rapidement dans un tram ou dans un compartiment de chemin de fer.

Mais si la véritable œuvre littéraire, le poème, la nouvelle à l'écriture artiste, le roman, qui ne devrait pas être découpé en tranches pour être servi au déjeuner matinal du lecteur, trouve difficilement sa place dans le journal, il n'en est pas de même de ce que nous appellerons l'information littéraire. Le public a le droit d'être renseigné sur les choses de l'art et de la littérature, comme sur celles de la politique. C'est ce qu'ont compris certains grands journaux français, tels que *Le Temps* et *Les Débats*, par exemple. On peut en les parcourant se tenir au courant des événements littéraires du jour, connaître le roman à succès, les projets des auteurs, les découvertes de la critique littéraire. L'information est donnée, l'œuvre d'art est indiquée. On la trouvera dans la revue, ou dans le livre, où est sa place véritable.

Elargissons le cadre de nos investigations, interrogeons la presse mondiale, et nous verrons ce qui se fait dans

cet ordre d'idées dans les principaux journaux des pays civilisés.

Le grand journal anglais *Le Times* publie tous les jeudis un supplément littéraire entièrement consacré à l'examen des livres nouveaux. Il ne s'agit pas de banales biographies, mais d'études substantielles analysant l'ouvrage, reproduisant les idées qui y sont contenues, et permettant au lecteur d'en avoir une compréhension exacte. Ainsi sont soumises à un contrôle sérieux et parfois savant les œuvres qui paraissent non seulement en Angleterre, mais dans le monde. Donnons un exemple : Un des récents numéros de ce supplément littéraire contenait des travaux sur une *Histoire des Comtés anglais* pendant le règne de la reine Victoria, sur le peintre anglais Thomas Lawrence, de Sir Walter Armstrong, le célèbre critique d'art anglais ; sur *Six Femmes du Moyen âge* (Roswitha, Marie de France, la comtesse Mahaut, d'Artois, Christine de Pisan, Agnès Sorel), sur les poésies de Stéphane Mallarmé, d'après un article qui a paru récemment dans la *Nouvelle Revue française*.

Passons en Allemagne. Depuis longtemps une place importante a été réservée à la critique littéraire, ou du moins si le mot paraît trop prétentieux en la circonstance, à l'information littéraire. Le feuilleton de quelques grands journaux est consacré aux nouvelles intéressant le monde des sciences, des arts et des lettres. Le roman n'y apparaît généralement que dans une édition. Des articles d'histoire, d'érudition, des renseignements sur le mouvement universitaire, des communications des genres les plus divers, mais se rapportant généralement au domaine intellectuel (bien que des nouvelles sportives s'y égarent parfois, comme par mégarde) donnent à cette rubrique un intérêt tout spécial. La *Gazette de Francfort* publie toutes les semaines un supplément bibliographique, dans lequel sont données des indications, sommaires il est vrai, mais très précises sur les nouveaux livres parus.

La presse italienne est assez hospitalière aux lettres. Par de fréquents bulletins bibliographiques, le *Corriere della Sera* tient ses lecteurs au courant du mouvement des idées. Il n'est pas rare d'y trouver des séries d'articles signées de noms illustres. Gabriel d'Annunzio y publiait récemment ses belles lettres sur la mort d'un ami. Des écrivains comme Ugo Ojetti, des critiques d'art

comme Vittorio Pica, des savants comme Mantegazza, des poètes comme Arturo Graff entretiennent les lecteurs de la *Stampa*, de Turin, sur les questions scientifiques, artistiques et littéraires. Le *Corriere d'Italia* peut être cité également parmi les journaux amis des lettres.

En Espagne, l'*Imparcial* de Madrid réserve un supplément dominical à la littérature. On peut y lire des articles de M. Azorin, de M. Benavente. On connaît la part importante que les journaux viennois consacrent aux choses de l'esprit. La *Neue Freie Presse* publie presque chaque jour des articles de critique ou d'information, signés de savants, de littérateurs ou d'artistes. Le Danemark possède une presse qui ne laisse à désirer sous aucun rapport. Le *Politiken* publiait souvent du vivant de l'auteur, des poésies du grand écrivain danois Holger Drachmann. Ce n'est point seulement sur les événements littéraires du pays que le journal attire l'attention de ses lecteurs. N'y lisait-on pas récemment la traduction des plus belles ballades françaises de M. Paul Fort? Que dirait M. Vautel de l'audace de ses confrères danois?

Concluons. Il nous semble que la littérature doit rester dans son domaine qui est la revue et le livre, et ne point demander à la presse une hospitalité qu'elle paierait trop chèrement peut-être. L'information qui est la fonction du journal doit apporter aux lettres l'aide qui lui est nécessaire. C'est celle-ci que le public a le droit et même le devoir d'exiger de son journal. Il n'y a pas de divorce entre la littérature et le journal, ces deux personnes ne s'étant jamais épousé. Et si nous comprenons le mot « littérature » dans le sens que lui donnait M. Eugène Montfort en le soulignant, on reconnaîtra que, selon l'avis de M. Octave Uzanne, « la presse d'aujourd'hui (celle de France, de Belgique et du monde) n'est ni meilleure ni pire que celle d'hier ».

ARTHUR DE RUDDER.

LES VIVANTS ET LES MORTS

Jenny l'Ouvrière.

Elle eut deux pères, Decourcelle et J. Barbier, et elle fit son entrée dans le monde à la Porte-Saint-Martin en 1850. Elle y connut le succès et puis, drame ayant vécu ce que vivent les drames : l'espace d'une période, elle mourut et l'on ne garda d'elle, pauvre fille immortalisée que la romance, devenue célèbre, qu'elle chantait.

Jenny l'Ouvrière était une jolie et fraîche jeune fille dont Decourcelle et J. Barbier firent un modèle de grâce et de simplicité. C'était la midinette de 1850, celle que la vie ne meurtrissait pas trop ; jusqu'au jour où l'amour naquit dans son cœur, Jenny fut une sage petite personne ; avec la tendresse très vive qu'elle inspira à un banquier, les malheurs fondirent sur elle. Déshonorée, elle parvint par sa dignité, par son dévouement et par sa générosité à se faire réhabiliter par le mariage, et devint la compagne adorée de son séducteur.

Dites ? qui se souvient encore de ce drame ? Je crois bien qu'il n'en subsiste plus rien en la mémoire des hommes, et les yeux de nos grand'mères eux-mêmes ont oublié les larmes qu'ils ont versées, vers leur dixième année, sur le sort de la petite ouvrière. Il n'en demeure qu'une pauvre romance, intercalée par les auteurs dans leur pièce. Les paroles sont d'Emile Barateau et la musique d'Etienne Arnaud :

*Voyez, là-haut, cette pauvre fenêtre
Où du printemps se montrent quelques fleurs !
Parmi ces fleurs, vous verrez apparaître
Une enfant blonde, aux fraîches couleurs...
Voyez, là-haut, cette pauvre fenêtre
Où du printemps se montrent quelques fleurs !
C'est le jardin de Jenny l'Ouvrière
Au cœur content, content de peu.
Elle pourrait être riche et présère
Ce qui lui vient de Dieu, ce qui lui vient de Dieu !*

*Dans son jardin, sous la fleur parfumée,
Entendez-vous un oiseau familier ?
Quand elle est triste, oh ! cette voix aimée
Par un doux chant suffit pour l'égayer !*

*Dans son jardin, sous la fleur parfumée,
Entendez-vous un oiseau familier?
C'est le chanteur de Jenny l'Ouvrière
Au cœur content, content de peu.
Elle pourrait être riche et préfère
Ce qui lui vient de Dieu, ce qui lui vient de Dieu!*

*Aux malheureux souvent elle abandonne
Ce qu'elle gagne, hélas! un peu de pain!
Qu'un pauvre passe et comme elle est si bonne
En le voyant elle n'aura plus jaim.
Aux malheureux souvent elle abandonne
Ce qu'elle gagne, hélas! un peu de pain!
C'est le bonheur de Jenny l'Ouvrière
Au cœur content, content de peu.
Elle pourrait être riche et préfère
Ce qui lui vient de Dieu, ce qui lui vient de Dieu!*

Et voici que des poètes, des artistes ont voulu, en instituant une Œuvre du Jardin de Jenny, permettre aux midinettes, aux humbles travailleuses d'embellir par un peu de poésie, par quelques fleurs, leur modeste chambrette. Ils ont fait appel aux horticulteurs et aux gens riches; des rosiers, des pâquerettes, des myosotis, des géraniums, des pensées leur ont été généreusement donnés, et, d'abord à Paris, puis, le dimanche 4 mai à Bruxelles, ils ont procédé à une distribution de fleurs...

Il pleuvait. Il est juste que le mois du Printemps, que le mois du Renouveau soit une période pluvieuse et brumeuse; et, un dimanche où l'on disperse en faveur d'ouvrières des plantes qui ont soif de lumière et de soleil, vous ne voudriez pas qu'il fît beau? Il pleuvait... Des paniers, chargés de menues et délicates fleurettes, comme des parterres, s'épanouissaient sous le péristyle du théâtre de la Monnaie. Une voiture de « livraison à domicile », prêtée par la firme Tietz — la réclame est gratuite mais certes méritée — attendait, emplie de rosiers, la « livraison en plein air ». J'étais là: on me le reprochera, c'est entendu, mais je n'y étais pas seul. Figuière et du Plessy, éditeurs, Alexandre Mercereau, poète et critique, Paul André, Maurice des Ombiaux, Jean de Bosschère, Lucien Solvay, Louis Piérard, Oscar Liedel et G.-M. Rodrigue, Auguste Vierset, et d'autres m'y éclipaient totalement. J'étais venu là en simple spectateur,

LE " JARDIN DE JENNY ,,
ou " LA FORCE PRIME LE DROIT ,,



— *J'ai attendu trois heures dans la pluie pour arriver à attraper ce pissenlit...*

Dessin de Osc. LIEDEL.

car je n'étais même pas invité. J'en suis parti, une heure plus tard, après avoir joué le rôle d'un bon agent de police et m'être vu déchirer les vêtements par quelque Jenny mécontente de n'avoir pas reçu — la distribution terminée — les fleurs qu'elle réclamait. Cela n'a pas d'importance, j'ai été payé de mon dévouement occasionnel par un charmant sourire de M^{me} du Plessy et par d'aimables paroles d'une charmante femme — lectrice de cette revue — à laquelle, hélas ! je ne fus pas présenté...

Car, il faut savoir que cette distribution fut tout d'abord un pillage affreux. Des hommes et des femmes du peuple, des bourgeois même se ruèrent sur les fleurs et sur les artistes qui, prêts à offrir des fleurs, durent jouer du coude, donner de la voix, dépenser des forces pour résister au flux populaire. Il n'y a rien de plus terrible qu'une cohue féminine : on n'y peut résister qu'en douceur et, malgré que nous fussions armés de fleurs, nous ne pourrions nous défendre. Tout le monde s'agitait, se pressait ; mon porte-monnaie me fut enlevé au moment où, poussé irrésistiblement, j'embrassais le col grisailant du placide cheval de la maison Tietz. Une jolie Jenny après m'avoir enfoncé ses deux poings dans l'estomac, m'avoir écrasé les pieds, refusé la fleur que je lui offrais : « Merci bien ; ça vaut six *cens* et c'est pas la peine de se faire mal pour cela ! » J'ai cru comprendre que ses mains souffraient de m'avoir brutalisé : pauvre enfant ! Et tout cela se termina comme un feu d'artifice. Des artistes se hissèrent sur la charrette et firent voler à travers l'espace, vers la foule, des rosiers et des rosiers, ce pendant que poètes et romanciers, n'ayant ni le temps de rêver ni les loisirs de respirer, s'épuisaient à maintenir un barrage... enfoncé de toutes parts.

C'était peu de chose, tout cela, je le répète. J'ose espérer que les organisateurs ont réussi à lancer... leur idée et ne veux me souvenir que de cette foule de femmes, de jeunes filles, de fillettes, de gosses marchant intrépidement à la conquête des fleurs.

La poésie n'est donc pas un vain mot. Les poètes ne font point uniquement des phrases et les sentiments qu'ils exaltent se retrouvent dans le cœur des plus riches et des plus pauvres. Les fleurs sont des compagnes, des consolatrices, des donneuses de sourires et des charmeuses qui réussissent à dissiper en l'âme des soucieux l'ombre en-

vahissante. Jenny, que j'ai rencontrée le dimanche 4 mai, quelques instants après la distribution des fleurs, s'en remontait chez elle trois rosiers dans la main, deux myosotis, bien enveloppés dans un journal, sous le bras. Elle n'était pas vraiment belle, mais sa jeunesse et les couleurs de son teint lui donnaient cette fraîcheur des fruits savoureux, cette délicatesse commune aux printemps de la flore et à l'enfance de la vie. Elle avait l'air heureux et regardait sa moisson de fleurs avec un sentiment de joie nullement déguisée. Elle rejoignait, sans doute, sa petite chambre tranquille et solitaire, et elle souriait en songeant aux moments délicieux qu'elle passerait, l'année durant, à entourer de soins et de dévouement ces petites compagnes de sa solitude travailleuse. Et, à ce moment, un rayon de soleil vint à se poser sur elle, et Jenny l'ouvrière, l'humble enfant bruxelloise, des fleurs sur son cœur, me parut vraiment charmante et belle...

Henri CARTON de WIART

Le prix quinquennal de littérature a été décerné à Henri Carton de Wiart, homme de lettres à Bruxelles. Le Ministre de la Justice n'a rien de commun, en littérature, avec l'auteur de *La Cité Ardente*, un admirable livre, et des *Vertus bourgeoises*, un roman consciencieusement travaillé. Des gens ont éprouvé le besoin de protester, de s'indigner; avant la distribution de la récompense, on y alla même d'une lettre ouverte au futur lauréat; puis, après avoir épilogué autour de la décision du jury, on émit cette conclusion que « les prix littéraires sont inutiles et que les encouragements sous forme de subsides devraient être abolis ainsi que l'a prouvé la tentative du théâtre belge »; on laissait aussi entendre que les professeurs qui constituaient pour la plupart la commission du prix quinquennal, en consacrant la valeur littéraire de Carton de Wiart, faisaient preuve de courtoisie.

Mon Dieu, que nous vivons donc en un triste pays ! Tout y soulève des critiques, des récriminations et des protestations, et jamais nous ne parvenons à séparer tout à fait une œuvre de ce que représente son auteur. Dès que quelque chose est tenté dans un sens ou dans l'autre en vue d'arriver à un but cherché et désiré, la légion des sceptiques se dresse de tous côtés.

Le théâtre belge ? Des personnes, certes désintéressées en la question, obéissant uniquement à la manie belge du dénigrement par système, ont cru spirituel de répéter sur tous les tons que les représentations ne faisaient pas de salles : le beau et le bon moyen d'attirer le public, le public belge surtout qui se laisse si vite influencer !

Que Carton de Wiart ait obtenu le prix, je comprends que certains en soient marris ; on peut être poète, sans être pour cela obligé de renoncer à toute vanité ; on peut même y demeurer indifférent : les bons amis des brasseries qu'on a le tort de fréquenter pour s'y entourer de cénacles aux conversations ineptes se chargeront volontiers de faire croire à votre « arrivisme ». Mais qu'on soit mécontent de ce que Carton de Wiart, aimable et talentueux confrère, soit ministre au moment où il reçoit le prix, voilà ce que je n'admets pas.

Au point de vue artistique, le ministre de la justice, catholique, libéral ou socialiste est un monsieur qui ne m'intéresse absolument pas ; son sort me laisse indifférent ; l'état de sa fortune ne m'inspire ni jalousie, ni admiration. L'auteur de *La Cité Ardente* est un écrivain, un confrère dont j'ai plaisir à lire les œuvres et dont il ne me déplaît pas plus de serrer la main que celle de Grégoire Leroy, de Maurice des Ombiaux, de Delattre ou de tout autre.

Qu'on discute la supériorité de Carton de Wiart sur tel ou tel autre candidat, qu'on lui préfère X, Y ou Z, je le comprends. Des goûts et des couleurs, il ne faut pas discuter ; mais pourquoi trouver que l'auteur choisi devrait refuser le prix qui lui est attribué ? Je trouve cette opinion singulièrement déplacée : un écrivain est libre d'accepter ou de refuser les honneurs et je ne vois pas en quoi le directeur de telle ou telle revue a le droit de lui conseiller ceci, ou cela.

Ne serait-il pas plus sage, une fois pour toutes, de s'incliner ? Les jurys ne peuvent contenter tout le monde et leurs pairs. Il n'y a pas moyen d'avoir recours au « referendum ». Taisons-nous ou réjouissons-nous des décisions quinquennales, et surtout méfions-nous du public aux yeux duquel nous finirons par passer pour des gens par trop envieux et par trop irritables.

MAURICE GAUCHEZ.

LES GENS DE PARIS

*On va donc les revoir,
les petits,
les jolis,
les gros aussi,
et le matin comme le soir
et le soir comm' l'après-midi.
Les enfermés,
les séquestrés,
ceux qu'on cachait comm' des pestiférés,
on va les r'voir en liberté.*

J'écris ceci pour vous, madame, qui me lisez, et qui jugez que si la littérature a sa mode, la mode peut bien avoir sa littérature... M. André de Fouquières, pétrone parisien, n'a-t-il pas, devant l'éblouissant aréopage des habituées de Marigny, exalté en quatre conférences le Chiffon, — et n'a-t-on pas vu *Fémina* convier M. Poret, grand-maître es-tulles, gazes et autres attributs lagandaresques, à parler à sa clientèle des nouveautés de la mode?... Or donc ici, laissez-moi vous faire connaître que le printemps de Paris ouvre les robes comme les fleurs, et qu'on va les revoir,

*les petits,
les jolis,
les gros aussi*

comme au dix-huitième siècle. Je n'y trouve pour ma part d'inconvénient aucun. Il vaut mieux voir cela que la face comminatoire de Léon Bloy ou une pièce de M. Ch. Esquier. Le couturier galant, de sa main délicate, entr'ouvre les corsages, — et se complaisant à la tâche, y va de plus en plus chaque jour. La petite échancrure de la fin d'hiver a fait comme le poisson du fabuliste... elle a grandi. Elle grandira encore. On a vu s'envoler aux premières brises légères le tulle vain des empiècements. Désormais, la chair blonde s'offre aux caresses du soleil. La brune aussi. Et même la noire — dont Paris est rempli,

et dont ne fait fi que le poltron, qui a peur dans le noir. Nous en revenons aux libertés charmantes que nous attes-
tèrent si éloquemment les petits maîtres. Déjà, dans les
profondeurs tièdes du tissu souple apparaissent les plus
troublantes Josaphats. Aimez-vous la blancheur ? On en
a mis partout. La boutique d'Amour est ouverte. Et toutes
les parisiennes, souriantes sous le raisin, épanouies sous
la poudre, semblent fredonner du bout des lèvres le
refrain tentateur des servantes de Corneville. Seules, les
vieilles dames huguenotes, les vieilles filles répétant l'ul-
time verbe de Chénier, vont pinçant une moue devant
cette ouverture du parc des Hespérides. Mais les poètes
accordent leur lyre — comme vous avez vu plus haut —
et nous ne saurons plus demain à quel saint nous vouer
tant il y en aura !... En vérité, fallait-il signaler ici, pour
les races futures, ce retour souriant des plus charmantes
audaces. Je ne vous dis pas que le calme propice aux
œuvres, déjà bien difficile à trouver depuis l'instauration
des robes fourreaux et des jupes fendues, va nous arriver
de ce chef... Mais Bachaumont eût noté l'événement —
et je le note.

*On va donc les revoir,
les petits,
les jolis,
ceux qu'on séquestrait jusqu'ici.*

Ils abondaient, ainsi que leurs dames, au Salon de la
Société Nationale des Beaux-Arts, ouvert au Grand
Palais, concurremment avec celui de la Société des
Artistes français. Tout Paris se rua au double vernis-
sage, et il n'y avait pas que cela de double. On en sortit
las et un peu triste, après avoir été porté, transporté, d'un
bout à l'autre de ces kilomètres de toiles peintes, sur la
valeur desquelles je voudrais ne pas insister. Empressons-
nous d'invoquer une incompétence qui ne fut jamais plus
agréable. Bon dieu, bon dieu, que cela est mauvais, et
que devient la peinture française ?...

Les plus jolis tableaux étaient sous les voilettes, à
l'ombre des passes de tagal ou de velours. Les autres
s'affirmèrent d'un pompiérisme à ce point bougueresque,
d'une impuissance si outrageusement bérengère, qu'on se
demanda si en vérité les Indépendants, avec leurs outran-

ces et leurs ridicules, ne détiennent pas, eux, le Graal, enfermé dans une boîte cubique.

Ah ! les Aman-Jean, les Béraud, les Gervex et les Bastien-Lepage !... Ah ! l'Anquetin !... ah ! le Besnard !... Et le La Gandara... — La Gandara qui, délaissant la portraicture des honnêtes dames et de leurs soies voilées, érige dans un ciel d'allégories pour pièce montée un chevalier de la Tristissime Figure, capable d'horrifier, au profond des labours, les épouvantails à moineaux !... Et le chromo évangélique, pour maître-autel de bourg balaté, par lequel Carolus Duran, Carolan Durus, Carlos Danru, croit célébrer la suprême heure du Christ !... Je défie le plus dévôt des rustres westflamands de s'agenouiller devant cette toile peinte à la confiture, au brou de noix et à la mouchure de chandelle, laquelle, avec une éloquence qui n'a jamais été dépassée et ne pourra pas l'être, atteste l'athéisme, par ailleurs inexprimable, en lequel nous sommes tombés. Et Dagnan Bouveret !... et Flandrin... et Lœvy Dhürmer — que Laura, heureusement, le Rodenbach qui est au Luxembourg... — et Guirand de Scoevola lui-même, exposant un portrait de M^{lle} Aïda Boni..., et Roll, et le Sidaner... et M. Carrier-Belleuse ! Mais grâce pour Gaston La Touche, maître du soleil, de la chair et des roses,... et pour Muenier, qui sera demain un grand artiste. Je voudrais bien ne pas aimer Boldini... et pourtant est-elle assez exquise, sa Dame aux King's Charles errant dans la forêt mouillée ?... et qu'est-ce que les peintres massés devant ont donc à en médire comme ça ?...

Mais Willette garde ses admirateurs, avec une grande composition bizarre, à prétentions symboliques : *la Valse chaloupée*... Et après ? A la section des gravures : Renouard, Luigini, qui a trois détremes magistrales, exécutées à Malines et à Bruxelles... A la sculpture : Dutheil, José Clara, Bugatti... On a beaucoup parlé de l'*Hiérodoule* de Dutheil, femme en marbre, assez quelconque, mais qui se réclame assez précisément de ce sexe aux pieds duquel Legouvé nous conseilla de tomber. Il paraît que la pudeur publique ne peut supporter pareille vue. Je ne sais ce que vaut ma pudeur, mais ce détail marmoreen ne l'a pas perturbée. Autrement suggestif en sa splendeur charnelle apparaît le *Crépuscule* de M. José Clara, lequel n'est autre qu'une admirable figure cou-

chée, au torse de déesse, si parfait et si beau, que si vous le voyiez vous oublieriez la guerre!... Et pardon, chère lectrice, et toi, lecteur, pour cette figure qui a un torse.

Reste la collaboration belge, assez abondante, mais un peu imprévue. A côté des noms glorieux de Leempoel — qui expose deux toiles pleines de vie et de lumière, à côté de Courtens, inlassablement magistral, et du sculpteur Georges Minne, voici en effet M. René de Baugnies, dont le *Hameau brabançon* est plein de vérité, M. Gaston Haustrate, aux *Intérieurs* aimables, M. Houyoux, poète de la *Route ensoleillée*; voici M. Camille Lambert, qui accroche à la cimaise une toile énorme, d'aspect circonstanciel, un tantinet solennelle, mais robuste et pleine de qualités, *Réunion d'Artistes*, qui n'est qu'un fouillis de portraits. Voici M. Marcel Jefferys, notateur captivant du décor patrial, M. Gaston Willaert, peintre habile des pittoresques gantois, et M^{me} Jenny-Montigny. A la section de la gravure, M^{me} Berthe Art affirme à nouveau son talent de peintre de fleurs et de légumes, auprès de M^{me} Hermant et de M. Léon Bartholomé. Aux arts décoratifs, M. Louis Chanal nous révèle un remarquable batteur de cuivre, et, à la sculpture, M. Rick-Wouters, avec sa *Vierge folle*, plus folle que vierge, un maître de demain. Ainsi la Belgique occupe-t-elle une place là brillante, ici fort honorable, en ce Salon, où l'on voit, au demeurant, tant d'artistes s'inspirer d'elle, de ses grâces prenantes et de ses forces pathétiques. De ton pays, sois fier, ô mon enfant !

Mais après cette randonnée, pitié ! Je remets au prochain numéro la suite, c'est-à-dire le Salon des Artistes français, et même cet admirable, cet unique, ce divin Salon David, ouvert au Petit Palais avec l'appoint de la Belgique encore. Car elle est artistique autant que littéraire... A peine ai-je le courage de vous signaler, au Salon des Humoristes — celui du Palais de Glace, qui nous console des boéties de l'autre — l'envoi du Belge Koister, plein d'esprit, de malice et de galanterie. Car ce Salon est un... Salon, où sont toutes ces dames. Et jamais, crois-je, la « p'tit' femme » ne fut aussi copieusement et aussi bellement exaltée. M. de Pawlowski a imaginé de ressusciter Aristote et de le promener dans Paris. Je parie, Abailard ressuscité, le menant au Palais de Glace, et lui montrant, une heure durant, les Fabiano, les Wegener,

les Préjelan, les Touraine, les Martin, les Guillaume, les Koister et les autres, de le guérir.

Mais il faut sortir de la peinture, il le faut. Il faut, dans Paris verdoyant, chercher l'oubli de ses mensonges, des arbres vrais, un authentique soleil. A cette heure adorable, tout sourit, même les misérables. Le muguet porte-bonheur du 1^{er} Mai leur a empli l'âme d'optimisme et de foi. Sourions, sourions comme on a souri à l'Œuvre lors de la représentation de la *Brebis Égarée* de M. Francis Jammes, — Francis Jammes dont le héros disait, au lever du rideau : « Mon Dieu, voici la tasse de ma première communion. Aucune servante ne l'a cassée. C'est un miracle en quoi tu t'attestas, Seigneur. L'horloge est arrêtée, on ne sait pas pourquoi. L'oreille de ma tasse m'évoque l'oreille de Françoise, et son lobe m'évoque Lobbes, petit village de Belgique aperçu un jour en passant, à travers la vitre d'un wagon de deuxième classe dont le rideau bleu portait un lion en forme de chien. Mon Dieu, comme il y a de la poussière sur le bahut!... Françoise est lourde; elle pesait dans les quatre-vingts à la dernière Chandeleur. Je trouve que le pain a un goût de pied. Ferai-je Paul cocu ou ne le ferai-je pas?... Le soleil ressemble à un gâteau de miel, et les cheveux de Françoise à des nouilles fraîches. Mais vidons d'abord ma vieille tasse. Tout le bonheur de vivre est en toi, mon pays!... Ce lait a le goût du déshonneur. Je vais vider la tasse, je vais vider la tasse. »

Cette tasse, c'est M. Ligné-Poë qui l'a bue. Ce pendant que quelques esthètes, rasés comme des champions de boxe et chauves par protestation, exaltaient la pièce ineffable du poète d'Orthez (on n'est pas d'Orthez comme cela), les belles dames décolletées et les beaux messieurs plastronnés se regardaient avec effacement. Qu'était-ce que cela, bon Dieu!... Leur rate, exagérément opilée, se refusait impérieusement à le demeurer davantage. On réclamait Cassive et l'abondante Marcelle Yrven... Jammes, gris, rabougris, vert-de-gris, déraciné, égaré comme sa brebis, jetait du fond de son avant-scène des regards ingénus sur cet auditoire qui croyait qu'on se f...ait de lui. Ligné-Poë et Gladhys Maxence, sur le plateau, héroïquement, défendaient le mystère niais ... génial si vous voulez! — du barde de la vieille armoire. Et dans cette atmosphère d'image de bréviaire, de pièce

écrite par un enfant prétentieux, dans cet ahurissement croissant des Philistins et cet enthousiasme exagéré des disciples, on entendit le grand critique Chose dire au grand critique Machin : « Nous irons faire un tour au Moulin Rouge ! » Et ils y furent, pour se remettre.

Jammes sortit de la galère convaincu d'un succès qui lui sera compté devant Dieu, persuadé d'avoir ramené des âmes innombrables dans la voie droite — la plus courte de la terre au ciel. Car le poète en lui a fait place à l'apôtre, et ce petit bonhomme d'allure paysanne prend des aspects de rédempteur. Antoine le Guérisseur avait cette allure-là, et ces douces manies. Laissez-moi vous conter l'une des meilleures de Jammes.

Jammes est de ceux, entre les écrivains français, qui reçoivent le plus de livres. Tout jeune poète, publiant un volume, le lui mande. Jammes ne manque pas de le lire, de remercier, et de donner son avis sincère, souvent trop indulgent. Il ajoute toujours : « Mais n'ai-je point cru sentir que vous vous écartez de la foi, mon cher enfant, que vous vous éloignez de Dieu?... Il y a de vos poèmes qui ont plus une odeur de chair qu'une odeur de chapelle... Sans retard, mon enfant, pour empêcher le plus grand des malheurs, écrivez au bon curé Louys, de Bordeaux, dont je vous donne l'adresse... Il vous enverra une petite prière de Claudel que je vous supplie de lire, matin et soir... » *Illico*, le jeune poète écrit au curé Louys, qui lui fait tenir avec une hâte égale la prière de Claudel... Récemment, cependant, cet honorable ecclésiastique répondit à la demande avec un peu d'amertume : « Je vous envoie, Monsieur, la prière de Claudel ; mais lorsque vous verrez M. Jammes, dites-lui de grâce que je commence à la trouver mauvaise ; voici la huit cent soixante-quinzième fois qu'il m'oblige à copier cette prière, et je vous avoue que j'en ai assez !... »

Voilà qui est plus drôle que la *Brebis Égarée*, où, dit M. Canudo, Francis Jammes est agaçant à force de vouloir être médiocre.

Mais Jammes est reparti pour Orthez, d'où il n'aurait jamais dû sortir. Laissons-l'y, en face de Dieu et de sa tasse à fleurs. Le sourire n'est plus de saison. A peine la *Brebis* l'avait-elle fait naître, qu'Isadora crucifiée le figea sur les lèvres.

« Isadora ! Isadora !... Son nom parfumé et lyrique

était dans les villes d'Europe comme une Annonciation. Elle dansait!... Isadora! Isadora! vous n'êtes plus que l'image de Niobé et votre douleur n'est même pas entourée d'une vision d'horreur divine. Le drame, la vulgarité, l'eau boueuse, le secours inutile, une voiture que l'on traîne sur une berge après mille efforts, des pompiers, des curieux, un préfet de police!... » Ainsi écrit M. Émile Sicard, à propos du drame le plus poignant dont nous ayons pris notre part. Tout Paris bouleversé a pleuré avec l'Isadorable, dont les deux enfants morts furent incinérés au Père-Lachaise, parmi les chants et parmi les fleurs, suivant le rite antique. « Isadora est un être sur-humain!... » m'écrivit un familier de la grande artiste. Elle a suivi le corps de ses enfants divins jusque sous la voûte du colombarium; elle a vu les étroits cercueils rouler vers la flamme, disparaître... Le visage voilé, elle se laissa emmener, parmi l'émotion inexprimable de ceux qui l'avaient escortée, image sublime de la Douleur muette... En chlamyde, en cothurnes, les jambes nues, Raymond Duncan, pitre insupportable, suivait, profanant de son ridicule cette cérémonie qui nous rejetait de milliers d'années en arrière... Derrière lui, les élèves de l'école de danse, puérile théorie, en péplums légers, s'affligeaient. Le soleil dorait le champ des morts... Nous vîmes s'éloigner, disparaître, le voile violet d'Isadora... Au haut du colombarium, une fumée légère s'envolait: âmes unies de Patrick et de Doodie, vers le ciel bleu. Rien ne restait d'eux, qu'un peu de cendres blanches... Et pour la première fois s'effaça de notre pensée la vision terrible de la limousine roulant au fleuve, qui s'engouffrait par ses vitres baissées...; le cri abominable des enfants s'étouffa; nous ne vîmes plus leurs yeux désespérés... exorbités par l'épouvante... Ils allaient, maintenant, à travers l'infini, vapeurs légères et confondues...

La *Vie* a publié des pages intéressantes sur l'art d'Isadora. Un Belge, M. Franz Ruhlmann, chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, y dit d'elle: « Isadora Duncan est de la musique qu'on regarde. » Rodin répète: « C'est l'art entier et souverain. » M. Paul Boncour trouve pour l'exalter des verbes lapidaires. Le sculpteur José Clara s'écrie: « Il ne fut jamais de Prière plus ardente, de Victoire plus irrésistible, de Vierge plus pure, de grâces plus jeunes, de Furie plus émouvante, de Sérénité plus lumi-

neuse, qu'Elle, *Isadora...* » Un Belge encore, M. Georges Denis-Rault, traduit à l'aide de mots, avec une exactitude impressionnante, la danse des *Trois Grâces* :

Printemps,

Eveil,

Émerveillement,

Rondes lumineuses et parfumées,

Bras tendus,

Corbeilles fleuries,

Pas amoureux

qui s'offrent, reculent ;

Offres, sourires

du monde entier,

Eblouissements vierges et languides,

Émerveillements!.....

Désormais, dans le grand hall vide de Neuilly où Sa Douleur les veilla, où l'orchestre Colonne enveloppa de rythmes leur suprême séjour, Béruria pleure... Et tout le Paris artiste pleure avec elle. « *Isadora! Isadora! chère Isadora...!* » comme s'exclama la Duse...

Et qu'importe que M. Henri Maret rabaisse M. Poincaré au rang des petits hommes, et que Constantin Rodenbach, fils du Nôtre, ait opté pour la France, l'autre matin, à la mairie du IV^e arrondissement!... Qu'importe que l'*Homme libre*, journal nouveau de M. Clémenceau — le « Canard du Tigre! » — ait paru, mal fait, mal imprimé, mal présenté, un misérable sous-*Rappel* ou *Radical*... Qu'importe que divorcent en effet M. et M^{me} Lanes, et qu'en effet Gabrielle Robinne les imite!... que Régina Badet réintègre l'Opéra-Comique, qu'Adorée Villany soit condamnée à deux cents francs d'amende pour avoir révélé, à nu, son âme blonde, blanche, rose, dorée, son âme dont un vieux disait : « C'est dommage qu'elle soit maigre! » Qu'importe que les marronniers soient en fleurs, que l'on ait célébré la millième de *Cyrano*, que la pièce de Capus ait été un four et celle de Henneguin une tape, que Sacha Guitry annonce pour octobre l'ouverture du Théâtre des Mathurins, pour lui ressuscité, que le Tango affolle les Parisiennes, que le couperet qui trancha sous nos yeux le triple chef des bandits tragiques était un couperet neuf et coûta la bagatelle de sept cents francs,

que M^{me} Paul Fort, princesse des Poètes, « reçoive » le lundi à la Closerie des Lilas, que les œillères soient supprimées et que le Nouveau-Théâtre ait joué le 10 mai le *Divorce de Mademoiselle Beulemans* avec un succès qui me comble d'aise... Qu'importe le potin, le cancan, le chiffon, le sourire, la blague, le théâtre et le printemps!... Derrière les vitres closes de la villa de Neuilly, la plus grande artiste du temps présent pleure sur deux petits péplums vides!...

LEON TRICOT.

LES JOURNAUX ET LES REVUES

Malgré le titre, pas très poétique, qui ci-dessus préside, j'aimerais parler de poésie.

Peut-être est-ce à cause du printemps. Comme originalité, cela n'a rien d'écrasant. Printemps, poésie. Le printemps est joyeux, insouciant; l'hiver, très triste et très morne. Voilà ce qu'enseigne la tradition. — Je croirais pourtant tout aussi poétiques la bonne humeur de l'hiver et la mélancolie du printemps. L'hiver connaît le printemps; les vieillards ont été jeunes; ils savent de quoi ils sont capables, et s'en trouvent apaisés; la vie n'est plus un mystère qui les puisse troubler outre mesure, ils la jugent dans son ensemble, ils savent que même aux heures de détresse elle est une source de vaillance et de beauté; la mort elle-même, si leur âme est belle, ne les effraie pas; et si la mort n'est que néant, la vie, pourtant, continuera, toujours confiante, à laquelle, bien qu'anéantis, ils ne seront pas absolument étrangers. — Les arbres défeuillés par la tempête et le gel, défeuillés mais robustes encore, et que caresse parfois un rayon de soleil, comme un souvenir des plus belles journées, tendent vers le ciel leurs rameaux précis. — Mais le printemps, lui, ne connaît point l'hiver, cherche à n'y point songer, y songe pourtant; il ne sait pas; il ne connaît même pas l'été, — de quoi l'été sera-t-il capable? — il s'inquiète. Le moindre souffle fait frissonner les jeunes feuillages, comme un présage des bises futures, et de la terre printanière s'exhale un brouillard léger, flottant, indécis, une tristesse vague, une mélancolie parmi les sourires.

La mélancolie du printemps! La mélancolie de la vingtième année! Nous en rions parfois, et parfois elle nous effraie un peu: Vague indice de santé débile ou de névrose précoce... Quoi de plus touchant, cependant, et de plus sympathique que cet instinctif besoin de tristesse? Pour certains jeunes gens surtout, élevés dans des familles riches, et trop souvent habitués, dès l'enfance, à se considérer comme supérieurs en vertu de leur aisance même, c'est un moment pénible que celui où leur intelligence les oblige à reconnaître leur médiocrité... A seize ans, toutes les découvertes sentimentales que l'on fait

ont vraiment l'apparence de découvertes ; il semble que le monde soit tout nouveau, et qu'on y entre le tout premier ; le moindre événement est un grand événement, le moindre sentiment est une passion merveilleuse, et, plein de fierté de se sentir si exceptionnel, on marche superbement vers l'avenir... Mais voici que l'on découvre bientôt chez les autres ces mêmes sentiments, et voici qu'en apparaît la fragilité ; les petits événements de la vie juvénile perdent soudain tout leur prestige, et l'on se sent si banal, et si pareil à tout le monde ! Et l'on songe ingénument qu'une enfance exempte de rudesse, de sévérité, de discipline étroite, un mol bien-être d'où la lutte était bannie, tous les souhaits exaucés et tous les caprices satisfaits, ont éparpillé dans trop de petits bonheurs la sensibilité naissante ; tandis qu'autrement elle se fût accumulée, pour, aux rares heures de détente, s'exprimer avec plus de vigueur et de beauté... Un sort plus rude eût mieux valu, moins de bonheur eût mieux valu... Et l'on se découvre une force nouvelle, plus intense et moins vaine, mais qui pourtant demeure sans objet...

Ces forces nouvelles, sans objet encore, ces appréhensions vagues, et ces désirs, n'est-ce point là ce qui fait le charme des jeunes gens ? Certains pourraient se contenter de l'agréable confort qui les entoure ; mais cette douceur ne leur suffit plus ; une ardeur plus âpre naît en eux, qu'ils ne savent à quoi appliquer ; une affluence de sentiments, encore très imprécis, cherche à se faire jour. C'est alors que les uns, les moins intéressants, vont avec avidité au libertinage, tandis que les autres, plus courageux, plus mélancoliques aussi, tendent les bras, en toute naïveté, vers le malheur où se révélera leur courage, vers le malheur et vers la « bonne souffrance »... Adorable littérature ! — A force d'être heureux, songer au malheur...

J'aimerais parler de poésie. Les revues, de chez nous et d'ailleurs, en contiennent pas mal. C'est ici que, sans qu'il y paraisse, je voulais en venir... Et s'il fallait une transition entre la tirade précédente et celle qui peut-être va suivre, je dirais que cette aspiration, cet appel, même, à la « bonne souffrance » (qui d'ailleurs est bien loin d'être une nouveauté !), se rencontre chez pas mal de jeunes poètes des jeunes revues.

Mais, s'il y a printemps mélancolique, il y a aussi, selon la tradition, printemps joyeux (la *tradition* est aujourd'hui devenue fort à la mode), et il y a encore une sorte de mélange de ces deux printemps : le printemps ennuyeux. Faut-il le dire ? En fait de poésie ennuyeuse, notre époque ne cède nullement le pas aux précédentes. Peut-être même a-t-elle sur celles-ci quelque avantage, provenant de cette profusion de poètes amateurs, fort honorables, habiles même, mais ennuyeux à mourir, qui, de nos jours, font figure de professionnels. C'est là un des caractères généraux de la poésie contemporaine. Il y en a d'autres.

Certes, les caractères *généraux* de la poésie sont, aujourd'hui, difficiles à déterminer. L'individualisme n'a fait que progresser, semble-t-il, depuis les romantiques, et la production a pris des proportions telles, qu'il n'est pas très facile d'avoir des vues d'ensemble. — A cet égard, les revues qui publient de la poésie sont utiles. Elles permettent, pour peu que l'on connaisse quelques langues, de se faire, sur ce sujet, une idée assez superficielle sans doute, mais assez générale. Exiger la lecture des poèmes, poésies, ou vers, publiés en volumes, serait vraiment pousser trop loin la cruauté.

A la simple lecture des revues que j'ai ici sous la main, quelques traits m'arrêtent, et m'intéressent d'autant plus que j'y veux voir une influence belge, celle de M. Emile Verhaeren. On ne se rend peut-être pas assez compte, chez nous, de la profonde influence qu'a ce grand poète sur la poésie de l'Europe contemporaine, de l'Europe entière. Incontestablement, sa pensée est fortifiante, salutaire; et si, parfois, elle se voit dénaturée par des imitateurs fervents mais maladroits, si elle se voit amoindrie, réduite à de pauvres questions de forme, ou exagérée jusqu'à l'involontaire caricature, — hélas! c'est là le sort de toute grande pensée. Peut-être a-t-on raison de dire que l'on n'est jamais compris parfaitement, et que les admirateurs sont les premiers à vous trahir, sans le vouloir. Et qu'importe! du moment qu'on les a fait vibrer, penser, aimer...

Le croirait-on? L'Italie elle-même fait maintenant un large accueil à cette poésie moderniste, à cette poésie qui a voulu découvrir la beauté de notre activité actuelle, dirigée surtout vers la science, dans ses manifestations pratiques, par lesquelles l'aspect extérieur de la vie s'est trouvé si sensiblement modifié. Que deviendra cette idée poétique, adoptée par des Méridionaux qui, jusqu'ici, ne s'en étaient guère souciés, mais qui, par nature, sont vite enclins à l'exagération? — Certes, il y avait là une source nouvelle d'inspiration, et l'art a sans doute réussi à donner de la beauté à certains aspects de la vie moderne, des inventions modernes, de l'industrie moderne, considérés, au premier abord, comme dénués de toute beauté artistique. Peut-être la beauté n'est-elle qu'une laideur à laquelle on s'habitue... — Poussée trop loin, cette forme nouvelle d'inspiration serait dangereuse. Il n'est pas très bon de vouloir exalter « la beauté de la laideur ». Peut-être bien que, en effet, « tout est beau ». L'idée n'est pas neuve. Mais si les hommes en reconnaissent la vérité, ce sera tant pis. Si tout était beau, rien ne serait beau, ou, du moins, nous ne pourrions connaître la beauté. L'indifférence qui proviendrait de l'excellence de toutes choses serait peut-être une indifférence très supérieure, quasi-divine, mais ce n'en serait pas moins de l'indifférence. Il est de toute nécessité que la laideur existe, et qu'elle soit considérée comme laide! — Nul danger, d'ailleurs, qu'il en soit jamais autrement: la laideur se déplace, voilà tout. Le contraste crée la vie, ou inversement.

Un autre trait commun à grand nombre de poètes d'aujourd'hui, c'est l'exaltation passionnée, frénétique, voire même « paroxyste », de la Vie. Il faut aimer la vie! Chaque jour, nous nous entendons répéter avec conviction qu'il faut aimer la vie! La belle découverte! Le précieux conseil! L'admirable exhortation! — Est-il donc si facile de mourir?

Cette Vie, toujours la même, sans doute, quant au fond, quant aux sentiments primordiaux qui poussent l'être à vivre, se modifie pourtant dans certains de ses aspects même sentimentaux. Et, puisqu'il s'agit ici de printemps, de jeunesse et de poésie, on pourra constater un changement d'attitude des poètes vis-à-vis de la femme. Peut-être est-ce par la faute des femmes. La femme perd peu à peu ce prestige merveilleux, mystérieux, dont elle jouissait. Son rôle reste admirable, certes; elle est une « collaboratrice » (le mot n'est pas très joli) à qui l'on dédie une affection plus simple, plus réelle même, peut-être; elle est plus humaine, — mais elle perd de son allure. —

Je suis scandalisé de voir, par exemple, que beaucoup de jeunes gens n'aiment plus Musset, le raillent parfois.

Le poète cesserait-il d'être un grand enfant, « un enfant qui se console en jouant avec des images »? N'est-il pas indispensable que le poète soit un grand enfant, et que l'Amie, par son pouvoir mystérieux, romantique, lui fasse supporter les amertumes de l'existence, auxquelles, plus que tout autre, il est sensible?

Scène enfantine :

— Allons ! vite un beau baiser à la madame, mon chéri !

Mon chéri fourre son doigt dans son nez, et refuse. — La dame est vieille, point jolie. Elle a la peau sèche ; une dent lui manque. — Insistances, menaces, sommations. L'enfant rechigne, trépigne, refuse à poings fermés d'embrasser la vieille dame. Mais à la fin, devant les châtiments effroyables qui s'apprêtent, il faut bien plier, se soumettre, accorder si pas un « beau » baiser, du moins — la rage dans l'âme — un baiser. Ça n'est pas drôle. Pourtant, il y a des fois où tout va bien : Le petit garçon a une petite amie qu'il aime très chastement. A cet âge, on ne peut guère exiger davantage ; — mais il l'aime, son amie, et c'est déjà beaucoup, et bien d'autres ne pourraient pas en dire autant. Il l'aime d'une amour tendre et romantique. Il fabrique, dans sa petite cervelle, des histoires admirables, d'un idéalisme éperdu et amusant. Mais il n'en rit point. Il est absorbé. Il est sincère.

(O la bonne cuillerée de littérature qui maintenant encore assaisonne notre panade. Sans doute, malgré tout, tenons-nous cela de nos grands-parents.)

*« Que c'est triste, que c'est triste,
Je trouve, ce temps où on se nommait Evariste. »*

Moi pas.)

La petite amie a un petit nez et de grands yeux. Elle est plus courageuse, ou plus indifférente : Sans rechigner, elle embrasse la vieille dame sur la joue. — Alors, le petit ami observe ; et puis, vite, il va embrasser la vieille dame sur la joue. Et la joue, la pauvre joue, n'est plus sèche. C'est une pêche. Un petit rayon de soleil l'éclaire... Et la vieille dame est bien jolie.

Qui n'aimerait le mystère de ce baiser, le plus pur des baisers, poétique, romanesque, enfantin ? — Ainsi, le petit garçon embrasse la petite fille sur la joue de la vieille dame. Et la vieille dame, c'est la Vie.

Ce sentiment-là irait-il se perdant ? Et qu'importe ! D'autres le remplaceraient, le remplaceront, qui ne seront pas moins sympathiques.

Etudier les variations de ces sentiments poétiques dans la poésie contemporaine internationale, serait évidemment un peu long... D'autant plus que nous sommes, je le répète, très individualistes, et que surtout, nous *voulons* l'être. Et puis, il faudrait faire des citations, — et je n'oserais point traduire des poèmes étrangers. Je ne sais qui a dit qu'un poème n'a de valeur qu'autant que, raconté en prose, il garde sa valeur. Je crois pourtant que le rythme traduit des nuances, très importantes, de la pensée, — et rien n'est plus décevant que de vouloir rendre en français le rythme des langues étrangères.

Quant à la prose, je n'ai trouvé, cette quinzaine, rien de fameux. C'est pourquoi je n'en ai point parlé, et j'ai dû me contenter de quelques réflexions, au hasard, au sujet de quelques poésies. Par un désir de variété, j'avais acheté des revues du genre *magazine*, qui sont très lues, parce qu'on y trouve de tout, et rien, en somme. (Ce dernier point est essentiel.) Je me suis fait voler, — mais je le savais : Et c'est une consolation. Se faire voler à son insu, c'est désagréable : c'est une sorte d'infériorité intellectuelle ; mais se faire voler sciemment, en quoi cela peut-il déplaire ? Rien ne porte à croire que nous ayons été créés pour combattre le vice et prôner la vertu. La terre, pour nous en avertir, ne s'est jamais ouverte sous nos pas, et, quoi qu'en puissent penser les poètes de la Chine, aucune grue noire ne s'est jamais posée sur le seuil de notre porte, au moment précis où nous commettions quelque mauvaise action...

J'ai bien peur que tout ceci ne soit du bavardage. « La civilité — disait Henry Detouche, mort récemment — la civilité recommande de ne point parler la bouche pleine : Que ne recommande-t-elle pas également de ne point parler la tête vide ? »

Judicieuse réflexion ! — Taisons-nous donc... Moins cyniques que ces poètes qui, avec une belle prolixité, vous affirment que le silence a seul quelque profondeur...

R.-E. MÉLOT.

LE DRAME ET L'OPÉRA

Parc : *La Rencontre inattendue*, comédie en un acte de F.-Ch. Morisseaux, et *L'Oncle Curé*, comédie en trois actes de M^{me} Miller (30 avril).

Olympia : *Le Friquet*, pièce en 4 actes de Willy, d'après le roman de Gyp (25 avril).

La Rencontre inattendue. — Alors qu'un été hâtif, empiétant sur la tiède saison printanière, invitait bien plutôt à respirer l'air frais du soir sous les grands arbres du Parc et dans les chemins du Bois qu'à s'enfermer dans des salles de spectacle, le Théâtre Belge donnait la dernière des séances consacrées aux œuvres choisies par son Comité de lecture.

Spectacle aimable, d'ailleurs, et souriant, et léger, qui reposa des représentations austères, et même violemment agitées des précédentes révélations dramatiques nationales.

La mise à la scène de *La Rencontre inattendue* fut, en outre, un légitime hommage de sympathique souvenir que l'on voulut rendre à la mémoire de F.-Ch. Morisseaux. En écoutant ce petit acte, tenu comme intrigue, mais ingénieux et qui vaut surtout par l'enjouement du dialogue, la grâce de l'esprit, l'ironie à fleur de peau, on a plus de regret encore de songer que la jeune carrière de l'écrivain original et primesautier de *Bobine et Casimir* et du *Quant à Soi* a été brisée beaucoup trop tôt.

C'est un rien ce badinage, mais les qualités de psychologie humoristique dont il est riche lui donnent un agrément dont le théâtre des auteurs belges, trop généralement sévère et tendu, offre peu d'exemples.

Morisieux y a campé un joli personnage de jeune fille modern-style que M^{lle} Le Roy silhouetta avec beaucoup d'entrain et de finesse. M. Richard, de son côté, créa le rôle amusant d'un père un peu noceur, un peu philosophe, un peu tendre, un peu bourru, à qui il prêta le meilleur naturel plein d'aisance et de bonhomie.

* * *

L'Oncle Curé. — M^{me} V. Miller qui, croyons-nous, faisait avec cette pièce sans prétention sinon sans adresse et sans gaîté, son début littéraire, n'a pas visé à révolutionner l'art dramatique et à nous proposer de neuves formules théâtrales. Elle s'est tout bonnement attachée à présenter de façon agréable une histoire familiale, un tantinet romanesque, dans le cadre champêtre d'un pacifique presbytère du pays wallon.

Pacifique, oui — jusqu'au moment où, à la fois, viennent le mettre sens dessus-dessous une fillette délurée, la nièce du bon curé jovial que M. Richard s'attache à rendre le plus gaîment sympathique qu'il soit possible, et quelques militaires en manœuvres cantonnés dans cette « maison du bon Dieu ».

La présence simultanée de ces fantassins galants et de la jeune fille enjouée sous le toit patriarcal aboutit au dénouement prévu ; mais celui-ci pouvait être la conclusion d'épisodes ou guillerets, ou burlesques, ou simplement aimables. M^{me} Miller a choisi cette dernière hypothèse. Elle lui a réussi et c'est par le chemin à la fois le plus gai et le plus sage que M^{lle} Vicky et le caporal Flahaut s'acheminent, sous l'œil indulgent de l'abbé Myram et la surveillance agitée de la bonne, la vieille Marianne, au mariage inévitable.

Il n'y a évidemment pas grande nouveauté dans ces trois actes sans prétention ; mais la bonne humeur et la piquante observation dont ils sont pleins compensent le manque d'originalité personnelle.

* * *

Le Friquet. — Je m'étonne que nos théâtres, souvent à court de succès durables, ne reprennent pas plus souvent cette pièce si habilement romanesque, émue et gaie tout ensemble. Elle a ce qu'il faut pour plaire à tous les publics. MM. Antoine et Delferrière ont été bien avisés, en inaugurant avec ces quatre actes attachants et pittoresques, créés il y a belle lurette déjà au défunt Alcazar, la saison d'été qu'ils vont diriger à l'Olympia.

Depuis quinze jours, on rit et on pleure avec sincérité au spectacle des gaîtés dont les coulisses du cirque Jackson sont le théâtre, et des tristesses dont le Friquet, pauvre fillette abandonnée, qui fait de la haute école et du trapèze, est la douloureuse héroïne.

M^{lle} Andrée Mielly joue ce rôle touchant avec une sympathique émotion et elle a une bien jolie voix qui rappelle les intonations prenantes de Marthe Mellot. M. Camus, transfuge de l'Alhambra, fait le clown Maflu avec un naturel attendrissant. Tous les autres leur donnent excellemment la réplique et le succès est complet.

PAUL ANDRÉ

LES SALONS ET LES ATELIERS

V^e Salon de Printemps.

Nous diviserons la sculpture, sous le rapport de ses genres de mérites, en trois sections. La sculpture d'expression, la sculpture de rythme, et la sculpture fidèle. Cette dernière est évidemment la plus nombreuses et la moins intéressante; car le modèle beau est rare, et la fidélité servile, ici, n'est pas toujours un mérite. Louis Mascré me servira d'exemple. Son buste de la baronne X nous reproduit ce que le modèle doit le moins désirer et qui pour nous n'a aucun intérêt: « ... des ans l'irréparable outrage ».

Cette peau collée sur le frontal, les joues pendantes, les rides de la lèvre supérieure... Ce n'est pas cela qui nous importe. Il y avait mieux à faire, sans sortir des qualités de ressemblances exigées du portrait.

Pour prendre un exemple du défaut que je viens de signaler, j'ai choisi Mascré parce qu'il est parmi les bons sculpteurs; sa sculpture *existe* et peut être discutée. Au même titre, je citerai Bonnetain. Je trouve la même erreur de fidélité sur un point accessoire dans le portrait-médaille de Maurice des Ombiaux. Pourquoi faut-il que l'âge soit exprimé par les plis multiples de la lèvre et du menton fripés? Tout le reste est d'une admirable vigueur et donne une impression de force et de volume bien plein. Pour amuser la main et l'œil, les artistes aiment à reproduire les rides qui donnent les reliefs lumineux.

Mais les modèles s'en passeraient volontiers, car ce n'est pas comme avertissement: « Frère, songez à la mort », se disent en manière de salut les Trappistes qui se rencontrent. C'est pour mettre en avant leurs qualités, leur caractère, que l'on fait aux gens leur portrait; on les immortalise dans le marbre ou le bronze, alors, il ne faut pas y parler des misères humaines. A part ce petit détail, les plaquettes de Bonnetain sont fort belles et toutes ont le plus grand caractère.

La série des sculptures fidèles dont les auteurs ont presque tous une sérieuse technique, manque hélas, en général, d'intérêt. La recherche du caractère n'arrive pas à y atteindre un niveau impressionnant. C'est la foule des œuvres, comme il y a la foule des hommes: Van Peteghem, De Smeth, Geleyn, Gysen (avec singulière recherche d'un effet de pince-nez), Bonagure (dont la fillette, fragment, a cependant une jolie fraîcheur), Theunis, Beernaerts, Hermans, Hamoir, Gobert, Oppler Alexander de Berlin, et j'y ajoute, bien à regret, avec ce qu'il y a ici, Vinçotte.

La sculpture de rythme qui s'inspire de la beauté classique est en minorité. On dirait que dans ce genre, les modernes ne savent comment faire pour rendre un nu intéressant: Nous retrouvons dans cette catégorie Oppler Alexander, avec une grande figure nue, intitulée *la faute...* et ça se voit. Quelle attitude piteuse! (Les jeunes négresses, qui ont bien leur sens moral, elle aussi, dans ce cas-là, au contraire, devant l'étranger frappent leur ventre avec

fierté.) *L'Echo* de Van Loon a des modelés délicats, ainsi que Jourdain.

La sculpture d'expression représente la note esthétique dominante de notre temps. Les artistes de ce genre sont les plus complets, puisqu'ils doivent réunir la plus grosse partie des qualités des deux autres catégories. L'expression à laquelle ils veulent arriver, et à laquelle relativement beaucoup arrivent avec plus ou moins de bonheur, est quelque chose de si impalpable qu'ils ne sauraient y parvenir sans un grand ensemble des ressources sculpturales. Quelques-uns, cependant, sont encore faibles comme technique, notamment Canneel qui a peur, dirait-on, de ternir l'expression spontanée. *La Mère et l'Enfant*, les *Cinq Enfants rieurs* ont quelque

chose d'incertain et qui flotte, mais c'est d'un impressionnisme léger et frais, tout à fait heureux. M^{lle} Cornette joint à l'expression intense une technique; elle a trouvé un beau modèle, de quoi les artistes devraient se soucier plus souvent, et elle en a usé par deux fois au plus grand avantage de l'art.

Le grand marbre de Rombaux est gracieux et fort.

Les poses de la tête et de la main engendrent de belles lignes, qui charment. Au creux des che-



Dessin de E. ROMBAUX.

veux ramenés, tombe une ombre qui dessine bien les lignes lumineuses du profil. Je ne sais exactement à quoi correspond l'attention de cette jeune femme. — j'ai su depuis que c'est Eve, — mais elle réfléchit à ce qu'elle regarde et on réfléchit en la regardant, elle. (Mais pourquoi toutes ces traces de la mise au point, mille trous qui dans un musée s'emplieront de poussière noire, et dans un parc de mousses vertes!) Une troisième fois, nous trouvons Oppler Alexander, et cette fois, dans cette nouvelle catégorie, avec une *Eve*. Belles lignes, belle technique, belle expression. Cet artiste, que nous avons rencontré dans nos trois catégories, prouve, pour nous, la nécessité d'être parfait dans chacune pour atteindre avec succès à l'expression.

Nyst — voilà mon nom sur une sculpture, je ne suis pas sculpteur

que je sache ! Ce doit être mon frère ?... Alors, dois-je me récuser ? Ce serait souverainement injuste devant ce beau bronze martial, au visage réfléchi et grave, au torse drapé amplement de la capote militaire. C'est le buste de feu M. Stappaerts, président de la Cour militaire.

J'ai eu l'honneur de le connaître, et ce portrait frappant est pour



Dessin de M. WOLFERS.

moi une preuve que la fidélité au modèle n'est jamais un empêchement au style et au grand caractère, et que toutes les ressources doivent au contraire sortir de la fidélité.

Marcel Wolfers, lui aussi, a fait sortir de l'étude attentive et

scrupuleuse de la réalité une tête de beau caractère. Les qualités de grâce et de robustesse, avec ce désir de ramasser la forme dans une silhouette dont toutes les parties fassent bien corps, nous rappellent les interprétations de Zarathustra du même artiste. Cette fois, cette tête expressive et d'une si belle forme s'appelle *Isis*.

Encore fidèle, rythmique et expressif, Godefroid De Vreese, notamment un très beau buste de femme; Grandmoulin (plus expressif que rythmique); Vantongerloo (bien construit); Charles Samuel, buste de l'échevin Jacqmain, souriant, bronze remarquable par ses qualités serrées, les plans s'engendrent avec souplesse, conservant dans la solidité du métal les flexions de la vie. C'est le fini, le délicat et la solidité d'un bronze japonais, bien dans la main, pourrait-on dire.

De Herbays, une grande figure qui ne nous paraît pas très heureuse, avec une expression théâtrale et une anatomie tiraillée; Caillie fait sentir, dans *l'Eveil*, qu'il a des qualités; Lajos Pick, Vanden Brande, M^{me} de Harven (angelet imité de quelque chaire ou confessionnal, comme nos anciens sculpteurs en faisaient par milliers!) Nelissen nous donne un portrait en ronde bosse bien gradué; Hager, un vieux chien ennobli par le bronze et l'étude expressive; Hamoir est expressif... de dos. De Bremaecker, déjà vu, la *fuite du roi d'Ys* — qui court toujours, malgré les pattes d'antilope de sa monture. Nous avons cité L. Mascré tout à l'heure pour la fidélité, malheureuse, nous le préférons dans la petite figurine expressive inspirée de l'antique.

Maintenant, voyons la peinture.

Ensor a toujours été déconcertant et, certes, le rester tout une vie, c'est difficile! Le coup de brosse est étrange, la couleur est bizarre, le sujet, à la fois profond, puéril et fou. Tels son *Théâtre de Masques* et son *Jardin d'Amour*. C'est la chose étrange, compliquée et rudimentaire, le jet spontané, dont la complexe incohérence est d'une sincérité de sauvage. Ce n'est pas, comme chez la plupart des peintres, un morceau pris à la nature, c'est quelque chose d'arraché du cerveau.

Ensor attire l'attention par sa manière sincère qui ressemble à une opération sanglante; et les personnes les moins amateurs des œuvres d'Ensor sont elles-mêmes, comme toutes les autres, sensibles malgré elles à ce qui touche aux procédés chirurgicaux!

« Donnez-nous les idées et les images comme elles se présentent », dit le Futurisme. Ensor n'est pas futuriste, mais il s'inspire, et s'inspirait avant le Futurisme, de ce désordre cérébral, qui est la sincérité même.

Que dire des autres peintres qui sont dans la même salle, après celui-là! Comme j'ai dit, tous, ils prennent leur modèle à l'extérieur d'eux-mêmes, et cherchent à se rapprocher techniquement du rendu de la matière extérieure. L'excellent et méticuleux Taelemans; Marcette avec sa fougue, dans les vagues et les ciels; F. Baes, avec ses simplifications et ses recherches de belles lignes; Van Holder, respectueux du modèle; Paulus, avec sa vigoureuse et saine nature morte; Lemmen, avec sa toile de 1905, et Dauchez, avec son chromo. Pinot, — lui aussi, a un accent sincère, ordonné. Et René Gevers, s'harmonisant aussi à la nature extérieure. Thomas est visiblement préoccupé de conventions, les roses gris des voiles et du corps, dans

Lais (aux yeux pochés), le bleu du velours des pantoufles, tout cela est excessivement raffiné, mais ordonné.

Que l'on me comprenne bien. Je ne fais pas de comparaison, ordinairement. Si j'en fais, ici, c'est pour tâcher de m'expliquer sur le procédé opératoire et sanglant d'Ensor. Je ne décide pas, s'il faut ordonner sa page selon le monde extérieur, comme y tendent les artistes que je viens de nommer ; ou s'il est plus artistique, d'être sincère jusqu'à l'impudeur et jusqu'à l'informe ?

Tout est là ?

Et passons.

Voici quelques amoureux du soleil : M^{me} Jenny Montigny : Les Enfants dans un jardin fleuri ensoleillé, une jolie toile de lumière et de jeunesse ; Van Andriga, Juliette Wytzman, Lantoiné.

Que disons-nous des nus ? C'est toujours le nu de femme. On dira : Naturellement. Pourquoi ? Sans doute est-ce plus amusant ? Question de sexualité. Alors, il faut que le nu soit désirable, tout au moins ? A qui la pomme ? Rolin, c'est plutôt la couleur que le souci d'un nu. Glansdorf, des chairs grises ; Van Zevenberghe ? Les nus français d'Aman Jean ? Toujours du gris, et combien ce panneau des *Quatre Eléments* est terne, mesquin, avec ce Borée informe qui souffle de sa petite bouche vulvaire sur un arbre, signifiant le vent, et tout le reste à l'avenant ! Il y a encore le buste de jeune fille (confituré) de Sterckmans ; je crois bien que je vais donner la pomme au nu de Godfrinon qui a de la grâce et de la lumière ! Gouweloos s'est éclairé ; de lui, je préfère aux toiles composées, la fraîche étude (*attente*). Il y a aussi les *nymphes* endormies de Levêque et surtout l'*hymne à la femme*, un dessin. Les nus de Laermans sont robustes ; on dirait, devant de tels nus, qu'il s'agit vraiment pour eux de manger et de digérer !

Où sont les nus d'or et d'ambre des Flamands et des Italiens ! Le nu trop rose de Cluysenaar ; enfin, le *Jugement de Paris*, de Vermeersch ; les nus, dans un matin diaphane, de Nelissen. Oui, le nu de Godfrinon est le seul qui ait un peu des claires lumières des beautés naturelles de la peau. Nous avons parlé plus haut de la *Lair* de Thomas. Thomas voit la peau dans les roses gris et se montre surtout raffiné dans les modelés.

La pomme à Godfrinon !

Il y a des interprétations qu'on ne discute plus, notamment cette manière sombre de Mellery, où l'artiste a de grands bonheurs.

Les rares fois où j'ai pu voir la toile de Claus en bonne lumière, je vis que le *Sapin sous la Neige* est une œuvre merveilleuse. Peu de gens auront pu s'en rendre compte sans doute, car il faut la lumière à cette toile ; alors, la neige s'irise, la neige du sol devient douce et ouatée, le ciel rose s'ouvre et s'enlève, la nappe aérienne plonge derrière l'horizon. Mais les déplorables velums des halls rendent ces minutes heureuses infiniment rares ! Ces velums ! Ils sont un peu plus immondes chaque année ! Aux mauvais jours, j'ai dû quitter le salon, l'œil incapable, dans la pénombre, de discerner, des tableaux, autre chose que le sujet ! Mais revenons à Claus pour dire qu'il n'a, je crois, rien peint de plus féériquement beau, substantiellement idéal.

Dans la même salle, le *Bouquet dans un Vase de grès*, de Vanzevenberghe, belle toile, riche, de grand caractère; à côté, un des plus excellents De Greef, à notre avis, établi avec tant de respect de la vérité, tant de soin, tant d'étude et de maîtrise, — nature parente de celle d'Huberti. Nous ne parlerons pas de la rétrospective de De Greef, ni de celles de Terlinden, ni d'Eugène Smits. Cela nous entraînerait trop loin.

Les portraits de Lavery ont quelque chose de spontané qui plaît. Dans cette salle, Lemmen, avec *Intérieur*, un des mauvais tableaux de cet excellent artiste. Egalement un Frédéric, qui n'est pas des meilleurs, aux couleurs bien cahottées. Puis Hageman, avec un des bons de ses tristes mendiants; Pinot, un portrait aride et princier. Hens, des nuages rocailloux, très rocailloux.

Une salle intéressante où voisinent Jakob Smits, violent, sobre



Dessin de L. SPILLIAERT.

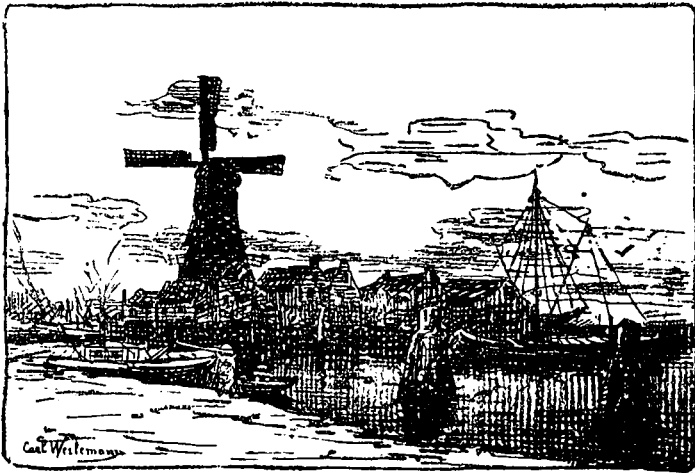
et solide, bien en page, et Rik Wouters, violent, lui aussi, avec cette nappe chargée de pommes rutilantes et tout le reste à la diable, hélas ! Il y a à côté quelque chose de Jefferys, noir, blanc, jaune, rose... Je ne sais quoi...

Les portraitistes sont nombreux. Schaeken, scrupuleux et distingué; Van Roy, terne et délicat; Omer Dierickx; Jacques, moins heureux que de coutume; M^e Lambert; Van Holder, celui-ci d'une science qui garde souvent la fraîcheur de l'improvisation; Walter Vaes met un soin de graveur dans le détail d'un grand portrait; Mehoffer, des images étranges; Vermeylen, un bon portrait du peintre Thonet (mais comment cette main gantée tient-elle donc au poignet?) Pol Dom, un beau portrait peint par lui-même; Denonne, Thysebaert, qui m'inspirent de pénibles pensées !

Bien que j'aime le paysage autant que les paysagistes eux-mêmes, je redoute d'aborder cette catégorie; catégorie tellement fournie ! Quelques artistes se distinguent en ce que leurs paysages sont vraiment des paysages d'âmes; c'est très fidèlement l'adaptation d'un moment psychologique à une face de la terre. Comme représentants les plus parfaits de cet art, il y a Binard, qui devrait, maintenant, nous semble-t-il, ajouter à sa merveilleuse technique et à sa divine poésie, un peu plus de profondeur et de solidité, en nourrissant la couche, afin que l'œil ait moins la sensation de rencontrer trop vite la toile. Il y a De Saedeleer, (*Le Moulin*), M^{lle} Verboeckhoven, Laermans, M^{me} Wytzman, Gevers, Ensor, Taelmans, la *Maison du Pêcheur* de Spilliaert; Marchal; R. Wytzman; Trémerie, pauvre et désolé; Merckaerts, Degouve de Nuncques, Bayart, Latinis, Sherwood.

Après, viennent paysages et marines moins imprégnés d'intentions psychologiques.

Dirais-je que l'esprit du paysage me paraît, dans ce cas, plus



Dessin de C. WERLEMANN.

extérieur; le peintre, plus amusé de la pluie ou du beau temps; c'est presque la chronique des faits-divers de la nature.

Ces artistes nombreux ont certainement tous des mérites; il faudrait bien chercher parmi eux pour trouver, ici, une œuvre absolument mauvaise. Parmi ces excellents paysagistes et marinistes, nous trouvons Asselbergs, avec un bel *Automne en Campine*, Poreau, Farasyn, André Lynen, Ed. Verstraeten, Crahay, Roidot, Van Loo, Houben, François, Van Mehoffer, Frédéric, M^e Dumonceau, Marcette, toujours scrupuleux et emporté, si j'ose unir ces mots, Opsomer, Michaux, Thonet, Reckelbus, Uytterschaut Victor, avec

La Roche sur Ourthe, Jacquet, avec le *Chemin campinois*, Van Mieghem, qui a de la grandeur; Billiet, du sentiment poétique; Clesse, Bosiers, G.-M. Stevens, un beau cortège de nues sur la mer; Gillis, un hiver mélancolique; De Baugnies; Vanden Bruel, avec ses *Hâleurs*; Bosiers, Coppens, Tordeur, Jamar, Boonen, Brouwers, Hens, Jottrand, aux ciels doux et tièdes, Leduc, Paulus, avec son massif paysage en Castille, Baseleer, Vierin, Fichet, Anspach, Abattucci, avec un fin lever de lune près des bois, Hynckes, Herremans. Que d'artistes, ainsi nommés dans le nombre, auraient droit à de spéciales mentions que justifieraient ou leur métier, ou leur vision. Mais il est matériellement impossible de faire de la bonne et juste besogne dans de tels salons trop fournis!

La nature-morte est peu abondante. Alfred Verhaeren y triomphe, et avec une telle puissance qu'il n'y a là rien de mort, dans ses natures mortes, ni une forme ni une couleur! Je l'ai dit récemment, Verhaeren me paraît celui de nos peintres qui sait créer le plus de suggestion et le plus de richesses amassées sur une surface. Tel: *Fruits*. Vermeulen est coloriste, mais ne crée pas la richesse. Avec leurs qualités connues nous retrouvons M^{lles} Art, Drumaux, M^{mes} Gilsoul-Hoppe, Delecosse, M^{lle} De Bièvre, M. Jonnaert, M^{lle} Léo Jo, MM. Revelard, Legrand, Stiellemans, Krasnobaieff, Walter Vaes, et pour clore, une vraie somptuosité de Godfrinon, *Renoncules*; il nous faut ajouter le nom déjà cité ailleurs de Vanzevenberghen, deux noms dignes de tous éloges.

Danseuses et tuniques volantes au bord de la mer et baigneuses représentent, ici, Camille Lambert. On connaît sa liberté d'expression dans les mouvements et ses lumières vives et diaphanes. Cependant, en dépit de ses actuelles réussites, il me semble que Lambert augmenterait le nombre des convertis au mouvement pictural par quelques concessions, si possible, au volume et à la forme. Certes, mouvements et lumière mangent beaucoup de volume et de contours, mais il faut tout de même que l'œil y trouve encore *tout* son compte!

L'Heure fugitive de M^{me} Henriette Calais appartient à l'illustration expressive, arrivant à dire beaucoup de choses avec des formes simplifiées.

Illustrateurs de talent Dratz qui a toujours de la ligne; Géo Drains, imaginatif et complexe sans être compliqué; de jolis portraits dessinés de Cels; la *Ca d'oro*, eau-forte de M^{me} Danse; des lithographies de grand caractère de Douhaerd.

Nous avons pour Delannois, portraits psychologiques et paysages, les éloges accoutumés, mieux même pour le *Petit Pont* sous un ciel magnifique (193) qui est d'une réalité puissante. Citons la marine aux vagues voluptueuses de Robert Picard, et les paysans, si extraordinairement modelés et élevés au grand caractère, par Vande Woestyne.

RAY NYST.

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle.

EMILE BERGERAT : *Souvenirs d'un Enfant de Paris* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Nous voici au volume quatrième de ces *Souvenirs*, consacré aux années 1882 à 1890 et sous-intitulé le *Martyre théâtral*. C'est, en effet, racontée avec énormément de verve et de bonne humeur, l'histoire assez triste et fort peu encourageante des démêlés que M. Bergerat, auteur dramatique, eut avec la plupart des directeurs parisiens au sujet de ses pièces, refusées souvent, acceptées parfois, mais rarement jouées. Il y a même, à la page 371 et dernière, un tableau synoptique montrant clair comme le jour que le théâtre ne nourrit guère son homme, même quand celui-ci n'est pas tout à fait le premier venu. Mais il n'y a pas que cela évidemment dans ce livre qui fournit une nouvelle et précieuse contribution à l'histoire de la gent de lettres pendant la seconde partie du siècle dernier. Et, je le répète, le tout est raconté avec humour, car il ne faut pas oublier que, pendant dix longues années, M. Bergerat tint, sous le pseudonyme de Caliban, la chronique fantaisiste du *Figaro*.

Chez Ollendorff.

DOMINIQUE DURANDY : *Poussières d'Italie* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Sur la foi du sous-titre : *Carnet d'un automobiliste* et au vu de l'intitulé des pages liminaires : *Pour mes frères de route*, il ne faudrait pas prendre ce volume pour un ensemble de renseignements sur la viabilité des routes transalpines, sur la qualité et la quantité de poussière qu'elles offrent au touriste à quatre pneus, sur la valeur des auberges, des hôtels, des palaces, etc., etc. Il y a plus et beaucoup mieux que cela surtout dans les pages chaudement colorées par M. Dominique Durandy consacré aux merveilles artistiques de l'Italie qu'il a visitée en amateur éclairé et fervent du Beau, dédaigneux un peu des grandes cités, trop « jolies villes » à son gré, trop uniformément modernes, mais enthousiaste des localités telles que Ravenne, Mantoue, Bergame, Urbino, Assise, Sienne, que le progrès n'a guère touchées et qui ont tout conservé d'un glorieux passé d'Art.

Chez Plon-Nourrit et C^e.

HENRY BORDEAUX : *La Maison* (un vol in 18 à fr. 3.50). — Allez donc juger sévèrement un

livre qui en est à sa vingt-neuvième édition, tout au moins l'exemplaire que je viens de recevoir en porte-t-il la mention. Je ne m'y frotterai donc point, encore que d'aucuns — et non des moindres — aient féroce ment éreinté cette *Maison* et aussi son architecte, au nom des principes sacro-saints de l'Art — avec un grand A. En présence d'appréciations émanant de compétences aussi incontestables, il n'y aurait qu'à s'incliner et taxer d'infiniment détestable une uvre qui enthousiasme des milliers et encore des milliers de braves et honnêtes gens, parfaitement sains d'esprit. N'y aurait-il pas dans tout cela, un certain malentendu et Messieurs les Artistes n'omettent-ils pas de considérer que M. Henry Bordeaux s'est avant tout donné tâche de moralisateur et qu'il y réussit à merveille, ce qui en somme est encore de l'art ? Quant au sujet de *La Maison*, je vois que je ne vous en ai pas parlé, mais cela n'a guère d'importance puisque, comme tout le monde, vous lirez le livre.

* * *

ALICE DECAEN : *Jacotte et son Cousin* (un vol in-18 à fr. 3.50). — M^{lle} Alice Decaen — et je devrais sans doute écrire Madame, puisqu'elle doit à présent être l'heureuse épouse de son élégant cousin Raymond — s'excuse en la pénultième page de son livre, d'avoir refait « la banale, la vieille, l'éternelle histoire du banal, du vieux, de l'éternel roman ». A son roman, composé, dit-elle, « avec toute son expérience de petite oie blanche » elle souhaite de porter aux « petites oies blanches, ses sœurs, auxquelles elle le destine », quelque chose du parfum rêveur et tendre qu'exhale tout ce qui parle d'amour ».

Soyez satisfaite, Mademoiselle, l'aventure de Jacotte, de la chrysalide informe muée en brillant papillon, portera tout ce que vous dites là aux adolescentes et celles qui n'en goûteront ni la fraîcheur ni le charme ne seront point des oies blanches, pas même des jeunes filles.

Chez E. Figuière.

GEORGES BEAUME : *Le Boryne* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Les finances maternelles se trouvant en assez piteux état, Jeanne Salze se voit contrainte d'épouser un riche propriétaire, solide gas auquel il ne manque qu'un œil et de l'éducation. Dès les noces célébrées, Jérôme Froment se montre brutal

à l'excès dans ses transports amoureux et même en dehors de ceux-ci. Dolente incomprise, Jeanne se réfugie, peut-être bien un peu vite, chez le châtelain du village, un poète qui l'aime et qu'elle aime mais qui entend la respecter tant que la Providence n'aura pas fait disparaître le mari de la surface de la terre. Il se montre un peu Joseph notre poète, mais Jeanne Putiphar, privée des caresses rudes mais vigoureuses de Jérôme, compte bien vaincre son trop chaste amant, lorsque d'un coup de fusil Froment vient mettre fin à l'idylle.

Le Borgne n'est pas ce qu'il y a de mieux dans l'œuvre déjà considérable de M. Georges Beaume, mais plus d'une âme sensible versera un pleur sur les souffrances de Jeanne Salze.

Chez Bernard Grasset.

EDMOND SÉE: *Petits Dialogues sur le Théâtre et l'Art dramatique* (un petit volume à 2 fr.). — Un joli ensemble de réflexions, d'idées élégamment développées, pas toujours méchantes, mais rarement tout à fait bienveillantes sur les auteurs, critiques, directeurs, comédiens, comédiennes, etc., sans oublier le public, sur tout ce qui enfin, choses et gens, touche de loin ou de près à l'art dramatique et sur les rapports, lesquels sont plutôt généralement des démêlés, qu'ont entre elles les personnes ci-dessus désignées.

* * *

ARTHUR MORRISSON: *Dorrington détective Marron* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Il serait vraiment surprenant que parmi le lot des romans anglais que M. Albert Savine traduit chaque année, il ne se trouvât point une œuvre policière au moins. Cette fois, il nous présente le type peu banal créé par M. Arthur Morrison. Le *Dorrington* en question ne ressemble guère aux autres détectives consciencieux et honnêtes que nous connaissons. Son flair et son ingéniosité seuls l'apparentent au *Sherlock Holmes* de sir Arth. Conan Doyle, au *Herlock Sholmes* ennemi intime d'Arsène Lupin et au *Louflock Holmes* auxiliaire si précieux du « Chef de la Sécurité relative ». Comme ceux-ci, *Dorrington* est un artiste de génie pour lequel les assassins et les voleurs ne sauraient avoir de secrets, mais, plus intelligent que ses confrères, il s'arrange toujours pour tirer le plus grand profit personnel des aventures auxquelles il se trouve mêlé. Au lieu de mener au gibet les malfaiteurs qu'il ne manque jamais de démasquer, il leur impose ses conditions Quand la brebis est tondue

il en prend la laine et il s'approprie encore la fourrure du loup.

* * *

GABRIEL SENLIS: *Le Cahier de Phane* (un vol. in 16 à fr. 3.50). — Dans ce livre d'un ton si nouveau on peut apprendre que le cœur d'une enfant de quinze ans est un buisson où chantent cent oiseaux merveilleux. Entre deux siestes de sa gouvernante anglaise, Phane, la petite écolière blonde, a noté dans les marges de son cahier, la chanson de chacun d'eux.

On dit que Gabriel Senlis s'est contenté de corriger les fautes d'orthographe et de gratter les pâtés; je le veux bien croire, car inventerait-on tant de fraîcheur mêlée à de si tendres émois, tant de candeur troublée par de si secrets désirs?

* * *

RENÉ GILLOUIN: *Essais de critique littéraire et philosophique* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Ce volume contient des études sur M^{me} de Noailles et M^{me} Colette Willy, Maurice Barrès et Charles Demange, Jean Moréas et William James. Il y en a, comme on voit, pour tous les goûts, mais l'étonnant c'est que tous les goûts sont satisfaits et que l'auteur passe en se jouant du concret de la poésie à l'abstrait de la métaphysique. Chemin faisant il esquisse une véritable doctrine de la critique qui vient, semble-t-il, à son neure, intermédiaire qu'elle est entre la critique libérale, large mais vide et la critique doctrinaire, substantielle mais étroite.

* * *

GUY DE POURTALÈS: *Solitudes* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Dieu, que la vie est compliquée, la vie dans les romans s'entend — et l'autre aussi parfois tout pareillement —. Mais ici il ne s'agit que de l'aventure sortie de l'imagination ingénieuse de M. de Pourtalès et dont voici le résumé: Christiane de Caran fuyant Paris et un mari volage, dont la trahison vient de lui être révélée, s'est installée dans un hôtel du Dauphiné. Entre autres villégiateurs elle y rencontre: 1^o Pierre Sambuis, un grand gaillard, mais laid comme le péché et pauvre, si pauvre que c'est à peine, s'il a pu se permettre quelques séjours en Italie, en Egypte, ou aux Indes. 2^o Claude Laviguère l'aviateur bien connu, beau mâle, athlète complet. Ces deux hommes font la cour à Christiane, chacun à sa manière, Pierre avec son cœur sensible et son âme artiste, Claude avec des regards brûlants et des gestes osés. Evidemment c'est Pierre qu'elle aime, mais en un moment d'émoi tout physique,

c'est à Claude qu'elle se donne. Elle se trouve indigne de Pierre, elle le laisse partir et Claude épouse une oie blanche. Il lui reste pour tout potage son mari... Il y aurait moult à philosopher sur le cas de la pauvre essulée, mais comme l'auteur s'en est chargé avec une compétence subtile, je vous renvoie à lui. Vous n'aurez mie à le regretter.

* * *

EUGÈNE MONTFORT: *Les Noces folles* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Le héros de cette aventure, établi à Naples pour quelques mois, a pour voisine une jeune Napolitaine, de la meilleure aristocratie et surtout sculpturalement belle, dont il tombe amoureux fou. De fenêtre à fenêtre, s'échangent des regards, des sourires, des baisers, des lettres, puis une planche formant pont permet à notre séducteur d'aller passer ses nuits chez sa belle. Le père de celle-ci les surprend et au lieu de se servir du revolver dont il s'est muni il marie les jeunes gens. Le ménage marche à ravir tant qu'il voyage en Italie, mais à Paris il n'en va plus de même. Lina est passionnée, exclusive, parfaite Napolitaine, tandis qu'Edouard, Parisien inconsistant et volage ne tarde pas à renouer des relations perdues. Il s'éprend même d'une ancienne amie d'enfance, élégante divorcée, artificielle et capricieuse qui l'affole en se moquant de lui. Lina se voit trompée et avant de partir pour l'Italie elle applique délibérément à son mari la peine du talion.

Les Noces folles sont en somme un aimable roman d'une psychologie assez fouillée et vraie. Bien charpenté et bien écrit, il mérite d'être lu.

* * *

PIERRE DE BOUCHAUD: *La sculpture Vénitienne* (un vol. in 16 ill. à fr. 3.50). — Depuis ses origines, au moment où fut réalisée, avant le XIII^e siècle, la décoration byzantine de Saint-Marc, jusqu'au XVIII^e siècle, où brilla Canova, Venise fut le berceau d'illustres sculpteurs. M. P. de Bouchaud, avec son érudition et sans sens critique plein d'art et de subtilité si souvent appréciés, fait l'histoire de tant de chefs-d'œuvre de l'art gothique, de la Renaissance, du temps de Leopardi, d'Alexandro Vittoria et des maîtres du Baroque. C'est un ouvrage riche en enseignement.

Chez Armand Colin.

J. COMBARIEU: *Histoire de la Musique, des origines à la mort de Beethoven* (un vol. in-8 à 8 francs). — Cet ouvrage, qui nous paraît combler une lacune, s'adresse à tous les amis

de la musique et à tous ceux qu'intéresse simplement une histoire générale et complète de la civilisation.

Débrouiller la question des origines; relier les conceptions primitives de l'art musical à celles des grands philosophes et grands compositeurs modernes; montrer quelle relation unit les divers genres de composition à la vie sociale; donner la notion exacte et le sentiment des chefs-d'œuvre en citant beaucoup de textes et en les analysant de près, au double point de vue *technique* et *esthétique*; enfin et surtout mettre ordre et clarté dans un monde de merveilles où tant de faits et tant de travaux particuliers risquent d'égarer le lecteur: tel est le but qu'on s'est proposé, non sans donner à une pareille étude un large horizon d'idées.

L'ensemble de l'histoire de la musique est ramené à trois périodes: 1^o la *magie musicale* et l'*incantation* chez les primitifs; 2^o le *lyrisme religieux* des cultes organisés; 3^o l'*art sécularisé*.

L'auteur, dans ce premier tome, a traité la question depuis les Origines jusqu'à la fin du XVI^e siècle.

Chez Ambert.

E. HALPÉRINE-KAMINSKY: *Tolstoï par Tolstoï* (un vol. in 8 à 5 francs). — Une longue *Introduction* raconte la vie de Tolstoï que M. Halpérine-Kaminsky a connu et fréquenté, puis quelques pages de *souvenirs* rédigés par le grand homme lui-même et enfin et c'est la partie la plus curieuse et la plus intéressante de ce livre, un très grand nombre de lettres, intimes pour la plupart, dont les premières furent écrites en 1848, par le brillant officier de cosaques, guerroyant un peu partout et les dernières par le très heureux auteur d'Anna Karénine arrivé au grand tournant de sa vie. Cette autobiographie épistolaire du patriarche de Josnaïa Poliana montre de façon saisissante la préparation, les progrès, la solution de la crise morale la plus terrible que jamais peut-être un penseur ait traversée.

Chez Bloud et C^{ie}

PIERRE ALAIN: *Bouvines* (un vol. in-8 à 1 franc). — La bataille de Bouvines est la première victoire nationale française. Elle devait, à ce titre, être comptée dès l'abord dans une série de *Victoires françaises*. Mais le recul que lui a donné un passé de sept siècles nécessitait une « mise au point » de la glorieuse action; dans l'écheveau fort embrouillé des suzerainetés, des hommages, des

alliances que les intérêts éphémères nouaient et dénouaient, il fallait trouver le fil conducteur, indiquer clairement la résistance de la puissance féodale à ce pouvoir capétien qui était l'unité dans le désordre et, contre l'anarchie, la force de l'avenir. M. Pierre Alain a dégagé des mœurs et des caractères du temps ces conclusions qui expliquent et illustrent Bouvines.

* * *

JEAN FERRATIER : *Denain* (un vol. in-8 ill. à 1 franc). — Villars, pour tous, est resté le vainqueur de Denain, le guerrier à qui Louis XIV confiait les dernières forces de la France. Un érudit cependant, M. le capitaine Sautai, a étudié le rôle d'un homme de robe, grand patriote, Lefebvre d'Orval, qui aurait été l'instigateur et quasi l'âme de la victoire. M. Ferratier expose en toute impartialité ces points importants ; il nous fait connaître le caractère de Villars, il nous montre son collègue, le maréchal de Montesquiou ; il lance à l'assaut des retranchements ennemis ces vieux régiments de France, Champagne, Navarre, Guyenne, qui firent tant pour la force et la gloire de leur pays. Et c'est un attachant volume de cet intéressante collection des *Victoires Françaises*.

* * *

EUGÈNE LABELLE : *Fustel de Coulanges* (un vol. in 16 à 1 franc). — Successivement, M. E. Laballe nous expose *la vie* — toute de travail et d'étude de Fustel de Coulanges — *son œuvre* — si puissante et d'une unité si marquée — *sa philosophie de l'histoire* — qui existe réellement quoique Fustel ait toujours affirmé n'être qu'un liseur de textes — *ses polémiques* — qui se ressentent de la robustesse de l'œuvre et semblent de prodigieux corps à corps — *ses qualités d'écrivains* qui le placent au premier rang parmi les prosateurs du XIX^e siècle.

* * *

GEORGE FONSEGRIVE : *Jean-Jacques Rousseau* (un vol. in 16 à 1 franc). — L'auteur, après avoir rappelé la suite des événements de la vie de Rousseau, met en relief les idées maîtresses de chacun de ses grands ouvrages et il en montre l'enchaînement. Il précise le sens qu'a chez Rousseau la « volonté générale » et explique toute la philosophie de l'écrivain par les traits de son caractère et les aventures diverses de sa vie. Cette étude doit rendre les plus grands services aux étudiants et à

tous ceux qui veulent démêler dans Rousseau les aspirations généreuses, les observations justes, des chimères séduisantes mais ruineuses.

* * *

HENRI BRUN : *En marge de la vie politique, religieuse et sociale de notre pays* (un vol. in 16 à fr. 3.50). — M. Brun s'applique à dégager les parcelles de vérité contenues dans les menus faits quotidiens et, dans cette consciencieuse recherche, ne se laisse guider que par les lumières du bon sens, de la raison et de l'expérience. Nulle trace de parti pris dans les pages de cette loyale enquête qui formera un chapitre aussi intéressant qu'utile à l'histoire contemporaine du mouvement des idées.

M. Henri Brun, toutefois, ne veut pas confondre indépendance et indifférence. Chrétien convaincu, patriote ardent, partisan éclairé de toutes les réformes sociales légitimes et possibles, défenseur enthousiaste de la famille, du sol natal, de toutes les bonnes traditions françaises, M. Brun fait passer dans tout son livre, soutenu par cette solide armature morale, un tel souffle de conviction profonde que « la germination des graines qu'il sème », suivant l'expression même de son avant-propos, est incontestablement assurée.

* * *

PIERRE GAUTHIER : *Henri Heine* (un vol. in-16 à fr. 2.50). — Tirée presque entièrement des œuvres mêmes et de la correspondance du grand poète allemand, cette étude montre, avec ses grandeurs et ses faiblesses, sa gloire et ses hontes, cette figure d'écrivain si curieuse et si diverse. Un tel livre, consacré à l'artiste qui tient aussi une grande place dans l'histoire du romantisme français, ne saurait manquer d'éveiller l'intérêt du public lettré.

* * *

C. AUGÉ DE SAINT-VICTOR : *Divine Emprise, ou la Vocation de sainte Claire, Drame* en 3 actes (un vol. in-8 à 1 franc). — Écrit par une tertiaire fervente dont la plume a su se tenir très près de la vérité historique, le mystère de sainte Claire retrace, sous la forme dramatique, l'un des plus touchants épisodes de l'incomparable histoire franciscaine. Interprété à Paray-le-Monial, il charma et édifia un immense auditoire. L'auteur a très justement pensé que, livré au public, il ne pourrait que l'édifier.

Malt Kneipp

Mélange au

Café



MEMENTO

☪ ACCUSÉ DE RÉCEPTION. — Maurice des Ombiaux: *Les Manches de lustrine*. — Sander Pierron: *Le Tribun*. — François Léonard: *Le Rêve*. — Léon Ravet: *Bruyères mauves et Genêts d'or*. — Abel Torcy: *Le Canard domestique*. — Jean Maréchal: *Sur les Routes*.

☪ Le jury du Prix quinquennal de littérature pour la période 1908-1912, composé de M. Edmond Picard, président, et

de MM. Arthur Daxhelet, Georges Doutré, Francotte et Eugène Gilbert, a décerné le Prix à M. Henry Carton de Wiart, auteur de la *Cité Ardente* et des *Vertus Bourgeoises*.

Ce choix a été fait par quatre voix et une abstention, celle du président du jury.

☪ *Luna Park*. — On s'est souvent plaint que Bruxelles, pendant l'été, manquait de distractions. Les saisons estivales de quelques théâtres demeurés ouverts n'offrent en

**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR**

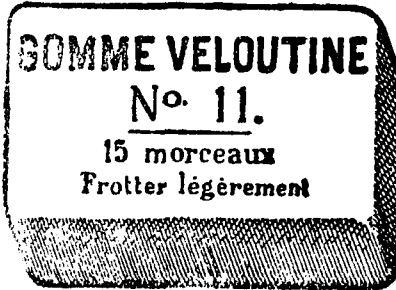
M. O. V.

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encree et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

général qu'un médiocre intérêt. De plus, le drame et la comédie sollicitent pendant les longs mois d'hiver assez de fois les amateurs de spectacle pour que ceux-ci ne demandent pas mieux, les brèves soirées de mai venues, que de désertier les salles chaudes et sans air.

Nous possédons désormais le pittoresque, joyeux et varié centre d'attractions que toute grande ville actuelle se doit d'installer à l'imitation des fantaisies originales dont pullulent les bruyantes cités du Nouveau-Monde. Le Luna Park bruxellois convie, depuis quinze jours, la foule amusée à tous les genres de plaisir ; il y en a, c'est le cas de le dire, pour tous les goûts et pour tous les âges.

En plein air ou en salle close, en musique ou en silence, dans l'ombre ou dans les mille feux multicolores d'un éclairage à giorno, on peut, là-bas, savourer toutes les sensations tumultueuses ou burlesques ou simplement délicates et gaies qui font agréablement passer les heures désœuvrées.

Des fêtes continuelles, fastueuses ou pittoresques, ajoutent à l'entrain. Luna-Park est bien la cité du plaisir incessamment changeant.

Mais c'est au Music-Hall admirablement installé que nous devons ici spécialement nous intéresser. Deux fois par jour, à 3 heures et à 8 heures, un spectacle y est donné. Les numéros en sont de premier ordre. Nous avons vu là, pendant la quinzaine d'ouverture, des athlètes, des chanteuses, des équilibristes, de prodigieux illusionnistes, une extraordinaire danseuse espagnole : l'Argentina, des « girls » endiablées, deux désopilants nains boxeurs, bref de quoi amuser et étonner pendant trois heures copieusement remplies.

A partir du 16 mai une attraction de grand art figurera au programme. La direction du

Music-Hall de Luna-Park a engagé le fameux ballet impérial russe de Saint-Petersbourg et Moscou. On sait de quelle vogue ces artistes célèbres ont joui à Paris et ailleurs où leurs danses furent de véritables révélations du plus grand caractère artistique. Le ballet russe interprétera, notamment, la grande pièce féerique de Rimsky-Korsakoff : *Shéhérazade*.

Nous en reparlerons.

La Maison du Livre, soucieuse de présenter au public les manifestations les plus diverses de tous les arts et documents relatifs au Livre, expose en ce moment-ci une collection des plus curieuses de Partitions musicales, de Livrets d'opéras et d'Affiches théâtrales.

Des participations nombreuses et variées y réunissent, en un même souci d'art et de documentation, les noms à ce sujet les plus représentatifs de nos compatriotes et de maisons étrangères. La France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie et l'Espagne y sont largement représentées par les exemples les



 Spécialité de Découpage
et Collage d'Echantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CAR.
TONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE

*Pliage et mise sous bandes
de circulaires et journaux*

Maison Sainte-Marie

Fondée en 1368

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux

Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1810

plus caractéristiques de leurs éditions musicales et de leurs affiches de théâtre. Quelques-unes de celles-ci sont célèbres et connues dans le monde entier. Leur composition originale, leurs titres flamboyants, leurs accords audacieux de couleurs violentes, bien faits pour attirer le regard; leur harmonie, la valeur artistique de leur dessin, qui en fait quelquefois aussi des œuvres de réelle valeur; tout cela représente l'expression d'un art tout spécial et dont l'importance s'accroît d'ailleurs de jour en jour. Il en est aujourd'hui de l'affiche comme de la décoration mobilière; ces deux arts se touchent; et tous deux, reflétant directement la sensibilité collective de notre époque, acquièrent dans la vie quotidienne une importance, à la fois pratique et esthétique, de premier plan. Or, l'affiche ayant pour but d'attirer l'attention du public sur des

œuvres littéraires ou musicales, il était utile, d'en réunir au Musée du Livre les exemples les plus caractéristiques et les plus beaux.

Les exposants, très nombreux, ont permis d'en grouper un choix de tout premier ordre.

De nombreux envois de partitions luxueuses, élégamment présentées, et de morceaux de musique aux très curieuses illustrations offrent aux yeux la variété riante, le charme imprévu de dessins quelquefois splendides, quelquefois amusants, et la beauté habituelle quoique diversement coordonnée d'une mise en pages harmonieuse.

M. Prudent de Ladrière, collectionneur avisé, a envoyé de son côté une *collection de partitions documentées* qui est du plus haut intérêt artistique.

D'ailleurs unique en son genre, cette belle série de documents représente pour ainsi dire, en son ensemble, une sorte de musée anecdotique. La vie de tout un monde s'y reflète, particulière, toute palpitante encore de souvenirs; et la sensibilité propre de chaque musicien ou auteur, compositeur ou interprète s'y fixe, en portraits, en dessins, en notations musicales, en autographes, autour de l'œuvre elle-même. Les articles de journaux, d'avant et d'après chaque première; les billets d'invitation à la répétition générale et aux deux premières représentations; des charges et des caricatures; des phrases jetées sur le papier par le compositeur et le librettiste; des lettres sincères et amicales; des notations diverses qui éclairent de leurs pénétrantes la très sensible psychologie d'un Massenet, l'âme spéciale d'un Xavier Leroux, la voluptueuse habileté d'un Puccini, d'un Gunsbourg; et des photographies de décors; et des ensembles de vie réelle qui inspirèrent les auteurs; tout cela se groupe, comme un peu de vie ressuscitée, autour de ce qui passa, autour de ce qui fut, un jour, un grand événement

UNION DU CREDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue 3 p. c.

Dépôts à deux mois . . 3 1/2 p. c.

Dépôts à un an 4 1/2 p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an

artistique... dont la gloire parfois demeure, certes, mais dont la réalité se fait néanmoins de plus en plus lointaine chaque jour. Or, cette réalité, M. Prudent de Ladrière la conserve, intacte et prisonnière, autour des œuvres qu'il collectionne; grâce au culte passionné qu'il voue, en tant qu'artiste, à ces sortes de choses, les partitions elles-mêmes, comme de vénérables monuments, se griffent de dédicaces et de signatures presque toujours célèbres, et s'enrichissent, en souvenir des grands jours, de tableaux synthétiques de collaboration. Elles représentent ainsi, de façon vivante, la sympathie enthousiaste de tous ceux qui contribuèrent au succès de l'art musical et le firent progresser par leur travail commun. Ce sont des pages glorieuses, qui éclairent par avance, et d'un jour précieux, l'histoire du monde artiste contemporain.

Le reste de l'Exposition est non moins original et intéressant.

☞ La Distribution solennelle des Prix aux Elèves de l'Institut des Hautes Etudes musicales et dramatiques et de l'Ecole de Musique et de Déclamation d'Ixelles (concours de 1910, 1911 et 1912) aura lieu le dimanche 18 mai 1913, à 2 1/2 heures précises, en la salle des fêtes du Musée communal d'Ixelles, rue Van Volxem.

Les cartes d'invitation peuvent être obtenues au Secrétariat, 35, rue Souveraine.

☞ Le 7 mai, a été célébré à Bruxelles, le mariage de M. Léon Ponzio, l'excellent artiste du théâtre royal de la Monnaie, et de M^{lle} Raymonde Fauvernier, cantatrice. Le sculpteur Egide Rombaux et notre éminent confrère Georges Eeckhoud étaient respectivement les témoins de la mariée et du marié.

DELHAIZE FRÈRES & C^{ie}

LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques

RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

Concerts du Conservatoire Royal de Bruxelles. — Le directeur a fixé les quatre Concerts de la Saison 1913-1914 aux dimanches 21 décembre, 8 février, 8 mars et 5 avril. Parmi les œuvres principales que dirigera M. Léon Du Bois figurent l'oratorio de Haendel, *Israël en Egypte*; les *Béatitudes* de César Franck; la 2^e *Symphonie*, avec soli et chœurs de Gustav Mahler.

Le nu au théâtre. — M^{lle} Ada Villany est une jeune et jolie danseuse qui vient de Hongrie. Elle s'est spécialisée dans les danses « antiques et profanes ». Elle danse nue. Afin de pouvoir se faire applaudir à Paris elle avait loué pour y donner deux représentations les 21 et 22 février dernier la salle d'un petit théâtre de la rue Caumartin. On y devait entrer que sur invitation. Cela, elle l'affirme, mais le parquet prétend — car M^{lle} Ada Villany était poursuivie devant la 9^e chambre correctionnelle du tribunal de la Seine pour outrage public à la pudeur, — que ces prétendues invitations étaient délivrées au contrôle contre le versement d'une pièce de 5 francs. Le parquet produit un témoin, un inspecteur de la Sûreté. Le spectacle était donc public. Et le substitut Gruné de conclure :

« Qu'en matière de danse le rythme de l'esprit, ainsi que le prétend M^{lle} Villany, se communique au corps, et qu'à l'égal du visage, le corps tout entier puisse devenir instrument d'expression, nul n'y contredira. « Quand j'ôte ma chemise (*rires*), explique M^{lle} Villany, c'est pour mettre mon âme à nu. » Soit, mais elle n'y met pas que son âme. (*Rires*.) Or, comment prétendre que sur le spectateur ce nu vivant perde tout effet d'excitation sensuelle? Au point de vue du gros public, l'expérience n'est plus à faire...

» Au demeurant, quelques impressions étaient ressenties? Impression d'art exclusivement, dit M^{lle} Villany. Et elle a versé au

La Tribune Nationale

ORGANE MILITAIRE & COLONIAL

paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

221, Rue Louis Hap, à Bruxelles

Abonnement : 1 an, 6 francs

Prix du numéro, 25 centimes

Cette revue — absolument indépendante et sans couleur politique — accueillie sous sa responsabilité, toute idée méritant d'être écoutée ou discutée, tout avis originale ayant trait à la défense de la Patrie et de sa Colonie.

dossier deux lettres, l'une d'un peintre, l'autre d'un sculpteur. Le peintre confirme: « D'avoir applaudi, dit-il, mes mains ne se tiennent pas pour satisfaites... » (*Rires*.) Mais le sculpteur écrit: « Certain vieux me disait: Quel dommage qu'elle soit trop maigre! »

— Celui-là, interrompt M^{lle} Villany, ne comprend rien à l'art.

» En effet, continue le magistrat, ce propos doit paraître décevant à la prêtresse qui croit n'avoir montré que son âme... En réalité, le nu est article d'atelier et d'alcôve et non de théâtre.

» J'ai vu au dossier que M^{lle} Villany eût souhaité que le tribunal fût présidé par Rodin. Les défauts de notre organisation judiciaire ne l'ont pas permis. (*Rires*.) Vous allez donc, Mademoiselle, être condamnée par de simples magistrats. (*Sourires*.) Mais

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 5332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoires, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

rassurez-vous : vous le serez avec autant de bienveillance que s'ils étaient compétents. (*Rires.*)

Et le tribunal se montra bienveillant. Après avoir entendu M^e Pierre Canus, il condamna M^{lle} Villany à 200 francs d'amende.

☞ Salle Giroux, prochainement ouverture d'une exposition des œuvres du peintre russe *Kandinsky*, comprenant le travail de ces dix dernières années.

☞ *Les Humoristes français*, dont la dernière exposition a eu, l'an passé, tant de succès, ouvriront une exposition des plus fourmies à la Salle Giroux, vers le 25 courant.

Plusieurs de nos artistes en font partie, notamment MM. Pol Dom et Arthur Navez.

☞ L'ouverture du *Salon de l'Art ancien*, établi au Musée des Beaux-Arts, compris dans l'enceinte de l'Exposition de Gand, aura lieu vers la fin de mai.

☞ *Cercle d'art « L'Élan »*. — Le VII^e Salon annuel du cercle s'ouvrira le samedi 17 mai prochain, à 2 heures, au Musée Moderne, à Bruxelles; en même temps sera inaugurée l'exposition d'ensemble des œuvres du statuaire Charles De Brichy, ancien membre de *l'Élan*, lauréat du Prix Godecharle, décédé il y a quelques mois à l'âge de 34 ans dans tout l'éclat de son beau talent. Cette rétrospective, qui groupera toutes les œuvres de De Brichy, sera une véritable révélation

même pour ceux qui, en trop petit nombre, surent apprécier, de son vivant, ce splendide et modeste artiste.

☞ Le portraitiste Paul de la Boulaye est mort récemment. Ceux qui le connurent dans l'intimité, dit un confrère, savent quel poète aimable, quel musicien charmant disparaît avec ce galant homme.

☞ Le Salon d'Art *photographique* annexé au Palais des Beaux-Arts de l'Exposition de Gand, s'est ouvert le 8 mai.

Le catalogue mentionne parmi les exposants de ce salon les noms de S. M. la reine des Belges, S. M. l'impératrice Augusta-Victoria, S. M. la reine Alexandra, S. M. le roi de Saxe et S. M. le roi de Wurtemberg. Toutes leurs œuvres seront réunies dans un salonnet d'honneur.

☞ Une exposition des plus intéressantes des dernières œuvres de *Gaston Haustrate*, peintre, est ouverte à la Galerie Giroux, jusqu'au 19 mai.

☞ La Société des Amis des Musées Royaux a fixé le programme de ses conférences durant l'hiver prochain et parmi les meilleurs orateurs auxquels elle s'est adressée figurent MM. E. Verlant, Destrée, J. De Mot, Buls, Hulin et Lambotte.

☞ L'exposition publique des travaux des élèves de l'École normale des Arts du des-

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°;
l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. - Prix du numéro 4 fr.

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par ÉMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par l'application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès, les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre ces notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

sin de Saint-Josse-ten-Noode, pendant l'année scolaire 1912-1913, aura lieu au local de l'école, rue Potagère, 52, les dimanche 11, lundi 12 et jeudi 15 mai 1913, de 2 à 5 heures de relevée.

☪ *Salon de Printemps* de la Société royale des Beaux-Arts, ouvert au Parc du Cinquantenaire, à Bruxelles, jusqu'au 15 juin.

☪ *Emile Baes* ouvrira prochainement une exposition de quelques-unes de ses œuvres à la Salle Studio.

☪ Notre confrère Dumont-Wilden publiait récemment dans la *Chronique* un article auquel on ne saurait donner assez de retentissement. Nous en extrayons quelques passages. Il y s'agit de *l'Art d'exposer la peinture* :

« Il faut en convenir sans ambages, le succès de l'exposition des Beaux-Arts à Gand, ce n'est pas la section belge, c'est la section française. Non pas que nos peintres se soient montrés inférieurs à eux-mêmes et que les artistes français dont on expose les œuvres les écrasent d'une incomparable supériorité — le goût personnel de chacun peut aller à l'une ou à l'autre école. Mais tout critique de bonne foi reconnaîtra qu'elles sont parfaitement comparables et qu'en gros elles se valent, — mais dans la section française, les œuvres sont présentées avec un luxe et un goût exquis; dans la section belge, elles sont tout simplement accrochées le long d'une cimaise.

» Quand on a parcouru ces salles garnies d'une tenture beigeasse ou grise, au plancher recouvert d'un linoléum vert terne et où règne la lumière morte des expositions d'autrefois et qu'on passe dans la section française, on a l'impression de sortir d'un hangar pour entrer dans un salon.

» Ayant enregistré ce succès, il est intéressant de constater à quoi il tient, car on y trouve une précieuse leçon. La section belge a été organisée par une commission dont je ne contesterai pas la bonne volonté, et qui était composée d'hommes de goût et d'hommes de talent. Mais c'était une commission, c'est-à-dire un organisme irresponsable, dont les idées ne sont que des demi-idées, les volontés, des demi-volontés, les résolutions, des demi-mesures. Que quelqu'un, dans une commission, ait une idée originale, aussitôt elle se heurte à une autre idée originale. Il faut bien les concilier; chacun des deux inventeurs cède quelque chose, et l'on arrive à une honnête banalité. D'autre part, tous les membres d'une commission, si scrupuleux soient-ils, ont des amitiés, des rancunes, des passions; toutes se neutralisent dans une sorte de demi-bienveillance générale. Il s'agit de contenter le plus de monde possible, et pour cela, de choquer le moins de préjugés possible. Comment voulez-vous qu'une commission innove quelque chose? Elle demeure fidèle au linoléum et aux tons neutres.

La section française, au contraire, a été faite tout entière par un seul homme, par un fonctionnaire spécial, un commissaire aux

A. VERHAEGEN

Marchand-Tailleur

79 - Boulevard Anspach - 79
≡ BRUXELLES ≡

**Vêtements sur mesure pour
hommes et enfants**

Hautes Nouveautés Anglaises, Françaises et Belges

CONFECTION SOIGNÉE

COUPE IRRÉPROCHABLE

Grand Choix d'Imperméables Confectionnés

ET SUR MESURE

DEUIL EN 24 HEURES

expositions à l'étranger, dont c'est le métier de mettre en valeur l'art français. Certes, il s'est trouvé que ce fonctionnaire était particulièrement bien choisi. Ecrivain spirituel, artiste d'infiniment d'imagination, M. André Saglio est d'autant plus hardi qu'il est un des héritiers privilégiés de cette longue tradition parisienne dont le goût est naturellement très ferme et un peu étroit. Il n'a pas peur de se tromper parce qu'un instinct lui dira toujours où, dans la nouveauté, commencent la barbarie et la sottise.

» Telle est la leçon de l'exposition de Gand. Il est évident que l'école belge n'est pas connue à l'étranger comme elle devrait

l'être. Nos artistes ne sont pas cotés à leur valeur sur le grand marché international de la peinture. Le meilleur moyen de les imposer, c'est la participation aux grandes expositions, mais encore faut-il que cette participation soit brillante et que l'on sache présenter le mouvement artistique belge dans son unité, comme à l'exposition de Gand est présenté le mouvement artistique français. C'est ce que devrait pouvoir faire l'administration des Beaux-Arts. La voie lui est toute tracée. Que ne généralise-t-elle ce qui se fait pour l'organisation de la section belge à Venise, qui est généralement très réussie parce qu'elle est confiée au seul M. Fierens-Gevaert, dont le despotisme temporaire n'est,

d'ailleurs, que trop doux? Que ne nomme-t-elle aussi un commissaire permanent aux expositions à l'étranger? »

Dumont-Wilden a mille fois raison! Le *Salon de Printemps*, lui aussi, est une lamentable chose au point de vue du prestige, ajouterons-nous.

Ce sont, dès la porte, ces affichettes collées sur une petite planche de sapin, où lèvent la patte tous les chiens qui passent; ce sont, à l'intérieur, les tentures; puis plus haut les velums immondes; puis plus haut encore les ouvriers qui « gueulent » sur les toits, au moins toute la matinée!

Et les gens s'abordent en se disant, avec des sourires aimables, « très contents de la tenue du Salon! »

Vraiment, il faut ne rien sentir, et ne pas savoir ce qu'on fait ailleurs!

❁ Autre leçon du même genre, publiée par un autre journal bruxellois:

« On nous écrit de Dusseldorf, le 7 mai:

» L'Exposition internationale des Beaux-Arts qui s'est ouverte, ici, le 3, au Palais édifié à l'occasion de l'Exposition universelle de 1913, est une des plus réussies des manifestations de ce genre que nous ayons jamais vues.

» La participation belge est particulièrement remarquable — et remarquable. Elle a

été mise en valeur d'une façon exquise, grâce aux soins qu'y apportèrent M. le professeur Pohle, président, et M. Bismeyer, secrétaire général de la Société des Beaux-Arts. Ceux qui y figurent étaient, d'ailleurs, bien faits pour la rehausser; on y relève ces noms: Courtens, Franz Charlet, Henri Cassiers, Marcette, Delaunois, Jacob Smits, Pareels, Baseleer, Vaes, Hens, Paulus, Van Holder et M. d'Haveloose (seul statuaire).

» Ce salon de Dusseldorf est d'un goût parfait; il peut être donné comme exemple d'installation; on devrait y traîner par le collet nos organisateurs d'expositions, afin de leur montrer la manière dont se font ces choses-là à l'époque actuelle. Sous ce rapport, la Belgique est sans excuse; ayant une matière de premier ordre à exhiber, nous sommes en dessous de tout lorsqu'il s'agit de la présenter. Se souvient-on du pavillon belge à Rome, il y a deux ans?... A Dusseldorf, la présentation est faite par ceux qui nous reçoivent — et il faut voir comme elle est avantageuse pour nos artistes! »

❁ Le sculpteur *Louis Mascré* vient de terminer la série des bustes d'hommes préhistoriques, dont la reconstitution avait été entreprise sous la savante direction du conservateur de la section préhistorique du Mu-

BANQUE INTERNATIONALE

DE BRUXELLES

Société Anonyme, 27, avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.

Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.

Encaissement d'effets de commerce.

Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.

Comptes. — Joints.

Comptes courants. — Service financier de sociétés.

COMPTES DE QUINZAINE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27

Téléphones : A 3870, 3903, 6739, 8056

ou à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

Aux Galeries des Meubles



20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

**LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES
DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES**

sée d'Histoire naturelle de Bruxelles, M. Rutot.

Nous pensons que ces bustes sont destinés à la salle de préhistoire mondiale du Musée de Bruxelles.

La collection des tableaux historiques qui garnissent les salons du Palais de la Nation s'augmentera dans quelques mois du tableau représentant la prestation de serment du roi Albert. L'œuvre serait déjà terminée, n'étaient les difficultés qu'a rencontrées l'artiste, J. Cran, auprès de certains parlementaires et de quelques diplomates, pour les amener à venir poser.

On cite parmi les parlementaires les mieux typés: Janson, Féron, Paul Hymans, Monville, Fléchet, Mechelynck, Mullendorff, Van de Walle, Buisset, Braun, Boël, Neujean et Warocqué, de la gauche libérale; MM. Bertrand, Vandervelde, Léonard, Delporte, Hector Denis, Mansart, Demblon, de la gauche socialiste, et parmi les cléricaux MM. Beer-naert, Woeste, Cooreman, Begerem, Levie, Heynen, Pirmez, Desmaizières, comte de Limburg, Wauwermans, Segers, Van Brus-sel.

A Berlin, l'on a fêté le quarantième anniversaire du jour où Wilhelm Bode, le célèbre conservateur actuel du Friedrich-Museum, entra comme modeste employé dans l'administration des Musées royaux.

L'Académie des Beaux-Arts de Berlin a accordé le Prix de Rome au jeune sculpteur Emile Renker. C'est un élève de l'école d'art appliqué, et il s'était déjà fait remarquer par une grande statue, *Le Pasteur*, et par une fontaine exécutée pour l'Académie germanique de Saint-Petersbourg.

Lionello Venturi a trouvé et reconnu dans un tableau de l'« Oratorio della Morte », à Velletri, la *Madonna Col Bambino* de Gen-

tile da Fabriano, œuvre que le cardinal Domenico Ginnasi, étant, au milieu du XVII^e siècle, évêque de cette ville, y transporta de l'église romaine des SS. Côme et Damien.

Les héritiers de Pierpont-Morgan ont assuré pour des sommes énormes les collections du défunt. On considère que les seules œuvres d'art, livres, manuscrits, contenus dans sa bibliothèque privée, ont une valeur de cinquante millions.

A Amsterdam a eu lieu une nouvelle exposition commémorative du célèbre peintre P. Dupont, mort il y a deux ans, âgé de moins de quarante ans, et qui est l'artiste le plus caractéristique de l'art hollandais moderne. Cette dernière exposition a fait admirer surtout son talent d'aquafortiste.

L'exposition actuelle du *Mir Irkoust-va* (Monde de l'Art) de Moscou est consacrée à l'œuvre du peintre Nicolas Sapounof, qui trouva la mort l'été dernier, au cours d'une excursion en bateau, à 32 ans, dans la pleine force de son génie.

A l'initiative de la société hongroise d'amateurs et de collectionneurs, *Szent-Györgg-Cseh*, aura lieu à Budapesth une exposition internationale d'ex-libris.

A Londres, la Société Nationale du Portrait, après deux années de recueillement, a organisé une exposition splendide dans ses nouveaux locaux de la galerie Grosvenor. En place d'honneur s'y trouve le célèbre tableau de Renoir, *La Parisienne*, admiré pour la première fois à la fameuse exposition des impressionnistes français, en 1874, exilé maintenant en Angleterre, depuis la vente de la collection Rouart. Sargent, le grand portraitiste anglais, figure avec deux portraits. Puis viennent des œuvres remarquables de

L'Exposition de Partitions musicales, de Livrets d'opéras et d'Affiches théâtrales, organisée par le « Musée du Livre » dans ses locaux, 46, rue de la Madeleine, s'ouvrira le dimanche 4 mai.

Elle réunira, outre une superbe collection d'affiches théâtrales, les productions des principaux éditeurs de Barcelone, Bruxelles, Leipzig, Madrid, Milan et Paris.

MM. Closson, Combaz et de Ladrière y exposeront d'intéressantes collections de documents anciens et modernes.

L'Exposition sera accessible gratuitement au public, tous les jours de semaine, de 10 à 12 et de 14 à 18 heures, le dimanche, de 10 à 12 heures.

M. Connard, de Arpen, de Pryde, de Nicholson, de Kelly, de Strang.

❧ A Gênes s'est ouverte le 4 mai la 59^e exposition de la Société des Beaux-Arts, au foyer du grand théâtre Carlo Felice. Elle restera ouverte pendant un mois environ.

❧ A la Galerie Vittoria de Naples, à l'initiative de divers amateurs, s'est ouverte une exposition d'art, tendant à faciliter les rapports entre les artistes et les acheteurs.

❧ L'éditeur Formiggini, de Gênes, a publié le premier volume de sa collection des « Classiques du rire » : Il contient la première journée du *Décameron*, de Boccace. L'édition complète du *Décameron* compren-

dra dix petits volumes, édités avec grande élégance et avec grand soin.

❧ Les éditeurs italiens bien connus, Fratelli Treves, ont publié ces jours-ci : *La Francia e i francesi nel secolo XX osservati da un italiano*, par Giuseppe Prezzolini. — A rapprocher de l'intéressant volume de Jules Bertaut, publié récemment par les Annales : *L'Italie vue par les Français*.

❧ La duchesse de Rohan publie, dans la « Deutsche Revue », un article *Ueber die zeitgenössischen französischen Dichterinnen* (sur les poétesses françaises contemporaines).

❧ Le Metropolitan Theatre de New-York a représenté, contre la volonté de Rostand, *Cyrano de Bergerac* mis en musique par Walter Damrosch.

EDITIONS DE

La Belgique Artistique et Littéraire

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

PAUL ANDRÉ : <i>Maitre Alice Hénaut</i>	fr. 3.50
MARIA BIERME : <i>Les artistes de la Pensée et du Sentiment</i>	5.00
VICTOR CLAIRVAUX : <i>La Barque amarrée</i>	3.50
LOUIS DELATTRE : <i>Contes d'avant l'Amour</i>	3.50
GERMAINE DE SMET : <i>La Pensée errante</i>	3.50
MAUR. DES OMBIAUX : <i>Essai sur l'Art Wallon et Gallo-Belge</i>	2.00
J. F. ELSLANDER : <i>Parrain</i> , roman	3.50
MAUR. GAUCHEZ : <i>Symphonies voluptueuses</i> , poèmes	3.50
IWAN GILKIN : <i>Etudiants russes</i>	2.50
J. JOBÉ : <i>La Science économique au XX^e siècle</i>	3.50
FRANÇ. LÉONARD : <i>La multitude errante</i> , poème	3.50
HENRI LIEBRECHT : <i>Un cœur blessé</i> , roman	3.50
EM. E. PIERS : <i>Un hiver aux Lofoden</i>	2.00
CARL SMULDERS : <i>La ferme des Clabauderies</i> , roman	3.50
JULES SOTTIAUX : <i>La Wallonie héroïque</i> , roman	3.50
OSCAR THIRY : <i>La merveilleuse Aventure des Jeune-Belgique</i>	3.50
B. TIMMERMANS : <i>L'Evolution de Maeterlinck</i>	3.50
CH. VAN BENEDEEN : <i>La Peste de Tirgalet</i>	2.00
MARG. VAN DE WIELE : <i>Ame blanche</i> , roman	3.50
MARIE VAN ELEGEM : <i>Par la Vie</i> , poèmes	3.50
GEORGES WILLAME : <i>Le Poison</i> , roman	3.50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT POSTE

adressé 26-28 rue des Minimes, Bruxelles.

CAISSE CENTRALE

de Change et de Fonds Publics

SOCIÉTÉ ANONYME

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

BRUXELLES

Place de la Liberté, 5

Téléphone A. 746

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance.

☛ *La Société de l'Exposition Universelle d'Anvers 1920 est déjà constituée. Elle réunit 43 actionnaires souscripteurs de trente mille actions de 100 francs, ci 3 millions. Les administrateurs sont au nombre de trente. Ils ont choisi entre eux un comité exécutif dont voici la composition :*

Président : le baron Delbeke.

Vice-présidents : MM. Charles Corty et Edouard Thys.

Membres : MM. Alphonse Aerts, comte de Baillet-Latour, Albert de Bary, Henri Béliard, Louis Coetermans, Armand Grisar, Frans Van Kuyck.

Secrétaires généraux : MM. Paul Baelde, Constant Smeesters, Jules Willemse.

Secrétaire-adjoint : M. Pierre Schul.

1920! Déjà! Les Anversois sont prévoyants!

La promenade officielle au milieu des voies, wagons, caisses, fondrières et matériaux de construction est dès à présent fixée au 1^{er} mai 1920, à 14 heures.

L'exposition étant universelle, et toutes les nations invitées à s'y faire officiellement représenter, peut-on espérer que la langue flamande ne sera pas seule employée dans la correspondance, les discours, etc., etc.?

La participation allemande s'annonce déjà comme colossale et sera, nous assure-t-on, une merveille de ce bon goût discret, dont elle a fait preuve à Bruxelles et à Gand.

❧ Le monde des affaires a appris avec une vive satisfaction, et aussi avec quelque orgueil, la manifestation sensationnelle dont M. Adolphe Greiner, directeur général de la Société Cockerill, vient d'être l'objet de la part du célèbre Institut du fer et de l'acier. Dans son 43^e meeting annuel tenu à Londres, l'Institut a conféré à notre éminent compatriote la médaille d'or Bessemer, pour les progrès introduits par lui dans l'industrie métallurgique. Cet hommage professionnel a donné lieu à une enthousiaste manifestation en l'honneur du lauréat, qui a reporté sur les usines de Seraing tous les mérites qu'on lui attribuait, et a rappelé qu'elles ont fabriqué le premier rail et construit la première locomotive sur le continent, qu'elles y ont aussi appliqué dès leur début tous les procédés les plus nouveaux, souvent en les perfectionnant encore.

❧ MM. Henry Urban et Maurice Despret remplacent MM. Aug. Le Brun et Hector Monnom, décédés, au sein du conseil des *Chemins de fer Economiques*.

❧ M. Francqui a été nommé administrateur de la Société d'*Eclairage Electrique de Saint-Petersbourg*.

❧ MM. Alfred Orban, Léon Hamoir, Léon van Hoo-brouk de la Motte ont été réélus administrateurs de la compagnie d'assurances *Les Propriétaires Réunis*, par l'assemblée du 2 avril.

Le vicomte Ferdinand de Jonghe d'Ardoye a été nommé administrateur, en remplacement et pour achever le mandat du baron Théodore de Roest d'Alkemade, décédé.

M. Georges Morin, commissaire sortant, a été réélu.

M. Georges Leclercq a été nommé commissaire, en remplacement et pour achever le mandat du vicomte Ferdinand de Jonghe d'Ardoye, appelé aux fonctions d'administrateur.

☪ La *Belgique Maritime*, l'intéressante revue hebdomadaire qui renseigne sur tout le mouvement des ports belges, le frêt, le prix du combustible, etc., publie dans son numéro du 11 mai un historique sur les officiers de la marine militaire belge qui, en 1848, passèrent au service de la marine fédérale allemande créée par le Parlement de Francfort, laquelle fut l'origine de la flotte de guerre allemande.

On sait que la *Belgique Maritime*, comme d'autres périodiques nationalistes belges, pousse à la résurrection d'une flotille de défense belge. Nous ne pouvons qu'applaudir à tout effort tendant à repousser par nos propres moyens l'invasion étrangère, d'où qu'elle vienne.

* * *

Ont été admis aux honneurs de la Cote officielle de la Bourse de Bruxelles :

Les titres de la Société des *Tramways et Electricité de Bangkok* ; ceux de la *Banque Anversoise de Fonds Publics et d'Escompte* ; 6,000 actions de 250 francs et 6,000 parts de fondateur des *Verrières Nouvelles*, et les titres des *Etablissements Lecluse frères*.

LE CRÉDIT NATIONAL INDUSTRIEL convoque ses actionnaires pour le 30 courant à l'effet de se prononcer sur une proposition de prorogation de la durée de la Société qui fut constituée le 16 octobre 1895 pour un terme de trente ans.

CHEMIN DE FER GAND-TERNEUZEN. — Le Conseil d'administration se propose de soumettre de nouvelles propositions de concordat à ses créanciers, s'il faut en croire une convocation adressée aux actionnaires pour le 29 mai.

On dit aussi que les créanciers éliraient un comité de trois membres, chargés de la surveillance de la gestion sociale au point de vue de la défense des intérêts des créanciers.

COMPAGNIE AUXILIAIRE DE CHEMINS DE FER AU BRÉSIL. — Les recettes brutes de mars se sont élevées à 2 millions 232,720 francs, contre 1,966,116 francs en mars 1912, soit une augmentation de 266,604 francs, et les recettes nettes à 1,036,560 francs contre 992,362 francs, soit en plus 44,198 francs.

Le réseau de la Compagnie Auxiliaire, qui dessert l'Etat de Rio Grande do Sul et aboutit, au nord, au fleuve Uruguay, était sans communication directe jusqu'ici avec les autres lignes exploitées par la Brazil Railway. Il sera raccordé dans le courant du mois prochain au réseau général de cette compagnie, grâce à l'achèvement du grand pont actuellement en construction sur le fleuve Uruguay. Il est à prévoir que cette jonction amènera une augmentation

des recettes de la Compagnie Auxiliaire. Cette augmentation sera d'autant plus appréciable, qu'en vertu d'un décret de décembre 1911 les redevances que la compagnie a à payer au gouvernement fédéral, sont aujourd'hui stabilisées aux chiffres payés pour l'exercice 1911, alors que le régime antérieur comportait, en principe, au profit du gouvernement, un prélèvement de 30 p. c. sur les recettes brutes au delà d'une recette kilométrique déterminée.

COMPAGNIE BELGE MARITIME DU CONGO. — L'assemblée générale ordinaire des actionnaires de cette société a eu lieu le 5 mai, sous la présidence de M. Vanden Heuvel.

Voici la répartition des bénéfices proposée par le conseil d'administration :

Attribution à la réserve légale	fr.	46,937.35
Dotation au fonds de prévision		150,000.—
Dividende aux actions (30 francs, soit 6 p. c. par titre)		720,000.—
Tantièmes statutaires		17,180.96
Report à nouveau		119,256.15

Fr. 1,053,374.46

Au cours de la discussion, un actionnaire, faisant allusion à la construction à Matadi d'un immeuble destiné au personnel, a demandé s'il n'est pas question de prolonger la ligne jusqu'au Chaudron d'Enfer.

Il estime que l'établissement d'une station à l'endroit des réservoirs de pétrole rendrait le déchargement plus facile.

M. le président répond que cette question a été examinée, mais qu'aucune difficulté n'existe entre Ango-Ango et Matadi.

PROJETS DE CHEMIN DE FER ET DE TRAMWAY ÉLECTRIQUE EN SIBÉRIE. — La légation de Belgique à Saint-Pétersbourg a transmis au département des affaires étrangères des plans et des notes se rapportant à un projet d'établissement d'une voie ferrée à traction électrique entre Irkoutsk et Bodaïbo, distant de 1,800 verstes et qui desservirait la région minière de la Léna.

Les intéressés belges peuvent prendre connaissance de ces documents au Bureau officiel de renseignements commerciaux.

D'autre part, la légation signale qu'il existe un projet de tramway électrique pour la ville d'Irkoutsk. La concession de ce tramway impliquerait la construction d'un pont sur la rivière Angara, en face de la ville.

Le concordat préventif de faillite du **TRAMWAY DE ROME-CIVITA-CASTELLANA-VITERBE** a été homologué.

Les actionnaires sont convoqués pour le 29 courant, afin de prononcer la dissolution de la société.

COMPAGNIE D'ÉLECTRICITÉ DE SOFIA ET DE BULGARIE. — L'assemblée générale du 29 avril 1913 a adopté à l'unanimité les comptes de l'exercice 1912, ainsi que la répartition proposée par le Conseil d'administration.

Des renseignements fournis à l'assemblée, il résulte que les recettes ont atteint, en mars 1913, 99,000 francs, contre 117,000 francs en mars 1912. La moins-value, imputable à l'état de guerre dans les Balkans, n'a atteint que 18,000 francs, chiffre qu'il suffira de combler pour que l'entreprise reprenne sa marche normale.

LA COMPAGNIE GÉNÉRALE DE RAILWAYS ET D'ÉLECTRICITÉ à prorogé sa durée jusqu'au 14 mai 1943.

Elle augmente son fonds social par la création de 30,000 actions de capital de 500 francs.

TRAMWAYS ET ELECTRICITÉ DE BILBAO. — Les recettes, en 1912, se sont élevées à 1,677, 879 pesetas, contre 1 million 498,297 pesetas en 1911. Cette plus-value dans les recettes se traduit par un notable accroissement des bénéfices.

Le solde bénéficiaire répartissable est établi, pour 1912, à fr. 566,862.70, au lieu de fr. 486,907.59, en 1911, soit environ 80,000 francs de plus-value. Il en résulte que le dividende proposé est fixé à fr. 5.30 (contre 5 francs) pour l'action de capital, ce qui entraînera un dividende de fr. 1.60 (contre 1 franc) à l'action de jouissance.

SOCIÉTÉ LIGURE-TOSCANA D'ÉLECTRICITÉ. — L'augmentation de recettes pendant le premier trimestre de 1913 est de L. 90,542.64 sur celles de 1912 qui avaient atteint L. 494,741.67.

ACIÉRIES D'ANGLEUR. — On signale que les bénéfices de l'exercice en cours se rapprochent de 4,500,000 francs, soit une augmentation de 750,000 francs sur ceux de l'exercice 1911-1912.

Le conseil aurait l'intention de prélever sur ce profit une somme de 1,500,000 francs pour amortir les installations faites pendant l'exercice. On sait, en effet, que cette société a développé ses moyens de production dans une très large mesure. Ce dividende absorberait 1 million de francs, ce qui ferait 50 francs par titre.

Rappelons que les dividendes décrétés ont été :

Pour 1911-1912	fr. 40.—
» 1910-1911	30.—
» 1909-1910	20.—
» 1908-1909	0
» 1907-1908	0

USINES VERMOT. — On avait fait courir naguère, puis on a démenti officiellement le bruit suivant lequel un groupe épaulé par la Banque de Bruxelles s'occupait de mettre sur pied une entreprise de fours à coke et de hauts fourneaux à Dunkerque.

On sait aujourd'hui que ce sont les Usines Vermot, filiale du Trust métallurgique, qui projettent cette installation. Des sondages sont actuellement pratiqués en vue de reconnaître la fermeté des terrains choisis pour l'érection des bâtiments.

KATANGA — Le Roi a signé, le 22 avril, un projet de décret ouvrant la zone des Kundelungu à la libre recherche des diamants. Il a été soumis au Conseil colonial. En voici l'exposé des motifs :

« D'après les ordres du Roi, j'ai l'honneur de soumettre à l'avis du Conseil colonial un projet de décret supprimant la réserve minière pour diamants dite des Kundelungu et la réserve minière pour diamants et étain dite de Mandoko. L'ouverture de ces réserves aux recherches de diamants est demandée par divers prospecteurs ou groupes de prospecteurs, dont plusieurs, paraît-il, auraient déjà découvert de précieux indices. D'autre part, le principal intéressé, le Comité spécial du Katanga, ne fait pas d'objection à leur ouverture. L'article 1^{er} du projet maintient toutefois l'interdiction dans une zone comprenant notamment le bassin supérieur des petites rivières Luizi, Lushipuka et Leaso. Cette zone, dont la superficie peut être évaluée approximativement à 250,000 hectares, englobe les gisements et les pipes de roches diamantifères découverts par le Comité spécial du Katanga et qui font actuellement l'objet de travaux d'essais.

» L'ouverture de la région des Kundelungu à la libre recherche des diamants devant avoir pour conséquence la création de multiples exploitations diamantifères, l'attention du gouvernement a été attirée sur l'importance qu'il peut y avoir à régler et à contrôler sévèrement la vente et l'exportation des diamants. Cette réglementation a été réalisée dans l'Afrique sud-orientale allemande par la création de la régie des diamants qui exporte et vend tous les diamants produits par la colonie. Les articles 3 et 4 du projet de décret, complétant les articles 17 et 55 du décret du 16 décembre 1910 exigent, des personnes qui introduisent des demandes de permis spéciaux de recherches minières en déclarant la découverte de diamants ou de pierres précieuses, l'engagement de remettre au gouvernement les diamants et les pierres précieuses qu'elles pourraient extraire. »

LE RECUEIL FINANCIER. — Annuaire des valeurs cotées aux Bourses de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20^e édition, 1913. Deux vol. in-4^o de 2300 pages, reliés (Etablissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles). — Prix : 20 francs.

M^e Henri Creten fera paraître sous peu le **CODE FINANCIER** qui à côté de la nouvelle loi sur les sociétés commerciales contiendra les lois et règlements sur les unions du crédit, la Bourse et la profession d'agent de change, la lettre de change, la patente, etc., etc.

Ce volume sera mis en vente à l'*Echo de la Bourse*, 4, rue Berlaimont, à Bruxelles, au prix de fr. 3.50, relié.

LÉGISLATION

Dans la séance du 29 avril dernier, M. Levie, ministre des finances, a déposé sur le bureau de la Chambre un projet de loi renfermant une disposition relative à une augmentation de l'intervention de l'Etat dans la Société anonyme du Canal et des Installations Maritimes de Bruxelles.

Ce projet a été renvoyé à l'examen de la Section centrale du budget des voies et moyens constituée en commission spéciale.

Ceci est l'exécution de l'engagement que prit le Ministre des Finances, au Sénat, en la séance du 10 mai 1912.

* * *

La loi sur les Sociétés commerciales a été votée par le Sénat telle qu'elle lui fut renvoyée par la Chambre.

Les nombreux amendements présentés par MM. Poelaert, Wiener et consorts furent tous rejetés, afin de ne pas retarder, par un nouveau renvoi à la Chambre, le vote d'une loi que celle-ci n'a discutée que huit ans après en avoir été saisie par le Sénat.

Il est regrettable que l'exercice du droit d'amendement du Sénat ait été ainsi contrarié.

Néanmoins, la discussion sénatoriale aura eu pour résultat de préciser nettement la portée de chacune des dispositions légales, et d'éclairer l'interprétation à donner à des textes d'une clarté parfois relative, défaut dont les lois belges ne souffrent que trop souvent.

JURISPRUDENCE

Cour d'appel de Bruxelles.

On se rappelle que le Conseil communal de Bruxelles avait décidé, en principe, de procéder au rachat de la ligne Bourse-place Madou, exploitée par la Société des Chemins de fer économiques. En vue de ce rachat, la ville invita, en conséquence, la Société à lui communiquer la comptabilité relative à la ligne en question, et, s'étant

vu opposer un refus, intenta, devant le tribunal de commerce de Bruxelles, une action *ad exhibendum*. Le tribunal de commerce rendit un jugement ordonnant à la Société de faire la communication réclamée.

Cette décision vient d'être réformée en appel. La Cour décide que la ville, ne produisant pas l'autorisation du pouvoir central sans laquelle elle ne peut procéder au rachat, n'a pas qualité pour exercer l'action *ad exhibendum*.

Cour de cassation

Un confrère signale que la Cour de cassation vient de rendre un arrêt d'après lequel le conseil général d'une Société anonyme n'aurait le droit de pourvoir provisoirement, en cas de vacance, à la nomination d'un administrateur et sous réserve de ratification par la plus prochaine assemblée générale, que lorsque le nombre des administrateurs serait tombé au-dessous de trois par suite de décès, démissions, etc., etc.

Si ce que ce journal rapporte est exact les usages que semblait autoriser l'article 45, § 4, de la loi sur les sociétés, et suivis jusqu'ici par quantité d'administrateurs et commissaires réunis en conseils généraux, sont bouleversés.

De nombreux actes passés seraient nuls...

Il convient d'attendre la lecture de cet arrêt.

Les intérêts payés négligemment par une société et indûment touchés par un obligataire sur des obligations amorties peuvent-ils être retenus ultérieurement par la Société lorsque l'obligation amortie est présentée au remboursement?

La Société débitrice n'a-t-elle pas le devoir, en vertu des articles 1376, 1377 et 1384 du Code civil, de refuser le paiement des coupons semestriels lors de leur présentation à ses caisses?

L'obligataire, par contre, est-il obligé de vérifier les listes de tirage?

Ces questions intéressantes ont été posées lors d'une assemblée générale qui n'avait pas qualité pour les résoudre.

A notre avis, la Société n'encourt aucun reproche, car la publication des listes de tirage couvre sa responsabilité.

L'EXPANSION BELGE

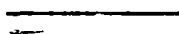
REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

*Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artis-
tique, sportive* ○ ○ ○ ○ ○ ○



CHAQUE FASCICULE

comporte plus de 100 pages abondamment illustrées



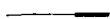
Prix du Numéro : 1 Franc



ABONNEMENTS :

Belgique 12 francs

Étranger 15 francs



4, Rue de Berlaimont, BRUXELLES

Sommaires des derniers numéros

de la BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Chroniques de la Quinzaine.

15 MARS 1913

- J. Jobé : *Le pays de Liège et les problèmes contemporains.*
L. Jeanclair : *Le Billet de cinq jours.*
J. Varendonck : *La poésie traditionnelle des enfants.*
Iwan Gilkin : *La fin du romantisme.*
Arthur De Rudder : *Un peintre italien, M. Aristide Sartorio.*
Maurice Gauchez : *Forain; — Fra Angelico.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} AVRIL 1913

- Adolphe Prins : *L'Education sociale dans la Démocratie.*
Paul Mélotte : *Les deux Extases.*
J. Varendonck : *La poésie traditionnelle des enfants.*
Aug. Vierset : *Guerre à la Guerre.*
Arthur De Rudder : *Le Jubilé de Gabriele d'Annunzio.*
Maurice Gauchez : *H. Evenepoel. Jacques. Dalcroze.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 AVRIL 1913

- Arthur Daxhelet : *Quelques Romanciers et conteurs de de chez nous.*
Charles Desbonnets : *Monsieur de Clamort.*
Emile Desprechins : *Poèmes.*
François Léonard : *Une base nouvelle du Théâtre.*
Arthur De Rudder : *Sur les rives du Sund.*
Maurice Gauchez : *S. A. R. le duc de Montpensier — Eugène Ysaye.*

Chronique de la Quinzaine.

1^{er} MAI 1913

- Emile Verhaeren : *Les Flamands qui travaillèrent à Versailles.*
Marius Renard : *Au Temps des Grèves.*
Edouard de Keyser. *L'Ame Arabe.*
Auguste Vierset : *Le 1^{er} Mai en Belgique.*
Arthur De Rudder : *Une Grisélidis allemande.*
Maurice Gauchez : *Paul Janson et Charles Wœste.*

Chroniques de la Quinzaine.

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Ern. Gossart . . .	<i>Un Roi Philosophe</i>	353
Sander Pierron . . .	<i>Un Ami des Arts.</i>	368
Léonia Siénicka . . .	<i>L'Humour et l'Esprit</i>	374

A travers la Quinzaine :

Auguste Vierset : *Les Faits et les Idées*, 391. — **Arthur De Rudder** : *Les Peuples et la Vie*, 395. — **Maurice Gauchez** : *Les Vivants et les Morts*, 401. — **Léon Tricot** : *Les Gens de Paris*, 406. — **Arthur Daxhelet** : *La Prose et les Vers*, 415. — — **R.-E. Mélot** : *Les Journaux et les Revues*, 419. — **Paul André** : *Le Drame et l'Opéra*, 424. — **Ray Nyst** : *Les Salons et les Ateliers*, 428. — **Fernand Germain** : *Les Champions et les Records*, 440.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de : Amyb, Emile Baes, Boris, Math. Cailteux
De Brichy, Herman Richir, H. Van Perçk.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique : 60 centimes | Étranger : 75 centimes

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

R. E. MÉLOT



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr.	9 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Bruxelles. Tél. A. 721

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

UN ROI PHILOSOPHE

Philippe II dans l'ancien théâtre espagnol (1)

De tous les souverains du XVI^e siècle, on pourrait dire de l'époque moderne, il n'en pas un qui ait été jugé plus diversement que Philippe II. Ceux qui le condamnent ne se sont pas bornés à lui reprocher sa dureté, son fanatisme, sa duplicité; ils l'ont représenté comme un hypocrite, un bourreau; ils l'ont placé au-dessous de Tibère; ils ont dit que ses instincts sanguinaires inspiraient l'horreur.

Ce sont là des exagérations dictées par la haine politique. Il n'en est pas moins vrai que, dans nos provinces, elles s'expliquent par les injustices, les cruautés commises, les exécutions de milliers de gens qui n'avaient d'autre tort que de défendre leurs droits ou leurs croyances, les moyens tyranniques de gouvernement employés par le roi, son intransigeance, son despotisme.

Les Espagnols, au contraire, l'admiraient généralement, vantaient sa ténacité dans l'accomplissement de la tâche énorme qu'il s'était imposée, louaient surtout sa sagesse dans la direction des affaires, son zèle religieux, son ardeur dans la défense de la foi. « Il mourut catholiquement, remarque Herrera, fidèle et obéissant à la sainte Eglise romaine. Et ainsi ce grand monarque conserva jusqu'à la fin cette vertu par laquelle il s'était distingué pendant sa vie, qui l'a fait justement appeler le Prudent. »

On l'a traité, mais à tort, de père dénaturé. Ceux qui l'approchaient, les contemporains qui nous ont laissé des renseignements sur sa maison sont d'accord pour constater

(1) DIEGO XIMENEZ DE ENCISO. *Comedia famosa. El Principe Don Carlos*. En Valencia, 1773. — JUAN PÉREZ DE MONTALVAN. *Para todos*. Sevilla, 1645, f^{os} 6-20: *El segundo Seneca de Espana (La comedia de Felipe segundo y el Principe Don Carlos*. Cette pièce est ainsi indiquée dans la table des matières). — ID. *Segundo tomo de las comedias*, Madrid, 1638, f^{os} 23-40: *Segunda parte del Seneca de Espana Don Felipe segundo*. — ERN. GOSSART. *La révolution des Pays-Bas au XVI^e siècle dans l'ancien théâtre espagnol*. Bruxelles, 1910, pp. 5-23: *Don Carlos, Philippe II et Montigny*.

qu'il aimait les siens. Quoi de plus aimable, de plus affectueux que les lettres adressées aux infantes ses filles pendant la conquête du Portugal ?

C'est à propos de ses rapports avec Don Carlos, des rigueurs exercées contre ce prince que s'est produite l'accusation qui représente Philippe II comme un mauvais père. Quand l'héritier du trône mourut, en 1568, les uns prétendirent qu'il avait été empoisonné; selon d'autres, il aurait été étranglé, et la reine, qui le suivit de près dans la tombe, aurait eu le même sort, expiant ainsi la faute qu'elle avait commise en aimant son beau-fils. Dans les Pays-Bas, on prétendit que la mort de Don Carlos avait été décidée parce qu'il y encourageait les mécontents et le protestantisme. Guillaume d'Orange accuse formellement le roi de s'être servi de l'inquisition pour se débarrasser de lui. Gregorio Leti et de Thou se sont faits les échos de ce bruit. De Thou ajoute que, d'après la sentence rendue par les inquisiteurs, la mort de Don Carlos fut hâtée par le poison. Pierre Matthieu a une version analogue: selon lui, les directeurs de conscience du roi, consultés, se prononcèrent pour la douceur; mais l'inquisition, saisie de l'affaire, aurait déclaré le prince hérétique, à cause de ses relations, et l'aurait condamné pour ce motif et pour la rébellion dont il s'était rendu coupable envers son père.

Ces récits ne reposent sur aucun fondement sérieux; mais ils fournissaient des éléments à l'imagination des poètes dramatiques, qui firent de Don Carlos une victime de la tyrannie paternelle. Et la pitié fut d'autant plus facilement excitée que le caractère de Philippe II le rendait peu sympathique. Il en a été ainsi depuis le *Don Carlos* d'Otway, écrit en 1676, jusqu'au *Philippe II* de M. Emile Verhaeren.

Dans la pièce d'Otway, le prince est amoureux de sa belle-mère; cet amour forme même le sujet principal du drame, et il est exprimé avec une telle passion, si ouvertement que le roi n'hésite pas à faire condamner à mort son fils. Alfieri et Schiller nous montrent aussi Don Carlos éperdument amoureux. M. Emile Verhaeren s'est gardé de fausser l'histoire à ce point; mais il s'en écarte en faisant conspirer le prince avec les mécontents des Pays-Bas, condamner par l'inquisition et étrangler.

Don Carlos n'a pas été amoureux de sa belle-mère, pour laquelle il ressentait toutefois de l'attachement et qui lui rendait cette affection: elle devait éprouver de la pitié pour un être qui lui paraissait sans doute malheureux, malgré ses vices. Il n'a pas été exécuté par ordre de l'inquisition, et sa mort doit être attribuée à des causes naturelles: dans aucun document authentique de l'époque, il n'est question de mort violente. Rien n'indique non plus que Philippe II ait procédé contre son fils parce qu'il aurait embrassé les idées de la Réforme: on doit plutôt supposer qu'il était loin de les partager. On ne voit pas non plus qu'il ait eu des relations avec les mécontents des Pays-Bas ou simplement avec Montigny.

Ce prince tel que l'ont représenté Saint-Réal dans un roman admiré au XVII^e siècle et, après lui, des poètes dramatiques, est un personnage absolument imaginaire. Le vrai Don Carlos, petit, difforme, malingre, sujet à des accès de fièvre, était laid au moral comme au physique, grossier dans ses goûts, depravé dans sa conduite; avec cela, plein d'ambition, prétendant aller au Pays-Bas, où il aspirait à jouer un rôle. Ennemi de son père, il l'était des ministres qui le servaient le mieux. Il haïssait surtout le duc d'Albe, voulut le tuer quand il apprit que le roi l'envoyait en Flandre. Il voulut tuer Don Juan d'Autriche parce qu'il avait révélé au roi son projet de fuite, menaça le président du Conseil de Castille Don Diego de Espinosa.

Poussé à bout par ses excès de tout genre et le scandale que causaient ses emportements, Philippe II le fit enfermer et surveiller étroitement dans une chambre, où, six mois après, il mourut, sans que les véritables raisons de son arrestation eussent été rendues publiques.

Don Carlos

Deux poètes castillans, Diego Jiménez de Enciso et Juan Pérez de Montalvan, ont mis Don Carlos sur la scène dans des drames qui contrastent avec ceux où ce prince est sacrifié à la haine et au fanatisme. Ici, l'action, qui est des plus simple, roule autour de la mésintelligence entre Philippe II et son fils, causée par l'insubordination du second, pour se dénouer par l'arrestation et la fin tragique de l'héritier du trône.

Dans la pièce d'Enciso, qui a le premier traité le sujet,

la brouille s'annonce à l'occasion de la fête du roi. Tandis que toute la Cour vient, selon l'usage, féliciter le souverain, l'enfant se tient à l'écart. Les reproches que Philippe II adresse à son fils nous font connaître les raisons de son mécontentement. Don Carlos est vain, désagréable; le père pourrait se montrer indulgent, pardonner, le roi ne le peut pas: il se verra obligé d'user de rigueur et d'exercer la justice « sur son propre sang. »

La réprimande et la menace qui l'accompagne mettent le prince dans un état d'irritation si vive qu'il n'ose répondre, dans la crainte de se perdre en voulant se justifier. L'émotion et la colère l'étouffent. L'effort qu'il fait pour se contraindre le bouleverse: il est hors de lui, se met à trembler, laisse tomber son chapeau, ses gants. A cette vue, le roi, troublé lui-même, est saisi de pitié, redoute une de ces crises auxquelles son fils est sujet, demande du secours et fait porter Don Carlos dans son lit.

Revenu à lui, le prince se trouvant seul, donne un libre cours à sa fureur. Il prend la résolution de fuir et d'aller en Flandre se joindre aux seigneurs avec qui il est en correspondance. En attendant, il entre en relation avec le baron de Montigny, venu des Pays-Bas afin d'exposer à Philippe II les griefs des mécontents; il lui dévoile les motifs qu'il a de se plaindre du roi. Philippe II surprend Montigny chez son fils et le fait étrangler dans le cabinet même du prince, à qui cette exécution servira d'avertissement.

Don Carlos, rentrant le soir, aperçoit le cadavre de Montigny dans un fauteuil. Saisi d'horreur à cette vue, il n'hésite pas à accuser son père d'être le meurtrier:

« Ciel ! Montigny mort dans mon appartement ! A quoi dois-je m'attendre ? C'est un acte de sévérité et de méchanceté du roi: il veut me faire comprendre que même ma maison n'est pas à l'abri de sa justice. Montigny mort ! Est-ce possible ? Qui ne respecte pas la maison est bien près de s'attaquer au maître. Horrible cruauté ! Ah, Montigny, vous avez perdu un bon maître, et moi, j'ai perdu un ami... Je crève de colère. Un pareil affront chez moi ! Je ne le souffrirai pas. J'irai en Flandre. »

Au moment où, sur son ordre, on enlève le cadavre, se présente le duc d'Albe, dont l'arrivée va accroître son

indignation. Le duc vient d'être désigné pour commander l'armée qui doit abattre la rébellion dans les Pays-Bas. Don Carlos lui déclare qu'il l'empêchera de partir, tire sa dague; le duc lui fait lâcher l'arme, la ramasse et lui présente sa poitrine. Le prince le laisse aller.

Informé de ce nouveau scandale, le roi comprend que l'exécution de Montigny n'a pas été une leçon suffisante et qu'une mesure énergique et prompte est nécessaire. Cependant, avant de la prendre, il veut interroger le duc d'Albe. Dans un entretien où le poète le fait s'exprimer avec cette dissimulation qui est un des traits marquants de son caractère, il feint de croire que le duc pourrait avoir provoqué l'infant par sa brusquerie et ses façons hautaines.

LE DUC. — Je ne l'ai pas excité, Dieu le sait.

LE ROI. — Tout le monde se plaint de vous.

LE DUC. — De moi ?

LE ROI. — De vous.

LE DUC. — J'ai beaucoup d'envieux, je m'en aperçois de mille manières.

LE ROI. — On dit que vous n'êtes pas poli, que vous employez le *vos* en vous adressant à tout le monde.

LE DUC. — C'est un privilège de mon grand âge, et pas un manque de courtoisie. Si vous le trouvez mauvais, je ferai ce que vous m'ordonnerez.

LE ROI. — C'est bien, duc; allez avec Dieu.

Don Carlos, gardé à vue dans son appartement, interroge les gentilshommes chargés de le surveiller et apprend qu'il est prisonnier. A cette nouvelle, il est saisi d'un violent accès et s'affaisse. Il s'endort. Quand il se réveille, en proie à un affreux cauchemar, il crie, il appelle son père : « Père, seigneur, je me sens défaillir; je meurs. Ne m'abandonnez pas au dernier moment. Funeste spectacle! Père, père seigneur! »

Le roi, le duc d'Albe, Ruy Gomez, Diego de Cordova accourent.

Philippe II trouve son fils sans mouvement et pousse un cri; à peine a-t-il donné ce signe d'émotion qu'il reprend son sang-froid : il ne faut pas que sa fermeté paraisse ébranlée par « un accident ». Il fait emporter le prince. « J'aurai beaucoup de peine, remarque-t-il, à ne pas me

laisser vaincre par l'affection ; mais ma dignité m'interdit des démonstrations excessives : le roi ne doit pas être un homme. »

Un instant après, on vient lui annoncer que Don Carlos est mort.

LE ROI, à *Don Diego*. — Maintenant il convient que vous cherchiez, en ce triste instant, à distraire et adoucir ma douleur.

DON DIEGO. — Vivez, vous, c'est ce qui importe : il en arrivera ce qu'il pourra.

C'est à dire que le roi, privé d'héritier par la mort de Don Carlos, doit surmonter son chagrin pour vivre, avoir un autre fils et s'assurer ainsi un successeur. La réflexion, en un pareil moment et exprimée dans ces termes, paraît choquante, même dans la bouche d'un courtisan.

Le drame d'Enciso a évidemment fourni à Montalvan l'idée de la pièce, en deux parties, qu'il a intitulée : *Le second Sénèque espagnol*. On sait que Sénèque naquit à Cordoue.

Dans la première partie, les seules scènes qui présentent de l'intérêt sont celles où le poète montre Don Carlos prétendant aller aux Pays-Bas, la colère de l'infant quand il apprend l'envoi du duc d'Albe et la résolution prise par Philippe II d'éloigner son fils, incapable de gouverner.

Préoccupé de la tournure que prennent les affaires de Flandre, le roi se fait rendre compte de la situation. On lui rapporte que les mécontents se plaignent de la rigueur des placards, des vexations des inquisiteurs, et qu'ils réclament la liberté de conscience. Il leur fait répondre qu'il refuse de régner sur eux dans ces conditions : qui tolère une erreur est bien près de la partager. Son fils lui-même, s'il était hérétique, ne trouverait pas grâce devant lui ; il n'hésiterait pas à apporter le bois pour le brûler.

Comme il est empêché de se rendre en personne avec une armée en Flandre, le duc d'Albe ira à sa place châtier l'audace des rebelles et mettre à la raison le prince d'Orange et le comte d'Egmont, qui offensent la foi et troublent la religion.

A cette nouvelle, Don Carlos, furieux, annonce qu'il tuera le duc. Christoval de Mora, à qui il découvre son intention, lui représente que l'ordre est donné par son père : il est le maître.

DON CARLOS. — Pardon, j'irai seul en Flandre, parce que cela me plaît. Mon père me retient en Espagne, comme si j'étais son ennemi. Que pense-t-il de moi? Ai-je commis une faute? Qu'il la rende publique avec le châtement. S'il m'empêche de faire ainsi que je le désire, je me dis ou qu'il ne me traite pas en père ou que je suis un mauvais fils. Ne suis-je pas le descendant de Charles dont les exploits prophétisent les miens? Est-il étonnant que j'inite sa valeur en ensanglantant le glaive royal? Que veut mon père? Le Flamand le brave et lui donne des coups d'épée; vouloir punir son orgueil et défendre ce que mon aïeul a gagné, est-ce faire preuve d'étourderie, de témérité? C'est le thème du duc, qui s'obstine sans raison à me causer des ennuis. On dit même qu'il a poussé follement l'audace jusqu'à entretenir le roi de mes mœurs. Si c'est vrai, s'il veut jouer le rôle d'homme sage et faire parade de sa loyauté à mes dépens, vive Dieu! je le tuerai. Mon épée coupe tout quand elle est en colère.

DON CHRISTOVAL. — Le duc estime votre personne, seigneur; calmez-vous.

LE PRINCE. — Eh bien, je ne veux pas qu'il m'aime tant. Dites-lui donc que si tout le feu du ciel s'amoncelait pour me faire obstacle, je suis si aveugle que je traverserais des montagnes de flammes. On ne me dissuadera pas de ce caprice: j'ai dit que je ferais ainsi, cela suffit. Le duc risque beaucoup en entrant en lutte avec moi. Sans respecter les années ni les cheveux blancs...

Le duc entre. Il porte le bâton de commandant.

LE PRINCE, à Don Christoval. — Sortez.

DON CHRISTOVAL. — Fâcheux moment!

LE DUC. — Il paraît seigneur, que vous êtes mécontent.

LE PRINCE. — Que voulez-vous?

LE DUC. — Je viens vous demander la main.

LE PRINCE. — Où allez-vous donc?

LE DUC. — En Flandre, je présume.

LE PRINCE. — Bien.

LE DUC. — Fatigué par l'âge, j'avais déposé l'épée; mais je ne m'appartiens pas: je dois servir et me taire.

LE PRINCE. — Et savez-vous si je voudrai?

LE DUC. — Seigneur, je sais qui vous êtes et qu'il vous convient de favoriser cette expédition.

LE PRINCE. — Vous êtes bien sottement informé. Le métier de soldat n'est plus votre affaire, car, comme vous le dites, les années se font sentir. C'est moi qui irai en Flandre. Une aussi grande entreprise réclame plus de vigueur que d'expérience.

LE DUC. — J'ai l'une et l'autre.

LE PRINCE. — Mes nerfs sont plus jeunes que les vôtres.

LE DUC. — A la guerre, les bons conseils et la diligence valent plus que les armes.

LE PRINCE. — Eh bien, j'irai comme soldat et vous comme conseiller.

LE DUC. — Je suffirai à tout. Votre altesse pourra donc s'épargner cette complaisance. Puisque votre père l'ordonne ainsi, il ne convient pas que je lui manque.

LE PRINCE. — Dites-vous indisposé, et on vous gardera à la Cour.

LE DUC. — Si je me porte bien, le conseil est mauvais : je ne dirais pas la vérité.

LE PRINCE. — Quelle plus grande infirmité peut-on avoir que d'être vieux et vaniteux ?

LE DUC. — Que je sois vieux, je me tromperais en le niant : ma figure le dit assez. Quant à l'autre point, le roi répond pour moi : si, dans sa prudence, il m'a donné ce bâton, il est clair qu'il pense autrement.

LE PRINCE. — Et ce n'est pas de la vanité que de contrarier ma volonté ?

LE DUC. — C'est obéir.

LE PRINCE. — Réfléchissez-y, vous resterez.

LE DUC. — Arrangez-vous d'abord avec votre père, et vous verrez comme je vous sers.

LE PRINCE. — Vous voulez m'exaspérer ?

LE DUC. — Je ne veux que me défendre.

Don Carlos tire sa dague et s'élançe sur le duc, qui lui saisit les bras, refuse, malgré les menaces du prince, de le lâcher et s'écrie : « Par la vie du roi, mon seigneur... »

Philippe II apparaît, ordonne à son fils de sortir. Don Carlos part, en jurant qu'il tuera son ennemi.

Instruit des causes de la querelle que son arrivée a interrompue, le roi ordonne au duc d'Albe de partir dès le lendemain.

Cependant les violences et l'inconduite de Don Carlos irritent et attristent chaque jour davantage son père. Don Juan d'Autriche, à qui il confie son ennui et ses projets, cherche à le rassurer.

LE ROI. — Il finira par m'enterrer.

DON JUAN. — Seigneur, on vous a peut-être mal renseigné.

LE ROI. — Du plus petit au plus grand, ce sont des plaintes chaque jour. Le peuple romain appelait Néron de la boue pétrie avec du sang ; je pense que l'Espagne parle de même de ce garçon. Mais je saurai prendre un parti.

Don Carlos, que son père a fait appeler, entre. Le roi prie Don Juan de se retirer. Le prince reste debout, la tête découverte.

LE PRINCE. — Qu'y a-t-il ? (*A part.*) Il me regarde fort.

LE ROI (*à part*). — Comme l'amour paternel use d'artifice quand il veut gronder ce qu'il adore! (*Haut.*) Mon fils...

LE PRINCE. — Seigneur...

LE ROI (*à part*). — Je débute mal pour un homme irrité en lui donnant un nom affectueux. (*Haut.*) Carlos, je suis mécontent de vous, je suis mécontent. Tout ce que vous faites ou dites est désagréable, inconsideré. Je suis même informé de ce que vous tenez le plus caché derrière les portes : cela suffit, je pense, pour que vous me compreniez. Vos folles étourderies m'ont fait perdre patience... Tâchez de vous corriger, car vous vous repentiriez de ne pas l'avoir fait, oui, par la vie de nous deux.

Il se lève furieux, comme pour sortir.

LE PRINCE. — Seigneur,....

LE ROI. — Que voulez-vous?

LE PRINCE. — Si vous pouviez m'écouter sans vous fâcher, je me justifierais de telle sorte que vous seriez satisfait.

LE ROI. — Vous me feriez un plus grand plaisir en me justifiant de vous aimer. Me voilà assis, parlez.

LE PRINCE. — Si, en tout, je n'ai que votre désapprobation, si je ne rencontre chez vous que sévérité, aversion, est-il extraordinaire que j'en éprouve du ressentiment, de la honte, que je me plaigne du sort, qui m'a inspiré des desseins que je ne puis réaliser? Voilà ce que je fais, et si quelqu'un dit plus que cela, — il y a des courriers porteurs de paroles qui sont des offenses, — je dis qu'il vous trompe, qu'il...

LE ROI. — Parlez un peu plus bas.

LE PRINCE. — Excusez-moi si la douleur me fait manquer à la retenue que je dois observer avec vous. Je dis, seigneur, que vous aussi, dédaignant mon désir de vous servir, vous me traitez comme un vilain. Je prétends, moi, blessé par le Flamand dans mon honneur, aller bravement, en votre nom, couper les têtes déloyales des princes rebelles. (*Il se met à trembler.*) Et vous, vous me méconnaissiez, vous envoyez le duc d'Albe, vous faites ainsi entendre que je suis incapable d'une action héroïque. (*Son tremblement augmente.*) Oh, maudit soit le froid qui me survient dans un pareil moment!

LE ROI. — Qu'y a-t-il?

LE PRINCE. — Ce n'est rien.

LE ROI (*à part*). — C'est sa fièvre qui lui prend.

Saisi de compassion, le roi l'arrête, le prie de se taire. « Mon fils, mon fils, s'écrie-t-il, on dirait que vous êtes gelé. Tenez-vous à moi, asseyez-vous ici. Mettez vos gants, couvrez-vous. O misère de l'homme! »

Il fait porter Don Carlos dans son lit.

Le prince ne paraît plus, et tout ce que nous apprenons à son sujet, c'est qu'il est tenu à l'écart et considéré comme incapable de gouverner.

La mort de Philippe II.

Philippe II sacrifie donc son fils pour assurer le maintien de son autorité et servir la religion. C'est le sujet de la première partie du *Second Sénèque espagnol*. Dans la deuxième partie, on voit la même fermeté s'affirmer pendant le reste de sa vie : il supporte impassiblement tous les revers ; dominé par l'idée du devoir, il refrène les émotions qui pourraient affaiblir son énergie, contrarier sa volonté, ne se laissant guider que par les deux motifs supérieurs qui lui ont fait éloigner son fils du trône.

Si, à mesure qu'il avance en âge, il regrette de sentir les misères de l'existence, s'il s'afflige de ses infirmités, c'est en songeant qu'il va être dans l'impossibilité de gouverner avec la même activité que jadis. « J'ai, remarque-t-il, une fonction pour l'accomplissement de laquelle mes sujets me payent de leur affection, de leur sang, de leur vie. Si je ne la remplis pas assidûment, je dois, en toute conscience et justice, leur restituer ce qu'ils m'offrent et m'attribuent, car manger sans travailler, c'est de la paresse, ou, pour parler plus clairement, c'est une forme de tyrannie. »

Il perd sa quatrième femme, Anne d'Autriche, et cette perte le chagrine profondément.

La vieillesse arrive et, avec elle, le déclin de sa santé. A quoi lui sert l'énergie, la hardiesse ? La fièvre et la goutte, les douleurs qui accompagnent ses maux l'avertissent que la fin est proche. Seul, dans son oratoire, il s'adresse à Dieu :

« Seigneur, vous voyez comme je suis entouré d'angoisses, d'afflictions. Le pas de la mort est un moindre mal. Je vous apporte un exposé de ce que j'ai fait, des services que je me flatte d'avoir rendus. Et puisque je vous ai maintenant si près de moi, écoutez la prière que je vous adresse. Je viens vous demander des grâces en retour de la vigilance et des soins avec lesquels j'ai gouverné et soutenu ces royaumes pendant plus de quarante ans.

» Vous savez les conquêtes et les victoires que j'ai procurées à la couronne de Castille. Bien des années se sont passées depuis Saint-Quentin ; mais j'ai gardé le souvenir de ce jour où ma vaillance donna matière à raconter aux historiens espagnols. Je me rappelle qu'au son belliqueux de la trompette, brave, orgueilleux, je voulus poursuivre

les barbares qui fuyaient... ; le duc de Savoie vint m'en empêcher, me reprochant mon audace. Je lui obéis et tournai bride : il y a, à la guerre, des cas où le vassal est roi et le roi, vassal.

» J'ai toujours respecté la terre du pape, siège de l'Eglise, bien que le duc d'Albe ait une fois mécontenté Rome. J'ai édifié cent monastères, dont un dépasse les bornes de l'imagination. Quant au peuple, j'ai toujours eu en vue la paix commune et l'accroissement de la prospérité générale. Toutefois je suis homme et puis avoir erré.

» Mais, Seigneur, Seigneur, pourquoi vous entretenir de ce que vous savez, divin Lynx, qui connaissez la plus impénétrable pensée.

» Ah! Dieu, je me vois si proche de la mort qu'il me semble être mort déjà : après avoir été soleil, je suis sur mon déclin. Quand un soldat, comme un vieux tronc, raidi par l'âge, après avoir servi à la guerre, demande à être réformé, son roi est tenu de le favoriser. Je demande qu'il en soit de même pour moi. Philippe veut mourir : la douleur l'accable tellement que pour qui vit ainsi torturé mieux vaut le linceul. »

Le roi travaille avec son fils Philippe quand l'infante Isabelle vient s'informer de sa santé. Il se lève, un bras appuyé sur son fils. Isabelle hésite à lui prendre l'autre.

LE ROI. — Si, ma fille, car vous tenez la même place dans mon cœur. Vous êtes tous deux la prunelle de mes yeux. Allons, je m'attendris en pensant que je vous possède aujourd'hui et qu'il faudra se séparer.

LE PRINCE. — Veuillez le ciel vous accorder encore une longue vie.

LE ROI. — Mon fils, tant que je m'appuie sur vous, je ne crains pas la mort. Ma fille, vous êtes bonne, vous êtes belle.

L'INFANTE. — Ma seule beauté est d'être votre fille.

LE ROI. — Allons vite : vous vous fatigueriez. Les vieillards comme moi n'ont d'autre satisfaction que de posséder des enfants et des petits-enfants. (*Il pleure.*) Ils sont si gentils!

LE PRINCE. — Les vôtres au moins.

Assis dans son fauteuil, Philippe II dort. Tout en rêvant, il fait des efforts pour se débarrasser d'un songe qui le tourmente et l'opprime. Il finit par s'éveiller. Se parlant à lui-même, il raconte un spectacle émouvant dont il vient d'être témoin. Il a vu passer un convoi funèbre et défilér

des chanoines, des porteurs de croix, de flambeaux, des moines, des clercs, un prêtre vêtu de velours noir, qui ressemblait à son confesseur, deux porteurs de cierges et, derrière eux, un homme la tête ornée d'une couronne royale. Il s'est adressé à celui-ci.

LE ROI. — Qui êtes-vous ? Tout déguisé que vous êtes et bien que la Parque ait brisé le fil de votre vie, il me semble que je vous ai vu en ce monde.

L'HOMME. — Oui, vous m'avez vu.

LE ROI. — Qui êtes-vous ?

L'HOMME. — Je suis Philippe II.

Il disparaît avec les autres.

Le roi voit dans cette apparition l'annonce de sa fin prochaine. Sans doute le fantôme a voulu lui rappeler que, dans la même occasion, son père a fait célébrer ses obsèques ; et, comme il oubliait de l'imiter, le ciel a voulu que d'autres se chargeassent pour lui de ce soin.

Il se fait transporter à l'Escorial, et, dès son arrivée, règle les détails de ses funérailles avec le soin minutieux qu'il employait en toutes choses. Le marquis de los Vélez s'occupera de la bière. Le roi veut avoir l'assurance que les mesures auront été bien prises. « La mort, pense-t-il, me chasse de la maison où j'ai vécu ; force est donc que j'en cherche une pour m'y arranger : un peu de terre, un pauvre suaire et le cercueil, où tous nous allons loger. Je me contenterai de cette demeure, qui sera la mienne pour bien des années, et que la main de Dieu pourra seule détruire. »

On apporte le cercueil. Le roi demande qu'il soit allongé de deux ou trois doigts. Il ordonne qu'on le garnisse d'étoffe blanche et qu'on y insère un autre de plomb, qui recevra son corps. Il défend expressément qu'on l'ouvre et qu'on l'embaume : une pareille pratique est indécente, et, d'ailleurs, il est tellement couvert de plaies que, même défunt, il en éprouverait de la honte. Quand il sera enseveli, on lui mettra au cou une croix de bois grossier qui a pour lui une grande valeur : il la tient du bienheureux saint Julien. Le cercueil étant fermé, il sera recouvert d'un drap mortuaire en brocart d'or sur fond noir, réservé pour le moment prochain : il se trouve avec les bijoux de la Couronne.

Ces recommandations faites à deux de ses ministres, le marquis de los Vélez et Christoval de Mora, le roi les supplie de ne s'éloigner ni l'un ni l'autre de son chevet pendant le passage à l'autre vie. Dès qu'ils verront ses yeux se troubler, ses lèvres s'affaïsser, quand ses pieds se refroidiront, que la lutte redoublera entre l'âme et le corps, à ce moment, ils lui mettront en main, allumée, une chandelle qui vient de la Vierge de Montserrat, à qui il demande de favoriser ses enfants, de les sauver, de défendre l'Eglise contre les infidèles, de protéger ses sujets.

Comme il pleure en faisant ces recommandations, il leur dit : « Ces larmes, amis, ne sont pas des larmes de faiblesse, mais d'amour, Dieu le sait. Je ne suis ni une brute, ni une pierre. »

Ses douleurs augmentent. Il fait appeler ses enfants.

LE ROI à *Philippe*. — Je sens que c'est fini de moi. Vivre, c'est lutter contre la mort, qui nous défie ; mais l'issue est inévitable. Je cesse le combat. Avant de déposer l'épée, je veux, pour mourir soulagé, vous avertir de certaines choses. Je vous ordonne comme à mon fils, je vous demande comme à un homme de vous montrer toujours obéissant au pape, digne successeur du Christ. Aidez-le dans ses guerres et ses entreprises contre les infidèles. Ayez soin d'entretenir la paix avec l'Italie et la France.

Je suppose que vous avez vu avec quelle affection j'ai toujours chéri mon Isabelle : Dieu sait la place qu'elle occupe dans mon cœur. Bien que je sois persuadé de votre amour pour elle, je vous supplie d'être son protecteur et de veiller à ce qu'elle épouse son cousin Albert. Dans tout ce que vous entreprendrez, ayez soin de vous en remettre à la volonté de Dieu. Souvenez-vous toujours que vous êtes mortel, que vous avez à franchir le même passage que moi maintenant. Que personne ne me pleure ; au contraire, comme les anciens Grecs, montrez de la joie, car aujourd'hui, avec moi, mourront mes tourments, mes douleurs, mes angoisses, mes soupirs. Qui mérite des pleurs, c'est un enfant, un petit être qui naît, plutôt qu'un vieillard froid, gelé, qui, en mourant, laisse ensevelis ses martyres. (*Il fait apporter un coffret et le remet à son fils.*) Voici un trésor ; il a un prix infini : il contient une richesse que vous utiliserez dans les moments d'affliction extrême. Ouvrez-le.

Le prince ouvre le coffret et en tire un crucifix.

LE PRINCE. — Seigneur, vous l'avez dit, il est d'une richesse sans égale.

LE ROI. — Ce crucifix, c'est celui que tenait en main votre aïeul dans son dernier paroxysme. Quel trésor ! Avec lui, je mourrai. Je charge Don Christoval, — qu'il en soit averti dès maintenant, — de me le poser dans les mains, le moment venu. Quand je serai mort, il vous le remettra. Je suis si accablé qu'avant de perdre connais-

sance, je désire fort recevoir l'extrême-onction. Mais avant tout, je demande au cardinal, en sa qualité de nonce et en vertu des pouvoirs qu'il tient de Sa Sainteté, que j'aime, que j'adore, que je vénère, à qui j'obéis, de me bénir en son nom.

DON CHRISTOVAL. — Quels sentiments chrétiens!

DIEGO DE CORDOVA. — Quel prodige!

LE MARQUIS DE LOS VÉLEZ. — C'est ainsi qu'il faut savoir mourir.

Le roi se met à genoux.

LE ROI. — Me voilà humblement à vos pieds.

LE CARDINAL. — Hé bien, au nom de Clément VIII, je vous donne sa bénédiction.

LE ROI. — Quel soulagement pour moi!

Il bénit ses enfants et l'archiduc Albert les prie de le laisser ne plus s'occuper que des soins de son âme et sort.

LE PRINCE. — Père!

L'INFANTE. — Père!

Isabelle se retire dans son oratoire.

Don Diego, les autres ministres et Albert viennent annoncer au prince que son père est mort.

Le Philippe II d'Enciso et de Montalvan est bien différent, on le voit, de celui que les poètes ont représenté en Angleterre, en France, en Italie, en Allemagne, en Belgique. Il intéresse pourtant. Et ce qu'il faut noter, c'est que l'histoire a seule fourni les éléments des trois drames que nous avons analysés : pour rester dans la vérité, il a suffi aux deux auteurs espagnols des renseignements qu'ils trouvaient dans le *Filipe segundo* de Cabrera, dans les relations de l'époque et dans la tradition. C'est grâce à la tradition qu'Enciso a pu pousser la fidélité jusqu'à montrer Montigny étranglé par ordre de Philippe II. L'exécution eut lieu au château de Simancas dans le plus grand secret et ne fut connue que de quelques personnes. Rien de plus dramatique que cette scène et celle où le poète nous fait assister aux derniers moments de Don Carlos. Le même caractère de vérité se retrouve dans les deux pièces de Montalvan.

Les écrivains qui, en dehors de l'Espagne, ont mis sur la scène Philippe II et son fils ont cherché à intéresser aux dépens de la fidélité historique. Doit-on le regretter? Ne faut-il pas plutôt se contenter d'admirer, céder à l'émotion et reconnaître qu'Otway, Schiller, Alfieri, M. Emile

Verhaeren ont produit des œuvres qui méritent d'être encore applaudies de nos jours, comme on applaudit *Patrie*, de Sardou, bien que les personnages de ce drame paraissent faux si on apprécie leurs propos et leurs actes à l'aide des documents du seizième siècle? Les spectateurs, eux, s'inquiètent peu de savoir si le roi d'Espagne a été en tous points le monarque que l'on fait agir sous leurs yeux, et son fils, la victime sur laquelle on attire leur pitié, si le duc d'Albe n'a été qu'un personnage froidement cruel, si le conseil des troubles a bien fonctionné comme on le leur fait voir.

Il en était autrement pour les spectateurs espagnols au dix-septième siècle. Ils ne voyaient pas dans le roi un souverain fanatique, un tyran. On le leur présentait tel qu'ils l'admiraient. Il en était de même du duc d'Albe, une des grandes figures de leur histoire. Quant à Don Carlos, s'il existait de l'incertitude sur ses derniers moments, on en savait assez sur sa vie pour ne pas ignorer qu'il était vicieux, incapable de régner et que sa mort avait été pour l'Espagne une délivrance. On peut ajouter que pour les Pays-Bas elle ne fut pas un malheur.

ERN. GOSSART.

UN AMI DES ARTS

En ce temps-là, déjà lointain, je gagnais ma vie à peindre de faux tableaux de maîtres anciens. Il le fallait bien, puisque personne ne consentait à m'acheter une de ces toiles où, après les heures que je consacrais à mes démarquages, j'essayais d'exprimer ma vision personnelle, en n'obéissant qu'à mon instinct ; toiles que l'on dédaigna jadis et que maintenant l'on se dispute àprement, comme une marchandise rare et précieuse, dès qu'il en vient une sur le marché. J'excellais, paraît-il, à imiter Hédà et Chardin. Chaque mois, alternativement, j'exécutais un tableau soi-disant hollandais et un tableau soi-disant français.

Il faut croire que, malgré ma bonne volonté, je pénétrais très incomplètement le génie de ces ancêtres illustres, que je ne me dépouillais pas tout à fait de moi-même en m'assimilant leur manière. En effet, d'aucuns prétendent que je n'ai jamais été plus original que dans ces ouvrages mercantiles... Tu sais qu'on vient souvent me demander en m'offrant le gros prix, de substituer aux monogrammes apocryphes que j'y ai tracés, ma véritable signature. Je ne refuse pas toujours, car j'ai constaté moi-même que ces prétendus Hédà, que ces fallacieux Chardin se rapprochent fort des Philippe Morian dont la critique d'aujourd'hui fait l'éloge avec tant d'unanimité ; pour moi, ils sont comme autant de précurseurs des ouvrages que je crée aujourd'hui.

Et ici je me convaincs, chose que je ne supposais point naguère, qu'on est toujours soi-même, que, tout en forçant son talent, celui-ci transparait assez pour nous faire reconnaître sous un travestissement. Mes Hédà, mes Chardin de jadis sont donc le travestissement auquel je fus contraint de soumettre mon art pendant beaucoup d'années. Travestissement trompeur, puisque les yeux du masqué brillent derrière le masque... Et je n'en veux nullement au marchand de curiosités Isaac Balsler d'avoir obligé mon talent à cette mascarade, vu qu'elle m'a permis longtemps de vivre...

Mais je n'ai pas brossé que de faux anciens pour ce commerçant avisé ; un fois, il m'a même commandé un tableau très moderne, une des meilleures choses peut-être que j'aie réalisées à l'époque de ma jeunesse difficile et

qui doit exister encore dans quelque chambre délaissée, chez celui pour lequel je le peignis ; c'est un imbécile, car s'il ne l'était pas, il y a longtemps qu'il aurait vendu cette toile cinquante mille francs ! Tu sais que c'est le prix auquel on évalue couramment mes tableaux, et celui-là, à mon avis, — car je ne l'ai pas revu, — doit être d'une fraîcheur de tons, d'une facture brillante que je n'aurai pas souvent atteintes dans la suite.

Un matin j'apportais à Balser les deux habituels panneaux que je venais d'achever, quand il me dit, à brûle-pourpoint, avant même que j'eusse eu le temps de me débarrasser de mes châssis ficelés :

— Mon petit Morian, voulez-vous aller passer trois semaines dans les Ardennes ?

Je crus qu'il se moquait de moi. M'offrir un voyage dans les Ardennes, lui, le pingre, l'avare israélite que je considérais comme le contraire d'un homme généreux ! L'été finissait, et c'est à peine si, deux ou trois fois depuis le début de la belle saison, quittant mon atelier faubourien, j'avais pu me donner l'illusion de la campagne ensoleillée en franchissant les lignes de la banlieue. Trois semaines dans les Ardennes ! C'était un rêve, mais un rêve trop beau pour un peintre indigent qui appelait de toutes ses forces le retour des jours inclements, pour ne plus avoir à jalouser les confrères plus heureux qui, librement, parcouraient bois et montagnes, plaines et vallons, dans l'air et la lumière!...

— Vous plaisantez, fis-je, en regardant mon interlocuteur avec tout le ressentiment que la dérision de son offre inscrivait dans mes yeux.

Mais il m'enlève mes tableaux, les dépose contre un mur et, me faisant asseoir, il reprend, le sourire aux lèvres :

— C'est pas une blague, mon petit Morian ! Un de mes clients, le fabricant de pilules Ribauval, celui dont la réclame inonde les journaux, voudrait faire peindre la vue de son château. Je vous ai recommandé, l'affaire est dans le sac si vous acceptez. Jusqu'à présent vous n'avez peint que des natures mortes, mais une façade de briques et de grès, des arbres et des pelouses, on ne peut appeler cela de la figure... Vous vous en tirerez très bien. Et puis, vous savez, Ribauval ne s'y connaît pas du tout.

Je remerciai Balser avec une tendresse que je n'ai jamais eue depuis pour un marchand de tableaux. C'est le seul, d'ailleurs, auquel je pense avec émotion : je lui dois trois des plus belles semaines de ma vie ; ces trois semaines font dans mon souvenir comme une tache lumineuse ; vous connaissez cette impression, quand on a longtemps marché sous la futaie sombre qui vous oppresse, d'apercevoir tout à coup au loin, au bout d'une avenue, un point très clair, le point très clair du ciel qui vous permettra de respirer à l'aise... C'est à peu près cela... Il n'y a que le dernier jour de cette radieuse vacance qui fut marqué d'une ombre, mais elle se dissipa dès que je fus rentré chez moi. Et puis je rapportai de l'Ardenne un objet que je n'apprécierai jamais assez...

Mes préparatifs ne furent pas longs. A cette époque, lorsque je parlais de ma garde-robe, je disais volontiers à mes copains du quartier : « Quand je marche, tout marche ! » C'est t'apprendre que mon bagage n'était pas lourd. Le lendemain, après quatre heures de train, je débarquai dans une petite ville qui paraissait toute d'argent avec ses maisons blanchies couvertes de toits d'ardoises, avec ses montagnes d'un gris fin, avec ses routes macadamisées d'un gris plus chaud, éléments pittoresques que l'illumination du soleil d'automne accordait exquisement entre eux. Pour compléter cette impression, une automobile toute blanche m'attendait devant la gare : en dix minutes nous arrivâmes au château, bâtisse moderne plutôt prétentieuse et où l'esprit du parvenu qu'était l'ancien officier de santé Ribauval se manifestait par l'élévation d'une tour à machicoulis... Mais l'ensemble de l'immeuble ne manquait pas de caractère, on sentait que si l'architecte avait eu toute latitude, il aurait créé une œuvre remarquable. Car ce qui était raté dans les façades, n'était que la manifestation des exigences peu esthétiques du maître des lieux.

Par bonheur, le cadre corrigeait les défauts, ou les faisait oublier ; la nature mettait tout d'accord, la nature qui intervient toujours triomphalement dans ces sortes de querelles... Le castel se dressait dans un site admirable ; derrière la maison était un haut rideau de sapins sombres, vers lesquels ondulaient les bords échancrés d'un vaste étang où se réfléchissait une aile du château à côté d'un morceau du ciel. Du promontoire étendu où se dressait le

logis, partait une large allée de hêtres, qui offrait à cette demeure bourgeoise un accès vraiment seigneurial.

Dans le hall, je me trouvai face à face avec Ribauval, petit homme replet, dont la tête, ronde comme une de ces pilules qui furent la source de sa fortune, était comme percée de deux yeux malicieux et vifs. Les mains dans les poches de son pantalon, il me dit, sans prendre le temps de répondre à mon salut :

— Ah, c'est vous, Monsieur Philippe Morian ! Enchanté... M. Balsler vous aura expliqué... Faites-moi quelque chose de bien ; d'ailleurs, vous avez le temps. Il vous conviendra sans doute de travailler le matin ? Nous déjeunons à une heure. L'après-midi, vous agirez comme il vous plaira : le pays est beau, les environs abondent, dit-on, en vestiges d'architecture ancienne... Allez les voir, si cela vous amuse, le chauffeur vous conduira. Mais soyez de retour à sept heures pour le dîner ; inutile de faire des frais de toilette, nous n'avons personne pour le moment...

Inutile de faire des frais de toilette ! Ce marchand de pilules se moquait de moi : il n'allait pas s'imaginer que j'eusse pu apporter un smoking... Un domestique me conduisit à ma chambre. Une camériste, dont, dans le contre-jour, je ne vis que la svelte silhouette, achevait d'y mettre de l'ordre. Je n'avais rien de l'allure détachée et vaniteuse des hôtes habituels du château. Aussi, le premier regard que nous échangeâmes fut-il sans supériorité de ma part, et sans obséquiosité de la sienne : Nous nous dévisageâmes comme des gens qui n'ont pas à donner le change sur leur état, comme des gens qui, humblement placés sous la dépendance du même riche, se rapprochent et se solidarisent dans une camaraderie immédiate.

Tout en débouclant ma valise, mon unique valise, je parlai à la jeune fille du pays que j'avais traversé tantôt avec tant de rapidité, mais aussi avec tant d'admiration. Elle m'écouta attentivement et me salua de façon presque amicale en se retirant. Je m'aperçus alors qu'elle était très belle, car la lumière venant de la croisée inondait toute sa gracieuse personne. La première nuit, son image ne quitta point mon rêve. J'étais loin de supposer que c'est autrement qu'en songe qu'elle partagerait un jour ma couche. Car à toi, qui es mon fidèle disciple et mon discret confident, je puis te le dire : cette avenante chambrière est

devenue Mme Morian, la compagne dévouée que le monde, — sévère cependant dans ses avis, — que le monde considère comme une femme d'élite ; et elle doit l'être, si l'on en juge seulement par l'éducation qu'elle a fait donner à nos fils, à ce jeune et brillant ingénieur naval Marcel Morian, de qui le nom s'est glorifié déjà dans la construction des paquebots à turbines récupératrices, et à ce savant de vingt-six ans, Notger Morian, dont l'Institut vient de couronner le grand ouvrage sur les explorations océanographiques...

Toutes les qualités de travail et de persévérance que mes garçons possèdent, ils les tiennent de leur mère ; je n'y suis pour rien, puisque je n'ai acquis de la volonté qu'au jour où je liai ma vie à la vie de cette femme qui sut m'inspirer du courage et de l'ambition. Elle fut l'essentiel artisan de ma gloire. Je ne m'en doutais pas : si je l'épousai, c'est à cause de sa vertu, une vertu qui aurait déjoué les malices de Don Juan lui-même... Très amoureux, j'entrepris auprès de la jolie soubrette une cour d'autant plus facile à mener, que je la retrouvais souvent dans ma chambre où, bravement, presque par gageure, elle vint bientôt me rejoindre chaque soir, avec l'allure franche et confiante d'un bon camarade... Si elle avait consenti à être ma maîtresse, ce n'eût été sans doute qu'une courte idylle. Parce qu'elle se refusa, j'en fus plus épris, et le mariage fut la seule possibilité de la faire mienne.

J'ai bien fait, tu le vois, car jamais je n'aurais rencontré une compagne aussi intimement associée à mon œuvre. Elle s'y intéressa dès qu'elle me connut ; et quand je copiais le paysage où, à l'horizon proche, se dressait l'architecture clinquante du château qui abritait chaque nuit nos chastes rencontres, elle venait parfois me voir peindre, toute ravie de constater que cela allait... Heureux comme je l'étais, je travaillais avec une joie profonde, une joie qui agissait intensément sur l'expression de mon art. Un artiste amoureux a toujours une supériorité sur lui-même...

Ribauval, lui, ne me communiquait pas ses impressions ; chaque matin, vers midi, les mains dans les poches, il s'amenait, se postait derrière moi, silencieux, regardait pendant quelques minutes et repartait, sans mot dire ; que pensait-il ? Était-il content ou mécontent ? Au fond, cela m'était assez égal. Ce qui m'énervait de plus en plus,

c'était ce mutisme systématique et désobligeant qui celait tout son sentiment. M'eût-il formulé les plus vives critiques que j'en aurais été content; c'eût été l'occasion de le catéchiser et de le détromper... Mais il ne disait rien et cela m'exaspérait.

Il devait parler cependant, ce fut le dernier jour; comme je donnais le suprême coup de brosse à mon tableau, je vis arriver Ribauval avec un inconnu qui avait l'allure d'un instituteur de village. Il se mit debout à gauche du plant où j'étais assis, tandis que le fabricant de pilules se campait à ma droite. Au-dessus de ma tête, je devinais qu'ils se faisaient des signes d'intelligence en examinant mon ouvrage.

— Eh bien! demandai-je tout à coup, sur un ton plaisant qui cachait mal ma mauvaise humeur, qu'en pensez vous?

— Ah, moi, répondit Ribauval, je n'en pense rien, je ne suis pas de la partie. Mais monsieur, — et il posait sa main sur l'épaule du nouveau venu, — monsieur s'y connaît, il est géomètre...

Je dus me contenir pour ne pas éclater, et me mis debout. Alors l'arpenteur, sans parler davantage, prit ma place, tira lentement de sa poche un mètre qu'il déplia, et, sur mon châssis tout mouillé encore, se mit à mesurer la hauteur des hêtres du premier plan et la hauteur de la façade du château toute lumineuse au milieu de la clairière lointaine où débouchait l'avenue. Quand il eut fini, l'homme à la redingote rapée parla :

— C'est bien peint, déclara-t-il, avec une prétention comique, mais c'est sans proportions. La tour du château a exactement trente-cinq mètres d'élévation, les hêtres de l'avenue en ont à peine vingt; or vos arbres sont plus grands que la tour...

Ribauval se rangeait à cet avis impératif d'un mouvement répété de la tête. Je ne savais s'il fallait rire ou me fâcher... Cependant, je voulus essayer de convaincre ces deux philistins de leur erreur. Avec assez d'emportement, je leur dis :

— En principe, cela est juste : mais l'éloignement fait paraître le château plus petit que les arbres. La perspective...

— La perspective, interrompit le marchand de pilules sur un ton tranchant, je m'en moque ! Je ne connais que la nature, moi !...

L'HUMOUR ET L'ESPRIT

L'humour et l'esprit sont deux choses assez distinctes. Il n'est pas facile, cependant, d'expliquer les nuances qui créent leur disparité. Une enquête menée l'hiver dernier dans *Gil Blas*, auprès de divers écrivains, n'a donné sous le couvert de réponses plus ou moins ornées de l'un ou l'autre de ces dons, que des défaites élégantes. Voici, par exemple, ce qu'écrivait Bernard Shaw, le célèbre ironiste anglais :

« L'humour ne peut pas être défini. C'est une *primary substance* (une substance primaire) qui nous fait rire. Autant essayer d'expliquer un dogme ».

De M. Israël Zangwill :

« L'humour est un sourire dans le regard de la sagesse ».

Quant à M. Faguet, le prince de la critique contemporaine dont l'intelligence est sans doute réfractaire aux futilités de l'esprit, sa réponse est celle-ci :

« J'ai cru savoir ce qu'était l'humour. J'ai cru savoir que c'était le don ou l'art de dire des choses comiques avec un sang-froid imperturbable. Mais j'ai lu de très gros livres anglais sur l'humour. Et depuis je ne sais pas ce que c'est que l'humour ».

On pourrait objecter au distingué critique qu'il n'est cependant pas si difficile que cela de comprendre ce qu'il y a de tranquillement comique dans une phrase comme celle-ci, pour ne citer qu'au hasard :

« Le ciel avait destiné M. Smallway à vivre dans un monde paisible; mais il avait oublié de créer ce monde paisible pour M. Smallway » (De Wells : *La guerre dans les airs*) — ou de pittoresque et calme ironie dans cette boutade d'un héros de Kipling :

« Et j'en ai fait un mensonge, en somme (d'une circonstance soi-disant vécue par lui) car la vérité est une chose toute nue, et si, par accident, elle se trouve arrachée du fond de la mer, il sied à un gentleman ou bien de lui prêter un petit jupon imprimé, ou de tourner le nez au mur et de jurer qu'on n'a rien vu ». (*Un fait.*)

Il est assez malaisé, d'ailleurs, de donner une idée de l'humour anglo-saxon en ne citant que des phrases isolées. C'est la pensée tout entière qui, même à travers les cir-

constances en apparence les plus graves, apparaît tournée vers une préoccupation comique. Tel livre de Kipling, de Wells, bien que n'ayant pas un but humoristique déterminé, est, d'un bout à l'autre, d'une originalité savoureuse et burlesque qui, durant toutes les péripéties de l'intrigue, tient le lecteur sur la voie du sourire, sinon du rire franc. J'avoue, par contre, que la verve de Mark Twain qui fut, et est encore, après la mort de ce maître, si prisée en pays anglo-américains, me paraît souvent forcée, rabâchée, paresseuse à la repartie, tournant et se retournant autour de vécilles qu'il faut bien de la bonne volonté pour déclarer comiques ou simplement pour y trouver excuse à commentaires humoristiques. Je crois que pour apprécier cet ironiste à sa juste valeur, il faut être vraiment Anglais ou Américain né.

Pour en revenir à l'enquête de *Gil Blas*, d'autres écrivains, dont M. Jules Claretie, déclarent l'humour « presqu'indéfinissable ». Seul, M. Tristan Bernard, le maître incontesté de l'humour en France, « brûle », comme on dit au jeu de cache-cache, en tournant autour de son thème :

« Depuis mon enfance, je me suis habitué à raconter simplement ce que je voyais, sans réticences, et à penser librement sans préjugés. Je ne me figurais pas du tout que j'allais faire rire les gens. Je croyais n'être que sincère : il paraît que j'étais très drôle... J'ai cru pendant un temps assez long qu'ils se moquaient de moi, et pendant ce même temps ils ont cru que je me moquais d'eux. C'est ce dont je me suis aperçu à un moment donné. Alors, n'est-ce pas ? j'ai profité de la situation. Les circonstances m'ayant imposé cette double carrière de la drôlerie, j'ai obéi tranquillement aux circonstances. J'avais été drôle sans le faire exprès (1)... Je dois dire qu'à ce moment j'étais moins heureux. La plupart des gens riaient encore de ma confiance, mais j'ai cru remarquer cet indice inquiétant : certains riaient moins. Alors je suis revenu à mon ingénuité première. J'ai compris que, comme par le passé, il fallait dire les choses ainsi qu'elles me venaient et non

(1) Cette phrase fut imprimée telle que dans *Gil Blas* ; mais n'a-t-elle pas été tronquée par mégarde ? Il me semble que le sens en est incomplet. Pour s'accorder avec les propositions suivantes, il faudrait, je crois, s'exprimer en ce sens : J'avais été drôle sans le faire exprès, *je devins drôle sciemment*.

pas ainsi que l'usage me commandait de les dire. Je crois que c'est là le secret de l'humour... Pour être drôle — ou pour être triste — il faut être l'écho sincère de la réalité ».

Oui; sincère. Et la différence qui existe entre l'humour et l'esprit pourrait venir de ce que le premier, sans être dénué de spontanéité, l'est cependant d'artifice, tandis que le second est presque toujours le résultat d'une idée contente de soi, lâchée en gerbe éblouissante pour la galerie. En somme, je crois que l'on pourrait définir l'humour : La bonhomie de l'esprit.

L'esprit est un vin qui pétille, qui fuse, élabousse, salit, parfois; l'humour, un hydromel qui sait épanouir les faces, secouer les ventres, élargir les bouches, sans rompre les digues de ses flacons ni maculer les nappes; sans même, souvent, bannir des lèvres qu'il mouille, le pli d'apitoiement qu'y vient d'imprimer le voisinage d'une souffrance ou d'une misère. Cela est si vrai, que plusieurs écrivains de génie ou de grand talent, tels, en Russie : Gogol, Dostoïevski, Tourgnéïef; en France : Daudet, Jules Renard, Frapié; en Angleterre : Richardson, Sterne, Dickens, ont su mêler aux situations les plus poignantes de leurs nouvelles ou de leurs romans, une sorte de pittoresque comique dans les détails qui ne nous offusque pas du tout, ni n'enlève rien à l'attendrissement ou à la pitié que les faits mis sous nos yeux nous inspirent; bien au contraire, qui les double toujours, car elle ne fait que mettre plus de précision, de vérité, d'à-propos dans leurs tableaux de la douleur, laquelle s'accompagne si souvent, en la vie, d'accessoires bouffons.

L'humour peut donc s'harmoniser avec la sensibilité, l'esprit jamais.

Voltaire, Rivarol sont les représentants les plus brillants de l'esprit en France; viendrait-il l'idée de qualifier d'humour leur persiflage ?

Il semblerait que l'esprit proprement dit fût l'apanage des peuples latins ou du Midi; l'humour, celui des peuples du Nord, ou du moins de ceux qui possèdent les dons qui caractérisent le tempérament et la culture de ces derniers.

Ainsi, si les Polonais que Balzac a justement appelés : les Français du Nord, ont infiniment d'esprit, ils sont, à mon avis, complètement dénués d'humour. Eux-mêmes le reconnaissent, ce que prouve l'article suivant paru l'hiver

dernier dans le *Kurjer Warszawski* (Courrier de Varsovie) à propos de la traduction d'un livre de Jérôme, le célèbre humoriste anglais, par Boleslaw Rachlewicz.

« Jérôme appartient, après Mark Twain, aux humoristes les plus populaires de l'Amérique et de l'Angleterre. Mais en Angleterre et en Amérique, les gens sont beaucoup plus aptes au rire — à un certain rire, du moins — que nous autres. Il leur suffit d'un humour cousu de fil blanc, dépourvu de finesse; il leur suffit d'une situation comique forcée, de faire flirter le lecteur avec une bonne grosse farce en lui tapant familièrement sur l'épaule. C'est cette méthode que Jérôme-Jérôme emploie, et aujourd'hui il ravit des milliers de lecteurs. En Pologne, où les gens ne savent pas rire, le triomphe de l'humour est beaucoup plus difficile. Il vaut la peine, pourtant, de lire le livre qui nous occupe : *Trois gentlemen dans un bateau*, ne fût-ce que pour faire connaissance avec le genre d'humour qu'il représente. Quelques traits pourront éveiller le rire, seulement le rire du lecteur polonais sera toujours privé de sincérité et de spontanéité ».

N'est-ce pas exactement ce qu'écrivait sur le même thème un critique français? En revanche Jérôme et ses pairs sont très bien compris et goûtés par les Russes.

* * *

Il serait curieux de savoir si l'homme a reçu dès l'instant de sa création, ou du moins dès le début de son évolution primitive, le don du rire qui lui est propre et qui le distingue — en ses manifestations extérieures, peut-être, seulement? — des autres créatures animées. La tradition ne nous a pas conservé les bons mots d'Adam, le plus ancien de nos ancêtres connus; les « rosseries » d'Eve; les a-peu-près de leurs descendants plus ou moins proches, et c'est dommage; car à connaître les graves facéties qui président à certains événements de l'histoire des Hébreux et autres peuples antiques, on peut supposer que dans leurs five o' clock pomme, dans leurs raouûts accompagnés de vins semblables aux produits de la vigne de Noé, ces vénérables patriarches firent, tout comme nous, leur petit Tristan Bernard, leur Willy, leur Gyp, leur Mark Twain. Nous savons, en tout cas, que les Romains maniaient l'épigramme et la réplique en matres : Scipion se promenait avec Hannibal, son adversaire malheureux.

La conversation tomba sur les chefs d'armée. Hannibal proclama que le premier de tous était Alexandre, le second Pyrrhus, et lui, Hannibal, le troisième. — Que serait-ce donc, répondit Scipion, avec un fin sourire, si je ne t'avais pas vaincu ?

Cicéron, on le sait, aimait si fort à émailler ses discours de plaisanteries et de brocards, que cela déplaisait à beaucoup de ses concitoyens et lui fit parmi eux une réputation de malignité. Quant à Lucullus, ne trouva-t-il pas très spirituellement la réprimande qu'il fit à son cuisinier lorsque, dînant seul chez lui, et trouvant la chère médiocre, il lui dit : « Ne savais-tu donc pas que Lucullus dînait chez Lucullus ? »

Le « sel attique » dont le renom vivra à travers les siècles, et qui est le suprême de l'élégance dans l'esprit, nous a transmis quelques-unes de ses manifestations parmi lesquelles ce modèle d'échappatoire si fine, si bonhomme qu'est la réplique de Philoxène au tyran de Syracuse, Denys l'Ancien qui le mettait pour la seconde fois en demeure de juger ses mauvais vers : « Qu'on me ramène aux Carrières ». Et les reparties d'Alexandre-le-Grand : à la mère de Darius qui prenait pour lui son favori Ephes-tion : « Celui-là est aussi Alexandre » ; à Parménion qui lui conseillait en ces termes d'accepter les offres brillantes de Darius : — J'accepterais, si j'étais Alexandre. — Moi aussi, répliqua le héros, si j'étais Parménion.

Pyrrhus ne montra pas moins d'à-propos, lorsqu'il répondit aux courtisans qui le félicitaient de sa victoire à Asculum : — Encore une victoire comme celle-ci, et je suis perdu.

Sylla avait un visage rouge foncé parsemé de taches blanches.

« Le visage de Sylla, dit un Athénéen, est une mûre saupoudrée de farine ». (Le sucre en poudre n'était pas inventé.)

Et les comédies d'Aristophane ? Les fables d'Esopé ? Tout cela regorge d'esprit, du meilleur, de celui sur lequel ni les fluctuations de la mode, ni le snobisme n'ont de prise.

La Fable antique elle-même, n'est pas exempte d'à-côtés comiques. Voyez Midas, voyez Icare et Cassandre. Et Jésus, le destructeur des dieux païens, n'égayait-il pas

parfois lui-même ses discours profonds d'un peu d'humour ? Mais c'était l'humour de Jésus, par conséquent un humour plein de sagesse, de discrétion, d'indulgence... Toute l'Eglise repose sur la base de son jeu de mots divin : « Pierre (1), tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ».

Plus une nation se civilise, plus ses discours s'ornent de cette légère parure qu'est l'esprit. On a souvent appelé l'esprit, un don superficiel. Je crois que l'on ne peut médire ainsi d'une faculté si étroitement unie à l'intelligence et à sa culture. Tous les savants, tous les grands hommes sont spirituels à leurs heures. Mais l'humour qui est bien, comme l'appelle Bernard Shaw, une substance primaire, est moins le propre du raffinement des goûts et de la culture qu'il n'est naturel à chaque intelligence un peu avertie du sens grotesque de certains côtés de l'existence. Chez les peuples qui ne sont délivrés que depuis peu des limbes de la barbarie, donc, l'esprit ne se dégage pas d'une façon nette de l'humour. On ne peut étiqueter avec précision, par l'une ou l'autre de ces dénominations, les œuvres, ou simplement les « mots » qui résultent de l'observation comique. Ce qui est toujours bien distinct, c'est le « genre », d'après ses aptitudes, ou son tempérament, qui fait le fond de l'humour ou de l'esprit d'une nation. En France, l'esprit fut de tout temps gai, malicieux, impitoyable pour les ridicules ou les travers du prochain. Charlemagne, déjà, raille son fils Louis, roi d'Aquitaine, qui était pieux et... économe : — Vous ne donnez que votre bénédiction, et encore, si on vous la demande; ce n'est pas assez.

Au IX^e siècle, dans le conte du Vilain qui conquiert le paradis par « plaid » (plaidoyer), saint Pierre s'entend apostropher par l'âme de Jacques Bonhomme à qui il refuse l'entrée du paradis, sous prétexte qu'elle ne lui fut recommandée par personne : « Beau Sire Pierre, Dieu s'est bien trompé quand il vous a fait son apôtre, et ensuite son portier. Vous l'avez renié trois fois; laissez passer plus loyal que vous ».

Plus tard, La Hire, capitaine de Charles VII, priaît Dieu avec cette désinvolture toute gauloise : « Seigneur

(1) Pierre, en syriaque Kepha, en grec Petros; surnom que l'on donne à l'un des fils de Jonas, Simon, qui devint l'apôtre de Jésus et le chef de son Eglise.

Dieu, fais pour La Hire ce que tu voudrais que La Hire fit pour toi, si tu étais La Hire et que La Hire fût Dieu ».

Au XV^e siècle, dans la littérature, les *Farces*, l'*avocat Patelin*, un peu plus tard Rabelais avec ses fils immortels : *Gargantua*, *Pantagruel*, *Panurge*, représentent l'esprit résolument bouffon qui n'est pas l'humour tel que nous l'entendons aujourd'hui, car notre humour, à nous, bien moins naïf que celui de nos pères est aussi plus mesuré, plus pince-sans-rire; et qui n'est pas, non plus, l'esprit brillant, mordant, précis, représenté par Molière, Regnard, Beaumarchais, Voltaire, Rivarol, ni l'ironie bénévole et fine de La Fontaine; mais qui semble être amalgamée de tous ces divers éléments dont la scission, de nos jours, est si complète, que nous avons, d'emblée, parmi les auteurs contemporains dont la verve dilate nos rates ou plait à l'atticisme de notre gaieté, distingué ceux qui méritent l'une ou l'autre de ces qualifications : humoristique, spirituel. On dit : l'esprit de Gyp, de Donnay, de Lavedan, de Courteline, de Forain; on dit : l'humour de Tristan Bernard, de Mirande, de Wells, de Jérôme; on dit : l'humour anglais, américain, russe, allemand; on dit : l'esprit français, italien, etc. Quant à Willy, on peut, je crois, indifféremment baptiser de l'une ou de l'autre de ces appellations sa folle fantaisie qui tient de tous les genres, depuis le bouffon le plus échevelé jusqu'au pince-sans-rire le plus anglo-saxon. Sa manière est d'ailleurs, éminemment sympathique, car elle effleure toutes les critiques, tous les éreintements, toutes les « rosseries », sans jamais sortir d'une sorte de « je m'en fichisme » bon enfant qui, s'accolant à l'érudition la plus authentique, la plus variée, à l'esprit d'observation le plus serré, au véritable fond de clacissisme de la phrase, donne tous les délices à la gaieté, sans jamais favoriser en rien — bien que ceci semble un peu paradoxal — la sensibilité, le goût ou les croyances. (Je ne parle pas des Claudines, ni de Minne qui ne sont pas des œuvres humoristiques.)

La tradition populaire, avec les créations des écrivains, ont animé nombre de types autour desquels s'exerce indéfiniment la verve d'une nation et qui représentent bien le genre d'humour ou d'esprit de chaque pays; tels, si nous voulons caractériser l'esprit latin : En Italie, Pulcinella (Polichinelle), Arlequin, Pantalon. Paillassa, dont les

noms sont passés dans toutes les langues pour désigner : le premier, la goguenardise rusée de l'homme à qui les ressources les plus désinvoltes ne sauraient manquer; le troisième et le quatrième, la grosse farce de tréteaux; le second, l'esprit vif, déluré, qui ne se pose nulle part, et qui, d'un coup de batte, fait jaillir à la grande joie du public, les arguments qui pourraient, en toute bonne foi, lui faire défaut. Tous portent la marque de la liesse italienne qui, comme le fond du caractère de ce peuple, est tour à tour circonspecte, servile, ou d'une exhubérance et d'une superbe toutes méridionales.

En France, nombre de fantoches ont alimenté la gaieté nationale. C'est, pour n'en citer que quelques-uns, dans les anciennes « Farces » de tréteaux : Jocrisse, Lustucru (valet niais qui, sur une réprimande de son maître, voulant en finir avec ses jours, s'écrie sérieusement : Qu'on m'apporte un puits!); plus tard, Bobèche, et son ami Galimafré, pitres dont la verve endiablée dérida la moustache des grognards de l'Empire et fit sourire, derrière leurs face-à-main, les muscadins et les belles-petites de la Restauration; plus tard, encore, Calino qui, paraît-il, a réellement existé. Il aurait été garçon de boutique chez un antiquaire qui, l'ayant chargé un jour, de faire raccourcir une canne trop longue, au manche d'un grand prix, le vit avec stupéfaction, rapporter la canne décapitée et privée de ses plus précieux ornements. — Malheureux, s'écria le marchand en s'arrachant les cheveux de désespoir; pourquoi n'as-tu pas fait raccourcir la canne par le bas, où il n'y avait nul dommage à attendre? — Monsieur, répondit Calino, c'est du haut qu'elle était trop longue. Enfin, plus récemment, nos pères ont assisté au baptême de M. Prud'homme, la création d'Henri Monnier; de Gavroche, apparu, pour la première fois aux bourgeois de Paris dans *Les Misérables*; d'Auguste, le Jocrisse des cirques modernes; de M. de La Palisse, en attendant que quelques types des œuvres de Tristan Bernard passent à l'immortalité.

Tous ces personnages font, chacun dans leur genre, tourbillonner autour d'eux les étincelles de l'esprit populaire français si friand de « blague », de rire, de saillies, de moquerie, que les circonstances les plus tragiques de l'histoire ou de la vie nationale vont jusqu'à servir de thème à des manifestations joyeuses dont le goût, d'ail-

leurs, n'est pas toujours du meilleur aloi, témoin ce « jeu de la guillotine » propagé dans les salons sous le Consulat et le premier Empire, et qui consistait à parodier, en s'accompagnant de lazzis et de rires, les exécutions de la Terreur. Témoin encore la « danse des apaches » qui, mimée depuis quelques mois sur les scènes des music-halls parisiens, chatouille perversément les nerfs du public par la brutalité de ses attitudes et la canaillerie de son « esthétique ».

* * *

Dans le domaine de la caricature par l'image, on peut aussi distinguer entre l'esprit et l'humour, et toujours il reste que les nuances qui constituent leur disparité, sont celles que j'ai essayé d'indiquer au commencement de cette étude. Dans la grâce fantaisiste de Capiello, dans la profondeur, l'amertume de Forain; dans l'élégante ironie d'Albert Guillaume, la roserie philosophique de Bac (qui est non seulement un caricaturiste du genre que l'on pourrait appeler classique, mais encore l'écrivain finement original du *Fantôme de Paris*); dans la férocité piquante de Léandre, de Sem, la diversité féconde de Draner, de Huard, de Henriot, les principaux représentants de la caricature en France, apparaissent résolument les caractères de l'esprit latin dans la plénitude de sa variété grivoise, malicieuse, légère, ou terriblement sceptique et méchante. Tandis que Mirande, Hellé, Rabier mettent dans leurs dessins baroques toute la passivité, toute l'extravagance amusée et largement philosophe qui caractérise l'humour anglo-saxon, ou german, ou slave, dont on ne peut pas dire qu'il fait rêver, ou flagelle, ou enseigne, mais qui donne à notre besoin de rire tout son épanouissement et à notre conception du ridicule toute la béatitude d'une tolérante et large philosophie.

Tout le monde connaît les savoureuses caricatures du *Punch* qui, reproduites par la plupart des journaux illustrés de l'univers civilisé, portent partout la marque de l'esprit anglais. L'engouement qu'elles provoquent ne prouve-t-il pas que l'humour britannique est beaucoup moins aléatoire et incompris que d'aucuns veulent bien le dire? Il est vrai que là le dessin explique d'une façon concrète ce qu'il y a parfois de diffus et de subtil dans les œuvres des humoristes de la pensée, pour les esprits

paresseux ou insuffisamment avertis des multiples formes de la fantaisie humaine.

Pour ce qui est du rire allemand, les journaux qui le représentent le mieux sont : le *Simplicissimus*, le *Lustige-Blätter* et le célèbre *Fliegende Blätter* (Feuilles volantes), dont les caricatures, de tout premier ordre comme dessin, exécutées par les meilleurs artistes de Munich, s'accompagnent de commentaires au sel de la qualité la plus fine, épiçant une gaieté qui tient le juste milieu entre l'esprit tel qu'il apparaît dans cette étude et l'humour, et qui dément l'injuste réputation de bêtise faite à leurs ennemis par les Français. Je ne dis pas que tous les Allemands soient spirituels, mais il y en a certainement qui le sont. Se peut-il de meilleur esprit que cette fantaisie pince-sans-rire d'une annonce faite, d'après la légende, par un sujet de Guillaume II, dans un journal de je ne sais plus quelle ville de son pays : « Je cherche un appartement de huit à dix chambres. Le prix importe peu; mais il faut que les plafonds en soient hauts et les portes larges, car quand ma femme a son nouveau chapeau, elle ne peut passer par les portes de notre appartement actuel et elle est obligée d'aller chez mon ami Fritz ».

* * *

Le Russe, lui, a peu de prestesse dans la compréhension, car l'intuition qui est une qualité éminemment latine lui manque pour s'orienter, et sa façon de faire est plus plaisamment pittoresque que spirituelle; pourtant, elle est loin d'être exempte de saveur, et sa conception des éléments comiques de l'existence est souvent rendue avec un bonheur d'expression qui ne le cède en rien — bien au contraire — aux manifestations peut-être un peu trop guindées de l'humour anglo-américain. Tout le monde, en Europe, a goûté le roman satirique incomparable que sont *Les Ames mortes* de Gogol, et son *Revisor* et son désopilant *Mariage* dont le Théâtre du Parc joua l'adaptation en français faite par M. Paul André, et son *Manteau* dont le héros, Akakii Akakiievitch semble, ainsi que le fait remarquer M. Waliszewski, le brillant auteur de la *Littérature russe*, un ancêtre du Pécuchet de Flaubert, avec cette différence dans la manière d'être présentés par leurs pères littéraires respectifs, que Flaubert s'acharne avec haine sur l'ami de Bouvard, tandis que Gogol — et c'est bien là la caracté-

ristique de l'humour, en général, et de l'humour russe, en particulier — plaisante son héros avec une arrière-pensée de tendresse et de pitié, le tenant pour un de ces êtres ingénus, dont les maladresses, même, et les naïvetés nous sont chères.

Saltykof, dans ses satires en prose : l'*Histoire d'une ville*, les *Récits innocents*, a égalé, parfois, en verve, son génial devancier. Voyez ce trait d'une de ses nouvelles intitulée *Boumaga* (Le document, le papier d'affaires). Les employés d'une petite ville se passent et se repassent le document sans parvenir à rien déchiffrer de son sens. Arrive un archiviste qui s'offre à les tirer d'embarras. — Tu as compris, lui demandent les tchinovniks, saisis d'admiration ? — Non ; mais je peux y répondre.

Et Tourgnéniéff au doigté si fin ! Et Lieskof avec son impayable *Cher Amour*, rustre moscovite soupçonné de nihilisme par la police pour avoir gagné l'étranger afin d'échapper aux entreprises d'une gouvernante allemande et qui promène à Paris ses cheveux préhistoriques, sa barbe inculte, son appétit septentrional et ses instincts de demi-sauvage que ne captivent nullement les splendeurs de la civilisation ! Et de nos jours Léikine, le spirituel écrivain des ridicules de la classe marchande de son pays !

Il paraît à Moscou deux excellents journaux humoristiques : *Boudilnik* (Le réveil-matin) et *Satiriconn* qui flagellent avec la dose de nonchalance et de bonhomie qui sont propres au caractère russe, sous le couvert d'une caricature outrée, les ridicules de leur peuple et ceux de l'étranger, de l'Allemand et du Français particulièrement. Ils seraient sans doute bien plus piquants encore, si le manque absolu de liberté dont la presse étouffe au pays des tsars, n'empêchait leurs collaborateurs de mettre en scène les sujets les plus capables d'inspirer la satire en leur patrie.

Quant aux Polonais, leur principal journal humoristique est *Mucha* (1) (la mouche) qui, à défaut du gouvernement russe, lequel a su river aux poignets des écrivains du pays conquis les menottes de son impitoyable censure, se rabat sur le dos de leurs oppresseurs allemands et sur celui des Juifs, éternel objet de risée et de mépris pour le Slave.

La *Cigogne* (*Bocian*) (2) éditée à Cracovie est leur

(1) Prononcez : Moukha.

(2) Prononcez : Botchiann sans appuyer sur tch.

Journal amusant. Son illustration libertine soulignée de légendes légères et grivoises, montre quelle affinité relie l'esprit polonais à l'esprit français, ainsi que leur préoccupation pareille et constante de la femme, du flirt et de la bagatelle.

* * *

Je regrette de n'avoir pas fait connaissance avec l'esprit espagnol qui ne doit pas manquer de fantaisie, si l'on prend pour point de repère cette étourdissante bouffonnerie qu'est l'immortel Don Quichotte de Cervantès.

La verve hongroise m'est également peu familière; mais j'ai vu souvent causer entre eux ces brillants descendants des Finnois, et à leurs regards vifs, à leurs fins sourires, à toute leur attitude amusée, j'ai deviné que les choses qu'ils se disaient devaient être ornées amplement de cette grâce de l'intelligence qu'on appelle l'esprit. J'ai lu d'ailleurs quelque part qu'un de leurs prélats jugeait ainsi ses compatriotes: « Leur incontinence de langage est un de leurs défauts. Si les Hongrois s'assemblent pour conférer sur les chemins vicinaux, par exemple, ils commencent par régler les affaires du monde entier; puis ils vont dîner et les chemins vicinaux sont renvoyés à l'an prochain ».

D'abord, cela n'est pas mal observé du tout; et puis, si les Hongrois parlent tant, ils doivent certainement avoir autre chose à dire que des bourdes, ne croyez-vous pas?

Par contre, j'ai souvent l'occasion de parcourir un bon journal tchèque: *Humoristické Listy* (Feuilles humoristiques) et je me convaincs chaque fois davantage que, contrairement à ce qu'ils croient, les Français n'ont pas monopolisé l'esprit mais qu'il a droit de passe en tout pays, et qu'il est, souvent, là où on le soupçonne le moins d'exister, abondant et de qualité supérieure. Je me souviens d'un dessin de cet hiver représentant un couple de Tyroliens, de ces Tyroliens dont Heine, encore un génial humoriste, celui-là (1), a dit: « Les Tyroliens sont beaux, enjoués probes, honnêtes et bornés au delà de toute expression. C'est une race d'hommes sains, peut-être, parce qu'ils sont trop sots pour être malades ». Donc, la gravure du journal

(1) Un humoriste de l'école du « rire à travers les larmes » comme Dickens, Sterne, Gogol déjà cités, qui ne plaisantent que pour cacher leur attendrissement ou leur amertume.

tchèque représentait un couple de Tyroliens arrêtés dans une des salles du Louvre, devant la place où était, avant sa disparition, suspendu au mur, le chef-d'œuvre de Léonard de Vinci. — Tu vois, dit le mari, c'est là qu'était la fameuse Joconde : là où il y a maintenant ce carré de papier peint. — Mais, répond la femme doucement, placidement, ce papier est aussi bien joli.

Et il fallait voir les mines sous le chapeau national !

* * *

La Belgique, dans ce tournoi international d'esprit et d'humour, nous apparaît portant, comme sur la plupart des autres terrains, les couleurs des deux peuples dont les éléments ont formé l'unité primitive de la nation. Si l'humoriste est Flamand, en quelque langue qu'il écrive, sa verve large, terre-à-terre, truculente, aura beaucoup des caractères de l'humour allemand avec, cependant, son originalité propre et quelque chose de plus épanoui, de plus bénévolement narquois, de plus candide aussi, pourrait-on dire. On voit tout de suite, en imagination, le rire qui l'enfle, déridier de bonnes joues rouges, rebondies, luisantes à force d'avoir reçu la rude caresse des ablutions, et nettes comme le carreau des demeures ancestrales.

Deux noms sont célèbres dans les fastes humoristiques de la Flandre : celui du grand Charles De Coster dont tout le monde, en Belgique, connaît le délicieux *Thyl Ulen-spiegel*, et celui d'Eugène Demolder qui créa le fantaisiste pays d'Yperdamme et conta les légendes facétieuses du bon saint Nicolas cher à nos jeunes années. Ce sont deux humoristes très fins, très originaux et très « terroirs ». Ils caractérisent parfaitement l'humour belge de pensée flamande qui n'a rien demandé et, par conséquent, ne doit rien à personne.

Si l'auteur de « bons mots » ou d'œuvres plaisantes est Wallon ou de culture exclusivement française, en sa verve apparaissent immédiatement les traits de la grande famille intellectuelle gauloise : agilité, fronde, sensibilité légère, malice. Qui se douterait en France, que F. de Croisset est Belge ? Maurice Hennequin, Mars, le dessinateur, ne passent-ils point en tous pays pour être Français ? La muse de Théo Hannon porte la robe largement échancrée — bien qu'infiniment plus précieuse de tissu et de tons — des commères de Revues parisiennes et F.-Ch. Morisseaux,

récemment disparu troussait des chroniques que ne désavoueraient pas ses confrères d'Outre-Quévrain, pour m'exprimer comme écrivent quelquefois les journaux belges. Quant à Léon Tricot ce n'est pas aux lecteurs de cette revue qu'il faut en signaler la verve enjouée et volontiers mordante.

Quel dommage que la famille Kakebroeck ne puisse être bien comprise que des Belges — et des seuls Belges que frappe jusqu'à la crispation, l'horreur du parler « belge » — ! Elle contribuerait certes largement, avec les œuvres des auteurs cités plus haut, au bon renom de l'esprit belge traité un peu trop injustement, parfois, chez nos voisins et congénères en littérature et en langue. Au moins, fut largement goûtée en pays étrangers, cette perle d'observation, de fantaisie charmante, de grâce dans le comique qui est *Le Mariage de Mademoiselle Beulemans*, ce triomphe de notre théâtre national que des critiques français ont été, sans ergoter, jusqu'à baptiser : du « petit Molière ». N'est-ce pas là l'œuvre qui pourrait caractériser la tendance que j'appellerai « mixte » de l'esprit belge à savoir : l'alliance dans le domaine de l'intellectualité, comme en celui des choses mercantiles, pratiques, tangibles, où ils nous ont créé une si puissante personnalité; des deux principes qui forment la nationalité de notre petit pays; qui s'y coudoient, s'y soudent entre eux, s'y combattent, apportant chacun dans le camp étranger — ou ennemi, hélas! — un peu de génie, des penchants, des qualités bonnes au mauvaises de sa race. C'est en se laissant diriger par ces deux éléments extraordinairement vivaces qui se complètent l'un l'autre, au lieu de chercher à imiter les Français — sauf, bien entendu dans la perfection de leur langue — que, je le crois bien, les écrivains belges conquerront toute leur originalité, aussi bien sous le rapport du comique que sous celui du grave et de l'élevé.

* * *

Quant à l'humour scandinave je dois avouer en toute humilité qu'il m'est complètement inconnu. Je dis l'humour et non l'esprit avec intention, tout ce que je sais du tempérament et des mœurs des peuples de la race du Nord m'inclinant à croire que je ne me trompe pas quand je choisis le premier de ces termes pour désigner leur faculté

comique. Peut-on déduire des affinités de cultures, de coutumes, de climat, et dans une certaine mesure d'origines de ces descendants des Northmen avec les Russes (1), que sur le terrain du plaisant, leur ressemblance avec ce peuple doit logiquement se continuer? Peut-être bien. Mais la certitude, et par conséquent les exemples me manquant, ces considérations ne pourraient que médiocrement exciter l'intérêt. Et comme la plupart des nations de l'Europe ont reçu, ici, le tribut équitable, qui revient à l'esprit de chacune d'elles, terminons en faisant remarquer, pour expliquer les divers aspects que présente la réalisation du sens plaisant chez les peuples, que chacun a le genre d'esprit ou d'humour qui convient à sa langue, à son tempérament, à ses mœurs, à son climat même. De là, la grande difficulté pour les gens qui ne connaissent que leur pays, leur parler, leurs habitudes, de comprendre les facultés comiques — ou autres — d'une nation étrangère. Et, chacun de se proclamer supérieur à son voisin! Longtemps l'Anglais, par exemple, l'Anglais en voyage, surtout, défraya la verve des comédies et des vaudevilles français; aujourd'hui, ce sont tous les étrangers, n'importe lesquels, pourvu que ce soient des étrangers... En revanche, les Anglais, les Allemands, les Russes font volontiers paraître sur les planches de leurs théâtres comiques le Français vantard et muscadin. Pour le Français, le Belge est le « bon Belge » terme évident de mépris, car il y a une différence, n'est-ce pas, entre un « *bon Belge* » et un « *Belge bon* », comme entre un *bonhomme* et un *homme bon* (voyez Larousse). Et cette appellation forme à elle seule une singulière antithèse, puisque *belge*, en kimrique, langue de nos lointains aïeux, signifiait: *belliqueux*. D'autre part, les « bons Belges » n'épargnent pas aux Français vaniteux et hâbleurs, le dédain de leur parfait bon sens.

Dans le domaine du grave, il suffirait, pour montrer l'incompréhension du génie étranger par les meilleurs

(1) Les varègues ou variagues, tribu scandinave, furent, on le sait, appelés au IX^e siècle par les slaves de l'Ilmen pour mettre l'ordre en leur pays; s'y établirent, et, selon certains historiens, s'assimilèrent si bien les Russes — qui ne s'appelèrent ainsi que dès lors du nom d'un canton de la Suède: Rouss — que le peuple grand-russien actuel serait, en grande partie, d'origine scandinave.

artistes et les meilleurs écrivains, de citer: le *Faust* de Goethe défiguré jusqu'à la parodie, malgré l'agrément de la partition, par Gounod; Shakespeare, bafoué en la personne d'Hamlet, par le chromatique opéra d'Ambroise Thomas; Wagner, Ibsen ne recueillant les lauriers de la critique en la plupart des pays d'Europe — en France surtout — que vingt ans et plus après la première représentation de leurs œuvres. Que de fois j'ai entendu citer Henri Heine comme un poète gentil, gracieux, badin, sans plus! Il y a peu de temps, j'eus la surprise de lire dans un grand journal parisien, sous la signature d'un écrivain de talent, M. Marcel Boulenger, ces lignes extraordinaires concernant le génial poète — non pas allemand, M. Boulenger, mais Juif, ce qui est bien différent lorsqu'il s'agit de soi-disant *traîtrise* envers son pays et d'*internationalisme* : « Henri Heine put être un petit poète agile, aimable et non sans gentillesse. Quiconque sait l'Allemand s'en porte garant, soit... D'Henri Heine traduit, il reste quelque badinage dont on ne se dégoûte pas toujours immédiatement (!) et certaine sentimentalité un peu jolie quelquefois. Pourtant, à parler franc, tout ça n'est pas bien fin. Admettons, néanmoins, qu'en allemand cela semble délicieux ».

Faisons à M. Boulenger l'honneur de croire qu'il n'a pas lu le poète sur lequel il écrit. Henri Heine aimable! « Gentil » le génial émule d'Aristophane! Pas fin, le délicat écrivain des *Reisebilder*! Courbez la tête, ô le plus ironique, le plus sceptique, le plus désabusé des poètes! Recevez la couronne de myosotis que vous décerne le collaborateur de *Gil Blas*! A vos côtés s'agenouilleront peut-être pour recevoir le même honneur, Byron, Lermontof, Leopardi, Poe?...

La langue est un outil si précis, si approprié au génie d'un peuple; la manifestation d'un art quelconque est quelque chose de si personnel, de si bien pétri par des siècles d'aspirations, de croyances, d'émerveillements, de culture, que vouloir transporter l'une ou l'autre avec toute sa perfection dans le domaine de la traduction est chose presque impossible, ou qui demanderait, en tout cas, une érudition beaucoup plus internationale que celle dont s'accommode aujourd'hui une sorte de charivarisme universel, lequel isole bien plus les différents pays les uns des

autres que ne le font les distances, si aisément franchies depuis l'invention des chemins de fer, des paquebots, des automobiles — en attendant que les aéroplanes, les hydroplanes et autres appareils exigés par la fièvre de vitesse qui nous brûle, deviennent, eux aussi, des instruments de transport populaire.

N'est-il pas accablant de songer que de Kieff, par exemple, où j'habite, à Bruxelles, la capitale de mon pays d'origine, distance qui demande en tout, non pas en rapide, mais en train plus ou moins express, cinquante heures de trajet, il faille, pour nous faire comprendre pendant la route, nous servir de quatre idiomes complètement distincts les uns des autres et qui, par conséquent, renferment tout un monde de subtilités locales: le russe, le polonais, l'allemand, le français. Et pour peu que l'envie nous prit de prolonger notre voyage de deux ou trois heures vers le Nord — vers les campagnes des Flandres, par exemple, et Terneuzen — il faudrait ajouter à ces quatre langues: le flamand, puis le hollandais... Il n'y a rien d'étonnant, dès lors, à ce que les arcanes de la pensée étrangère soient choses si impénétrables pour ceux qui ne s'y sont pas initiés avec sollicitude.

A Rome, jusqu'en pleine Renaissance, comme dans l'antiquité, ne désignait-on pas par le mot « Barbares » les peuples d'au-delà les frontières qui ne connaissaient la langue ni ne partageaient les coutumes italiennes? Et les Russes n'ont-ils pas appelés « Niemtsé », muets, les Allemands dont ils *n'entendaient* pas la langue? Et comme tout est éternel dans l'humanité, à travers la sottise et l'orgueil comme à travers tout ce qui est beau et grand, le chauffeur Brossette de la cruelle et superbe 628 E 8 de M. Mirbeau, résume cet état de choses séculaire par une de ces réflexions qui méritent bien, n'est-ce pas? de finir une étude sur l'humour et ces différentes phases: « Les Allemands, Monsieur, quel peuple de sauvages! Ils ne comprennent même pas le français. » Toute la folle injustice de la 628 E 8 repose sur cette manière de voir d'un chauffeur illettré, — ou humoriste.

LÉONIA SIÉNICKA.

A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Le Droit des Pauvres

Un tolle général a accueilli le projet de rétablissement du droit des pauvres, au profit de l'administration des Hospices, présenté au Conseil communal de Bruxelles. Tous les directeurs de théâtre, interviewés à ce sujet, ont protesté avec une égale énergie. Dame! dira-t-on, puis-
qu'ils sont orfèvres! On admettra pourtant que M. Josse puisse présenter parfois une argumentation sérieuse même et surtout quand il parle d'orfèverie. Au surplus, les arguments ne manquaient pas, depuis tant d'années qu'on les ressasse; et ils n'ont fait que se bonifier en vieillissant.

Il y a belle lurette, en effet, que l'on a songé à frapper les théâtres d'une taxe spéciale en faveur de l'administration des hospices ou de l'Assistance publique. Dès 1541, un arrêt du Parlement de Paris établissait que les Confrères de la Passion paieraient au profit des hospices une imposition de 800 livres parisis. Toutefois, l'arrêt ne fut appliqué ni aux comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, ni à ceux du théâtre du Marais, ni à la troupe de Molière. La Comédie-Française, organisée en 1680, n'eut pas davantage de taxe à payer. Ce fut pourtant elle qui réveilla le fisc qui sommeillait en décidant, en 1689, qu'elle prélèverait chaque mois sur ses recettes une somme qu'elle distribuerait aux communautés religieuses les plus pauvres de Paris. Les Capucins en bénéficièrent les premiers, puis les Cordeliers adressèrent aux comédiens une supplique qu'ils terminaient par ces mots: « L'honneur qu'ils ont d'être vos voisins leur fait espérer que vous leur accorderez l'effet de leurs prières qu'ils redoubleront envers le Seigneur pour la prospérité de votre chère compagnie. » Les Augustins réformés y allèrent à leur tour de leur placet solliciteur, en promettant, eux aussi, force prières. La démarche était à tout le moins plaisante, si

l'on songe qu'à cette époque les comédiens étaient excommuniés. C'est ce qui inspira plus tard à Dancourt, chargé de remettre aux administrateurs de l'hôpital la part des pauvres au nom de la Comédie-Française, l'idée de demander l'appui de l'archevêque de Paris, président du conseil d'administration, afin de faire lever l'excommunication. L'archevêque ne dit mot ; et le président de Harlai, qui faisait également partie du bureau, commenta ce silence en ces termes : « Dancourt, nous avons des oreilles pour vous entendre, des mains pour recevoir les aumônes que vous faites aux pauvres, mais nous n'avons pas de langue pour vous répondre. »

Depuis 1699 d'ailleurs, cette aumône était devenue obligatoire, par une ordonnance royale établissant l'impôt d'un sixième sur les spectacles. L'Opéra et la Comédie-Française avaient proposé alors le paiement d'une taxe fixe. L'offre ayant été agréée, ils avaient pris chacun un « abonnement » de 40 mille livres pour l'Opéra, et de 25,000 livres pour la Maison de Molière. Mais on trouva que les théâtres bénéficiaient trop de cet arrangement ; et en 1701 une nouvelle ordonnance supprimait l'abonnement pour rétablir la taxe d'un sixième « sans aucune diminution ni retranchement, sous prétexte de frais ou autrement ». Les petits théâtres y furent assujettis, eux aussi. En 1716, les hospices mis en appétit firent porter la taxe à 25 pour cent ! Ce « quart des pauvres » comme on l'appela, fut malgré de nombreuses protestations maintenu par les ordonnances de 1718, 1719 et 1720 et subsista jusqu'à la Révolution, en 1791.

Cinq ans après, on le rétablissait indirectement par le règlement du 11 nivôse an IV (1^{er} janvier 1796) qui « invitait » tous les théâtres de Paris à donner chaque mois une représentation au bénéfice de la caisse des hospices, « déduction faite des frais journaliers et de la part d'auteur ». Comme le faisait remarquer naguère M. Arthur Pougin en rappelant le fait, ceci était presque équitable et ne pouvait durer.

Le 7 frimaire an V (27 novembre 1797) une loi nouvelle établissait un impôt d'un décime par franc à percevoir pour les pauvres sur chaque billet dans les grands théâtres, et le 8 thermidor suivant (26 juillet 1798) une nouvelle loi taxait au quart de leur recette les petits éta-

blissements, y compris bals et concerts. L'impôt fut porté à 11 pour cent en 1809. Il ne devait être supprimé qu'en 1868.

On avait mis du temps à reconnaître le caractère inique et vexatoire de ce qu'on a appelé de l'injustice distributive. Ce ne sont pourtant pas les exemples probants qui avaient manqué. M. Pougin cite le cas du directeur d'une des grandes scènes du boulevard parisien mis en faillite vers 1840, après trois années d'exploitation en laissant un passif de deux cent mille francs. Pendant le cours de sa direction, il avait dû prélever sur ses recettes, avant toute chose et sous le nom de droit des pauvres, une somme de 330 mille francs au profit de l'administration des hospices. Si, comme on n'a jamais cessé de le demander, cette taxe n'avait été perçue qu'après le prélèvement des frais quotidiens du théâtre, la part des pauvres eût été plus faible sans doute, mais le directeur n'aurait pas subi la faillite et n'eût pas laissé sans place et sans pain plus de cinq cents artistes, employés et ouvriers de toute sorte.

On a rappelé récemment le cas de Mengal, directeur des Galeries en 1868, qui malgré des spectacles de choix et une clientèle assidue, dut abandonner son exploitation.

« J'ai ouvert mon théâtre, écrivait-il aux conseillers communaux, le 31 août, et depuis ce jour jusqu'au 31 octobre, c'est-à-dire pour deux mois d'exploitation, j'ai dû payer à la ville pour le droit des pauvres la somme de 2,937 francs, soit 10 p. c. sur la recette brute totale qui s'est élevée à 29, 375 francs. Cette somme toute entière n'était pas suffisante pour couvrir mes frais, et c'est dans cette situation que ma perte a dû s'aggraver de l'impôt de 10 p. c. prélevé sur la somme brute qui n'a fait que passer dans ma caisse. »

C'est en effet le principal argument en faveur de la suppression de cette taxe arbitraire. Mais il en est d'autres, fort nombreux, que l'on a rappelé ces jours derniers au cours de divers interviews. On a parlé des lourdes impositions dont est frappée une exploitation théâtrale, des difficultés croissantes qu'elle rencontre, des frais énormes qu'entraînent les prétentions exorbitantes des artistes, les exigences modernes de la mise en scène et du décor, les progrès de la machination. On a signalé la

concurrence de plus en plus âpre des théâtres nouveaux, des music-halls, des cinémas, et l'impossibilité de majorer suffisamment les prix d'entrée pour assurer un faible bénéfice.

On se figure à tort, en effet, que les directeurs ont toujours, en dernier ressort, la ressource d'augmenter le prix des places, et que le spectateur acquiescera à leurs exigences, pourvu qu'elles soient modestes. Toute majoration correspond régulièrement à une diminution du chiffre des entrées, et la preuve en a été fournie cet hiver encore à la Monnaie. Comment en serait-il d'ailleurs autrement quand on voit des gens garder pendant trois actes sur leurs genoux leur pardessus et leur chapeau pour éviter le droit de vestiaire, et faire la queue pendant des heures, malgré le vent, le froid, la pluie ou la neige, plutôt que de s'assurer une place à l'avance en payant la taxe de location?

Au surplus, si l'on admet la théorie — équitable en principe — que c'est le plaisir des uns qui doit aider à soulager la misère des autres, pourquoi faut-il que cette obligation humanitaire soit exclusivement exigée de ceux qui préfèrent à des plaisirs grossiers et sensuels les délassements artistiques et intellectuels du théâtre? Car c'est un truisme que de constater l'influence éducatrice de la scène musicale ou dramatique.

Elle est du reste officiellement reconnue dans certains cas par l'octroi de subsides qui se justifient non seulement comme mesure de protection et d'encouragement, mais encore comme le seul moyen d'empêcher un déficit certain. Et ce n'est pas le moins plaisant de l'aventure, pour les théâtres subsidiés, que de devoir verser d'une main à titre d'aumône plus qu'ils ne reçoivent de l'autre pour éviter la faillite.

Avant d'imposer au profit des pauvres, les exploitations dont le caractère mercantile est contrebalancé, et parfois dominé par des préoccupations d'art et un souci de diffusion des chefs-d'œuvre, il conviendrait de taxer les lieux de plaisir où la foule ne trouve que des satisfactions matérielles et des occasions de favoriser les tendances à l'alcoolisme, à la dissipation et à la corruption des mœurs.

Qu'on demande également au luxe les ressources néces-

saires à l'entretien des hospitalisés ; car le droit des pauvres présente encore cette iniquité flagrante de frapper surtout les ouvriers et les modestes employés qui constituent le public des petites places, c'est-à-dire le plus assidu aux spectacles, et que l'on éloignerait vraisemblablement des théâtres si l'on augmentait par une taxe, si minime fût-elle, le budget forcément limité de ses menus plaisirs.

AUGUSTE VIERSET.

LES PEUPLES ET LA VIE

Impressions d'Espagne — La Montagne mystique.

On vient de quitter les sites âpres de l'Aragon, et, dès la station de Lérida, la riante et fertile Catalogne apparaît. De temps en temps, par les fenêtres du wagon roulant à toute vitesse vers Barcelone, on aperçoit les cimes encore lointaines d'une montagne dentelée. C'est le Montserrat, le rocher mystique, qui domine le pays, comme une tour de cathédrale domine la ville.

A mesure que l'on approche, les formes de la montagne deviennent plus perceptibles. Quelques minutes avant l'arrivée à la gare de Monistrol, elle surgit dans toute son étendue, dans toute sa hauteur, avec la scie de ses sommets, isolée dans la plaine, séparée des autres montagnes, dressée d'un seul bloc dans sa majesté, dans la fierté des pierres.

La gare de Monistrol est petite, elle est construite sur un plateau, loin de toute habitation. On ne voit pas le village, dissimulé derrière une colline, à une heure de chemin environ ; la gare est faite pour la montagne que l'on aperçoit là-bas à quelques kilomètres de distance, éloignée d'elle afin que le voyageur aperçoive le rocher immense de sa base à son sommet.

Le funiculaire est établi à proximité de la gare. C'est lui qui va nous conduire jusqu'au sommet du géant. Le petit train descend des hauteurs de la gare, s'incurve dans

la vallée, traverse la Llobregat sur un pont de fer, et après avoir dépassé le village catalan de Monistrol, assis sur les derniers versants de la montagne, il commence sa course vertigineuse sur les pentes du rocher, suivant les sinuosités de la route, enjambant les torrents avant de s'engager dans le tunnel des Saints-Apôtres d'où il sortira victorieux dans la lumière, à la porte même du monastère, devant le vallon de la via Crucis.

Car cette montagne est un monastère dressé là-haut dans l'azur du ciel ; un monastère pareil à ces cathédrales espagnoles qui ressemblent à des palais, ou à des hôtelleries avec leurs *patios*, où l'on s'imagine la foule des fidèles et des pèlerins campant à la belle étoile, attendant les matins radieux qui ouvriront toutes grandes les portes du temple, avec ses *sagrarios*, avec ses cloîtres, ses sacristies. Ainsi, le monastère, encaissé dans un vallon profond, entouré de rochers aux formes étranges, apparaît comme un ensemble de bâtiments composites dont il est bien difficile d'abord de déterminer l'usage. L'église elle-même est encastrée au milieu de hautes constructions sans style, de grandes murailles blanches percées de fenêtres. C'est là que logent les moines, c'est là qu'habitent les élèves de l'école de musique sacrée, la *Escolonia*, et autour de l'église, autour du couvent, se rangent des deux côtés d'une place immense plantée d'arbres, les *aposenos*, c'est-à-dire les auberges qui donnent asile aux pèlerins. On devine qu'ils viennent en foule, par milliers, qu'ils sont de toutes les classes et de toutes les conditions. C'est un caravansérail de la piété, les *hans* où les voyageurs dévôts campent en attendant le moment de pénétrer dans le sanctuaire. Ces bâtiments s'étendent de chaque côté de la place ; on dirait une ville un moment abandonnée et qui attend ses habitants. On imagine le fourmillement des fidèles prenant possession de ces logements, une scène d'un orientalisme plein de couleurs, les longues théories de pèlerins suivant le long écheveau de la route qui escalade la montagne ; des hommes, des enfants, des femmes, harassés, hâves, pénètrent dans la cour de l'église, remplissent les *aposenos*. On songe à cette cour de La Mecque que les gravures nous ont représentée, débordante de la foule bigarrée des croyants.

Certains de ces *aposenos* élèvent orgueilleusement

leurs cinq étages contre la paroi immense du rocher qui les écrase. Le couvent a été coustruit sur le plateau le plus élevé, mais plus haut encore se dressent comme de fantastiques aiguilles, les sommets en forme de dents de scie. Un hôtel profane s'est glissé à l'entrée du couvent. On y sert des repas à la carte ; et les Barcelonais viennent souvent y organiser des repas qui n'ont rien d'austère. C'est la concession accordée au siècle. Le tourisme a réclamé ses droits, les religieux ne les lui ont pas refusés. Mais ils lui ont permis le couvert et non le gîte. On ne couche au Montserrat que dans les *aposenos*.

Par leur développement, ces *aposenos* nous prouvent l'affluence des pèlerins. Certes, ce n'est pas une ferveur banale qui conduit ces longues théories d'hommes et de femmes devant l'image sainte, et leur fait affronter les fatigues de la montagne. Quand ils seront presque au sommet du roc, quand ils auront traversé la première enceinte du monastère et pénétré dans l'église, ils contempleront la Vierge miraculeuse entourée de lumières au fond de la chapelle sombre où la mysticité des prêtres l'a placée pour qu'elle apparaisse plus brillante dans les ténèbres, et ils garderont le souvenir de cette vision comme celui d'une apparition merveilleuse.

« C'est une grande merveille, dit Pierre de Burgos, le premier historien de Montserrat, de voir ici une telle diversité de gens de toutes les provinces parmi lesquelles s'étend le nom chrétien, car la foule accourt, non seulement de la province de Catalogne, où le monastère est situé, mais encore de toute l'Espagne, de France, d'Italie, d'Allemagne et de beaucoup d'autres provinces et îles du monde entier. Il arrive ici, tous les jours, tant de personnes, de nations et de langages si divers, qu'elles ne peuvent s'entendre entre elles ; et que ceux qui sont chargés de leur fournir des renseignements ne peuvent, non plus, les entendre. Ici viennent rois, princes, ducs et autres grands seigneurs, riches et pauvres, savants et ignorants ; et la multitude en est si grande qu'il serait impossible d'en donner une idée. Et, bien que chaque jour il arrive ici une foule de gens de toutes les parties du monde, à plusieurs époques de l'année comme pour les fêtes de Notre-Dame et autres nombreuses, et pendant le Carême, la multitude est telle que souvent les personnes ne peuvent

contenir toutes dans les bâtiments, ni même sur la place qui est à l'entrée, mais plusieurs se retirent dans la montagne, parmi les rochers escarpés, dans quelques grottes ou sous des arbres, le mieux qu'ils peuvent. Ajoutez à cela qu'il vient plus de quarante processions, de sorte qu'à certains jours se trouvent réunies sur la montagne plus de cinq mille personnes, et bien souvent plus de mille, deux mille et trois mille. »

C'est ainsi qu'à de certains jours la montagne mystique se peuple de fidèles. Alors les processions descendent par les sentiers abrupts, passant devant les sanctuaires dissimulés dans le creux des rochers. Tout le Montserrat devient un lieu de prière, d'où montent la mélopée des cantiques et le parfum de l'encens.

L'Espagne catholique, l'Espagne qui a conservé sa dévotion farouche, pouvait seule réaliser pendant des siècles cette idée de faire de la montagne aux pierres étranges un vaste monastère, car le Montserrat tout entier est un monastère. Le couvent, les « aposentos », les chapelles, que le voyageur aperçoit du funiculaire n'en constituent qu'une partie. Le mont est consacré à la divinité. C'est comme un élan de prière, qui tout à coup aurait pris la forme de la matière, et qui aurait surgi de cette terre d'Espagne si fertile en pieuses ferveurs. Plus haut, plus haut encore, montons à travers les pierres énormes taillées en blocs, en aiguilles, évoquant des figures d'hommes ou d'animaux; plus haut, jusqu'aux sommets, nous trouverons encore la trace d'une sanctification!

Les Ermitages sont disséminés dans la montagne sainte, dissimulés dans les plis du rocher immense. Ce sont des oasis de verdure, échelonnés sur les rives d'un torrent. Ils se groupent sous des noms mystiques: Thébaïde, Thèbes, Thabor. Ils sont placés sous le vocable des saints: Sainte-Madeleine, Saint-Jacques, Sainte-Catherine, Saint-Antoine, Saint-Jérôme. On songe à ces cellules du Paradis que les primitifs nous ont représentées taillées dans la pierre des rochers. Nous ne serions pas surpris de voir défilier un blanc cortège d'anges, allant de cellule en cellule porter aux moines leurs nourritures.

Mais les ermitages sont aujourd'hui déserts. Aucun religieux ne les habite, depuis près d'un siècle. Nous ne rencontrerons que les petites constructions en ruines. Pour

les visiter toutes, il faudra escalader des rochers, s'élever jusqu'aux pics audacieux qui sont comme les jets de pierre de la montagne. Il en est de ces ruines, placées sur des plateaux, qu'on dirait séparées du monde, très loin de la terre, enveloppées dans la brume, et lorsque les vapeurs de la montagne se dégagent, on ne voit que l'azur du ciel. D'autres encore s'élèvent comme des nids d'aigles entre les aiguilles effilées de pierre.

De l'Ermitage de la Très Sainte-Trinité, la vue est magnifique; celui de Saint-Antoine est entouré de précipices; le plus élevé, l'Ermitage de Saint-Jérôme, est situé à mille deux cents mètres au-dessus de la plaine. De ce point, lorsque les nuages environnant le sommet du mont se dissipent, on découvre un panorama admirable. Toute la Catalogne s'étend devant nous, et l'Aragon, et Valence, et la Méditerranée, et les îles Baléares. Montons plus haut encore, c'est là que nos pas s'arrêteront. C'est le sommet de la montagne sainte que la piété des populations a décoré d'un nom mystique, le Thabor, lieu de la transfiguration du Christ. C'est la couronne de piété, la dernière adoration.

Des hommes comme nous ont vécu en ces lieux perdus dans la brume du mont, si loin de la terre, si près des nues. S'imaginent-ils leurs pensées et leurs rêves? Pendant des siècles, ils se succédèrent dans ces ermitages séparés du monde, tandis que les Maures envahissants battaient comme une mer le pied de la montagne, tandis que l'Histoire se déroulait là-bas dans la plaine, avec ses victoires et ses défaites, ses héroïsmes et ses lâchetés, ses vertus et ses crimes. Eux, ils oubliaient. Ils étaient là-haut, vivant un songe de ferveur, déjà dépouillés de leur humanité, déjà sanctifiés. Ils priaient le front baissé dans la poussière, et pareils à ces hommes dont nous parle le poète, s'ils ouvraient les yeux ils voyaient le ciel bleu.

De la pierre, de la pierre sans cesse, non pas le rocher qui forme un bloc entier, comme un grand corps doué de vie qui élève vers les nues ses architectures robustes, mais de la pierre entassée, des masses multiples, divisées, accumulées les unes sur les autres dans un chaos fantastique, des pierres qu'on dirait rassemblées par des géants occupés à construire une babel qui escaladera les cieux, des pierres devant lesquelles la végétation audacieuse

recule, qu'elle ne peut recouvrir, qu'elle se contente de border d'un ourlet de verdure, laissant la matière grise du roc émerger librement de sa gaîne.

Et de cette pierre, la vue qui s'ouvre sur la Catalogne est inoubliable. Les collines que domine la montagne s'étendent à perte de vue. Elles sont pareilles à une mer dont les flots sont agités et se soulèvent, et leurs vagues rousses semblent bercer d'un flux continu la montagne sainte.

Mais elle seule est la pierre, la pierre auguste et mystique, la pierre qui affirme orgueilleusement sa puissance et sa majesté. Et cette pierre prend par instant des aspects d'épouvante, ces rochers ont des formes humaines ; en les examinant avec attention, on distingue des têtes de démons, des silhouettes de géants. L'imagination croit percevoir tout un monde d'êtres étranges, anges rebelles, démons révoltés, accumulés, pressés les uns sur les autres, dans le désespoir de la défaite, vaincus par la divinité. Un épisode du *Paradis perdu* vient à l'esprit. Une scène effrayante, pleine de majesté cependant, se déroule à nos yeux, et l'on songe à un de ces drames surhumains qu'inventa le génie d'un poète. On songe à ces ermites qui prièrent pendant des siècles, à ces moines qui chantent encore dans l'église du monastère, comme s'ils avaient à intercéder pour des crimes effroyables, à expier pour d'autres un châtement sans nom, tandis que sous les pierres hallucinantes, du sommet de la montagne immense et sainte descendent sur les versants abrupts, les forêts verdoyantes, les frais torrents murmurants, un paradis que surmonte un enfer, car la montagne a deux aspects, l'un souriant, l'autre farouche.

ARTHUR DE RUDDER.

LES VIVANTS ET LES MORTS

Catulle MENDÈS

On vient d'inaugurer, solennellement, le buste que des poètes et des artistes ont fait élever pour perpétuer la mémoire de Catulle Mendès, et des discours de différentes valeurs ont été prononcés par des écrivains de mérites divers, également.

Catulle Mendès a, d'après certains (1), mérité le premier l'épithète d'« impassible » qu'on donna pendant si longtemps, et avec générosité, aux poètes parnassiens : n'avait-on pas, en effet, découvert dans l'un de ses poèmes, intitulé *Pudor*, le vers suivant :

Pas de sanglots humains dans le chant des poètes.

Et pourtant, nul ne fut plus sensible que lui. Il était peut-être d'une émotivité quelque peu espiègle ; sa fantaisie capricieuse, sans nul doute, se plaisait aux mille jeux de la rime, aux jongleries que Théodore de Banville avait remises à la mode ; il avait, comme le créateur des *Odes funambulesques*, retrouvé les formes anciennes et sa muse aimable composait des ballades à la Villon, des rondeaux à la Charles d'Orléans, des virelais et de somptueux chants royaux. Manieur expert des rythmes gracieux et sautillants, ne s'ingéniait-il pas à de subtils et délicats pastiches ? Mais, s'il se heurta volontairement à toutes les difficultés de la versification, il ne laissa pas de mettre dans tout ce qu'il composa une poésie véritable. Ses « odelettes » chantent de douces paroles d'amour et, sous la verbosité échevelée de ses autres poèmes, vibre un lyrisme sensuel d'une singulière intensité. Dans les quelques dix ou douze recueils de poèmes qu'il a signés (2), il a traité avec autant de facilité des thèmes

(1) D'autres prétendent que l'impassibilité des parnassiens fut inventée après qu'Albert Glatigny eut intitulé une de ses piécettes : *Impassibilité*.

(2) *Philomela* ; *Pagodes* ; *Sérénades* ; *Soirs moroses* ; *Grive des Vignes* ; *Intermède* ; *Hespérus* ; *Contes épiques* ; *Soleil de Minuit* ; *Braises de Cendrier* ; etc.

graves et héroïques, d'anciennes légendes et des contes exotiques. Sa poésie, essentiellement amoureuse, vous a souvent de petits airs impertinents d'ingénue, des libertés d'enfant terrible, mais toujours éminemment française, musicale et pure, elle plaît par ses sonorités légères ou franches.

Conteur, romancier et poète, Catulle Mendès a surtout été séduit par la Femme. Il l'a décrite non pas comme un être doué d'une psychologie plus ou moins intéressante, mais comme une très jolie chose, un très précieux objet de luxe. Les femmes que Catulle Mendès a peintes, sont des êtres aimables, d'une amoralité extraordinaire et dont les défauts et les vices demeurent d'un aspect agréable et d'un charme particulier. Se souvient-on des fameux *Boudoirs de Verre* où les troublantes Zo et Jo s'abandonnaient à leurs plaisirs voluptueux? Le vice, les étreintes lascives, les unions lesbiennes, les horreurs d'une civilisation décadente y sont révélés dans de délicieux décors, parmi des parfums exquis, des vaporisations troublantes de poudre et de fard. Catulle Mendès, du moment que la Femme, avec son corps aux formes divines, avec ses lèvres ardentes et souriantes, avec sa gaminerie tendre, apparaissait à son esprit, ne pouvait que se montrer indulgent et aimable. Il n'est pas jusqu'à sa « Femme-Enfant », créature de beauté irréelle mais non douée d'une âme, qui ne lui apparaisse séduisante. C'est un conteur qui, en écrivant, était extraordinairement épris des enfants de son imagination et qui ne pouvait se décider à les blâmer ouvertement.

Une seule fois, je crois, dans *Mephistophela*, il eut le courage de dévoiler les erreurs et les dangers de Lesbos, des mœurs dépravées et singulières, anormales et décevantes, et qu'une conception erronée entoure trop souvent d'une joliesse irréelle. Mais, comme Catulle Mendès demeurait poète dans tout ce qu'il écrivait, comme son lyrisme l'emportait et prêtait souvent à ses moindres contes, à ses plus petits romans des envolées de large épique, il n'était appelé à laisser dans la mémoire de ses lecteurs que le souvenir de ses singulières imaginations et le charme réel de ses expressions. Et c'est pourquoi on a pu le considérer comme plus amoralisateur que les écrivains les plus réalistes de son époque. En tous cas, de ses

œuvres en prose et en vers, s'extériorise la forme de la Femme de Luxe et d'Amour de son siècle, de la Femme, être d'inconscience qui demeure innocente, ingénue et charmante jusque dans les plus extrêmes fantaisies d'un tempérament illimité.

Au théâtre, Catulle Mendès n'a pas eu que de magnifiques inspirations ; ses *Scarron* et *Albert Glatigny* sont des œuvres réellement intéressantes, et il ne déplaît pas de voir un poète trouver dans l'existence d'un précurseur et d'un contemporain les matériaux lyriques, scéniques et dramatiques pour écrire de sonores et larges poèmes de théâtre.

Catulle Mendès ? Mais que n'a-t-il pas écrit ? Où n'a-t-il pas écrit ? Directeur littéraire du *Journal*, n'y a-t-il pas, pendant longtemps, tenu sans aucune lassitude le sceptre de la critique théâtrale ? Indulgent, parce que son esprit et son talent suppléaient à ce qui faisait défaut aux œuvres de ses confrères, vieux ou jeunes, Catulle Mendès eut à cœur de ne jamais décourager personne, et ceux qui l'approchèrent et furent de ses amis, le sont demeurés même après sa mort.

Et, de celui qui a conservé jusque dans la tombe de sincères et vibrantes amitiés, ne peut-on pas dire qu'il fut un brave homme ? Catulle Mendès fut un brave homme, un excellent poète mais un dangereux moralisateur.

CARPENTIER

Le boxeur Carpentier travaille aujourd'hui 1^{er} juin, à Gand. S'il gagne, on lui donnera quatre-vingt-dix mille francs. Je trouve ça tout bonnement dégoûtant !

Oui, je sais, Tristan Bernard, Maurice Maeterlinck et d'autres, et d'autres, sont enthousiastes de la boxe. Ils adorent voir des gens qui se pochent les yeux, qui s'écrasent le nez, qui se fendent les lèvres, qui s'arrachent les oreilles, qui tapent, tapent et tapent l'un sur l'autre jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus. Je sais qu'il y a de grands poètes, de nobles penseurs et de spirituels esprits pour lesquels ces massacres sanguinaires constituent de beaux spectacles. Moi, je trouve ça tout bonnement dégoûtant !

Vous me dites que des amateurs de boxe vont parier et qu'ils placeront sur les chances de celui-ci, ou de celui-

là, le plus bel argent de leur fortune. Et, pendant qu'à coups de poing et de poing et de poing, deux hommes, deux brutes, deux bêtes, deux paquets de chair alléchés par l'appât de fortes sommes donneront à de vagues déliquescents et à de pâles hystériques un jeu de férocité, de cruauté et de sauvagerie, de pauvres diables, d'honnêtes travailleurs crèveront de fatigue en ne gagnant qu'un franc ou deux par jour ! Je trouve ça tout bonnement dégoûtant !

Vous m'assurez qu'en ce catholique pays de Belgique, le Gouvernement, des Administrations communales, des Comités d'Exposition excusent, autorisent et patronnent ces exhibitions de sang et de vulgaire laideur ? Je vous crois ; c'est sans doute parce que, dans la boxe, on obéit à l'Évangile et qu'on tend tantôt l'une, tantôt l'autre de ses joues ? Mais que la jeunesse puisse lire dans des journaux les récits de ces abominations, et en contempler la reproduction sur des écrans de cinémas, moi, je trouve ça tout bonnement dégoûtant !

A l'heure où le roi Pierre de Serbie, découragé, las, écœuré aussi de n'avoir eu que du sang dans sa vie depuis le drame de Konak auquel il doit son trône ; à l'heure où ce roi songe à abdiquer et à laver ses mains de tout le sang dont elles sont couvertes, des boxeurs vont s'enrichir, cyniques et répugnants, à renfort de horions et de coups ! Je trouve ça tout bonnement dégoûtant.

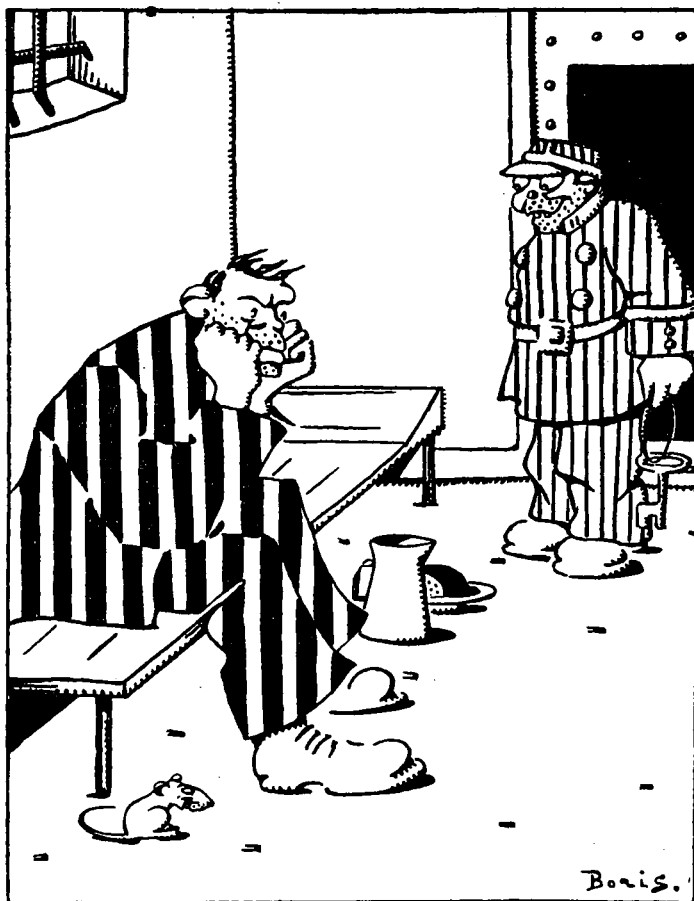
Vous m'avez montré quantité de gens, — des sportifs, disiez-vous, et voilà que je doute dès à présent de vos capacités intellectuelles, — vous m'avez montré la théorie de ces amateurs de sauvagerie s'en allant vers Gand ? Ils vont voir deux hommes se flanquer des « pains » quand il y a tant de malheureux qui en manquent, de pain ! Je trouve ça tout bonnement dégoûtant.

Mais, ce qui me dépasse, c'est que dans tout l'Univers il ne se trouve pas un Justicier pour marquer tous ces êtres, boxeurs, amateurs de boxe, glorificateurs de la boxe, chantres de la boxe, de stigmates d'opprobre et de honte. L'assassin tue pour trouver un bonheur qu'il espère, l'assassin ne recherche pas la foule pour se faire applaudir. Les anthropophages seuls mangent la chair humaine et boivent du sang en public. Les spectacles de boxe : ah ! pouah ! Moi, je trouve ça tout bonnement dégoûtant !

MAURICE GAUCHEZ.

ENCOURAGEONS LES ARTS!

*(Le « Journal » a publié les
Mémoires des bandits tragiques.)*



— Allons, un peu de courage ! N'oubliez pas que si vous êtes grâcié, vous pourrez publier vos Mémoires et devenir homme de lettres.

(Dessin de BORIS.)

LES GENS DE PARIS

Les morts vont bien vite... A peine est-il cinq ans que Catulle Mendès, rentrant une nuit dans son vert logis de banlieue, tomba sur la voie, dans l'ombre hideuse d'un tunnel, et mourut. Ce fut l'extinction du plus radieux crépuscule, — et depuis lors, souffrez que je le dise comme je le pense, il n'y a plus de vrai poète. Il y a beaucoup de négociants en rimes; mais de vrai poète, féru d'idéal, et brandissant — fût-ce dans l'inexprimable épouvante des rédactions — la Lyre, point. C'est ce qu'ont senti quelques personnes qui furent de ses amis, et qui prirent sur elles, au milieu d'une indifférence abominable et d'un oubli menaçant, d'élever sur la tombe du poète, au cimetière Montparnasse — c'est un peu de Parnasse tout de même ! — un monument à sa gloire. Monument, hélas ! plus que modeste!... Alors que j'eusse imaginé pour l'unique et prodigieux lyrique de *Philoméla* et de *Glatigny* quelque mausolée dont se fût accommodé la veuve de Mausole (mais ne parlons pas des veuves...), c'est, dans un recoin pitoyable du champ des morts, le plus reculé, encadré de bâtisses pareilles à des prisons, une stèle de pierre blanche que surmonte le buste, grandeur nature, du Poète. Deux ifs malingres l'encadrent. Tout auprès, la sépulture d'un architecte inconnu a l'air d'un Temple; un peu plus loin, je ne sais quel receveur de l'enregistrement, pourvu d'un profil goguenard qui rappelle celui de Dominus, érige son buste énorme et insolent... Les fonds ont manqué, comme la piété qu'il eût fallu. Mendès, qui aima tant, n'a laissé derrière lui aucun amour vigilant et fidèle. Ce n'est un secret pour personne qu'au moment de sa mort, il ne vivait plus avec celle qui porte aujourd'hui son nom — son nom lourd de gloire, difficile à porter, surtout quand on écrit des vers. Ce divorce a fait tort à son apothéose.

Oh ! je sais bien que des littérateurs de marque ont prononcé ce matin, auprès du monument, des dithyrambes dont quelques-uns furent longs et quelques autres médiocres. Mais j'étais mêlé à la foule pressée

qui entourait, dans le soleil, la tribune... et je sais bien qu'aucune émotion n'imprégna la cérémonie. On était accourus très nombreux, et bien avant l'heure du spectacle, pour écouter parler ces gloires, les voir et les applaudir, très fort, comme au théâtre. Ni respect, ni regret. Une joute littéraire, dont Mendès ne fut que l'occasion... et qu'il eût condamnée, peut-être à cause de son caractère ostensiblement profane, et lointain.

Des incidents regrettables accusèrent ce caractère. La foule prenait d'assaut les tombes voisines, écrasait les fleurs, poussait des cris comme dans un meeting parce que, trop comprimée, elle étouffait. Aucun service d'ordre. « En avant, par delà les tombes!... », le mot de Goëthe, n'avait jamais trouvé plus adéquate application. Des jardiniers du cimetière, indignés de voir piétiner les sépultures, élevaient la voix, entreprenaient de belles dames dont les pieds saccageaient des roses... Il ne faut jamais battre une fleur, même avec une femme!...

Au delà du cercle d'auditeurs, sur la grande voie qui traverse la nécropole, des curieux endimanchés guettaient les dieux. Quand M. Rostand parut, le haut de forme enfoncé sur la nuque, les longs cheveux grisonnants en révolte, le col du pardessus relevé, ce fut une chose insensée. La cohue s'élança pour le voir. Les organisateurs, débordés, créèrent à coups de coudes, d'épaules, de hanches, un sillon dans une mer de femmes gloussantes et demi-pâmées. Le poète, l'œil perdu, passa — on ne sait comment!... Derrière lui, M. Adolphe Brisson, colosse à chef de faune, et M. Robert de Flers, lourd et ventru, encadrant des dames imposantes, se frayèrent aussi mystérieusement une voie. Courteline, tout petit, le teint bilieux, les mèches de ses cheveux gris éperdues, se glissa jusqu'à la stèle, suivi de Pierre Wolff, glabre et le nez au vent... A peine étaient-ils passés que la presse se resserra. Au-dessus des épaules, entre les têtes, on apercevait, en cercle devant le monument voilé, M. Jean Richepin, coiffé d'un petit chapeau de voyage, enfourné dans un large manteau d'étoffe lourde; M^{me} Adolphe Brisson, souriante, M^{me} Daniel Lesueur, coiffée d'un chapeau bleu dont le saphyr tranchait avec l'amas réactionné des chichis roux, M. Sébastien Ch. Lecomte, moustachu comme

un reitre, M. Camille Le Senne, l'air d'un petit employé d'administration... — et, au milieu d'eux, dans une robe de drap d'or terni, coiffée d'un immense chapeau noir d'où fusait, vers l'azur, une plume, M^{me} Jane-Catulle Mendès. Le visage, épaissi, n'a rien abdiqué de ce qui fit dénommer Catulle « le gardien du fard »... Orbe d'un rose éclatant où saigne la blessure des lèvres, il s'éclaire de deux yeux noirs qui furent assurément très beaux. Une gravité attristée le revêt pour le moment. Celle qui fut l'Épouse reçoit avec dignité les hommages des Maîtres inclinés sur sa main nue, aux ongles teints de vermillon. On songe aux mains de Chéri-Bibi, et c'est dommage... Contrite, le menton retombant sur l'opulence de sa gorge dont une échancrure généreuse révèle les chaudes aurores, la Poétesse écoutera le los, par six fois réitéré, du Poète. Et lui, dominant la foule, semble sourire. Une main invisible a fait choir la serge nouée dont on l'avait couvert. L'œuvre du sculpteur Maillard, qui paraît ressemblante, dresse maintenant dans le vent, parmi les feuilles, au-dessus des fronts découverts, l'image, séduisante encore, de celui qui, jeune, avait pu dire :

*Toi seul, posthume enfant des époques sereines,
Tu portes fièrement la honte d'être beau!*

Et le bronze, dont le soleil avive les arêtes, est souriant, en effet ; et tout à l'heure, quand Edmond Rostand, chauve, chevelu, joufflu, blème, lancera vers lui, d'une voix ardente que souligne un geste théâtral, le Salut du dernier Romantique, il paraîtra rayonner, ce bronze, de tout l'éclat dont fulgurait jadis cette face de demi-dieu !...

Car la cérémonie a commencé, et c'est le père de *Cyrano* qui parle... On s'est accoutumé à l'imaginer grand, élégamment mince, la face aux maigreurs, aux pâleurs poétiques, tel que le montrent quelques portraits... Or le voilà, à la tribune, court, trapu, gras, plein de prose, pas héros pour une piastre, et criant, d'une voix forte, puissante, avec des mimiques de théâtre, son admirable discours. Ce n'est pas le chant de la lyre ; c'est l'olifant sonore. Il retentit parmi les tombes, sonnait la gloire du

maître mort. Et le bras droit s'élève, descend, le geste s'élargit, la main se crispe pour se rouvrir toute, l'index désigne aux vénération — las ! improbables ! — les traits du buste sur lequel, tout à coup, un oiseau s'est perché !... Est-ce Philoméla elle-même, qui vient retrouver son poète?...

Quand M. Rostand a fini, des applaudissements enthousiastes s'élèvent. Des voix crient : « Bravo ! » Un jeune homme, suspendu à une croix proche sur laquelle il est écrit : *Louise*, manque de choir tant son œil l'entraîne. Et à droite, à gauche, en face, perchés dans les arbres, grimpés sur les tombes, suspendus aux fenêtres voisines, les cinémas tournent... comme les têtes. Une heure plus tard, quand M. Rostand s'esquivera, la foule, derrière lui, *bondira*, le portera, l'emportera, le soulèvera, parmi les vivats, les murmures heureux, les pâmoisons, jusqu'à la grille du champ des morts. Et lui, souriant, toujours pâle, serrant des mains, enlevant son chapeau, le monocle immuable dans l'œil, boira la gloire.

On n'a pas fait la même fête à Courteline, dont la voix faible se perdit ; on a salué de bravos discrets le discours, prononcé d'une belle voix de contralto, de M^{me} Daniel Lesueur ; M. Ad. Brisson, après un éloge parfait, cueillit des palmes ; M. Sébastien-Ch. Lecomte, l'air d'une charge de Verhaeren, déclama une prose invocatrice au milieu de l'indifférence générale. On trouva que M. Le Senne abusait. Et quand M. Hauser parla au nom du *Journal*, il ne restait plus autour de la tombe que ceux qui ne pouvaient décemment s'en aller.

Maintenant, le cimetière, prématurément, évoquait les Champs-Élysées, — je parle de ceux où errent les illustres Ombres. M. Francis de Croisset, en jaquette, en melon, la boutonnière rougie, papillonnait, très entouré. M. Kistemaekers planait, sa haute taille le situant à des altitudes enviées... (Lui, au moins, a tout vu...) M. de Gorse, revuiste à la mode, promenait son fin sourire. M^{me} Séverine, en chapeau vert à plume verte voilé d'une voilette verte, la robe verte sous une écharpe verte, tirait d'une sacoche de cuir vert une carte de visite bleue pour la donner à une petite dame pleine de fossettes et de rires qui lui tendait la sienne. Dans toute cette verdure, le visage rose de Séverine n'avait jamais été plus jeune,

et sa chevelure blanche de marquise plus éblouissante. Et elle riait, riait, d'un rire rouge que piquaient des dents inégales et très blanches... Et l'on croisait M. Bruneau, qui, à force de tant l'aimer, a fini par ressembler à Zola ; M. Henri Barbusse, pâle et blond, haut et calme, l'ancien secrétaire de Mendès, et l'un de ceux dont la Poésie est restée le plus amoureusement fidèle à la science ; le musicien Reynaldo Hahn, aux yeux pleins de langueurs et de rêve ; le chansonnier Edmond Teulet, encore rayonnant de l'amitié que lui porta le Poète ; Hélène Dutrieu, l'aviatrice gavroche, dont la gorge sans rondeur porte à gauche une blessure rouge : la Légion d'Honneur ; Rachel Boyer, qui reste, à travers les âges, la sculpturale nymphe que célébra Ferny en parlant de la police parisienne :

Je ne vois que Rachel Boyer aussi bien faite...

Auprès du sourire aminci de M^{lle} Géniat découronnée, M^{me} Annie de Pène, qui porte sur son front blanc la splendeur de l'Automne, épanouit un rire-écrin ; M. Edmond Haraucourt, évadé pour une heure de Cluny, l'air morose à son ordinaire, étale sa barbe dans le soleil ; et voici Willette, joufflu, rose, blanc, l'air de vouloir chanter la Romance de la Sauge ; Albert Carré, qui manque nécessairement de rondeur ; le prince Paul Fort, au chef luisant, inondé de pommade (on lui en brasse assez pour qu'il n'en manque jamais) rallie autour de lui une bande hétéroclite d'espoirs : la rive gauche... Et qui encore ? Coolus, le dernier romain, Valette, lé Mercure françois, Xavier Leroux, qui pour la *Reine Fiammette* fut le collaborateur de Mendès et dont les moustaches, semble-t-il, grandissent tous les jours..., Maurice de Waleffe, ex-Belge, Déroulède, de *Paris-Midi* ; Nozière, au masque encadré de barbe noire, un sourire plein d'ironie spirituelle embusqué au coin des lèvres ; et Pascal Bonnetti, des Amitiés françaises, et St Georges de Bouhélier, timide, caché à demi par une tombe... Et d'autres, d'autres, dont les curieux — qui ont mué en siège toutes les sépultures — regardent avidement la foule pleine de gloire. Y en a-t-y, des grands hommes, et des grandes femmes, dans cette allée verte que le vent

balaie, parlant de tout, de rien, de ci, de ça, riant, papotant, et lointains de Mendès comme de leur légende, — cependant que Sébastien- Charles Le Comte, délégué de la Société des Poètes Français — qui passèrent du Rêve aux Actions! — (comment, dites?) tonitrué, déclame, vocifère, prend le buste à témoin de choses bruyantes et quelconques...

O Catulle, qui partout brandissais la lyre, et restas, jusqu'à l'Heure Ultime, le chantre éperdu de l'Idéal, de la Beauté, de la Bonté, toi dont les Muses en larmes escortèrent les restes; Catulle! qui fus le dernier poète, le dernier fidèle — car *fidès* est la Foi! — qu'as-tu dû penser de tout cela, sous la pierre neuve de la stèle, sous les ifs balancés par le vent!... O maître dont le buste en bronze souriait, peut-être pleurais-tu... Car ce fut trop mondain, trop superficiel, trop déclamatoire, ce fut trop un spectacle et une exposition!

... J'ai vu la Dame aux habits d'or quitter le cimetière, au bras de Jean Richepin... tandis que son fils Primice, collégien aux doux yeux, se perdait dans son ombre... La foule jacassante se rua sur leurs traces... avide de contempler encore tant de héros dont parlent les gazettes, de fouler le sol que leurs pieds foulaient... Derrière elle, le cimetière, brusquement se vida. Et je suis resté seul devant le monument, un long moment, à rêver à ce qu'il fut pour notre jeunesse ardente, ce prodigieux Lyrique dont la prose égalait les vers, ce créateur prestigieux d'aurores et de magies... qui verserait des larmes de sang devant l'horreur de l'époque où nous sommes, devant la république des Lettres — république parce qu'il est mort! — livrée aux mercantis et aux cabots, sans grandeur, sans conviction, sans beauté, — cette époque qui de ses mains vénales a étranglé l'enthousiasme — cet enthousiasme sans lequel il n'y a ni œuvres ni caractères, et qui flambait en ton âme, Mendès, comme une forge!...

Il me faut vous dire un mot du Salon des Artistes Français, d'un peu supérieur à celui de la Nationale, encore que la médiocrité soit à l'ordre du jour et que ces quarante-trois salles, alignant cinq mille cinq cent et dix toiles, pastels, gravures, sculptures, etc., ne laissent en vérité dans le souvenir aucune œuvre vraiment belle

et capable d'immortaliser un nom. Je ne me hasarderai pas à faire un choix dans ce tas prodigieux d'images. On va instinctivement aux « maîtres », et les maîtres

déçoivent. O Bonnat, (bonnat rien!... comme disait l'autre...), ô Flandrin, ô Jean-Paul Laurens, encore existant contre toute probabilité et tout espoir!... O Rochegrosse, dont les grandes machines pleines de filles nues font si bien dans l'*Illustration* et si mal à la cimaise!... ô Roybet!... ô Morot!... ô Etcheverry, qui, sans répit, pour l'enrichissement prodigieux des fabricants de cartes postales, réitérera son *Vertige*!... Mais il y a un amusant Grün, des Henri Martin susceptibles de guérir l'hypocondrie mélancolique d'un Hauraucourt, un Mercié qui est un chromo délicieux, une *Comtesse de T...* adorable de Chabas, lequel a renoncé pour cette fois aux adolescentes nues frémissant dans l'eau claire, une jolie *Enigme* de Nicolet, une excitante *Femme Nue* de Tardieu, à peine apaisée encore d'on ne sait quelles caresses que sa main aux beaux ongles défend... Et il y a deux rares Flameng, un Maxence d'une virtuosité délicieuse : le *Livre de Paix*, un Calbet chatoyant... J'en passe, qui peut-être sont meilleurs.

A la sculpture, M. Béguine a une émouvante *Etreinte*, M. Bernstamm un *Massenet* vivant..., M. G. Colin de pathétiques *Bacchantes*. Mais que de dessus de pendules, de statues pour square, de bonshommes pour intérieurs Beulemans, qui feront la joie et la fortune, demain, des petits vendeurs de « postures »!

Les Belges coopèrent à ce Salon, comme ils collaborent à l'autre ; leur envoi ne présente aucun caractère particulièrement sensationnel, et c'est dommage. Dans ce Salon des Artistes français, où, sur 1,400 exposants, il y a 400 étrangers, il eût été amusant de voir la peinture belge s'imposer. Je vous citerai seulement les noms de MM. Anspach, Cambier — qui expose un *Far Niente* habile — R. Cogghe, A. Defize, R. de Jonckheere, E. Farazyn, J.-C. François, A. Jamar, Levêque, Madyol, Riket, Simons, Van Damme, et M^{me} Louise de Hem. Leurs envois sont variés, intéressants, mais ne se singularisent par aucune transcendance. Les sculpteurs Cailteux, Collinet, de Bremaecker, Desfossez, Hamoir et Jespers, sont pleins de qualités. J'ai noté encore quatre eaux-

fortes puissantes et évocatrices de M. V. Mignot, et des presse-papiers en bronze cire perdue, de M. Van Roozen. La patience, le courage, la santé, que commande, au travers de l'infini musée, la recherche de ces œuvres diverses, perdues dans le tas, mériteraient une meilleure récompense.

Reposons-nous, fourbu, les yeux papillotants, sur un banc des Champs-Élysées, que le soleil a chauffé, doré, cuit comme l'un de ces pains dont la grève boulangère ne nous a pas privés. Voilà Ida Rubinstein qui passe, dans une auto rapide... Mon Dieu, maigrissez Madame Catulle Mendès, et engraissez Ida Rubinstein, afin que la *Pisanelle* d'annunziesque dont celle-ci nous menace n'ait point l'air, comme son *Hélène* spartiate, d'un parapluie-aiguille roulé par la main puissante d'un lutteur!... Car nous voilà, avec le Printemps, revenus aux fantaisies italo-russes! Revoici M. de Daghilew, Ida de Rubinstein, et Bakst, et Nijinski!... Celui-ci a imaginé de styliser dans la danse les attitudes du joueur de tennis... Puisse cette tentative méritoire et pudique lui faire pardonner par M. Gaston Calmettes la stylisation, qui le fut moins, des onanismes faunesques et debussystes, dont reste encore stupéfait le plateau du Châtelet!... Pour la belle Ida, Hélène noire comme le four qu'elle bâtit au détriment de Verhaeren-le-Nôtre, souhaitons que la *Pisanelle* transalpine lui vaille quelques galions... à défaut de talent réel.

A l'heure où paraîtront ces lignes, la Mort parfumée qu'inventa le père inexprimable de Sébastien, aura passé sur les planches de M. Fontanes et destitué le *Tour du Monde*... Vous aurez lu partout, le lendemain, que la pièce est un chef-d'œuvre et l'actrice une tragédienne de génie. Et après une douzaine de représentations, dans des décors russes, la pièce italienne, mise en scène par un Bavaïois, musiquée par un Papou, dansée par des Mozambiques, — donc très parisienne en un mot — incitera certain grand brasseur allemand, dont le pécule imposant subvient aux caprices royaux de cette grande tragédienne-là, à signer quelques nouveaux chèques de cent mille francs en disant, avec le sourire, devant le public d'un restaurant fameux :

— Dou de même, le déâtre, za goûte blus cher gue de vaire te la pière!

C'est la grande saison de Paris, triomphe de M. Astruc!... saison providentielle pour ce théâtre des Champs-Élysées que les ballets russes — 36,200 francs de recette le premier soir! — sauvent enfin d'une ruine menaçante, attestée chaque matin par les déclarations de la Société des Auteurs!... C'est la saison des grandes soirées... dont la plus sensationnelle, la plus imprévue, la plus étonnante, la plus... la plus... la plus, fut hier celle donnée par les Daurignac — oui, vous avez bien lu! — les Daurignac, retour de Fresnes, en marche vers quelque gloire nouvelle!... C'est la saison où M. Théo Van Rysselbergh expose à la galerie Druet des toiles éclatantes, pleines de maîtrise, dont la plupart, obstinément, évoquent le confettisme des samedis tabarinesques et le boulevard de Mi-Carême... C'est la saison des blouses qui s'échancrent, des chapeaux qui rapetissent, petissent, jusqu'à la démente, et des yeux qui grandissent, grandissent, sous l'action du soleil et de la cocaïne, jusqu'à être, dans la peinture harmonieuse des faces, deux gouffres bleus où la pensée se perd...

Et c'est la saison belge!... Le *Mariage de M^{lle} Beulemans*, dont le cinéma demain va s'emparer, continue à Déjazet une carrière qui paraît de marbre... Au Nouveau-Théâtre, le *Divorce* de la même héroïne désopile les rates montmartroises... On annonce à mots couverts — car il pleut fréquemment et les soirs sont frais — l'advenue triomphale de *M. Van Zoetebeek*... La Scala hébergera demain la revue *On va une fois rire!*... que les Fol' Berg' bruxelloises nous mandent audacieusement. N'est-ce pas un Belge qui vient de quasi-tuer M. Dardenne?... N'est-ce pas à notre instar que le Palais Bourbon fait le procès des jeux et M. X..., juge d'instruction, celui de M^{lle} Villany, danseuse nue?

Ah! les danseuses nues, quelle banalité! Et qui dira pourquoi M^{lle} Villany, dont Remy de Gourmont chanta la grâce, écope, quand M^{lle} Délyane n'écope pas?... Sous le tamis violet d'une gaze légère... (c'est un vers; j'en fais don à qui le veut) M^{lle} Délyane, à la Scala, nous initie à sa beauté. Beauté relative, d'ailleurs, aux hanches ravinées, aux seins découragés... L'aréopage eût condamné cette vision-là. Thémis séquanaise s'en soucie peu. Elle ne s'aigrit que sans raison. Elle poursuit le style et la beauté chez M^{lle} Villany; elle laisse faire M^{lle} Délyane.

Nous finirons peut-être par la voir s'en prendre aux jambes impeccables et nues de M^{lle} Jousset, qui nous prodigue avec obligeance ces fermes soutiens de sa jeunesse... C'est la saison du nu. O *Minaret!*... Voilà bien de tes coups!...

Tout cela, de la peinture, nous a ramenés au théâtre. Pourquoi ai-je omis de vous dire que M. Brouillet expose au Salon des Artistes français un portrait moche, encore que lumineux, de S. A. R. et I. la princesse Napoléon?... La fille de Léopold II, blonde et fine, les paupières ombrées, et vêtue d'une robe de voile sans rigueur, contemple son enfant, demi-nu sur ses genoux. Ce tableau, qui nous intéresse personnellement, attire l'attention des visiteurs. Il a plus de grâce que le portrait de M. Deschanel... Il respire un bonheur dont nous ne doutons pas, mais qu'il nous plaît de voir attesté de la sorte.

Reste à finir sur un mot bien parisien. Je n'irai pas loin pour le prendre.

— Ne connaissez-vous pas, demandait l'autre soir un directeur de théâtre à son secrétaire général, — ne connaissez-vous pas un jeune auteur qui aurait un lever de rideau, et qui voudrait mettre dix mille francs dans l'affaire...?

O Tempora!... ô M... orès!

LEON TRICOT.

LA PROSE ET LES VERS

Léon RAVET : BRUYÈRES MAUVES ET GENÈTS D'OR, poèmes (les Editions Nouvelles 1, rue Jenatzy). — **Jean MARÉCHAL** : SUR LES ROUTES, poèmes (Association des Ecrivains belges). — **François LÉONARD** : LE RÊVE, poème diabolique en 1 acte (Collection Flamberge). — **Sander PIERRON** : LE TRIBUN, roman (Association des Ecrivains belges). — **Maurice des OMBIAUX** : LES MANCHES DE LUSTRINE (Edition Eugène Figuière). — **Abel TORCY** : LE CANARD DOMESTIQUE, roman (Association des Ecrivains belges).

Bruyères mauves et genêts d'or, ce titre est clair et joyeux comme une belle matinée de mai en Ardenne. C'est du reste à l'Ardenne que le poète qui l'a choisi, dédie ses vers. A vrai dire, cette intention d'hommage filial, cette évocation d'un coin de la terre que j'aime, sont ce que je préfère dans les poèmes de M. Léon Ravet. Et même,

n'étaient ces raisons sentimentales, je dénoncerais, je crois, sans pitié, la banalité des images et la gaucherie maniérée et parfois prétentieuse des strophes. Pourtant on sent, dans ces pages, de la chaleur et du cœur, et c'est l'indigence du métier qu'il convient ici d'incriminer.

* * *

M. Jean Maréchal, dans *Sur les Routes*, nous paraît être un meilleur ouvrier de la forme rythmée et rimée. Son recueil contient une assez grande variété d'œuvres, dont quelques-unes bien venues sur les thèmes habituels aux jeunes poètes. Cependant l'auteur paraît soucieux d'exprimer des pensées, de formuler une philosophie. Celle-ci, il la condense, semble-t-il, en ce sonnet :

*Plus d'orgueil, plus de honte, et vivre uniquement
Pour le plaisir de vivre et d'être sur la terre ;
Et sachant que l'on doit rejoindre la poussière,
Prendre le plus de joie en ce très bref moment.*

*Par la science, ayant défilé tout mystère,
Des doutes et des pleurs dédaigner le tourment ;
Créer un idéal et lutter vaillamment
Pour en faire régner la sublime lumière.*

*Rire un peu de ce grand mensonge : le néant.
Croire en l'éternité de l'atome, à sa vie ;
Aimer l'être naif qui souffre en ignorant.*

*Donner à tous les sens une coupe remplie ;
Sentir, penser, aimer ; et, la tâche accomplie,
Satisfait de son sort, mourir en souriant.*

Toutefois, notre poète est loin de se conformer lui-même à cette clairvoyante sérénité qu'il professe. Sa lyre plus d'une fois vibre et grince à ses colères, à ses haines, cadencant des imprécations et des exécutions. Et, maudissant sa destinée, il en vient à regretter qu'il n'existe plus, pour lui, de dieux afin de leur cracher d'ici-bas hardiment

Son sanglant mépris sur la face !

D'ailleurs M. Jean Maréchal montre trop souvent le souci d'exprimer ses opinions philosophiques. La poésie, en général, ne gagne pas à devenir un moyen de propagande. Et, ici, c'est le cas. L'auteur de *Sur les Routes* a trouvé souvent quelques gracieux détails ; mais rarement il s'élève d'une aile un peu hardie au-dessus d'une médiocre réalité qu'il observe.

* * *

Il en va tout autrement de l'inspiration de M. François Léonard. C'est fort loin de notre fange, de nos préoccupations quotidiennes, qu'elle emporte l'écrivain qui nous donne aujourd'hui le *Rêve*. Il s'agit, cette fois-ci, d'un poème dialogué, mettant en scène Le Poète et l'Aviateur, ces deux chevaliers modernes de l'Idéal qui, l'un

par la pensée et l'autre matériellement, s'élançant à la conquête des champs de l'éther. Les périls et la souffrance les sacrent frères. Car

*C'est là, précisément, la grandeur du génie.
L'aile qui se soulève et frôle le danger,
Comme une strophe d'or, a le vol plus léger
Lorsqu'une âme y palpite, y souffre, y désespère.
Tout le bonheur humain ne vaut pas la chimère
D'atteindre, par delà l'effort silencieux,
Un peu de l'infini resplendissant des cieux.*

Pour cela, il faut que le poète ait fait un beau rêve, un rêve inachevé. Telle sera la source profonde et intarissable où son cœur s'abreuvera.

Je ne crois pas, pour ma part, que l'œuvre de M. François Léonard soit destinée à des succès de représentation; mais le lecteur en aimera les clairs symboles et la forme harmonieuse, digne d'un artiste qui définit ainsi la Poésie:

*Je suis la Poésie; en mes bras souples, l'ombre
Et la lumière, au gré du rythme ou bien du nombre,
Composent des accords dont tu restes surpris;
Doux comme des baisers, vibrants comme des cris,
La pourpre, le métal, le velours et la soie
Des syllabes, des mots, des phrases, à ma joie
Ainsi qu'à ma douleur suspendent leurs bijoux,
Car je suis l'Harmonie aux gestes purs et doux.*

* * *

M. Sander Pierron en rééditant son roman *Le Tribun*, qui parut en 1906, s'offre et nous offre le plaisir très piquant de réunir, en guise de préface, une quinzaine de citations empruntées à des critiques de chez nous ou de France. Leurs appréciations, ainsi rapprochées, paraissent parfois antithétiques. L'auteur y trouve matière à se consoler d'avoir pu déplaire à quelques-uns et aussi des motifs de rire un peu de ceux qui avec enthousiasme l'ont loué. Et, de fait, si nous sommes consciencieux, nous ne pouvons guère donner, à propos d'un livre, que nos impressions, en les expliquant le plus judicieusement possible.

L'idée du *Tribun*, comme on l'a fait observer généralement, ne manque pas de grandeur ni de profondeur morale. La figure de Philibert est vigoureusement tracée. L'ouvrage est frémissant de réalisme ému. Le style n'est point artistique, sans doute; mais, tel qu'il est, haché, d'un mouvement uniforme et banal, il n'est pas sans fermeté et sans précision.

* * *

Un nouveau livre de M. Maurice des Ombiaux, c'est de la gaieté en perspective, de la bonne humeur à partager, un peu d'optimisme souriant pour rasséréner notre âme. Et l'on ouvre le volume avec con-

finance, prêt à se laisser charmer ou simplement intéresser aux péripiéties d'un récit alerte et gagner à la joie qui doit en émaner.

Jamais l'on n'est déçu. C'est ce qu'éprouveront une fois de plus ceux qui liront *Les Manches de lustrine*.

Le conteur des *Farces de Sambre et Meuse* n'est point infidèle à son terroir. Mais, soucieux de se renouveler, il a suivi un de ses « pays », brave enfant de Buzet, dans sa carrière administrative.

L'histoire de Théophraste-Arthur-Joseph Lantumier, entré au Ministère, parce que l'Harmonie catholique de sa bourgade ne pouvait sans abdiquer son prestige devant la Fanfare libérale, se passer d'une clarinette, cette histoire, dis-je, est pleine d'aventures les plus variées et les plus comiques.

Souvent la Légende a concentré les faits, condensé un grand nombre d'événements dont elle n'a plus fait qu'un seul exploit merveilleux. Mais, souvent aussi, elle a, par d'inconscients transferts, attribué à un seul personnage les « gestes » accomplis par plusieurs. M. des Ombiaux a agi — consciemment — comme la Légende. Lantumier est au centre de l'épopée administrative, comme Charlemagne au centre de l'épopée royale. Il est mêlé à tout ce qui a depuis des temps immémoriaux exalté l'imagination de la gent bureaucratique. Lantumier est le type ou plutôt un type du rond-de-cuirisme. Autour de lui s'agitent un certain nombre de personnages qui jouent un peu le rôle des confidents dans la tragédie, qui le complètent sans l'égaliser. Quelques-uns pourtant se détachent avec un relief saisissant, tel Libère, dont les théories sur la paresse nous révèlent un des Ombiaux ironique à souhait, habile à pratiquer la dissociation des idées, et seraient dignes d'un Remy de Gourmont ou d'un Anatole France.

Avec beaucoup d'art, avec un doigté sûr, le narrateur raccorde et combine des traits d'autrefois avec des traits d'hier ou de naguère, de façon que sa satire n'est jamais personnelle ni blessante, encore qu'on évoque facilement des figures et des noms précis.

Et l'on rit, l'on rit, en admirant que la vigoureuse conception du plan maintienne une aussi solide unité entre des éléments si nombreux et d'origine si diverse.

* * *

Cette agréable impression que donne une œuvre fortement composée, formant vraiment un tout, nous la ressentons plus vivement encore devant le nouveau roman de M. Abel Torcy, *Le Canard domestique*.

Les qualités déjà reconnues dans le premier livre de l'auteur, *A l'Ombre des Saules*, se retrouvent ici développées, épanouies. Avec le même goût de l'observation minutieuse, avec la même méthode, M. Torcy s'applique à retracer la vie morne et médiocre de ceux qui ont manqué l'existence qu'ils avaient rêvée dans la ferveur idéaliste de leur adolescence : lente faillite des ambitions, longue agonie des chimères dont on s'était exalté, vide lamentable des jours qui passent sans plus d'espoir...

Olivier Jaquelain a quelque parenté d'âme avec François Remy de M. E. Glesener. Ses premières années, à lui aussi, ont développé outre mesure ses facultés imaginatives et aiguisé à l'excès sa sensi-

bilité. Et sa volonté malade le laisse désarmé et désemparé devant sa destinée.

Nous assistons aux luttes, aux sursauts, aux révoltes, aux chutes et au renoncement final d'une âme qu'attira longtemps l'Idéal, mais qui pour s'être arrêtée au milieu de son vol, sur un bas-fond de bonheur, perd sa voie, hésite et se résigne à vivre, les ailes refermées, occupée à quelque banal devoir — tel un canard sauvage qui, après avoir connu le vertige de l'azur, barbote dans un baquet d'eau...

J'ai déjà dit ici que le style de M. Torcy se distingue par une technique savante et scrupuleuse. Sa perfection ne sent pourtant pas l'effort et elle est si aisée qu'elle semble naturelle et spontanée.

ARTHUR DAXHELET.

LES JOURNAUX ET LES REVUES

REVUES FRANÇAISES

Il convient de parler aussi des revues françaises! Nous ne l'avons point fait, jusqu'ici. Elles le méritent pourtant, plus que les autres, — et c'est aussi la prudence, simplement, qui m'engage à parler d'elles : Bien que, depuis les quelques années que je suis sur terre, jamais encore il ne m'ait été donné de rencontrer un esprit malveillant (le fait est assez extraordinaire, sans doute, pour valoir qu'on le signale) je sais, par ouï dire, qu'il existe de ces sortes d'esprits, et je craindrais un peu, à continuellement exhiber mes connaissances linguistiques, qu'il ne s'en trouvât un pour renouveler à mon endroit la terrible amabilité de Rivarol, et me dire: « Je vous félicite, Monsieur; vous avez quatre mots contre une idée »...

Abandonnons donc, pour quelque temps, les journaux et les revues des pays qui nous sont étrangers par le langage, et renonçons, en vue d'un plaisir non moindre, au plaisir que nous y trouvions.

Peut-être objectera-t-on qu'il n'est point nécessaire de présenter aux lecteurs belges (pour autant que le lecteur belge ne soit pas un mythe : chose fabuleuse et rare) les revues françaises. Je ne sais. J'ai vu, dans beaucoup de familles belges, sur la table du salon ou sur quelqu'une de ces étagères américaines qui sont fort pratiques, des revues telles que *Fémina*, *La Vie heureuse*, *Les Lectures pour Tous*, ou même *Je Sais Tout*. C'est là, évidemment, un indice de culture intellectuelle. De nos jours, il ne faut pas être trop exigeant. Ce serait l'être trop, par exemple, que de demander au grand public belge de bien vouloir s'intéresser un petit peu aux revues qui se publient dans son propre pays. Ce serait l'être trop aussi que de vouloir lui faire lire, au lieu de pauvres « magazines », des revues françaises où il y ait quelque chose à lire.

Assurément, il existe un public belge qui s'intéresse aux idées, et qui n'est point tellement spécialisé qu'il ne puisse se tenir au courant d'un mouvement littéraire, artistique, ou philosophique. Mais ce public là ne se rencontre pas où l'on pourrait croire. Pour peu que l'on ait le charmant privilège de vivre dans la « bonne société », dans la « haute société », dans ce que, en somme, par une ironie sans doute inconsciente, on appelle l'« élite » de la société, on se convainc sans peine qu'il faut chercher ailleurs. C'est une vieille constatation

Je ne sais donc pas trop bien pour qui j'écris ceci. Ceux qui ne lisent pas de revues, ne liront pas celle-ci ; ceux qui la lisent, lisent aussi, sans doute, les revues françaises dont j'aurais à parler.

Les revues françaises ont sur celles de beaucoup d'autres pays deux grands avantages. Le premier, c'est que, malgré une certaine influence allemande qui parfois se fait sentir, elles ne sont pas trop professorales, accueillent la fantaisie, le rêve, l'inspiration ou la méditation pures. Le second provient de l'habit charmant dont les Français savent vêtir un sujet, même osseux (maigre ou sec) par nature. Le sujet maigre convient peu à une revue, mais le sujet sec y a parfois sa place. Dans les autres pays, en Allemagne, par exemple, l'étude alors demeure aride, difficile, pour spécialistes, en somme. Mais le Français lui donne une forme si limpide, si aimable ; la science, chez lui, devient si compréhensible, que l'amateur même peut en faire son profit. C'est ainsi que se développe cette culture générale, dont certains disent qu'elle est superficielle, et qu'ils traitent de dilettantisme, mais qui, à coup sûr, a ce charme de maintenir encore une vie de société polie, une possibilité de conversation agréable et point vide.

Tel est, me semble-t-il, un des grands rôles de la revue. Encore une fois, il n'est guère fait pour émouvoir le Belge d'« élite », lequel joue aux cartes plutôt que de devoir causer avec élégance, ce qui lui est un travail fatigant, douloureux, peut-être impossible.

Il y a tant de revues intellectuelles en France, tant de revues littéraires riches d'idées intéressantes, que l'on ne sait trop par où commencer. Une telle curiosité d'esprit s'y révèle, soit dans le domaine de l'érudition, soit dans celui du sentiment ; une telle activité d'esprit les fait vivre et évoluer ; une telle volonté, une telle vaillance soutiennent cet ensemble ! Et quand on songe que dans les autres pays, cette vitalité, cette abondance de la pensée contemporaine se rencontrent également, quand on songe à tout ce que l'on pourrait connaître et aimer d'efforts généreux et de patientes recherches, d'émotion, de poésie, d'élan vers la beauté, — c'est une chose merveilleuse !

Quoi qu'on puisse dire, les incompréhensions, la médiocrité de certains, les petites « boutiques » de la pensée elle-même, passent au rang de détails négligeables. L'ensemble seul subsiste.

Cela est fort bien, — mais il nous faut, ici, faire un choix...

Parlons, aujourd'hui, de la *Nouvelle Revue Française*, revue mensuelle de littérature et de critique.

Elle est, à coup sûr, l'une des meilleures de France, peut-être la meilleure, tant par son aspect extérieur, qui est parfait, que par le texte qu'elle publie. La *Nouvelle Revue Française* n'a pas cinq ans d'âge, et l'on sait le rôle qu'elle a déjà joué jusqu'ici. Elle groupe plusieurs des écrivains les plus intéressants et les plus caractéristiques de la France actuelle, et reflète la pensée française la plus nouvelle, la plus riche de vie. Je cite, au hasard, parmi les œuvres importantes et remarquables qu'elle a publiées : *La Porte étroite*, d'André Gide ; *L'Otage* et *L'Annonce faite à Marie*, de Paul Claudel ; *La Fête Arabe*, de Jérôme et Jean Tharaud, etc., etc. Plusieurs écrivains belges, aussi, y ont publié des études ou des poèmes. Notamment Verhaeren, L. Dumont-Wilden, Jean Dominique, Jules Delacre.

Il faut citer encore *Charles Blanchard*, de Charles-Louis Philippe, et de nombreuses lettres ; *Isabelle*, d'André Gide, et son *Journal sans dates* ; les belles études de Jacques Rivière, qui ont paru en volume ; la *Chronique de Caërdal*, de Suarès, dont je reparlerai tout à l'heure, — et tant d'autres œuvres encore, poèmes, drames, romans, essais, qui tous attestent une telle activité d'esprit, et une telle somme de talent, que l'on regrette, sollicité aujourd'hui par trop d'œuvres de tous caractères et de tous pays, de ne pouvoir s'attarder autant qu'on le voudrait, à cette seule et particulière floraison des lettres françaises. La collection de la *Nouvelle Revue Française*, ainsi que celle des volumes qu'elle édite (on connaît cette édition très soignée) ne manqueront pas d'être du plus grand intérêt pour ceux qui, après, étudieront le développement actuel de la pensée française, son évolution non point extraordinaire, mais belle comme toute évolution, et que nous voyons imparfaitement sans doute, y étant trop directement mêlés.

Mais je dois me contenter, aujourd'hui, de dire quelques mots du dernier fascicule de cette revue que j'ai sous la main, — celui du mois de Mai.

Il contient le début d'une étude de Jacques Rivière sur *Le Roman d'Aventure*. La suite paraîtra sans doute le 1^{er} juin, et l'ensemble sera publié, vraisemblablement, en volume. Je ne sais. Il conviendrait peut-être d'attendre que l'étude entière fût publiée ; mais ce début, pourtant, est plein déjà d'aperçus si clairs, qu'il faut les signaler.

L'idée initiale est celle-ci : « Il y a quelque chose qui n'est plus, qui s'est éteint doucement et dont tout écrivain qui veut vivre doit maintenant se dégager : c'est le symbolisme. Comme l'impressionnisme, il a eu une vieillesse assez longue ; il a résisté longtemps après avoir dépassé sa perfection. Pourtant il est mort et il n'y a plus rien à faire dans la voie qu'il avait ouverte. Rien ne sert de s'obstiner ; il y a un mur de ce côté-là ; on ne passe plus ; même si l'on croit avancer, on est toujours en dedans »

« Mais ailleurs, il y a quelque chose qui s'est ouvert ; il y a un mystérieux chemin, quelque part, entre les ronces, et les premiers pas qu'on y fait mènent tout de suite à l'avenir. Déjà quelques écrivains s'y hasardent. Où est-il ? »

Suit une excellente définition du symbolisme, où je lis :

« L'œuvre symboliste est la conversation sentimentale de deux êtres très cultivés, qui, sachant tout, passent leur temps à se le rap-

peler l'un à l'autre. Les émotions qu'ils ont eues séparément — et l'un plus clairement que l'autre — en face de tel ou tel spectacle bien connu de tous deux, voici qu'ils les revivent ensemble. Ils ne nomment pas l'objet de leur souvenir, tellement il est acquis, tellement il est vieux dans leur expérience sociale, dans le passé de l'élite dont ils font partie; mais par mille paroles détournées, par des inflexions de voix, par des changements de rythme, par des combinaisons de syllabes, ils se remettent l'un l'autre en présence de l'objet qu'ils taisent et se retrouvent dans une sorte de silence commun, tout occupé de sentiments. Il y a entre eux comme une partie engagée où le jeu est de ne rien susciter directement et de se prêter l'un à l'autre une audience si subtile de l'âme que les phrases n'aient besoin que de se tourner un peu à droite ou à gauche pour être entendues jusqu'au bout et que le lecteur prévienne toujours d'un sourire l'achèvement des allusions.

« Ce dernier caractère du symbolisme nous explique sa fortune extérieure et la façon dont il a été accueilli par le monde. Si cultivée soit une race, ce n'en est pourtant que l'élite qui peut être sensible à des plaisirs si délicats et si difficiles.

« Le symbolisme était condamné par essence à l'impopularité. Il demandait des lecteurs trop adroits, trop maîtres de leurs connaissances, pour les trouver très nombreux. Dans les images qui lui étaient offertes, le vulgaire ne pouvait rien reconnaître; il avait l'impression qu'on lui présentait, matérielle et sensible, l'absence même de tout ce qu'il avait l'habitude de voir. Dans ces amusements à la fois dédaigneux et découragés, il sentait trop bien une moquerie à son ignorance; le plaisir que prenait visiblement l'auteur à se passer de son assentiment, l'offensait et déconcertait ses bonnes dispositions. »

On voit pourtant par ceci quelle part appréciable de beauté le symbolisme possédait en propre, mais, dédaignant l'événement, le fait, pour ne s'attacher qu'à une émotion forcément fugitive, un autre danger le menaçait, en plus de l'incompréhension de la majorité: Car, à la *relecture*, « si l'œuvre contenait encore tout son appareil de descriptions et d'aventures, nous aurions beau être de mauvaise humeur, nous serions obligés « d'en passer par là »; nous serions menés de force par la même route que nous avons jadis suivie; nous retomberions, bon gré mal gré, dans chacun tour à tour des sentiments déjà subis. Mais un mince et timide appel, une invocation à notre sensibilité... Pour ne pas les entendre, il suffit que nous soyons mal disposés, ou que nous ayons changé d'âme ».

Voilà la grande faiblesse du symbolisme. Et si, aujourd'hui, nous nous sentons différents, si notre âme s'est transformée, si nous nous connaissons des plaisirs différents: « plaisirs plus allègres », « plaisir d'être au milieu de tous les événements du monde », « plaisir d'être au milieu des hommes », — « à des goûts si changés, une littérature nouvelle doit correspondre. Pour la définir, inspirons-nous des tendances qui l'ont appelée et qu'elle va venir satisfaire. Voici déjà qu'elle paraît. Il est juste temps d'en esquisser l'image, si nous voulons mériter encore l'honneur de l'avoir prévue. »

Ici s'interrompt cet article, et, bien que la dernière phrase citée semble (je ne saurais vraiment dire pourquoi; c'est une impression) cacher quelque « roublardise », nous attendons avec impatience

la suite, convaincus de l'intérêt qu'elle aura, venant de l'auteur de plusieurs études que nous admirons : celle sur l'œuvre difficile de Paul Claudel, notamment, et celle aussi sur André Gide, à qui cette dernière étude, « le Roman d'Aventure », semble faire déjà quelque peu allusion.

L'article le plus remarquable de la *Nouvelle Revue Française* est, je crois, avec celui de Jacques Rivière, la *Chronique de Caërdal*, d'André Suarès. Elle porte cette fois, en sous-titre : « Temple d'Amour ».

En Belgique, nous lisons trop peu les œuvres de Suarès. En France, il a de nombreux lecteurs ; mais ici, je ne pense pas. Et nous avons tort. Si nous nous appliquions à ne le point connaître, afin qu'il ne nous connût point, ce ne serait que prudence : Nous connaissant, je crois qu'il nous accablerait. Mais avec une telle acuité, pourtant, une telle pénétration, tant d'art et un tel style, que nous nous en trouverions sans nul doute enrichis.

La célébrité de Suarès est venue lentement, mais maintenant qu'il a dépassé le milieu du chemin de notre vie, elle avance à grands pas. Et depuis qu'il s'est attaché à la revue que dirige Jacques Copeau, *La Nouvelle Revue Française*, il lui fournit, chaque mois, son plus bel ornement. Ceux qui lisent les « Chroniques de Caërdal » le savent, et aussi que telles figures — Suétone, ou bien Pétrone ou Caligula (dans *Sur la Vie*) ou d'autres — dessinées par la plume incisive de Suarès, évoquées par lui, ont une allure incomparable.

Dans le « Temple d'Amour », je choisis ce passage :

« On ne chante presque que les femmes ; et il n'est pas possible d'en parler. Les Scythes velus et les grossiers Hyperboréens ont jeté sur la femme Nature leur manteau d'hypocrisie et leur laine de morale. Quelle odeur de bercail ! Que toute cette couverture sent l'étable ! Et dans la ferme close par les neiges, sous la brebis cachée, qui a honte de sa forme, c'est le fumet du bouc et du béliér.

» L'impudeur est peut-être une vertu, dans la lumière. Mais il faut le soleil sur les violettes d'Ionie et sur les roses de Provence. Les Hyperboréens ne sauront jamais le dégoût qu'ils inspirent aux Dieux. Pensent-ils que les Dieux aient besoin de le leur faire connaître ? Il leur suffit de vivre ailleurs.

» On ne chante que les femmes, dit Orphée. On n'écrit que pour elles ; et ce n'est pas pour s'en faire lire.

» Ce qu'on leur offre est presque toujours ce qu'elles ne veulent pas : l'amour excepté. Encore faut-il qu'elles aiment.

» Moins l'amour, il n'y a rien de commun entre l'homme et la femme. Mais l'amour est toujours-là. »

Ou bien, des choses frappantes comme celles-ci :

« Si j'étais femme, je n'aimerais peut-être que des femmes.

» Mot d'homme, si jamais il en fût. »

Ou :

« Voilà pourquoi elle pleure, la chère femme ; et elle soupire : Il m'aime si peu, que j'en ai honte pour lui

» Mot de poète, déçu par un ami. »

Ou encore, cette ampleur différente :

« Leur appel au bonheur, ce baiser sur l'onde perfide, ô mon cœur, vous l'entendrez encore, quand tout le poids de la nuit sera sur vous, et toute la meule de la terre.

» L'amour est là, pourtant, et toute la tendresse. Et tu te plains? Et même si mon désir cesse, l'amour est là, et toute la tendresse. Et tu te plains!

» O pauvre femme, ne sens-tu pas que je puis mourir pour toi, mais non pas toujours vivre? Et même si les baisers fléchissent, sache enfin que l'amour est immortel dans un cœur d'homme. »

Pour accompagner et enrichir ce modeste tribut de mon admiration, je cite encore le début — j'aimerais citer davantage — d'un beau portrait de Suarès (« Pour un portrait d'homme : Caërdal ») publié par Jean de Bosschère dans un des derniers numéros de la revue *L'Occident*. Il fait voir profondément, et comme il me serait impossible de le faire; il montre, avec une pénétration, un sentiment et une harmonie dignes du sujet, ce qu'est cet artiste étrange, aux origines espagnoles sans doute, et dont, parlant de la *Nouvelle Revue Française*, j'ai dit quelques faibles mots. — Voici des mots plus forts, qui parlent de l'âme déjà, en chantant la beauté du visage :

« Ce visage qui ne se penche jamais, et ce regard droit et franc vont dans l'expression de la force jusqu'à l'énigme. Les orgueilleux cheveux, qui se pressent sur le front et vers les paupières, ombrent les traits rayonnants d'une subtile clarté. Or, le voile d'étrangeté n'est pas dans la forme de ces traits. Ils ont suivi, s'y conformant, l'expression en ce qu'elle révèle. Elle dit une passion ivre de la vie, et qui semble murmurer dans l'enveloppe impassible d'un portrait. Cette ivresse se dévore. La passion est la vérité inconnue. C'est pourquoi, ne sortant point de l'ignorance, j'annonce tant de mystère dans ce masque, qui attend, feu voilé de cendres; mais à toute minute il peut dresser des flammes en une sorte d'oraison immobile. Toute vie est dans ce feu, qui se tord sur soi-même. »

R.-E. MÉLOT.

LE DRAME ET L'OPÉRA

Monnaie : *Marie-Magdeleine*, drame en 3 actes de M. Maurice Maeterlinck (13 mai).

Vaudeville : *La troupe du Grand-Guignol* de Paris (19 mai).

Olympia : *Family-Hôtel*, comédie en 3 actes de MM. Paul Gavault, Eug. Héros et Eug. Millon (23 mai).

Marie-Magdeleine. — Comme il l'avait fait en nous contant l'histoire de Monna Vanna et en nous contant celle de Joyzelle; même déjà comme il l'avait fait en nous révélant le drame d'angoisse et de mystère qui rend poignant le sort de Maleine et celui de Mélisande, Maurice Maeterlinck a offert à notre émotion le tableau du conflit pathétique déchirant une âme de femme balancée entre des devoirs, des sentiments et des impulsions antagonistes.

Mais cette fois il n'a plus forgé l'épisode et sorti l'héroïne, de toutes pièces, de son imagination. Il a emprunté l'un et l'autre à l'histoire biblique, ou du moins c'est sur un fond de vérité légendaire qu'il a serti les broderies de ses ingénieuses variations personnelles. Ingénieuses et peut-être hardies. C'est un reproche, en effet, qu'on adresse à l'œuvre nouvelle du grand poète philosophe, d'avoir pris une liberté excessive avec l'authentique documentation que les écritures ont transmise au sujet de l'intervention d'une courtisane de Béthanie dans le drame de la Passion de Jésus.

C'est se montrer d'une rigueur exagérée. Rien n'est moins formel que notre connaissance de ces incidents lointains et les livres saints eux-mêmes manquent de précision, si pas d'accord, sur la biographie de Marie-Magdeleine, sa parenté avec Lazare, son rôle dans les événements de Jérusalem et du Golgotha.

Pourquoi un écrivain n'aurait-il pas le droit de compléter ce qui est demeuré fragmentaire, de supposer ce qui est vraisemblable sinon formellement exact?

Maurice Maeterlinck a agi de la sorte; on l'en peut d'autant moins blâmer que sa version est pleine de poésie, profonde en philosophie, propice au lyrisme de la transcription verbale et apte à la transposition scénique la plus séduisante. Certes le personnage de Madeleine y est idéalisé avec une complaisance généreuse. Il ne faut pas nous en plaindre: la figure a tant de charme avec tant d'émotion!

Qu'on en juge, — si un résumé concis du scénario peut donner une idée de l'œuvre. Dans les jardins fleuris de Silanus, un vieillard blasé, qui discourt avec une sagesse un peu paradoxale sur les sujets de morale et de philosophie qui préoccupent les graves esprits de Rome et des terres de l'Empire, des invités sont conviés. Il y a parmi eux Lucius Verus, un jeune et beau centurion latin, et Marie-Magdeleine, la troublante mais accueillante hétaïre, venue en voisine.

On parle d'une bande de mauvais drôles qui infestent la contrée. Magdeleine a été volée par eux dans sa villa; elle soupçonne, elle accuse un Nazaréen, un certain Christ, qui rôde dans le pays, a des allures inquiétantes, prononce des discours étranges et semble jouir d'un empire considérable sur le peuple famélique des traîneurs de grandes routes, des mendiants et des éclopés.

Or, au bas de la terrasse, une voix humaine se fait entendre. Et c'est celle de Christ. On va voir. Il parle à des miséreux. On l'écoute. Il prononce les phrases admirablement fraternelles, adorablement symboliques des Béatitudes. Les amis du vieux Silanus se taisent. Les mots galants de Lucius Verus à Magdeleine s'arrêtent sur ses lèvres. La courtisane est en proie à une sorte d'extase. Les paroles du prêcheur tombent sur son cœur ainsi que, goutte à goutte, une eau lustrale tombe sur un front tiède.

Marie-Magdeleine est convertie, comme tous les autres, à la doctrine de bonté et de pureté.

Elle renoncera désormais à sa vie honteuse, à ses amours vénales. Elle se refusera à tous, à Lucius Verus lui-même qui s'est mis à l'adorer, à la désirer passionnément.

Magdeleine verra Jésus; elle lui parlera, elle l'écouterà lui parler; elle subira le sortilège de son prestige sacré; elle croira; elle sera parmi les merveilleux élus.

Mais les juifs et le proconsul ont fait arrêter Jésus dont les prêches portent le trouble dans la ville. Ses disciples sont menacés comme lui. Nous les trouvons dans le Cénacle attendant qu'il soit statué sur le sort du Fils de Dieu et sur le leur. Lazare le ressuscité est au milieu d'eux et aussi Magdeleine. Or c'est Lucius Vérus qui sera chargé de faire exécuter la sentence. Il offre à Magdeleine de sauver le condamné si elle consent à se donner à lui.

Et c'est ici que Maurice Maeterlinck a eu l'une de ces trouvailles tragiques qui suffirait, à elle seule, à faire, au théâtre, le succès d'une œuvre si, déjà, beaucoup d'autres mérites ne l'avaient assuré. Il montre son héroïne prise entre ces deux angoisses contradictoires : sauver Jésus à qui elle a voué tout le pur et ardent amour de sa jeune Foi fervente, mais se donner à Vérus, c'est-à-dire souiller à nouveau ce corps dont elle a voulu dans la prière et la chaste adoration laver toutes les souillures passées ; — ou bien être fidèle à ce renoncement et perdre le Christ...

C'est ceci qu'elle fera parce qu'elle sait qu'ainsi elle obéit à la Doctrine même de Jésus qui veut le sacrifice pour prix du fidèle Devoir et de l'Innocence sans tache et sans remords.

Ce qu'on ne peut exprimer dans un pareil résumé, c'est la beauté prestigieuse de la langue réservée par l'auteur à ses personnages, c'est l'émouvante gravité des raisonnements du vieux philosophe Silanus, à qui M. Fenoux prête, outre sa voix d'un timbre admirable et sa diction harmonieusement claire, un naturel à la fois simple et distingué.

Le rôle de Marie-Magdeleine que M. Maeterlinck a évidemment mis au tout premier plan, lui assurant des moments et des aspects d'impressionnant effet dramatique, est incarné par M^{me} Georgette Leblanc avec tous les dons de charme et de plastique, d'art et de séduction qu'il nous a été maintes fois donné d'apprécier chez la toujours intéressante artiste.

Avec M. Roger Karl dans le personnage de Lucius Vérus, tous les autres protagonistes ont réalisé une excellente interprétation de *Marie-Magdeleine*. Ce fut pour nous une bonne fortune de pouvoir connaître cette œuvre tout de suite après Moscou et Nice, avant que Paris l'ait entendue, avant que le livre nous en ait apporté le texte français.

Une impression subsiste en tout cas si l'on veut s'interroger avec loyauté, ce que tout le monde n'a pas fait, au sortir d'une représentation comme celle de *Marie-Magdeleine* : c'est ici une œuvre chargée de pensée autant que de poésie et qui, pour cela, contient autant de noblesse que de beauté. Chaque personnage symbolise une foi — païenne, chrétienne, cynique, amoureuse ou grandiosement humaine, tout simplement ; chacun incarne une espérance, un doute, un stoïcisme ou un repentir. Mais l'auteur, lui, demeure obstinément objectif et on l'aime de n'avoir cherché à donner aucune solution personnelle, donc insuffisante, des problèmes troublants dont il pose, sans apparence d'aucun dogmatisme, les graves énoncés.

* * *

Le Grand Guignol. — Chacun des spectacles que la troupe de M. Max Maurey vient donner à Bruxelles ne comprend pas moins de cinq pièces, — sept actes au total. A la quantité heureusement s'ajoute la qualité, et, de plus, la variété la plus agréable permet à toutes les préférences d'être satisfaites.

Ces brèves comédies, ces drames rapides sont composés avec une science habile ; leurs auteurs possèdent toutes les ressources les plus expertes du métier théâtral. Quelle leçon peuvent prendre, auprès d'eux, les débutants qui cherchent avec gaucherie le moyen de mettre en valeur une idée dramatique dont ils ne trouvent pas l'expression ramassée, alerte, exacte, ingénieuse capable de produire le sûr effet et d'emporter ou le rire ou l'émotion !

Si l'on n'approuve pas sans restriction le choix des sujets, on est bien forcé de convenir que tout est merveilleusement à sa place dans la façon dont ils sont mis à la scène ; les personnages sont campés avec un relief étonnant ; l'esprit des mots ou des situations jaillit avec un naturel précis ; les coups de théâtre sont préparés avec une adresse sans seconde.

Tel est, au moins, le cas pour quatre des pièces qu'on nous a jouées au Vaudeville : *Le Baiser dans la Nuit* de M. Maurice Level, *Le Pharmacien* de M. Max Maurey, *Alcide Pépie* de MM. Massard et Vercourt et la *Délaissée* de M. Maurey.

Le Baiser dans la Nuit appartient au répertoire de ce théâtre d'horreur et d'angoisse qui a fait la notoriété spéciale du Grand-Guignol. C'est le drame effarant d'un vitriolé qui applique, sciemment, patiemment, horriblement à sa maîtresse la peine du talion et, aveuglé, ravagé par le liquide corrosif, arrose d'acide brûlant, avec une rage préméditée, le visage de la femme hurlante, sous les yeux épouvantés du spectateur.

Le Pharmacien rappelle le comique si intensément réaliste et pince-sans-rire de Courteline. Il s'agit de l'erreur commise par un apothicaire dans la vente d'une potion. Il craint tous les drames et redoute tous les châtements, lorsqu'une gamine lui rapporte providentiellement le poison qu'il avait donné en place du médicament désirable.

On ne raconte pas cette scène prise sur le vif, avec une observation étonnante de vérité burlesque.

Alcide Pépie est une pochade d'énorme gaité. Un mari bamboucheur a ramené chez lui, vers trois heures du matin, un pochard que l'on s'imagine soudain passé de vie à trépas. Avant que le macchabée ne ressuscite, il se passe, dans l'appartement en désarroi, les plus grotesques aventures à la fois macabres et réjouissantes.

Le Grand Oiseau nous fait pénétrer dans le monde héroïque et terrifiant des aviateurs.

Enfin *La Grande Mort* nous transporte aux Indes, dans un camp où des blancs affolés luttent contre les fièvres et les fléaux épidémiques. Ce tableau, d'une vérité cruelle, est fait pour finir par l'exhibition d'un pestiféré répugnant qu'on canarde à coups de carabine.

La Bienfaitrice nous mène dans une maison close où la patronne s'appelle M^{me} de Maintenon et ses pensionnaires Catherine de Médicis, Marguerite de Navarre et Blanche de Castille. Un père y enverrait son fils pour qu'il apprît l'histoire de France...

C'est impayable de bouffonnerie, assez fin de satire, mais plutôt douteux comme genre...

On a fait à ces spectacles copieux et variés un gros succès. Ils le méritent.

* * *

Family-Hôtel — Il paraît qu'il existe une formule aux prescriptions de laquelle doit strictement se conformer l'auteur de vaudeville désireux de s'assurer un franc et durable succès. Les trois joyeux fantaisistes qui ont signé l'inénarrable bouffonnerie qui fait florès en ce moment à l'Olympia connaissent sûrement le Manuel du parfait vaudevilliste ; les trois actes affolants qu'ils font se dérouler dans un hôtel du pays monégasque répondent sans conteste à toutes les exigences du genre. Rien n'y manque : le jeune ménage en voyage de noce, le cambrioleur mondain, le commissaire de police bété, le vieux mari cascadeur et sa jeune femme pas bégueule, le Brésilien rastaquouère et fulminant, la boniche dévergondée, le larbin qui n'est autre qu'un joueur impénitent décafé par la roulette, L'Américaine incandescente et... avantageuse.

Une complication de galantes intrigues et de quiproquos enchevêtrés se noue au premier acte et se dénoue au troisième après que tout le monde — ou presque — s'est retrouvé, ahuri et trépidant, sous une seule et même couverture, dans le lit inévitable : ces dames en chemise, ces messieurs en caleçon. Ceux qui n'ont pas de place sur ces oreillers encombrés se cachent dans une baignoire, une armoire à glace ou sous une descente de lit en peau d'ours.

Pensez si l'on rit, sur la scène autant que dans la salle, cette pochade étant enlevée avec le brio qui convient par le désopilant acrobate facétieux qu'est M. Camus, la jolie et dodue M^{lle} Ferrières, le pittoresque peau-rouge M. Demorange, l'amusant M. Willy, l'aimable M^{me} Vanine, la pétulante M^{lle} Magda, l'impayable M. Harzé, MM. Bailly, Duro, etc., etc., sympathiques anciennes connaissances pour la plupart, des habitués de nos théâtres gais.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS ET LES ATELIERS

Herman RICHIR, Cercle Artistique (3 au 18 mai).

Bien que l'on en dise dans les coins, — ceux où l'on sait avec certitude les vrais principes de l'art, — Herman Richir est un fameux peintre parmi nos portraitistes. Je veux bien qu'il y ait très peu de choses entièrement excellentes dans la série des soixante toiles qui remplissent la grande salle du Cercle artistique ; — mais, par contre, il n'est presque pas une de ces soixante toiles, où ne s'atteste un pinceau très sûr et à la fois très libre, un art mesuré de la proportion dans laquelle il faut grossir l'effet, soit de ligne, soit de plans, soit de tons. L'artiste arrive ainsi à un relief vigoureux pour les portraits d'hommes, il sait donner du volume et du poids. Quelques-uns diront qu'il y a même trop de poids. Je le reconnais. Mais il y a là une fidélité empruntée au caractère matériel de notre époque. C'est une galerie de personnalités qui sont, en effet, très lourdes sur le monde, je crois que nous ne les aurions pas reconnues si elles étaient peintes sous des dehors moins matériels. Cette

matérialité est l'expression picturale de toutes les parties du tableau, depuis la tête du personnage jusqu'au pied de son fauteuil, c'est ce qu'on pourra le plus facilement reprocher à l'artiste. Il a toutes



(Dessin de HERMAN RICHIR.)

les qualités qui font le peintre de portraits, mais il ne montre pas les qualités d'imagination, d'arrangement, de rapidité dans le saisi de l'expression, de couleur, ni de variété, ni d'allure, ni de caractère, qui pourraient rendre ces portraits, tant d'hommes que

de femmes, séduisants. Il y a, dans cette peinture, toute la force exprimée de la bourgeoisie, et en même temps l'indigence la plus absolue de tout ce qui peut avoir un rapport quelconque avec les passions, les idées, les vœux, les idéals, qui allègent le poids terrible de la *viande* humaine.

Je ne demande pas à l'artiste de faire de l'idéal, comprenons-nous bien. Mais puisqu'il est impossible qu'un tableau vive réellement, eh bien, à la place de cette vie absente qui fait tout pardonner des imperfections du modèle, il faudrait, à cette place, mettre quelque chose d'autre, ou bien le portrait pèse 500 kilos !

Le président du Sénat, le gouverneur de la Banque de Belgique, le Roi lui-même, ne voilà que des titres. Et la peinture de Richir ne nous donne que l'importance de ces titres. Mais là dessous, il y a des hommes dont on ne nous dit rien ni de tendre, ni de joli, ni de méchant, ni rien, rien. Il y a là dessous M. Simonis, M. De Lant-sheer, Albert de Soxe-Cobourg-Gotha, l'homme sous la fonction. Et nous n'en voyons, n'en sentons rien.

Cependant, quel pinceau expérimenté, crâne et libre.

Emile BAES, *Salle Studio* (17 au 26 mai).

Il nous est rarement donné de voir un peintre qui comprenne le nu avec ses véritables délicatesses. En ces temps où les nus ne sont généralement que prétexte à couleurs, voici un peintre respectueux qui traite la femme en objet caressant et précieux. Ses modèles ont de la race et de l'élégance, des chairs souples et tenues, les modelés nerveux de la jeunesse, et sa fraîcheur, avec la souplesse, et ce qui est si rare le lustre de la peau. On voit que toutes ces qualités ne passent pas inaperçues à l'œil du peintre et que sa sensibilité affinée est capable d'en jouir. Il cherche avec un soin minutieux à nous faire partager tous ces plaisirs par le truchement d'une technique délicate, qui cependant ne tombe jamais dans l'afféterie, et garde à un beau nu sa grandeur et sa noblesse.

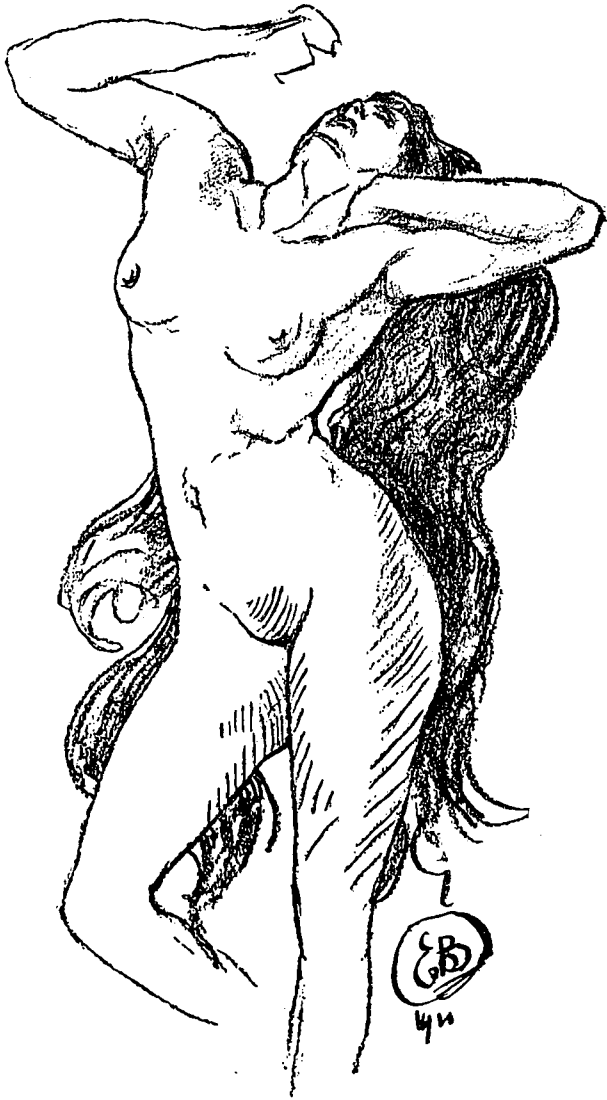
Un nu comme l'*Orientale* est une chose entièrement élégante et supérieure. Ce corps est saisi avec ses palpitations, comme renversé là tout ému. On a l'impression qu'un visage n'est pas plus expressif, ni plus personnel.

Dans une autre gamme, l'*Eveil* sous le mystère tiède et voluptueux d'une lumière ambrée, corps somptueux sans lourdeur, où rien n'est oublié des battements de la vie et des colorations charmeuses qu'emprunte la nature pour séduire.

Souvenir, qui nous semble une réplique agrandie et complétée de l'*Orientale*, possède les lumières de nacre et de perle de certaines peaux très rares, lumières qui doivent avoir demandé à l'artiste une habileté consommée, et attestent une extraordinaire finesse de vision et de toucher.

Il semble bien que l'on puisse tout attendre de cet artiste qui joint à une idéalisation mesurée la compréhension toujours plus aiguë de la nature.

Emile Baes expose en même temps une série d'illustrations en couleurs destinées à un album avec texte « Princesses d'Amour », dont la critique littéraire parlera à son heure.



(Dessin de EMILE BAES.)

KANDINSKY, Galerie Giroux (24 mai au 8 juin).

Je pense que nous avons atteint avec Kandinsky, l'ère des tableaux sans signification. Kandinsky est un Russe qui a des idées, cependant. Mais, devant ses tableaux, dont le désordre, apparent, sans doute, dépasse de beaucoup celui du Futurisme, on ne sait où est le haut ni le bas de semblables toiles. Ceci n'est pas la plaisanterie dont on s'amuse souvent en cherchant avec plus ou moins d'esprit le bon sens d'un tableau. Non, je suis, au contraire, plein d'un respect prudent pour ce que je ne comprends pas. De bonne foi, je ne sais dans quel sens il faut regarder la plupart de ces tableaux. Et ma confusion est d'autant plus grande qu'il m'est donné de voir ces toiles avant leur accrochage, posées contre les murs, au hasard, comme elles sont sorties des caisses. Ce n'est, certes, pas sans un sourire amusé que je me figure les excellents directeurs de la salle Giroux, procédant avec embarras à l'accrochage!

Quelques toiles contiennent un repère, mais la plupart ne présentent aucun indice d'orientation. Ce sont des couleurs, toujours violentes, généralement cerclées de noir, évoluant toutes ensemble sur les plans d'autres couleurs, sans formes que l'on puisse rapprocher de quelque chose de connu. On voit, comme nous le disions, que le Futurisme est dépassé. L'incompréhensibilité, ici, est totale.

Cependant, je me garderai bien d'une appréciation quelconque sur les ouvrages extra-bizarres de ce peintre sociologue qui a des idées, et se montre, ailleurs, capable de les exprimer par la plume. Son cas me paraît analogue au cas d'Ensor, sur lequel je me suis dernièrement exprimé. Ce sont là des images arrachées toutes vives aux extraordinaires spectacles du cerveau. Cela n'a rien à voir avec la réalité extérieure et ne lui doit que fort peu de chose. Il est des secondes où notre cerveau crée l'horreur et le chaos. Je pense que ces toiles sont de ces secondes-là. C'est de l'horreur et du chaos. Auprès de celui-ci, Ensor n'est plus qu'un bourgeois très raisonnable, qui a des visions très raisonnées, et fort conventionnelles!

Je me demande, pour finir, quelle base l'artiste a pu prendre pour fixer les prix de ses toiles qui sont, en général, assez élevés?

Reproduisons ici la notice biographique que nous avons donnée récemment lors de l'annonce de cette exposition :

Kandinsky commença par s'occuper de sociologie, pensant qu'en Russie le moment n'était pas aux questions d'art. Il étudia particulièrement le salaire des ouvriers, et bientôt, pour faire de la sociologie pratique, entra comme conducteur dans une imprimerie, où il fut mis en rapport avec les travaux d'art.

Après une année de ce travail, et comme il avait atteint sa trentième année (né en 1866), il estima que le moment était venu de donner libre cours aux goûts d'art qui fermentaient en lui, ou bien qu'après il serait trop tard.

Il alla étudier à Munich, à l'Académie. Un an après, il était élève de Franz Stuck.

« La collection de tableaux que l'on verra à Bruxelles est, dit-il, le reflet de mes pensées et de mes préoccupations durant une période qui comprend ces dix dernières années.

Gaston HAUSTRATE, Galerie Georges Giroux (3 au 19 mai).

Gaston Haustrate a fait en deux ans des progrès énormes. On serait tenté de dire que ses progrès le rendent méconnaissable, si jamais un artiste sincère pouvait assez sortir de soi-même pour ne plus se ressembler. Gaston Haustrate, dans une phase antérieure, s'appliquait à reproduire le modèle avec une vérité scrupuleuse, qui avait toute la banalité de ses modèles banals, pour arriver, enfin, au coup de pinceau libre que nous lui voyons aujourd'hui. Nous sommes loin, maintenant, de ses fidèles portraits de buveurs d'estaminets où il mettait une horrible conscience à faire vulgaire.

Nous avons, aujourd'hui, un Haustrate qui nous donne des coins de ville et des paysages en tons d'un raffinement exquis : *Statue de Quentin, La Tour, Tour d'Eglise*, une admirable vue du *Pont Neuf* sur de belles eaux fluides, et de belles arches, belles par l'atmosphère légère, diaphane, si plein air sous un ciel chaud et pâle ; quel savant et naturel régal, cette *Rue de l'Épicerie* ! Quelle impression de neige dans la *Statue sous la neige* ! Le ciel jaune rose, le jour rose-jaune sur la neige ; le pied foule la neige, et la prunelette cligne dans le jour ambré. Cette impression de réalité, sans doute est la suite des anciennes études très serviles de l'artiste. Aujourd'hui, il est libre, en possession d'un métier qu'il peut laisser aller, sans rompre le sentiment idéal et ému de sa vision.

Quelles extraordinaires figures de vie ont ses *vieilles maisons*, où l'artiste a su mettre aux vieilles murailles toute la chaleur et toute la bonne crasse humaine de la douleur et de la misère !

Nous en aurions ainsi beaucoup à dire sur la plupart des toiles de Gaston Haustrate. Nous voyons en cet artiste une admirable preuve que la maîtrise dans l'exposition du sentiment et des autres beautés, atmosphère et lumière, s'obtient par une étude scrupuleuse du modèle et de la technique. Sers d'abord les dieux, disait Socrate, et fais ensuite ce que tu veux !

Et pour clore, disons comme conclusion à l'évolution de Haustrate, qui a été beaucoup peindre en France, ceci, que plusieurs déclareront une énormité : le Flamand actuel qui ne devient pas Français ne participe pas à la civilisation, à la sensibilité contemporaine.

L'Élan, VII^e SALON, Musée Moderne (17 mai 15 juin).

Quelqu'un d'assidu autant que moi à tous nos salons me dit : Comment se fait-il que, si sévère dans vos jugements sur les œuvres quand nous causons, je vous trouve, au contraire, toujours très indulgent dans vos critiques ?

Je répondis : En conversation je vous donne mon goût personnel,

ce sont des goûts, ce ne sont pas des jugements. Quand je critique, ce sont des jugements ; ils ne doivent plus relever de moi. Alors, il faut faire intervenir la mode. Car l'art n'est qu'un décret humain. L'art n'a aucune réalité en dehors du goût humain, donc je dois juger avec le goût de mon temps, sinon il n'y a plus d'art. Voilà pourquoi, si j'aime quelques artistes seulement, je dois en louer, cependant, un beaucoup plus grand nombre.

Mon interlocuteur qui a étudié l'art moderne et les Ecoles anciennes de tous les pays d'art et sait à quoi s'en tenir sur toutes ces questions mieux que personne, me parut souscrire à cette façon de voir toute professionnelle.

Je donne, ici, cette explication, parce que si un esprit réfléchi a pu la solliciter, à plus forte raison les esprits superficiels pourraient combien ! se méprendre, parfois, à l'écart entre mes paroles et mes écrits.

Passons.

Si je m'écoutais, simplement, je dirais que l'*Elan* est un cercle de mauvais amateurs. Ce mot d'amateurs vous étonne, appliqué à des professionnels. Il m'a étonné d'abord aussi, quand il s'est mis à se fixer dans ma pensée, comme conclusion de ma promenade attentive parmi les toiles. Et j'ai considéré ce mot un moment. Et je me suis dit : En somme, qu'est-ce qui distingue un amateur d'un professionnel ?

Vous me direz : C'est bien simple : l'amateur est peintre le dimanche seulement et jours de fête, et il sait par conséquent beaucoup moins que le professionnel, qui lui, est peintre tous les jours !

Cette explication est loin de me suffire, car précisément je ne vois, ici, presque exclusivement que des peintres du dimanche, si j'en juge par les maladresses, la vulgarité, l'état fruste de la sensibilité. Certainement, presque toutes ces œuvres manquent d'expérience ; elles ne satisferont que partiellement quelques initiés ; et elles ne conquerront pas un seul profane. Elles répondent à des psychologies vraiment trop élémentaires ! Chez Flament toute l'affaire est dans quelques tons qui se répondent ; pour Thévenet de même ; pour Rommelaere et Jacob, il semble que ce soit, au contraire, des tons qui cherchent à s'effacer les uns les autres ; pour Vandervelde, des tons qui s'harmonisent dans une gamme très conventionnelle et qui ne respectent le rendu d'aucune matière. On me dira que ces rapports et ces oppositions, ces questions de tons, sont l'essence de l'art pictural. Oui, d'accord, mais il faut les envisager sous des rapports moins élémentaires, ou bien ces rapports ne sont plus même de la simplicité, c'est de la pénurie, de l'indigence, une sensibilité sans raffinement, sans culture. Et c'est le cas de la plupart des membres de l'*Elan* : Arthur Lefèvre, Sieron (qui a tout à fait changé sa manière), Peiser, Trealliw (mariniste aux eaux sableuses), Hodru, vulgaire et élémentaire au delà de toute permission, M^{lle} Mesens elle-même, Onkelink, de qui nous avons vu des dessins meilleurs, Rul (dont une toile, cependant, a presque les fraîcheurs de l'air : *Avril*), Goedertier, Van Elstraete, De Korte.

Il me semble que des artistes comme Peiser, Flament, perdent toutes les qualités qu'ils ont en s'élevant du dessin à la peinture. Les

dessins de Flament, principalement des têtes, ne sont pas sans beauté d'art; il en est de même des études au fusain de Peiser, dont les *Débardeurs* ont grand caractère; comment arrive-t-il, alors, à nous donner des ouvriers comme ceux du *Four à ciment*, qui sont d'une anatomie incompréhensible?

Je mets à part quelques artistes plus complets. D'abord Raphael Dubois aux couleurs légères et aériennes, aux verdure bien ensoleillées, aux ombres d'été mouvantes et tièdes, tel son *Vieux Moulin*; Tabouret, dont les études ont de la ligne et de la couleur, s'affirmant l'une et l'autre avec autorité : *Femme*, *Un paysan*. Taverne ne



(Dessin d'après DE BRICHY.)

manque pas de poésie, *La saison grise*, surtout, a beaucoup de sincérité émue. Louis Ludwig est un observateur toujours fidèle et un œil délicat lui donne une aisance pleine de charme dans le paysage. Signalons de Van Roy *La jeune dame en noir*. Enfin Bartels, dont *Fin de journée*, *Coin de verger*, témoignent d'une vision franche, d'un sens de l'atmosphère dont on peut attendre encore mieux, et Bytebier qui ne nous paraît pas, cette fois, représenté avec avantage par son *Intérieur de campagne*.

Le Cercle l'*Elan* nous offre un ensemble fort réussi des œuvres du feu sculpteur Charles De Brichy, qui mourait l'an passé à l'âge de 34 ans, en pleine maturité. Les Musées de Bruxelles, Ixelles, Verviers et Gand possèdent des œuvres de cet artiste classique. On se plaît à retrouver dans sa sculpture des traditions d'élégance et de grâce, ainsi qu'un métier souvent sûr. C'est dans les figurines surtout que De Brichy excellait, soignant avec succès la silhouette et les modelés.

A côté des œuvres de cet artiste regretté, nous trouvons un buste assez nul de Callie, un autre de De Korte qui modèle la laideur

avec un certain caractère; de Jourdain les *Scieurs de pierre*, grand groupe devant lequel on cherche en vain les motifs qui ont pu décider l'artiste à une copie aussi banalement fidèle?

GROUPE D'ARTISTES HOLLANDAIS, Cercle Artistique
(8 au 18 mai).

Entrons à cette exposition « D'un groupe d'artistes hollandais ». Nous venons de l'*Elan*, et nous trouvons, hélas ! que ceci ne nous change pas beaucoup de cela ! Breitenstein, de Velsen, a, peut-être, une certaine richesse de pâte ; Sluiten, de Laren, manifeste quelque humour et du coup de pinceau dans ses grands sujets attaqués de front ; Wolter, de Laren, a rapporté d'Angleterre des *Barques* et des *Rochers* d'une étude attentive et délicate ; Zilcken, de La Haye, nous montre des vues d'Egypte et d'Algérie d'une indigence extraordinaire, pas de couleur, pas de vie, pas de vibration : le Caire à Londres ; Koster, de Haarlem, nous paraît plus intéressant avec ses *Champs de tulipes* dont l'éclat illumine le tableau ; mais, cependant, celui-ci aussi a, je ne sais quoi de terne, comme une crainte de laisser parler la couleur fraîche, et une sagesse vient assagir tous ces tons, les rendre vieux avant l'âge.

Van Daalhof, de La Haye, donne à ses tableautins une jolie coloration ambrée qui en constitue le léger mérite.

Rien de sérieux, avec ces artistes, n'est venu là de Hollande.

Henri VAN PERCK, Cercle Artistique (3 au 18 mai).

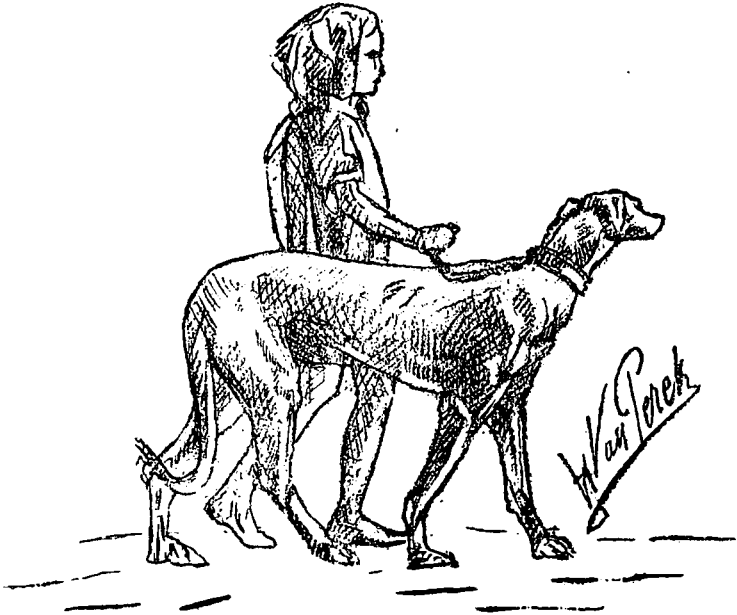
On est surpris de l'écart qui existe d'une œuvre à l'autre dans la série très fournie des statues exposées par Henri Van Perck. Toujours il se montre artiste pondéré. Mais autant certaines œuvres ont de caractère et révèlent une belle science du modelé, autant d'autres œuvres sont absolument banales. Et il semble que l'artiste, alors, peu inspiré, ait été dans la plus complète impossibilité de se mettre à la besogne. A qui la faute ? Souvent aux modèles ! Nous ne saurions en vouloir à l'artiste. Nous trouvons là une preuve de sa spontanéité. Sans l'inspiration, Van Perck ne sait rien faire. Sans l'inspiration, non seulement l'œuvre est quelconque, mais même le métier perd la science et la finesse.

Je veux trop de bien au bon sculpteur Van Perck pour illustrer de noms de modèles cette appréciation ! Au moins ne prendrai-je pas mes exemples dans les portraits. Je me suis longuement attardé à cet envers du talent de Van Perck, parce que j'y trouve une preuve nouvelle de ce phénomène d'incapacité que présentent, parmi tout le monde, au plus haut point, les artistes.

Je louerai de Van Perck ses bronzes : les *Lauriers*, *Torse* ; terres cuites, le *Marchand de sable*, le *Débardeur*, *Tête de paysan*. Je sais qu'il n'y a là rien de neuf ; d'accord, mais ce sont des choses bien faites.

Van Perck a introduit dans la sculpture le sujet de genre. Il s'en tire avec bonheur et élégance.

Nous avons déjà loué, ailleurs, ses stylisations, très mesurées, du costume féminin moderne. Trois statuettes sont particulièrement séduisantes dans ce genre: *Coup de vent* (qui n'emprunte rien à la grivoiserie comme ce titre pourrait le faire supposer), *A la Plage* et *Au théâtre*.



(Dessin de H. VAN PERCK.)

Mathilde CAILTEUX, Atelier rue de la Charité.

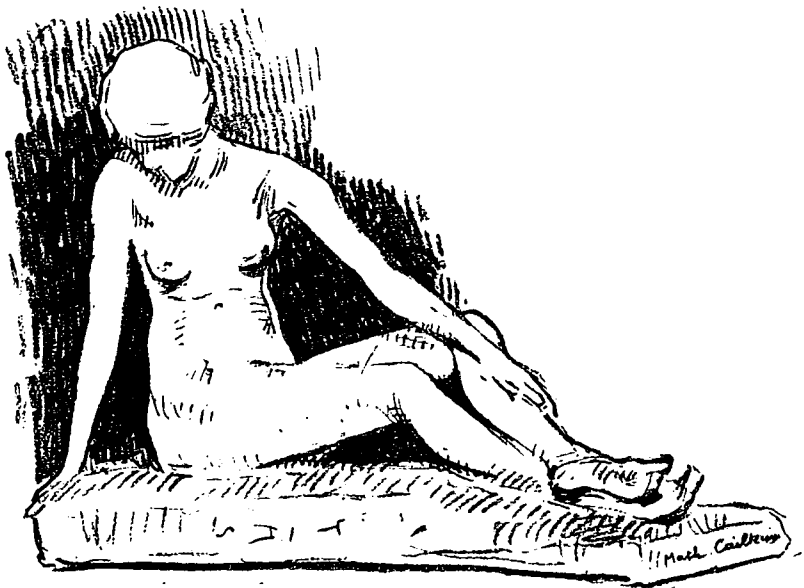
M^{me} Mathilde Cailteux vient de voir une de ses œuvres admise au Salon de Paris. C'est la première femme sculpteur belge, nous dit-on, à qui échoit cet honneur. Nous avons pu voir un exemplaire du nu envoyé à Paris par M^{me} Cailteux. Il est intitulé *Jeunesse* et répond avec charme à son titre.

M^{me} Cailteux possède un métier sérieux et un goût plein de grâce. Elle est classique d'intention et d'exécution. D'ailleurs, être classique, n'est-ce pas toujours la plus grande preuve de goût et de sincérité?

Nous avons vu chez l'artiste, en outre, un buste, intitulé *Rieuse*, modelé avec une souplesse un peu grasse toute pleine de vie.

Un buste d'enfant et un autre d'homme attestent chez M^{me} Cailteux une grande impressionnabilité. Le caractère d'un modèle saisit l'artiste et tout de suite son métier, sa manière, son modelé se modifient devant une nouvelle psychologie à traduire.

Il semble que l'artiste, dont le métier acquis prouve qu'elle ne boude pas à la peine, et dont les œuvres actuelles affirment un goût élégant et sérieux, pourra fournir une carrière que l'on suivra avec intérêt.



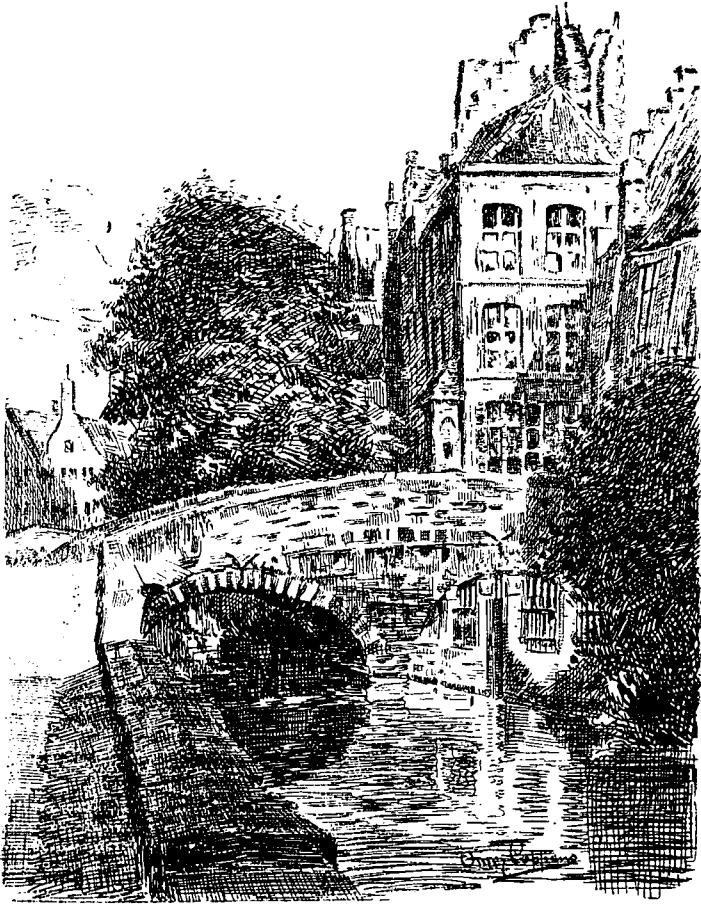
(Dessin de MATH. CAILTEUX.)

G. VERHEYDEN, Galerie d'Art (17 au 26 mai).

G. Verheyden, quand il travaille dans le grand, ne sait pas remplir son format. J'en veux pour preuve sommaire la différence qu'il y a entre les études et les tableaux. Cette différence est immense ! Dans l'étude, Verheyden montre qu'il a tout vu d'un paysage, tout senti, tout regardé, même avec esprit, tels *Village à la côte*, *Barques échouées* et *la Dame dans la dune*. Mais, arrivé au tableau, Verheyden a tout oublié, il ne songe plus qu'à sa gouache et rien n'est plus ni vibrant, ni vivant, ce n'est qu'une gouache terne sur un carton mort. Si je me permets d'en dire autant, c'est que je trouverais

dommage que l'artiste ne le sût pas et s'obstinât dans cette voie, manifestement mauvaise, sans conteste. Les petites études, excellentes, comme j'ai dit, m'obligent de parler comme je le fais. Verheyden a le *fond*, puisqu'il le donne dans les études. Il doit y avoir quelque chose de mauvais dans sa façon d'employer ses documents, et je le lui crie, parce qu'il en vaut la peine.

RAY NYST.



LES CHAMPIONS ET LES RECODRS



Football et Cyclisme.

La saison officielle du football est close. Elle s'est terminée par la finale du championnat de Belgique glorieusement conquis par l'Union Saint-Gilloise.

Cette dernière journée fut une sorte d'apothéose de ce sport qui a pris en Belgique une importance si considérable que l'aurole du sport le plus populaire : le cyclisme, en a quelque peu pâli. Et cela se conçoit. Malgré que j'aie honte à l'avouer, il me faut convenir que le cyclisme est devenu trop « une affaire ». Les incidents qui se sont produits aux derniers tours de France et de Belgique l'ont prouvé une fois de plus.

Les fondateurs de ces épreuves, qu'ils soient une maison de cycles, de pneumatiques ou un journal, ont trop en vue la réclame à retirer des randonnées qu'ils organisent, sans s'inquiéter de leur caractère sportif. Les participants agissent de même. Le coureur « arrivé » se soucie peu de sa réputation sportive. Il est payé; il a signé des contrats à l'année avec les fabricants de cycles ou de pneus. Aussi lorsqu'en course il se trouve quelque peu en difficulté avec le temps, les routes ou sa machine, il abandonne. Peu lui importe à présent, le public continuera quand même à l'acclamer.

D'autres abusent de cette popularité pour se montrer d'une exigence incroyable, comme le cas s'est présenté à la dernière course des Six Jours de Bruxelles. Des coureurs saisissaient tous les prétextes pour menacer les organisateurs de « laisser tout là » si certaines compensations pécuniaires ne leur étaient accordées.

Des coureurs en excellente position acceptent, pour quelques milliers de francs, de se laisser dépasser par un concurrent montant une marque que le propriétaire veut à tout prix voir gagner l'épreuve. On se souvient du petit scandale de ce genre qui marqua le Tour de France de 1912.

Les directeurs de courses n'ont plus d'autorité sur les coureurs. Bref, c'est l'anarchie et les grands coupables sont les dirigeants de nos Fédérations cyclistes, qui, en Belgique comme à l'étranger, sont au courant de ces incidents, sévissent quelquefois mais jamais assez rigoureusement. Qu'ils prennent garde, le public pourrait bien se lasser de tous ces tripotages et accorder sa faveur à d'autres sports plus honnêtes, plus propres, tel le football.

* * *

Si dans le football, à côté des joueurs amateurs il existe quelques professionnels — en Angleterre les équipes sont entièrement composées de joueurs de métier — il n'y a certainement pas de « combine » ici ni de chiqué. Le joueur rétribué, comme l'amateur pur, a le ferme désir de faire triompher les couleurs de son club. Il y mettra toute son adresse, toute sa force, tout son courage, toute son énergie. Et c'est cette lutte acharnée à laquelle s'ajoute une science du jeu, très caractéristique dans chaque équipe, chez chaque joueur, qui a fait du football un sport palpitant. Il passionne bien plus que le cyclisme où il suffit de « pousser ».

J'accorde très volontiers que pour les épreuves sur piste le cycliste doit, en outre de ses qualités d'athlète, faire preuve d'une certaine tactique, mais pour celles se disputant sur routes le pédaleur me fait toujours l'impression du cheval qui tire la péniche le long du chemin de halage. Il va, il va, roulant dans la boue ou dans la poussière, sous la pluie comme sous la brûlure d'un soleil ardent. Il « avale » des kilomètres sans rien voir des beautés des régions qu'il traverse, accomplissant certes un dur labeur, mais uniquement avec la placide ponctualité impersonnelle d'une vigoureuse mécanique.

Dans le football, au contraire, l'intelligence joue un rôle autrement important. Dès le début d'un match, les bons joueurs ont rapidement compris la tactique de leurs adversaires, à laquelle ils doivent en opposer une autre qui n'a pu être prévue. Elle sera décidée sur le terrain et adoptée immédiatement par toute l'équipe. Il faut ici en même temps que déployer de la force, user de ruses, se rendre compte des points faibles du team opposé. Et ce « plan de campagne » est élaboré instantanément, devant le public entourant le terrain et pour lequel ainsi rien de ce qui se passe n'est étranger. On surveillera étroitement tel joueur dangereux, on attaquera de préférence de ce côté, on évitera d'agir de tel autre. Pas de « chiqué » possible, pas de tripotages arrangés dans la coulisse. Aussi l'on comprend

que le football passionne ceux qui, après quelques matches, ont rapidement compris les règles du jeu, pas bien compliquées d'ailleurs.

Cela explique pourquoi la foule vient toujours plus nombreuse à ces rencontres footballistiques. Il eût fallu la voir à cette finale du championnat de Belgique qui se disputa au merveilleux terrain du Léopold Club, avenue du Longchamp et qui mettait en présence le Daring Club et l'Union Saint-Gilloise.

Quelle cohue ! Il y avait plus de 12,000 personnes autour de l'espace nu. Elles donnèrent, pour charmer l'attente avant la partie, le plus joyeux spectacle. Ce fut un amusant et pittoresque prélude. Ne pouvant arriver à occuper les places qu'elles avaient retenues à prix d'or, de nombreuses personnes entonnèrent le plus charivarique concert de récriminations ! Quel tintamarre ! Les uns enfoncèrent les portes des tribunes, pleines à s'effondrer ; d'autres montèrent sur les toitures au risque de les faire s'écrouler.

Enfin la gendarmerie intervint ; tout rentra plus ou moins dans l'ordre et les équipiers des deux clubs pénétrèrent sur le terrain. Ils furent, comme bien l'on pense, acclamés avec enthousiasme par les centaines de « supporters » que chacun avait attirés.

* * *

Ah ! ces « supporters » ! Quelle plaie ! Quelle engeance !

Pour ceux qui, me lisant, ne sont pas au courant du vocabulaire sportif, je tenterai de dépeindre le phénomène.

Le « supporter », comme son nom l'indique, est celui qui accompagne une équipe de football dans ses déplacements pour l'encourager par ses cris, ses chants et ses gestes.

Dans la plupart des clubs de football, les « supporters » forment une section spéciale possédant son président, son secrétaire, son trésorier, des adjoints nombreux, bref un comité au grand complet.

Tout homme, a-t-on dit, a dans le cœur un... cochon qui sommeille ; tout Belge, ajouterons-nous, a en outre une « chocheté » à l'état de projet. C'est sans doute pourquoi certains, n'imaginant aucun meilleur prétexte, ont éprouvé le besoin de créer les clubs de « supporters » ; ceux-ci constituent en somme une petite « chocheté » dans la grande, mais combien inutile !

Pour tous ceux qui suivent les matches de football en sportsmen, le « supporter » est un épouvantail. Il a envahi tous les terrains où il se croit en pays conquis. A la plupart des réunions, ils constituent à eux seuls les trois quarts de l'assistance.

Les « supporters » sont en quelque sorte pour le public sans parti pris ce que sont pour le promeneur les fourmis dans les bois...

Vous avez déniché un coin qui vous ravit. Vous vous étendez, vous vous reposez, vous êtes sous le charme de la beauté du paysage qui s'offre à vos yeux émerveillés. Ah ! les bonnes minutes de douce extase et de bienheureuses sensations que vous allez passer en cet endroit béni !... Vous vous l'imaginez du moins lorsque soudain vous vous apercevez que vous êtes assis sur une fourmière. Votre plaisir est gâté, vous vous éloignez avec regret, vitesse et... inquiétude.

Le « supporter » de même empoisonne votre joie d'assister à un beau match de football.

Le vrai sportsman n'a d'autre désir que d'apprécier loyalement le jeu des uns et des autres. Il éprouve de la satisfaction à voir de belles passes, un beau shot au goal.

Mais la mentalité du « supporter » est toute autre. Lui vient pour voir jouer « son » club. Le sport est une chose toute secondaire à ses yeux. Un seul événement le préoccupe suivant qu'il est Saint-Gillois ou Jettois : verra-t-il triompher l'Union Saint-Gilloise ou le Daring Club?

Vous vous imaginez dès lors combien il est agréable de se trouver entre un groupe de « supporters » saints-gillois et la cohorte des « supporters » jettois. Il faut entendre les plus extravagants propos, les invectives les plus déconcertantes.

— Croque-lui la jambe, crie l'un !

— Mets-lui ton poing sur la... figure, dit l'autre !

— Apaches, les Saint-Gillois !

— Ce Brébart est le dernier des vauriens ! Regardez-moi ses crocs en jambes.

— Un bon coup sur le tibia le mettrait sur le flanc pendant quelques semaines !

— J'ai entendu l'arbitre déclarer tout à l'heure qu'il ne pouvait supporter Brébart et qu'il ne lui tolérerait absolument rien...

— Voyez-moi cette charge de Hebdex et l'arbitre ne siffle pas !

— Et celle-ci de Swaertbroeck, c'est peut-être une caresse ?

— Full ! s'exclame l'un.

— Mais, mon ami, achetez donc des jumelles prismatiques pour suivre le jeu. Vous n'y connaissez rien et vous n'y voyez que du feu !

— C'est pas chez vous que je prendrai des leçons : vous êtes trop bête !

Inutile de dire si ces attrapades en un langage que je m'efforce ici à édulcorer dégèrent souvent en bagarres. Ceux qui ont assisté il y a quelques semaines au match, désormais trop fameux, de Malines, ont gardé de pareilles aventures un souvenir effaré. Les Malinois, furieux d'avoir vu triompher les Bruxellois, tentèrent simplement de les massacrer.

Le plus joli de l'affaire, c'est que les équipiers des différents clubs sont tous très sympathiques et presque toujours indépendants de ces incidents malheureux provoqués simplement par les « supporters ».

Cet état de choses déplorable est une des nombreuses conséquences de notre trop jaloux esprit de clocher ; en toutes choses nous poussons notre particularisme étroit au-delà des limites raisonnables. Notre injustice est à tout propos inconséquente et dangereuse.

J'ai entendu récemment des Bruxellois déclarer que l'Exposition de Gand ne représente rien à côté de celle de 1910 à Bruxelles. Des Gantois affirment avec la plus sincère bonne foi que leur exposition est plus grandiose que celle de Paris en 1900.

Des Liégeois m'ont avoué avoir fait l'« abattage » de l'œuvre de

Paul Spaak, *Baldus et Josina*, parce qu'elle se déroulait dans un décor flamand. Pour eux les seuls beaux sites sont ceux des bords de l'Ourthe et de la basse Meuse.

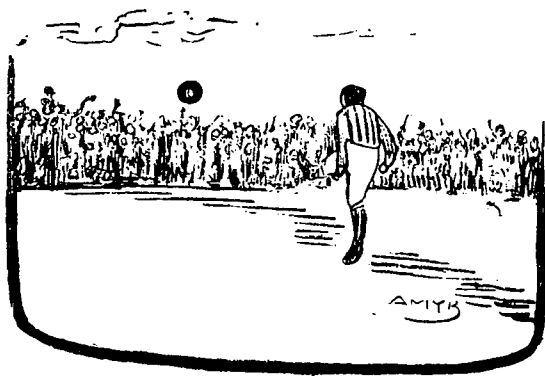
Les Anversois sont convaincus que la Belgique n'existerait pas sans la Métropole !

Bruxelles tient la cité de Brabo pour une grande ville, certes, mais une grande ville très « province ».

Nous sommes, hélas ! un petit pays, à petites idées, à petites gens. Nous vivons autour du clocher de notre ville, de notre faubourg, de notre village, de notre hameau. Une seule heure compte pour nous, c'est celle que marquent les grosses aiguilles dorées de l'horloge enfermée entre les quatre murs de sa tour. Ayons la volonté de réagir. Et de la furieuse cabale des « supporters », dans le domaine sportif comme dans tous les autres où, sous vingt noms différents, les adversaires et les partisans aussi acharnés que partiaux sévissent, Seigneur, à tout jamais préservez-nous !

FERNAND GERMAIN.

(Dessins de AMYB.)



BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle

OCTAVE MIRBEAU : *Dingo* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — *Dingo* est un chien, ainsi que la Renommée vous l'aura déjà appris, mais pas un chien comme tout le monde, j'entends : pas comme les autres chiens ; s'il tient tout de même un peu du chien, il tient surtout du renard de Guinée, par son aspect extérieur, et du loup russe par sa férocité carnassière. Il tue non exclusivement pour se nourrir, mais pour tuer, pour la satisfaction de supprimer de la vie, tout comme nos modernes chasseurs. Et sa ressemblance avec ceux-ci ne s'arrête pas là. Instinctivement, après chaque carnage il ronge ses victimes le plus proprement du monde, de façon à composer le plus beau tableau de chasse qu'on puisse rêver. Après cela, il dort ou bien il joue avec son ami le chat et ne s'amuse pas, comme les autres nemrods, à raconter des gaudrioles en buvant du bourgogne chenu. À part quelques détails, tel celui que je viens de citer, qui tiennent de la grosse farce, j'aime beaucoup le *Dingo* de M. Octave Mirbeau ainsi que la manière dont ses exploits sont contés, mais ceux-ci ne sont que l'accessoire et M. Léon Tricot, dans une de ses spirituelles chroniques, vous a dit récemment que le principal est l'éreintement des villageois d'un patelin où l'auteur villégia-tura jadis.

* * *

CHARLES HENRY-HIRSCH : *Saint-Vallier* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Pour mettre tout d'humour et de fantaisie ironique à raconter des choses aussi lamentables, sans que choque le contraste entre le sujet traité et la manière de le traiter, il faut toute la souplesse du talent de M. Charles-Henry Hirsch. Car elle est triste à pleurer cette odyssee du vieux *Saint-Vallier*, tout plein et trop plein de son mélier, auquel malgré cela la fortune n'a jamais souri et qui vient tomber d'épuisement sur la scène d'un théâtre de lointaine province. Soigné et dorloté par une petite actresse de là-bas, la petite Flache, si patraque et si à la cote qu'il soit, *Saint-Vallier* qui ne s'exprime qu'en tirades de mélodrame, parvient à impressionner sa bienfaitrice et il devient son amant au nez et à la barbe de M. Léonce Godefrey, le généreux ami de la petite Flache. Alors, sous prétexte de leçons à donner et à recevoir, commence pour notre héros une existence idéale. Pensez donc, bien vêtu, bien nourri et aimé par une petite femme plus appétis-

sante, le pauvre homme n'osait plus rêver cela, lui qui avait couché sous les ponts, qui avait mâché et avalé du papier pour apaiser une faim torturante... Pour savoir maintenant comment prend fin cette vie de délices, il faut lire *Saint-Vallier*, le livre en vaut la peine

Chez Ollendorff.

RENÉ PERROUT : *Au Seuil de l'Alsace* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — La guerre de 1870 ou tout au moins ce qu'en a pu voir et apprendre un brave bourgeois d'Epinal, tel est le récit que nous fait aujourd'hui M. René Perrou. Pour ce qui est des événements saillants de la campagne, ce ne furent guère que des échos qu'en pouvait recueillir un habitant de cette ville occupée, dès les premières semaines et sans discontinuer jusqu'en 1873, par des garnisons allemandes ou par des troupes de passage, mais c'est précisément l'histoire de cette occupation qui fait l'intérêt de ce livre. Et cet intérêt est d'autant plus grand que les faits sont exposés avec vérité et impartialité, parfois même avec la sécheresse presque d'un rapport administratif et ce ne sont pas toujours les passages les moins émouvants. Toutes les phases de la lutte sont suffisamment connues, et l'auteur a simplement voulu montrer comment les autorités militaires et civiles, gouvernant Epinal au nom de Guillaume, se sont comportées vis-à-vis de la population et de ses représentants. Pas toujours très bien... vous vous en doutez sans doute. Mais, c'était la guerre et qui peut jurer en des moments pareils de rester juste, amène, courtois ?

* * *

AUGUSTE LIBERT : *L'Esprit des Contemporains* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — *Des Contemporains?...* Il s'agit de s'entendre. Au temps de nos jeunes années, il nous était enseigné que l'Histoire se divise en quatre parties : L'Antiquité, le Moyen-Âge, les Temps modernes et la Période contemporaine, laquelle commence à la Révolution française et se poursuit jusqu'à nos jours. M. Auguste Libert l'arrête lui au début de ce siècle, aussi ses *Contemporains*, à part quelques rares attendus, sont-ils depuis longtemps des morts. Peu importe d'ailleurs, s'il y a quelques bons moments à passer en lisant leurs traits d'esprit, dont quelques-uns peu connus ou même inédits, à côté de beaucoup

d'autres que l'on peut trouver dans tous les *Recueils de bons mots*. J'ajouterai qu'ils sont judicieusement choisis, qu'ils sont de bon aloi et quant à leur authenticité, à leur vraisemblance, tout cela, convenons en, n'a pas la moindre importance. L'auteur n'a eu pour objectif que « d'amener un instant le » sourire sur les lèvres des honnêtes gens ». Qu'il soit satisfait, il y a réussi.

Chez Plon-Nourrit et C^{ie}.

FIRMIN ROZ : *André Chénier* et I. CALVET : *Saint Vincent de Paul* (deux vol. in-18 à fr. 1.50). — Dans la précieuse collection, désormais classique, de la Bibliothèque française, voici deux nouvelles anthologies commentées par des maîtres de la critique ou de l'érudition littéraire. M. F. Roz, a réuni les textes les plus représentatifs de l'œuvre si difficile à analyser du chantre de la *Jeune Captive* et il les a entourés d'explications et de révélations biographiques du plus pressant intérêt. Jamais nous n'eûmes plus vif regret de ce qu'il y a d'incomplet et d'inachevé dans la production émouvante de ce grand lyrique que fut Chénier. Homme de son siècle et de son temps en même temps qu'il s'alimentait aux sources pures de la Grèce antique, il fut poète et prosateur, polémiste et journaliste avec un égal présage de génie et de perfection. M. F. Roz le dit et le prouve avec une clarté et une logique excellentes.

M. Calvet, lui, est remonté jusqu'à ce grand représentant de la pensée française qui, par son apostolat de dévouement renoua la tradition de l'évangélisme populaire et mit le sentiment religieux à la portée du peuple. Même les incroyants vénèrent la personnalité si noble de Vincent de Paul. M. Calvet nous apprend à admirer non plus seulement l'apôtre, le doux chrétien agissant, mais celui qui donna une très belle expression écrite à ses pensées directrices. Il a donc reproduit et entouré de notes qui sont de véritables révélations documentaires, des lettres représentatives des actes les plus décisifs du zélateur de la charité, des sermons et des conférences qui sont des modèles d'éloquence familière

* * *

A. CONAN DOYLE : *Mical Clarke* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — Vous saviez déjà par d'autres traductions dues comme celle-ci à M. René Lécuyer, que Sir Arthur Conan

Doyle avait à son actif des choses autres et, dans un certain sens, meilleures que ses *Aventures de Sherlock Holmes*. Vous le saviez notamment par le tome I du présent roman historique, dans lequel il a raconté les débuts de son héros dans la carrière des armes. Jeune provincial bien bâti et rigoureux, son *Mical Clarke*, fils « un puritain farouche, est devenu soldat de fortune par ferveur religieuse. Nous le retrouvons au début de ce second volume, capitaine au service de Monmouth, le triste prétendant à la couronne d'Angleterre, et il nous fait le récit de la campagne de quelques jours dirigée par ce fils naturel de Charles II contre les troupes royales par lesquelles fut anéantie sa pauvre petite armée si valeureuse et qui allait au feu en chantant des cantiques. C'est là une des dernières convulsions de la lutte entre papistes et réformés, lutte qui devait prendre fin trois ans plus tard par l'avènement de Guillaume d'Orange et l'exil de Jacques II à la Cour de France.

Chez Calmann-Lévy.

FERNAND GAVARRY : *L'Ultimatum* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — *L'Ultimatum* est la première des cinq pièces réunies en ce volume, cinq pièces qui toutes ressortissent au « Théâtre impossible », c'est-à-dire au théâtre qui, sans être nécessairement injouable, ne fut cependant pas composé pour être joué. L'une d'elles, intitulée : *Quand on est mort, c'est pour...* est même tellement jouable qu'elle fut représentée, sous un autre titre, au Grand Guignol de Paris, voici quatre ans déjà. Elle y connut le succès, malgré son allure résolument macabre, grâce évidemment aux réelles qualités d'écrivain dramatique de l'auteur. M. Fernand Gavarry ne voit pas l'humanité en beau et il ne le lui envoie pas dire. Oh, pas de grands mots, pas de tirades de vertueuse indignation, non, un déshabillage savant mais complet de vilaines âmes scrutées à fond et tout cela sans commentaires, sur un ton d'ironie amusée qui laisse au spectateur ou plutôt au lecteur, puisqu'il s'agit de « Théâtre impossible », le soin de dégager la leçon d'immoralité que l'œuvre comporte. Cette manière ne relève peut-être pas de la tradition dramatique, mais elle porte singulièrement et elle force l'attention. Elle donne la preuve en tout cas que l'auteur de *L'Ultimatum* est un observateur, cruel peut-être, mais avisé et intensément original.

Chez E. Sansot et C^{ie}

PAUL HERVIEU : *La chasse au réel* (un vol. in-12 à 1 franc). — On connaît ces charmants petits volumes de la collection des « Glanes françaises » qui réunissent des pensées choisies prises dans l'œuvre des plus notoires écrivains de notre temps. C'est M. Paul Hervieu qui fournit aujourd'hui la matière de cette originale moisson. Inutile de dire si elle a pu être intéressante chez cet annotateur perspicace et profond des mœurs contemporaines qu'est l'auteur du *Réveil* et des *Tenailles*.

M. Henry Malherbe a écrit, pour ce recueil, une courte introduction originale.

* * *

GEORGETTE LEBLANC : *Un Pèlerinage au Pays de Madame Bovary* (un vol. in-12 à 3 francs, illustré). — Que *Madame Bovary* soit entrée dans l'Immortalité et que, par son héroïne, Flaubert y occupe une place enviable, rien n'est plus juste, que des esprits curieux aient autrefois cherché les rapports entre les épisodes du récit et la réalité, tel ce médecin bruxellois, le docteur Gallet, qui eut la patience de parcourir les environs de Rouen, le roman à la main, et parvint ainsi à identifier Yonville-L'Abbaye avec Ry, je le comprends certes encore. Mais voici qu'à son tour, avec l'Emma du livre, Delphine Couturier, la jolie et volage épouse du docteur Delamarre, celle qui servit de modèle à Flaubert, va entrer dans la dite Immortalité et en même temps qu'elle ses amants et sa bonne, qui vivait encore il y a cinq ans et que M^{me} Georgette Leblanc a eu la bonne fortune d'interviewer. Et, mieux partagée que sa maîtresse dont il ne reste aucune image, la brave fille a même son portrait dans ce petit livre qu'on lira certes avec beaucoup d'intérêt.

Chez Bernard Grasset.

E. BOUSSENOT DU CLOS : *La Promenade au clair de lune* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Poèmes descriptifs sur le mode mineur. Pastorales un peu mélancoliques, ou plutôt romanesques. Souvenirs souvent de Verlaine, du Verlaine qui écoutait « les sanglots longs des violons ». Elégies et grands rêves attendris dans des décors de songe.

Puis, brusquement une volte-face de gamin farceur. La muse devient badine. Dédaignant que « rêver, pleurer, voilà sa mission sur terre », le rimeur s'engage dans « l'odieux sentier du rire ». Il ne manque pas d'enjouement. On peut cependant préférer sa première manière.

PAUL REYNAUD : *Waldeck-Rousseau* (un vol. in-12 à fr. 3.50). — Voici bientôt neuf ans que mourait à Corbeil, dans une clinique, à l'issue d'une opération terrible, Waldeck-Rousseau, l'une des plus belles et des plus pures figures du parlementarisme français. Bien des passions, bien des colères furieusement soulevées dans les temps où il tint avec une si hautaine maîtrise la Présidence du Conseil, se sont aujourd'hui calmées sinon apaisées et, le recul étant suffisant, le moment semble venu de porter sur sa vie et sur son œuvre un jugement dénué de parti-pris. Aussi vient-il à son heure ce livre dans lequel je découpe ce portrait en quelques lignes et pourtant si exact du « méditatif Waldeck-Rousseau » : « Orateur à qui répugnait la parole, démocrate à qui répugnait la foule, homme politique à qui répugnait la vie publique, né pour gouverner et gouvernant sans plaisir, il fut le moins représentatif des hommes de sa race et de son temps ».

* * *

GEORGES RICHEL : *L'Héritage de Tippon Akbar* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Ce *Tippon Akbar* est un brahme que ses méditations ont conduit jusqu'au tréfonds de la connaissance et à la sagesse totale. Il avait pour disciple un jeune Anglais, Herbert Wallis auquel, en mourant, il légua un grimoire dans lequel notre Herbert apprend comment il faut faire pour connaître la personnalité intime d'un être humain, avec ses qualités et ses vices même futurs, rien qu'en le regardant dans les yeux. Le brave Typonn a fait là un bien fichu cadeau à son élève chéri. L'âme humaine n'étant jamais chose à voir de trop près, Herbert se détourne avec dégoût de tous ceux, serviteurs, amis, parents sur lesquels il expérimente sa puissance. Amoureux fou d'une jeune fille coquette, vaniteuse, flirteuse, dissipée, etc., etc., il commet, cette fois, la gaffe de l'épouser sans lire dans son regard et, nouvelle maladresse, il ne procède à cette petite opération qu'après les premières difficultés conjugales. Alors, c'est l'inévitable catastrophe. Sur cette donnée, pas tout à fait neuve peut-être, M. Georges Richet a écrit un roman assez attachant.

Chez Eugène Figuière et C^{ie}

NONCE CASANOVA : *Populo* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Résolument anticapitaliste, le nouveau et très beau roman de M. Nonce Casanova, malgré son âpreté et, par instants sa violence, n'affecte pourtant pas ce caractère de partialité haineuse qui trop souvent

dépare les écrits de cette catégorie. Homme de cœur et poète, l'auteur qui n'a rien de politicien, heureusement, a fait de la lamentable histoire du ménage Pouillot et du couple Pangouche, d'abord un roman admirablement charpenté, et ensuite un réquisitoire terrible contre l'actuelle organisation sociale. Et c'est qu'il ne ménage personne : ses railleries sur le suffrage le plus universel, le plus pur et le plus simple qui soit ne seront pas du goût certes des maîtres du jour, sa critique de la vie économique indisposera nos insatiables ploutocrates et les modernes Homais grinceront des dents à lire le tableau saisissant qu'il trace de tel hôpital parisien et des mœurs de mauvais lieu qui y règnent.

C'est peut-être le moyen de se mettre bien des gens à dos, et non des moindres, mais qu'importe, lorsqu'on a la satisfaction d'avoir écrit une belle œuvre, une œuvre forte et d'avoir travaillé pour les humbles et contre ceux qui ne voient dans la démocratie à la mode qu'un moyen d'assouvir leurs appétits et leurs haines.

* * *

PHILIBERT BLANC : *La Moisson des Jours* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — L'auteur de ce livre a puisé ses sujets dans les spectacles de la campagne, d'une nature féconde et apaisée où il a trouvé les plus beaux enseignements, les innovations les plus sûres. Il a célébré les beautés de la terre maternelle ardemment, pieusement, avec le sentiment et le soin d'un artiste qui voit avec exactitude. Au jour le jour, il a noté avec des intentions parfaitement nobles et un inaltérable idéalisme, les aspects changeants du monde, les souvenirs du foyer, tous les chers devoirs et les affections pures épanouies entre la nature et Dieu.

A la belle Edition.

ALBERT HEUMANN : *Cités et Paysages* (un vol. in-8 à 3 francs). — M. Alb. Heumann publiait récemment cette copieuse, attentive et bienveillante étude de notre mouvement littéraire belge que nous avons eu plaisir à analyser avec éloge. Aujourd'hui c'est en poète qu'il se présente à nous. En poète qui écrit, cependant, en prose, mais manie une langue pittoresque et charmante dont la couleur et l'harmonie sont des plus séduisantes. Elle lui sert à dessiner de charmants croquis brefs, à jeter sur le papier des réflexions capricieuses, les uns et les autres inspirés par la vue des villes et des sites qu'en touriste observateur l'auteur a eu l'occasion de

considérer soit qu'il flânât en Belgique, en Suisse, en Italie, en Allemagne, en Hollande ou dans le Midi de la France.

C'est plein de notations très personnelles, humoristiques ou profondes, charmantes ou paradoxales.

Chez Bloud et C^e

ÉDOUARD VENDÉEN : *Principes du Beau* (un vol. in-18 à fr. 3.50). — En quinze lettres qu'est censé écrire l'auteur à une dame qui lui a demandé des conseils d'esthétique, l'auteur tâche à définir et à éclaircir tout ce qui a rapport à la beauté sous toutes ses formes. L'effort de M. Vendéen porta surtout sur ceci qu'il prétendit n'écrire que des choses accessibles au lecteur le moins versé dans les doctrines et la terminologie philosophiques. Il s'adresse à ceux qui, tout en ayant des clartés de tout ne se sont pas spécialisés dans les sciences et les arts plutôt abstraits. Prouver le plus simplement possible que l'ordre est l'expression de toute beauté fut sa constante préoccupation.

Cet ouvrage, très sincère, expose avec une méthodique conscience une théorie que l'on ne peut qu'approuver.

* * *

ARNOLD GOFFIN : *Appendices aux Fioretti de saint François d'Assise* (un vol. in-18 à fr. 1.20). — Les auteurs inconnus de ces pages nous racontent le voyage du *poverello* d'Assise en ce saint mont de la Vernia, son séjour dans ce lieu sauvage et solitaire, en compagnie du frère Léon, et l'impression des stigmates ; ils nous disent la vie de Frère Junipère et celle de Frère Egide, la joie pure qui rayonnait dans tous les actes et les paroles de ces « amants de la pauvreté ». Et ces récits, auxquels le traducteur s'est efforcé de conserver leur saveur originale, sont merveilleusement empreints de l'esprit de force et de douceur qui appartenait à saint François.

* * *

ALBERT LECLÈRE : *Foi religieuse et mentalité anormale* (un vol. in-18 à fr. 0.60). — Le but de l'auteur dans ce travail a été de répondre à ceux qui voient dans la mentalité religieuse un signe d'anormalité plus ou moins accusé, en acceptant dans une notable mesure l'objection même que fait l'irréligion. Cette théorie, susceptible d'étonner le lecteur au premier abord, est rattachée à une théorie générale, psychologique, physiologique et sociale de l'homme normal.

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



„Voilà la sante”

MEMENTO

Le III^e Congrès artistique international aura lieu à Gand, en 1913, à l'occasion de l'Exposition internationale organisée dans cette ville, et comportera le programme suivant :

I. Les expositions artistiques internationales;

II. Les concours artistiques internationaux;

III. Les musées d'art;

IV. La propriété de l'œuvre d'art.

Ce Congrès aura lieu du 19 au 23 juillet; il tiendra ses assises dans les locaux du Palais des Fêtes

Le Congrès est ouvert : a) Aux artistes peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, dessinateurs, etc., pratiquant leur art ou le professant (membres effectifs, cotisation : 10 francs);

b) Aux membres du Comité permanent et

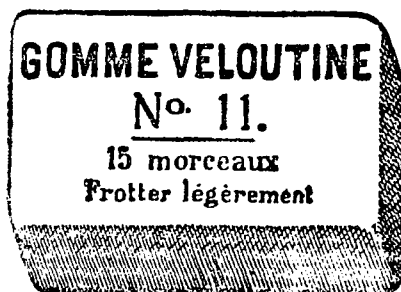
**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR
M. O. V.**



Exigez cette marque de préférence à toute autre.

*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encreée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

**Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.**

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

des Comités de patronage et de réception du Congrès, ainsi qu'aux membres du bureau des Sociétés artistiques adhérant au Congrès (membres d'honneur, membres invités, cotisation : 10 francs) ;

c) Aux personnes désireuses d'encourager l'œuvre de défense professionnelle entreprise par le Comité permanent (membres honoraires, cotisation : 25 francs) ;

d) Aux membres de la famille des congressistes (membres adhérents, cotisation : 10 fr.).

Le secrétariat général est établi rue de l'Arbre-Béni, 123, à Bruxelles.

Les congressistes assisteront, notamment, au Cortège historique organisé le 20 juillet par la Chef-Confrérie gantoise de Saint-Michel, à l'occasion de son troisième centenaire ; à une des séances du Tournoi de 1513, à Tournai, le 21 ; à un raout à l'hôtel de ville de Bruxelles, le 22 ; et ils visiteront Bruges et Ostende le 23.

☞ Dans sa dernière séance, le Comité de lecture du Théâtre belge a désigné M. Arthur De Rudder pour rédiger le rapport sur ses travaux qui sera adressé au Ministre des Sciences et des Arts.

☞ *Pour l'Art décoratif.* — La France vient d'inaugurer une exposition d'art décoratif à bord d'un paquebot. Cinq vitrines remplies d'objets d'art : bijoux de Lalique, bibelots de Bourdelle, émaux de Methay, un masque de Dante de Rodin, tous ces objets, enfermés sous quatre vitrines dans une galerie du transatlantique *La France*, qui fait le service Le Havre-New-York, vont se promener par delà les mers pour prouver que les artistes français sont toujours capables de créations nouvelles, et que l'art français ne se borne pas exclusivement à copier du Louis XIV ou du Louis XV.

L'art français a résolu d'encourager l'art décoratif en lui trouvant des amateurs. Cette exposition originale a pour organisatrice

la comtesse Greffulhe qui rêve aussi de ressusciter l'art de la soierie lyonnaise et les étoffes peintes et signées par les artistes. Ont assisté à cette inauguration originale, le duc et la duchesse de Noailles, la princesse de Mesagne, la princesse Loewenstein, M. Herrick, ambassadeur des Etats-Unis, et toute l'ambassade, des financiers, des hommes politiques et des amateurs d'art.

Que voilà de jolis exemples !

☞ A la Galerie Giroux, du 24 mai au 8 juin, exposition du peintre Kandinsky, orphiste allemand.

☞ Rappelons que le *Salon de Printemps* restera ouvert, au Parc du Cinquantenaire, jusqu'au 15 juin.

☞ A l'Exposition internationale de Gand : Salon des Beaux-Arts.

☞ *Théâtre Music-Hall du Luna-Park.* — Comme il fallait s'y attendre, le succès des trente ou quarante danseurs russes a été considérable. Et c'est un succès du meilleur



~ Spécialité de Découpage
et Collage d'Echantillons d'Étoffes

ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CAR-
TONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE

*Pliage et mise sous bandes
de circulaires et journaux*

Maison Sainte-Marie

Fondée en 1968

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux

Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910

aloi; la présence, pendant quinze jours, d'un « numéro » d'aussi belle tenue artistique et d'aussi pittoresque originalité sur la scène du coquet et vaste théâtre récemment inauguré dans des parages désormais sortis de leur léthargie, appelle la meilleure sympathie. Les spectacles de music-hall sont, à l'ordinaire, d'une platitude ou d'une vulgarité désarmantes. Ce que nous venons d'admirer, nous donne l'assurance qu'il est possible de plaire avec autre chose que des idioties ou des banalités cent fois revues.

Ces danseurs sont étonnants. Non seulement leur souplesse et l'endiablée vivacité de leurs saltations éperdues déconcertent; mais on est sous le charme continu de la grâce étrange qu'ils mettent dans leurs gestes et leurs attitudes.

L'intensité caractéristique de l'impression est accrue par tout ce qu'il y a de séduisant

dans la merveille des tissus exquisement nuancés dont sont faits leurs costumes, dans le faste étrange des décors très lointains de tous les conventionnels peinturlurages trop connus.

Le ballet russe qui nous est venu comporte quelques étoiles de toute première grandeur: Mlle Lunina et surtout M. Alexis Koslow sont des artistes dans toute la force du terme; ils vivent, ils sentent, ils expriment avec une vérité précise qui se traduit par les plus étonnantes et gracieuses acrobaties.

Le drame mimé et dansé qu'on a intitulé *Schéhrazade* et qui s'inspire d'un conte tragique et voluptueux des *Mille et une Nuits*, en s'accompagnant d'une musique étonnamment suggestive de Rimsky-Korsakow, a fait passer dans l'assistance des frissons de terreur et d'admiration.

Il serait injuste, d'ailleurs, de ne pas signaler l'agrément varié du programme qui encadre cette fête des yeux que donne le ballet russe. Pitreries déconcertantes de fantaisie drôle; illusionnistes effarants; patineurs prodiges; batteurs de giges endiablées; diseuses spirituelles de chansons entraînant; manager au goût très artiste qui compose des tableaux vivants impressionnants inspirés par la guerre balkanique, et d'autres et d'autres ont de quoi plaire à tous les publics. Aussi la foule ne boude pas et chaque soir, elle emplit l'immense salle dont une installation très ingénieuse, terminée en quelques heures de temps, a heureusement complété l'aménagement.

~ Poème et Drame. — Sous ce titre, paraissent périodiquement d'intéressantes livraisons anthropologiques destinées à faire connaître des œuvres de la génération nouvelle de France et de l'étranger. Chaque volume contient des proses et des poèmes de genres adroitement variés et de tendances ou d'opinions indépendantes. Des volumes

UNION DU CREDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue	3	p. c.
Dépôts à deux mois . .	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an

complets seront consacrés à des sujets collectifs, des enquêtes, etc.

Cette anthologie internationale, éditée par la maison Figuière, a sa direction 7, rue de la Tour, à Paris-Passy. Elle paraît tous les deux mois. Le prix d'abonnement est de 10 francs pour la France et 12 francs pour la Belgique.

🌀 *Théâtre de la Gaité. — Cœur de Française*, la belle et saine pièce de MM. A. Bernède et A. Bruand, qui vient d'avoir plus de 250 représentations à Paris au Théâtre de l'Ambigu, sera créée à Bruxelles, le 3 juin par la tournée Dufrenne et Grandjean. Avec sa brillante interprétation et son décor spécial, il n'est pas douteux que ce remarquable spectacle ne fasse courir toutes les familles à la Gaité.

🌀 Le 10 mai, par un discours du pro-

fesseur Kallmorgen, en présence de l'empereur Guillaume II, a été inaugurée à Berlin une grande exposition d'art, à l'occasion de la vingt-cinquième année du règne.

L'exposition, qui réussit à donner une idée complète du développement artistique en Allemagne, au cours de ces vingt-cinq dernières années, contient des œuvres des plus grands artistes allemands de cette période : Franz Stuck, Max Klinger, Uhde, Werder, etc.

🌀 *La Robinson Gallery*, de Londres, organise une très curieuse exposition d'antiquités persanes. On y voit notamment un tapis tissé pour le Shah Habbas, qui régna entre 1587 et 1628, et qui est unique au monde comme valeur et comme intérêt d'art. De nombreux autres objets rares, d'un caractère religieux ou simplement décoratif (et aussi un autel arménien du XII^e siècle, avec



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques
RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

des figures en bois sculpté portant des traces sanglantes) enchantent les amateurs d'antiquités exotiques, toutes vivantes encore, malgré les siècles, de la vie passée.

☛ A Montevideo, dans l'Uruguay, s'est ouvert un concours pour l'érection d'une fontaine monumentale dans le parc de la ville. Pour les conditions détaillées, l'on peut s'adresser aux consulats de cette république.

☛ La république de Haïti institue trois prix, de 500, 250 et 200 dollars, pour un projet de Palais National à ériger à Port-au-Prince. Une somme de 400 mille dollars sera mise à la disposition de celui que l'on chargera de la construction.

☛ La *Famiglia Artistica* de Milan organise une exposition d'art rétrospective et contemporaine pour fêter le quarantième anniversaire de sa fondation.

☛ Vient de paraître chez Egon Fleischel, de Berlin, un volume de nouvelles de Wilhelm Hegeler, intitulé *Heros*.

☛ Walter Püttner, l'intéressant peintre munichois, dont on a vu récemment des œuvres à l'*Art Contemporain* d'Anvers, publie un bel article dans la *Deutsche Kunst und Dekoration*, illustré de quelques reproductions de ses œuvres.

☛ Le dernier numéro du *Bookman* est consacré à Austin Dobson.

☛ Est mort, à Munich, le célèbre architecte Gabriel von Seidl, à qui l'on doit tant d'édifices admirables.

☛ Est mort, en Autriche, Joseph Unger, qui fut ministre, président de la Cour suprême, et auteur d'œuvres admirées. Il était né à Vienne en 1828. Ses ouvrages princi-

La Tribune Nationale

ORGANE MILITAIRE & COLONIAL

paraissant le 1^r et le 15 de chaque mois

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

221, Rue Louis Hap, à Bruxelles

Abonnement : 1 an, 6 francs

Prix du numéro, 25 centimes

Cette revue — absolument indépendante et sans couleur politique — accueille sous sa responsabilité, toute idée méritant d'être écoutée ou discutée, tout avis originale ayant trait à la défense de la Patrie et de sa Colonie.

paux sont un *Système du droit privé*, et ses volumes sur le *Droit de succession* et sur la *Réforme universitaire*.

☛ Est mort, à Madrid, presque oublié, le poète Marcos Zapata, qui avait joui pourtant, grâce surtout à ses œuvres théâtrales, d'une célébrité extraordinaire. Né en 1845, aux environs de Saragosse, très jeune, il révélait déjà son talent. Un livre écrit par lui contre le gouverneur de la province l'obligea à fuir pour éviter la prison. C'était, en Espagne, une époque révolutionnaire, et Zapata avait un tempérament de rebelle et de conspirateur.

Ainsi, le succès de ses premiers poèmes dramatiques ne lui apporta ni tranquillité ni aisance. Il émigra même en Amérique, où il vécut pendant une dizaine d'années, d'une vie de bohémien. Finalement, il entra

AU NABAB
USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES
FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 5332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

à l'Administration de l'Etat, et se transforma en un employé modèle ! Dans ces dernières années, il s'était retiré du journalisme et du théâtre.

☞ Est mort, à Copenhague, le sculpteur Guillaume Bissen, un des grands artistes scandinaves. Il était âgé de 77 ans. Son œuvre est nombreuse et variée; il fut professeur et directeur à l'Académie des Beaux-Arts. Sa grande et sincère modestie le faisait fuir tout ce qui était appareil et mise en scène, et, malgré son poste et son talent, il se refusa toujours aux honneurs. Ses plus grandes joies, il les trouva dans un cénacle d'amis intimes, artistes comme lui.

☞ *Une lettre inédite de Renan sur la poésie.* — Voici un morceau de choix. C'est la *Revue des cours et conférences* qui le publie. Il s'agit d'une lettre écrite par Renan, âgé alors de vingt-trois ans, à Adolphe Garnier, professeur de philosophie à la Sorbonne. Adolphe Garnier avait dans deux leçons traité de la faculté poétique et cherché à fixer la différence entre la poésie et l'éloquence. Selon la doctrine aristotélique, il avait « fait consister le trait caractéristique et différentiel de la poésie dans l'emploi du merveilleux ou de la fiction ». Renan, qui avait suivi ces deux conférences, se hasarda à présenter au philosophe les objections que cette thèse lui suggérerait. C'est en réalité une thèse toute contraire qu'il oppose à celle d'Adolphe Gar-

nier. Tout en reconnaissant que le caractère que le professeur attribue à la poésie, emploi du merveilleux, se rencontre dans la plupart des œuvres considérées comme poétiques, il soutient « d'une part, que l'on peut concevoir une œuvre comme poétique où le merveilleux n'ait aucune part, ou du moins n'occupe qu'un rang secondaire; de l'autre, que dans les compositions mêmes où il semble jouer un rôle plus important, il n'en constitue pas l'essence, mais qu'il n'est qu'une conséquence d'un autre caractère plus intime qui l'entraîne d'ordinaire à sa suite ».

Et voici comment il développe sa pensée, une pensée qui est devenue une vérité incontestée :

Je ne parle pas seulement de ces genres littéraires dont la nature peut être incertaine et qui n'ont guère de la poésie que la forme rythmique; mais n'y a-t-il pas tout un système poétique, qui peu soucieux de recourir à la fiction, se fonde tout entier sur l'expression vive des sentiments de l'âme, poésie que j'appellerais volontiers la poésie de l'homme, et qui tire de ses souffrances, de ses doutes, des incertitudes de sa destinée, tout un nouvel ordre d'émotion ? Voudrait-on refuser à de pareilles compositions le nom de poétiques, ou plutôt ne forment-elles pas la véritable poésie des époques plus raffinées où la fiction est devenue comme un procédé usé et dont on connaît l'artificiel ? Tout ce qui est mensonge fatigüe à la longue, lors même qu'on ne saurait

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8°;
l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. - Prix du numéro 4 fr.

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par ÉMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès, les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre ces notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

se laisser tromper, et on arrive tôt ou tard à se dégoûter de ce mécanisme convenu, pour chercher la vérité du sentiment dans son expression simple et nue.

Ce n'est donc pas dans l'emploi plus ou moins fréquent des images et de la fiction que Renan placera la différence caractéristique de la poésie et de l'éloquence, mais dans la manière différente dont orateurs ou poètes font vibrer certains sentiments.

Démosthène, écrit-il, et Cicéron sont orateurs quand ils prennent les grandes idées de la patrie par leur côté grave et solennel. Eschyle était poète quand il remplissait une tragédie entière de l'orgueil patriotique, de l'enthousiasme des victoires nationales. Souvent, sans doute, il sera difficile de tracer une ligne exactement définie entre les deux ordres. Bossuet est-il orateur, est-il poète dans ces sublimes peintures de la fragilité de l'homme et de la grandeur de Dieu ? Question bien inutile sans doute, puisque, quelque nom qu'on lui donne, il n'en sera pas moins admirable, et que le génie ne travaille pas dans les catégories exclusives que le langage ne forme qu'après coup sur leurs œuvres. Il est une différence réelle qui s'aperçoit dans les extrêmes et consistant dans une harmonie particulière, un timbre plus ou moins sonore dont chacun a le choix. *Je les comparerais volontiers à la lumière et à la chaleur produites par les vibrations d'un même fluide et ne différant pas que par le mode de ces vibrations.*

Il serait intéressant d'avoir la réponse que put faire Adolphe Garnier à la lettre

de Renan. On croira difficilement que le professeur ait entièrement donné tort à l'étudiant, d'autant plus difficilement que le lecteur donnera évidemment raison à l'admirable poète que Renan était réellement.

(*Le Temps.*)

🌀 *Le Centenaire de Wagner.* — Le 22 mai, a été célébré en Allemagne le centenaire de la naissance de l'auteur de la *Tétralogie*. A cette occasion, le *Gaulois* rappelle les épisodes du premier séjour de l'illustre compositeur à Paris :

C'est en 1839 que Wagner se rendit à Paris. Il était alors chef-d'orchestre à Riga ; son pain était assuré ; mais Wagner avait composé *Rienzi* et il avait hâte de tâter la gloire parisienne et de savourer cette hospitalité dont on lui avait vanté partout l'enthousiasme. Il s'embarqua à Riga pour Boulogne-sur-Mer, escorté de sa femme et de son fameux chien Robber. Sur le navire qui l'amena en France, il fut assailli par la plus formidable tempête qui se fût jamais produite ; le navire fut jeté sur la côte de Norvège. Au plus fort de l'ouragan, Wagner s'obstina à rester sur le pont, où il affronta les éléments déchaînés. Et l'on dit que plus tard, quand il écrivit le *Vaisseau-Fantôme*, il traduisit dans l'ouverture de cet opéra le hurlement du vent, le mugissement des vagues dont son oreille avait été emplie pendant cette nuit.

A Boulogne, Wagner rencontra Meyerbeer. Il était à peu près sans subsides. Meyerbeer lui rendit courage ; Wagner lui

BANQUE INTERNATIONALE

DE BRUXELLES

Société Anonyme, 27, avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.
Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.
Encaissement d'effets de commerce.
Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques
et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.
Comptes. — Jointes.
Comptes courants. — Service financier de sociétés.

COMPTES DE QUINZAINE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27

Téléphones : A 3870, 3903, 6739, 8056

ou à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

avait montré sa partition de *Rienzi*; l'auteur des *Huguenots* donna à son jeune confrère des lettres d'introduction pour Léon Pillet, directeur de l'Opéra; pour Anténor Joly, directeur de la Renaissance; pour Habeneck, le fameux chef d'orchestre; pour l'éditeur Schlesinger et pour Gouin, l'ami, le factotum de Meyerbeer.

* * *

A Paris, Wagner alla se loger à l'hôtel Molière, 3, rue de la Tonnellerie, une vieille rue qui occupait à peu près l'emplacement de l'actuelle rue du Pont-Neuf; il loua un appartement garni, triste, mais dans le quartier des Halles bruyant, agité, et qui convenait peu à un artiste avide de calme, de recueillement et de soleil.

Il présenta partout ses lettres de recommandation et la signature de Meyerbeer lui ouvrit toutes les portes. Il était enchanté des bonnes paroles qu'on lui prodiguait de toutes parts; malheureusement, il fut forcé de s'apercevoir bientôt que ces prévenances, ces politesses ne lui ouvraient pas les portes des théâtres, ainsi qu'il l'avait rêvé et souhaité. Il crut pourtant un jour approcher du but. Anténor Joly avait reçu la partition de *Rienzi*, pour la jouer à la Renaissance. Wagner s'empressa de quitter le taudis de la rue de la Tonnellerie pour aller s'installer rue du Helder.

Mais le jour même où il avait fini son déménagement, il apprenait que le théâtre de la Renaissance venait de faire faillite! C'était l'effondrement de toutes ses espérances pour Wagner, c'était la misère et l'entrée des gens de loi dans l'appartement de la rue du Helder.

C'est à ce moment que le futur auteur de la *Tétralogie* courut d'éditeur en éditeur, cherchant à placer ça et là une romance, une danse même pour pouvoir déjeuner ou dîner. L'éditeur Schlesinger fut presque bon pour lui, puisqu'il lui commanda des arrangements d'opéras pour flûte ou piston, ainsi qu'une réduction de *La Favorite* pour piano et chant.

Wagner vit aussi à ce moment les portes du théâtre des Variétés s'entr'ouvrir pour lui. Il fut chargé de mettre en musique un vaudeville de Dumanoir, intitulé *La Descende de la Courtille*. Or, on trouva sa musique trop compliquée, on fit refaire la partition par un autre musicien et on ne conserva de la musique de Wagner qu'une chanson: « Allons à la Courtille! » qui eut du reste une vogue considérable.

* * *

Tel fut le séjour de Wagner à Paris en 1839; je passe volontairement sur le nouveau déménagement de Wagner à Meudon. Il faut en lire les détails dans *Ma Vie*,

Aux Galeries des Meubles



20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

**LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES
DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES**

qui est l'autobiographie du musicien; ces détails ne diffèrent du reste que par les épisodes de ceux que je viens de relater ici. C'est pourtant à Meudon que Wagner, malgré les tribulations de sa misère, composa *Le Vaisseau-Fantôme*. Il en soumit le livret au directeur de l'Opéra, qui en accepta le poème et le paya à Wagner 500 fr. Mais Léon Pillet fit écrire la musique par un autre compositeur nommé Dietsch. L'ouvrage eut trois représentations.

Wagner revint à Paris en 1859; il avait obtenu le succès en Allemagne, non sans lutte, mais il était déjà célèbre; il rêvait la consécration parisienne. Cette fois, il ne se munit d'aucune lettre d'introduction; il avait la foi, il était persuadé qu'il ferait son chemin par la seule puissance de son génie musical. Il s'installa dans un coquet appartement rue Matignon; c'est là qu'il fit entendre à Carvalho, directeur du Théâtre Lyrique, le *Tannhäuser*. Or, comme Wagner jouait assez mal du piano et que Carvalho était assez peu initié à l'art nouveau de Wagner, l'opéra du jeune maître demeura lettre morte pour le directeur.

Il donna en 1860, au théâtre Italien, trois concerts consacrés uniquement à ses œuvres. Il faut lire dans les journaux de l'époque le récit du tohu-bohu que causa dans le public cette musique. Fanatiques et ennemis en vinrent presque aux mains, et ce fut le prélude des batailles que devaient susciter les trois représentations de *Tannhäuser* en 1861. L'opéra quitta l'affiche par ordre supérieur, à la suite du charivari qui troubla le spectacle.

Les rancœurs de Wagner se donnèrent libre cours, et le compositeur quitta la France. Est-il utile de rappeler qu'après la guerre de 1870 les auditions de fragments wagnériens furent chaque fois accompagnées de tumulte? Le 3 mai 1887, qui fut la date de la première et unique représen-

tation de *Lohengrin* à l'Eden-Théâtre, marqua l'apogée de cette campagne orageuse.

Puis le calme et l'apaisement sont venus; et à Paris, comme dans le monde entier, les partitions de Wagner planent dans la radieuse et sereine région des chefs-d'œuvre.

♣ Toujours à propos de Wagner, cette anecdote reproduite par les *Annales*:

Wagner, dans la misère, ayant perdu une place de chef d'orchestre dans un petit théâtre des boulevards, pour avoir répondu plus vivement — ou plus sincèrement — qu'il n'était séant à une vague chanteuse du théâtre, protégée d'un homme très riche, Wagner, à bout de résistance, alla trouver Cherubini, alors directeur du Conservatoire, et lui demanda quelques secours.

Cherubini, arguant de la difficulté des temps, refusa l'aide que lui demandait Richard Wagner. Cependant, il consentit à lui donner une lettre de recommandation pour le directeur du Grand-Théâtre de Bordeaux. Il écrivit la lettre, la cacheta à la cire, la remit à Wagner, et lui souhaita bonne chance de cette voix sifflante et zéayante qui parlait le français avec la prononciation italienne.

Wagner garda la précieuse lettre dans la poche de son veston quelques jours, hésitant, dénué de toutes ressources, à entreprendre le redoutable voyage de Paris à Bordeaux. Enfin, il se résolut à tenter l'unique salut. Il partit pour Bordeaux à pied...

Maurice Lefèvre s'est levé et mime le reste de l'histoire. Alors, cela est tragique: — Ce que fut ce voyage, vous l'imaginez. Wagner couchait où il pouvait, mangeait comme il pouvait, et mit Dieu sait combien de jours pour atteindre Bordeaux. Quand il y arriva, il était pareil à ces gueux chemineaux, qui font s'allumer les yeux des gendarmes et s'accélérer la marche des passants

inquiets, sur les grand'routes. Ses vêtements n'étaient que loques.

Il se rendit au théâtre. On lui refusa passage. Il insista si fort, il brandissait la lettre de Cherubini, qu'on finit par le mener au directeur. Celui-ci le regarda avec étonnement, et se tenait à distance de ce déguenillé. Mais la vue de la lettre au cachet de cire rouge, et à l'entête officiel du Conservatoire national, vainquit sa répugnance et son appréhension.

— Entrez, monsieur, dit-il à Wagner, en lui ouvrant la porte de son cabinet.

Wagner entra, s'assit; le directeur fit sauter le cachet, ouvrit la lettre... Mais, au même moment, le régisseur du théâtre fit irruption dans le cabinet, tout essoufflé :

— Monsieur le directeur, le ténor et la basse sont en train de se flanquer des coups de poing sur la scène... Venez vite mettrte fin à la bataille.

Précipitamment, le directeur sortit, ayant jeté la lettre décachetée sur la table, et disant à Wagner :

— Vous permettez, monsieur... Je reviens...

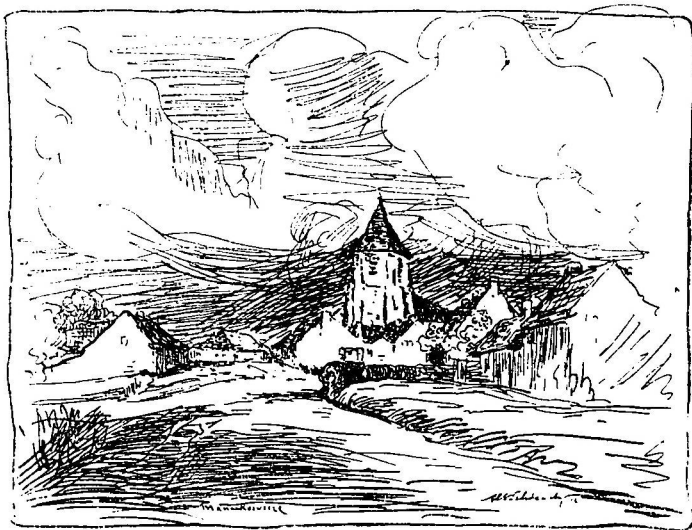
Wagner, resté seul, regarda la lettre, qui s'étaït sur le bureau..., la lettre qu'il

avait tant de fois palpée contre sa poitrine, pour y trouver la force de poursuivre son pèlerinage... La lettre, qui, tant de rudes soirs, avait dû le consoler du lit absent, qui, en tant d'heures, avait dû l'aider à supporter la faim, la soif...

❧ *Le Musée de Tournai.* — Tournai aura bientôt son Musée des Beaux-Arts. M. Victor Horta en a exécuté les plans à la demande de l'administration communale, qui vient de mettre en adjudication publique les travaux de construction.

Le délai accordé aux entrepreneurs pour le dépôt des soumissions expire le 20 juin prochain. On peut donc espérer que l'édification du Musée sera très prochainement entamée.

On sait que le Musée de Tournai est destiné à abriter, entre autres, la collection Henri Van Cutsem, dont l'usufruit a été légué au sculpteur Guillaume Charlier. Cette collection renferme deux des plus belles toiles de Manet : le *Déjeuner chez le père Lathuille* et les *Canotiers à Argenteuil*, indépendamment d'œuvres de Claude Monnet, Bastien Lepage, H. Boulenger, H. de Braekeleer, A. Verwée, Th. Verstraete, L. Frédéric, etc.



EDITIONS DE
La Belgique Artistique et Littéraire

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

PAUL ANDRÉ : <i>Mattre Alice Hénaut</i>	fr. 3.50
MARIA BIERME : <i>Les artistes de la Pensée et du Sentiment</i>	5.00
VICTOR CLAIRVAUX : <i>La Barque amarrée</i>	3.50
LOUIS DELATTRE : <i>Contes d'avant l'Amour</i>	3.50
GERMAINE DE SMET : <i>La Pensée errante</i>	3.50
MAUR. DES OMBIAUX : <i>Essai sur l'Art Wallon et Gallo-Belge</i>	2.00
J. F. ELSLANDER : <i>Parrain</i> , roman	3.50
MAUR. GAUCHEZ : <i>Symphonies voluptueuses</i> , poèmes	3.50
IWAN GILKIN : <i>Etudiants russes</i>	2.50
J. JOBÉ : <i>La Science économique au XX^e siècle</i>	3.50
FRANÇ. LÉONARD : <i>La multitude errante</i> , poème	3.50
HENRI LIEBRECHT : <i>Un cœur blessé</i> , roman	3.50
EM. E. PIERS : <i>Un hiver aux Lofoden</i>	2.00
CARL SMULDERS : <i>La ferme des Clabauderies</i> , roman	3.50
JULES SOTTIAUX : <i>La Wallonie héroïque</i> , roman	3.50
OSCAR THIRY : <i>La merveilleuse Aventure des Jeune-Belgique</i>	3.50
B. TIMMERMANS : <i>L'Evolution de Maeterlinck</i>	3.50
CH. VAN BENEDEN : <i>La Peste de Tirgalet</i>	2.00
MARG. VAN DE WIELE : <i>Ame blanche</i> , roman	3.50
MARIE VAN ELEGEM : <i>Par la Vie</i> , poèmes	3.50
GEORGES WILLAME : <i>Le Puisson</i> , roman	3.50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT POSTE

adressé 26-28 rue des Minimes, Bruxelles.

CAISSE CENTRALE

de Change et de Fonds Publics (S. A^m)

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

BRUXELLES

Place de la Liberté, 5

Téléphone A. 746

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance.

☞ MM. Henri Urban et Maurice Despret ont été appelés par les actionnaires de la Société des *Chemins de fer Economiques* à remplacer au Conseil d'administration MM. Le Brun et Monnom, décédés.

L'assemblée du 28 avril a réélu MM. le baron Janssen et Kessels en qualité d'administrateurs et C. Balsler, comme commissaire.

☞ MM. Ernest Kritzler et Maurice Travailleur remplacent MM. Monnom et Francqui à l'*A. E. G.*

☞ C'est avec la plus vive satisfaction que nous avons appris que M. Pierre Capouillet avait été appelé à la présidence du Conseil d'administration des *Compagnies belges d'assurances générales sur la vie et sur l'Incendie*, en remplacement de M. Léon Barbanson, décédé.

Nul choix ne pouvait être plus heureux pour les assurés et pour les actionnaires.

M. Pierre Capouillet exerçait jusqu'ici les fonctions de directeur-général.

☞ Par suite du décès de M. Poplimont, le Conseil d'administration de la *Compagnie Intercommunale des Eaux* a été remanié: M. Latour a été nommé président, M. Alfred Robert, vice-président, et le citoyen Jules Lekeu, administrateur-délégué.

☛ Aux *Tramways de Réval*, MM. Hamoir et Denis cèdent leur place d'administrateur à MM. Laloux et Thonet, de la Société générale de Tramways et d'applications d'Electricité de Liège qui a repris cette affaire. Feu M. de Fersen est remplacé par M. Nagelmakers.

* * *

L'ARGENT. — On s'attendait à voir la détente politique provoquer une détente monétaire. On doit constater aujourd'hui que l'argent reste cher. Il y a bien eu, au lendemain de la nouvelle de l'heureux changement d'attitude du roi de Monténégro, une amélioration. Mais elle n'a été que légère et ne s'est pas accentuée. A Berlin surtout, l'argent est recherché. Précisément, ce qui fait aujourd'hui la cherté du loyer des capitaux, c'est l'abondance des demandes, sous forme d'emprunts nouveaux, à la faveur des conditions plus favorables du marché boursier.

Voici les taux d'escompte actuellement pratiqués :

Allemagne	6 o/o	(hors banque 5 1/2)
Angleterre	4 1/2	(hors banque 3 5/8)
Belgique	5 o/o	(hors banque 4 1/8)
France	4 o/o	(hors banque 3 7/8)

LE GAZ DE BRUXELLES. — Les sections réunies du Conseil communal de Bruxelles ont eu à délibérer sur une proposition d'une certaine importance, au point de vue des finances de la ville.

La *Société des Forges de Clabecq* construit sur la rive droite du canal maritime, immédiatement à l'aval du pont de Vilvorde, huit batteries de 38 fours à coke, de quoi traiter annuellement environ 600,000 tonnes de houille grasse, qu'elle importera d'Angleterre ou d'ailleurs à bord de ses propres steamers. Naturellement, elle cherche à tirer parti de ses sous-produits et offre à la ville de lui fournir 40,000 mètres cubes de gaz par jour — soit 15 millions de mètres cubes par an, en chiffres ronds. La Société souscrirait aux conditions d'un cahier des charges draconien, paierait elle-même des canalisations fort coûteuses et livrerait son gaz à peu près « à la moitié » du prix que coûte à la ville le gaz qu'elle fabrique, au taux actuel du charbon.

Or, pour augmenter désormais sa production, qui devient insuffisante, la ville devrait dépenser immédiatement 550,000 francs, dont 400,000 francs pour un nouveau massif de fours et 150,000 francs, au bas mot, pour l'augmentation du matériel roulant. Elle avait jusqu'ici ajourné cette dépense à cause des rapides transformations que d'incessants progrès amènent dans l'industrie gazière.

Mais la consommation du gaz dépasse souvent 210,000 mètres cubes par jour. Si l'hiver dernier avait été plus rigoureux, on eût atteint 230,000 mètres cubes. Et les installations actuelles ne permettent de produire au maximum que 215,000 mètres cubes en vingt-quatre heures, dont 45,000 de gaz d'huile, gaz trop lourd, dont la teneur en oxyde de carbone est trop forte.

BUDGET DES ARMEMENTS. — Nous avons parlé déjà de la manière dont l'Allemagne se propose de faire face aux dépenses qu'occasionnera la folie de ses armements.

La France doit à son tour prévoir de 800 millions à un milliard à l'extraordinaire, pour payer ses moyens de défense contre une agression allemande.

M. Dumont, le ministre des Finances de la République, a exposé devant la Commission du budget qu'il comptait ouvrir un compte de Défense nationale pour les dépenses de premier établissement. Elles pourront atteindre 1 milliard.

Ce compte sera alimenté par l'émission d'obligations vingtenaires remboursables à leur date d'échéance au cours d'émission majoré d'une année d'intérêt.

Les obligations seront convertibles, à la demande du porteur, en inscription de 3 p. c. perpétuel.

La Caisse des Dépôts et Consignations recevra, à partir du 1^{er} janvier 1915, quarante demi-annuités calculées de telle manière qu'elle rachète ou amortisse, en vingt ans, une somme égale à celle qui aura été émise pour couvrir les dépenses dont l'inscription aura été autorisée au compte de la Défense nationale.

Les ressources nécessaires au service de ces annuités seront fournies par une taxe complémentaire à l'impôt général sur le revenu, et, à défaut, par les ressources générales du budget: Ce sera une charge annuelle de 65 à 70 millions.

Le système proposé par le ministre des Finances soulèvera de vives critiques et trouvera également des défenseurs convaincus. Il fait appel au crédit sous une forme souple. Il cherche à ne pas déclasser les titres et à soutenir la rente qui restera à l'abri de tout impôt. La terre, dans tous les cas, ne sera pas surchargée. Il n'emprunte ses ressources ni aux contributions indirectes, ni aux douanes, ni au travail.

M. Dumont compte gager cet emprunt sur une taxe complémentaire à l'impôt général sur les revenus dont est actuellement saisi le Sénat. Si le projet d'impôt sur les revenus n'était pas voté par le Sénat, il y aura lieu de recourir aux ressources générales du budget.

M. Dumont insiste sur le fait que l'emprunt concerne des dépenses non renouvelables.

SOCIÉTÉ DU CRÉDIT COMMUNAL. — L'état défavorable du marché des fonds publics place la Société du Crédit communal dans la nécessité de faire application des taux minima pour le calcul des annuités à souscrire par les administrations qui désirent contracter un emprunt. Celles-ci ont été avisées par le département de l'intérieur que les emprunts dont les demandes lui parviendront désormais, et qui seront compris dans le cinquante-sixième emprunt à émettre par elle en 1914, seront tous votés à ce taux minimum, c'est-à-dire à 4.75 p. c. et à 6 p. c., selon qu'ils seront remboursables en soixante-six ou en trente-trois ans; le taux d'intérêt à voter pour les prêts à court terme est de 4.50 p. c., taux qui s'applique également aux avances de fonds à consentir aux emprunteurs.

BANQUE DE BRUXELLES. — Le rapport sur l'exercice 1912 constate que le marché financier a subi en 1912 l'influence de la situation politique générale en Europe. Les œuvres d'initiative ont

été longtemps paralysées; par contre, surtout dans le second semestre, le loyer de l'argent a été relativement élevé pour les placements temporaires, escomptes et reports.

Les bénéfices réalisés, résultant du bilan et du compte de profits et pertes permettent de distribuer un dividende de 10 p. c., soit 50 francs par action ancienne, avec attribution corrélative *prorata temporis* de 25 francs aux actions nouvelles; de plus, une somme de 112,104 francs a été prélevée sur les bénéfices, pour intérêts à 4 p. c. l'an à bonifier aux actionnaires qui ont libéré leurs actions nouvelles par anticipation. L'assemblée a doté la réserve extraordinaire de 350,000 francs et reporté à nouveau au crédit du compte de profits et pertes de l'exercice 1913, le solde du bénéfice, soit fr. 71,077.51, après avoir inscrit en prévision 159,780 francs pour imposition fiscales, contributions et autres taxes.

LA BANQUE BELGE POUR L'ÉTRANGER (qui est le nouveau vocable de la Banque Sino-Belge) doit absorber l'Anglo-Foreign Banking Corporation.

A cette occasion, le *Financial Times* publie une courte notice, dont nous extrayons les passages suivants :

« L'Anglo Foreign Banking Corporation, qui a été fondée en 1872, entretient des relations particulièrement étroites avec la Grèce. Son capital est de liv. st. 420,000 et elle possède des réserves s'élevant à liv. st. 150,000. Le bilan arrêté au 31 décembre dernier accusait un total de dépôts de liv. st. 4,903,000. Les prêts et comptes courants figuraient pour liv. st. 1,538,100 et les effets de commerce pour liv. st. 1,958,100. L'encaisse était de liv. st. 577,800 et les placements de liv. st. 272,600. Les effets à l'encaissement et les effets sur l'étranger représentaient une somme de liv. st. 882,200 et les acceptations liv. st. 784,000.

» Les bénéfices bruts de 1912 ont atteint liv. st. 47,000 et les bénéfices nets liv. st. 27,100. Pendant les dix années qui ont précédé 1910, la banque avait pu payer un dividende de 7.14 p. c., mais pour les deux derniers exercices, par suite de circonstances moins favorables, elle s'est trouvée dans l'obligation de l'abaisser à 6.07 p. c.

» Il paraîtrait que la reprise des titres par la Société Générale se ferait à un prix assez supérieur à celui de liv. st. 8/15, auquel l'action s'est avancée au début de cette semaine. L'an dernier le cours avait oscillé entre liv. st. 7/5/16 et 6/3/16. »

On se rappellera que la Banque Belge pour l'Etranger est une filiale de la Société Générale.

D'après le rapport de la **BANCA COMMERCIALE ITALIANA** sur l'exercice 1912, le gouvernement italien aurait emprunté en avril 1912 et en février 1913 lit. 700 millions en bons du Trésor à 4 p. c. net, remboursable en 5 ans. Le Syndicat n'aurait pas émis ces titres par soumission publique, mais les aurait placés dans sa clientèle sans nuire au cours du Consolidé italien 3 1/2 qui en moyenne est coté 98 1/8.

Ce rapport est un modèle qui pourrait servir de guide-ânes à mainte banque d'Etat ou banque ayant un privilège d'Etat.

C'est ainsi que nous y relevons un véritable exposé de la situation économique de l'Italie, traitant successivement du taux de l'escompte intérieur et extérieur, du change, de l'agriculture, de la sériciculture, des résultats médiocres de l'industrie sidérurgique, des progrès des fabriques de matériel de guerre (1) et des chantiers navals, etc.

Le capital de cette banque est de 130 millions de lit. et le bénéfice net, de 12,198,853.82, ayant permis de répartir un dividende de 9 %.

SOCIÉTÉ DE CHÊMINS DE FER ÉCONOMIQUES. —

Le rapport présenté à l'assemblée générale du 28 avril, après avoir rendu un juste hommage à la mémoire de feu MM. Le Brun et Monnom, expose compendieusement les résultats bénéficiaires des filiales parmi lesquels on remarque l'augmentation des recettes des Economiques de France, de Bari-Barletta, de Trieste, de Madrid, de Lyon, d'Odessa, de Barcelone, de Buenos-Ayres, etc.

Le solde en bénéfice net pour l'exercice 1912 est de fr. 2,193,546.38 qui reçoit la répartition suivante :

1 ^o 1 ^{er} dividende de 5 p. c., soit fr. 12.50 à 64,000 actions	800,000.00
2 ^o 10 p. c. au Conseil d'administration sur fr. 1 million 250,251.43	125,025.14
3 ^o Aux commissaires	13,121.18
4 ^o 2 ^o dividende de 7 p. c., soit fr. 17.50, à 64,000 act.	1,120,000.00
5 ^o Provision pour patente de l'exercice 1912.	91,000.00
6 ^o Solde à nouveau	44,400.06

Total. fr. 2,193,546.38

Le 16 mai, une assemblée générale extraordinaire a porté le capital à 24 millions par la création de 32,000 actions nouvelles de 200 fr. qui seront émises à 525 francs et auront droit pour l'exercice en cours au tiers du dividende attribué à l'action ancienne.

Nous publions *in fine* l'avis de souscription. Celle-ci sera close le 5 juin.

LA SOCIÉTÉ DU CHEMIN DE FER CANADIAN-PACIFIC annonce qu'elle remboursera le 1^{er} juillet prochain son emprunt 5 p. c. de liv. st. 7,191,500 garanti par une première hypothèque, quoique le remboursement n'en soit pas exigible avant le 1^{er} juillet 1915.

Les porteurs de titres pourront être remboursés au prix de liv. st. 102, ex-coupon payable au 1^{er} juillet, ce qui fait qu'en acceptant l'offre qui leur est faite, ils toucheront une prime de liv. st. 2.

CHEMIN DE FER DU CONGO. — Le Gouvernement continue à examiner d'une part les modalités du rachat de la concession en 1916, conformément aux droits que lui confère la convention de 1896, et d'autre part, les propositions de la Compagnie pour la prolongation de la concession.

Personne au jour actuel ne pourrait affirmer quelle sera la solution définitive qui interviendra. Différentes hypothèses sont, en effet, possibles : rachat pur et simple avec exploitation directe ; rachat

(1) Hélas !

avec affermage de l'exploitation à un organisme quelconque qui pourrait évidemment être la Compagnie du Chemin de fer ou toute autre société susceptible de concourir au développement de la colonie.

Le 25 avril, a été constituée la **SOCIÉTÉ FONCIÈRE FRANCO-BELGE** à laquelle 83 comparants ont souscrit 4,000 actions de 500 francs et dont l'objet est de faire des opérations immobilières principalement au Canada.

Les administrateurs sont au nombre de 11, parmi lesquels nous relevons le comte Hippolyte d'Ursel, le notaire Termote, M. Couillier de Mulder, l'avocat Honlet, de Huy, M. Paul Jamar, etc., etc. Sept commissaires ont été nommés.

LA SOCIÉTÉ MINIÈRE ET MÉTALLURGIQUE DE PENARROYA convoque ses actionnaires en assemblée générale extraordinaire pour le 5 juin à l'effet de délibérer sur l'acceptation d'apports de MM. Figueroa consistant en établissements situés à Marseille, en Espagne et au Portugal.

LE RECUEIL FINANCIER. — Annuaire des valeurs cotées aux Bourses de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20^e édition, 1913. Deux vol. in-4^o de 2300 pages, reliés (Etablissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles). — Prix: 20 francs.

M^e Henri Creten fera paraître sous peu le **CODE FINANCIER** qui à côté de la nouvelle loi sur les sociétés commerciales contiendra les lois et règlements sur les unions du crédit, la Bourse et la profession d'agent de change, la lettre de change, la patente, etc., etc.

Ce volume sera mis en vente à l'*Echo de la Bourse*, 4, rue Berlaimont, à Bruxelles, au prix de fr. 3.50, relié.

JURISPRUDENCE

Conseil de discipline de l'ordre des avocats.

Des avocats s'étant trouvés mêlés à la fondation et à la direction d'affaires qui viennent de se terminer lamentablement — pour les détenteurs d'actions — le Conseil de discipline du Barreau de Bruxelles a émis l'excellent avis suivant :

En prenant un rôle actif dans le lancement d'une affaire financière ou industrielle, et en amenant des tiers à y participer, l'avocat s'expose à des interprétations fausses de nature à compromettre la considération du Barreau. Sa faute serait aggravée s'il s'agissait d'une affaire présentant un caractère aléatoire.

Tribunal de commerce de Bruxelles.

Un établissement financier de Bruxelles avait assigné la Société d'Aumetz-la-Paix en responsabilité et dommages-intérêts au sujet de fausses obligations de cette Société dont la banque en question était devenue propriétaire ou créancière-gagiste.

Le tribunal de commerce a rendu un jugement déboutant l'établissement de crédit par des attendus dont nous citerons les principaux :

Attendu que la demanderesse base son action, qui tend au paiement de dommages-intérêts, sur les articles 1382 et suivants du Code civil ;

Attendu que ces dispositions font naître un lien de droit entre celui qui, par sa faute, sa négligence ou son imprudence cause préjudice au tiers, et celui à qui ce préjudice est causé ;

Attendu que la demanderesse adresse ce reproche à la défenderesse, que sachant le 15 mai 1911 que des coupons faux de ses obligations avaient été présentés à l'encaissement, et qu'ayant découvert, le 8 juillet 1911 qu'une obligation remboursée par elle était fausse, elle n'en a pas avisé, fut-ce discrètement, les établissements de banque et les agents de change ;

Attendu que suivant la demanderesse, la défenderesse aurait eu l'obligation de mettre les tiers en garde contre les manœuvres des faussaires, que par son silence coupable, elle aurait permis aux délinquants de poursuivre les agissements qui lui occasionnèrent le préjudice dont elle se plaint ;

Attendu qu'aucun mandataire ou préposé de la société défenderesse ne participa à la falsification et à l'usage abusif qui fut fait par les auteurs de celle-ci des titres faux ; qu'il ne lui est pas même imputé d'avoir facilité l'œuvre des faussaires en adoptant pour ses obligations une composition typographique simple et d'une simulation aisée ;

Attendu qu'ainsi la faute, la négligence ou l'imprudence de la défenderesse n'aurait consisté que dans une inaction, une omission ;

Attendu que sans doute la faute qui, aux termes de l'article 1382 du Code civil peut engager envers les tiers la responsabilité de son auteur peut être une abstention d'action, mais qu'il faut, pour qu'il en soit ainsi, qu'il y ait eu l'obligation ou devoir d'accomplir un acte, car il ne peut pas être reproché de n'avoir pas fait ce que l'on ne devait pas faire ;

Attendu que la défenderesse signala au parquet, le 17 mai 1911, la présentation qui lui avait été faite le 15 de coupons faux et qu'elle remit également au parquet, le 17 juillet, l'obligation fausse remboursée par elle le 8 ;

Attendu qu'il est évident que la défenderesse qui ne pouvait pas se douter que des titres imités des siens seraient offerts en nantissement à la demanderesse, n'avait pas à informer particulièrement celle-ci de la falsification et à la mettre en garde contre l'acceptation de titres faux.

On remarquera en souriant que le cinquième attendu vise *ante litem* le procès des fausses obligations Gand-Terneuzen.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE Chemins de Fer Économiques

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social: 54, rue de Namur, Bruxelles

AUGMENTATION du CAPITAL SOCIAL de 16,000,000 à 24,000,000 de francs

*par l'émission de 32,000 actions de 250 francs nominal suivant décision
de l'assemblée générale extraordinaire du 16 mai 1913.*

Ces actions sont émises au prix de 535 francs, payables comme suit :

1^o 85 francs à la souscription, du 27 mai au 5 juin 1913 inclusive-
ment, contre quittance; 2^o 100 francs à la répartition, le 12 juin
1913; 3^o 125 francs le 14 juillet 1913; 4^o 225 francs le 2 décembre
1913. Total: 325 francs.

Les actions nouvelles auront droit, pour l'exercice 1913 en cours,
au tiers des premier et deuxième dividendes qui seront attribués aux
actions anciennes pour cet exercice; à partir de l'exercice 1914, elles
participeront aux bénéfices de la Société au même titre que les
actions anciennes, auxquelles elles seront en tout semblables.

Les souscripteurs auront la faculté, à chacune des époques fixées
pour les versements successifs, de libérer anticipativement leurs
titres; il leur sera bonifié dans ce cas, sur les versements anticipés,
un intérêt de 4 p. c. l'an. Les souscripteurs qui désireront effectuer
cette libération anticipative à la répartition, devront en faire la
déclaration au moment de la souscription.

Le dernier versement de 225 francs pourra être retardé jusqu'au
1^{er} juillet 1914, moyennant paiement par le souscripteur, en sus
du principal, de 5 p. c. d'intérêt depuis le 2 décembre 1913 jusqu'au
jour du règlement.

Les souscripteurs d'actions non libérées recevront à la répartition,
en échange de la quittance qui leur aura été délivrée à la souscrip-
tion, un certificat nominatif; quant aux souscripteurs d'actions
entièrement libérées, ils recevront des titres provisoires au porteur,
à échanger ultérieurement contre des titres définitifs, sans concor-
dance de numéros.

*La souscription sera ouverte du 27 mai au 5 juin 1913 inclus, de
10 heures du matin à 3 heures de relevée:*

A Bruxelles: à la *Banque de Bruxelles, 62, rue Royale*; à la
*Banque de Paris et des Pays-Bas, succursale de Bruxelles, rue des
Colonies, 29.*

Les porteurs des 64,000 actions actuellement en circulation auront
le droit de souscrire irréductiblement à une action nouvelle pour
deux anciennes, sans délivrance de fractions.

Les actions nouvelles qui n'auront pas été absorbées par l'exer-
cice de ce droit de préférence seront attribuées aux autres souscrip-
teurs, sans distinction entre les souscripteurs actionnaires et non
actionnaires. Dans le cas où les demandes dépasseraient le nombre
de titres restants, elles seront soumises à la répartition.

*L'admission des actions nouvelles à la cote de la Bourse de Bru-
xelles sera demandée.*

L'EXPANSION BELGE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

*Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artis-
tique, sportive* ○ ○ ○ ○ ○ ○



CHAQUE FASCICULE

comporte plus de 100 pages abondamment illustrées

Prix du Numéro : 1 Franc

ABONNEMENTS :

Belgique 12 francs

Étranger 15 francs

4, Rue de Berlaimont, BRUXELLES

Sommaires des derniers numéros
de la **BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE**

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} AVRIL 1913

- Adolphe Prins :** *L'Education sociale dans la Démocratie.*
Paul Mélotte : *Les deux Extases.*
J. Varendonck : *La poésie traditionnelle des enfants.*
Aug. Vierset : *Guerre à la Guerre.*
Arthur De Rudder : *Le Jubilé de Gabriele d'Annunzio.*
Maurice Gauchez : *H. Evenepoel. Jacques. Dalcroze.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 AVRIL 1913

- Arthur Daxhelet :** *Quelques Romanciers et conteurs de chez nous.*
Charles Desbonnets : *Monsieur de Clamort.*
Emile Desprechins : *Poèmes.*
François Léonard : *Une base nouvelle du Théâtre.*
Arthur De Rudder : *Sur les rives du Sund.*
Maurice Gauchez : *S. A. R. le duc de Montpensier — Eugène Ysaye.*

Chronique de la Quinzaine.

1^{er} MAI 1913

- Emile Verhaeren :** *Les Flamands qui travaillèrent à Versailles.*
Marius Renard : *Au Temps des Grèves.*
Edouard de Keyser. *L'Ame Arabe.*
Auguste Vierset : *Le 1^{er} Mai en Belgique.*
Arthur De Rudder : *Une Grisélidis allemande.*
Maurice Gauchez : *Paul Janson et Charles Wæste.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 MAI 1913

- Louis Piérard :** *Grève générale.*
Henri Liebrecht : *Monsieur Chine.*
A. Michel : *L'Abbaye de Villers-la-Ville.*
Maria Biermé : *Par delà.*
Iwan Gilkin : *La nouvelle Jeunesse.*
Arthur De Rudder : *Presse et Littérature.*
Maurice Gauchez : *Jenny l'ouvrière; Henri Carton de Wiart.*

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE NATIONALE ILLUSTRÉE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

SOMMAIRE :

Baron de Heusch . . .	<i>Le Recrutement des Armées</i>	445
Max Deauville . . .	<i>La Brodeuse d'Antinoé</i>	456
R.-E. Mélot . . .	<i>En Vacances</i>	490

A travers la Quinzaine :

Iwan Gilkin : *Les Faits et les Idées*, 494. — Arthur De Rudder : *Les Peuples et la Vie*, 500. — Maurice Gauchez : *Les Vivants et les Morts*, 508. — Léon Tricot : *Les Gens de Paris*, 514. — Paul André : *La Prose et les Vers*, 523. — Ray Nyst : *Les Salons et les Ateliers*, 526.

Memento, Bibliographie.

Illustrations de : E. Hellemans, Kandinsky, Oscar Liedel, A. Ost.

PRIX DU NUMÉRO

Belgique : 60 centimes | Étranger : 75 centimes

26-28, Rue des Minimes, 26-28

BRUXELLES

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois en fascicules illustrés d'environ 100 pages

DIRECTEURS :

PAUL ANDRÉ. — FERNAND LARCIER

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

R. E. MÉLOT



CONDITIONS D'ABONNEMENT :

	Un an	Six mois
BELGIQUE.	12 fr.	7 fr.
ÉTRANGER	15 fr. ✓	9 fr.

Toutes Correspondances et Communications doivent être adressées ;

Pour la rédaction : 11, rue de la Banque, Bruxelles.

Pour l'Administration : 26-28, rue des Minimes, Bruxelles. Tél. A. 712

La Revue ne publie que de l'inédit

Les manuscrits non insérés sont renvoyés sur demande des auteurs accompagnée du montant des frais d'affranchissement.

LE RECRUTEMENT DES ARMÉES

Au moment où la Belgique, rompant avec ses errements du passé, vient d'accomplir un grand acte patriotique en adoptant, pour la défense de son territoire, une loi de recrutement qui pose le principe, pour tout citoyen, du devoir militaire, il nous a paru intéressant de souligner toute l'importance de cette résolution et de montrer les conséquences politiques, sociales et militaires du nouveau régime.

La méthode historique est, en cette matière, d'un concours précieux pour mesurer toute l'étendue du chemin parcouru. Nous l'avons adoptée en présentant, à vol d'oiseau, les phases successives du recrutement des armées dans les temps anciens, d'abord; puis, après la révolution française et enfin à l'époque actuelle.

I

Le recrutement des armées autrefois.

On a dit: les peuples ont le gouvernement qu'ils méritent. Il est tout aussi vrai de dire que les nations ont les institutions militaires que leur énergie, leur attachement à leurs coutumes, à leurs droits, à leurs aspirations les portent à consentir.

L'histoire est là pour démontrer l'exactitude de cette proposition.

Les premiers hommes ne se sont groupés, successivement, en familles, en tribus, en clans ou en provinces et plus tard en nations que par la guerre. C'est par l'anéantissement de ceux qui faisaient obstacle ou qui portaient ombrage à des groupements toujours plus importants que ceux-ci purent se former.

La base de la constitution des armées destinées à faire respecter la politique extérieure des nations est le mode de recrutement des hommes qui doivent prendre les armes pour soutenir le droit ou l'honneur de tous, quand ce n'est pas pour s'emparer par la force des terres et des biens indispensables au développement de la masse.

Dans l'antiquité, tout homme valide entraît dans les rangs, marchait volontairement ou par contrainte derrière le chef reconnu le plus puissant par sa force ou par son ascendant moral sur la foule.

Aux temps héroïques de la Grèce, les citoyens se groupaient par compagnons de table et constituaient ainsi les unités en armes marchant derrière leur roi. Ceux qui conduisaient les phalanges étaient aussi les chefs de la hiérarchie civile: tout citoyen était formé pour la guerre; dès son jeune âge, il prenait place dans la phalange d'après son rang social. La phalange sacrée des hoplites se composait des citoyens; les troupes légères, moins considérées, contenaient seules des mercenaires.

L'époque glorieuse de Rome, voit de même, les citoyens prendre place dans la centurie, d'après leur importance dans la famille et dans l'organisation sociale; jusqu'à 60 ans, ils devaient porter les armes, classés d'après leur âge en juniores ou séniores. Ces derniers défendaient les foyers.

L'histoire de la grandeur de Rome se trouve intimement liée à son organisation militaire et Montesquieu a pu dire :

« Lorsque sous les Empereurs, toutes les vertus s'évanouirent, il resta l'art militaire aux Romains, avec lequel, malgré la faiblesse et la tyrannie de leurs princes, ils conservèrent ce qu'ils avaient acquis; mais lorsque la corruption se mit dans la milice même, ils devinrent la proie de tous les peuples. Un empire fondé par les armes ne peut, en effet, se soutenir que par les armes ».

Si les Gaulois valeureux et guerriers purent être subjugués par les Romains qui, d'ailleurs, avaient conquis le monde, c'est que, dans leurs tribus éparses commandées par des nobles, maîtres de la terre, les principes d'organisation et les règles de recrutement, si perfectionnés chez leurs vainqueurs, n'existaient pas chez eux au même degré.

On peut dire que l'Empire de Charlemagne naquit de la décadence romaine, les Francs ayant su s'approprier les institutions militaires auxquelles les Romains avaient dû la conquête du monde. Lorsque, en 540, l'Empereur Justinien fit cession, aux fils de Clovis de tous les droits des Romains sur les Gaules, les Francs ni les Germains ne songèrent à bouleverser les institutions existantes: aux chefs consulaires romains et leurs inférieurs hiérarchiques,

ils substituèrent les comtes, les ducs chefs du fief, en même temps que chefs de la troupe recrutée obligatoirement sur le domaine. Les bandes germaniques et franques se grossissaient des soldats romains restés sur les territoires cédés.

Charlemagne put créer l'Empire d'Occident et entreprendre d'innombrables expéditions guerrières, passer les Alpes et les Pyrénées, parce qu'il posséda le génie organisateur qui portait sa puissance, par les *missi dominici*, jusqu'aux limites les plus éloignées de ses possessions, tout en maintenant les institutions militaires des rois Francs ses prédécesseurs et en fait, cette grande époque historique comportait, comme au temps des Romains de l'heure héroïque, l'obligation, pour tous les chefs, ducs et comtes, de se rendre avec leurs contingents du fief, à l'appel de l'Empereur. L'obligation générale du service existait même pour les membres du clergé : les évêques marchaient armés à la tête des forces de leurs diocèses.

Les pauvres n'ayant pas le moyen de s'équiper, ce qui comportait aussi l'apport d'un certain nombre de journées de vivres, s'acquittaient de leur devoir militaire en réparant et ouvrant les routes à suivre par l'armée et les « gens de métier » suivaient pour prêter leurs offices à l'entretien de l'armement, du matériel, à la ferrure des chevaux.

Même le costume des guerriers francs fut celui des Romains; le casque différait quelque peu.

La féodalité vit se transformer ces mœurs guerrières en même temps que se désagrégeait l'Empire. Les possesseurs de comtés, duchés, baronnies, chatellenies, gentilhommières, cherchèrent, de plus en plus, à s'affranchir du service militaire dû au souverain. Sous prétexte de résister aux pirateries des Normands, ils fortifièrent leurs fiefs et enrôlèrent les vassaux nés sur leurs terres comme des sujets à leur service, non à celui du Roi qui, pour obtenir ces contingents se laissait arracher de nouveaux privilèges et de nouveaux biens. C'est l'origine de ces singulières armées composées de lances fieffées dans lesquelles, par ordre de noblesse, prenaient place les habitants du fief.

Les possesseurs de grands domaines se considérèrent, peu à peu, comme revêtus de la souveraineté complète et ne suivirent plus le Roi que quand leurs intérêts étaient d'accord avec le but de l'expédition guerrière projetée.

Pas d'unité nationale à cette époque bizarre : la guerre partout au profit d'intérêts particuliers et, ici encore, coïncidence complète entre le désarroi de l'état social et le décousu, le morcellement des ressources militaires. Il n'y avait pas d'armée dans le sens vrai du mot; mais chaque seigneur entretenait une force au moyen de laquelle il dominait la contrée, pouvait la ravager et la piller.

Dans ce chaos, on voit poindre le premier élément du recrutement des armées contemporaines. Les expéditions de la chevalerie fieffée en Terre Sainte entraîna pour les possesseurs de fiefs l'obligation de se créer des ressources afin de faire subsister les vassaux qu'ils emmenaient à leur suite en Orient. La ruine qui s'ensuivit donna aux habitants des villes, débarrassés de leurs oppresseurs, des idées d'indépendance; d'où naquit l'ère de la puissance communale et avec elle commença la rénovation militaire qui devait aider à reconstituer les Etats.

Les souverains qui surent faire état de cette force nouvelle, s'acheminèrent vers l'unité nationale.

Quand, sous les Valois, les exploits de l'ancienne chevalerie parvinrent à dominer les événements au point de bousculer comme de vils manants les hommes de pied des communes, il y eut arrêt dans la marche vers le groupement des fiefs sous l'autorité complète du monarque, groupement qui était parallèle à l'unité d'organisation militaire.

Dans la détresse universelle qui suivit les guerres entreprises par les Anglais sur le sol de France, on vit, d'une part, la disparition de la hiérarchie féodale et d'autre part, les principes posés par les Etats-généraux : 1° tout Français doit servir; 2° celui qui ne veut pas partir peut se racheter en argent; 3° au moyen de cet argent, on paiera des volontaires. Ces principes étaient connexes avec ceux de la liberté et du régime représentatif qui sont l'origine des institutions actuelles. On y trouve le germe de l'odieux remplacement qui eut des effets bien plus funestes à son origine que quand il fut tout récemment aboli. En effet, bientôt apparaissaient les bandes de routiers, de mercenaires vivant de la guerre, redoutables après la paix plus encore que pendant les hostilités: pillards, détrousseurs, bandits de grands chemins, vendans leurs services bien plus en vue des bénéfices que procurait la guerre que par inclination vers une idée de

droit, de justice ou de nécessité nationale. Aussi, les bandes passaient-elles, sans vergogne, du côté du chef guerrier dont les expéditions étaient heureuses. Du côté de la Renommée était le fructueux pillage.

Après la guerre de Cent ans, il y eut, en Bourgogne, jusqu'à 20,000 écorcheurs. Philippe-le-Bon en fit noyer un nombre considérable. On y trouvait des femmes. Les bandes qui campèrent sous Strasbourg en 1439 contenaient 300 femmes à cheval et, si l'on en croit Brantôme, le nombre des ribaudes et des prostituées qui suivaient les bandes était considérable.

L'état militaire du XVI^e siècle était bien l'image de l'état social : des seigneurs féodaux puissants au point de tenir en échec l'autorité royale, des bandes soldées offrant leurs services sans distinction de doctrine, sans principe national, pour guerroyer à la suite d'un grand de la terre assez riche pour payer les services de ces mercenaires, assez heureux à la guerre pour leur procurer, avec le succès, le pillage et la rapine.

Les bandes de lansquenets allemands, solidement constituées d'après une charte, prêtées ou louées aux étrangers, sauf à rentrer au service du souverain en cas de besoin et les bandes de mercenaires suisses étaient, à l'époque, célèbres comme éléments de force combattante. Aussi étaient-elles rivales et se ruaient-elles avec furie l'une sur l'autre, passant au service du chef d'armée que la victoire accompagnait.

Les Suisses stipulaient, par contrat, que double solde leur serait payée les jours de bataille. Aussi lorsque la bataille ne s'engageait pas assez promptement à leur gré, ils forçaient la décision en se lançant sur l'ennemi (bataille de la Bicoque, 1522).

S'ils échouaient, les mercenaires abandonnaient le champ de bataille non sans avoir mis au pillage les convois qu'ils visaient d'ailleurs plus spécialement dans le combat.

A Marignan, François I^{er} avait à son service des bandes de lansquenets; pour obtenir la retraite de son adversaire, il négociait secrètement avec les Suisses mécontents du pape qui ne payait pas la solde. Ils criaient : « *Pas d'argent, pas de Suisses !* » Le Roi de France allait réussir quand un autre corps de Suisses, impatient de combattre les lansquenets s'avança en criant que la chevalerie royale se composait des lièvres de Guinegate.

A Marignan comme à Pavie, les lansquenets se montrèrent supérieurs aux Suisses, et la victoire fut de leur côté. A Pavie, ils étaient avec Charles-Quint que servait aussi le grand vassal révolté contre son Roi: le Connétable de Bourbon. François I^{er} avait des Suisses. Comme on l'a vu plus haut, la situation était renversée à Marignan.

La célébrité des lansquenets allemands les fit rechercher. On leur concéda toujours de nouveaux privilèges; ils devinrent des masses turbulentes et féroces, bandes pillardes redoutables. Sous Tilly et Wallenstein ces bandes acquirent leur plus grande renommée de valeur guerrière et de férocité.

D'autres bandes d'Ecosais, Gascons, Brabançons, Wallons, Basques, Corses furent levées, donnant naissance aux futurs régiments de racolés.

Pendant les guerres de la révolution des Pays-Bas contre l'Espagne, les princes de Nassau dépensèrent leur fortune à lever des bandes en Allemagne pour soutenir la lutte contre les terribles et cruels soudards espagnols. De son côté le roi Philippe II avait à sa solde des régiments wallons qui devinrent célèbres.

Brantôme nous apprend qu'à son entrée en Belgique, le duc d'Albe avait 44 tercios (régiments) d'infanterie et 18 compagnies de cavaliers. Cette armée était suivie de 400 courtisanes à cheval et 800 à pied. Ces soldats farouches se payaient par le pillage et la rapine.

L'usage de faire appel à l'étranger pour augmenter la puissance militaire se perpétua sous la monarchie française, tandis que Frédéric Guillaume, le roi sergent faisait enlever les plus beaux hommes dans les principautés allemandes pour les incorporer dans sa garde.

Indépendamment du racolage qui s'exerçait partout, il y avait en France, à l'époque de Louis XV, jusqu'à 34 régiments étrangers dont 2 de Belges: Royal Wallon et Boufflers-Wallon. Le duc de Choiseul disait: un soldat étranger vaut 3 hommes: celui qu'on achète pour servir, celui qu'on garde à l'agriculture et celui qu'on enlève à l'ennemi.

La solde étant plus élevée dans les régiments étrangers, on voyait des Parisiens malins baragouiner des mots incohérents, afin de passer pour Italiens, Allemands, Corses, Suisses, etc.

Pour alimenter les régiments, on recourait aux moyens les plus odieux, l'ivresse et l'orgie avaient raison des résistances du malheureux qui se réveillait engagé pour la vie. Il y avait des maisons appelées *fours* où l'on enfermait des jeunes gens vendus ensuite aux racoleurs; on appliquait la *presse*, qui consistait à rabattre dans une ruelle le plus possible de pauvres diables qu'on obligeait ensuite à signer l'engagement.

La désertion sévissait comme un fléau dans des troupes ainsi recrutées; l'homme enrôlé par contrainte qui prenait goût au métier devenait un rude soldat, combattant féroce et pillard convaincu; mais nombreux étaient ceux qui ne pouvaient se consoler d'avoir été arrachés brutalement à leur famille, à leur métier et qui ne rêvaient que la fuite.

Enfin, au lendemain d'une affaire malheureuse, les effectifs fondaient à vue d'œil tandis que grossissaient ceux du parti victorieux.

Après Kollin, le grand Frédéric, rencontrant un grenadier prussien qui abandonnait les rangs l'interpella : Où vas-tu ? — Ma foi, je déserte, je suis fatigué d'être battu. — Reste encore cette fois, lui répondit le Roi, je te promets que si nous sommes vaincus, nous déserturons ensemble.

Tout déserteur était passé par les armes. Les habitants qui leur donnaient asile étaient punis.

Ces armées de racolés commandés par des nobles qui achetaient leurs grades avaient pour complément des milices levées assez arbitrairement dans les subdivisions territoriales et dont l'origine remontait à Charles VII qui conçut les armées permanentes et la levée des francs-archers. Peu à peu ce droit du souverain de lever tant d'hommes par paroisse se fortifia; les artisans des villes et les campagnards qui ne jouissaient d'aucun droit politique devaient le service militaire dans les régiments de milice qui étaient une force auxiliaire à côté des régiments racolés. Là aussi les moyens les plus violents étaient employés : on allait jusqu'à fermer tous les ateliers pour obliger les artisans sans ressources à s'enrôler. Les officiers municipaux désignaient arbitrairement ceux qui devaient marcher et l'on vit, à certain moment, la levée des laquais de Paris pour grossir les rangs de la troupe. Louis XIV crut montrer plus de justice en organisant le tirage au sort pour la milice; mais on prenait, en fait, tout

ce qui pouvait convenir. En 1701, il y eut jusqu'à 185 mille miliciens sous les armes. On pouvait se racheter moyennant finances; mais on traquait les pauvres diables qu'on amenait au régiment enchaînés.

Et nous montrons ainsi la vérité de nos prémisses, que le recrutement des armées fut toujours la fidèle image de l'état social.

La monarchie absolue appuyée sur une noblesse qui s'était transformée en une mendicité dorée attendant tout du souverain, tandis que le peuple sans droit politique devait la dîme et le service, ne pouvait aboutir qu'à des moyens de recrutement arbitraires et répugnants. A la fin de la monarchie, on trouvait, en France, des compagnies commandées par des colonels. Louis XIV avait 23 maréchaux. A l'époque de la révolution, en 1789, l'armée de 160,000 hommes environ, avait à sa tête 1,158 officiers généraux, soit un général par 132 hommes.

Et la vénalité avait beau jeu dans ce système !

Les régiments, les compagnies s'achetaient à des prix très élevés. L'origine de cet achat des grades militaires remonte à Concini, le maréchal parvenu sans jamais avoir tiré l'épée, qui fit argent de tout. Les régiments se payaient des prix fabuleux. Louvois, pour légitimer un abus qu'il ne pouvait déraciner, malgré toute son énergie, fixa un tarif pour l'achat.

Une compagnie de *gardes françaises*, où servait la noblesse et dont le capitaine avait rang de colonel se payait 80 mille livres. Un régiment de dragons, 400 mille livres; les régiments de cavalerie *gentilshommes* 22,500 livres; un *grand-vieux* 75 mille livres; *petit-vieux* 55 mille livres; les autres 30 ou 40 mille livres, selon leur illustration.

Les colonels vendaient les grades du régiment; les capitaines ceux des compagnies. Les officiers qui avaient acheté une charge perdaient leur argent quand le Roi licenciait les régiments non permanents, aussi volaient-ils à qui mieux mieux sur la solde, l'habillement, etc... car l'administration d'une compagnie constituait une sorte de forfait. Les 8 pistoles (250 francs d'aujourd'hui) que chaque capitaine recevait par homme racolé étaient d'abord payées puis arrachées par violence à l'homme enrôlé.

Louvois avait donné une grande autorité à ses intendants

aux revues, créés pour mettre fin à ce gaspillage. Ceux-ci étaient reçus avec des honneurs militaires et les troupes défilaient pour eux comme pour le Roi et les généraux.

Les chefs d'unité présentaient à l'appel des individus ayant pour spécialité de voyager d'un corps à l'autre pour parfaire l'effectif. On les appelait des *passé-volants*. Ils disparaissaient des rangs aussitôt que les intendants avaient terminé leur contrôle.

Pour extirper cet abus, on alla jusqu'à couper le nez et les oreilles des *passé-volants* pris en flagrant délit, on les marquait au fer rouge à l'épaule : rien n'y fit; il en surgissait de nouveaux.

On conçoit combien un semblable régime militaire devait soulever d'indignation. Aussi, les cahiers du tiers-état, des Etats-généraux demandaient-ils unanimement la suppression de la milice et du tirage au sort, ce qui prépara la conscription et les nouvelles méthodes de guerre qui en furent la conséquence.

On peut se demander comment, dans semblable régime militaire, les armées eurent des jours de gloire, notamment sous Louis XIV.

C'est, d'abord, qu'elles combattaient contre des forces qui, pas plus qu'elles-mêmes, n'avaient de caractère national ni de valeur morale. Il dépendait d'une courtisane de changer la politique traditionnelle de l'Etat. Un caprice de la marquise de Pompadour, de la Dubarry renversait le ministère et la France changeait de politique extérieure, s'alliait à telle puissance ou la combattait, selon le caprice de la favorite du moment et de sa camarilla.

Les troupes de métier se battaient pour n'importe quelle cause avec la bravoure de soldats rompus à toutes les fatigues de la guerre et le levier moral le plus puissant qu'on put faire agir sur elles était la réputation guerrière ou la popularité du chef qu'on plaçait à leur tête: les vieux régiments de mercenaires avaient aussi leurs traditions soigneusement entretenues; ils portaient des noms devenus célèbres par leurs victoires passées; la guerre, pour eux, n'était pas une question d'honneur pour leur Patrie, mais de renom et d'orgueil pour les fastes du régiment.

Avec les mêmes procédés de recrutement, mais réglés, administrés avec la méthode qui caractérise la nation prussienne, Frédéric II sut vaincre les armées d'Europe.

Il vaut la peine, puisque cette armée servit de modèle, après Sadowa, pour la réorganisation du système militaire de toute l'Europe, de montrer que déjà, avant la révolution française, elle tirait sa supériorité tant de sa tactique que de son organisation, dans une rigoureuse et méthodique application des mêmes moyens qu'employait l'adversaire, pour recruter ses armées et les faire combattre.

La monarchie prussienne, d'origine toute militaire puisée dans la chevalerie de l'ordre teutonique, fonda un royaume par l'épée. Les Hohenzollern, par une politique habile qui appliquait la ruse et l'audace, selon la nécessité de l'heure, surent utiliser tous les bouleversements et toutes les rivalités des autres souverains pour arriver à constituer le royaume de Prusse qui, lui-même, devait déplacer la Couronne impériale allemande, apanage séculaire des Habsbourg.

Frédéric Guillaume I^{er} (1713-1740) avait à sa mort une armée solide de 80,000 hommes pour une population qui ne dépassait pas 2 1/2 millions d'habitants, ce qui correspondrait pour notre population actuelle, à 240 mille hommes, chiffre énorme pour cette époque.

Frédéric II, pour lutter contre la France, l'Autriche, la Saxe, la Russie et la Suède, sut mettre en ligne pendant la guerre de Sept ans, une armée de 200,000 hommes.

Il eut été impossible de tirer du petit royaume de Prusse une force aussi considérable, aussi est-ce par le recrutement des étrangers que ce chiffre était obtenu et entretenu. On les enrôlait où l'on pouvait. Les officiers recruteurs étaient en mission partout; principalement dans les petits états allemands dont les princes tiraient eux-mêmes argent de l'engagement de leurs sujets.

A côté des régiments racolés formant l'armée permanente, on avait la milice, mais soigneusement organisée par région. A chaque district, fut affecté le recrutement d'un régiment. Le major de district parcourait chaque année les communes et dressait la liste des miliciens de 20 à 47 ans. Ils étaient instruits par les vétérans de l'armée permanente qui les encadraient pour la guerre.

Les nationaux formaient donc une milice très régulièrement recrutée. Elle servait un an sur pied de paix, était rappelée pendant 4 à 6 semaines tous les ans et marchait en cas de guerre.

Comme la désertion sévissait, parmi les régiments étrangers surtout, un cordon de hussards, troupe exclusivement prussienne, entourait les colonnes et les camps, 3 officiers et 3 sous-officiers veillaient nuit et jour, dans chaque régiment; les premiers étaient montés et lancés à la poursuite du déserteur. Dès qu'une fuite était signalée, on entendait le canon d'alarme, le tocsin sonnait partout, il était obligatoire, pour tout paysan, de battre la campagne : une prime revenait à celui qui arrêtait un déserteur; une peine sévère atteignait celui qui lui donnait asile.

Au lieu du gaspillage et de la vénalité des grades, il y avait une véritable parcimonie dans leur octroi. Le colonel, les deux majors, commandaient chacun une compagnie. Celle-ci n'avait pas de capitaine, le lieutenant le remplaçait.

Ce fut donc une erreur profonde d'avoir, après Rosbach et Leuthen, attribué la supériorité de l'armée prussienne exclusivement à sa discipline de fer qui n'excluait pas les châtimens corporels.

Lorsque l'on voulut, en France, obtenir la raideur prussienne dans les exercices compassés que le malin Frédéric s'évertuait à mettre en scène, on ne fit qu'introduire dans l'armée les germes de la révolte qui éclata comme la foudre au moment de la révolution et qui obligea la plupart des officiers à émigrer.

En peu de jours la France n'avait plus d'armée.

L'ancien régime avait vécu. On allait entrer dans celui des armées nationales.

L* GÉNÉRAL BARON DE HEUSCH.

(A suivre.)

LA BRODEUSE D'ANTINOÉ

I

Comment expliquer la genèse d'une œuvre d'art? Seul l'auteur pourrait le faire avec une absolue sincérité. Lui seul indiquerait avec certitude la somme de tristesses et de joies qui furent siennes et qu'il a jour par jour mélangées à la glaise. Chaque mot d'un poème est fait d'une minute, chaque coup de pinceau est un souvenir. C'est pourquoi telle figure du second plan qui se fond dans l'ensemble et paraît banale aux indifférents, devient singulièrement suggestive quand on songe qu'elle fut particulièrement chère peut-être à celui qui l'a créée. Les heures de mélancolie profonde qu'elle lui rappelle, lui seul pourrait en mesurer le charme. De même tel aspect de ville, tel paysage, tel rythme de chanson nous ramène dans quelque oasis merveilleux de notre passé où seuls nous sommes appelés à pénétrer. L'œuvre n'est pas un idéal de beauté extériorisé tel qu'il se trouvait dans l'esprit du maître, c'est l'expression de toute une période de son existence, née comme naissent les années, cristallisation impérissable d'une vie fugitive et fragile.

Aussi des réalisations imparfaites sont-elles parfois plus émouvantes que des merveilles sous les efforts malhabiles dont subsistent les traces, on devine le cœur souffrant d'un homme, d'un ami qu'on n'a pas connu. Telle silhouette qui dort là dans un coin de mon atelier, mal venue, manquée, me tient plus au cœur que d'autres que l'on prise. Je l'aime pour tout ce que j'ai dépensé pour elle d'efforts et de peines, pour tout ce que j'y retrouve de moi-même, pour tout ce qu'à force de désespoirs et de luttes, j'ai pu sauver de mon passé.

Aujourd'hui j'ai conçu une idée. La réaliserai-je, je l'ignore. Elle m'apparaît nébuleuse. J'en vois à peine les contours. Pendant le temps que je dépenserai à la préciser, à l'arracher du néant, tout ce que le destin m'apportera, chagrins, et plaisirs viendra s'y buriner. Les rayons de midi la doreront, les pluies et les neiges de mes hivers y mettront leur patine, le vent âpre du temps y gravera son empreinte.

II

Je revenais de l'usine dont on entendait le bourdonnement actif et qui, grande masse laide dans la journée, avait au soir tombant ses fenêtres illuminées. Je revenais la tête basse, d'une démarche lasse, heureux que la journée fût terminée, mais sans savoir ce que je ferais du temps qui me restait à dépenser.

A ma droite le jardin mouillé était perdu dans l'ombre. Je passai près des anciennes écuries, et je poussai la petite porte qui s'ouvre à côté d'elles. Là commence un couloir obscur. Dans le fond, un escalier conduit à un vaste atelier.

Mon père modelait la glaise. C'était son seul plaisir durant sa jeunesse. Mais prompt à se conformer au destin pour le besoin de tous, il avait abandonné sa vocation pour sauver sa famille de la ruine. Seul il avait assumé la charge de l'affaire dont je vis encore aujourd'hui. Son art n'avait plus été pour lui que la distraction des dures journées.

Bien souvent, enfant, je me suis arrêté de jouer pour regarder passer le vieil homme qui marchait lourdement dans le chemin étroit aux pavés bossus. Plus tard je le jugeai sévèrement, je vis avec ennui ses défauts et ses ridicules et il m'en vint une sourde animosité contre lui. Hanté par le fantôme du passé je regardai la pelouse et les taillis. Je frissonnai, car la pensée me vint qu'aujourd'hui c'était moi l'homme lourd qui marchait le long des murailles.

Presque sans m'en douter j'ai suivi son exemple. Malgré toute mon orgueilleuse confiance, au prix de tant d'efforts je ne suis parvenu qu'à me faire semblable à lui. Son image est effacée déjà de la mémoire de tous.

C'est une amère pensée que celle de se sentir peu de chose. Les mystiques ont la ressource de se noyer dans l'abîme de Dieu, que reste-t-il aux autres à l'heure du découragement ?

La porte grinça. Une odeur de moisissure m'arriva par bouffées. Sous ma main le poli de la rampe de chêne me donna la même sensation que le contact d'une main amie. Hier encore je passais! Qu'est-ce qu'un jour dans notre vie sinon le résultat de bien d'autres jours, et si quel-

que impulsion m'a poussé jusqu'ici, ne dois-je pas chercher bien loin déjà d'où elle m'est venue.

Tout est à l'abandon. La poussière couvre les vieux meubles. Le lierre qui entourait les fenêtres pend en rideaux devant elles. Au travers des feuillages noirs on voit le ciel où descend la nuit. Les vieilles poutres de chêne qui soutiennent le plafond me semblent plus fissurées, plus ployantes, plus sombres que jamais.

Je trouve d'anciennes pensées assises dans les coins, d'anciens projets à demi réalisés dressent leurs formes ébauchées qui jamais n'arriveront à leur épanouissement. Et tandis que je revis le plaisir que j'eus à les édifier, les tapisseries qui couvrent les murailles me regardent d'un air de reproche. Tout ce qui m'entoure a le visage connu mais fermé, des amis chers que l'on a trahis.

La pénombre se fait épaisse. La grande lampe juive a été emportée, je ne peux faire de lumière. Un portrait de femme, gracieux et joli, a disparu. A sa place il y a une tache lèpreuse sur la muraille. La grande cheminée de marbre a été arrachée. Partout se retrouve la trace d'une pensée frivole, qui s'est pluë à distraire de ce lieu tout ce qui pouvait servir ailleurs, sans souci d'abîmer le refuge de souvenirs qu'elle n'aimait pas.

Le reste se délabre, soumis aux traitements maladroits de mercenaires non surveillés. La poussière couvre toutes choses. Là, sur l'appui de la fenêtre, se voit un petit livre à couverture brune. Pauvre livre abandonné! Je le regarde avec la mélancolie de ceux qui ont vécu leur roman, et qui, ne lisant plus l'histoire des autres avec le désir de la passion, n'y trouvent que rancœurs et regrets. Werther! Ma main s'appuie sur les lettres d'or imprimées sur le plat de la reliure, et c'est en songeant à des souvenirs qui me font mal, que je regarde s'illuminer l'une après l'autre les fenêtres de ma maison, ma maison où je suis en train de devenir un étranger.

III

Naître et mourir dans la même maison, retrouver à l'âge mûr le décor où s'éveilla notre âme, sentir à tout moment les souvenirs d'enfance réduits à la réalité par mille détails qui les précisent, n'est-ce pas quand on y songe la plus étrange des aventures.

La demeure où s'est déroulée toute ma vie est assise sur de vieilles pierres crépies à la chaux. Ses toits à tourelles sont bas et couverts d'ardoises. Elle ne présente à la vue que son flanc et dans celui-ci peu de fenêtres sont percées; il semble qu'elle veuille se détourner boudeuse de la ruelle qui la longe. La façade principale regarde vers une cour d'honneur, et sur le mur d'enceinte se dressent à espaces réguliers, des vases de pierre remplis de capucines aux teintes violentes, feuillages verts et fleurs oranges.

L'ensemble du bâtiment construit vers la fin du dix-huitième siècle porte encore le cachet sobre du style de cette époque. Le perron conduit à une porte peinte en vert sombre, surmontée d'une rosace aux rinceaux blancs.

Les printemps ont eu beau reflleurir, les arbres déployer leurs branches, la ville envahissante a pu de ses maisons entourer cet ancien asile, celui-ci n'en a pas moins conservé son intégrité. La Sennette coule au fond du jardin, et sous les arceaux de verdure on voit son eau noire que le soleil parsème de taches brillantes.

Bien des choses pourtant ont changé qui étaient autres dans le plan primitif. Auparavant l'habitation était isolée au milieu d'un parc, maintenant les rues ont fait des emprises, des maisons ouvrières s'appuient contre les communs, une partie du jardin a été aliénée dont on voit les arbres par-dessus le mur. En automne leur feuillage roux jonche le sol empierré.

La maison a perdu de sa destination première, la marée monte qui doit l'engloutir. Des ajoutés ont été faites qui n'ont pas été heureuses, des parties ont été mutilées pour diverses nécessités. Du plan primitif l'ensemble a disparu, le tout a vieilli, et si l'on sent que bien des énergies se sont efforcées de maintenir debout l'édifice, on s'aperçoit bientôt qu'aucune n'a fait de large modification, chaque effort dut être mesuré, chacun n'a laissé qu'une médiocre empreinte.

N'en est-il pas de même dans notre vie où les événements s'accroissent sans complètement détruire ceux qui sont passés, et où l'énergie de chaque jour se borne à soutenir ce qui petit à petit descend dans la mort.

Pourtant tout dénote la volonté de vivre malgré le temps. Et sur la terre tragique et mauvaise du jardin se mêlent les dessins naïfs, rosaces, ovales, qu'entourent de petits chemins candides parsemés de cailloux blancs.

Dans un coin, un banc dort sous un saule. Les pêcheurs en espaliers étendent leurs bras de crucifiés sur les murailles. Le toit a conservé son pigeonnier peuplé d'oiseaux bleus. Les plantes elles-mêmes n'admettent que petit à petit l'approche de leurs sœurs modernes. Ce sont toujours des buis qui servent de bordure. Aux plates-bandes s'érigent les groseillers. Des arbres aux troncs blanchis dressent leurs cônes réguliers parmi les pommiers échevelés. Aux diverses saisons viennent en touffes les œillets, les myosotis, les renoncules et les reines. Des lys s'élèvent sur leurs hautes tiges, ainsi que dans leurs grâces de marquises, les prétentieuses roses trémières.

Mais par la grille aux lances d'or, on voit le chemin de pavés ronds flanqué de réverbères de bois. Modeste et primitif il vient de la ville. C'est le premier prolongement qu'elle ait envoyé. Des maisons basses toutes pareilles, par rang de six ou de huit la bordent. C'est par là que viendra l'envahisseuse. C'est par là qu'elle est déjà venue.

IV

Le travail comme l'affection a ses pudeurs et ses délicatesses. Il est des choses qui doivent se deviner, on ne peut les accuser par un trait brutal, l'effet semblerait voulu. Il faut qu'il se suggère.

Devinera-t-on ce que je veux mettre dans cette face de faune, devinera-t-on l'usure et la fatigue dans les rides de ce visage, et derrière ce sourire, masque éternel, découvrira-t-on la pensée ironique et meurtrie.

Lorsque l'œuvre est rebelle et ne se prête, c'est comme lorsque sur la figure de l'être aimé descend un voile de pensées que l'on ne peut percer. On sent alors que l'esprit est loin, si loin qu'il semble que jamais plus il ne reviendra.

L'atelier renaît à la vie. Au milieu des préoccupations qui m'assiègent je veux asseoir celles-ci. Si elles ne peuvent chasser complètement les autres, du moins les asserviront-elles, pour les faire coopérer à l'édification d'un autre idéal.

Je cherche autour de moi des raisons de vivre. Je veux dans la déroute de mes sentiments me raccrocher à un appui. Je veux de mes heures qui fuyent rassembler la matière en une œuvre qui demeure. Elle sera comme un

vivant témoignage de ce que j'ai souffert. Peut-être aux yeux de ceux qui m'oublient un jour parlera-t-elle pour moi.

De tous côtés me reviennent les anciennes pensées. Les unes m'étaient encore familières, les autres avaient complètement disparu. A chaque instant j'en retrouve, comme renaissent les amitiés qu'une affection trop profonde a écartées pendant son plein épanouissement.

V

On ne peut dire qu'elle possède une beauté absolue. Ses yeux sont bleus gris, et s'ils ont habituellement un regard indifférent ils peuvent acquérir par moments une étrange fixité. Son front bombé ne laisse voir la trace d'aucune ride, seuls au coin de ses paupières quelques fins traits indiquent que le temps a déjà marqué sur elle son empreinte. Elle se nomme Monna. Ses épaules sont tombantes, et comme si ses cheveux noirs lui pesaient, sa tête penche vers son épaule.

Le grand feu de bois brûle derrière elle, et les reflets viennent caresser sa joue de leur teinte orange, et je sais à présent pourquoi naquit mon idée. Le marbre ici se colore de reflets de flamme, et sa simple matière par la magie des choses s'illumine. En ses lignes plates et stylisées ce foyer renferme une grande beauté. Dans le projet que j'enfante la complexité des idées pourra-elle donner ce que cette rudesse procure? Me heurterai-je une fois encore à l'impossible? Dans l'ensemble mal venu je serai seul peut-être à découvrir des mobiles qui m'ont conduit.

Et voici que se précise l'idée dans mon esprit. Du sol monteront des cariatides en marbre vert, l'une mâle, l'autre femme. De leurs bras relevés elles soutiendront le lourd manteau, et leur corps nu se perdra dans la gaine de pierre. Tout autour d'eux les branches de la forêt porteront leurs feuilles et leurs fleurs enlacées, nouées, fougueuses, pleines de vie. Au centre elles mêleront leurs rameaux pour former un arceau complet, et s'engouffrer sous la hotte en une effervescence de sève estivale. Sur la plaque de l'arrière cœur on verra des animaux de la forêt. Puis au-dessus du manteau, semblables à ceux qui surmontent les autels, se dresseront des motifs architec-

turaux qui porteront dans leur centre un médaillon de marbre. Dans les anciennes salles gothiques brillait pareillement au-dessus du foyer l'écusson du maître.

Autour de moi je vois le décor habituel de ma vie. Parfois je l'oublie, mais à certains moments il acquiert violemment une existence nouvelle. Voici les fenêtres aux rideaux baissés, les vieux meubles de chêne trapus et sombres. La nappe est illuminée par la lumière abajourée qui laisse nos visages dans l'ombre. Les fleurs ont des teintes violentes et se dessinent brutalement sur le blanc cru du linge. Les voici. Ils parlent et rient. Leurs mains pourtant sentent que quelqu'un les observe et marquent leur nervosité. Mon silence pèse lourd dans cette salle.

VI

Etendue dans ses draps mortuaires, elle dort dans une vitrine de verre. Ses voiles ont pris une teinte brunâtre sur laquelle se détachent en dessins précis les broderies koptes oranges ou violettes qui leur servent d'ornement. Ce sont des ronds ouvragés, ou bien des semis de fleurs, des galons. La tête sèche est entourée d'un bonnet, et l'on voit sa face toute brune aux yeux fermés, aux lèvres racornies qui découvrent les dents dont deux sont cassées, à la place de celles-ci s'ouvre le trou noir de la bouche. Le nez s'est aplati, et les petites mains qui sortent des tuniques semblent de petites mains de singe tant elles sont ratatinées. Elle est là telle qu'on l'a trouvée dans les sables d'Alexandrie. Voici ses sandales, son métier, son ouvrage; on les a ensevelis avec elle, pour que par delà la vie, jusque dans l'éternité son ombre travaille et songe, comme aux jours de son incarnation.

Dans une vitrine, des masques d'or, visages de momies, me regardent. Un chat plus loin se tient dressé dans ses bandelettes. Et le dieu Bès, ignoble et gras, rit abêti, figé dans ses plis de pierre.

J'erre, retrouvant, à mes côtés le charme de la solitude. Je parcours la ville que j'aime jusqu'à lui pardonner ses laideurs, la ville qui a vu se dérouler toute mon existence. Je l'aime pour ses échappées, pour ses collines qui permettent à certains moments de voir tout le ciel et toute la plaine jusqu'à l'horizon. Je l'aime pour tout ce que

j'y retrouve de souvenirs. Là je fus avec elle. Ici nous nous sommes accoudés, nous avons regardé cette étendue de toits, ce chaos de murailles lépreuses, ces pans d'ardoises et de tuiles éclaboussés par des teintes de sang. Le ciel était d'un rouge uniforme comme éclairé par les reflets d'un incendie, pourtant à la limite de l'horizon on devinait l'espace infini plein de lumière dorée. Aujourd'hui la flèche élégante de l'hôtel de ville, découpée comme une dentelle porte toute blanche dans les nuées grises son Saint-Michel éblouissant.

Mon cœur s'exalte car je retrouve à chaque pas mes souvenirs mêlés à la vie ardente de la capitale, la ville des soleils couchants. Je souffre en songeant au passé et pourtant je me raccroche à cette souffrance comme à mon unique salut. Elle seule m'accompagne dans les ruelles.

VII

Elle ne m'a pas entendu rentrer, et je reste debout dans la pénombre. Les fenêtres laissent descendre sur elle la lumière du jour à son déclin. La tête penchée elle appuie sur le clavier ses mains de gitane. Parfois en se rejoignant elles font s'entrechoquer les bracelets d'argent sur la chair mate de ses bras.

Par les grands rideaux de mousseline s'introduisent les teintes grises du crépuscule. Elles s'amenuisent encore en glissant dans ce salon où dorment tant de choses anciennes. La musique nouvelle réveille les âmes endormies. Douces, prenantes, les notes s'éparpillent tantôt en rafales brusques, tantôt en pluie continue comme les gouttes d'eau d'une fontaine. Brouillard d'une ténuité exquise, elles sont l'image de nos sentiments qui tantôt se diffusent et nous imprègnent, tantôt acquièrent une acuité lancinante.

Je retrouve la courbe harmonieuse de son cou, le charme de ses formes. Je ne vois plus les défauts que mes pensées malveillantes avaient découverts.

Brusquement elle s'arrête. A-t-elle senti mon regard peser sur elle ? Ses mains se détachent du clavier. Elle me regarde durement, puis détournant les yeux, elle se lève.

J'aurais dû l'arrêter, lui prendre la main, lui parler. J'ai eu peur de tout ce que depuis des mois nous ne nous

étions dit, de ce qui depuis des jours s'était accumulé entre nous. Brodeuse, compagne de Thaïs, âme d'un foyer d'Antinoë, tes yeux se détournaient-ils de celui qui vivait avec toi, et qui pieusement t'a fait ensevelir comme une reine.

VIII

C'est le jour où nous recevons quelques amis, ceux que le hasard a mis sur notre chemin. Leur vie me paraît banale et sans intérêt, de même sans doute jugent-ils la mienne.

Voici ma cousine, celle qui a ménagé nos premières entrevues. Elle a le teint coloré et le verbe haut, et il m'est pénible de songer que cette grasse personne ait une place aussi importante dans la genèse de cette histoire. Elle rit, parle, s'agite. Sa conversation s'entend de partout et provoque les rires. Elle dévoile avec des sous-entendus grivois la chronique scandaleuse du jour. Autour de la table illuminée je ne vois que des visages connus, ils me semblent sans beauté et sans charme, et je voudrais que chacun me fut complètement étranger. Tout ce que ces gens savent de mes jours passés diminue mon image à mes propres yeux, cela me gêne pour bâtir le roman de ma vie ainsi que je voudrais qu'il se fût édifié.

Monna, la tête penchée écoute sérieuse les conversations. Marc est au bout de la table. Il regarde Monna et voici qu'elle lève les paupières lentement.

Alors je songe à une autre soirée semblable à celle-ci. J'étais encore à l'âge où la croyance à l'imprévu fait le charme de l'existence. J'étais seul déjà pour diriger cette grande entreprise, et non encore blasé du plaisir de gagner de l'argent, j'avais la fierté de pouvoir affirmer mon indépendance. Pour bien faire sentir à tous mon désir de liberté, j'affectais de ne sacrifier à aucune des exigences de la société. Aussi n'importe quel petit coureur de salons était-il plus à même d'éviter les dangers du monde.

Mes oasis de lumière étaient les restaurants de nuit. Après les journées sévères je m'échappais vers leur atmosphère irritante et capiteuse. Ils prenaient à mes yeux le décor de l'aventure, l'aspect de la forêt mystérieuse.

L'aventure s'y rencontre qui ne laisse pas beaucoup de traces, sinon celle de sa spontanéité et de ses imperfections. Le cœur et la jeunesse l'enjolivent et la parent. Les musiques tziganes en bercent l'amertume.

Tout homme jeune aime à se croire un débauché. Pourtant lorsqu'il se réjouit de ses vices que fait-il sinon marquer sa naïveté. Lorsque je songe au passé je ris de mon ingénuité.

C'était chez ma cousine. Notre lien de parenté m'obligeait à parfois accepter ses invitations. Ce jour là on avait mis à mes côtés une femme fluette et élancée. Dans son regard par moments passaient des éclairs de malice, sa narine était mobile et son sourire découvrait ses dents blanches.

On me l'avait présentée comme une amie de passage. Elle était jolie, et ses épaules avaient cette teinte blanche sur laquelle les plis se marquent sans rose. Sa main aux doigts minces était posée sans nervosité sur la nappe blanche, petite chose étrangère, vivante, curieuse. Son regard quand il se relevait rencontrait le mien et semblait pénétrer jusqu'au fond de ma pensée. Il me gênait aussi profondément que s'il avait pu découvrir tous les mouvements de mon cœur.

Comme tout change ! Le sentiment meurt-il de lui-même ? Est-ce de le voir mourir que nous souffrons si cruellement ? Sont-ce plutôt les chagrins qu'il nous cause qui le font s'étioler et mourir ?

Monna est là-bas, et je vois sa tête sérieuse, son profil si pur, ses lèvres, et je sens que je n'ai plus de volonté, que sous l'écorce de rudesse que je me suis faite il n'y a qu'un cœur si faible qu'il se laisse emporter par tous les remous de la vie. J'ai peur. J'aperçois tout le chemin que j'ai parcouru. Et il me vient une tristesse profonde comme de voir s'éloigner du rivage un être cher dont chaque minute nous sépare davantage.

IX

Après cette entrevue je ne la vis plus pendant tout un temps. Puis elle vint un jour, alors que je n'y pensais plus. J'avais conservé le souvenir de son regard mais son image était confondue déjà parmi beaucoup d'autres.

Une silhouette se dessine parmi toutes celles que nous connaissons, nous ne nous en inquiétons pas et pourtant c'est elle qui les éclipsera toutes. Lorsque cette ombre reviendra, c'est elle qui régira tous les gestes de notre vie.

Je me trouvais dans mon atelier. Il était tard déjà, et je n'avais rien fait sinon rouler des cigarettes et les fumer en regardant mes ébauches avec curiosité. J'entendis un pas dans l'escalier, un frémissement de jupes, et je la vis entrer.

— Vous ici, m'écriai-je !

— Ne m'aviez-vous pas dit que vous auriez un plaisir immense à faire mon portrait, dit-elle de sa voix grave et chantante. Je l'ai cru. J'aurais peut-être mieux fait d'attendre un mot de rappel. J'ai eu peur de ne pas le voir venir.

Elle s'était arrêtée auprès de la grande table de chêne aux pieds massifs, et me souriait énigmatiquement. Elle portait une toque de loutre, posée sur les cheveux, qui faisait ressortir la finesse de ses traits. Son paletot entrouvert laissait passer un jabot de dentelles et dans l'échancrure un bouquet de fleurs oranges était épinglé.

En entendant le bruit de ses pas j'avais cru à la visite de quelque petit modèle dont la chair m'était bien connue, ou bien à celle d'une danseuse fantasque qui parfois daignait ne pas m'oublier.

Habitué aux amours faciles je me trouvais désespéré et gauche.

Pourtant je la priai de s'asseoir et je me mis à ses côtés. Nous causâmes. Nous serions bien étonnés je crois si l'on nous rappelait nos paroles. Je regardais ses lèvres me les dire et cela composait tout leur charme.

Un moment même je mis la main sur sa petite main gantée. Je me souviens, mes mains étaient blanches et maigres en ce temps. Maintenant elles ont perdu le charme de la jeunesse, les veines s'y marquent, elles deviennent noueuses. Je les regarde pendant que se déroulent dans mon esprit les images du passé.

Nous parlions mais nos esprits étaient ailleurs, une gêne naquit entre nous et elle se leva. Nous descendîmes l'escalier en silence. En bas il faisait noir. Je pris la main qu'elle me tendait. Je la gardai, elle ne la retira pas. Ses yeux brillaient étrangement dans l'ombre. Je

n'avais qu'un désir, c'était de l'entourer de mon bras et de l'attirer contre ma poitrine. Je n'osai pas. Bien souvent je me suis dit que si je n'avais été retenu par la crainte, notre aventure eût été toute différente.

La gorge serrée je lui demandai si elle reviendrait. Elle me dit, je m'en souviens : Jamais. Et son accent était si doux qu'il me fit mal délicieusement.

Elle poussa la petite porte. Je crois à présent qu'elle hésitait. Chaque seconde me semblait suivre celle où il eût été temps encore de la retenir. Dans la cour attendait un fiacre maussade dont les lanternes jetaient des lueurs jaunes dans la nuit. Le cœur angoissé je l'entendis s'éloigner. Plus jamais elle n'est revenue pareille à ce qu'elle était en ce jour.

X

Cette visite jeta le trouble dans ma vie. Dès lors partout où j'allai je cherchai la trace de Monna. Elle était pour moi l'étrangère, rien ne la rattachait à la terre. J'eusse pu demander à ma cousine de nous réunir, je ne m'attardai même pas à cette idée tant je la trouvai propre à ravaler notre aventure au niveau de la banalité.

C'est dans la rue que je rencontrai Monna pour la troisième fois. C'était à la fin d'une après-midi d'automne. A l'horizon on voyait les teintes gris-noir et gris-jaune du ciel. Les premiers froids donnaient une transparence claire à l'atmosphère, et dans le jour tombant les lumières électriques jetaient leurs franches clartés. Les feuillages jaunes et clairsemés en prenaient une grâce nouvelle.

Je sentais naître en moi la mélancolie que donne le spectacle d'une foule agitée, où l'on ne rencontre que des inconnus. Je me sentais seul, et pourtant je n'osais m'éloigner de peur de retrouver une solitude plus grande.

Heureuse mélancolie, plus jamais je ne te retrouverai. Cette tristesse vague est douce car l'espoir est toujours là qui veille ; maintenant la tristesse qui hante ma solitude est pesante, car je sens que ceux que j'aime ne m'attendent plus.

Je vis sa silhouette gracieuse, son pas menu ; toute autre image disparut aussitôt. Elle me dit, d'un air sévère : « Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit ? » Je compris que

j'avais de grands torts envers elle et je baissai la tête. Qu'important les paroles que nous dites, elles n'avaient d'autre but que de plaire et ce fut leur seule signification.

Nous traversâmes des rues, des places, et mon bonheur était de prendre son bras pour la conduire.

Au pied du lourd Palais de Justice se trouve une terrasse posée sur de colossales assises. De là des pentes descendent vers la ville basse.

Au-dessus des toits on voyait le panorama de la nuit tombante. Devant nous s'étendait l'espace, et sous le ciel assombri le paysage plus noir formait une étendue mystérieuse aux ressauts brusques, aux multiples arêtes.

Accoudée à mes côtés, le menton dans la main, Monna regardait devant elle.

Je suis retourné souvent en cet endroit. J'y fus seul, j'y vins avec une âme mauvaise, l'étendue m'apparut tragique et haineuse. Jamais plus je ne retrouvai la même impression. La jeunesse marche dans un pays de merveilles, elle va et se réjouit de chaque paysage qu'elle aperçoit. Elle croit que tout ce qui lui apparaît est une conquête nouvelle, mais quand elle revient sur ses pas, elle ne reconnaît même plus le chemin par où elle a passé.

Lorsque je retrouve devant mes yeux cette sombre étendue où les fenêtres partout s'illuminent, je songe à toutes les vies semblables à la mienne qui, monotones et discrètes, s'écoulent dans leur menue agitation quotidienne. Alors, je me souviens, nous vîmes une ombre se dessiner sur les rideaux d'une fenêtre, c'était la silhouette d'une femme qui cousait. Monna me dit en souriant : « Peut-être un jour serai-je cette femme et je vous attendrai ».

Nous pensions l'un à l'autre comme les enfants pensent aux grandes personnes, sans nous figurer que nous avions pu être autrement. Notre passé n'avait pas plus d'importance que les visites que nous avions faites aux marchands. Je ne me demandais pas comment elle avait eu l'idée de cette robe, pourquoi elle avait choisi cette teinte, ces dentelles. C'était elle, je l'aimais telle qu'elle était, avec ce visage où il y avait quelques rides déjà, ces yeux ironiques et tristes, toute cette matière d'être qui était le produit de beaucoup de choses que je ne connaissais pas.

Maintenant je sais pourquoi quelques plis s'étaient creusés au coin de ses paupières. Il eût mieux valu pour

moi de l'ignorer, j'ai souffert de l'apprendre, sans doute en a-t-il été de même pour elle. A force de paroles nous avons détruit l'image délicieuse, comme le croyant qui songe aux origines voit sa foi s'étioler et mourir.

XI

Il ne faut pas dire que c'était au temps de Sapho que la campagne était belle, au temps d'Homère que les hommes étaient des héros. Nous aussi nous sommes des héros. Devant nous s'étend une campagne plus belle que n'importe quelle campagne du monde, car c'est elle qui se déroule vivante devant nos yeux. Regardons-la de toutes nos forces, car à chaque minute nous la voyons pour la dernière fois.

Balkis, je ne sais où se sont portés les pas et ne veux le savoir. Mais je conserve dans mon cœur ton souvenir plus pur et plus beau que ton image. Le temps et la mort prochaine auront beau mettre leur masque sur mes traits, ton souvenir ne fera que fleurir et s'embellir en mon esprit. Merci de m'avoir quitté et de n'avoir point permis au temps de ternir notre amitié.

Je me souviens de toi comme d'une maîtresse délicieuse. Tu avais une cervelle d'oiseau, nous nous aimâmes en dépit du bon sens, c'est en cela que réside le merveilleux de notre aventure. Ta fuite me laissa morose, et mon chagrin, même, avec ses exigences, me semble amusant à l'heure actuelle. Puisse-t-il en être de même plus tard des pensées qui m'occupent.

Il arrive un moment où l'homme lassé de l'incertain veut bâtir un bonheur solide, mais dans sa folie il ne voit pas qu'il le construit avec les matériaux qu'il a vus si souvent s'effriter sous la morsure du temps. Ainsi j'ai vu jour par jour se détruire l'édifice fragile qu'en une heure l'amour avait bâti pour nous. Maintenant qu'il n'en reste plus pierre sur pierre que faudrait-il que je fasse ? Fuir ? Peut-on fuir ?

D'une main fatiguée je lève le rideau et je regarde dans la grande cour. Une femme sonne à la porte. Un bonnet blanc et bleu entoure son visage. Le petit est auprès d'elle. Il la regarde le nez en l'air en ouvrant toutes larges ses petites mains.

Lentement je laisse retomber le voile et je reprends la glaise.

Le destin chaque jour à nos chaînes ajoute une chaîne.

XII

Un soir Marc et moi nous montâmes l'escalier rouge d'un restaurant de nuit.

Lorsqu'il est seul en ma présence il est embarrassé. Auparavant sa morgue m'en imposait, maintenant c'est moi qui le domine ; j'en éprouve une jouissance mauvaise. Parfois pour rompre les silences qui tombent entre nous il évoque notre intimité passée. Cette intimité est morte, j'aime mieux le silence pénible que d'en parler.

Marc est pauvre, c'est à peine s'il parvient à vivre suivant ce qu'il croit être son rang. Malgré tout c'est moi qui l'envie. Peut-être m'envie-t-il aussi.

Ses mains sont blanches, longues et fines, l'une est posée sur le velours rouge du divan. Dans un seau de glace se dresse la tête dorée d'une bouteille. Quelques fleurs banales s'étiolent dans un vase au long col, leurs teintes sont étranges sous le reflet rouge de la petite lampe abajourée. Le serveur vient, d'un air grave.

Là-bas des femmes largement décolletées étalent leurs épaules. Les unes rient d'un rire qui sonne faux, d'autres promènent avec ennui sur la salle leur regard alourdi par le kohl. L'une d'elle fixe tout le monde avec l'insistance des fauves. Leurs mâles en habit noir fument avec ennui.

Je suis assis à côté de Marc. Le va et vient des gens qui entrent et qui sortent fait un bruit doux sur le tapis. Les rires, le choc cristallin des verres, le brouhaha, le silence parfois, tout m'irrite. Je ne pense à rien, je regarde.

Brusquement les musiciens de l'orchestre attaquent un air à la cadence heurtée, vibrante, et les notes des violons grisent comme le vertige.

Deux femmes se lèvent et dans l'espace laissé libre entre les tables elles dansent. Ce sont deux belles créatures fardées et peintes. Toutes deux sont de la même taille, l'une est plus mince et sa bouche rougie apparaît comme une tache. L'autre est blonde, nonchalante, plus grasse, plus jeune aussi. Leurs corps s'enlacent, ventre contre ventre, et la tête reportée en arrière, elles se regardent dans

les yeux. Elles dansent. Leurs corps frémissent, leurs hanches ondulent. Partant de l'épaule découverte un bras nu glisse le long de la taille, et la main aux doigts écartés s'appuie sur la croupe. Deux bras se caressent mains ouvertes, paume contre paume. Elles vont, se déplacent lentement, comme par crainte de desserrer leur étreinte; elles tournent, s'accolent, et dans leur bouche sanglante, un sourire figé découvre les dents blanches.

Je regarde Marc. Ses yeux suivent le jeu lascif. Autour de nous les uns se taisent, d'autres parlent nerveusement, des femmes rient. Ses narines frémissent et sa main, me semble-t-il, se crispe. Une flamme naît dans ses yeux. Et en moi qu'est-ce qui s'éveille? Un trouble étrange m'envahit, une angoisse mauvaise, douloureuse, je prends mon verre et le serre jusqu'à le broyer. Et tandis que la danse érotique et saccadée se précipite imitant la grimace de l'amour, je regarde sur la face de Marc le désir qui monte, comme monte en moi une envie impérieuse de l'étrangler là sur le divan rouge.

XIII

Lorsque je regarde dans mon passé j'y vois des images lumineuses, des scènes vibrantes. Plaisirs et joies y sont mêlés, un vague lien les unit.

Un jour nous entrâmes dans le hall d'un tea room.

Tout était blanc sur les murailles. De petites nappes aux dessins multicolores couvraient les tables. La voilette relevée, montrant son visage rêveur, Monna versait le thé. Le liquide doré coulait laissant s'échapper un fin nuage de fumée. Une valse connue jetait dans l'air ses vibrations mélancoliques. Que rappelle la musique souvent entendue? On ne sait plus et c'est troublant et doux comme un sourire résigné.

Aimer est une grâce de la jeunesse. En ce temps-là peut-être aurais-je pu aimer quelqu'autre que Monna. A présent la place que son amour habita se trouve dévastée. Peut-être y poussera-t-il d'autres fleurs, jamais aucune ne ressemblera aux anciennes qui furent éclatantes.

La mine sérieuse, sa chère et mince figure me regardait. Avec de petits mouvements précis elle versait le thé puis cassait des bonbons.

La poésie de l'amour est dans les gestes et non dans les paroles. Les paroles sont armes dangereuses.

J'aurais dû lui dire : Laissez en moi le vieil homme, Monna, moi de même je ne vous interrogerai pas. Acceptez-moi comme l'esclave acceptait le soldat qui avait dévasté la ville. Soyez ma captive, de même je vous choisis parce que vous avez la peau fine, les yeux troublants et la chevelure douce, parce que vous me plaisez. Nous parlons des langues différentes ? Qu'importe, nos yeux et nos lèvres se comprennent.

Au lieu de nous considérer comme des ombres passagères, nous voulûmes faire état de bien des choses que nous eussions dû taire. Monna évoqua des amitiés et ses souvenirs me firent mal. Je racontai une part de ma vie aussi. C'était nous amoindrir, mais nous ne le sentions pas, car nous croyions faire une chose belle et grande en étant sincères.

Près de nous se trouvait une glace. Tout au souci de parler, je ne l'avais pas aperçue. Un mince cadre d'or limitait l'espace qu'elle reflétait. Autour de nous avait beau s'agiter la cohue habituelle, en cet endroit nous étions seuls, c'est à peine si nous entendions le bruit de la musique lointaine.

Je dis à Monna : Regardons-nous, Monna, dans cette glace. Regardons-nous bien. Vues d'un peu loin nos silhouettes m'ont frappé. Nous nous jugeons un monde, nos pensées croyons-nous emplissent l'univers, mais lorsque nous arrivons à nous voir ainsi, nous voyons combien nous sommes petits. Nous sommes deux êtres fort simples, seuls nous exaltons les événements de notre vie. Vous vous émerveillez que tant de chagrin ait pu me venir d'une femme, je m'étonne que vous ayez pu souffrir en songeant à un autre que moi. Regardons-nous, Monna, regardons-nous avec toute notre attention. Voici vos yeux gris, vos cheveux, votre bouche triste, l'ovale de votre visage, la forme de vos épaules. Vos mains jouent avec vos gants et vous me regardez. Maintenant vous vous détournez pour examiner cet autre moi qui vous observe. Me voici, et ce corps que parfois ma vanité se plaît à orner de qualités illusoires, ces vêtements que je m'habitue à croire élégamment coupés, je les retrouve mais ils me paraissent sans grâce. Débarrassé de la fatuité qui gît au cœur des

hommes, en vous voyant ainsi, je suis bouleversé à l'idée que vous avez pu vous attacher à moi. La force qui nous a poussés l'un vers l'autre m'apparaît mystérieuse. Regardons-nous dans cette glace sans complaisance. Nous nous voyons mieux que lorsque nos regards se pénètrent. Regardons-nous bien, Monna, car cette image que nous emportons l'un de l'autre, le temps et la vie vont s'acharner à la détruire. Ils vont la déformer, la poétiser et l'amoin-drir, si bien qu'un jour nous ne la retrouverons plus.

XIV

Si je devais écrire un roman, il me semble que je n'agis pas comme on le fait d'habitude. Une aventure d'amour n'a pas d'histoire, elle n'a ni commencement ni fin. Notre vie intérieure la prépare, la suite en porte l'empreinte. Elle est faite d'heures fugitives. Quelques tableaux suffiraient à nous l'indiquer.

Je me souviens d'avoir dans les notes d'un homme de lettres épinglé toutes celles qui se rapportaient à une amitié féminine. Elles se trouvaient là parmi beaucoup d'autres ; réunies elles formaient une histoire déchirante, l'éternelle histoire de la passion. Cette aventure laissa son empreinte sur toute l'existence de celui qui la vécut, et pourtant au moment où elle avait visité son cœur elle n'avait pu l'habiter en entier. Ainsi des barques vont sur la mer à l'heure des brumes. Au travers du brouillard on entend le chant des matelots, parfois une forme indécise se dessine, deux ombres naviguent de conserve, puis elles s'éloignent l'une de l'autre, et lorsqu'elles se rapprochent de nouveau ceux qui les conduisent ne se reconnaissent même plus.

Ceux que rien n'atteignit ou qu'un égoïsme absolu a protégés contre la vérité ne peuvent comprendre ce dont est faite une vie, d'incertitude, de pardon, d'oubli. Tout les choque ou les étonne. On juge si facilement un drame dont on connaît la trame, mais lorsque l'on est acteur on se débat au milieu de l'inconnu. On devine, on suppose, on souffre à crier, mais on n'est sûr de rien, et on attend la minute où éclatera la vérité. Hélas les minutes passent rieuses en une ronde, robes flottantes, grises, de plus en plus diaphanes. Peu à peu elles voilent les événements au

lieu de les éclairer et déjà l'événement est loin et ne nous appartient plus. Ce n'est que bien plus tard, lorsqu'il apparaît détaché des contingences, dépouillé de tout ce dont nous-mêmes nous nous étions acharnés à le couvrir, que nous le voyons avec netteté, et qu'avec la mélancolie des vaincus nous pouvons dire voilà par où j'ai passé, voilà ce que je suis devenu.

La tête dans les mains, dans le calme de la cellule, arraché brutalement à la fournaise de la vie, dans le repos et le silence, le prisonnier se dit : Voici que moi aussi je suis un meurtrier, moi qui jugeais si sévèrement les autres. Demain viendront des gens qui me jugeront aussi, quelle comédie ! Comment le pourront-ils alors qu'ils ne savent rien. Moi-même je ne serais plus capable de dire l'absolue vérité. Et l'on me tuera peut-être. Sera-ce pour me punir ? Non, mais parce que les choses sont ainsi arrangées, que l'on ne pourra faire autrement, que cela aussi est la fatalité.

L'amour est un sentiment absolu, mais les êtres que nous aimons et nous-mêmes nous apportons avec notre passé toutes les imperfections. L'amour vient mais il ne nous change pas. Et déjà dans les premières heures de sa vie, comme tous les êtres, il porte les germes de la mort.

Si grands que soient nos sentiments mille détails infimes les rongent. Ceux qui croient à un avenir idéal, se pardonnent leurs tares peut-être, ne se considérant qu'ainsi que deux êtres imparfaits et pétris de faiblesses qui s'aident à parcourir le monotone et triste chemin qui mène au salut. Pour ceux qui cherchent dans l'heure présente tout le bonheur, chaque imperfection est une duperie, chaque défaut une tache, plus même, un vol. Ils sentent autour d'eux la fuite ironique du temps, et songent avec effroi que sa caresse pourrait être plus douce, sa lumière plus éclatante.

Nous rêvons et tout nous rappelle à la réalité. Petit à petit notre amour fut obligé de se loger au milieu des contingences de la vie. Dans deux existences compliquées il ne manqua pas de trouver bien des causes de heurts. Monna me raconta pourquoi elle avait quitté son mari, ma cousine aussi me raconta l'histoire, et les deux versions ne furent pas les mêmes.

La hantise du passé, le sentiment de l'imperfection qu'il

apportait à notre union, tout s'était coalisé pour rendre plus pénible entre nous la lutte éternelle.

Monna portait en elle ce besoin de plaire, irritant et maladif, qui torture tant de femmes. Il fut la genèse de ses premiers déboires, il fut la cause des nôtres, et s'il n'amenait point les mêmes résultats, cela tient à ce que pour mon caractère inquiet et vindicatif il ne fut que l'aliment de longues et sourdes rancunes.

Cette coquetterie agaçante évoqua en moi le besoin de ne pas être dupe. Ainsi fus-je entraîné dans bien des aventures. Je ne les désirais pas. De jour en jour, entre nous le fossé se creusa davantage.

J'aurais dû la comprendre mieux peut-être, faire la part de ce qui revenait à l'instinct, me pénétrer surtout de cette vérité que tout est périssable ici-bas, même et surtout les affections les plus pures, je ne fis que lui en vouloir. Je souffrais. C'est à elle que je reprochai l'imperfection des choses, tant est grande l'illusion que nous nous faisons sur le bonheur que nous doit la vie.

Maintenant le temps a passé.

Et pourtant je ne regrette rien, car certaines heures brillent dans mon souvenir comme des soleils de victoire.

Gens heureux, je vous plains. Avoir à chaque minute le même bonheur tout fait qui vous attend ! Vivre avec confiance comme un bœuf dans un pré, ruminer des joies coutumières toujours pareilles, comme l'herbe est verte d'un bout à l'autre de l'enclos, quel misérable destin est le vôtre !

Gens heureux qui vivez dans votre petit coin tranquille, ignorants de la vie, ignorants même du bonheur, chaque jour qui se lève a pour vous ses heures toutes préparées, destinées dans votre esprit à être semblables à celles de la veille. Gens heureux, non seulement je ne vous envie pas, mais de votre sécurité je ne voudrais à aucun prix. Heureux ceux que quelque chagrin profond a désorbités, qui ont été jetés dans la tourmente, car pour eux seuls la vie est un éternel renouveau, chaque heure une nouvelle conquête. Ils ont des moments de désespoir violent sans doute, mais combien toutes leurs joies sont-elles décuplées ! Toutes ne sont-elles pas inespérées. Un paysage vu sous un aspect particulier du ciel, une heure d'amour, un fugitif sourire des choses, rien n'est perdu pour eux. Le bœuf heureux broute les fleurs avec les herbes tout ensemble.

Gens heureux vous faites des projets, vous pensez à ce que l'an prochain vous apportera, à ce que sera votre vieillesse, aujourd'hui n'existe pas pour vous, aussi vous irez jusqu'au bout de votre carrière dans une sorte de demi-sommeil, sans avoir réellement vécu. Vous prenez de la peine et vous vous attristez pour un rien, sans mal aucun vous vous croyez misérables, perdant ainsi pour une cause futile la joie de vivre, en même temps que le bénéfice de la douleur. Songez à l'oiseau qui bâtit son nid dans les branches, mille dangers le guettent, la mort attentive suit chacun de ses mouvements, lui ne s'en soucie, il chante, il aime, il vole. Le ciel bleu, le soleil, la nuit sont à lui. Gens heureux regardez le soleil qui rouge descend à l'horizon, voici les teintes sacerdotales du crépuscule. Jamais vous ne comprendrez la joie infinie qui pourrait vous envahir si réellement vous songiez à la mort.

XV

Comme dans toute aventure bien des incidents grotesques vinrent nous rappeler au sens de la réalité. Les soucis que nous créa le désir de nous unir suivant les lois en furent cause. La matérialisation d'un rêve ne va pas sans qu'on lui coupe les ailes. Le soin que nous primes de faire ressembler notre union à celles que l'on arrange amena bien des incidents. Chacun possède quelques parents ridicules, nous passâmes d'heureuses heures à nous montrer nos grotesques. Nous tâchâmes d'équilibrer nos relations disparates. Je connus son corps jusque dans ses défauts, et cela me fit mal de penser que je n'étais pas seul à les connaître. Dans ses caresses je retrouvai le souvenir d'autres caresses.

Malgré tout l'amour fleurissait sur cet aride terrain. A travers le chaos de nos imperfections il poursuivait sa route. Peut-être eût-il dû sortir plus grand de ces épreuves? Sont-ce des épreuves que les heurts de deux caractères? Pour l'esprit comme pour le corps, chaque tristesse est une ride.

Elle avait cette curiosité de l'amour, cette curiosité de savoir quels sentiments elle faisait naître chez les hommes. Même les plus bas n'étaient pas sans l'intéresser, non qu'ils eussent pu l'atteindre mais parce qu'ils éveillaient

en elle l'inquiétude grisante du danger. Tout désir flattait sa vanité. Bien des silhouettes passèrent dans la foule qui frôle nos vies, chacune emporta quelque chose avec elle.

Bien souvent je pensai que j'étais le jouet d'une sottie jalousie. Je croyais être à l'affût de tout ce qui pouvait me faire du mal. J'avais peur de la lumière et pourtant je m'obstinais à la rechercher.

Était-ce un jeu? Peut-être. J'étais trop fier pour demander qu'elle cessât. Le silence du cœur peu à peu s'établit entre nous, et bientôt côte à côte nous vécûmes hostilement comme des étrangers.

Je croyais que mon existence était tissée d'infortunes, celles que je rencontrais n'étaient pourtant que la suite naturelle des choses. Jours heureux, jours tristes se suivaient ainsi qu'il est coutume, et dans mon aveuglement je ne me rendais pas compte que ma douleur était chaque fois autre et tendait à sa propre fin.

Ainsi l'idole se dégradait sous mes yeux. Je ne pouvais lui pardonner de ne rester drapée dans les plis rigides de la divinité. Prométhée ! quelle dut être ta joie lorsque tu vis le souffle soulever la poitrine que tu avais taillée dans le marbre, quel aurait été ton chagrin de voir le temps y mettre sa morsure.

Pourtant cette communauté d'âme que j'avais connue me manquait, je sentais obscurément en moi le désir de recommencer l'éternelle aventure. Il était trop tôt, je cherchai, je ne rencontrai que la débauche. Le dégoût qu'elle me procura m'aida à brûler mon ancienne détresse.

Maintenant j'erre dans la maison, inquiet, agacé, nerveux. A tout ce je fais je ne trouve aucun plaisir. Il me vient des envies angoissantes de tout quitter, de tout abandonner. Pendant la jeunesse les lectures font naître dans l'esprit l'image de pays merveilleux, forêts tropicales exubérantes, paradis terrestres pleins de chants, de fleurs et de fruits. C'est vers eux que l'âme prisonnière désire s'échapper. Mais au fur et à mesure que s'accroissent les années, les désillusions éclairent nos âmes sur la valeur des paradis sentimentaux, et ces disgrâces nous font sentir que la fuite vers d'autres mondes serait une décevante folie. C'est en nous que doit se trouver le bonheur, les choses qui nous entourent ne peuvent nous le donner. C'est en nous que doit s'allumer la lumière.

Je ne désire plus rien et tout me pèse. Ma maison me semble une prison. Les choses me sont hostiles. Tout ce j'ai fait m'apparaît manqué, médiocre. Tout ce que mon esprit avait orné de beautés merveilleuses est si peu de chose. Je ne suis rien. La vie passera, heure par heure, si longue et si courte, mystérieuse aventure dont le commencement est oublié déjà, et dont je ne devine la fin.

Les notes d'une musique lointaine s'éveillent. Elles semblent naître sous l'impulsion instinctive d'une main qui erre sur le clavier. Réminiscence peut-être. Mais voici que les accords se précisent, douloureux, vibrants, sursauts de joies et de peine, pensée errante, versatile, vagues tristes qui se suivent sur une mer calme.

C'était le soir. Par les fenêtres on voyait au loin, nous étions seuls dans la chambre. La brise entrainait et soulevait les rideaux, et l'on entendait le murmure de l'océan. Il y eut des jours où je crus au bonheur absolu, où rien de mal et de mauvais ne se glissait entre nous, où notre âme exaltée n'existait que pour nous.

Ce sont les mêmes accents qui frappent mes oreilles. Une émotion intense m'envahit. Je me lève comme un halluciné et je marche vers la lumière. J'écarte la lourde tapisserie qui nous sépare.

Le coude appuyé sur le genou et la tête dans la main, penché en avant il écoute. Leurs regards en extase se pénètrent comme les nôtres jadis. Faut-il que ce soient les mêmes attitudes, les mêmes mots qui servent à tout le monde! La comédie dont nous fûmes acteurs se rejoue, et déjà notre rôle ne nous appartient plus.

Je laisse la barrière retomber entre nous. Les sons me viennent encore berceurs et doux comme le bruissement de la mer azurée, de la mer aux flots merveilleux. Je la vois dans mon esprit avec une netteté violente, avec des tons d'une crudité intense, des détails m'apparaissent éclatants, et pourtant aussitôt ils m'échappent, les images se voilent...

XVI

Depuis deux jours mon fils est malade. Sur l'oreiller froissé s'écrasent ses boucles brunes et je veille.

La chambre est dans une demi-obscurité. Seule une veilleuse éclaire les rideaux blancs. Et pourtant depuis

deux heures que je suis là, les mains jointes prises entre les genoux, assis au chevet, j'y vois clair comme si le grand jour illuminait la salle, plus clair peut-être que je ne verrai jamais.

Qu'a-t-il? Le médecin ne l'a pas dit encore, et sa petite poitrine soulève régulièrement les draps. Sa bouche est légèrement entr'ouverte et sur son teint pâli ses lèvres forment une tache rouge. Les ailes du nez se soulèvent et la main qui pend est moite et toute blanche.

On entend le tic-tac de la grande pendule dans toute la maison, et l'on sait ainsi que la maison est petite. Et ce bruit par moments est si intense qu'on dirait qu'il ébranle tout, les murailles, le toit, l'espace. Comment Mario peut-il dormir quand un bruit pareil retentit, bruit régulier et monotone du temps qui ronge l'avenir. L'angoisse monte au fur et à mesure que ses pas se précipitent, ils portent avec eux des événements inconnus qui s'avancent angoissants, terribles. Mario, Mario, se pourrait-il que tu meures? Est-ce la mort qui rit dans ce silence de plomb? Mario, toi qui es toute ma vie, tout ce qui me reste de bonheur! Toi que je ne puis voir sans que mon cœur ne perde ses ironies et ses mauvaises résolutions.

Sûrement il s'éveille de l'inconnu dans la nuit. L'enfant s'agite, sa bouche s'ouvre... voici qu'il a bougé la tête. Non, ce n'était rien, une douleur passagère peut-être, un rêve... mais non, ses doigts se crispent, il gémit. Mario tu t'éveilles? Tu te soulèves d'un air effaré, brusquement, avec les yeux grands ouverts. C'est moi qui suis là, Mario, c'est moi qui tiens ta petite main moite. C'est moi ton père que tes yeux égarés regardent comme si tu ne me reconnaissais pas. Tu m'appelles? Tu souffres. Tu pleures, mais tu m'as reconnu. Oui je te prendrai dans mes bras, sur mes genoux, comme tu voudras. Poses ta tête contre ma poitrine. Là, tu vois ce ne sera rien, calme-toi, cela va passer. Ne suis-je pas là qui caresse ton visage, tes petits bras, tes petites mains, tes jambes et tes pieds nus. Je te garderai contre moi. Non, la mort ne viendra pas, elle ne pourra pas, elle n'osera pas venir.

Veux-tu que je te recouche. Non? Tu veux rester là? Reste, je te raconterai de merveilleuses histoires. Un jour aussi je l'ai prise sur mes genoux. Elle pleurait. Pourquoi? Sans raison. Parce qu'elle ne m'aimait plus, qu'elle

en aimait un autre. A cela non plus je ne pouvais rien. Mario, il ne faut pas pleurer pour des choses auxquelles on ne peut rien faire. C'est indigne d'un homme. Ne pleure plus. Ne me regarde pas de tes yeux agrandis. J'ai peur car je ne les ai jamais vus comme aujourd'hui tes yeux, tes yeux étranges. Qu'est-ce que je vois dans tes yeux que je ne connais pas? Pourquoi mon cœur se serre-t-il affreusement, et qu'est-ce que je devine? Tes yeux ne me la rappellent pas elle qui m'a fait souffrir. Qui donc alors? Qu'il est dur de savoir trop tard toute la vérité! Mais tout cela va passer, c'est un mauvais rêve, cela ne peut durer. Tu pleures Mario, parce que tu as mal, et moi aussi je pleure, je pleure sur ta souffrance et sur toute ma vie qui s'écoule, qui s'en va, qui fuit. Mario je voudrais que jamais le jour ne se levât, livide, lugubre, derrière les rideaux baissés. Et je le regarde comme on voit venir un désastre, pendant que peu à peu tu t'endors tranquillement dans mes bras.

XVII

J'ai retrouvé Balkis un soir, et nous nous sommes regardés avec effroi. Elle a conservé la même silhouette, son mince visage de blonde.

« Comme tu as vieilli, m'a-t-elle dit. »

Et comme je ne lui répondais pas:

— Ah! moi, c'est vrai, c'est fini. Elle toussa, puis appuyant ses doigts sous la clavicule gauche: C'est là que je suis prise, c'est pourquoi j'ai tant maigri et que j'ai les yeux cernés.

Le sourire de Balkis a quelque chose de navré qui me glace.

Nous nous assimes côte à côte.

— « Tu te souviens dit-elle du temps où nous venions ici. Dans chaque coin il me semble que je retrouve des souvenirs. Là, nous nous sommes assis, là aussi où se trouvent ces femmes, près de l'orchestre. Il y avait alors un petit violoniste, je faisais semblant de le trouver superbe et tu rageais sans rien oser dire de peur du ridicule. »

Je regardais Balkis, le rêve de ma jeunesse, les plaisirs passés éclairaient sa face, et je voyais la mort qui se glissait dans les veines bleues de sa peau.

Elle parlait avec animation de ses projets, de ses ennuis.

— « Je suis si vite essoufflée maintenant quand je danse me dit-elle. »

Chaque fois qu'elle faisait allusion à son mal, elle tournait vers moi ses yeux clairs, comme pour voir ce que je pensais.

Balkis, je ne t'aime plus. Je t'aimais encore dans ma pensée, mais c'était une illusion. Celle-là aussi devait mourir. Que me reste-t-il ?

Il me prit alors un désir violent, celui de retourner là-bas dans cette grande maison qui m'a vu naître, là-bas, pour écouter craquer les boiseries, voir les portraits me suivre de leur regard ironique, souffrir à chaque pas une souffrance connue. Depuis que je t'ai vue Balkis, je sais que plus jamais je ne reviendrai dans ces lieux de lumière où vivait ton souvenir. Sous tous les visages à présent je devine la forme du crâne.

— « Tu sais, me dit-elle, j'ai un engagement, et je resterai ici peut-être un mois ou deux, ensuite je retournerai à Londres. Je suis venue ce soir pour voir cet endroit où nous fûmes heureux. » Et comme je me taisais elle crut voir une crainte dans mon regard. « N'aie pas peur, dit-elle, je ne te demande pas de t'occuper de moi pendant mon séjour, je suis ici avec un ami. Il m'a laissée seule aujourd'hui, demain il sera revenu. »

Ses épaules étaient rondes encore, et la fièvre donnait à ses pommettes une teinte rose. Elle avait ainsi le charme étrange d'une fleur prête à se faner.

Je me taisais, une émotion me serrait la gorge et je ne pouvais parler. Devant nous sur le tapis rouge des femmes dansaient, et je devinais leur corps sous leurs vêtements, c'était grotesque. Tous les gens qui étaient là m'apparaissaient caricaturaux, et il planait en ce lieu une atmosphère de cauchemar.

Balkis souriait étrangement en me regardant.

— « N'aie pas l'air si consterné, mon pauvre vieux, me dit-elle. Tu vas me faire croire que je suis presque morte. »

Mon égoïsme me fit honte.

— « Balkis, lui dis-je alors, je songe à tout ce qui s'est passé depuis que nous nous sommes quittés. Tu vois combien j'ai vieilli. Les jours m'ont apporté des choses de moins en moins bonnes. Aussi suis-je affolé de voir com-

bien je me raccroche à celles qui me restent. A vingt ans on fait profession de ne pas tenir à la vie. A trente ans elle vous est indifférente, mais à quarante on commence à s'y attacher féroce-ment, parce qu'on sent la main de la mort qui incruste déjà ses doigts dans le cou. C'est atroce de vieillir, Balkis. »

Balkis ne répondit pas, ses yeux regardaient dans le vague.

Quand tout fut fini nous montâmes dans une voiture et Balkis s'assit confortablement dans un coin, le manchon sur les genoux, bien emmitouflée dans son manteau de fausse loutre. Elle souriait.

Mais lorsque nous eûmes été cahotés pendant quelques minutes, je vis que ses yeux étaient remplis de larmes. Je lui pris la main et elle se mit à sanglotter dans mes bras doucement, presque sans bruit, en me répétant parfois : Je sens que je vais mourir. »

XVIII

En quoi consiste la beauté? Est-ce dans l'esprit ou dans la matière? Voici toutes les œuvres auxquelles j'ai travaillé ces temps-ci. J'y ai consacré le temps volé aux occupations nécessaires ou futiles qui constituent toute la vie. Voici la cariatide mâle. C'est une tête à la grimace triste presque figée, figure ravagée d'ascète plutôt que celle d'un être champêtre débordant de vie et de désirs. Et je sais bien que c'est moi que j'ai voulu dépeindre de la sorte, le moi intime souffrant, inquiet, meurtri. Pourtant sous les traits maigris et fatigués on devine le flux d'un sang ardent, bouillonnant âprement; dans les muscles tendus grimace la volonté de lutter contre la nature mauvaise, de lui arracher ses joies et ses plaisirs, et dans les yeux extatiques brille une étrange et complexe lueur.

Voici le médaillon aussi, et deux faces qui s'y dessinent en un relief caressé. La tête de la femme est renversée, les yeux mi-clos, et celle de l'homme se penche vers ses lèvres offertes. Est-ce vraiment l'extase du baiser, n'est-ce point la rencontre banale de deux êtres? Suis-je seul à voir dans leurs yeux une flamme inconnue? J'ai peur, j'ai si peur que tout cela ne soit banal, atrocement banal, comme apparaît notre vie aux indifférents.

N'est-ce point le buste commencé de Balkis qui est la meilleure de mes œuvres ? C'est lui que j'aime le plus aujourd'hui. Je n'ai cherché à lui donner nul éclat, aucune marque de génie. Voici ma douce petite amie, voici ses lèvres et voici ses yeux, son regard qui rit, sa bouche et son sourire, voici son cou frêle qui vient s'attacher à ses épaules maigries. Sa tête penche sous le poids de sa chevelure. Elle s'épanouit comme une fleur fragile, avec sa grâce éphémère, sans autre souci que d'être une fleur. Balkis n'es-tu pas ce qu'il y a de meilleur en moi, le reste n'est-il que fumée, rancœur, lutte contre la destinée, lambeaux de mon passé qui traînent dans mon cœur comme des nuages en déroute. Au gré des jours tu souris, pareille au soleil qui se reflète dans les gouttes de pluie.

Balkis en ce jour les autres œuvres peuvent m'appeler tour à tour, c'est en vain qu'elles réveillent en moi le désir de poursuivre une gloire rebelle, c'est toujours vers ton frêle visage que revient ma pensée. Sur toi pèse l'imperfection des choses. Fleur qui n'est point éclose pour moi, mais dont en passant j'ai respiré le parfum, tu fus dans ma vie une minute de joie. Faut-il demander davantage à ce que nous donne le destin ?

XIX

On croit lorsqu'on est jeune que le bonheur est chose due, et l'on songe dans son for intérieur : c'est ainsi qu'il sera et non autrement. Mais le sourire du destin est singulièrement ironique. Le bonheur c'est ceci, puis cela, et chaque fois on s'étonne car ce n'est pas ce que l'on attendait. On part glorieux à l'aurore et l'on cueille des brassées de fleurs, et tout au souci d'en trouver d'autres, c'est à peine si l'on en respire le parfum. Mais les fleurs se fanent. Alors on les presse davantage contre sa poitrine. Leurs couleurs se ternissent, mais à la clarté tombante du jour c'est avec avidité que l'on cherche encore à en distinguer les nuances. Lorsque leurs formes s'affaissent on les caresse avec plus de ferveur, car sur le bord du chemin il ne fleurit plus rien, l'avenir apparaît sans promesses, et sur les épaules pèse la crainte du vide et la solitude.

Si j'arrêtais dans la rue le premier homme qui passe et si je lui disais voilà comment je vis, il se détournerait de

moi avec dédain. S'il me racontait avec franchise sa propre existence certainement je ferais de même. Tout le mal vient de notre hypocrisie, celle surtout dont nous usons envers nous-mêmes. Quand nos sentiments changent nous le constatons avec effroi et nous tâchons d'en garder le masque. Pourquoi? puisque tout change et que l'amour vit et meurt comme nous-mêmes.

Tout sentiment violent est éteint entre nous, même la haine, pourtant plus que jamais je tremble à l'idée de la perdre.

Je sens que tout l'édifice de ma vie est fait de mauvais matériaux, mais en dehors d'eux que trouverais-je? Je me sens trop vieux pour me refaire un passé. Tel qu'il est, maussade, pénible, j'y tiens et n'en veux point d'autre.

Cette maison, ce jardin, cet atelier, constituent mon univers. J'en connais jusqu'aux moindres hôtes. Le bruit d'un merle qui vole dans les branches ne me surprend pas. Seul parfois, la vue d'un vieux portrait dont le regard me suit, me donne une sensation de gêne. C'est le portrait d'une femme gracieuse et jolie dans une robe à paniers. Elle m'a vu enfant, son sourire ironique s'est moqué de mes désirs, elle souriait encore quand me torturait l'espoir de rencontrer quelqu'un qui fût semblable à elle. Elle a des cheveux poudrederisés, une mouche est posée sur sa joue; chaque fois que je passe devant elle, elle me dit : Est-ce bien toi ?

Je n'épie ni n'interroge, et pourtant je n'ignore rien de ce qui se passe autour de moi. Les suggestions qui s'imposaient dans le temps à mon esprit je les repoussais avec horreur parce que je ne voulais y croire. Cette vision de la vie n'était pas celle que je voulais. Maintenant je les écoute et leur voix ne me trompe pas.

Parfois il monte l'escalier de bois qui mène à mon refuge. Quelle pesanteur a son pas que le mien a perdue. Il entre et son œil inquiet cherche ma pensée. Mon masque est impénétrable. Moi aussi je vins ici lourd de chagrin et d'ennui. J'y fus seul. Que vient-il chercher? Son angoisse le mène. Il voudrait qu'un événement quelconque, terrible, changeat le cours des choses. Quel danger lui annoncerais-je? Aucun. Quand le silence naît entre nous, qu'il écoute la fuite à pas menus du temps, que cela lui suffise.

Un soir nous étions seuls elle et moi dans la bibliothè-

que. Elle travaillait près du foyer, les flammes qui faisaient rougeoier les bûches venaient dorer l'ovale encore très pur de son visage. Penchée en avant, son regard suivait attentivement la marche de l'aiguille. Une heure a passé. Les lampes abajourées formaient des taches de lumière, le plafond et les recoins se perdaient dans la pénombre. Je lisais, mais les caractères dansaient devant mes yeux, c'était en moi surtout que je tâchais de lire. Et comme chaque roman est imparfait, de même celui qui était écrit dans mon cœur m'apparaissait incohérent.

Je me souvins de certaines de nos paroles: « Peut-être un jour serai-je cette femme et je vous attendrai. » Moi-même je lui avais décrit dans le temps avec un grand luxe d'images la joie que nous aurions à passer de longues soirées côte à côte. Je lui disais: Quand une pensée me viendra, je te la dirai et nous la discuterons ensemble.

Elle s'est levée pour chercher des ciseaux qui lui manquaient. Des laines qu'elle déposait dans sa corbeille un billet est tombé. La porte s'est fermée avec un bruit sec. Sur ce papier j'ai vu:

« Monna, je n'en puis plus. Tant qu'a duré notre enthousiasme, j'ai pu supporter toutes les imperfections. Je vivais avec toi, même te sachant lointaine. Maintenant lorsque je te quitte, il me semble que je te perds, et je ne suis jamais sûr de te retrouver. Ton âme est ailleurs, elle cherche le bonheur en dehors de moi. »

Je n'ai point continué plus loin, et j'ai remis cette lettre à sa place, Notre âme voyageuse ne peut se contenter de ce qu'elle connaît, une éternelle inquiétude la tenaille. Va plus loin, marche, âme errante, à la recherche de l'absolu.

Il souffre parce que Monna se détache de lui. Lui-même ne sait pas exactement pourquoi il souffre, ceux qui l'entourent le savent déjà mieux que lui.

Comme son rêve ne le soutient plus il fait un triste retour sur lui-même. L'amour comme l'opium nous mène dans un monde irréel. Ce que l'exaltation sentimentale avait recouvert de voiles somptueux reprend sa laideur et sa médiocrité. Il voit maintenant combien il est pauvre. Toutes les humiliations que cet état comporte lui remontent aux lèvres.

Habitué à fuir son foyer, maintenant qu'il s'y rencontre davantage, qu'y trouve-t-il? Un père taré toujours à la

veille de quelque scandale. Une sœur légère, frivole et qui tout autant que lui supporte mal la médiocrité. Des événements se préparent. Il les sent avancer irrésistiblement, et l'affection qui l'attache, si elle est assez forte pour le retenir encore, maintenant qu'elle n'est plus entièrement partagée, n'est plus suffisante pour l'aveugler.

Il faiblit. Un homme ne peut montrer sa faiblesse. Que ce soit l'âge ou le malheur qui apporte la déchéance, il suffit qu'elle se produise pour amener le détachement dans le cœur des femmes. C'est là une loi qui les pousse à n'aimer que celui qui peut les protéger. Le reste n'est que de la pitié, la pitié est incompatible avec l'amour.

XX

Balkis est morte.

J'ai suivi son corps jusqu'au cimetière. Il n'y avait que peu de monde. J'ai vu un homme entre deux âges, à la figure glabre. Nous nous sommes à peine regardés. A quoi bon. Ce que chacun de nous portait en terre nous appartenait bien en propre.

Il y avait aussi quelques braves gens à mine bourgeoise, des parents sans doute. Notre cortège était certainement ridicule. Mais quand j'entendis la première pelletée de terre tomber sur les planches, je tressaillis. Paysage fait de pierres et de sapins noirs, le cimetière élevait autour de nous ses croix et ses mausolées. L'herbe verte poussait entre les dalles. Un autre cortège dessinait sur le ciel bleu ses silhouettes noires. Hypnotisés, nous regardions la tombe se remplir. Un vieil homme sanglotait, le nez dans son mouchoir rouge. Que faire? Faut-il s'en aller? Rester encore? On ne sait plus. Il arrive un moment où c'est l'unique pensée qui hante l'esprit.

Les bras ballants, je repris mon chemin par l'allée cailloutée, regardant la poussière ternir le vernis de mes souliers.

Dans la voiture je songeai à Balkis. Je la revis posant nue dans mon atelier, et il me vint l'idée que moi aussi j'étais un squelette confortablement assis dans une pelisse, et je me mis à sourire intérieurement, car malgré tout je me jugeais quelque chose de très important dans le monde.

Que me reste-t-il à présent? Monna, le petit, cruelle ironie! La maison aimée, la grande maison lèpreuse qui

est devenue ma prison. J'ai erré autour d'elle toute ma vie, m'en éloignant plus ou moins suivant les circonstances, toujours j'y suis revenu. J'y ai enterré mes souvenirs comme des trésors. C'est la faute du destin s'il n'en est de meilleurs. Tels qu'ils sont j'y tiens, je ne voudrais les échanger contre nuls autres, bien que beaucoup me fassent encore souffrir lorsque j'y songe.

XXI

Petit à petit l'asile où je cache mon travail a repris son aspect accoutumé. La tache lèpreuse de la muraille a été couverte par le portrait de la femme en robe à panier. Son sourire éclaire la salle. Sensuellement ironique dans sa finesse, son attitude est une leçon. Le long de la fenêtre pendent les vignes vierges, rouges en cette saison, encadrant de leurs tons écarlates un carré de ciel bleu.

Quand dans une glace je regarde ce que le temps a fait de moi, je vois les rides profondes, les paupières lourdes, le crâne jaune qui paraît entre les cheveux grisonnants. Mon cou s'empâte. Mon temps est passé.

Là où siégeait la cheminée de marbre j'ai placé mon projet ébauché. Quand je serai plus vieux encore, et que seul à tendre mes mains au foyer je pourrai le regarder, il me rappellera bien des choses. Pourtant j'ai supprimé déjà des traits qui me semblaient exagérés et voulus. Au coin de la bouche tourmentée du faune se dessine un sourire.

Je puis regarder sans souffrir le médaillon où l'on voit leurs lèvres se toucher. Je vois à présent que les formes y sont à peine dessinées, et comme mon imagination affaiblie ne m'aide plus, je cherche leurs traits et c'est à peine si je puis les reconnaître. Ce sont deux visages du passé que je croyais vivants dans mon souvenir mais dont je ne puis déjà plus préciser les contours avec exactitude. Formes périssables de la chair, les rides que le temps vous donne se gravent même sur l'image du souvenir.

Je serai seul à tendre mes mains à cette flamme. Qu'importe. Le besoin intensément douloureux d'affection disparaît insensiblement avec l'âge. Je vis plus avec moi-même. Quand des idées me viennent qui me réjouissent je n'ai plus aucun désir de les communiquer.

Balkis, forme légère, je te revois aussi. Tu es là, assise, nue et songeuse. Tes cheveux d'or casquent ta tête ronde. Tes yeux bleus sont baissés, Balkis, m'entends-tu? Je songe à toi. Non je ne suis pas tout à fait seul ici. Le silence ne me fait plus peur, j'entends maintenant le son de sa voix mystérieuse.

XXII

Automne étrange. Chute des feuilles aux teintes somptueuses, tu nous fais aimer chacune d'elles comme l'âge nous fait aimer chaque heure. Notre vie aux premiers jours est trop vaste, elle est comme le feuillage majestueux de la forêt. Voici qu'une à une les feuilles tombent. Elles volent dans la lumière dorée du soleil couchant.

Le squelette noir des arbres apparaît. Vers l'hiver nous nous acheminons. Déjà le vent qui passe prépare sa morsure.

Sur le banc du jardin je suis assis, le coude appuyé au dossier, la main soutenant ma tête fatiguée.

Voici la maison, la porte aux rinceaux blancs. Dans les vases de pierre les capucines jaunissantes mêlent leurs longs serpents.

Mon fils impatient m'attend. Boudeur, il est planté devant moi dans son costume de marin. J'ai promis de sortir avec lui, et il juge sévèrement ma paresse.

— Eh ! bien, me demande-t-il, viens-tu ?

Tantôt je l'ai quittée, elle avait les yeux rouges. Elle m'a tendu sans mot dire une lettre que j'ai là dans ma poche. Quand j'appuie ma main sur mon cœur le papier craque légèrement.

— « Vous êtes la seule personne qui lui ai écrit, dit cette lettre, la seule dont il m'ait parlé, aussi est-ce à vous que j'envoie le récit de cette histoire. Son père est en prison, nous ne savons ce que sa sœur est devenue, mieux vaut je crois ne pas le savoir. Sans vous il eût été seul au monde.

» Il faut la foi pour réussir en nos pays déprimants, il faut l'espoir en des jours meilleurs, car lorsque rien ne nous pousse en avant, à quoi bon réagir contre le climat d'Afrique. La malaria plonge dans un état de rêve, de mélancolie que peuplent nos visions habituelles. Devant

les paysages éternellement verts nos tristesses ne changent pas, aucun mouvement de saison ne nous parle du temps qui passe, aussi le bonheur comme le malheur y paraissent éternels. Madame, ce sont là de mauvaises conditions pour vivre.

« Il était seul dans un poste éloigné, et nous ne nous rencontrions que tous les mois. Au dernier voyage que je fis des noirs vinrent au devant de moi et voici ce qu'ils m'ont raconté. Une après-midi qu'il était étendu sur sa barza, son fauteuil s'est déclanché d'une façon si malheureuse, qu'en tombant il eut quatre doigts arrachés. Fut-ce la douleur qui fut mauvaise conseillère, ou bien vit-il dans ce malheur le dernier coup de la destinée ? Je ne sais. Mais quand j'arrivai, une tombe de plus ornait le cimetière ».

— « Est-ce maintenant que nous allons partir, me demanda Mario ? »

— « Mario, écoute. Viens près de moi. J'ai là une lettre qui donne des nouvelles de Marc, ton grand ami. Tu te rappelles. Tu grimpais sur ses genoux et il te faisait jouer. »

Mario me regarda dans les yeux sérieusement.

— « Il te jetait en l'air et te rattrapait dans ses mains tendues, et tu riais. »

Un sansonnet poussa un cri et passa avec bruit dans les branches. Le regard de Mario le suivit. Puis il secoua lentement la tête en souriant.

— « Mario, lui dis-je, tu te souviens ? »

— « Marc me dit-il ? Je ne me rappelle pas. »

MAX DEAUVILLE.

EN VACANCES

FOOTING

Il fait vraiment délicieux, au printemps! Je longe le chemin: Sur la colline à la fois calme et mouvementée, le chemin s'élève, loin de la ville où quelqu'un m'a dit d'égoïstes paroles, — la ville aux choses vaines et nécessaires.

Dans la ville que j'ai quittée, et qui par là m'est sympathique, je fus déçu. J'espérais un don de soi-même; on m'offrit une réflexion. Quelle plaisanterie de notre part! Ici je vais en humant l'air, sur le chemin de la colline.

Il est vrai, pourtant, qu'au bord du chemin, parmi l'herbe, dans l'air, les bourdons et les mouches vivent d'une vie personnelle... Et les bêtes elles-mêmes semblent réfléchir, et elles se débrouillent et combinent et supputent pour leur propre compte; et les plantes, si elles parlaient, diraient aussi: Chacun pour soi. — Egoïsme délicieux, en somme! Je souris d'une telle indépendance. Ce jeune printemps doit être anglais, — c'est pourquoi j'ai appelé ma promenade: « footing ».

Je monte le chemin de la colline, et chacun pense à soi. Moi-même, est-ce que j'y échappe? J'aspire à pleins poumons l'air printanier qui m'enveloppe: il me pénètre, je l'accapare. Egoïsme de la vie, égoïsme de l'amour: don total de l'amour, pourtant, et de la vie! Et je sens bien que malgré soi, dans l'harmonie involontaire de l'ensemble, chacun s'offre et se joint à l'autre, et que le tout, merveilleusement uni, est offert encore.

D'un élan suspect mais divin, nous irons vers le sommet de la colline, plus unis que nous ne pensons, — et qu'importent, dès lors, les égoïstes paroles que l'on m'a dites ? Qu'importe même l'échec cruel d'un désir précis ? D'autres, peut-être, se lamenteraient — les sots ! — sans profiter de leur loisir : Vacances d'un souhait trop laborieux, d'une illusion à lunettes, d'un espoir en redingote maigre, qui s'élimine aux coudes, — vacances...

PÊCHE A LA LIGNE

J'aime assez la pêche à la ligne, quand le soleil piquant fait scintiller le dos de la rivière, comme mille et mille petits poissons aux écailles d'or. Il y a des gens qui croient que la pêche à la ligne est un sport bourgeois. Quelle erreur ! Est-il plaisir plus raffiné, plus aristocratique, au contraire, que de laisser mourir au soleil — agonie désespérément sautillante — les petits poissons que l'on pêche ?

Pauvres petites idées, si agiles dans le vague d'une onde un peu trouble, si pitoyables au grand soleil, si essoufflées, et que trop d'air empêche de prendre haleine... Elles allaient, elle allaient, rapides, glissantes, obstinées. Mais la lumière leur est néfaste. Pauvres petites idées, si pitoyables ! Pauvres petites amours, — mortes.

Je voudrais bien souffrir autant que ces bestioles aux écailles brillantes, car il ne faut pas laisser aux bêtes l'honneur de souffrir plus que les hommes. Hélas ! tant de douceur enchante ce printemps ! Pour un amour défunt, tant d'amour naît, qui nous fait vivre ! Il le faut bien. Des voix montent de la rivière, câlines, divines peut-être. Naiades charmantes ! Et, dans l'air pur, ici et là, de tous côtés, l'affectueux appel à ma tendresse ! Tant de ferveur nouvelle, soudain ! Non, l'Amour ne meurt pas ; il change l'objet, — et l'équilibre est rétabli : ainsi l'exige la balance, avec la saine logique d'une bonne ménagère. Et c'est au poids (non pesanté...) de l'amour nouveau, ou c'est au nombre, si grand ici, des neuves tendresses, que l'on mesure l'amour passé. Et j'ai eu tort, tout à l'heure, d'employer le mot « bestiole », ou petite bête.

J'aime assez la pêche à la ligne, quand le soleil brûlant fait scintiller la rivière comme le dos d'un énorme poisson aux écailles d'or. Et j'imaginerais assez volontiers l'Amour comme une rivière, toujours plus large et toujours la même, toujours en marche et toujours à la même place, fixe et mobile, et qui, à son embouchure, est encore à sa source.

Il faudrait souffrir, pourtant. On dit que cela est beau. Et puis, je suis homme... Ces voix câlines, hélas! serait-ce un jeu? — Le rouge me monte... non! le soleil me brûle au visage, malgré mon grand chapeau de paille un peu comique. Comme un enfant trop grand déjà pour ces enfantillages, j'ai quelque honte, je crois, d'être un si simple, si heureux pêcheur à la ligne.

SOMMEIL DU MATIN

Il est agréable, parfois, de dormir tard le matin. Le grand soleil est là, dehors, derrière les volets fermés; mais je m'attarde encore. Demi-sommeil délicieux! Que m'importe de le voir, le soleil, puisque je le verrai? Que m'importe de le voir, puisque je le désire? Que m'importe...

Il en est, ainsi, qui vivent dans l'ombre, loin du bonheur, paisiblement; et l'on ne sait si c'est la foi la plus sublime, ou la paresse, tout simplement, qui leur permet de vivre heureux loin du bonheur...

Je ne veux point méditer sur ces choses. J'écrirai des vers: « Je dors, je dors, je dors, je dors — Je dors encor quand tu te lèves — Et ne veux pas vendre mon rêve — Soleil! pour un peu de ton or. » Je signerai Tricotin. Poussant l'idée, je montrerai un pauvre mendiant qui mendie dans la nuit; passent des dames et des seigneurs, sans lui faire la moindre charité; alors, humble et douloureux, le mendiant tend son vieux chapeau vers la lune,

qui, généreuse, y laisse choir à pleines mains toute une pluie de pièces blanches. — Ça sera très ingénieux et très poétique.

Mais l'heure avance, et je vais me lever. Il suffit. J'ouvrirai la fenêtre toute grande sur le jardin, et la lumière inondera la chambre. Tu viendras, le front clair, merveilleuse, tendant vers mes deux mains tes deux mains blanches!... C'est bien simple.

Hélas! sais-je, au juste, le temps qu'il fait dehors, derrière les volets fermés? — Que le soleil inonde la chambre, où l'ombre, à l'aube, s'attardait! Et tout ne sera qu'éblouissement puis joyeuse certitude, — peut-être...

R.-E. MÉLOT.



A travers la Quinzaine

LES FAITS ET LES IDÉES

Le Peuple et les Poètes démocratiques.

Le peuple, et tout particulièrement la classe populaire que les économistes appellent le prolétariat, tient une place immense dans la pensée contemporaine. Jamais on ne s'est tant occupé de lui. Il n'est guère d'écrivain contemporain qui ne s'efforce de lui plaire, de le peindre, de l'instruire et de l'endoctriner, à moins qu'il ne consacre son art à la petite élite des privilégiés de la fortune ou de la culture, qui occupe l'extrême-sommet de la société actuelle et dont la partie la plus intéressante est faite de névrosés, de malades, d'inadaptés, qui sentent à quel point leur existence s'éloigne de la nature et qui ne respirent qu'avec une affreuse douleur l'atmosphère artificielle dans laquelle le Destin les a plongés. La littérature actuelle apparaît ainsi divisée en trois groupes bien distincts : la petite troupe des perssimistes ultra-modernes, qui sont les derniers, les plus amers et les plus faisandés des romantiques : c'est, en France, Barbey d'Aurévilly, Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, Leconte de Lisle, Verlaine, Huysmans et leur descendance ; en Angleterre Swinburne ; en Italie Gabriele d'Annunzio ; en Belgique tous les poètes de 1880, à l'exception du seul Verhaeren. A côté d'eux, il y a les amuseurs et les peintres de la société mondaine : on range dans cette catégorie presque tous les auteurs dramatiques parisiens de l'heure présente. Enfin, il y a la grande armée des auteurs qui s'adressent au peuple, qui pensent à lui et pour lui, qui se flattent de l'éduquer, de le connaître et d'exprimer les sentiments de son cœur. C'est de ce dernier groupe, et seulement des poètes de ce groupe que je veux parler aujourd'hui. Parmi ces poètes, le plus illustre dans la

littérature française fut Victor Hugo ; et son héritier, de l'avis général, est le Belge Emile Verhaeren. L'Allemand Dehmel, l'Italien Carducci, l'Anglais Swinburne pour la partie de son œuvre qui célèbre la Révolution, et surtout l'Américain Walt Whitman se rattachent au même groupe.

Devant l'œuvre de ces poètes, une question surgit immédiatement dans l'esprit. Cette œuvre fut incontestablement animée d'une inspiration *démocratique*, ... pour quoi n'est-elle pas devenue vraiment *populaire* ?

C'est un fait certain. En dépit d'une propagande intense, en dépit d'une gloire prodigieusement retentissante, en dépit des éditions à bon marché, en dépit de la presse, en dépit des citations, des récitations et des déclama-tions, l'œuvre de Victor Hugo n'a pas pénétré profondément dans l'âme du peuple. Sauf peut-être quelques ouvriers un peu lettrés, qui sont déjà des demi-bourgeois, nul homme du peuple ne chante les poèmes de Hugo, ne cite ou ne récite quelques-uns de ses vers, comme le peuple allemand a chanté et chante encore les chansons de Schiller et de Gœthe. On n'entend ni les petites couturières murmurer ses strophes, ni les apprentis entonner ses odes... Tout compte fait, Hugo est un poète bourgeois, qui a écrit pour les bourgeois et qui a exprimé *un* idéal bourgeois, — celui de la bourgeoisie radicale (1).

Et la même constatation s'impose pour l'œuvre d'Emile Verhaeren. Verhaeren a chanté le peuple avec ses grandeurs et ses misères, il a célébré ses travaux, il a magnifié les travailleurs des ports et des usines, il a héroïsé leurs souffrances, leurs colères et leurs folies ; ses œuvres ont été acclamées dans les « maisons du peuple » ; ses vers sont cités par les voix vibrantes des tribuns, — rien n'y fait. Les vers de Verhaeren ne voltigent point sur les lèvres des femmes et des jeunes gens de la campagne ou de l'usine. On ne les murmure ni dans les chaumières ni dans les mansardes. Verhaeren comme Hugo est un poète

(1) Il fut d'abord, on le sait, bourgeois royaliste. Il devint ensuite bourgeois bonapartiste, et enfin, dans le plein épanouissement de son génie, bourgeois républicain démocrate et humanitaire.

Toutes les considérations que nous notons ici n'entament en rien, cela va de soi, la vive admiration qui est due au génie littéraire des grands poètes dont nous parlons.

démocrate, il n'est pas un poète populaire. Comme Hugo, il est un poète bourgeois, qui a écrit pour des bourgeois et qui a exprimé un idéal bourgeois, — celui de la bourgeoisie radicale.

Eh quoi ! n'y a-t-il rien qui puisse parler au peuple dans la poésie de Verhaeren ? — Dans sa poésie autant et mieux, peut-être, que dans la poésie de Hugo, les accents de révolte, les cris révolutionnaires, les clameurs de colère et « d'impérialisme prolétarien » peuvent, aux heures de fièvre et de combat, toucher vivement les cœurs populaires. D'autre part, dans une partie importante de son œuvre, Verhaeren a célébré sa race, son peuple flamand et quelques-uns de ses instincts caractéristiques ; par là il a mérité une vaste et profonde popularité dans le pays de Flandre et il l'eût, sans doute, obtenue, s'il eût écrit en flamand. Mais ce démocrate flamand écrit en français. Pour le campagnard flamand et pour l'ouvrier des Flandres, qui pourraient lui ouvrir leur cœur, son œuvre est enveloppée d'un voile étranger. Quant aux travailleurs wallons, qui pourraient lire ses poèmes dans le texte original, ils sont d'une autre race, ils ont d'autres désirs, d'autres sentiments, d'autres instincts, et c'est par là que l'œuvre nationale de Verhaeren leur demeure étrangère. Vis-à-vis de l'ouvrier du port, il parle une autre langue ; vis-à-vis de l'ouvrier de l'usine, il porte un autre cœur. C'est donc en vain, pour les classes populaires de la Belgique, qu'il a chanté en accents vigoureux et profonds le sol de la patrie flamande. Il n'est un poète national que pour les bourgeois, — comme c'est pour les bourgeois seulement qu'il est le poète du travail et de la démocratie.

Est-ce donc en vain qu'il a peint en couleurs flamboyantes ces masses populaires qui grouillent dans l'immense cité moderne, ces usines où les engins d'acier travaillent dans la flamme et la fumée comme un peuple de léviathans, — ces gares pullulantes où les trains, enveloppés de vapeur, hurlent et trépident, roulant au fracas tonitruant des ferrailles sur les viaducs métalliques, s'élançant vers le gouffre noir des tunnels, — ces ports géants, où la mer envoie mourir ses houles, où les monstrueux steamers déchargent sur les quais bariolés et bruyants mille produits exotiques aux odeurs sau-

vages ? Au fond, cela ne touche guère l'ouvrier. Lui montrer la beauté tragique de l'usine, du coron, du terril, de la mine ? A d'autres ! Il en voit de trop près, tous les jours, la misère et l'ennui. Assurément il s'y est accoutumé, et cet ennui ni cette misère ne revêtent à ses yeux un aspect épique. Si l'on vient lui en parler avec grandiloquence, il écarquille les yeux. Peut-être, par vanité professionnelle, essaiera-t-il, en se montant le cou, de hausser ses oreilles au niveau de la lyre du chanteur ; mais cela ne durera qu'un moment. Ces objets si merveilleux pour le bourgeois des villes — la mine et l'usine — sont pour lui des objets familiers, dont il connaît à fond la laideur intime et coutumière, et dont la grandeur idéale disparaît à ses yeux sous la grossièreté des détails journaliers.

Nulle peinture emphatique du port, de la fabrique ou de la mine ne touchera le cœur de l'ouvrier. De même nul tableau savamment impressionniste ou réaliste des travaux des champs ne jettera une émotion vraie dans l'âme des paysans. Ce n'est point par ce chemin que le sentiment de la Beauté entrera dans leur poitrine. Comment y pénétrera-t-il donc ? Regardez ! La petite paysanne, le jeune villageois qui s'agenouillent dans l'église du village, croient trouver la Beauté dans les images plus ou moins pitoyables, mais toujours idéalisées des saints et des anges qui décorent l'humble église du hameau. Ils la découvriront peut-être dans le visage délicat et le corps svelte des enfants du châtelain. Ils la sentiront passer dans les récits légendaires que les grand'mères content, par les soirées d'hiver, au coin de la cheminée. Cette beauté est nettement idéale et lointaine, comme les héroïnes des peintres préraphaélites de l'Angleterre ; mais ces figures pures et touchantes, il faut les plonger non dans les légendes mythologiques, mais dans la légende dorée des chrétiens ou dans les légendes populaires du pays natal. Le peuple aime aussi la beauté morale et la force, — Tolstoï l'a très justement remarqué dans son étrange ouvrage : *Qu'est-ce que l'Art ?* ConteZ-lui avec simplicité et très brièvement de grandes aventures, des prouesses de bons géants, des actes héroïques élémentaires, vous lui arracherez des larmes. Enfin, il aime aussi qu'on lui montre la beauté des choses familiales, qui peuvent orner son foyer. Mais dans ce cas, montrez-lui.

celles auxquelles il attache du prix : la table telle que dans la ferme on la dresse aux jours de fête, — les vêtements et les bijoux que les femmes du village portent le dimanche ; mais ne lui montrez pas son étable au naturel, avec les saletés pittoresques que nos peintres et nos amateurs citadins jugent « si savoureuses » à l'œil ; il considérera votre toile avec une curiosité un peu ahurie, et il n'y comprendra rien. L'esthétique réaliste n'est pas son affaire.

L'idéal de l'ouvrier des villes est un peu plus difficile à préciser. Son dimanche, c'est, en hiver, la journée passée au cabaret et le meeting où pérorent les tribuns favoris ; dans la belle saison, c'est la promenade dans la banlieue, le repas sur l'herbe, le verre de bière pris à la guinguette ; ce sont les réjouissances populaires, la foire, le jeu de balle, la partie de quilles, les cortèges, les grandes cérémonies publiques ; c'est aussi le spectacle de quelques sports, courses de chevaux, d'autos, de bicyclettes, football, ascensions de ballons, départ d'aéroplanes, tout cela vu de l'arrière-plan, derrière les rangs privilégiés des bourgeois. Au théâtre, il adore le mélo, où le traître est puni, tandis que le héros, vainqueur ou mourant, reçoit les acclamations dans une apothéose. Le héros de l'ouvrier est, le plus souvent, un enfant du peuple, vigoureux, beau parleur, qui lutte contre les puissants. C'est un idéal romanesque et romantique. Et c'est ici qu'apparaît un point de contact entre l'ouvrier des villes et l'art des poètes qui nous occupent. Encore faut-il que le conflit de l'homme du peuple et des puissants apparaisse comme un combat de la vertu contre le vice ; se contenter de montrer un combat de deux puissances pour la domination, c'est renoncer aux moyens pathétiques les plus sûrs. N'est-ce pas ce que font nos poètes démocrates ?

Et pour en revenir à cette poésie de l'industrie moderne, des mines, des usines géantes et des grands ports de mer, ne faut-il pas dire qu'elle trompe l'ouvrier ? Elle tente de lui faire prendre pour belles les choses qui lui sont désagréables ou odieuses, son enfer quotidien. Elle l'y replonge aux heures où s'éveille en lui le rêve de beauté, au lieu de l'en tirer pour le conduire sous les bosquets sacrés ou dans la nature vierge. Et c'est mensonge, car l'ouvrier sincère dira que l'usine est laide, que le coron

est laid. C'est le bourgeois qui a intérêt à ce qu'on les trouve beaux. Le bourgeois ne travaille ni dans le fond de la mine ni dans la chaufferie des steamers ; il n'en subit pas les horreurs, il en goûte paisiblement l'utilité. Il vit dans la maison confortable où il n'a qu'à tourner quelques clés pour se procurer la lumière électrique ou la flamme du gaz. Il vit sur le pont supérieur du navire et dans les cabines de luxe. Il peut raisonnablement et en toute tranquillité admirer les puissantes machines qui œuvrent si bien, la vigueur magnifique et le courage des travailleurs. Lui seul peut goûter sans arrière-pensée la beauté de ces choses terribles. Voilà pourquoi les poètes de l'industrie moderne, tels que Walt Whitman et Verhaeren sont essentiellement des poètes bourgeois, vantés par les bourgeois de l'ère capitaliste où nous vivons. Ils sont le verbe du capitalisme industriel et non celui de l'imagination populaire.

Il y a plusieurs groupes dans la classe capitaliste. Le groupe le plus élevé, le plus raffiné, goûte modérément cette poésie. Certes, il en admire la puissance et l'originalité. Il y découvre aussi, avec un certain intérêt, une peinture vivante des grandeurs de l'industrie et de la vie laborieuse de l'ère capitaliste. Mais on y coudoie de trop près le monde des ouvriers, des esclaves et des domestiques, on y a mauvais ton, on y est incorrect et brutal !... Ce groupe, qui exploite de loin le travail de l'ouvrier, garde les distances avec soin et aussi avec un peu de dédain...

Le groupe radical exploite de plus près le travail de l'ouvrier ; il comprend la plupart des chefs d'industrie, leurs associés et leurs principaux sous-ordre. Il comprend aussi les croyants du progrès et les hommes d'affaires qui exploitent l'idéalisme et la puissance politique des ouvriers. Il fraternise avec ceux-ci ; il affecte la camaraderie et l'intimité. Systématiquement il emphatise leur travail, leur effort, leurs vertus ; il nie leurs tares et leurs tristes insuffisances. Il a du reste intérêt à les nier pour flatter le prolétaire.

C'est le groupe radical qui épouse avec enthousiasme la poésie des Walt Whitman et des Verhaeren. Cette poésie chante sa pensée, son action, ses intérêts : elle magnifie sa mentalité. Dans cette poésie, il retrouve ses

violents instincts d'impérialisme, son activité conquérante, sa brutalité, sa grossièreté, avec son amour du colossal, du faste pesant et aveuglant, de l'essor emphatique, avec son culte des forces brutes, de la richesse conquise, avec la religion du progrès matériel et de l'athéisme, avec l'admiration un peu béate de la Ville et de ses merveilles...

Ce groupe-là marche à l'avant-garde de notre civilisation. Il est le plus bruyant et le plus batailleur ; il ne cesse pas de battre le tambour et d'agiter des drapeaux. Il a de grands défauts, il a aussi de très grandes qualités. A vouloir marcher toujours et sans relâche au pas de course, il n'évite pas certaines fondrières. Il faut que d'autres contiennent sa fougue et corrigent ses erreurs. Mais sans lui, marcherait-on du train que l'on marche, avec cette persistance et ce courage?...

C'est ce monde-là qui est le véritable public des Whitman et des Verhaeren. Leur poésie est son chant triomphal. Elle scande sa marche en avant. Elle célèbre ses fastes et ses héros, et cela est, en somme, très beau.

IWAN GILKIN.

LES PEUPLES ET LA VIE

LA FAMILLE EUROPÉENNE

Depuis quelque temps les journaux allemands se livrent aux plaisirs de l'enquête sensationnelle. L'un d'eux adressait récemment aux principaux médecins de la Germanie des questions sur l'âge de la cinquantaine, et de l'ensemble des réponses il semblait résulter que l'homme portant un demi-siècle sur ses épaules était le plus apte au combat vital. Une autre fois on questionna les artistes, les littérateurs, les savants sur leurs superstitions favorites. Enfin le *Berliner Tageblatt* vient de demander à sept écrivains d'Allemagne, de France, de la Grande-Bretagne, de la Suède, de l'Italie, de la Bulgarie et de l'Autriche quelques indications sur la vie de famille dans leurs pays.

L'enquête vient à son heure, quand de tous côtés, semble-t-il, les liens de la famille se relâchent sous l'action de la vie moderne, active et turbulente; qui en nous donnant les moyens de vivre avec plus d'intensité et de rapidité, nous enlève en même temps quelques-unes de nos joies les plus chères et les plus légitimes.

Le *Berliner Tageblatt* a interrogé en Allemagne M. Otto Ernst, un des écrivains qui se sont le plus occupé des questions de la famille et à qui l'on doit un roman sur l'éducation, *Assmus Semper*. Nous ne résistons pas au plaisir de traduire le début de sa pittoresque interview.

« Le patriarche est assis, les pieds dans ses pantoufles, son bonnet grec sur le chef, et vêtu de sa robe de chambre usée qui ne ferme pas sur le ventre; il est assis dans une vieille chaise-longue dont le style ne s'accorde pas avec les meubles de peluche et de fantaisie qui l'entourent. Il fume dans une longue pipe, un mauvais tabac, et il lit son journal du matin. La mère aux gros traits, aux cheveux frisés est vêtue d'une robe qui emprisonne mal sa volumineuse personne et d'un tablier qui a déjà trop servi; elle rince des langes et des maillots dans une cuvette. Le dernier des quinze enfants est couché dans un berceau et crie, l'avant-dernier est accroupi sur un vase de nuit et grignotte un gâteau au miel, dont il se barbouille le visage, le troisième déchiquette à loisir la blouse de soie neuve de sa sœur, le quatrième arrache au cinquième une copieuse touffe de cheveux et le paie d'un coup de dent, le sixième tempête parce qu'au milieu d'un tel vacarme il lui est impossible d'apprendre ses lettres, la septième joue du piano, le huitième brûle les boucles de ses cheveux, afin que cela empeste convenablement autour de lui; le reste se livre à d'autres occupations qui sont analogues au fond, tandis qu'une odeur de choux s'exhale de la cuisine. Soudain le père se lève de sa chaise-longue, il est furieux, il va chercher dans un coin bien connu de la chambre son roseau et tape dans le tas, au hasard; la mère prend parti pour les enfants, une dispute éclate entre les parents, le vieux monsieur endosse sa redingote, prend son chapeau et sa canne, claque violemment la porte derrière lui et s'en va boire au cabaret. A midi, il revient repentant, parce qu'il y a du chou vert et du lard. Trois quarts de livre de lard lui échoient, un

quart seulement est distribué à la famille. Il dort pendant trois heures après son dîner, et naturellement il ronfle comme un cyclope. Puis toute la famille avec chapeau haut de forme, porte-cigarre en écume, redingote à pans, plumes de héron, pleureuses, boîtes de botaniste, filet à papillon, voiture d'enfants, biberon, etc., s'en va en rang d'oie vers le cabaret où il y a ce soir un concert. Le *pater familias*, comme il s'intitule lui-même en ces jours d'humour, trouve un second pour les échecs; les dames font du crochet et causent avec leurs voisines de morale et de flanelle, et à dix heures tout le monde est dans les draps. Le vieux monsieur ronfle comme un mastodonte. »

Le tableau est spirituel. Il nous rappelle les plus beaux temps des Biedermayer. Mais hâtons-nous de le dire, pour éviter une équivoque, ce n'est pas sous ces couleurs que M. Otto Ernst nous décrira la famille allemande. Il ne nous livre cette esquisse que pour nous rappeler la scène amusante que se plurent à peindre les humoristes. Tel n'est pas son sentiment à lui, car il estime qu'il y a en Allemagne d'autres pères de famille que ce vieux monsieur qui ronfle comme un mastodonte, d'autres femmes que celles qui préparent la soupe aux choux et les plats au lard, d'autres enfants que ceux qui se livrent aux petits exercices énumérés plus haut. Nous le croyons facilement.

Les opinions de M. Otto Ernst sont optimistes. Il croit à l'existence de familles parfaitement unies, il croit qu'il existe encore en Allemagne beaucoup d'hommes et de femmes qui se marient par inclination et sans aucun but intéressé, qui entreprennent la lutte pour l'existence sans autre capital que leur santé et leur courage. Ce sont des affections raisonnées, plutôt que des passions nées du fameux « coup de foudre », ce sont des amitiés solides qui résistent aux orages de la vie, avec d'autant plus de force qu'elles sont plus profondément enracinées.

Il est possible qu'il y ait encore certains pères de famille qui exercent autour d'eux une sorte de despotisme, mais ils sont une minorité. C'est un point sur lequel M. Otto Ernst se fait un devoir d'insister, de crainte qu'on ne doute de la culture de sa race. Il nous dit avec complaisance que l'Allemagne est aussi éloignée de la

tyrannie masculine de l'Orient que du féminisme de l'Occident. L'Allemand moderne considère la femme comme un être de valeur égale à la sienne, et il se réjouit, par exemple, de l'entendre porter sur Nietzsche ou sur Wagner des jugements qui prouvent ses connaissances et le niveau très élevé de son esprit.

L'Allemand comprend que c'est vis-à-vis de ses enfants qu'il doit accomplir le plus sacré de ses devoirs. Il est donc indispensable que le père et la mère se mettent d'accord sur la manière de les élever. Quel sera ce mode d'éducation? M. Otto Ernst va nous répondre: « Il sera aussi éloigné de la tyrannie patriarcale que de la ridicule anarchie aujourd'hui à la mode. » Le père de famille ne songe pas à imposer à son enfant une profession contraire à ses goûts. Il lui laisse la liberté de ses idées et de ses croyances, du moment que ces idées et ces croyances ne nuisent ni à lui ni aux autres. Si un fils oppose de bonnes raisons à son père, ce dernier ne s'irritera pas de voir une volonté s'opposer à la sienne. Au contraire, il se dira en lui-même: « Voilà un gaillard qui fera son chemin. »

Enfin, M. Otto Ernst s'applique à venger la famille allemande du reproche de ridicule et de banalité qu'on lui adressa parfois. « Elle préserve de la banalité au lieu de l'engendrer, affirme-t-il. » Et il ajoute: « Je connais des familles où le soir, autour de la table, tandis que chacun parle des travaux du jour, chacun aussi a le sentiment qu'on n'est pas mieux au Palais de Potsdam, et se dit: « J'aime tous ceux qui m'entourent, et tous ils » m'aiment aussi. »

M. Otto Ernst est trop pénétré des qualités de la famille allemande pour ne pas terminer par quelques phrases qui aillent au cœur. Le père de famille peut se dire, d'après lui: « Si ces sept, ces dix-sept ou ces vingt-sept personnes qui me connaissent avec tous mes défauts et toutes mes faiblesses m'aiment, si mon départ peut causer pour eux un vide éternel, je ne suis donc pas tout à fait indigne de la vie. Et si je ne puis étendre à d'autres que les miens les bénéfices de mes forces, de mon courage et de ma joie, il y a cependant une fière et très haute pensée à me dire que le plus pur et le plus profond de mes ardeurs rayonnent sur sept enfants, peut-être sur

quarante-neuf petits-enfants et peut-être encore sur trois cent quarante-trois arrière-petits-fils et ainsi jusqu'à l'infini. »

Nous ne pouvons qu'applaudir à cet optimisme de l'écrivain allemand, mais nous regrettons de ne pas rencontrer cette confiance chez le littérateur anglais que le *Berliner Tageblatt* a questionné sur l'état de la famille dans le Royaume-Uni. Ce littérateur n'est autre que Bernard Shaw. On peut s'étonner du choix qui a été fait de cet ironiste pour répondre à une question qui ne demandait que de l'observation et la connaissance pratique des choses.

« En Angleterre, la vie de famille n'existe qu'à peine, affirme l'auteur de *Candida*. Les hommes passent les trois quarts de leur temps hors de la maison, soit au travail, soit sur la route qui y conduit, au club ou au cabaret. Pendant le dernier quart, ils dorment ou mangent généralement. Les enfants sont à l'école, en courses ou bien ils jouent dans la rue. »

Voilà. Le jugement est catégorique, et M. Bernard Shaw ne songe à y apporter aucune restriction, car il ajoutera bientôt que la valeur de la vie familiale est nulle et que les petites familles dont les membres vivent très unis entre eux portent les plus mauvais fruits, tandis que les grandes familles exemptes de sentimentalités sont les plus heureuses. Pour M. Bernard Shaw, le mariage et la famille ne doivent être considérés aujourd'hui que comme des « accidents » économiques. Il est inutile de perdre son temps à scruter ce phénomène, car on ne pourrait étudier utilement sa véritable nature et sa direction que dans une société où toutes les classes pourraient s'unir entre elles par le mariage. Les opinions de M. Bernard Shaw sont, on le voit, toutes subjectives ; nous lirons d'autres appréciations, plus près de la réalité des choses pour nous instruire des conditions particulières de la vie de famille en Angleterre.

Le journal allemand a interrogé M. Pierre Véber sur la famille française. On pourrait s'étonner du choix d'un vaudevilliste pour décider d'une aussi grave question, mais outre que M. Pierre Véber a écrit aussi des comédies très observées, qui lui font dans la littérature dramatique une double physionomie, il nous confie des

choses si sensées et si exactes qu'on ne regrette pas de l'écouter.

Après nous avoir répété cette vérité qu'il ne faut pas jugé de la société française par les romans et les comédies qui nous viennent de Paris, il insiste sur les racines profondes de la vie familiale en France, et c'est avec raison qu'il ajoute qu'une statistique précise ne prouverait pas que le plus grand nombre des ménages désunis se comptent dans le pays de Madame Bovary.

Les liens de famille sont si puissants en France que le divorce lui-même ne peut les rompre ; il y a des mauvais maris qui sont d'excellents pères de famille, et il y a des épouses frivoles qui sont des mères de premier ordre.

La présence de l'enfant exerce d'ailleurs la plus salutaire influence sur les relations des époux entre eux. M. Véber rappelle ce mot de la sagesse populaire : « Il n'y a de querelles que dans les ménages sans enfant. » En effet, si le mari et la femme s'oublent parfois devant les domestiques, « ces ennemis muets qui nous servent », s'ils laissent échapper des paroles imprudentes devant les amis qui seront peut-être demain des indifférents, ils s'observent lorsque l'enfant est à côté d'eux. C'est la grande innocence qui impose le respect.

Et j'aime encore cette idée développée avec talent par M. Pierre Véber que le divorce ne peut rien en France contre le mariage, car la famille, un moment divisée, se reforme en deux tronçons pour veiller sur le sort de l'enfant.

Enfin la patrie est encore un lien qui attache le Français à la famille ; il ne s'expatrie qu'avec peine, et lorsque les nécessités de l'existence l'y oblige ; il revient avec amour vers le pays où il est né, où vivent les siens, où il retrouve les chaudes et vibrantes amitiés de la famille.

J'estime que la réponse de M. Pierre Véber est la plus belle, la plus émue et la plus haute, celle qui vient du cœur et de l'esprit, elle est l'expression de ce noble peuple de France où les sentiments sont aussi vifs que la culture est profonde.

M. Max Brod, un romancier autrichien, nous parle ensuite de la famille dans son pays. Ce sont des considérations générales, parmi lesquelles il en est d'intéressantes comme celles-ci que nous cueillons au hasard. La

vie de famille a traversé une crise il y a dix ans environ. Aujourd'hui cette crise est passée. S'il existe encore des divergences de vues entre le père et le fils sur des questions de morale, de politique ou d'art, on est de plus en plus persuadé que la famille « n'est pas une chaire, un forum où on se livre à des combats théoriques ». Notre jeune génération se débarrasse de plus en plus des théories de Nietzsche. « Nous sommes prêts, dit M. Max Brod, à répondre au conseil de Nietzsche : « Soyez dur » par ces mots : « Soyez doux ». Le temps des « braves gens », comme on disait au siècle passé, pourrait bien revenir. Les opinions de l'écrivain viennois sont optimistes. Il rêve d'un pays d'Arcadie, où les plus nobles sentiments reflouriraient sur la terre, et la famille autrichienne lui paraît celle qui est la plus apte à réaliser cet idéal.

M. Weiner von Heidenstamm, le principal écrivain de la Suède contemporaine, s'exprime à son tour. Il nous révèle la curieuse psychologie du Suédois issu d'un peuple forestier, habitant un pays où les distances sont grandes, où cependant tous les éléments de la nation se comprennent et s'aiment comme les membres d'une grande famille. Il nous parle de l'esprit de liberté et d'individualisme qui anime cette nation. Les Suédois ont une vieille culture aristocratique, ils en ont une plus ancienne encore qui est démocratique. La démarcation entre les différentes classes de la société ne se remarque qu'à peine. Au foyer intime, dans le cercle familial, qu'ils aiment et qu'ils embellissent, l'homme et la femme se sentent des égaux et ils traitent leurs enfants comme on traite de jeunes frères. « De tous les peuples du Nord, affirme M. Weiner von Heidenstamm, les Suédois sont les plus idéalistes et les moins décadents. »

M. Petko Theodoroff nous parle de la maison bulgare, famille encore un peu primitive d'un peuple en formation qui a longtemps lutté et souffert, et que sollicitent souvent d'autres tendances que les nôtres.

La mère bulgare réserve toutes ses tendresses pour le fils aîné de la famille, car c'est lui qui d'après la loi du pays doit remplacer le père au foyer. Souvent des conflits s'élèvent entre la mère et sa bru, cette étrangère qui doit régner sur le cœur de son enfant et par suite sur

tous les autres membres de la famille. Mais ceci n'empêche pas que le cercle de l'intimité soit très resserré. Tous se retrouvent à la table commune, et ils retranchent leur courage dans une mutuelle affection. Si l'un d'eux est absent, sa place est maintenue, comme s'il devait venir. Le vieux père jouit des plus grands honneurs; devant lui, le fils même marié n'allumera pas une cigarette, et il n'aura garde de l'interrompre. Le père et le fils, ces hommes rudes et silencieux, nourrissent l'un pour l'autre des sentiments de tendresse, mais leur amour ne s'exprime jamais ni par des paroles, ni par des signes extérieurs.

Enfin M. Sem Bonelli, l'auteur dramatique italien qui fit représenter avec succès des pièces comme *l'Amour des Trois rois*, *la Beffa* et *Rossmunda*, envoie au journal allemand une originale réponse, que nous traduisons en entier :

« Le caractère passionnel de notre race nécessite chez nous une étroite fusion de la famille; c'est pour cette raison que nous n'avons en Italie ni les avantages ni les désavantages du divorce. Il faut que nous voyions dans l'amour la marque de l'indissolubilité afin que notre cœur ait, en quelque sorte, une règle précise pour l'avenir de nos enfants, et pour la tranquillité des sens. En effet, la famille italienne est liée à des principes chrétiens et à des principes romains, parce que nous sommes plus romains qu'on ne le pense. Les devoirs du père de famille sont si importants chez nous qu'ils réclament parfois d'énormes sacrifices. Quand le père meurt, la responsabilité tombe sur les épaules de l'enfant aîné, même si c'est une fille. C'est ainsi qu'en Italie il y a un grand nombre de jeunes filles qui se consomment lentement en sacrifiant toute leur existence à leurs jeunes frères. Beaucoup de ces jeunes filles végètent ainsi au foyer domestique. Il faut remarquer aussi qu'en Italie la famille présente divers aspects selon les diverses régions; les liens de famille les plus étroits existent dans le sud; ils sont moins intimes dans le nord où la conception de la liberté personnelle est plus grande et plus morbide. La femme italienne est une mère très tendre, une amante très douce. En Italie, l'amour est encore magnifié par le sacrifice, ce qui a disparu depuis longtemps chez les autres peuples.

Pourtant, l'influence de la France rend la femme italienne plus frivole, et l'industrie enlève trop de jeunes filles à la maison familiale; la civilisation moderne dessèche en Italie aussi, inexorablement et lentement, les plus pures sources de la famille. »

Voici exposés des aperçus intéressants sur la conception de l'idée de famille, telle qu'elle est comprise actuellement dans quelques pays d'Europe, aperçus originaux parfois, souvent brillants, où des écrivains notoires ont exercé leur éloquence. Peut-être l'ont-ils trop exercé, et voulurent-ils quelquefois se parer de trop de littérature. La famille est une chose très simple; elle est liée aux destinées de l'homme, à son bonheur et à son développement intellectuel et moral. Son existence n'est pas en péril. Tout au plus sa conception subira-t-elle quelques modalités, ce sera un progrès plutôt qu'une décadence.

ATHUR DE RUDDER.

LES VIVANTS ET LES MORTS

La Princesse de Salm.

Dans l'affaire des bandits tragiques qui, en automobile, semèrent pendant longtemps l'épouvante en France, des Belges se rendirent célèbres. Puis, il y eut l'aventure prodigieuse de Nestor Wilmart. Ensuite, un déserteur du régiment des guides, Duvignon, « s'illustra » à Paris par un fait criminel et lâche. Mais, depuis le silence régnait. Je désespérais de trouver encore des enfants de notre pays dignes de retenir mon attention. Et voilà que Marie-Henriette-Sidonie Mestdagh, de Mooregem-lez-Audenarde, épouse Van Marcke, comtesse de la Marck, princesse de Salm vient, en se faisant arrêter, de me fournir le type — ou la typesse, si vous voulez... — d'aventurière dont je pourrai parler. César n'a-

t-il pas dit que les Belges sont un peuple des plus remarquables, des plus valeureux? De tes enfants, sois fier, ô mon Pays!

Loin de moi l'intention de vous raconter des choses inédites sur la vie de la fausse princesse de Salm. Les journaux l'ont suffisamment décrite, et je ne puis évidemment que vous répéter ce que moi-même j'ai pu lire dans les faits-divers quotidiens. Je n'ai pas non plus l'humeur de railler les pauvres hommes qui, poussés par les désirs amoureux, dépensèrent des trésors en objets de luxe qu'ils déposèrent, humbles et fascinés, aux pieds de Marie-Henriette-Sidonie. Je compâtais, en bon style français, à la déconvenue de l'excellent Monseigneur d'ici et à la désillusion de cet autre prince de l'Eglise, Mgr Journe; je m'en voudrais même de tirer la conclusion malveillante que c'est toujours par la naïveté des évêques et des prélats, que les plus téméraires aventuriers réussissent à en imposer au monde; je dirai même qu'il est tout naturel que, ne soupçonnant pas l'existence du mal, ils se fassent tout bonnement prendre aux filets des astucieux et des méchants.

Non! je n'avancerai rien de tout cela. Je me propose simplement de défendre, ici, à propos de la princesse de Salm, les romanciers et les dramaturges.

Eh! mon Dieu, oui; si un écrivain avait imaginé le récit que je vais vous faire, de quels sarcasmes, de quelles railleries, de quelles critiques, de quelles méchancetés ne l'aurait-on pas poursuivi:

Il était, dans un petit village des Flandres, une jolie fille qui répondait au doux nom de Marie; dès son jeune âge, sa mère, son père — garde-champêtre —, les amis et tous ceux qui l'approchaient ne cessaient de lui répéter qu'elle était belle et intelligente; elle grandit avec la conviction de sa supériorité et sa vanité, son orgueil furent bientôt excessifs; elle dédaignait les humbles villageois qui lui exprimaient, les soirs de fête, leur admiration et leur amour; elle avait de son avenir une haute conception; elle s'imaginait que sa beauté, sa fraîcheur et son esprit lui assuraient un bonheur incommensurable. Lasse d'espérer le prince charmant de ses rêves, elle finit par épouser un pianiste de la ville, une sorte d'artiste, un homme qu'un peu de gloire et de talent auréolait ou

ennoblissait. Elle quitta, fière et hautaine, le petit village où elle avait régné et s'en alla au loin cacher la médiocrité de son bonheur. Mais la bohème ne charma pas longtemps son esprit vaniteux. Décidée à conquérir, coûte que coûte, le rang que sa jeunesse et ses qualités lui assignaient, elle amena, par des promesses ou des soumissions voluptueuses, son faible mari à tenter de l'élever par des moyens malhonnêtes. Elle connut l'amertume des prisons, le silence triste des cachots. A sa sortie de l'ombre, elle était métamorphosée. Le haine de l'humanité lui était entrée dans l'âme. Le peu de penchant qu'elle avait ressenti pour son faible compagnon s'était évanoui devant sa maladresse à la rendre riche et honorée. Marie, écœurée par son infortune dont elle accusait la fatalité, voulut boire à la coupe du plaisir, de tous les plaisirs. Son mari, en divorçant, lui rendit la liberté.

Et la jeune femme, un jour, rencontra le protecteur riche qui, sachant le prix de sa beauté, de ses faveurs amoureuses et de son esprit original, lui assura le pain blanc, le gîte doré pour... tout le reste. Marie, grande entretenue, savoura l'ivresse de la joie, la griserie de l'amour, la variété des voyages. L'Allemagne, la Hongrie, la Suisse, l'Italie, la Hollande, les Indes lui firent fête. Le luxe empêchait sa jeunesse et sa fraîcheur de se faner. Le bonheur d'être enfin presque une grande dame lui donnait le charme et l'attrait des princesses. Son amant la quitta ; elle passa de ses bras dans ceux d'un autre, et ainsi de suite. Et tant d'hommes l'appelèrent leur déesse, leur princesse, leur reine qu'un jour, Marie, seule une fois encore, inconsciemment, se baptisa comtesse. Un homme la rencontra et lui offrit un hôtel. Mais, lasse de sa vie de hasard, la jeune femme voulait rentrer dans la vie droite et honnête ; celui qui l'aimerait l'épouserait ; il lui fallait une apparence d'état-civil — une invention des hommes pour ennuyer les jolies femmes — et une dot ; l'état-civil, Rome promit de le lui créer en prononçant le divorce d'un mariage... fictif ; restait la dot ! Un notaire, pressenti, eut le tort — qu'il se repente et qu'il expie — de vouloir vérifier les droits à la richesse que faisait valoir l'héroïne. Elle dut fuir. Son espoir de pureté morale sombrâit. Elle ne désespéra pas, pourtant. Devenue princesse, elle se fiança à Paris,

elle se fiança plusieurs fois, à plusieurs hommes en même temps ; elle voulait devenir une femme honnête et qu'on respecte et, en prenant quelques fiancés de choix, elle espérait bien en garder un pour de bon. L'un d'entre eux, pendant que Marie se préoccupait de se créer une dot, sentit son amour fléchir, eut des doutes et la fit arrêter...

Eh bien ! si un romancier vous avait conté cette histoire, vous auriez haussé les épaules et vous l'auriez accusé de manquer à toutes les lois de la vraisemblance et de la mesure. Nous oublions, en général, que les faits de la réalité dépassent de beaucoup les inventions que les écrivains osent se permettre. Quand nous lisons un livre nous raisonnons, et nous concluons aisément que les choses décrites ne seraient pas survenues dans la réalité ; nous nous mettons à la place des honnêtes gens, et, comme en général ils sont dupés, nous estimons que nous ne serions pas aussi ridicules qu'eux. Et, pourtant, qui sait, nous le serions peut-être davantage.

L'histoire de la princesse de Salm m'inspire de la pitié, non pour ses dupes — toutes riches et vivantes — mais pour elle. Cette jolie femme — la beauté n'est-elle pas une suprême et sublime excuse en ce monde de laideurs physiques et morales ? — avait la vanité des grandeurs, la folie de la richesse. Au fond, elle fut probablement la victime de ceux qui l'éduquèrent et qui ne lui enseignèrent peut-être pas suffisamment l'art de vivre humblement et d'être heureux de son sort.

Si j'étais Américain et millionnaire, j'offrirais ma main et ma fortune à cette malheureuse. Je lui ferais oublier — avec quel amour et quelle sollicitude — le geste abominable de celui qui, après lui avoir dit : « Je vous aime ! » la fit arrêter. Je ne veux retenir que ce détail de toute l'aventure de Marie-Henriette-Sidonie, princesse de Salm, et je suis honteux pour le genre masculin qu'il existe des hommes capables de ne pas reconnaître un « caractère sacré » à celle qui a entendu leur aveu d'amour.

Las ! on ne sait plus aimer ; que doit penser Marie-Henriette-Sidonie des hommes, des hommes de France, s'entend ? J'en rougis pour eux.

Philippe d'Orléans.

C'est très ennuyeux aussi, cette histoire-là. Car enfin, Philippe d'Orléans se fait passer pour Belge, habite en Belgique, et voilà que son procès va se plaider à Bruxelles. Je sais bien que ce n'est qu'une affaire de Roy, qu'un scandale princier, mais enfin qui donc demandait à ces gens illustres de laver leur linge souillé chez nous ? Ils nous compromettent, ma parole, et nous éprouvons le besoin de l'affirmer, de le répéter.

Et pourtant, c'est profondément injuste.

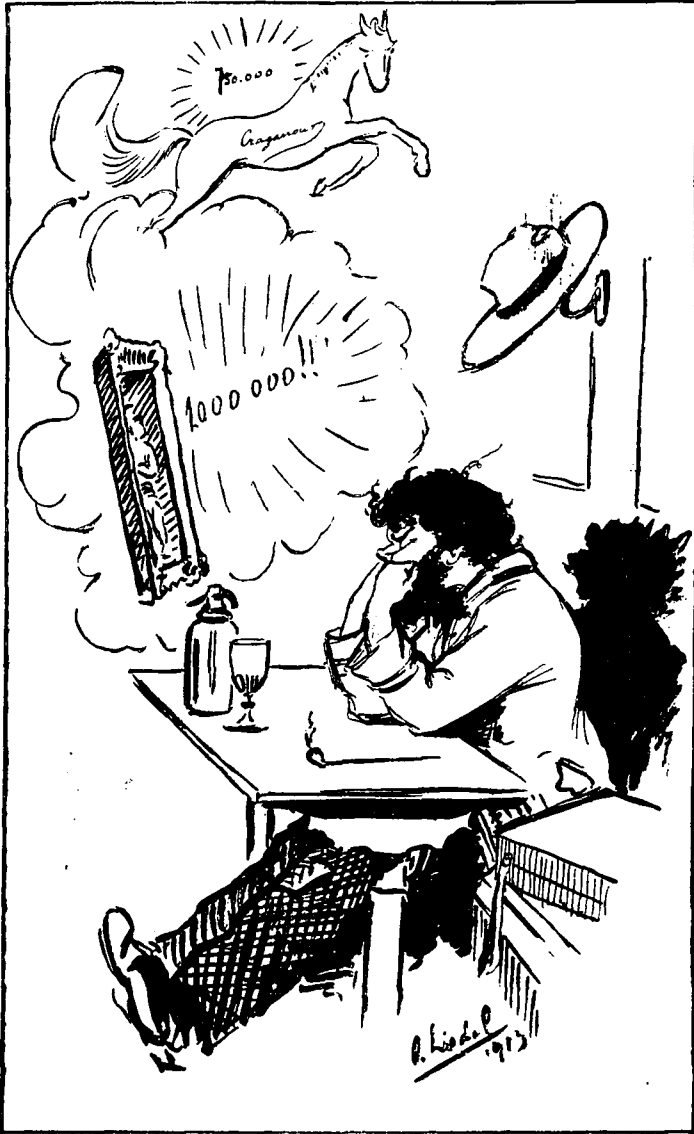
Quand M. Durand, marchand de bières dans la ville basse, ayant fui le domicile conjugal, s'en fut habiter Ixelles avec ses tonneaux et ses camions, qui donc s'en inquiéta ? Quand M^{me} Durand, vexée de coucher toute seule toutes les nuits comme une veuve et n'ayant même plus un tonneau pour y noyer ses pleurs ni un garçon brasseur pour la consoler, s'aperçut que ce qu'il regrettait dans l'absence de son mari, c'était la jouissance de ses revenus, qui donc, je vous en prie, s'en préoccupa ? Nous sommes d'une indiscretion qui flaire la mauvaise éducation quand il arrive de petits incidents de cette nature dans la famille d'un prince, d'un Roy ou d'un candidat très vague à un trône supprimé. Nous devrions apprendre à nous taire. Les malheurs domestiques de ces gens-là ne nous regardent pas. Vais-je m'occuper de ce que fait la voisine que le hasard octroya à ma solitude célibataire ? Entrez-vous chez votre docteur pour voir ce qui se passe chez lui, ou oseriez-vous émettre des réflexions sur la conduite du simple boucher qui coupe la viande de l'autre côté de votre rue ? Comment voulez-vous que les ménages princiers marchent convenablement si tous les gens de la terre affectent à leur intention des allures de belles-mères acariâtres ?

Laissons Philippe d'Orléans se débrouiller avec Madame son Epouse. Il a assez d'ennuis comme cela, ce pauvre garçon. Sa bourse va saigner. Plaignons-le, car c'est encore une victime des femmes.

MAURICE GAUCHEZ.

PERPLEXITÉ

(Le cheval *Oraganour* a été vendu 750,000 francs. La *Bethsabée* de Rembrandt a été adjugée 1,000,000 de francs.)
(*Les Journaux.*)



— Abandonnerai-je l'Art pour l'Élevage ?...

(Dessin de OSCAR LIEBEL.)

LES GENS DE PARIS

Une chaleur intempestive tient Paris. Cela n'empêche pas les députés de palabrer, foule grouillante et noire, sous M. Deschanel sec (l'heureux homme!), gris (le veinard!) et dédaigneux. Mais qu'importe la politique!... Ces députés sont du Midi... c'est le secret de leur résistance à une canicule prématurée et qui ne trouve d'excuse que dans le dévêtement aimable et progressif des femmes. Ce manteau de feu est tombé sur Paris comme il dut tomber autrefois, j'imagine, sur Sodome et Gomorrhe. Et cependant, on soupe encore à la *Perle*, et le *Hanneton*, comme le veau, est toujours debout!...

Asseyons-nous à quelqu'affraîchissante terrasse, loin des combats des unifiés contre les projets militaires, évitons le hanap sans grâce qu'un garçon nonchalant vient d'emplir de Saumur gommé, et laissons parler ce vieux bavard de René Chambry, qui conte des histoires légères. Nul comme ce Belge glabre et flegmatique n'a l'art de les distiller, sans rire, sans geste, sans que bouge un muscle de sa physionomie. Nul comme lui ne sait, à défaut de vieilles, en inventer de neuves. Et nous songeons, tandis qu'il parle, tandis que Paris passe, moite, inondé, suant, tandis que les filles décoratives semblent poser comme avec crainte le pied sur cet asphalte brûlant, à ces milliers d'histoires sans auteur, sans origine, que les hommes, pour oublier la vie, se racontent, se répètent, propagent et commentent, cette innumérable série de blagues gaillardes, au truculent comique desquelles résistait seul Henri Brisson, et qui, agitant qui des juifs, qui des curés, qui des mariés nouveaux, continuent, à travers le temps, le *Décameron* de Boccace, et, des confins du monde à Paris hospitalier qui les consacre, voltigent sur les lèvres des hommes, allument le rire aux fins de repas, aux parlottes de café, — et, réunies, rédigées avec esprit par quelque Bachaumont du poinçonnage, assureraient au plus reculé des avenir de la joie... pour l'éternité. Oh! je ne songe pas à les exalter toutes! Il en est de plates et de vilaines. Mais il en est aussi qui re-

nouent heureusement la tradition des vieux conteurs... Armand Silvestre s'en était approprié quelques-unes. Mendès en a lyrisé d'autres. Courteline en a pris... Les plus belles, comme les plus belles chansons, sont demeurées orales. Qui donc les écrira, quitte à les faire éditer en Hollande, pour éviter de troubler le magistral repos de M. Béranger en France ou de M. Woeste en Belgique?

Un avocat de Bruxelles, qui dissimule sous le pseudonyme bien connu d'Adoré Floupette une façon de Grécourt en prose, m'a fait don récemment d'un livre bien curieux. C'est un petit in quarto relié avec soin, lourd de cinq cents pages de hollande manuscrites, et datant de 1802. Un lettré de cette époque brillante, et sans doute indifférent à ses gloires, prit soin de transcrire avec amour, d'une écriture menue dont l'encre a à peine pâli, tous les « vers piquans et gaillards tirés des cabinets secrets des sieurs de Sigognes, Regnier, Motin, Berthelot, Maynard et autres des plus signalez poètes... » C'est là une relique véritablement précieuse; car la plupart des petits maîtres dont voici les noms sont tombés dans l'oubli. Ils ne manquaient pas de verve, cependant!... Mais laquelle!... Pas une de ces petites pièces, bien dans le goût et la manière du temps ne saurait être reproduite, car elles appellent tout par leur nom, les gaillardes, et je ne vois dans les lettres modernes que tels poèmes attribués à M. Edmond Haraucourt pour les dépasser en elle pas du tilleul éventé ?..

Au moins, grâce à mon amateur inconnu, qui n'a rien laissé dans son livre de nature à le décéler, ne sont-elles point perdues. Celles de notre temps périront de mâle mort... à moins qu'en effet, dans le silence secret de son studio quelque contemporain soucieux de désopiler les rates à venir ne s'occupe à les rédiger. Si ces lignes, par hasard, lui tombent sous les yeux, qu'il me demande l'adresse du bon René Chambry : je lui donnerai en même temps, et par là même, du travail pour quatre vies d'homme.

René Chambry, à la terrasse de chez Mollard, cependant que Paris défaille, conte une histoire rafraîchissante. C'est celle de Sir Arthur Pinkerton, baronnet, qui, assis comme nous à une devanture de bar, place du Hâvre,

suit d'un œil amusé le manège amoureux des filles. L'une d'elles, dont le visage évoque agréablement le style de M. d'Esparbès, tant il a de couleur, s'approche de cet insulaire et lui fait d'aimables invites. C'est l'hiver, la terrasse a des braseros; le ciel est lourd et noir... La dame est blonde et grasse, ce qui est une manière de rareté, depuis que M. Poiret, couturier, a décrété le règne de la sole, et qui plus est, de l'arête. L'Anglais souriant répond par une offre de chocolat qui n'est pas repoussée. Et tandis que la chatte emmitouflée lappe la liqueur épaisse et chaude, il lui expose ses vœux. Certes ne refuse-t-il pas de connaître auprès d'elle, sous la protection de quelque temple voisin, les joies qui justifient l'existence de Paris. Et même se montrera-t-il généreux. Mais il sied qu'une exemplaire docilité réponde à tant de condescendance. (Si la périphrase m'échappe, je vais me rompre le col!) Il sied, pour plaire à Sir Arthur Pinkerton, baronnet, que des ablutions d'eau glacée, consciencieusement répétées, aient conféré à l'académie de la péripatéticienne la froideur souveraine du marbre ou du style de M. Paul Hervieu. Il faut que le tub, succédant à la douche, ait littéralement *frappé* au préalable son corps harmonieux. A ces conditions, qu'elle soit froide et marmoréenne, ruiselante encore de neige fondue, cet amant excentrique consentira à la connaître et à la monnayer... D'abord surprise, et un peu effarouchée, à cause du vent qui siffle, de la neige qui menace, de l'hiver implacable, la belle acquiesce, se décide même à prendre les devants, gagner le temple la première, afin d'être, quand il la rejoindra, lui, la Vénus frigide qu'il exige. Elle part, et Sir Arthur Pinkerton paie les consommations. Le temple est à deux pas, rue d'Amsterdam, en face le bureau de poste. Pinkerton se lève, se boutonne, lui jette un regard éloquent. Puis, gagnant le ras du trottoir, et hélant un cocher qui passe, il lui crie, en intégrant son fiacre: « A la gare du Nord! »...

Et René Chambry, l'œil fixe, la bouche amère, quitte la terrasse de Mollard en nous laissant l'addition.

Comme il fait chaud!... Comme le moindre vêtement pèse!... comme on envie les femmes, auxquelles il est permis de tout entr'ouvrir et de tout échancre!... Mais que Paris, sous ce soleil, est beau, gorgé de roses, de

pivoines rouges, de bleuets, fleurs entassées sur les petites voitures, et que se disputent les passantes!... Paris brillant, doré, sonore, mêlant sous les verdure éclatantes du Bois, à l'heure des Acacias, tous les sourires et toutes les grâces, en des atours de Martin ou de Brunnelleschi... Paris du Pré Catelan, où les mains chargées de gemmes, aux ongles luisants de fard indien, élèvent jusqu'aux lèvres peintes la blancheur mousseuse du lait, du lait pris à la vache même, massive et rose..., Paris des soupers d'Armenonville, après le théâtre, quand, sous la fleur des petits abat-jour, on attend, parmi les coupes et les fruits dorés, que s'étire au lointain du bois, le ruban rosé de l'aurore...

Et le Paris des retours dans le matin bleu, dans la fraîcheur, vers la porte Dauphine en proie aux maraîchers, le visage battu de brise vierge, l'auto folle roulant au travers d'un Paris qui s'éveille, car il a dormi, lui... et nous allons dormir!...

Et le Paris qui se toque, par ces chaleurs, d'aller dîner à la rive gauche, dans l'ultime gargotte où pérora Colline, manger du lapin au vin blanc — est-ce du lapin, ô Mère Michel! — tandis que le Panthéon dresse à deux pas sa masse noire, et qu'alentour de vous, babillardes, bavardes, jacassantes, rigolotes, les Musettes et les Mimis des Rodolphe et des Marcel présents, s'envoient en hâte le boulot réparateur, préface aux bocks de ce Café d'Harcourt où elles grilleront, jusqu'à l'aurore, des cigarettes...

Paris d'été, emplî d'odeurs mêlées, parfums de femmes et parfums de fleurs, haleine des bars — l'invasion des Bars Biard! — des crèmeries, des coiffeurs, des mercières..., souffle ardent des *Printemps* et des *Louvre*, fait du souffle de tout un monde qu'un labeur formidable agite parmi les piles de soie, de toile, de drap, l'amoncellement des lîngeries, l'incendie des plumages teints d'ocre, de cadmium, d'outremer et de violet évêque, le mystère des voiles et des gazes, le paradou carnavalesque des fleurs artificielles peintes à l'excès, comme les visages... le décor prodigieux d'un *Bonheur des Dames* sur lequel le soleil tape, et qui donne au boulevard Haussmann cette odeur folle, chaude, irrésistible, qui prend les Parisiennes à la tête, au cœur, au reste aussi, et les traîne

pantelantes, désarmées, vaincues, devant la barbe en pointe du calicot : « Et avec ça, Madame?... »

Ah ! sortons !... respirons !... vivons !... Écoutons autre chose que le bourdonnement de foule d'où jaillit de minute en minute ce cri : « Vendeuse... Vendeuse... », poussé par une voix féminine exaspérée... Vendeuse !... Vendeuse !... Ne la regardons pas, la vendeuse malingre, épuisée, quand même souriante, à laquelle on a envie de dire : « Qu'est-ce que tu fais ici, à dérouler devant ces poupées tant de mètres de linon, de soie et de dentelle, quand il y a là-bas des prés verts, des champs où se couche l'ombre des arbres, une maison quiète, un air vif, un lait pur... une thébaïde où ta tuberculose renoncerait, où s'empliraient tes joues, où s'éclaireraient tes yeux !... » Vendeuse !... Vendeuse !... Oui, vendeuse — vendeuse jusqu'à la mort... et pour quels salaires, ô mon Dieu !

Nous sommes allés demander de l'ombre au Théâtre Impérial, tout là-bas, rue du Colysée. La salle est grande comme un tablier de soubrette. La scène semble une niche pour quelque saint. Après-dînée et soir, M^{lle} Adorée Villany, danseuse qui nous vient de Hongrie, danse nue sur cette scène-là. Condamnée de ce chef à 200 francs d'amende, elle paye — et continue. Je dois à la vérité — nue aussi — d'ajouter qu'elle a ceint ses hanches d'une façon de pagne en dentelle ou en perles d'or, d'ailleurs illusoire, comme il sied. Un public élégant assiste à ses évolutions. On aurait tort de croire qu'elles sont divertissantes. C'est dans un silence parfait, devant le respect ostensible des fidèles, que cette prêtresse de la danse nue opère. Elle ne présente aux regards rien de badin ni de frivole. Elle est grave et convaincue. Nue du lobe des oreilles à l'ongle des orteils, elle n'attire ni ne provoque. Son masque sans caractère ne s'éclaire d'aucun sourire ; à peine son œil ombré, pour certains pas, s'alanguit-il. Longue et maigre, très souple, sans gorge aucune, les jambes nerveuses et robustes, Adorée Villany prétend exprimer les sentiments par les mouvements de son corps dévoilé. C'est peut-être ambitieux. Je préfère dire qu'elle restitue avec bonheur, grâce à des accessoires tels que voiles, péplums, étoles, chaînes et rubans — le tout vite abandonné, car sa raison d'être est la nudité — telles figures suggestives de l'histoire du monde. Elle est Isis,

Abisaig, Phryné, l'esclave livrée aux bêtes, Orphée en pleurs, ou les nymphes de Boticelli. Elle l'est adroitement, légèrement, pathétiquement aussi. Mais ce que j'entends signaler ici aux contempteurs de la danse nue, c'est la merveilleuse, l'enchanteresse pureté de cette danse. Pas une seconde, Adorée Villany n'incite, complètement nue, à la pensée profane. Je vous accorde que sa maigreur est exemplaire et qu'en ce genre il serait difficile de trouver mieux, même à Paris. Mais je suis sûr que, grasse, elle ne serait pas davantage suggestive. Sa nudité est chaste, son geste nu est chaste ; parce qu'elle a pris le souci de s'épiler, aucune ombre défavorable ne nuit au marbre de sa chair. Elle est moins provocante que la danseuse d'opéra, en tutu fleuri, dont les aisselles consentent ou refusent tour à tour leur mystère. On dirait d'un éphèbe qui danse. Elle n'a, elle, de mystère aucun. Aucun maillot imbécile ne dissimule sa blancheur svelte, le jeu des muscles sous la peau n'excite à imaginer l'invisible. Des éclairages heureux, qui vont du rose à l'or, la baignent, ajoutent à sa pureté. Tout le spectacle est chaste, artiste, même un peu froid. Il n'entend pas faire appel à la sensualité. La moindre petite femme de revue, en maillot, est plus excitante ; la moindre midinette de la rue, dans sa blouse entr'ouverte, a plus de pouvoir émotif. Adorée Villany apporte une succession d'images animées sans aucun caractère de provocation. Et il est bien certain qu'elle ne souriait pas, lorsque, devant le Tribunal, elle prononça cette phrase qui emplît de joie le Français né malin : « Je me déshabille pour mettre mon âme à nu ».

Au Théâtre des Champs-Élysées, M. Nijinski accomplit des prodiges égaux « au milieu des éclats de rire de la foule ». Il a repris l'*Après-midi d'un Faune*, qui fit, l'an dernier, l'irritation de M. Calmette, et j'ai constaté avec agrément que, cette fois, sa prise de possession du voile n'avait plus à redouter le relèvement un peu brusque du rideau... Mais c'est dans *Jeux* que le danseur russe innove cette année, et dans le *Sacre du Printemps*. Le premier de ces ballets est une tentative de stylisation du geste sportif : M. Nijinski entend appliquer aux fresques les attitudes des joueurs de tennis. Le second est un essai de reconstitution des attitudes primitives : ce sont les barbares dansant, piétinant le sol, avec des mimiques qui

paraissent se souvenir encore de l'anthropopithèque. On a beaucoup ri. On a même sifflé. Je crois que l'on a eu tort. Je ne vous dis pas que M. Nijinski a réussi dans sa tentative d'art; mais toute tentative d'art commande le respect. Il est évidemment facile d'insinuer que le danseur russe va se mettre à styliser demain les attitudes du monsieur qui, le matin, prit médecine, ou chercher à restituer les grimaces des anthropomorphes primaires... Il n'empêche que son travail est d'une essence très haute et pourrait bien avoir les plus heureuses conséquences. M. Nijinski est à ce titre digne de tous les respects, et les sifflets qui l'ont accueilli l'autre soir ne font pas honneur à Paris.

Il n'y a pas que cela, d'ailleurs, dont puisse se confondre la Ville-Lumière. N'a-t-elle pas toléré hier — et applaudi, ce qui paraît inexplicable! — le plus répugnant sacrilège dont il soit possible à une cité entre toutes littéraire de se rendre coupable?... Les Ambassadeurs, qui ont rouvert au parisianisme estival leur éden vert des Champs-Élysées, jouent en ce moment une revue qui a pour titre : *Non!... pas les mains!*... digne pendant au *Vicieuse, va!*... du Moulin-Rouge. L'une des scènes « les plus amusantes » de cette fantaisie de haut goût montre Alfred de Vigny implorant l'amour de Marie Dorval. On sait que la salle Drouot faillit mettre en vente, récemment, un billet de l'auteur d'*Eloa*, adressé à la tragédienne, et dont les termes, d'une passion brûlante, surprirent un peu sous sa plume. M. Arthur Meyer intervint, et l'autographe... regrettable fut brûlé. De là à présenter, sur le plateau d'un bouis-bouis, le poète hautain de la *Mort du Loup* et de *Dolorida*, le maître admirable de *Grandeur et servitude militaires*, comme une façon de saligaud, il n'y avait que l'espace d'une infamie. On n'y a pas manqué. Et c'est déjà capable de faire se contorsionner les étoiles, comme dirait Léon Bloy.

Mais il y a mieux : il y a l'acteur que l'on a chargé du rôle de De Vigny. Ici, nous atteignons au fond même de l'abomination. Cet acteur est M. Dranem. C'est Dranem qui incarne Alfred de Vigny. C'est ce pitre sans nom, sans talent, sans esprit, ce héros de café capable de faire fuir, tant il distille d'inepties et d'insanités, au fin fond des forêts, les plus impénétrables, les plus

ignorants et les plus crapuleusement imbéciles des nègres, qui assume la responsabilité de restituer à un public parisien la figure souveraine de l'un des derniers poètes. Et ce public applaudit, et il s'est trouvé des critiques pour écrire que dans cette scène, M. Dranem est admirable!... A quel bandit sera donc dévolu, demain, le soin d'écrire une pièce dont Barbey d'Aurevilly sera le héros, afin qu'un directeur de Bataclan quelconque charge Foottit de l'incarner?

O La Batte, législateur suave de *Fantasio*, ajoute un article à ta *Loi sur la Vertu!*... Car nous voici une loi sur la Vertu; et opportune, il sied de le dire. Désormais, la vertu sera obligatoire, comme le vestiaire. Les jeux sont interdits, l'amour est supprimé, la médisance est abolie, la vanité est abolie, la puissance de l'argent est abolie, le mensonge est défendu, la paresse condamnée, l'envie, l'orgueil, la colère sont prohibés. Il faut décider en outre que tout attentat à la mémoire d'un grand homme sera passible de la peine de mort.

On a créé en France une Commission chargée de veiller au respect des vieux monuments. Sera-t-il donc permis de déposer des ordures au pied des plus pures gloires de la patrie?... Un peu de pudeur, que diable!

« La pudeur, décrète la loi, est obligatoire. Les robes plus ou moins entravées, collantes, décollétées, etc., sont prohibées. Il est défendu aux femmes de se retrousser, de se maquiller, de porter des dessous luxueux, chemises transparentes, bas de soie, etc. Toute femme qui inspirera des désirs excessifs sera passible d'une peine correctionnelle pouvant atteindre six mois de prison.

» Art. 7. — Les passions de l'amour, non moins néfastes que celles du jeu, sont et restent supprimées. Tout individu qui dira à une personne d'un sexe différent du sien ou même de son sexe : « Je vous aime », sera puni de six mois de prison à un an. Il est interdit de suivre les femmes, voire de les regarder d'un œil concupiscent. La fidélité conjugale est obligatoire. Les mots *amant* et *maîtresse* sont rayés du dictionnaire et l'écrivain qui les emploiera sera déporté ».

Rions. Même par ces chaleurs et après tous ces scandales, il n'y a encore que cela. Et si nous le pouvons,

allons nous mettre au vers. En voici qui, dans la manière de M^{me} de Noailles, sont assez rafraîchissants :

*Comme un bouton d'azur auréolé de bistre,
Fleur au relent d'or clair dans mon cœur émâcié,
Mon amour, pâle encor de ton souffle de cistre,
Hurle par mes yeux clos des silences d'acier!*

*Oui, j'irai sans rien voir... l'âme fermentescible,
Moi pleine de tout vous irrévocablement,
J'irai... tandis que vous, inébranlablement,
Vous vous refuserez, cher inconcupiscible...*

Il y a donc encore des Parisiens qui se refusent?... en dépit des instances ardentes des dames poétesses, lesquelles, lasses des hypocrisies séculaires, mettent, comme Villany, leur âme à nu, et clament à leurs contemporains des appels déments?...

Maeterlinck, en tous cas, ne doit pas être de ceux-là. On l'a entrevu à Paris, à l'occasion de *Marie-Magdeleine*, qui a obtenu un succès d'estime, un peu froid. (Il est vrai que la *Présidente* en est à sa 300^e). Interrogé dans un cercle d'amis sur les raisons qui l'avaient décidé à renoncer à sa moustache, l'auteur du *Temple enseveli*, entre autres choses, avoua : « J'ai hésité longtemps à la sacrifier; mais aujourd'hui je ne la regrette pas; car avant de l'avoir coupée, je ne savais pas ce que c'est qu'un baiser... » Hé! Hé!... Oh! Oh!... Voici qui projette sur la physionomie auguste de notre illustre compatriote un petit jour badin qui n'est pas pour déplaire. Au demeurant avons-nous pu apprécier au Châtelet, en admirant M^{me} Georgette Leblanc, la fermeté des raisons qu'elle put faire valoir à Maeterlinck pour le convaincre. Et je n'hésite pas à dire que Lucius Vérus, centurion romain, n'était pas tout à fait un imbécile...

Mais en voilà assez pour ce jourd'hui. Cependant que *Julien*, attendu depuis quinze ans, déçoit les admirateurs de M. Gustave Charpentier, M^{lle} Ida Rubinstein s'apprête à d'annunzier derechef les Parisiens... Je vous en parlerai à la fin juillet... et non, comme on le pense communément, à la fin juin. Nous sommes en effet en Juillet. Car pour ce qui est de Jouin, il a été tué par Bonnot.

LÉON TRICOT.

LA PROSE ET LES VERS

Dom Bruno DESTRÉE : IMPRESSIONS ET SOUVENIRS (Bloud, à Paris). — **Marguerite VANDE WIELE** : LÉGENDES (Lebègue). — **Lieutenant-colonel A.-E.-M. SERVAIS** : COURS D'ÉDUCATION MILITAIRE (Imprimerie Industrielle et Financière). — **Albert BAILLY** : 1830 (Lebègue).

Sous un titre modeste, le bel artiste émouvant que la vie et les travaux monastiques n'ont pas complètement enlevé aux lettres belges, publie des pages écrites en prose, mais qui portent avec justice le nom de poèmes : *Six poèmes à la louange de Florence*; puis des poèmes évoquant des paysages ou des visions d'Allemagne, de Flandre et de Wallonie; enfin des *Poèmes religieux*.

« *O Florence, dans la douceur du jour naissant, dans la sereine beauté du jour qui se lève, toute la gloire et la sainteté de ceux qui vécurent dans tes murs me revient à l'esprit, tandis que sonnent les cloches matinales, tandis que le jour se lève sur cette autre ville que j'habite à présent, dans le nord gris et nuageux.* »

C'est en partant du souvenir, déjà lointain, qu'il a gardé de sa confrontation avec le passé que le poète arrive à formuler le cantique apaisé d'aujourd'hui après s'être complu à revivre quelques-unes des fortes impressions marquées dans son cœur et dans son âme contemplative, au hasard de ses pérégrinations d'autrefois.

Ce ne sont plus les vestiges merveilleux de l'art et des civilisations abolies, ce ne sont plus les spectacles changeants mais toujours admirables de la nature qui parlent au bénédictin reclus dans ses méditations, c'est Dieu lui-même.

« *Dieu parle! De combien de façons!*

» *Dans la prairie aux herbes hautes que la rivière coulant à pleins bords traverse. Dans cette luxuriante prairie aux milliers de graminées, si serrées et pressées les unes contre les autres, qu'il semblerait impie de vouloir s'y frayer un passage, — doux et profond tapis, que les seuls pieds du vent devraient effleurer.*

» *Dieu parle! Dans la splendeur et la paix de cette immense prairie fuyant à perte de vue jusqu'à l'horizon, et que seule traverse la rivière que l'on voit, là-bas, luisante et argentée, dans un coude qu'elle fait, sinieuse et coulant à pleins bords, avant de rentrer sous le couvert des hautes herbes.* »

Il règne ainsi, tout au long de ces pages, une sérénité communicative; elles ne sont pas seulement les expressions, dans une langue harmonieuse et claire, des sensations d'un artiste délicat, elles sont surtout les échos pénétrants des paroles que les sentiments les plus purs et les plus généreux ont mises sur les lèvres d'un serviteur de Dieu. Le souhait final qu'il formule en est un témoignage

éloquent. Il explique lumineusement l'élan fraternel et le besoin d'amour qui ont fervemment inspiré l'auteur :

« *O que je voudrais dire, s'écrie-t-il, et faire mieux comprendre, pour finir et résumer ce livre, le bonheur profond, la joie pleine et durable, le bonheur si simple, toujours offert à tous, le bonheur si grand, pourtant si peu compris, — la joie de se sentir, en tout lieu, à toute heure, tendrement, fortement, souverainement aimé, et d'aimer à son tour, ainsi qu'il fut jadis commandé, de tout son cœur, de toute son âme, et de toutes ses forces.* »

M^{lle} Marguerite Van de Wiele publie une édition nouvelle de ses *Légendes* qui, dans son œuvre abondante et diverse, occupent une place de premier rang. Il y a longtemps que ces histoires contées avec un pittoresque délicat et une véritable poésie très séduisante, valent à leur narratrice un succès du meilleur aloi. Dans la forme où elles sont présentées aujourd'hui, en un beau volume illustré par le parfait artiste qu'est M. Is. De Rudder, ces *Légendes* qui évoquent des épisodes et des personnages tantôt fictifs, tantôt historiques du lointain passé de nos villes et de nos provinces, constituent un recueil admirablement destiné aux écoliers. Ce livre fera la joie des lauréats de distributions de prix. Il a tous les titres pour remplir le beau rôle d'instruire et de plaire en amusant et en émouvant.

A l'heure où notre pays consacre enfin le patriotique principe d'appeler tous ses enfants à participer à la défense nationale et, dans ce but, leur demande à tous de venir passer quelques mois à la caserne, il est utile et nécessaire que tout le monde sache quelle école féconde en enseignements louables est l'armée. Il faut que soit répandue dans le public, jusqu'ici trop étranger à ces questions, ou trop prévenu contre la vérité, la conviction que le jeune homme qui revêt l'uniforme militaire et vit l'existence en commun parmi ceux de sa génération également astreints au même noble Devoir, acquiert sous les drapeaux la triple culture physique, intellectuelle et morale capable de le fortifier, l'ennoblir et l'assainir.

Tel maître, tel disciple, dit le dicton. C'est aux vertus, aux capacités de l'éducateur qu'on sera redevable des qualités de l'élève. L'officier chargé d'instruire les jeunes gens que le pays lui confie fera des soldats à son image, par le prestige de l'exemple et l'autorité de sa science.

C'est en se préoccupant de cette idée que le lieutenant-colonel adjoint d'état-major Servais vient, à la demande du ministre de la guerre, de publier le *Précis du cours d'éducation militaire* qu'il professe à l'École militaire. On peut voir dans ce lumineux exposé méthodique des bases d'une forte et logique éducation au triple point de vue physique, intellectuel et moral, comment ceux à qui nous nous remettons du soin de faire de nos fils non seulement de bons soldats mais aussi de parfaits citoyens, reçoivent les notions théoriques d'une mission entre toutes complexe et délicate dont ils auront à faire la pratique quotidienne.

Un ouvrage comme celui du colonel Servais n'intéresse pas que les spécialistes à qui il est plus directement destiné. Il doit aussi être une révélation et une leçon rassurante pour tous ceux qui, désormais, en Belgique, se préoccupent des choses militaires trop longtemps indifférentes à la masse.

C'est un beau et bon livre aussi que celui que M. Albert Bailly consacre aux événements et aux héros de notre glorieuse révolution. Sur la trame légère, attachante juste autant qu'il le faut pour que puisse habilement être tissé sur elle le dessin, haut en couleurs, des épisodes qui ont précédé, marqué et suivi le grand acte héroïque de notre libération, l'auteur de 1830 a composé le récit fidèle qui est la plus édifiante et la plus émouvante des leçons de patriotisme.

M. Bailly imagine qu'un jeune noble Français, M. d'Englancourt, proscrit de Paris au lendemain des journées de juillet qui ont coûté son trône à Charles VII, vient se réfugier à Bruxelles chez son ami de Moranes. Or il tombe ici en pleine fièvre révolutionnaire ; il assiste à l'effervescence, au soulèvement populaires ; il s'unit aux d'Hoogvorst, aux Van Haelen, aux Chasteler, aux Terbecq, aux de Mérode, qui, dans la petite salle célèbre du *Doux*, conspirent et préparent l'insurrection contre le joug orangiste. Mais aussi M. d'Englancourt subit le tendre ascendant que prennent sur son cœur le charme et la noble fierté vaillante d'une jeune Bruxelloise chez qui se retrouvent souvent les chefs du mouvement : M^{lle} Sylvie de Jolain.

Entretiens les événements se précipitent et, avec une adresse qu'il faut autant louer que l'on doit aimer le dessein pieux qui lui dicta d'écrire ce roman historique, M. Bailly raconte les scènes capitales de la révolution ; nous assistons aux rencontres sanglantes, aux combats acharnés sur les barricades, au tragique assaut du Parc, aux escarmouches aux portes de la ville. Ce sont des tableaux d'une vie intense et toutes les figures célèbres de ces hauts faits glorieux resurgissent à nos yeux, sorties toutes vivantes du passé que nul Belge, jamais, n'oubliera.

« M. Albert Bailly a poursuivi et réalisé un beau dessein. Il a rendu la vie à nos héros. Il a ranimé le décor qui encadre leurs exploits. En remontant aux sources, en consultant les journaux, les pamphlets de l'époque, il a su évoquer l'atmosphère de fièvre et de bataille de l'année glorieuse. Il n'a pas manqué — et l'on doit l'en louer sans réserve — au devoir reconnaissant de montrer la grande part que prit la France à notre Révolution ; l'action sainement excitatrice qu'exercèrent ici les Français exilés... »

Ainsi s'exprime M. Georges Rency dans la préface qu'il a écrite pour 1830. On ne pourrait mieux ni plus exactement caractériser la valeur et la portée de cette œuvre entre toutes sympathique.

PAUL ANDRÉ.

LES SALONS ET LES ATELIERS

E. HELLEMANS, *Atelier : chaussée de Waterloo, 267.*

Un peintre nouveau, qui n'est pas un jeune homme; un artiste qui peint parce que c'est amusant de peindre, en communion avec la nature et lui seul depuis vingt ans. Je ne dis pas que l'exemple soit à suivre, car il est certain que l'intermédiaire du public est un grand stimulant; l'homme est ainsi fait qu'il a besoin du contact de ses semblables et de leur approbation, c'est l'être sociable par excellence. La communion avec la critique publique... et ses aménités est fort utile aussi; la critique rogne les angles, et n'enlève pas, bien



(Dessin de E. HELLEMANS.)

qu'on en dise, la personnalité de ceux qui ont un tempérament de luttteur et une conviction.

Le cas est plus rare d'un homme qui a su arriver à sa pleine force sans la trique; c'est le cas d'Hellemans. Il peint depuis sa jeunesse; personne, — à part quelques intimes, — n'en a jamais rien su. Là aussi, il y a une force; il faut être fort pour entretenir sa force et sa foi dans la solitude, tout à fait en dehors du milieu naturel. De cette attitude-là, chez un homme énergique, il y a presque toujours quelque chose de sérieux à attendre. Hellemans nous en est une **preuve**.

L'artiste a affronté son âme aux paysages de la mer, s'exilant dans cette catégorie encore plus solitaire que le paysage terrestre, y trou-

vant, dirait-on, la volupté d'une solitude plus farouche ou plus tendre, plus entière.

Hellemans a étudié remarquablement le ciel et l'eau, les lignes d'horizon, les voiles, ou les fumées vaporeuses des paquebots disparaissant dans la buée des lointains. Son pinceau a, pour les ciels, une fluidité de couleur très fidèle; aux nuages gris, il mêle des roses, des jaunes délicats, et des trouées d'azur du plus suave effet.

Hellemans travaille surtout sur notre littoral. Il met, avec succès, tout son effort à capter sur le Whatman les gris perlés de nos ciels. Et, avec des riens de couleur sur le papier, il a des lavés tellement transparents! Nous avons vu, notamment, une arrivée de barques à la plage, à cinq heures du matin, où est si bien exprimé ce vide qui caractérise, sous le ciel trop vaste, l'atmosphère de ces heures matinales, appelées par le peintre de cette expression si pittoresque : « le royaume des perles ».

Une autre aquarelle nous montre quelques nuages d'une belle forme sur un ciel léger, léger! C'est le triomphe, pourrait-on dire, de la simplicité. Pas d'empatement, pas de blanc massif, pas de truc, tous les blancs sont réservés dans le papier, et cela donne à la couleur je ne sais quelle finesse et quelle légèreté admirables!

Hellemans a une façon de désigner ses paysages, bien caractéristique de ses scrupules et de son attention. Ne lui demandez pas où a été faite telle marine. Instinctivement, en homme préoccupé de l'élément le plus puissant et le plus variable, la lumière, il vous répond : « Cela a été fait vers 11 heures du matin ».

Nous signalerons tout particulièrement une grande aquarelle peinte « Devant Dordrecht », titre que nous donnons nous-même, car Hellemans n'y songe pas; elle est fluide, avec le ciel enlevé en pleine eau d'un mouvement naturel, d'un envol de nuages, et d'une profondeur! Là-dessous le vaste estuaire de la Meuse, avec village à l'horizon et, sur la nappe des eaux, le reflet immense de l'infini de l'espace et de la lumière.

A l'adresse et à la conscience technique, Hellemans joint le don de la poésie. Sa compréhension de la nature est la plus sereine et la plus pure; certains de ses couchers de soleil sont de vrais poèmes. Il n'y emploie ni rayons fulgurants, ni vermillons aveuglants. Des bleus doux, des mauves, des riens de couleur qu'il délaie dans la profondeur des ciels; il fait poudroyer la lumière sur les vapeurs du couchant et obtient ces hautes atmosphères qui transforment le soir en un sentiment et une pensée.

Hellemans organisera à Bruxelles la première exposition d'un choix des œuvres de sa carrière ignorée, dans les premiers mois de l'automne.

Encore à propos de KANDINSKY (24 mai au 8 juin).

Galerie Giroux.

Le nombre des intransigeants m'étonne toujours! Il est immense. A propos de Kandinsky, on les retrouve tous sur la brèche. Pour eux, Kandinsky est un poseur, un Alcibiade, un fumiste. Vraiment, je me demande où ces intransigeants prennent leur certitude? Certains de nos critiques estiment tout simplement que l'exposition

Kandinsky n'existe pas. Ils se donnent le droit d'en juger ainsi et font silence dans leurs journaux. Encore une fois, je demande où ces intransigeants prennent leur certitude? Ont-ils trouvé quelque part une irréfutable définition de l'art, qui leur permette de déclarer que le cas Kandinsky est de la folie? Cette définition, ils ne l'ont pas; par la raison qu'elle n'existe pas. Alors, qu'ont-ils? La tradition? La tradition, c'est-à-dire l'acceptation de formules séculaires et la porte close aux innovations, aux possibilités nouvelles dès qu'elles ont quelque chose d'effarant. Que pourraient-ils encore avoir comme certitude, nos critiques? Le bon sens, le gros bon sens, l'instinct? C'est, encore une fois, la tradition avec un compromis du suffrage universel.

Oui, cette pédanterie qui juge opportun de se taire est pour moi quelque chose de surprenant! Qu'est-ce que l'intransigeance, — à



L'Arrivée des Marchands à Nijni-Novogorod.

KANDINSKY (Gravure sur bois).

moins qu'il s'agisse de question d'intérêt, — sinon une forme de l'ignorance ou de l'inertie cérébrale? Toute œuvre exposée relève de la Critique, puisque, par le fait, elle avoue des tendances et une psychologie. Toute œuvre est une réalisation matérielle, une somme donnée, un fait précis, et le devoir de la critique est d'en chercher la signification pour les curieux. La critique se considère comme un ordre sacerdotal qui aurait pour mission de propager les notions reconnues bonnes et de faire, sur les autres, un pudibond silence.

On peut ne pas comprendre Kandinsky, — et c'est mon cas, comme je l'ai dit dans le numéro précédent de la revue dans mon compte rendu de son exposition, — on peut aussi n'avoir aucun goût pour les œuvres de Kandinsky, comme là encore c'est mon cas, — mais je ne vois pas comment je démontrerais que c'est Kandinsky qui a tort? On procède, en art, comme en morale : chacun fait une propagande naïve pour ses goûts et ses idées. En famille, ça ne fait pas de mal et cela hausse tant soit peu le niveau des conversations. Mais la même conduite pour un critique est stupide. C'est le fait

d'un ignorant, d'un paresseux, ou d'un pédant. Je le répète : un tableau est un fait, et un fait précis. Par là même tout tableau est capable de supporter la discussion. On n'a rien dit en disant d'une œuvre qu'elle est une fumisterie. La question n'est que déplacée. Une fumisterie est un indice psychologique. Une fumisterie à laquelle on donne la publicité, à laquelle on consacre sa foi et sa vie, n'est pas, messieurs les critiques, une fumisterie ordinaire. Le mot fumisterie, employé comme on le fait, est stupide. Dans ces tentatives picturales extraordinaires, il faut rechercher s'il y a évolution, régression, ou pathologie. Il faut au moins tenter de le rechercher. C'est un point de vue pour la critique.

Je reviens à Kandinsky. Sur son œuvre exposée ces jours derniers à la galerie Giroux, à Bruxelles, je me suis exprimé (n° du 1^{er} juin)



KANDINSKY (Gravure sur bois).

antérieurement, et si je n'ai pas dit grand chose, je ne saurais, cependant, en dire plus. Mais Kandinsky est un auteur, il manie la plume d'une manière très claire, et il est intéressant, je crois, de donner la traduction de quelques lignes extraites du commentaire qu'il fit récemment pour le catalogue de l'exposition de ses œuvres à Munich. On a eu le tort de ne pas le reproduire à Bruxelles : « Mon but est, dit-il, par le moyen pictural, que je préfère à tous les autres moyens d'art, de créer des tableaux qui vivent par eux-mêmes comme des êtres, d'une manière organique et absolue.

... » Mon originalité, c'est de rendre la vie interne plus apparente, de la faire jaillir plus fortement de l'enveloppe, par la représentation de formes très résumées.

» Pour atteindre ce but, je ne pousse pas le moyen pictural au maximum. Le résumé demande l'imprécis ; aussi, pas de formes picturales trop réelles, soit en dessin soit en peinture. J'ai une antipathie pour le « pousser sous le nez ». Des œuvres qui, comme des pîtres, proclament leurs belles qualités sur le champ de foire, ne m'émeuvent pas. Je ne voudrais donc pas que mes tableaux rappellent ces cris. Je préfère que les profanes collent sur mes tableaux des titres faux ».

Kandinsky verra ses préférences satisfaites plus d'une fois !



Dessin de A. Ost.

Alfred OST.

Un artiste comme Alfred Ost est une fortune pour une ville. Ost est de Malines. Il est de ces fils reconnaissants qui illustrent leur mère. Je placerai cet artiste, dans cet ordre d'idées, à côté de Henry Cassiers, qui contribue, sans doute, pour une part, à faire la fortune du tourisme en Hollande.

Alfred Ost vient de publier une série de trente cartes postales artistiques consacrées à *La Dyle*, à Malines. C'est la Dyle citadine. Les vieux faubourgs que traverse la rivière brabançonne, les rues, les ponts vétustes, les églises, la tour Saint-Rombaut, le marché aux poissons, etc.

Ost, dessinateur excellent, a su donner à ces vieilles pierres leur physionomie, leur atmosphère à ces vieux quartiers. Ce qu'il y a de mieux encore, c'est qu'il n'a pas fait de ces coins des antiquités, il a su nous les rendre avec ce que la vie entretient de fraîcheur et de mouvement même parmi les vieilles bâtisses. Ost est, d'ailleurs, le peintre du mouvement; le mouvement attrapé et rendu avec une spontanéité vraiment extraordinaire, ne fut-il pas un des principaux éléments du grand succès de la récente exposition de cet artiste à Bruxelles! Ses coins de Malines n'ont rien de vieillot ni de moisi, c'est la petite ville alerte et vivante.

A ces aperçus de petite ville s'ajoutent par ci par là les scènes humoristiques de la rue, les jeux des enfants, les métiers de plein air.

Ces cartes postales, avec les fraîches colorations de l'atmosphère brabançonne, ont quelque chose, dans leurs ciels limpides, leurs eaux azurées, qui vous invite à l'excursion. Qu'elles s'en aillent par le monde dire à l'étranger que Malines est une petite ville coquette, qui se mire délicieusement l'été dans le miroir bleu de la Dyle.

RAY NYST.

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans le Tome XXXI

PAUL ANDRE: <i>Le Drame et l'Opéra</i>	68, 172, 256, 342, 424
» <i>La Prose et les Vers</i>	248, 523
MARIA BIERMÉ : <i>Par Delà</i>	313
ARTHUR DAXHELET: <i>Quelques romanciers et conteurs de chez nous.</i>	91
» <i>La Prose et les Vers</i>	63, 415
MAX DEAUVILLE: <i>La Brodeuse d'Antinoë</i>	456
LIEUTENANT-GENERAL BARON DE HEUSCH: <i>Le Recrutement des</i> <i>Armées</i>	445
ED. DE KEYSER: <i>L'Ame Arabe</i>	211
ARTHUR DE RUDDER: <i>Les Peuples et la Vie</i> 46, 145, 227, 320, 335, 500	
CHARLES DESBONNETS: <i>Monsieur de Clamort</i>	120
EMILE DESPRECHINS: <i>Poèmes</i>	134
MAURICE GAUCHEZ: <i>Les Vivants et les Morts</i> 52, 152, 235, 325, 401, 508	
EUGENE GEORGES: <i>Les Orchestres et les Virtuoses</i>	74
FERNAND GERMAIN: <i>Les Champions et les Records</i>	85, 186, 440
IWAN GILKIN: <i>Les Faits et les Idées</i>	315, 494
ERN. GOSSART: <i>Un Roi Philosophe</i>	353
FRANÇOIS LEONARD: <i>Les Faits et les Idées</i>	140
HENRI LIEBRECHT: <i>Monsieur Chine</i>	280
R.-E. MELOT: <i>En Vacances</i>	490
» <i>Les Journaux et les Revues</i>	165, 253, 329, 419
PAUL MELOTTE: <i>Les deux Extases</i>	23
A. MICHEL: <i>L'Abbaye de Villers-la-Ville</i>	301
JEAN NEUFVILLES: <i>Les Orchestres et les Virtuoses</i>	75, 268
RAY NYST: <i>Les Salons et les Ateliers</i>	78, 178, 259, 345, 428, 526
LOUIS PIERARD: <i>Grève Générale</i>	273
SANDER PIERRON: <i>Un Ami des Arts</i>	368
AD. PRINS: <i>L'Education sociale dans la Démocratie</i>	5
MARIUS RENARD: <i>Au temps des Grèves</i>	202
LEONIA SIENICKA: <i>L'Humour et l'Esprit</i>	374
LEON TRICOT: <i>Les Gens de Paris</i>	55, 156, 240, 331, 406, 514
J. VARENDONCK: <i>La Poésie traditionnelle des Enfants</i>	27
EMILE VERHAEREN: <i>Les Flamands qui travaillèrent à Versailles</i>	195
AUGUSTE VIERSET: <i>Les Faits et les Idées</i>	40, 222, 391

BIBLIOGRAPHIE

Chez Fasquelle.

PAUL ADAM: *Stéphanie* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Un industriel vit heureux dans son château, avec, auprès de lui, la très jeune fille d'un associé ruiné. *Stéphanie* la jouvencelle en question, lui est une secrétaire ponctuelle et une intendante attentive à ses intérêts. Mais notre héros a deux sœurs, l'une riche, l'autre plus que gênée et puis encore des neveux et des nièces et tous ces gens-là, soucieux de l'héritage espéré et même déjà escompté, s'alarment de l'influence que *Stéphanie* pourrait prendre dans la maison. Notre quadragénaire, encore bel homme, ne songe guère à son employée, mais les allures de ses parents, leurs craintes non dissimulées, donnent une direction nouvelle à ses pensées et l'amour naît en lui, amour partagé d'ailleurs.

Heureusement, ses proches sont là qui veillent et tout son entourage fait tant qu'il renonce à cette union qui, pourtant, lui aurait apporté le bonheur ou tout au moins ce qu'il est permis d'en avoir ici-bas. Et de cela il s'en rend compte plus tard lorsqu'on a marié *Stéphanie* à un de ses neveux.

Ce rapide résumé du roman admirablement charpenté et d'une psychologie très fouillée de M. Paul Adam ne peut donner une idée suffisante de sa haute portée morale, que l'auteur a du reste soin d'exposer dans une préface qui n'apparaîtra paradoxale qu'aux esprits superficiels et dans laquelle il dénonce l'influence délétère pour les mœurs, de la littérature qui depuis trois siècles proclame que l'amour, c'est-à-dire l'attirance sexuelle doit primer toutes autres considérations dans la conclusion des mariages.

* * *

GEORGES DOCQVOIS: *Ce qui plait aux dames* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — M. Docquois fait revivre l'aimable tradition des galants conteurs de jadis. Il apporte, au surplus, à ce genre badin mais si spirituellement français, un esprit bien à lui; il sait donner aux petites histoires joyeuses ou piquantes qu'il rime en se jouant un tour gracieux qui est plein d'agrément. Si sa muse est légère elle reste toujours distinguée et rien n'est plus plaisant que la verve gauloise quand elle sait ne choquer personne en amusant tout le monde.

Chez Ollendorff.

CYRIL-BERGER: *Cri-Cri* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Et voici la littérature de l'enfance enrichie d'un nouveau livre, qui est

un beau livre, car elle est tout simplement poignante l'odyssée de ce gamin de dix ou douze ans, jeté sur le pavé de Paris et qui parvient à y vivre, d'abord par horreur de l'Assistance publique et puis pour Toinette, une enfant du même âge que le sien, martyre comme lui, battue par un père ivrogne et presque souillée par un cousin idiot. Il finit même par les prendre avec lui après avoir passé seul par des misères abominables. Seul et ensuite avec Toinette, *Cri-Cri* a couché sous les ponts, il a mangé des choses innommables. Ils ont fait les métiers les plus pénibles, ils ont forcément fréquenté les êtres les plus répugnants, les plus lâches criminels, ils ont eu à se défendre d'un sinistre bandit auquel, dans un moment de découragement, *Cri-Cri* avait indiqué un coup à faire et qu'il avait lâché au dernier moment. Leur existence, pendant trois ans, n'est qu'une longue suite de malheurs, d'accidents, de fuites éperdues. Enfin, mais après bien longtemps, le bonheur leur vient et c'est un soulagement pour le lecteur.

Illustré par F. Poulbot, *Cri-Cri* est un livre extrêmement attachant qu'il faut lire.

Chez Calmann-Lévy.

JEAN BERTHEROY: *Les Tablettes d'Erinna d'Agrigente* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — « Moi, *Erinna d'Agrigente*, épouse d'Isée, je consacre ces tablettes et ce roseau taillé en calame aux dieux secourables qui protègent cette demeure. Je veux rapporter ici fidèlement les moindres actes de ma vie... »

Et voilà M^{me} Jean Bertheroy partie pour une de ces reconstitutions dont elle possède le secret et le talent très sûr et dont elle fait régulièrement un roman délicieux, une œuvre de beauté et de douce sentimentalité. Son *Erinna* ne vivait que pour son mari et pour ses enfants lorsqu'arrive, dans le domaine, pour surveiller les travailleurs, un brillant officier de Marc-Aurèle. Grecque et pieuse, elle déteste les Romains et les impies, mais le nouvel intendant, malgré qu'il soit tout cela, se fait aimer d'elle et lui fait vivre quelques mois de folle passion. Son amant, tué par un moissonneur révolté, *Erinna* pense perdre la vie en même temps que la raison, mais peu à peu l'ambiance calme et douce reprend son empire sur elle et nous la voyons aux dernières pages, aïeule heureuse et reconnaissante aux dieux de tous les biens qu'elle a reçus d'eux.

Chez Plon-Nourrit et C^{ie}.

LÉO BYRAM: *Les amis de mon ami Fou-Than* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Pour n'être point mandarin, ce brave céleste, qui a nom Fou-Than, n'en est pas moins un lettré très sage. A la suite de diverses aventures, racontées dans un livre précédent, il est venu ouvrir une cantine à proximité du poste français dans une garnison internationale du golfe de Pé-Tchi-Li. Chez cet homme charitable et doux viennent manger et se désaltérer nombre de soldats et notamment quatre marsouins, gens à multiples années de service déjà, qui ont voyagé un peu partout dans les colonies et ont attrapé, ce faisant, plus de horions que de sardines sur la manche. C'est que, tout en étant d'aimables garçons, l'un d'eux, le plus instruit, le plus intelligent, a parfois mauvaise tête, un autre se pique le nez quand ça lui chante, un troisième a le cafard, cet abominable cafard de coloniaux qui le pousse à des fugues graves et le quatrième, excellent soldat, courageux, discipliné, n'est par fort malin. Mais grâce aux enseignements de Fou-Than, grâce à l'heureuse influence d'un officier qui connaît ses hommes et sait les prendre les galons viendront à tous. — J'ai goûté ce roman à l'égal des meilleurs contes de Kipling, non à cause de l'exotisme qui leur est commun, mais parce que M. Léo Byram a mis tout son cœur à raconter la vie de ces humbles militaires coloniaux auxquels on demande tant pour accorder si peu.

Charles Le Goffic.

CHARLES LE GOFFIC: *Racine* (deux vol. in 18 à fr. 1.50). — La renommée de Racine bénéficie de la renaissance du goût en France, de la réaction dirigée contre l'espèce d'anarchie littéraire qui a suivi le romantisme et les modes d'écrire en dépendant. On convient généralement aujourd'hui qu'il représente un degré de perfection jamais atteint depuis et ses chefs-d'œuvre donnent l'impression d'une sécurité absolue. La monographie que M. Charles Le Goffic a consacrée à l'Euripide français, en ne retenant que les faits essentiels et vraiment significatifs de sa vie intime, montre fort bien ce que le génie racinien doit à ses origines picardes, aux relations de cour et de théâtre, aux camaraderies littéraires, à l'antiquité, à l'influence austère de Port-Royal. De même, elle fait justice, en passant, de la thèse d'une prétendue filiation germanique et de celle d'une prétendue férocité, issue d'hypothèses fragiles et de rapprochements incertains, jette enfin une pleine lumière sur la marche logique d'une

œuvre, noblement terminée, comme la carrière de son auteur, par un acte de foi. Le commentaire, appuyé sur une documentation contrôlée, serre de près, sans les écraser, les citations les plus représentatives du théâtre de Racine.

Chez Nelson et C^{ie}.

CHARLES DICKENS: *Les Aventures de M. Pickwick* (un vol. in 12 relié à fr. 1.25). — C'est le tome II de cet ouvrage célèbre qui a déjà tant enchanté de lecteurs de tous les âges et de tous les pays. On le relit avec plaisir dans les coquets volumes de la Collection Nelson. Celui-ci contient cette partie des aventures du fameux M. Pickwick et de ses inénarrables compagnons qui a trait au fameux procès en rupture de promesse de mariage intenté au héros du roman par sa logeuse.

* * *

EUGÈNE LE ROY: *Jacquou le Croquant* (un vol. in 12 relié à fr. 1.25). — C'est presque une épopée, une épopée villageoise, héroïque, tragique, passionnée, que le récit des aventures de ce fameux Jacquou si pittoresquement campé par M. E. Le Roy. Ce livre eut, il y a une douzaine d'années, un succès considérable. Il le retrouvera dans sa nouvelle édition. Et l'on s'intéressera à nouveau à cette histoire mouvementée du temps de la Restauration et du règne de Charles X.

* * *

VICTOR HUGO: *Torquemada*. — *Les Juiveaux* (un vol. in 12 relié à fr. 1.25). — Dans la collection des Œuvres de Victor Hugo éditée par la maison Nelson, le 41^e volume contient deux des drames sombres pathétiquement charpentés.

L'étude du caractère tourmenté de *Torquemada*, le grand inquisiteur devant lequel le roi même ne se sent pas à l'abri du soupçon, nous aide à comprendre comment l'idée d'une institution aussi inhumaine que la Très Sainte Inquisition a pu se développer dans le cerveau en feu d'un mystique exalté. Le drame de Victor Hugo aide à comprendre l'histoire.

Quoique l'énigme du *Masque de Fer* ait été récemment résolue, tout ce qui se rattache à ce troublant et mystérieux épisode ne peut manquer d'éveiller la curiosité.

Les *Deux Juiveaux* (Louis XIV et son frère) sont une pièce d'autant plus curieuse qu'elle est inachevée.

Trois actes seulement en ont été écrits. Le lecteur a donc le plaisir d'imaginer lui-même le dénouement qui convient à cette ténébreuse intrigue.

* * *

VICTOR HUGO : *Shakespeare* (un vol. in 12 relié à fr. 1.25). — Le 42^e volume est un volume de critique.

Shakespeare, Victor Hugo. Ces deux noms dominant toute l'histoire du drame moderne. Quoi de plus intéressant que de voir le génie latin juger et commenter l'ancêtre saxon ?

Ceux qui connaissent les œuvres de l'immortel auteur tiendront à pénétrer plus avant dans l'étude du caractère, parfois si difficile à saisir, de ses livres. Ils ne sauraient pour cela prendre un guide meilleur que le grand dramaturge romantique.

Chez Flammarion.

GEORGES AURIOL : *Le Tour du cadran* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Ceux d'entre vous qui sont experts en joyeux devis, a plus d'une des histoires composant ce *Tour du Cadran*, s'écrieront : « Je la connaissais, » mais elle est bien bonne tout de même ». Et ils s'esclafferont, comme s'ils ne « la connaissaient pas ». D'ailleurs, ainsi que M. Georges Auriole l'a fait dire par un de ses personnages patoisants : « Les bonnes » vieilles blagues, c'est core les meilleures : » à preuve qu'y en a qui lisent toujours » l'histoire ed' Jonas et d'la baleine ; — » c'est pas d'hier, pourtant, hein ? » Mais n'allez pas croire pour cela, que vous les connaissez toutes, loin de là, car le répertoire de M. Georges Auriole est, vous pensez bien, autrement fourni, autrement varié que le vôtre, si riche soit-il. Et puis, il y a la manière de conter, manière inimitable qui fait songer à la fois à Marck Twain et à Rabelais.

Tenez, si la place ici m'était plus large — ment départie, j'aurais plaisir à transcrire l'histoire de ce plat de friandises blondes, dénommées pets-de-nonne, dans lequel un curé raffiné cherchait « celui » de la supérieure.

Chez E. Sansot et C^{ie}

ALPHONSE SÉCHÉ : *Les caractères de la Poésie contemporaine* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — On ne compte plus les précieux travaux d'érudition et de critique littéraires de M. Alph. Séc'hé. Tout ce qui a trait à la poésie contemporaine lui est surtout familier et nous lui devons bien des études sagaces et solidement documentées sur ce vaste sujet. C'est une synthèse de tout ce qu'il a déjà précédemment groupé de remarques, de réflexions et d'opinions sur cette question que M. Séc'hé publie en quelque sorte aujourd'hui. Il l'a élaborée et écrite avec une belle indépendance de jugement, une grande clarté d'analyse et une vigoureuse méthode.

JEAN CLAUDE PRÉGERMAIN : *La Tour de Neige* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Au sortir de la Faculté de Médecine, sa thèse passée, un jeune docteur va se retremper au pays natal et prendre les conseils du vieux médecin philosophe qui l'a élevé. Les conseils ne lui manquent pas, je vous assure, ni les enseignements, ni les discours sur l'Art, sur la Musique, sur la Beauté, sur la Nature, sur l'Amour des Humbles — autrefois cela s'appelait la Charité — etc., etc. Il y en a comme cela des pages et encore des pages si bien que notre héros se décide à rester au village où il continuera la vie sereine et bienfaisante du D^r Grandal lequel est un peu patraque. Et ne pensez pas qu'il n'ait pas de mérite à agir de la sorte. Outre qu'une situation superbe lui est offerte à Paris, à lui qui est sans fortune, ce qu'il a vu des mœurs provinciales ne lui plaît guère. Et pourtant il reste, pour toutes les belles choses que lui a si bien dites le D^r Grandal, si bien dites, certes, mais combien longuement !

Chez Bernard Grasset.

EMILE CLERMONT : *Laure* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Il a fallu cinq tours de scrutin pour décider à qui, de M. Romain Rolland ou de M. Emile Clermont, serait décerné, cette année, le grand prix de l'Académie et il n'y a point lieu d'être surpris. Aux termes du règlement, pour briguer cette distinction, il est nécessaire que l'œuvre à examiner par les Quarante — lesquels n'étaient, pour cette fois, que vingt-neuf — soit d'inspiration élevée. Or, si le désormais immortel *Jean Christophe* de M. Romain Rolland satisfait à cette condition, le livre de M. Emile Clermont est au moins de pensée aussi haute, allant même parfois jusqu'à l'Inaccessible. A talent égal, car, au point de vue de la manière, les deux candidats se valent, on conçoit que MM. les Académiciens, forcés de se rabattre sur les imperfections des concurrents pour désigner celui qui devait être écarté, aient hésité entre les longueurs reprochées, avec raison, du reste, au lauréat, et l'imprécision, la nébulosité de M. Clermont. L'héroïne de celui-ci est une jeune fille dont la vie intérieure est particulièrement intense, pas précisément une mystique, puisque malgré de courageux efforts, elle doit quitter, pour incompatibilité avec sa nature, avec son tempérament, l'ordre contemplatif dans lequel elle est entrée. Elle existe, elle pense dans un plan supérieure à celui des autres humains. Une phrase de sa sœur Louise caractérise assez bien cette personnalité étrange : ... « C'est étonnant comme, lorsqu'on est avec toi, tout devient sérieux,

» les choses changent, elles prennent brusquement le dessous, des lointains, on dirait qu'on découvre une autre vie ».

En même temps qu'une œuvre profonde qui laisse l'âme émue et inquiète, Laure est un roman attachant et remarquablement écrit.

* * *

ERNEST LOURDELET : *Les Rameaux inclinés* (un vol. in 18 à fr. 3.50).

*Oh! oui, faisons de notre vie un rêve,
De nos printemps choyons le souvenir,
Que le dernier de nos jours ne se lève
Qu'au moment où le rêve va finir.*

Et c'est bien comme un songe que fait le poète; il évoque tout son passé, ses émois en-allés, ses amours, ses peines et ses joies; il égrene ce chapelet de tous ses souvenirs et il cueille à ces branches chargée de fleurs et de fruits, qui s'inclinent vers lui, les témoins de tout ce qui l'a enchanté ou endolori.

Les vers de M. Lourdelet ont une grâce un peu nonchalante pleine de charme et leur distinction, leur harmonieuse sensibilité sont du meilleur aloi.

* * *

ED. LOCKROY : *Au Hasard de la Vie* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Homme politique, littérateur, Grand Maître de l'Université, Ministre de la Marine, Edouard Lockroy n'est resté étranger à rien de ce qui pouvait séduire son intelligence si vive et si variée; on pourrait presque dire qu'il a parcouru tous les champs de l'activité et connu tous les hommes de son temps. Ses souvenirs c'est donc un demi-siècle d'histoire, mais c'est de l'histoire comme on ne sait plus l'écrire, de l'histoire racontée sans aucun appareil de style, toute pleine d'anecdotes, d'impressions directes, de sensations. Les événements sont restés vivants dans sa mémoire, et il nous les raconte comme s'il venait d'en être le témoin.

* * *

HENRI GAUDEL : *Désiré Baudru* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Après une adolescence studieuse, le héros de ce roman arrive à Paris, où il suit avec application les cours de l'École de Médecine. A peine acclimaté, par une après-midi de mi-carême, il est entraîné dans une sarabande par une jolie fille qui a décidé de plaquer une famille peu intéressante. Et tout de go, il la conduit chez lui et se met en ménage avec elle. C'est le grand amour, mais, un mois plus tard, la donzelle, sous un prétexte futile, se met à faire la fête. Alors notre Désiré souffre beaucoup, car son éducation ne l'a pas armé contre la vie. Ses parents sont des indiffé-

rents en matière religieuse, le curé de son village, pas plus que les révérends pères, n'a pu en lui parlant le Dieu, trouver le chemin de son cœur et l'instituteur n'a pu qu'aligner devant lui des tirades tarcies de grands mots, choses peu secourables dans les moments d'affliction. Lorsque peu après, à peine s'est-il ressaisi, il perd successivement son père et sa mère, il a ce mot, infiniment triste dans la bouche d'un jeune homme : « Oh, je voudrais bien mourir ».

Désiré Baudru est l'œuvre d'un jeune, j'en jurerais, d'un jeune plein de bonne volonté, mais dénué d'expérience. Le livre prouve aussi une belle sincérité et un esprit d'observation assez aigu qui laissent de l'espoir pour l'avenir.

Chez Bloud et C^{ie}

J. ZEILLER : *La Comtesse de Ségur* (un vol. in-18 à fr. 0.60). — Tout le monde a lu Mme de Ségur. L'influence de son œuvre est d'autant plus considérable qu'elle s'adresse à de jeunes esprits. Quelle est exactement sa valeur éducative? Telle est la question que l'auteur s'est posée. Cette étude est complétée par une partie biographique, fondée sur des documents pour la plupart inédits.

Cet intéressant travail s'adresse surtout à ceux qui veulent savoir exactement quel rôle peuvent jouer dans la formation morale de l'enfance les livres de l'auteur célèbre des *Mémoires d'un Ane*.

* * *

NOËL AYMÈS : *Iéna* (un vol. in-18 à 1 fr.). — L'étude de M. Noël Aymès, en joignant la documentation au pittoresque et à la clarté, présente, sans qu'il soit besoin de connaissances spéciales pour s'y intéresser et le suivre, le récit, très sûr et très vibrant, de cette éminente *victoire française*. Des spécialistes en ont souvent parlé comme il fallait. Le petit livre actuel, qui prend place dans l'intéressante collection nouvelle des *Victoires françaises*, sera lu néanmoins avec profit par tout le monde.

Éditions du Temps Présent.

ANDRÉ DELACOUR : *L'Angoisse* (un vol. in 18 à fr. 3.50). — Des vers graves, d'une noblesse d'inspiration qui commande le respect et suggère des pensées austères. Des vers aussi d'un croyant qui se tourne vers le Dieu dans le secours duquel il espère le réconfort et la consolation. Des vers de poète ému, qui sait faire partager son émotion.

MEMENTO

❧ A LA GAITÉ. — Une tournée dirigée par MM. Defrenne et Granjean, qui maintes fois vinrent à Bruxelles donner d'intéressants spectacles, joue en ce moment de façon très honorable, dans le petit théâtre de la rue Fossé-aux-Loups, une de ces pièces patriotardes que Paris, depuis qu'il est redevenu chauvin et qu'il est prêt, tous les soirs, à partir pour Berlin, acclame avec frénésie. Celle-ci s'appelle *Cœur de Française* et a pour auteurs MM. A. Bernède et Aristide Bruant. C'est un drame qui a toutes les qualités et toutes les naïvetés du genre. Il a triomphé à l'Ambigu. On lui a fait ici un accueil sympathique. Nous n'avons pas les mêmes raisons de vibrer à l'unisson des officiers et des patriotes français que les auteurs nous montrent aux prises avec tout l'Etat-Major allemand tyranique ou grotesque.

Cœur de Française a pour thème l'espionnage. Un lieutenant allemand se fait pincer en France, en train de voler les plans d'un aéro de combat, par une jeune fille qui jure de pratiquer la peine du talion. Elle part pour Berlin; devient gouvernante chez un général; profite de la situation pour fracturer le coffre-fort aux documents secrets; est arrêtée, internée dans une forteresse; son père et son fiancé la font évader, etc., etc.

Tout cela n'est que prétexte à tirades sonores, à mots épiques, à coups de théâtre aussi sensationnels qu'invraisemblables.

Les Allemands sont conspués comme il convient et la française héroïne et martyr vouée à l'admiration du public enthousiaste.

M^{mes} Lambert, Vernier, Avelange, MM. R. Darthys, Couturier, Van Daele, Lerac, Dastieri, et *tutti quanti*, jouent ces cinq actes à gros effets mélodramatiques avec conviction. Le bon Bruxellois Minart, tant applaudi naguère dans nos joyeuses revues de l'Alcazar, est lui-même de cette distribution où nous ne l'attendions guère...

❧ AU MUSIC-HALL DE LUNA PARK. — Aux danseurs russes, dont le séjour à Bruxelles fut une suite ininterrompue de succès, a succédé sur la scène du Music-hall très en vogue du quai de Willebroeck une troupe nombreuse et pittoresque de comparées des deux sexes mimant et dansant une pantomime orientale dont un escamoteur-illusionniste, M. Horace Goldin, prépare et provoque les surprises. C'est incohérent, joli à regarder, pas très déconcertant comme truquage; mais l'émule de Robert Houdin se dépense avec un entrain trop con-

scientieux pour qu'on ne l'applaudisse pas.

Avant la grande pantomime dont un tigre engagé et une ballerine accorte sont les personnages essentiels, une série de « tours » de passe-passe diversement originaux font valoir les talents de Horace Goldin.

Mais outre cela on peut applaudir des « numéros » joyeux, artistiques ou superbes de force et d'audace agile. Nous nous souvenons, parmi d'autres, des trois Paris, trapézistes endiablés; d'une troupe de fillettes et garçonnets déguisés en « cow-girls » et « cow-boys » qui font des prodiges d'équilibre et de vélocité sur des bécanes paradoxales; de dix avenantes danseuses anglaises prenant leurs ébats dans un Japon de fantaisie, etc., etc.

Le music-hall de Luna-Park ménage ainsi, tous les vendredis, de nouvelles surprises au public qui lui a vite été fidèle.

❧ *Un prix quinquennal pour le roman historique belge.* — En réponse à la lettre officielle lui annonçant l'attribution du prix quinquennal de littérature pour la période 1908-1912, M. Carton de Wiart vient de faire savoir à M. le ministre des sciences et des arts qu'il désirait voir affecter le montant intégral de ce prix à la création d'un prix nouveau, à décerner tous les cinq ans, à l'écrivain belge qui aura le mieux mis en lumière, sous la forme du roman historique, les aspects ou les épisodes de notre vie nationale à travers les siècles.

❧ C'est le 7 septembre prochain que s'ouvrira, dans les salles du nouveau Musée, à Mons, l'exposition des beaux-arts, organisée par la Fédération des artistes wallons, avec le concours du gouvernement et des administrations publiques. Elle comprendra cinq classes: 1. Peinture à l'huile, fresque, aquarelle, gouache, pastel, miniature; 2. sculpture, médaille; 3. gravure, eau forte, lithographie, dessin; 4. architecture; 5. art appliqué.

Les demandes d'admission doivent être adressées avant le 1^{er} juillet. Les jurys d'admission entreront en fonctions le 18 août. Le placement des œuvres sera terminé avant le 23 août, dernier délai. La clôture de l'exposition est fixée au 31 octobre.

Secrétariat: boulevard Dolez, 48, à Mons.

❧ Du 11 au 14 septembre, le troisième congrès international pour l'extension et la culture de la langue française tiendra ses assises à Gand.

C'est le renouvellement de l'expérience faite à Liège en 1905 et à Arlon-Luxembourg en 1908.

Quatre sections sont dès à présent constituées : scientifique, pédagogique, de littérature et d'art, de propagande.

La cotisation de membre du Congrès est de 10 francs. En adresser le montant en s'inscrivant au secrétariat-général, 40, rue de Pavie, à Bruxelles.

☪ CONGRÈS WALLON. — La Ligue Wallonne de Liège, de commun accord avec les Sociétés littéraires de Wallonie, a décidé d'organiser à Liège, le *Dimanche 6 juillet* prochain, un quatrième Congrès wallon réservé spécialement à l'étude de questions littéraires. Elle invite à participer à ses travaux les Cercles littéraires ainsi que les écrivains de langue française de Wallonie et de Belgique.

Le Congrès ne comportera qu'une seule journée et deux séances, le matin et l'après-midi. Le droit d'inscription est de deux francs par personne et de dix francs par cercle, lesquels pourront se faire représenter par cinq délégués.

Les questions figurant au programme élaboré par le comité provisoire sont les suivantes :

1° Mise en valeur de l'histoire de la Wallonie;

2° Les littérateurs wallons de langue française. Encouragement aux écrivains belges de langue française ou wallonne;

3° Encouragement à la philologie wallonne;

4° Examen du règlement des primes d'encouragement à l'art et à la littérature dramatiques en Belgique;

5° Le français et le flamand à l'armée.

Les inscriptions sont reçues chez M. le secrétaire du Congrès, M. Edmond Schoonbroodt, avocat, 1, rue Vivi-Houet, à Liège-Bressoux.

☪ *Le Congrès Artistique International de Gand.* — Le Roi et la Reine viennent d'accorder leur Haut Patronage au troisième Congrès artistique international qui se réunira à Gand, du 19 au 25 juillet prochain, sous la présidence d'honneur de M. Poullet, ministre des Sciences et des Arts. Cette nouvelle marque de bienveillance accordée au monde des arts par nos souverains ne manquera pas de rehausser l'éclat des réunions du Congrès de Gand auquel l'adhésion officielle de nombreux gouvernements étrangers assure dès à présent un succès considérable.

Le Congrès de Gand organisé par la section belge du comité permanent des Con-

grès internationaux avec le concours des principales associations artistiques du pays, poursuivra l'œuvre de diffusion professionnelle entreprise par les précédents congrès de Rome (1911) et de Paris (1912). Il s'occupera successivement des quatre groupes de questions suivantes :

1° Les expositions artistiques internationales;

2° Les concours artistiques internationaux;

3° Les Musées d'art;

4° La propriété artistique.

De nombreux artistes belges et étrangers ont déjà fait rapport sur plusieurs de ces questions dont la discussion promet d'être des plus intéressantes.

En dehors des séances de travail, le programme du Congrès de Gand comporte un ensemble de fêtes et d'excursions très séduisant : fêtes à l'exposition de Gand, excursions sur les bords de la Lys, raouls à l'Hôtel de ville de Gand et à l'Hôtel de ville de Bruxelles, visite à Bruges et à Ostende, etc.

Les artistes désireux de participer au Congrès sont priés d'adresser leur adhésion le plus tôt possible au secrétariat général, 123, rue de l'Arbre-Bénit, à Bruxelles.

☪ L'art belge vient de remporter à l'Exposition de Munich, un succès décisif.

La section belge est unanimement considérée comme un des clous de l'exposition. Les artistes belges et le commissaire général, M. Paul Lambotte, ont eu la plus large part des honneurs.

L'arrangement était confié à M. Paul Lambotte qui a fait merveille. Les tableaux étaient disposés sur une riche tenture vieille. Une première salle était consacrée aux œuvres des peintres Frédéric, Baertsoen, Khnopff, Delaunois, Donnay, Jacques de Lalaing, de la Hoese, Cluysenaer, Hermans, Rassenfosse, Vaes, Van Helder, Cassiers, Gouweloos, De Saedeleer, Jefferys, etc., etc.

Dans la salle suivante: Laermans, Van Rysselberghe, Jakob Smits, Oleffe, Smeers, Baseleer, Hens, Ciamberlani, Wytman, M^{lle} Boch, Verstraete, Marcette, Pinot, etc.

Par ci par là des œuvres de Baertsoen, M. Henri Meunier, Van der Loo.

La sculpture était représentée par V. Rousseau, — les bustes inédits à Bruxelles du Roi et de la Reine —, Minne, Braecke, Samuel, Huygelen, Dubois.

Le commissaire-général, M. Paul Lambotte, a recueilli les compliments de tous les artistes étrangers pour la beauté du contingent belge et l'heureuse disposition des œuvres.

Le jury international des récompenses a décerné aux artistes belges les distinctions suivantes : première médaille, M. Léon Frédéric, artiste-peintre; deuxième médaille, M. A. Rassenfosse; Mlle Al. Renner, M. Fr. Smeers et M. R. Wytzman, artistes-peintres; M. G. Minne, sculpteur.

Les Expositions du Cercle artistique et littéraire sont closes jusqu'en octobre.

L'Exposition des Beaux-Arts de Spa, organisée sous les auspices du gouvernement et de la commune, s'ouvrira dans les salles de la nouvelle Académie, le 20 juillet. Elle sera close le 14 septembre. Les artistes invités jouiront de la gratuité du transport à l'aller; au retour ils n'aurent à supporter que les frais d'assurance et de remise à domicile.

Les œuvres seront reçues du 20 juin au 7 juillet. S'adresser pour tous renseignements à M. Louis Sosset, secrétaire de la commission directrice.

Le sculpteur de nationalité suisse, Auguste de Niederhausern-Rodo, qui exposa jadis de fort remarquables sculptures, dont le buste de Verlaine et son monument le Torrent, au Cercle *Pour l'Art*, il y a une vingtaine d'années, vient de mourir en pleine réputation, à Munich, où il était allé installer une expositin doe quelques-unes de ses œuvres.

De Niederhausern-Rodo avait été élu membre en 1897 de la Société Nationale des Beaux-Arts.

Le Concours de Rome pour la peinture s'est ouvert le 9 juin. Ont été admis à y prendre part, MM. Van Belle, Van Malderen, Van Reit, Claeys, Moitroux et Regnard.

Le Musée de peinture de Bruxelles, nous montrera prochainement le tableau de Guillaumin, acquis par le gouvernement à la dernière exposition de *La Libre Esthétique*: *Chêne vert*.

Le record des prix de la peinture à l'eau a été atteint récemment par une aquarelle de Meissonnier, *Friedland, 1807*, payée 140,000 francs.

Celui de la peinture à l'huile par la *Entsabee* de Rembrandt achetée un million, par M. Duveen, à Paris, au cours de la vente de la collection Steengracht.

La collection des œuvres de David, conservée au Musée du Louvre, s'enrichira prochainement du portrait du conventionnel Milhaud, qui sera offert aux Musées nationaux par la marquise Arconati-Visconti.

Un Musée Frans Hals a été inauguré récemment à Harlem. Il a été installé par les soins de la ville, dans l'ancien orphelinat de l'Eglise réformée néerlandaise.

Deux poètes. — Deux poètes, qui avaient acquis une grande célébrité dans leur pays, viennent de mourir; le premier était Anglais, Alfred Austin, le second Italien, Arturo Graf.

Alfred Austin, qui est mort à l'âge de 78 ans, était le poète-lauréat de l'Angleterre. Comme tel, il avait succédé à Tennyson. La succession était lourde. Peut-être fit-elle tort à son talent, qui fut réel. On oublia les beautés de la *Tragédie humaine*, de *Savonarole* et de *l'Age d'or*, les peintures inspirées qu'il nous donna de la vie des champs, son sens profond de la nature pour les comparer aux *Idylles du Roi* et ne plus se souvenir que du génie du grand poète romantique.

Arturo Graf eut une place marquante parmi les poètes de l'Italie contemporaine. Il s'inspira de Leopardi, il s'inspira de la Grèce. Les *Rimes de la forêt* resteront peut-être parmi les meilleures poésies qui ont été écrites dans la péninsule au cours de ces cinquante dernières années. Joignant l'émotion à la poésie, il écrivit des ouvrages historiques qui ne seront pas publiés: *Rome dans la mémoire* et *dans l'imagination du moyen âge*, *l'Histoire du Diable*, etc. Il fut un prosateur aussi remarquable qu'un poète.

Qui sera poète lauréat en Angleterre? Et, même, en nommera-t-on? La question se pose depuis la mort de Alfred Austin.

Les poètes lauréats sont, on le sait, des poètes officiellement attachés à la Cour. Il y a une tendance, de nos jours, à vouloir supprimer leur poste. Et cela se conçoit: quelque valeur qu'ait un artiste, il est bien rare qu'il soit heureusement inspiré en écrivant des vers de circonstance. L'art n'aurait donc rien à perdre de cette suppression. Tennyson, qui précéda Alfred Austin, est plus illustre pour sa *Maud* ou ses autres poèmes que pour avoir vanté les exploits de son souverain.

Après la mort de Tennyson, le poste resta d'ailleurs vacant pendant quatre années: ce qui prouve l'hésitation du gouvernement anglais. Cette fois-ci, la difficulté est d'autant plus grande qu'il n'y a guère de poète de très grand renom chez nos voisins, et que les tendances modernes sont trop libres pour diriger les poètes dans une voie sinon servile, du moins très disciplinée. On parle de Rudyard Kipling, mais, au fond, on ne pense pas que ce soit là son affaire. On dit

que Thomas Hardy est trop vieux pour accepter une semblable fonction; on met encore en avant le nom de Mrs Meynell.

Il est, en tout cas, bien probable que si l'on supprime le poste de poète lauréat, on ne privera l'humanité d'aucun chef-d'œuvre.

❧ *Le Grand Prix de littérature de l'Académie française.* — L'Académie française a statué sur « le grand prix de littérature » destiné « à récompenser un roman ou toute autre œuvre d'imagination en prose d'une inspiration élevée publiée au cours des deux années précédentes ». Ce prix, qui est une des plus hautes récompenses dont dispose l'Académie, est de la valeur de 10,000 francs. Aux termes du règlement il ne peut être divisé, et « est décerné tous les ans, mais seulement s'il se trouve un ouvrage qui est jugé digne ».

L'Académie française a décerné le grand prix de littérature à M. Romain Rolland.

Né à Clamecy (Nièvre) en 1866, normilien de la première promotion de 1886, M. Romain Rolland, en sortant de l'École normale, fut nommé membre de l'École archéologique de Rome. Une thèse française sur l'« Histoire de l'opéra en Europe avant Lulli et Scarlatti », lui valurent en même temps que le grade de docteur ès lettres, une maîtrise de conférences en Sorbonne. Lauréat de l'Académie française en 1895, il publia en 1898, sous le pseudonyme de Saint-Just, un drame intitulé les « Loups (Homo homini lupus) » et un autre essai théâtral: le « Triomphe de la raison ».

« Danton » en 1901, le « 14 juillet » en 1902, la « Montespan » en 1904, formèrent, avec d'autres « actions populaires », le répertoire ou la matière de son « Théâtre du peuple » et de son « Théâtre de la Révolu-

tion ». La grande série de « Jean-Christophe », qui a rendu célèbre le nom de M. Romain Rolland, commença en 1906 par l'« Aube », le « Matin », l'« Adolescent ». Vinrent ensuite la « Révolte », « Dans la maison », les « Amies », le « Buisson ardent », la « Nouvelle journée ».

Entre-temps, M. Romain Rolland a donné « Beethoven » (1903), la « Vie de Michel-Ange » (1907), « Musiciens d'autrefois et musiciens d'aujourd'hui » (1908). Son œuvre, aujourd'hui consacrée par le suffrage de l'Académie française est aussi considérable que variée.

❧ Sous le titre *Art et Technique* paraît depuis le mois dernier à Bruxelles, sous la direction de M. F. Bodson, architecte, une nouvelle revue mensuelle « exclusivement vouée aux idées d'avant-garde » et destinée à « vulgariser les tendances des nouvelles écoles d'architecture ».

« Qui ne pressent ici, est-il dit dans l'avant-propos de cette publication très élégamment éditée, les désirs d'une jeunesse artistique bientôt prête à secouer le joug et à revendiquer sa part de labeur dans la lutte pour l'affranchissement de l'art? Les pontifes du moment, partisans convaincus d'une loi de moindre effort, prêchent seuls encore un asservissement qui sera la honte de notre époque.

Mais les temps sont là : les esprits les plus hostiles ou les moins clairvoyants ont pu voir combien est sympathique aux idées émises par les professeurs de l'Université Nouvelle — qu'ils soient Berlage, Horta, Dufrené ou Van de Velde — la jeunesse artistique qui répond à l'appel des organisateurs du cycle des conférences ».



CAISSE CENTRALE

de Change et de Fonds Publics (S. A^m)

Directeur : René POELAERT

Agent de Change

BRUXELLES

Place de la Liberté, 5

Administration : Téléph. A. 746

Rédaction : » A. 6868

INFORMATIONS

Dans le monde de l'Industrie et de la Finance.

☿ M. Léopold Donny, directeur des Consulats au ministère des affaires étrangères, quitte ses fonctions. M. Donny vient, en effet, d'être nommé administrateur des *Charbonnages de Monceau-Fontaine*, en remplacement de feu son beau-père, M. Barbanson, vice-gouverneur de la Société Générale de Belgique. Son remplaçant à la direction des Consulats est M. Robyns de Schneidauer, qui dirigeait jusqu'à présent le bureau officiel des renseignements commerciaux du ministère des affaires étrangères. M. Robyns de Schneidauer est, lui-même, remplacé à la direction de l'institution précitée, par M. F. Longrée, consul de Belgique.

☿ M. E.-A. Bunge a, pour des raisons de santé, donné sa démission d'administrateur de la *Société des Plantations Kuang Rubber*.

☿ C'est M. Jules Wilmart qui, aux *Tramways d'Odessa*, remplace feu Aug. Lebrun comme administrateur.

☿ M. Maurice Dupret achève le mandat d'administrateur de M. Hector Monnom, décédé, à la *Société Générale belge d'entreprises électriques*.

☿ M. P. Herelle a été réélu administrateur de la *Compagnie générale de Chemins de fer et de Travaux Publics* et MM. Hachette et Poizat, commissaires.

ECHOS FINANCIERS

LES IMPOTS. — On annonce que le gouvernement propose aux Chambres un relèvement de la patente sur les sociétés anonymes. Actuellement, ce droit de patente est de 2 p. c. augmenté de 20 centimes additionnels, ce qui représente un droit de fr. 2.40 p. c. et avec les impôts provinciaux et communaux, 4.74 p. c.

Il est vraisemblable que le ministre des finances profitera de l'occasion pour le niveler en supprimant les centimes additionnels.

On se rappelle la déclaration de M. Levie au Sénat, qu'il désire vivement mettre fin au conflit qui existe entre le fisc et les sociétés anonymes au sujet de la sincérité des amortissements pratiqués dans les bilans et les comptes de profits et pertes, et de frapper dorénavant non plus les bénéfices réalisés, mais les bénéfices distribués.

La loi nouvelle réalisera cette transformation, paraît-il.

EMPRUNT BELGE. — On dit qu'en juillet prochain le ministre des Finances de Belgique déposera sur le bureau de la Chambre un projet d'emprunt de 800,000,000 4 p. c. dont une moitié serait offerte au marché de Paris à 97 p. c. et l'autre à Londres et Bruxelles.

LE CONGO BELGE. — Sir Edward Grey, ministre des affaires étrangères du Royaume-Uni a déclaré aux Chambres, qu'il leur proposerait, sous peu, la reconnaissance officielle de l'annexion du Congo par la Belgique.

EMPRUNT FRANÇAIS. — On dément officiellement qu'un Syndicat de banques russes ait souscrit ferme la totalité ou une partie de l'emprunt français annoncé dans notre dernier numéro. Le gouvernement russe se bornerait, paraît-il, à en autoriser l'admission à la cote officielle de la Bourse de St-Petersbourg.

Le **CONSEIL COMMUNAL** de Bruxelles n'a pas eu à délibérer sur la proposition de fourniture de gaz d'éclairage qui lui avait été faite par les *Forges de Clabecq*, cette société ayant retiré son offre et traité avec la *Compagnie du Gaz de Saint-Josse-ten-Noode*.

La **COTE OFFICIELLE** de la Bourse de Bruxelles contient depuis le 12 juin, entr'autres nouvelles rubriques:

25,000 actions de la *Belgo-Katanga* de 100 francs chacune;
15,000 actions de capital de 100 francs, 15,000 actions de dividende et 3,000 obligations des *Tramways Toscans*;
2,500 actions de capital, 2,000 actions ordinaires et 1,000 parts de fondateur de la *Compagnie d'Electricité de Kovno* ainsi que les titres de la *Fabrique Russe de courroies Lechat*, de la *Société Belge Industrielle et Minière du Katanga*, des *Mines de Wolfram de Balborraz*, des *Usines de Baume-Marpent*, etc., etc...

A partir du 1^{er} juillet prochain, les courtages suivants seront appliqués sur les transactions au comptant à la Bourse de Bruxelles:
1 1/2 par mille pour titres au-dessus de 200 francs.

20 centimes par titre en dessous de 200 francs ;
10 centimes par titre en dessous de 50 francs.

L'INCENDIE DE L'EXPOSITION DE GAND coûtera environ 150,000 francs aux assureurs, au lieu de la somme de 250,000 francs annoncée par les journaux quotidiens. Le tout était assuré par les Lloyds de Londres, à l'exception des bâtiments du Palais Indien, assurés par la *Guardian* pour 14,000 francs.

COMPAGNIE BELGE D'ASSURANCES GENERALES (INCENDIE). — Les risques couverts au 1^{er} janvier 1912 étaient de 6,920,548,620 francs ; ils s'élèvent à 7,112,030,440 francs à la même date de 1913. Le bénéfice net de l'exercice écoulé a été de 636 mille 751 francs et permet de répartir 260 francs par action. L'ensemble des réserves se monte actuellement à 7,886,471 francs et le portefeuille-titres est porté au bilan pour 8,116,826 francs.

VICTORIA DE BERLIN. — Il ressort des comptes présentés à l'assemblée générale du 15 mai 1913, que les recettes de primes et d'intérêts se sont élevées, pendant l'exercice 1912, à la somme de mk. 194,110,240, contre mk. 181,083,996, l'année précédente.

La question du **CHEMIN DE FER DE BAGDAD** met aux prises l'Allemagne, l'Angleterre et la France. Le Chemin de fer de Bagdad, qui doit couper l'Asie Mineure en diagonale, du Bosphore au golfe Persique, a toujours été considéré, en effet, comme un puissant instrument d'action politique et économique.

C'est l'Allemagne qui, jusqu'ici, avait réussi à s'en assurer la possession. Or, voici qu'un accord anglo-turc vient, brusquement, de changer la face des choses, du moins, pour une partie du fameux chemin de fer.

Aux termes de cet accord, le gouvernement turc reconnaît l'influence britannique sur la région où sont situés Koweit, Bassorah, Mohamera, Moubarek, Hadsal, et donne à l'Angleterre le droit de construire une voie ferrée de Bassorah à Koweit. Bassorah sera la gare terminus du Chemin de fer de Bagdad, lequel sera prolongé jusqu'à Bassorah aux conditions qui régissent les autres sections de la ligne. L'Angleterre sera concessionnaire du port de Bassorah.

Un tel accord, qui équivaut à la reconnaissance du protectorat anglais sur la région comprise entre Bassorah et la mer, enlève, à la Compagnie du Bagdad, l'espoir d'atteindre elle-même le golfe Persique.

L'assemblée générale extraordinaire du **CHEMIN DE FER DE GAND-TERNEUZEN** qui devait avoir lieu le 29 mai a été remise, faute de quorum, au 1^{er} juillet.

COMPAGNIE GENERALE DE CHEMINS DE FER ET DE TRAVAUX PUBLICS. — Les actionnaires de cette société se sont réunis en assemblée générale extraordinaire le 15 mai. Le bilan qui a été approuvé par 5394 voix contre 642 et 495 absentions, solde par une perte de fr. 2,670,033.29 résultant d'un amortissement

considérable de 2,000,000 de francs pratiqué sur la valeur des titres en portefeuille.

Le rapport explique la raison de cet amortissement exceptionnel. En effet, on sait que la *Compagnie des Chemins de fer Nord-Ouest du Brésil* a obtenu une réduction temporaire de 1 1/2 p. c. pendant douze années, sur l'intérêt de ses obligations, et que pour garantir le paiement de l'intérêt différé, elle a affecté à ce paiement une partie des recettes nettes de l'exploitation. Il serait donc possible que pendant douze ans les actions de la Compagnie de Chemins de fer Nord-Ouest du Brésil ne touchent aucun dividende.

Conformément à la loi sur les sociétés, les actionnaires seront convoqués en une assemblée extraordinaire à l'effet de décider la mise en liquidation éventuelle de la compagnie, la perte enregistrée par le bilan absorbant, en effet, plus de la moitié du capital. Il résulterait néanmoins des explications données au cours de la réunion, que la situation de la société pourrait s'améliorer dans un laps de temps assez court. Des explications plus complètes au sujet de la situation ont été données au cours de la réunion extraordinaire qui a eu lieu le vendredi 13 juin.

LA COMPAGNIE BELGE-ARGENTINE DE CHEMINS DE FER détient un record de célérité peu banal: le même jour elle a réuni quatre assemblées générales qui ont successivement: 1^o approuvé le bilan de 1912 et procédé à des nominations statutaires; 2^o décrété qu'il y avait lieu de dissoudre la société et nommé des liquidateurs; 3^o entendu les comptes des dits liquidateurs et nommé des commissaires-vérificateurs; 4^o entendu le rapport des dits commissaires, donné décharge aux liquidateurs et clôturé la liquidation!!!

CHEMINS DE FER DU CONGO SUPÉRIEUR AUX GRANDS LACS — A l'issue de l'assemblée annuelle qui aura lieu le 18 juin, se tiendra une assemblée extraordinaire avec l'ordre du jour suivant:

1. Modifications à apporter à la convention de 1912 avec l'Etat;
2. Pouvoirs à donner à cette fin au conseil d'administration.

Il s'agit d'une nouvelle convention à intervenir entre les deux parties, par laquelle la société renonce à des droits miniers fort étendus, mais en échange desquels le gouvernement lui concède les mines de Kilo et des droits de recherches sur un espace de terres beaucoup moindre.

SOCIÉTÉ PARISIENNE POUR L'INDUSTRIE DES CHEMINS DE FER ET DES TRAMWAYS ELECTRIQUES. — Les coupons du portefeuille, intérêts et bénéfices divers ont produit, en 1912, la somme de 3,623,081 francs, contre 3,554,137 francs en 1911, soit avec le report, un total de 3,796,703 frs. contre 3,714,104 frs. Déduction faite des frais et charges et des amortissements, il reste un solde bénéficiaire de 3,489,041 francs, contre 3,474,018 francs. Il sera réparti un dividende égal aux précédents, soit 15 francs brut par action de capital et fr. 13.33 brut par part bénéficiaire.

Le conseil constate dans son rapport, que l'année 1912 n'a été signalée par aucune nouvelle entreprise; la situation internationale était peu favorable aux initiatives industrielles, et la société a jugé prudent de se borner à poursuivre dans le cadre précédemment tracé, le développement de ses affaires et de ses travaux. Les résultats ont

été satisfaisants; ils sont dus aux progrès réguliers des sociétés patronnées, progrès qui, d'année en année, se poursuivent sans à-coup sensible.

Le 14 mai, la Société italienne de Crédit provincial, la Société d'Entreprises électriques à Rome, et plusieurs personnalités ont, au capital de 1,700,000 francs constitué la **SOCIÉTÉ DES TRAMWAYS ET CHEMINS DE FER ROME-NORD** dont l'objet principal est la reprise et l'exploitation du chemin de fer de Rome-Civita-Castellana-Viterbe.

Les principaux souscripteurs sont les deux sociétés italiennes ci-dessus mentionnées et la maison P. et F. Mottart.

Administrateurs belges: MM. Hector de Backer, Franz Reine-mund, Ernest Todros, Alex. Uttini et Oscar Vermeersch.

TRAMWAYS D'ODESSA — Le solde reporté de 1911 était de fr. 11,227.46

dont pour les actions de capital 11,150.05
 et pour les actions de jouissance 77.41

Les sommes attribuables pour 1912 aux actions de capital et aux actions de jouissance permettent de répartir aux actions de capital un dividende de fr. 7.50 et aux actions de jouissance un dividende de fr. 9.50.

Le report pour 1913 sera de fr. 13,816.79 dont fr. 13,705.88 acquis aux actions de capital et fr. 110.91 acquis aux actions de jouissance.

Les 105,000 actions créées en 1908 participent à la répartition du solde disponible du compte de profits et pertes au même titre que les 60,544 actions de capital anciennes; en ce qui concerne les 54,456 actions nouvelles, émises en juillet 1912, il a été prélevé, sur le prix d'émission, la quote-part du premier dividende de 6 p. c., leur revenant pour la période du 1^{er} janvier au 30 juin 1912, et ce, afin de les assimiler entièrement aux titres existant avant l'émission.

Le compte de profits et pertes supporte la charge du service d'intérêts de toutes les obligations en circulation, bien que partie de ces capitaux n'aient pas apporté leur contribution aux bénéfices de toute l'année.

TRAMWAYS ET ÉLECTRICITÉ DE BILBAO. — Grâce aux dépenses faites pour l'agrandissement des réseaux de tramways et pour l'acquisition d'un matériel roulant confortable et de grande capacité, les résultats d'exploitation continuent à se développer d'une façon satisfaisante et la progression s'accroît avec l'habitude que prend le public de se servir du tramway.

C'est ainsi que le nombre de voyageurs transportés par les Compagnies Vizcaïna de Electricidad et Tranvia Urbano, qui était en 1910, de 7,930,659, en 1911 de 8,282,289, atteint 9,251,345 en 1912.

Les recettes des tramways affermés, y compris les recettes accessoires pour l'exercice 1912, se chiffrent par 1,669,505 pesetas accusant une augmentation de 162,702 pesetas ou 11 p. c. sur celles réalisées en 1911.

Le bénéfice d'exploitation de l'exercice, soit 922,924 pesetas, est également en augmentation de 128,417 pesetas, ou 16 p. c. sur l'exercice précédent.

D'autre part, la société a encaissé, en 1912, un dividende de

7.70 p. c. soit Pes. 38.50 net d'impôts sur les actions Union Electrica Vizcaina qui font partie de son portefeuille.

Le compte de profits et pertes, après dotation des fonds d'amortissement et renouvellement, se solde par un bénéfice de fr. 566 mille 862.70.

Il est attribué un dividende de fr. 5.30 aux actions de capital et fr. 1.60 aux parts de jouissance.

Le solde du compte de profits et pertes se répartit comme suit :

1. A la réserve légale, 5 p. c. sur fr. 566,687.09 . . . fr.	28,334.35
2. Intérêts de 4 1/2 p. c. l'an ou fr. 4.50 aux 75,000 actions	337,500.—
3. Au conseil d'administration et au collège des commissaires	20,085.27
4. Second dividende de fr. 0.80 aux 75,000 actions	60,000.—
5. Dividende de fr. 1.60 aux 75,000 parts de jouissance	120,000.—
6. Solde à nouveau	943.08

Total. . fr. 566,862.70

LE CHARBON DANS LE HAINAUT ET LE NORD. — Les sondages effectués depuis un certain temps déjà dans les environs de Mons ont amené la découverte d'un gisement houiller important partant de la région de Saint-Ghislain, Baudour, Hautrages, pour se diriger vers la France, tant au sud qu'à l'ouest, et réapparaît aux environs des communes de Grand-Reng, Erquelinnes, Jeumont-Bersilies-l'Abbaye et s'étend ensuite entre Maubeuge et Beaumont.

Au sud de Mons, de nouveaux puits vont être foncés près de Gœgnies-Chaussée, Quévy, Roisin, Feignies, Sous-le-Bois et vers Cambrai et Valenciennes.

PATIENCE ET BEAUJONC. — Le conseil d'administration, dans sa séance du 30 mai, a fixé le dividende à proposer à l'assemblée prochaine du 21 juillet, au chiffre de 30 francs par action, répartition qui exigera un décaissement de 450,000 francs.

Les résultats bénéficiaires acquis ont permis, en outre, l'amortissement intégral des installations nouvelles du charbonnage et une réduction de fr. 88,037.22 sur les évaluations des fonds publics en portefeuille ainsi qu'une allocation de 425,000 francs au fonds de prévision qui a pour but, non seulement de pouvoir maintenir les disponibilités en rapport avec les exigences de l'exploitation, mais encore d'être en mesure de faire face aux dépenses nécessaires pour la mise à fruit de la concession des *Liégeois* en Campine.

Pour l'exercice 1911-12, le dividende avait été de 25 francs et la dotation du fonds de prévision de 400,000 francs.

LIGURE-TOSCANA D'ÉLECTRICITÉ. — Cette entreprise, dans laquelle sont engagés des intérêts belges considérables et qui vient de porter son capital social de 11 à 16 millions de lire, s'est remarquablement développée en 1912.

La société a commencé l'année dernière l'utilisation de la force hydraulique et les installations de Livourne, de Lucques et de la Valdivievole ont été réunies en un réseau unique.

Les kilowatts-heures produits en 1912 ont été de 15,103,000, en augmentation de 4,361,300 sur la production de 1911.

En sus des abonnés repris avec les installations de Lucques et de la Valdivievoie, 2,000 abonnés nouveaux, avec environ 19 mille lampes et des moteurs pour 1,710 HP. furent reliés au réseau de la Compagnie en 1912.

Les recettes totales ont passé de L. 1,144,274.94 en 1911 à L. 2,223,575.10 soit une majoration de L. 779,301.06, tandis que les dépenses — qui furent de L. 2,215,640.36 — n'augmentèrent que de L. 355,722.01.

Dans cette somme le coût des combustibles figure pour environ 300,000 lire, somme égale à celle de l'exercice précédent par suite du prix élevé du charbon, de la production plus considérable de l'énergie électrique et de la mise en main tardive de l'installation hydro-électrique de la Lima.

La centrale de la Lima est actuellement en plein fonctionnement, et dans les deux premiers mois de 1913 on a déjà économisé, en comparaison de la même période de 1912, 52,000 livres de combustible, bien que la production de l'énergie soit augmentée d'environ 760,000 kilowatts-heures.

Le bénéfice brut de l'exercice écoulé a été de lit. 1,007,934.71; après l'affectation d'une somme de 320,000 lire au compte d'amortissement, le bénéfice net s'élève à L. 687,934.74 qui a permis l'allocation de 13 livres à chacune des 35,000 premières actions et 8.70 aux 15,000 nouvelles.

LA MINERS' SAFETY EXPLOSIVE COMPANY, filiale anglaise de la Société *Les Explosifs Favier*, distribuera pour l'exercice 1912-1913 un dividende de 7 p. c., contre 6 p. c. l'an dernier.

LÉGISLATION

La loi portant modification aux lois sur les sociétés commerciales, votée cette année à la Chambre et au Sénat, sanctionnée par le Roi le 25 mai, a paru au *Moniteur Belge* du 1^{er} juin. Elle est donc exécutoire depuis le 11 juin.

Conformément au § 1 de l'article 2 de cette loi, les lois des 18 mai 1873, 26 décembre 1881, 22 mai 1886 et 16 mai 1901 relatives aux sociétés commerciales ont été coordonnées avec la dite loi de 1913 et ces dispositions générales figurent dans le numéro du *Moniteur* du 1^{er} juin. Elles comportent 193 articles répartis en 12 titres.

Nous en avons analysé la portée en temps et lieu et nous ne reviendrons plus sur ce sujet.

Sous l'empire de la loi de 1873-1886, le greffe du tribunal de commerce de Bruxelles se refusait à recevoir, aux fins d'insertion dans les annexes du *Moniteur Belge*, l'énoncé des pouvoirs des administrateurs-délégués et autres mandataires des sociétés anonymes. D'après les fonctionnaires de ce greffe, cela n'avait évidemment aucun intérêt pour les tiers!

La loi de 1913 a mis bon ordre à cette bizarre interprétation.

Mais voici qui va mieux : il paraît que le ministère de la Justice aurait donné l'instruction aux greffes d'exiger des déposants de bilans et autres documents à insérer, la justification des pouvoirs des signataires des pièces!

Nous avons peine à croire à un pareil excès de formalisme.

BIBLIOGRAPHIE

La revue **L'EXPANSION BELGE** du moi de juin, admirablement illustrée, publie:

Pour cinématographier les jaunes de l'Afrique Centrale, par. V. Boin, avec de très curieuses photographies;

La suite de l'étude de M. Charles Maroy, sur les voyages de Pierre le Grand en Belgique: *Sa Cure à Spa*;

L'expansion belge; ce qu'elle pourrait et devrait être, par Henri Larbalestrier;

La Société belge d'Etudes et d'Expansion, par M. L.;

La Vie Artistique et Littéraire, par L. Dumont-Wilden, chronique consacré plus particulièrement, cette fois, au Salon de l'Exposition de Gand et au Salon du Printemps de Bruxelles;

A propos de plusieurs œuvres de nos compatriotes, représentées cet hiver, à Bruxelles, par R.E. Mélot;

Parcs et Châteaux de Belgique (Trazegnies et Rixensart) par Louis Piérard;

Et les nombreuses informations d'actualité, par le texte ou par l'image, qui, chaque mois, agrémentent cette belle revue. Signalons notamment, cette fois: *Le Concours Hippique de Bruxelles par l'image*, composé d'instantanés intéressants.

On s'abonne, au prix de 12 francs, 4, rue de Berlaumont, Bruxelles. Envoi d'un numéro spécimen contre 50 centimes.

LE RECUEIL FINANCIER. — Annuaire des valeurs cotées aux Bourses de Bruxelles et de Paris. Ouvrage donnant des études complètes et détaillées sur toutes les valeurs boursières. 20^e édition, 1913. Deux vol. in-4^o de 2300 pages, reliés (Etablissements Emile Bruylant, éditeurs, à Bruxelles). — Prix: 20 francs.

M^e Henri Creten fera paraître sous peu le **CODE FINANCIER** qui à côté de la nouvelle loi sur les sociétés commerciales contiendra les lois et règlements sur les unions du crédit, la Bourse et la profession d'agent de change, la lettre de change, la patente, etc., etc.

Ce volume sera mis en vente à l'*Echo de la Bourse*, 4, rue Berlaumont, à Bruxelles, au prix de fr. 3.50, relié.

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont un exemplaire sera envoyé à la Rédaction, 30, avenue de l'Hippodrome, à Bruxelles.

M. V. D. M.

Malt Kneipp

Mélangé au

Café



„Voilà la sante”

ÇÀ ET LÀ

La SOCIÉTÉ AUXILIAIRE D'ÉCLAIRAGE ET DE TRANSPORT DE FORCE DE KOLOZSVAR a été formée le 17 mai pour reprendre les affaires de la *Société d'Éclairage de Clausenbourg*.

Ont été nommés administrateurs, MM. Hubert de Crefft, le baron de Fierlant, Albert Stevens, Henri Bia et Paul Wauvermans.

Le bénéfice brut de la Société d'ÉLECTRICITÉ D'ODESSA pour l'exercice clôturé le 31 mars dernier, atteint 834,000 fr. en chiffres ronds (contre fr. 570,931.49 précédemment); les charges à déduire s'élevant à 209,000 francs (contre 159,200 francs), le bénéfice net apparaît par environ 625,000 francs (au lieu de fr. 411,731.49), permettant la répartition des dividendes suivants:

**Avocats, Notaires, Juges, Ecrivains,
n'employez que la plume
Réservoir ROUGE et NOIR**

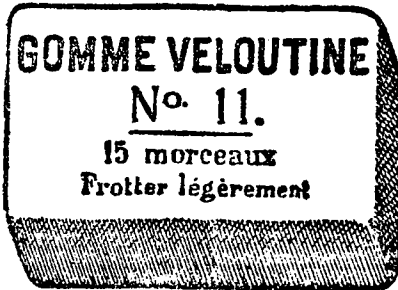
M. O. V.

Exigez cette marque de préférence à toute autre.



*La meilleure, la plus sûre, la plus facile. Est toujours
encrée et ne coule jamais, quelle que soit la posi-
tion qu'on lui donne.*

**Artistes, Architectes. Dessinateurs,
n'employez que la**



**Gomme
Veloutine**

Laisse le papier intact.
Enlève toute trace de
crayon.

**Ecoliers et Etudiants n'écrivez que
sur le papier filigrane**

L'ÉCOLIER

*Pour vos Registres, Copies-de-lettres, etc., exiger
« LES CLEFS » comme marque et pour votre
papier à lettres d'affaires demandez la « NA-
TIONAL MILL ».*

En vente chez tous les papetiers et imprimeurs du pays.

ACCUMULATEURS TUDOR

(SOCIÉTÉ ANONYME)

CAPITAL : 1,200,000 FRANCS

79, Rue Joseph II, BRUXELLES

Téléphones : Nos 14 10 et 11,530. — Télégrammes : TUDOR-BRUXELLES

fr. 6.40 à l'action de capital 1^{re} série, fr. 5.60 à l'action de capital 2^e série et fr. 1.25 à la dividende, contre respectivement fr. 6.40, fr. 2.46 et 1 franc l'an passé.

ELECTRICITE DU BASSIN DE CHARLEROI. — Les résultats de l'exercice clos le 31 mars dernier sont en amélioration sensible sur les précédents; les recettes ont atteint 1,234,094 francs, contre 1,033,484 fr. en 1911-12. En présence des bénéfices acquis les dividendes probables qui seront proposés par le conseil sont les suivants: fr. 37.50 (contre 35 fr.) tant à l'action privilégiée qu'à l'action ordinaire, et 133 francs (au lieu de fr. 85.75) à la part de fondateur.

LA BELGA, société anonyme, a été constituée le 15 mai, au capital de un million pour se livrer à des opérations d'immeubles, en Argentine.

MINES DE BORRALHA. — Cette société a réalisé, au cours de l'exercice 1912, un bénéfice net de fr. 457,470.26, ce qui a permis au conseil de proposer à l'assemblée générale ordinaire du 14 mai dernier, la répartition d'un dividende de fr. 6.37 1/2 par action de capital et de fr. 1.12 1/2 par action de jouissance.

L'assemblée a décidé également d'affecter aux amortissements proposés par le conseil, le fonds de prévoyance constitué avec le reliquat disponible du solde bénéficiaire.

OUGREE-MARIHAYE. — Le bénéfice net s'est élevé à 15,025,338 francs, permettant, après application de 8,295,823 francs aux amortissements et réserves, de proposer la distribution d'un dividende de 85 francs contre 75 francs précédemment. D'autre part, les actionnaires seront prochainement appelés à statuer sur une augmentation de capital, dont le produit serait consacré au développement des exploitations minières.

La *Banque Gislain et Co* a été transformée en société anonyme sous le nom de **BANQUE DE NEUCHATEAU.**

TRAMWAYS DE BOLOGNE. — L'exercice qui vient de se terminer au 31 mai donne une recette totale de 2,455,648 pour 1912-13, contre 2,225,804 pour 1911-12, soit



**Spécialité de Découpage
et Collage d'Echantillons d'Etoffes**

**ATELIERS DE BROCHAGE, SATINAGE, CAR-
TONNAGE, PERFORAGE ET NUMÉROTAGE**

*Pliage et mise sous bandes
de circulaires et journaux*

Maison Sainte-Marie

Fondée en 1368

Rue Pachéco, 12, BRUXELLES

Téléphone 252

Médailles aux expositions de Bruxelles
Paris, Liège et Bordeaux

Médailles d'Or à l'exposition Universelle de Bruxelles
de 1910

une augmentation de 229,844 pour une même longueur exploitée qu'en 1911-12.

Ce résultat est d'autant plus remarquable, qu'il fait suite à une augmentation de recette de 280,000 environ pour 1910-11 et que celle-ci était en partie due à une augmentation de longueur d'exploitation.

UNION DU CREDIT DE CHARLEROI.

— Usant de l'autorisation que lui a donnée l'assemblée générale du 21 avril dernier, le Conseil d'administration vient de décider de porter le capital de 2,400,000 francs à 4 millions de francs. Il sera créé 6,400 actions nouvelles de 250 francs, qui seront offertes le 1^{er} octobre prochain aux anciens actionnaires au prix de 300 francs, sur lesquels il sera versé 50 p. c.

TRAMWAYS UNIS DE BUCAREST. — Les actionnaires se réuniront en assemblée annuelle le 24 juin.

Indépendamment des gros amortissements que pratique d'habitude la société, il pourra être proposé un dividende de 5 francs au lieu de fr. 4.50 l'an dernier pour l'action de capital.

LES TRANSPORTS DE SAVONE. — Une assemblée extraordinaire est convoquée pour le 17 juin, avec l'ordre du jour suivant :

1. Réduction du capital social, et éventuellement, résolutions à prendre en application de l'article 34 des statuts;
2. Augmentation du capital social par la création d'actions nouvelles;
3. Création d'actions de dividende;
4. Modifications aux statuts;
5. Approbation du bilan au 31 décembre 1912;
6. Démission d'administrateurs et commissaires;
7. Nominations d'administrateurs et commissaires.

Une nouvelle assemblée spéciale des actionnaires, propriétaires d'actions de dividende, se tiendra immédiatement après pour délibérer sur la proposition de création d'actions de dividende.

L'UNIFICATION DU CARAT.— L'Association Décimale d'Angleterre annonce que le *Board of Trade* a décidé que le carat métrique de 200 milligrammes, avec ses multiples et sous-multiples, serait dorénavant mesure légale dans le Royaume-Uni; le décret relatif à cette décision sera probablement émis avant la fin de l'année. Le carat métrique de 200 milligrammes est déjà adopté par la Belgique, l'Espagne et

UNION DU CREDIT DE BRUXELLES

57, rue Montagne-aux-Herbes-Potagères

Escompte des traites au taux de la Banque Nationale

Dépôts à vue	3	p. c.
Dépôts à deux mois	3 1/2	p. c.
Dépôts à un an	4 1/2	p. c.

Location de Coffres-Forts 12 francs par an

la Suisse. Aux Etats-Unis, un comité a été constitué, au mois de novembre dernier, pour assurer le vote d'une loi qui rende le carat métrique légal dans les Etats-Unis.

Le développement des affaires dans lesquelles la SOCIETE GENERALE BELGE D'ENTREPRISES ELECTRIQUES est intéressée a exigé une augmentation du capital qui a passé de 12,500,000 francs à 15 millions de francs.

Le montant des études, travaux, transports de force, etc., s'élève, pour l'exercice 1912, à 23 millions.

Le compte de profits et pertes solde en bénéfices par fr. . . 1,574,654.60

La répartition des bénéfices a été votée comme suit :

Premier dividende de 5 p. c. aux 25,000 actions de capital ou 25 francs par titre. . . fr. 625,000.—

Au conseil d'administration .	157,318.90
Au collège des commissaires.	10,726.29
Superdividende de 5 p. c. ou 25 francs aux 25,000 actions de capital	625,000.—
Fr. 13.02 aux 12,000 dixièmes de part de fondateur	156,250.—
Solde à reporter	359.41

LE CREUSOT. — La Banque de l'Union Parisienne va prêter son concours à l'augmentation de capital du Creusot. Les actionnaires de ces établissements ont, en effet, été convoqués en assemblée extraordinaire pour le 7 juin, à l'effet d'autoriser une augmentation du capital. Celui-ci est actuellement représenté par 75,000 parts ou actions, donnant droit chacun à 1/75000 de l'actif social. Le nombre des parts serait porté à 100,000 par la création de 25,000 parts nouvelles, émises aux environs de 2,000 francs.

DELHAIZE FRÈRES & C^o

LE LION



SUCCURSALES PARTOUT EN BELGIQUE

Administration, Magasin central et Fabriques

RUE OSSEGHEM, BRUXELLES-OUEST

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS

BANQUE INTERNATIONALE

DE BRUXELLES

Société Anonyme, 27, avenue des Arts

CAPITAL : 25.000.000 DE FRANCS ENTIÈREMENT VERSÉS

Opérations de Bourse. — Reports. — Garde de titres.
Administration de portefeuille. — Avances sur titres. — Escompte.
Encaissement d'effets de commerce.
Encaissement de coupons. — Monnaies étrangères. — Chèques
et lettres de crédit sur tous pays. — Compte de dépôts franco de commission.
Comptes. — Joints.
Comptes courants. — Service financier de sociétés.

COMPTES DE QUINZAINE

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Pour tous renseignements on est prié de s'adresser au siège social :

27, avenue des Arts, 27

Téléphones : A 3870, 3903, 6739, 8056

ou à la succursale

42-52, rue du Lombard, 42-52 — Téléphone : A 4776

Cela ferait quelque 50 millions, sans compter les capitaux que la société serait autorisée à se procurer éventuellement, par une émission d'obligations.

UNE CONVENTION vient d'intervenir entre l'administration des Chemins de fer et Minières Prince-Henri, à Luxembourg, et

celle des Chemins de fer de l'Etat belge en vue de la mise en vigueur d'un nouveau tarif pour le transport des houilles, cokes et briquettes de houille. Le nouveau tarif étant beaucoup plus avantageux que l'ancien, il en résultera une augmentation considérable du trafic et des recettes.

Une convention pareille est sur le point d'être conclue entre les deux administrations précitées et les Chemins de fer de l'Alsace-Lorraine, à Strasbourg.

AU NABAB

USINE ÉLECTRIQUE

FABRIQUE DE PIPES

FONDÉE EN 1864

J.-B. VINCHE & FILS

Fournisseurs de S. A. R. Mgr le Prince Albert de Belgique

85, Marché-aux-Herbes, 85, BRUXELLES — Téléphone 5332

Les plus hautes récompenses aux principales expositions internationales. — La Maison garantit tous les Objets portant sa marque. — Collections les plus complètes en tous genres. — Réparations instantanées. — Objets sur commande, Chiffres, Armoiries, Articles de luxe. — Sur demande, envoi du Catalogue illustré (plus de 900 modèles).

METROPOLITAIN DE PARIS. — L'assemblée générale du 6 mai 1913 a fixé le montant du dividende de l'exercice 1912 à fr. 21.50 pour les actions de capital et à 14 francs pour les actions de jouissance, sous déduction des impôts, soit :

Fr. 20.64 par action de capital nominative ;

Fr. 19.03 par action de capital au porteur ;

Fr. 13.44 par action de jouissance nominative ;

Fr. 12.49 par action de jouissance au porteur.

Ce dividende sera payé à partir du 1^{er} juillet 1913.

Le taux d'intérêt obtenu sur les placements est de 4 1/4 p. c. (on sait que le « Gresham » ne capitalise qu'au taux de 3 1/2 p. c.)

Le revenu provenant des primes, intérêts et loyers a été de fr. 37,038.50.

Le règlement des Polices Mixtes arrivées à échéance a atteint le chiffre de 13 millions 37,295 francs et le paiement des Polices par suite de décès le chiffre de 11,186,048 francs.

Il résulte de l'ensemble des opérations effectuées au cours de l'année 1912 que l'actif de la Compagnie a été augmenté de 2,092,275 francs et atteint actuellement un total de 265,000,000 de francs.

La réserve spéciale contre les fluctuations des valeurs a été augmentée de 1 million 250,000 francs, ce qui porte le total de cette réserve à 3,000,000 de francs.

THE GRESHAM. — La progression constante dans l'activité de la vieille Compagnie anglaise d'assurances sur la Vie et Rentes Viagères « The Gresham » dans ses opérations en 1912 vient d'être acclamée dans la soixante-quatrième Assemblée Générale qu'elle a tenu à Londres.

La production des assurances nouvelles a dépassé celle de l'exercice précédent de 8 millions de francs et ceci malgré le chiffre considérable de 10 millions de francs d'affaires refusées.

La production nette est de 61,360,000 fr.

LE TRESOR DE GUERRE. — De Berlin, samedi : La commission du Reichstag a accepté ce matin le projet de loi élevant le trésor de guerre, renfermé dans la tour Julius, à Spandau, de 150 millions à 450 millions de francs.

Bulletin de l'Institut de Sociologie Solvay

(PARC LÉOPOLD, BRUXELLES)

Publication périodique paraissant en fascicules grand in-8° ;
l'année forme un volume de 100 feuilles d'impression environ.

Prix de l'abonnement : Belgique 15 fr. ; Etranger 20 fr. - Prix du numéro 4 fr.

Chaque fascicule comprend :

1° La continuation des *Archives sociologiques* publiées par ÉMILE WAXWEILER.

Cette publication tend à introduire un point de vue déterminé dans les études sociologiques et à constituer une science générale des phénomènes sociaux par application de ce point de vue dans les sciences sociales particulières.

2° Une *Chronique du mouvement scientifique*, qui signale et commente dans de courtes notices les nouvelles publications, les bibliographies, les entreprises de coopération scientifique, les voyages et les explorations, les institutions, sociétés et revues nouvelles, les congrès, les nouvelles et informations du monde savant, etc. Outre ces notices, la « Chronique » reproduit les principaux titres de livres, brochures, articles de périodiques recueillis chaque mois par le service de documentation de l'Institut dans les catalogues de la bibliothèque ;

3° Une *Chronique de l'Institut* qui rend compte notamment des réunions des groupes d'études, où sont discutées les questions à l'ordre du jour dans les différents domaines de la sociologie et de ses applications.

MODES

MAISON PAUL LEFIZELIER

142, RUE ROYALE, 142

TÉLÉPHONE
117.32

BRUXELLES

La Maison invite sa nombreuse clientèle élégante à visiter ses nouveaux salons de modes, où elle pourra admirer chaque jour les toutes dernières créations.

UNION DES TRAMWAYS. — Recettes des sociétés patronnées :

Tramways de	Long. du réseau	Années sociales	Mois d'avril		Exercice
			1913	1912	1913
Tiflis	28k.5	15 au 14 mars	356,150.55	284,076.58	520,860.27
Kharkoff.	10k.150	1 janv.-31 déc. (style russe)	185,482.85	163,482.57	636,442.39
Malaga	20k.346	1 janv.-31 déc.	38,310.25	38,475.65	146,332.65
Orel	11k.800	1 juill.-30 juin Eclairage	57,112.03	52,914.83	488,735.28
Witebsk	5k.150	1 juill.-30 juin	25,835.49	20,694.64	236,452.13
Electr. Lille-Roub.- Tourcoing.	62k.000	1 janv.-31 déc.	174,856.40	165,017.35	704,937.30
Murcie.	17k.354	id.	17,552.15	22,282.30	72,503.30

N. B. Le rouble est calculé au cours de fr. 2,70. Les recettes des tramways de Malaga figurent en pesetas.

Aux Galeries des Meubles



20, Rue de l'Hôpital, 20

A BRUXELLES

LE PLUS GRAND CHOIX DES MEUBLES
DE TOUS STYLES ET TOUS GENRES

L'EXPANSION BELGE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

*Œuvre de Vulgarisation économique,
coloniale, scientifique, littéraire, artis-
tique, sportive* ○ ○ ○ ○ ○ ○



CHAQUE FASCICULE

comporte plus de 100 pages abondamment illustrées



Prix du Numéro : 1 Franc



ABONNEMENTS :

Belgique 12 francs

Étranger 15 francs



4, Rue de Berlaimont, BRUXELLES

Sommaires des derniers numéros
de la BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Chroniques de la Quinzaine.

15 AVRIL 1913

- Arthur Daxhelet :** *Quelques Romanciers et conteurs de chez nous.*
Charles Desbonnets : *Monsieur de Clamort.*
Emile Desprechins : *Poèmes.*
François Léonard : *Une base nouvelle du Théâtre.*
Arthur De Rudder : *Sur les rives du Sund.*
Maurice Gauchez : *S. A. R. le duc de Montpensier — Eugène Ysaye.*

Chronique de la Quinzaine.

1^{er} MAI 1913

- Emile Verhaeren :** *Les Flamands qui travaillèrent à Versailles.*
Marius Renard : *Au Temps des Grèves.*
Edouard de Keyser. *L'Ame Arabe.*
Auguste Vierset : *Le 1^{er} Mai en Belgique.*
Arthur De Rudder : *Une Grisélidis allemande.*
Maurice Gauchez : *Paul Janson et Charles Wœste.*

Chroniques de la Quinzaine.

15 MAI 1913

- Louis Piérard :** *Grève générale.*
Henri Liebrecht : *Monsieur Chine.*
A. Michel : *L'Abbaye de Villers-la-Ville.*
Maria Biermé : *Par delà.*
Iwan Gilkin : *La nouvelle Jeunesse.*
Arthur De Rudder : *Presse et Littérature.*
Maurice Gauchez : *Jenny l'ouvrière; Henri Carton de Wiart.*

Chroniques de la Quinzaine.

1^{er} JUIN 1913

- Ern. Gossart :** *Un Roi Philosophe.*
Sander Pierron : *Un Ami des Arts.*
Léonia Siénicka : *L'Humour et l'Esprit.*
Aug. Vierset : *Le Droit des Pauvres.*
Arthur De Rudder : *Impressions d'Espagne. — La Montagne mystique.*
Maurice Gauchez : *Catulle Mendès. — Carpentier.*

Chroniques de la Quinzaine.

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.